


IL SERIO NEL FACETO

SCRITTI VARII

DI

NICCOLÒ TOMMASÉO



FIRENZE.
SUCCESSORI LE MONNIER.

1868.




IL SERIO NEL FACETO.

IL

SERIO NEL FACETO

SCRITTI VARII

DI

NICCOLÒ TOMMASÉO.



FIRENZE.
SUCCESSORI LE MONNIER.

—

1868.

AL LETTORE.

A un lettore parlo, e uno ne spero. Altri cerca il faceto nel serio, e fa delle cose serie una grande e lunga facezia; io trovo il serio nel faceto. Non fo della facezia io mestiere; non sono nè tanto superbo nè tanto modesto: gli uomini e le cose facete mi si offrono; io le contemplo con quanta mai posso serietà. Il libro mio è frammenti di storia letteraria e civile, senza assunto di lode o di biasimo. Ci si riscontreranno memorie di guerricciuole da me sostenute o da altri, e da me meno per me medesimo che per altri. Chi conosce le cose e me, se non consentire, saprà compatire. C' è chi m' ha fin tacciato d' invidia; e il poter credere certe cose e persone possibili a essere invidiate, è privilegio non invidiabile, ma stupendo. Altri all' incontro disse me, uomo d' umore acre e pur lodatore lusinghiero, me provocato disse provocatore, me bersaglio di delazioni prepotenti, disse denunziatore; disse me ligio e imbevuto di pregiudizii illiberali chi non ha mai fatto un giudizio di suo, chi ha sempre ripetute le parole altrui non ci aggiungendo che qualche goffaggine, chi con la lunghissima coda ha spazzato e spazza e spazzerà, o era o sarebbe pronto a spazzare tutti i tappeti delle aule e delle sale e la polvere delle piazze e la mota dei trivii. Debole difensore de' deboli, io alzai talvolta la voce per incuorare gli scorati e per far vergognare gli audaci; senz' odio la alzai, se non senza sdegno; e in quello sde-

gno era coraggio e pietà: e me lo dicono le grida avverse, me ne assicura la mia coscienza.

Ma per ritornare al titolo di questo libro, chi di proposito in tutta la storia e letteraria e civile, nella pubblica e nella privata vita cercasse quant' ha di serio e di lacrimevole e di tremendo quel che pare ridicolo, esilarante, festoso; quanto fossero e siano accorati e infelici gli uomini che lietamente sorridono, e più quelli che amaramente scherniscono; chi raccogliesse le allegrie che costarono lagrime e sangue, e le fiere gioie e le pure consolazioni che germogliarono dal dolore e dal terrore come piante di tossico e fiori eleganti che spuntano da una terra impinguata di strage, potrebbe fare non indegno comento all' epiteto omerico, che la moglie mestissima nella materna veneranda bellezza dipinge *lagrimoso-accidente*. E avrebbe materia a più d'una tra quelle tante opere nuove che restano a farsi, delle quali io, a Dio piacendo, in un mio volume proporrò cinquecento da poter riuscirne cinquemila volumi. Dio ti scampi, lettore, e ti dia la sua pace.

N. Tommaséo.

PARTE PRIMA.

SEZIONE PRIMA.

COSE LETTERARIE E SOCIALI.

DEI DIRITTI DELLA CRITICA STRANIERA.

SAINTE-BEUVE. [1]

—

Il signor di Sainte-Beuve, ingegnoso e riputato scrittore, al sentire un critico inglese dannare le licenze di certe opere moderne di Francia, e, biasimando la *Nuova Eloisa*, quasi assolvere la *Pulcella*, e ragionare a lungo e in sul serio di messer Paolo di Kock, il signor di Sainte-Beuve non dubitò di chiamare molto urbanamente siffatti giudizii grossolani e beozii. Ch' e' respinga l'accusa mossa alla sua patria, bene sta; ch' e' dica non poter gli stranieri giudicare una letteratura contemporanea, la quale richiede paragoni attenti e acuti e minuti (sebben paia più facile la contemporanea che la passata); sia. Per me, io non vorrò giudicare la Francia da quel ch' i' veggio, ma da quel che l' autore della *Voluttà* me ne insegna. Or che m' insegna egli?* *Il ceto medio stende*

[1] M. Sainte-Beuve, homme estimé et de talent, a naguère rencontré sur son chemin un journaliste anglais, lequel, pour taxer d'immoralité la littérature française de notre temps, s'avise de poursuivre de son zèle la *Nouvelle Héloïse*, tout en ménageant la *Pucelle*, et de commencer sa critique des auteurs présents par un *examen serieux et appliqué* de M. Paul de Koch. L'auteur de *Volupté*, qui ne veut pas manquer à la politesse, appelle ces jugemens *grossiers*, et n'y trouve que du *béotisme*. En voyant la littérature parisienne insultée de la sorte, il a été naturel à M. Sainte-Beuve *d'en dire son avis;* c'est trop juste. Nous ne discuterons pas au long ce qu'il avance sur l'incompétence des étrangers à juger une littérature *tout-à-fait contemporaine et d'hier*, qui demande une comparaison attentive, *éveillée*, et de détail. Quant à moi, je renonce à juger la France d'après mes yeux, et je m'en tiens à ce que M. Sainte-Beuve voudra bien m'en apprendre.

Désirez-vous savoir au juste où en est la France des progrès qu'elle a faits depuis quarante ans? Nous allons, dit-il, dans l'*état de classe*

* Le parole sottosegnate sono del sig. Sainte-Beuve. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1836.

ogni dì più le radici sue. E il ceto medio s' attiene a principii morali. *Or il buon costume e il buon gusto non son tutt' uno. Per ischizzinoso che il gusto sia, la morale è più gretta di lui; e l'austero cordone fratesco non è cosa sì poetica come il cinto*

moyenne; et la classe moyenne est morale. Or, la morale et le goût sont deux choses différentes. « Si difficile et si dédaigneux qu'il soit (le goût), *elle* (la morale) *est moins étendue et moins élastique que lui.* » Parlez-moi d'un goût élastique, si vous voulez que je vous comprenne; dites-moi que *la ceinture de Vénus* est plus poétique que l'*austère cordon,* si vous voulez me plaire. Il est vrai que l'austère cordon est justement la ceinture de Dante, que Dante vaut bien Anacréon, et qu'Andromaque ne reste guère au-dessous d'Hélène. Le fait est (M. Sainte-Beuve nous l'apprend) « que les littératures *polies* ont vecu sur des exceptions pathétiques, passionnées, criminelles souvent ». On pourrait, à la vérité, lui répondre que la Bible, Homère, Shakspeare et tous les grands poètes ne montrent pas des exceptions, mais des individualités si puissantes et si vraies, qu'elles deviennent des types; on pourrait répondre que toute passion n'est pas criminelle, moins encore systématique, prétentieuse, déclamatoire et bavarde; que les grands poètes, en représentant le crime, ne se souciaient pas de le justifier par des théories mal bâties. On pourrait répondre ceci, et autre chose encore; mais ce sont là des sentiments qui appartiennent aux *ménages vertueux, mais étroits, de toutes les provinces*, ou bien encore *à la majorité de la Chambre* des députés (je demande bien pardon *à toutes les provinces* de ce rapprochement injurieux). Le monde peut bien, s'il le veut, s'enfoncer dans l'état de *classe moyenne;* il restera toujours une littérature plus en quête d'exceptions, c'est-à-dire une littérature de curiosité, une littérature maladive, une littérature de cas médicaux et de cas de conscience. Il restera toujours, dis-je, une littérature plus en quête des idées *avancées, et même paradoxales;* car le paradoxe est la plus avancée des idées; et une idée avancée n'est autre chose que le contraire d'une idée morale, d'une idée provinciale, d'une idée étroite, enfin d'une idée qui est digne d'appartenir à la majorité de la Chambre. Il restera toujours une littérature *plus en quête* des sentiments *profonds, orageux,* tourmentants, dits poétiques et romanesques; car il est bon de confondre le poétique avec le romanesque, il est bon d'enseigner que les sentiments orageux sont tous poétiques, et que tout sentiment, pour être profond, doit être orageux.

« Heureuse (c'est M. Sainte-Beuve qui parle), heureuse cette littérature (*moins moyenne*), si elle n'est pas jetée *hors de toute beauté* et de tout calme d'exécution, hors d'un certain bon sens indispensable au génie! » La littérature de notre temps, dit M. Sainte-Beuve, serait fort heureuse si elle avait toujours de la beauté, du calme dans l'exécution, du bon sens. Voilà qui est très-flatteur pour la littérature moins *moyenne!* nul critique étranger n'en a jamais dit autant.

M. Sainte-Beuve finit par tout accorder. Il avoue que la littérature actuelle est assez peu prude, qu'elle est même un peu relâchée; qu'elle aime les situations *scabreuses* et *violentes;* ce qui fait naturellement qu'elle n'a pas de calme dans l'exécution; il conclut: « cette beauté, il faut en convenir, cette harmonie de contours et de composition, qui peut réparer *jusqu'à un certain point* les désordres du fond (il y a donc des désordres!) nous écrivains *modernes éclatants dans le détail*, ne l'ont guère ».

Après cet aveu, M. Sainte-Beuve a bien raison d'affirmer: « C'est

di Venere. Certo, nulla più gretto della virtù: certo, il cordone fratesco non saprebbe ispirare un' anacreontica, sebbene abbia ispirata la Commedia di Dante. Gli é ben vero che tra Venere e un eremita ci sta qualcosa di mezzo; gli è ben vero

en France encore que les ouvrages qu'on lui reproche sont le plus promptement, le plus finement critiqués et raillés. » Seulement, ce qu'il y a de cruel, c'est que M. Sainte-Beuve, qui sait si bien railler lorsqu'il veut, s'amuse à prendre la défense des ouvrages mémes qu'il juge avec une sagacité si sévère. « La bonne critique (dit-il) ne se fait pas toujours par écrit, mais *partout ailleurs*, en causant, au coin d'une rue ou d'un salon. » Eh pourquoi pas par écrit? M. Sainte-Beuve garde pour lui sa moralité, et ne nous donne que son goût; c'est se moquer de nous autres malheureux béotiens. Certes nous ne pretendons pas qu'il nous indique *où se dérobent les coins d'Athènes;* nous ne voulons pas de coins qui se dérobent; et nous aimons à lui épargner des remords. Ce serait par trop douloureux que de l'entendre s'écrier avec Corydon.

Heu . . . .
. . . *liquidis immisi fontibus apros!*

Il est vrai que les étrangers ne pourraient tous s'amuser à souiller les eaux de Paris. Les sangliers eux-mêmes ne prennent jamais, que je sache, des soins inutiles.

Plaisanterie à part, M. Sainte-Beuve est un homme dont j'honore le talent et le caractère; c'est un écrivain qui n'a pas flatté les molles douleurs du cœur humain affaibli; ses douleurs à lui, il les a quelquefois exprimées, mais sans en tirer une théorie aussi prosaïque qu'immorale; il siérait donc bien à lui de signaler le mal sans fausse honte, et de parler hautement. Ce n'est pas, après tout, la littérature du temps toute entière que ses admonitions blesseraient; il reste encore, Dieu merci, des âmes nobles, des écrivains purs, qui voient dans la parole autre chose qu'une machine à battre monnaie, ou bien un instrument de satisfactions égoïstes. Mais, cela dit, il faut ajouter qu'il y a même une littérature tentatrice, pleurnicheuse; une littérature à la solde des libraires et des cabinets de lecture, qui, à force de se jeter dans l'exception en a fait un lieu commun des plus dégoûtants; qui, à force de prêcher contre le mariage, ou, si vous voulez, contre les maris, a trouvé la manière de les rendre presque intéressants; qui a décrié, calomnié l'adultère en l'erigeant en système. La Providence, peut-être, par l'excès du mal, veut nous ramener au bien, qui sera en même temps du bon goût. Toute cette mauvaise réthorique, débitée au nom de la femme, a fait paraître la passion si froide et si fausse, la volupté si ennuyeuse, et a mis le désordre si près du syllogisme, que dorénavant lorsqu'on voudra désigner une chose niaise et stupide, on dira: C'est un adultère. Sans doute, certaines douleurs de certaines femmes sont affreuses; mais est-ce dans les romans modernes qu'on en trouvera le remède? Quant aux consolations pratiques que les femmes esclaves se donnent dans leur infortune, et quant aux conséquences qui en résultent pour les maris et pour le reste des humains, il n'est pas nécessaire d'écrire des romans pour en recommander l'usage: depuis le commencement du monde on ne fait que cela.

Au surplus, puisqu'on se console, je ne vois pas la raison de ces lamentations perpétuelles contre les hommes et contre Dieu, à propos de son cœur déchiré. Si ces passions *tourmentantes*, comme dit M. Sainte-

che Andromaca con le pure sue lagrime è non men calda dell'amica di Paride con gli acri suoi baci. Fatto è che *le letterature civili vivono d'eccezioni; cercano la tenerezza, la passione, la colpa.* I pedanti potrebbero rispondere a questo, le imagini dai grandi poeti dipinte non essere eccezioni, ma persone si vere che si trasformano in tipi dell'umana natura; rispondere che non ogni tenerezza è rea, nè gonfiata di declamazione; rispondere che i grandi poeti, mostrando il male,

Beuve, ne sont qu'ennuyeuses, laissez-les; mais si elles vous plaisent, dites donc tout bonnement qu'elles vous plaisent; que votre plume cesse de gémir tandis que votre bouche rit, boit ou fume. Je le répète: si vos amusements vous ennuient, ce n'est pas une raison de vous comparer au Christ; jetez votre croix, et sauvez-vous. On n'a jamais vu jusqu'ici une si forte quantité de Christs; des Christs de tout sexe et de toute dimension, des Christs amoureux comme des bergers, éloquents (Dieu me pardonne) comme des avocats. En vérité, c'est se moquer du malheur et de nous. Comme si le monde n'avait pas de douleurs bien réelles, comme si la douleur véritable pouvait s'imprimer et s'évaluer à tant la feuille! Sans doute, exagérée ou non, méritée ou imméritée, toute douleur est sacrée; mais, pour que les autres la respectent, respectez-la vous même; ne la jetez pas dans la mare du lieu commun; n'en tirez pas des conséquences absurdes: car un esprit qui s'amuse à raisonner sa douleur ne la sent guère. Pensez plutôt aux douleurs inconnues, aux douleurs innocentes. Pensez aux exemples de courage, de pudeur, de charité, d'amour naïf, abondant, infatigable dans les œuvres; exemples dont il reste encore quelques-uns, Dieu merci. Peignez ceux-là; et, si vous aimez les systèmes, bâtissez-en là dessus. Nous sommes assez découragés, assez ennuyés, assez faibles sans que des écrivains, payés par des libraires, viennent nous répéter en deux volumes de 350 pages chaque: « Nous sommes découragés, vous êtes ennuyés, je suis faible ».

M. Sainte-Beuve, avec son talent, et l'autorité que le talent lui donne, pourrait bien mieux dire ces choses que moi, étranger inconnu, je ne le saurais faire: ce serait son devoir de les dire, à lui qui sent le mal, et qui ose parfois l'avouer. Quant à moi, je n'aurais pas osé m'élever contre l'ingénieuse apologie de M. Sainte-Beuve, s'il s'agissait seulement de la France. Mais les livres français trouvent partout des lecteurs; des lecteurs quelquefois trop soumis et trop crédules: c'est à ceux-là que je parle. Je dis aux Italiens: La société n'est pas telle que certains romans du temps vous la montrent, le monde réel est meilleur que ne le font certains dramaturges, qui (chose incroyable) ont trouvé la manière de calomnier jusqu'à Lucrèce Borgia. Les étrangers seront, si l'on veut, des juges incompétents du style et de l'art français; mais de ce qui est mauvais ou bon, faux ou vrai? Il ferait beau voir un Russe venir en place de Grève prêcher le mal, et puis s'en excuser en disant: « Vous ne pouvez pas me juger: je suis Russe. Connaissez auparavant la bonne société de Pétersbourg, et alors vous aurez le droit de m'en remontrer. Et encore, gardez-vous bien d'être *une nature réfractaire;* car alors vous pourriez même être naturalisé Russe, que vous n'en sauriez pas plus long qu'un habitant de la Sibérie ».

On ne dira pas, j'espère, que la morale française n'appartient qu'à la France.

non s'avvisavano d'adonestarlo con teorie; ed altre simili cose. Ma queste sono grettezze proprie alle buone e semplici famiglie di provincia, e al maggior numero dei deputati del parlamento di Francia (prego le province a non si offendere del paragone). Il ceto medio predomini pure; ma *rimarrà sempre una letteratura vaga d'andare a caccia dell'eccezioni* (ch'è quanto dire delle stranezze, de' solletichi, de' casi rari di medicina e di teologia), *a caccia delle idee innovatrici, anzi de'paradossi* (poichè il paradosso è idea innovatrice, e le idee nuove sono per l'appunto il contrario delle idee di virtù, delle idee provinciali, anguste, del parlamento di Francia): *una letteratura, insomma, accattatrice di sentimenti profondi, procellosi, tormentosi, volgarmente chiamati poetici e romanzeschi* (perchè poetico e romanzesco è tutt'uno; e la poesia è procellosa sempre, e non ci è profondità d'affetti senza tempesta di non innocenti dolori).

Felice, esclama il signor di Sainte-Beuve, *felice la nostra letteratura se non le è tolta ogni bellezza, ogni accurata e tranquilla fattura; e il buon senso, quel certo buon senso fuori del quale non sorge ad altezza l'ingegno!* Manca dunque, a detta di lui, manca alla letteratura francese il fare elegante e amoroso, e manca il buon senso. La lode non è delle altissime; nè straniero arrogante ha mai parlato sì forte. Ed ecco il signor Sainte-Beuve, generoso e buono, concede ogni cosa: *la letteratura presente non essere gran fatto schizzinosa, essere un po' sciupatella; amare il lubrico, il violento* (e come mai, s'ella ama il violento, lavorare con pace?); *mancarle l'eleganza, l'armonia del disegno, dalla quale può essere tanto o quanto velato il disordine del concetto.* V'è dunque disordine!

Oh sì, ben dice il signor di Sainte-Beuve: non mai gli scritti francesi furono meglio che in Francia censurati, canzonati. Peccato che il signor Sainte-Beuve, canzonatore sì fino, voglia difendere cotesti scritti a cui manca l'ordine, l'armonia, la bellezza, la pace. Sta bene che la critica a Parigi non esca sempre per le stampe, ma resti dietro le cantonate e negli angoli delle conversazioni, e per ogni dove. Ma il signor di Sainte-Beuve potrebbe qualche volta stamparla;

e (poichè gusto e moralità son due cose) non serbare per sè la seconda, ma darcene qualche centello, a noi di quest'immensa Beozia che chiamano l'Europa e il mondo. Nè già gl'invidiamo Atene sua, i suoi cantucci che s' involano a'nostri sguardi; nè corriam dietro a cantucci che s' involano; nè vogliamo ch' egli gridi col rustico Coridone:

Il cignal nelle pure onde lanciai.

Cignali o altro, sfido io a intorbidare la Senna!

Ma fuor di celia. Al signor Sainte-Beuve, uomo di eletto ingegno, che i proprii dolori cantò senza imbrodolarsi di sistemi prosaici, e senza escir delle angustie dell' etica, a lui s'addirebbe indicare il male e correggerlo. Nè a tutti gli scrittori francesi anderebbero i suoi rimproveri; chè qui, grazie al Cielo, non mancano coscienze dignitose, le quali della parola non fanno nè merce nè arnese di sozzo solletico. Ma sotto a questi, convien confessare, son altri letterati tentatori, piagnoni, assoldati da librai e da gabinetti di lettura pubblica; che dello straordinario han fatto un luogo comune schifoso; e, a forza di screditare il matrimonio e i mariti, i mariti abbellirono: e, facendo dell' adulterio teoria, calunniarono l' adulterio. Era forse decreto di Provvidenza, che la passione, istupidita così, e fatta prosa, facesse stomacare, e che il buon gusto ci venisse ravviando al pudore. Cotesto rettoricume, spiattellato a pro del sesso debole, rese la voluttà paralitica, congelò in sillogismi il delirio dell'amore. Hanno fatto tanto, che tra non molto adulterio e seccatura diventeranno sinonimi.

La donna ha i suoi dolori, e grandi, sappiamo; ma i romanzi d' oggidì non sono empiastro a tal piaga. Quanto alle consolazioni effettive che la disgraziata si piglia, e a tutte le conseguenze che derivano dal suo consolarsi, e' non fa di bisogno romanzi a proporle. Si sanno, ch' è tanto. Ma quelli che si consolano, giacchè si consolano, e intanto che si consolano, perchè piangere? Perchè gridare alla terra e al Cielo le angoscie dell' anima conturbata? Se la consolazione sentono tormentosa, smettano; se ci piglian piacere, lo dicano, o tacciano. Fiottar con la penna, e delle labbra o ghignare o fumar la pipa, non va. Oh se chiunque, a trastullarsi,

s'annoia, diventasse un Cristo! Vi pesa la croce? Buttatela via. Quanti Cristi, Dio buono, e di quanti calibri! E come arcadicamente innamorati! E come avvocatescamente facondi! Davvero, costoro canzonano il dolore, e noi, noi altri lettori, disgraziati. Oh che? Non ha egli il mondo i suoi dolori ben veri? E il dolore vero si vende egli e computa tanto al foglio? Meritato o no, schietto o caricato, io rispetto il dolore; ma voi altri addolorati, rispettatelo un poco anche voi; non lo inzavardate di frasi rettoriche, non ci teorizzate su tanto. Pensate piuttosto ai dolori che non si sanno, che non si pagano; pensate al dolore inebriato d'amore pudico, sublimato d'operosa carità, semplice ed animoso, disperato degli uomini, credente in sè stesso, e in Dio, quale ancora lo rincontriamo talvolta quaggiù. E se teorie volete, sia questo a teoria fondamento. Troppo già siamo piagnucoloni ristucchi, nè c'è bisogno che vengano due volumi in ottavo di tanto in tanto a coniugare: io piagnucolo, egli sbadiglia.

Il signor Sainte-Beuve queste cose potrebbe dire con l'autorità che gli viene dall'ingegno, e dovrebbe, egli che le riconosce e confessa. Io, per me, non avrei zittito se il signor Sainte-Beuve non ci avesse voluto, a noi Beozii, negare il senso del male e del bene. E poichè i libri francesi, e il giornale dov'egli scrive, son letti in Italia, e da taluni con soverchia docilità, giova dire agl'Italiani: non credete ogni cosa. Nè la Francia, nè l'amore son quali in certi romanzi li trovate dipinti; nè poeti che giunsero ad apporre misfatti non veri fino a Lucrezia Borgia, possono adempiere il vero uffizio a cui lo scrittore è chiamato.

Noi dello stile francese non giudichiamo: ma conoscere il pulito dal sudicio non ci par privilegio di chi sguazza nella mota parigina dalla natività. Comoda cosa in vero, un Russo venir predicando tutta sorta sozzure, poi dire: voi non siete degni di farvi miei giudici; andate a Pietroburgo, acquistate ivi con servigi condegni patente di cittadinanza; allora ci parleremo.

O forse anco la moralità della Francia è propria di sola la Francia?

GEORGES SAND.

LEONE LEONI.

—

J'en demande bien pardon à M. Nisard, mais *facile* n'est pas le mot. Dans l'inspiration véritable il y a toujours quelque chose de primesautier, qui ne comporte pas le long travail, que le travail gâterait même: dans les mouvements de cette immense tortue qui soutient le monde, et qu'on appelle médiocrité, il y a toujours quelque chose de contraint, de pénible. La laideur littéraire, aussi bien que la laideur morale, n'est pas, à tout prendre, chose aussi facile qu'on le pense: il n'est pas donné à tout le monde d'être absurde et effrayant. De l'autre côté, ce qui est difficile, c'est d'avoir du génie ou du talent; mais le génie, le talent donnés, une de leurs conditions, peut être la plu essentielle, c'est la facilité de bien faire. L'éloquence abondante de Cicéron valait bien la froide correction d'Isocrate, et pourtant les discours de Cicéron ne coûtaient pas vingt ans de travail. César écrivait en courant ces divins Commentaires; et César, ce me semble, vaut mieux que Salluste. Je préfère les idiotismes faciles de Cellini à la roideur laborieuse des puristes; et Madame de Sévigné ne pâlirait pas à côté de Balzac.

On peut donc écrire facilement des choses bien difficiles à égaler; on peut écrire avec peine des choses qui seront encore plus difficiles à lire. Mais une distinction plus précise entre la bonne et la mauvaise littérature nous sera fournie peut-être par le langage littéraire du temps. Vous entendez à tout propos prononcer les mots *échevelé*, *haletant*. Aujourd'hui littérature, politique, style, génie, amour, idées, tout est échevelé, tout est haletant. Eh bien! je m'empare de ces deux mots comme d'un bien commun, et je dis: Il y a

une littérature échevelée, et une littérature qui n'est pas échevelée; une littérature haletante, et une littérature qui respire à son aise. Vous m'objecterez peut-être qu'il y a même une littérature chauve et édentée, et une littérature qui ne respire pas du tout; et moi je ne serais pas assez hardi pour vous contrarier en cela.

Maintenant, si vous me demandez quels auteurs appartiennent à la littérature haletante, quels autres à la littérature dont la respiration est libre et aisée, quels enfin à celle qui ne respire et ne vit plus, je ne saurais pas vous répondre. Je sais seulement que Georges Sand n'appartient pas à la première, ni M. Nisard à la troisième; et je sentais le besoin de le dire.

George Sand est un homme (je ne sais pas si la définition est exacte, mais sur ce point je dois m'en rapporter à lui-même), Georges Sand est un homme doué d'un rare talent d'observation, d'une rare puissance de sentiment, et d'un don de parole plus rare encore dans un siècle où tout le monde exerce d'une manière si inhumaine la faculté de parler, qui ne sert plus à distinguer l'homme de la brute, qui ne sert plus à masquer, mais à estropier la pensée. Georges Sand est un homme qui prit à tâche de raconter les malheurs de la femme; et comme les malheurs les plus cuisants sont toujours les plus volontaires, de peindre ses fautes, de les justifier en les exagérant, de les embellir en les noircissant, de réclamer liberté pour la femme en montrant quel être horrible et pitoyable est la femme lorsqu'elle cherche liberté hors d'elle-même; ces tableaux sont peut-être moins immoraux qu'ils ne semblent; ils font peut-être moins de mal que l'on ne serait tenté de le croire. Eh quels désirs lubriques craignez-vous que vous inspire une nudité, non pas embellie et tempérée par des voiles voluptueux, mais saignante, mais portant l'empreinte profonde d'une douleur incurable? Il y a, au contraire, une haute moralité dans ces plaies mises à nu avec tant de naïveté et de courage: ce sont de précieux documents pour l'histoire immense de ce monde intérieur dont Dieu seul pourra mesurer les hauteurs et sonder les abîmes. Mais un esprit qui démêle avec une netteté si ef-

frayante, les misères de l'âme humaine, qui prêche si éloquemment la vertu et la beauté du sacrifice, en nous montrant le vice réduit en système, et le plaisir qui touche si près au désespoir; un tel esprit doit être bien sincère, bien privilégié par la nature, et bien malheureux. Il y a quelque chose d'angélique dans ces souillures si complaisamment étalées; dans les ombrages sombres de cette vallée mélancolique, il y a quelque chose de la fraîcheur vivifiante, de l'horizon radieux et libre, et de l'air transparent des montagnes.

Le dernier écrit que j'ai lu de Georges Sand, est *Leone Leoni*. Dans cette nouvelle, dont un écrivain moins fécond aurait peut-être fait un roman bien nourri, le protagoniste est une femme qui aime comme une femme sait aimer, et dont la tendresse poursuit jusqu'au vice, jusqu'à l'infamie, un homme souillé des crimes les plus méprisables: et cet homme est un Italien; cela va sans dire. Ici l'auteur a suivi, peut-être sans s'en apercevoir, une tradition de mélodrame aussi sotte que cruelle; et je suis fâché de le dire, lui qui est si peu fait pour être imitateur, il a été cette fois *moutonnier*.

Je ne lui reproche pas d'avoir eu une intention malveillante, mais plutôt de n'en avoir eu aucune: c'est comme lorsqu'on répète un mauvais raisonnement par une espèce de mouvement mécanique de la pensée sans le discuter, sans en mesurer la portée; c'est comme lorsqu'un poète farcit son vers d'une épithète, non pas parce qu'il la trouve à propos, mais par cela seul qu'elle a été répétée par tous les mauvais versificateurs de son temps. Ce n'est donc pas pour s'être évertué à noircir le caractère italien en ajoutant une figure de plus à cette ennuyeuse galerie d'Italiens méprisables que nous donnent les drames et les romans étrangers; ce n'est pas pour cela que je lui en veux: c'est pour avoir subi le joug d'une opinion qui n'en est pas une, c'est pour avoir dérogé à son talent. Car, et vous le savez, peindre le caractère italien comme essentiellement corrompu, comme la réalisation perpétuelle d'un idéal qui n'est pas sur la terre, ce n'est pas seulement s'acharner contre le malheur, c'est mentir à l'évidence: c'est plus qu'une calomnie, c'est une platitude.

Une platitude! Je n'accuserai certainement pas Georges Sand d'un crime si noir. Je ne lui remontrerai pas qu'un homme qui vole le père de sa bien-aimée, qui triche au jeu, qui plaisante sur un assassinat que pourtant il ne voulait pas commettre; qui force une pauvre femme de souffrir en silence, et sous le titre de sa sœur, la vue continuelle d'une rivale heureuse, et l'y force pour hériter ignominieusement de ses biens; un homme qui vend pour quelque argent les embrassements de cette malheureuse dont il est adoré, et qu'il admire et qu'il plaint; un homme ainsi fait n'est pas plus Italien que Hottentot. Les monstres n'ont pas de patrie.

Je ne lui demanderai pas non plus s'il est dans la nature et dans le vrai qu'un homme tel qu'on vient de le peindre soit riche en talent, qu'il ne soit pas même dépourvu de vaillance, et qu'il ressente aussi *pur que dans sa première jeunesse l'enthousiasme du beau;* qu'une femme honnie de la sorte puisse *le trouver encore beau, encore aimable,* et puisse exprimer son étrange passion avec le langage de tout le monde : je lui rappelerai seulement, que, s'il y a un peuple en Italie auquel on puisse avec plus d'invraisemblance reprocher le franc usage du poignard, c'est le peuple vénitien.

Et ce n'est pas l'amour de la patrie qui m'aveugle. Il y a du sang italien dans mes veines; la langue de l'Italie fut ma langue maternelle; mes habitudes, mes croyances, ma poésie, mon sourire et mes larmes, tout est italien en moi; mais je ne suis pas né en Italie. Je sens que la vie loin d'elle est morne, froide, pesante; j'ai, en partant, enterré là mes joies et mes espérances; je sens mon cœur se resserrer et ma pensée pâlir depuis que je ne puis pas toujours l'exprimer dans cette langue à laquelle j'ai confié tout les secrets de mon âme. Mais je ne suis pas né en Italie. J'avais quinze ans lorsque je la vis pour la première fois; je la jugeai en étranger. J'ai commencé par ne rien trop mépriser, ni rien goûter trop; c'est peu à peu que sa beauté fit impression sur mon âme, comme toute beauté naïve et profonde. Ce n'est pas dans les salons, ce n'est pas parmi les riches ni les gens de lettres, ce n'est pas même sur ses monuments, que

j'appris à connaître l'Italie; c'est dans les campagnes, c'est dans les mœurs et le langage de son peuple, c'est dans le cœur de ses admirables femmes. Je ne sais vraiment pas ce que c'est que l'originalité, ni comment les rhéteurs la définissent; mais si c'est quelque chose de spontané, de natif, de contraire à l'affectation et à la prétention, c'est encore en Italie qu'on peut en trouver plus qu'ailleurs. Là on ne connaît pas l'art de se poser, de se draper; mais on sent. Il y a des faiblesses, il y en a même de honteuses, comme partout ailleurs; mais au moins on ne cherche pas à les pallier de beaux noms, à les ériger en système; et ces hommes vous semblent parfois plus corrompus parce qu'ils sont plus sincères. S'ils conservent cependant quelques étincelles d'un feu depuis tant de siècles éteint, s'ils ne sont pas cent fois moins estimables encore qu'ils ne le paraissent à vos yeux; n'est-ce pas la preuve d'une droiture admirable d'esprit, d'une grande puissance de caractère et d'amour? Oh! n'accablez pas de reproches une créature souffrante, ne jetez pas des pierres sur le faible enchaîné, fût-il coupable de tous les crimes du monde: ne le faites pas, mes frères; cela porte malheur.

LEONE GOZLAN.[1]

BIAGIO,

Novella.

Biagio pittore, tra gli altri suoi pregi, non aveva mai visto l'Italia. Era sua delizia dipingere palle e torsi e gru-

[1] « Blaise, jeune peintre, comptait au nombre de ses belles qualités celle de n'être jamais allé en Italie. Sa joie était *infinie* à peindre des choux, et, en général, tout ce qui ne s'élevait pas trop au dessus de l'*horizon des artichauts*... » Blaise n'ayant pas de succès à Paris, veut aller en Italie: son ami, M. Gozlan, pour l'en dissuader, lui parle des Italiens qui

moli rugiadosi di cavoli, e quante mai piante gareggiano di sublimità col carciofo.

Ma perchè e' non piaceva, giurò d'andare in Italia. Un amico, per isvogliarlo, gli mostra quanto i pittori italiani

ne savent plus peindre, et des choux que Blaise peint à ravir. Blaise persiste : il part. Il est recommandé chaudement au comte de *Frontifero* (nom italien, s'il en fut) qui possède une magnifique galerie de tableaux dans sa maison de campagne. Arrivé à Gênes, on lui vole sa montre, chose qui n'arrive jamais à Paris. Il veut voir la Galerie de Gênes; on lui ferme la porte au nez. Blaise arrive à Florence.

« Le comte de Frontifero n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines ». Blaise, *qui était sous le coup de soleil de l'enthousiasme*, est admis dans la galerie du comte. « J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : *beau! très-beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant!...* » Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte ».

Le comte montre à Blaise Mademoiselle Vénus, sa fille (c'est encore là un nom italien). — « Quels cheveux sabins avait Mademoiselle Frontifero! (Horace, qui n'était pas français et qui pourtant ne manquait pas d'esprit, fait de la femme sabine justement l'opposé de ce qu'on appelle une femme jolie.) — Quels regards toscans! Quel cou volsque! (c'est-à-dire un cou nerveux). Quelle main samnite! (c'est-à-dire calleuse). Quelle peau campanienne! (c'est-à-dire basanée). »

Bourré d'admiration et d'amour, Blaise prend congé. Le comte a la bonté de lui indiquer un hôtel tout près de la *villa*, hôtel à l'enseigne de *Brutus*. L'enseigne est encore dans les règles de la vraisemblance.

L'amour de Blaise était lyrique et *par stances*. « Je lui disais une *canzone* de Pétrarque, elle me répondait par un sonnet... Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison. »

Nous touchons au dénouement; car la fable est très-simple. Le comte est de moitié avec l'aubergiste dans l'hôtellerie où il a placé Blaise, et conspire avec l'aubergiste pour écorcher les voyageurs; et comme celui-ci a fait payer cent-dix francs un dîner de cinq plats, le comte s'écrie sur la modicité débonnaire du prix. On voit que M. Gozlan connaît Florence aussi bien que sa langue. Le comte descend jusqu'à l'humble office de cuisinier: il fait la cuisine avec l'aubergiste depuis minuit jusqu'à deux heures. Pour qui? pour quoi? Il n'y a qu'un peintre de choux qui puisse vous le dire.

Blaise écoute derrière une cloison les premières confidences du comte avec l'aubergiste, qui l'appelle Pollicastro (nom très-commun à Florence). Mais il lui restait encore quelque chose à savoir. Il lui faut un autre dialogue tout-à-fait scénique entre les deux complices. M. Gozlan, en vaudevilliste habile, le lui ménagera; mais où donc? dans la galerie des tableaux. Là Blaise, blotti derrière une statue de Pollion, apprend de la bouche des coupables eux-mêmes, que cette galerie ne se compose que de copies *sans goût et sans adresse*. Et Blaise, le peintre de choux, ne s'en était pas douté! Et il les admirait avec une foi si fervente! Tel est donc le goût qu'on se forme à Paris! — « Bon jeune homme! âme noble et sans fard! » Voilà comment les aubergistes italiens se moquent des peintres français.

Le fait est que c'est ce même aubergiste qui dessinait ces *hideux*

siano addietro, e gli parla di cavoli. Biagio, ciò nonostante, si mette in viaggio.

A Genova gli rubano l'oriuolo (cosa che non segue mai a Parigi), e non gli lasciano vedere le tante gallerie del paese. Ond'egli, stomacato, corre a Firenze, dov'è raccomandato al conte Frontifero, possessore d'una gran galleria. Chi non conosce a Firenze il conte Frontifero? L'uomo senza fumi di nobiltà, che non si fa discendente nè da Ercole come gli Estensi, nè da Marte come le tante razze fiorentine che tutti sanno, ma non d'altri che da quel disgraziato d'Enea.

Ecco che Biagio entra nella galleria del Frontifero. L'ammirazione gli dà al capo: ond'e' dice e fa un monte di corbellerie, e vuol saltare addosso a Frontifero; il quale gli mo-

mensonges, tandis que le comte peignait. Il y a pis encore: Mademoiselle Vénus n'était pas la fille du comte, mais de son frère mort en France: elle était née à Montreuil.

Dernier malheur. La *villa* du comte était inaliénable; *car les villas à Florence ne peuvent pas être vendues*: c'est M. Gozlan qui le dit, ou plutôt son ami Blaise, aussi fort en législation qu'en peinture.

Le malheureux Blaise quitte l'infâme galerie, il abandonne une beauté qui l'avait rendu ridicule; « il monte au dôme de la cathédrale de Florence, il fait tomber un long éclat de rire en guise de malédiction sur cette terre de *mystification perpétuelle*, » et il retourne en France peindre « des paysages, des blanchisseuses et des choux. »

La morale de ce conte si amusant, la voici: d'abord un peintre français ne doit jamais aller en Italie, s'il ne veut pas être dupe de son mauvais goût.

Secondement. Toutes les galeries italiennes se composent de copies.

Troisièmement. Les comtes florentins portent des habits de velours rouge déchirés par dessous.

Quatrièmement. Les palais d'Italie sont de monstrueux amas de marbre. Il n'y a de beau que les édifices de Paris, dont l'architecture est tout-à-fait originale, comme chacun sait.

Cinquième corollaire. L'amour en Italie est mêlé de poison et de fleurs.

Sixième corollaire. Les comtes italiens, lorsqu'ils sont ruinés, se font aubergistes; et ils font payer quatre louis un dîner de cinq francs.

Septième corollaire. Les comtes italiens, lorsqu'ils deviennent aubergistes, font la cuisine à minuit.

Huitième corollaire. Les aubergistes italiens dessinent les copies des anciens tableaux d'une manière hideuse, mais cependant assez adroite pour que les Français s'y méprennent.

Neuvième corollaire. Toutes les fois que vous rencontrez de par le monde une femme aimable, craignez que ce ne soit une femme française, ou bien qu'il n'y ait quelque chose en elle d'appartenant à la France.

Dixième et dernier corollaire. Le vrai moyen de devenir un excellent peintre de choux, c'est de rester toujours à Paris.

stra la sua figliuola chiamata Venere, nome di quasi tutte le contesse toscane. Venere aveva i capelli sabini,

Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,

gli sguardi etruschi, il collo volscente, la mano del Sannio, la pelle campana; era insomma una Venere tarchiata e brunazza. Biagio è pieno d'amore.

Il conte gli consiglia una locanda lì presso, portante l'insegna di Bruto primo. Biagio ci va; e seguita a far all'amore. Egli le scocca una canzone, ed ella gli tira un sonetto. Amore a strofe, brucente; un po' fiori, un po' veleno; com'è l'amore in Italia: e lo provano i tribunali di Francia.

Ma perchè mai Frontifero consigliare a Biagio l'albergo di Bruto? Il conte fa a mezzo col locandiere; scortica i forestieri.

Più: Frontifero a mezzanotte va all'albergo a fare di sua mano il cuoco. E perchè mai a quell'ora? Biagio non lo dice;

Più: la galleria di Frontifero è tutta copie; e Biagio, pittore, non se n'era addato: nobile e candido giovanetto! Ecco come gli osti d'Italia canzonano gli artisti di Francia!

Più: l'oste disegna, disegna le orrende copie della galleria di Frontifero. Tutto per far onta a Biagio.

Più: Venere non è figliuola del conte, ma d'un suo fratello morto in Francia; Venere in Francia nacque.

Più: le ville italiane (secondo il codice di Biagio) sono tutte fedecommessi. Onde Venere non ha dote.

Biagio arrabbiato abbandona la scellerata galleria, la Venere francese; sale sulla cupola del Duomo, dà in uno scroscio di risa, ad anatema di cotesta Italia, canzonatrice de'Biagi; e torna in Francia a dipinger paesi, e lavandaje, e grumoli rugiadosi di cavoli.

Dalle narrate cose io traggo i corollari che seguono: I. Un pittor francese che non sappia distinguere originale bellissimo da pessima copia, non vada in Italia se non vuol essere corbellato. II. Le gallerie italiane non hanno altro che copie. III. I conti a Firenze vanno vestiti in giubba di vel-

luto rosso, stracciata soppanno. IV. I palazzi d'Italia sono montagne di marmo mostruose; e chi vuol vedere la bella architettura romana e greca venga a Parigi. V. In Italia l'amore ha il veleno tra'fiori. VI. I conti in Italia, spiantati, si fanno locandieri, e rubano con stupenda felicità. VII. I conti locandieri diventano cuochi, ma dopo la mezzanotte. VIII. I locandieri in Italia disegnano in modo orribile, ma i Biagi di Francia li pigliano per Raffaelli. IX. Se tu t'abbatti in donna piacente, trema: o l'è una Francese, o qual cosa di francese v'è dentro. X. Vuoi tu diventare un gran pittore di cavoli? Vivi a Parigi.

L' AVVOCATO TROPLONG.

Della fine della repubblica Romana.

Ma perchè dunque il signor Troplong, giureconsulto occupato a comporre le differenze del *mio* e del *tuo*, trova egli a un tratto che dire con la repubblica di Roma, che non gli dava molestia? La sua presidenza al Senato gli lascia ella tante ore serene e libere da potere aggiungere alle Memorie dell' Accademia delle Iscrizioni e Belle Lettere una dissertazione alquanto indigesta col motto di Titiro: *Deus nobis hæc otia fecit?* O forse cotesta è occupazione appartenente proprio al suo servizio di presidente, e cosa d' uffizio? O le glorie di Capitone gli rompono i sonni? O in questa stagione che i parlamentatori sono scherniti come già gl'ideologi, si sente pur necessità di parlare, non foss'altro per nascondere il proprio pensiero? O crede egli che Cesare e Augusto e Tiberio abbisognassero del suo patrocinio? Io non so se Tiberio ne anderebbe lieto nelle sue smanie, se Augusto consolato della disfatta di Varo, e se Cesare non udrebbe pertanto la

canzone de' soldati che gli rammenta tuttavia Nicomede: Fatto è che il presidente rimane pur sempre avvocato nella scelta delle sue citazioni e nel congegno de' suoi argomenti; senonchè forse la sala *de' Passi perduti* gl'ispirava un tempo argomentazioni più avvedute e citazioni meno pericolose a' clienti.

Noi qui non entriamo in politica, e accademicamente notiamo che la storia inzeppata d' allusioni, anzi l' allusione mascherata da storia, può essere un'esercitazione rettorica, o un lungo apologo di tempi servili, quando nè chi comanda nè chi serve osa esprimere la verità; non è lavoro di scienza, e non pare, quand' anco sia, significazione di schietta e libera coscienza. Il dotto patrocinatore non pecca (noi lo speriamo), ma sbaglia a prender le mosse all' arringa in favore di Cesare imperatore dagli scherni contro Lucano poeta, nel quale l' Europa civile non ha mai studiato la Storia romana, e che non è il solo a significare le opinioni che correvano intorno a vicende delle quali toccarono un Cicerone ed un Tacito. Il sig. Troplong nega ai poeti la potenza di fare e disfare le fame, e si dimentica delle lagrime d'Alessandro, e del conto in che Augusto teneva i poeti. Sta a vedere che il privilegio di regalare agl' imperatori l' immortalità e l' innocenza toccherà agli avvocati. Ma perchè dunque il dotto Senatore reca egli la testimonianza di Dante a fine di dimostrarci che Bruto e Cassio stanno con Giuda, come tre sigari, tra' denti all' *Imperator del doloroso regno*, e che questa imagine è prova dell' opinione dominante in Italia e nel mondo intorno alla repubblica e all' impero di Roma? Senonchè rincontriamo anche qui una reticenza forense; e, giacchè allegavasi Dante, non era inopportuno soggiungere ch' egli tra' cinque poeti maggiori pose Lucano in quel limbo ov' è Marzia e Cesare dagli occhi *grifagni;* e pone nell' inferno Curione, l' istigatore di Cesare alla guerra civile; e a' piè della montagna espiatrice, Catone, *Degno di tanta riverenza in vista, Che più non dee a padre alcun figliuolo.* Crediamo anche noi che i poeti non possono far colombe delle aquile che rapiscono a strani amori il povero popolo, troppo sovente fanciullo, e rubatore meno assai che rubato; crediamo anche noi che Virgilio, negando al Tartaro il benefizio del regno d' Augusto, e collocando il

venditore del capo di Cicerone accanto allo scorpione celeste che si rannicchia per fargli posto, lo canzoni troppo più che no'l canti: crediamo che il Boileau non alleggerisse a Luigi XIV co' suoi versi la noia del sentire due uomini in un solo monarca;[1] e crediamo che Luciano col poema di Carlo Magno non faccia nè più nè men grande di quel ch' egli sia stato, Napoleone. Ma crediamo altresì che le arringhe di certi avvocati possono far parere sospetta causa anche giusta. E giacchè il presidente Troplong troppo lungamente si ferma sulla difesa di Cesare, è lecito desiderare ch' e' sapesse, se non l' eleganza, imitare l' avvedimento di que' Commentarii i quali, se somigliavano a questa difesa, il grand' uomo non li avrebbe, coll' un braccio nuotando e coll'altro tenendoli sospesi in alto, scampati dall' acque. Potente invero e a far cose memorande e a narrarle, rapido operatore, rapido dicitore; chè l'aquila ch'egli teneva sul pugno non era tartaruga da farne scatole per valletti di corte.

Ripeto che qui non s' entra di politica moderna, e che allusioni non possono parere le nostre se non a chi troppo ama o teme le allusioni. Ma, ragionando de' generali principii, se il lavoro del sig. Troplong potesse essere preso sul serio da lui stesso, noi noteremmo che le forme di governo pure, cioè mero comune senza alcun patriziato, mero patriziato senza alcuna partecipazione d'altri ordini alla potestà, e molto meno monarchia mera cioè arbitrio d' un sol uomo senza dipendenza veruna nè da leggi nè da consuetudini nè da volontà di persona morale o privata, volontà riconosciuta pubblicamente come necessaria o inevitabile al reggimento, non s' è mai data al mondo se non forse per brevi momenti e per eccesso violento; che tutte le forme ordinarie son forme miste o deliberatamente o per necessità o almeno per illudere i semplici: e pare impossibile come l' autore, che ha tanto fedele memoria del Rubicone e di cose simili, l' abbia dimen-

[1] Boileau ...Ta vaste bonté. — Il est vrai que du roi la bonté secourable Jettera sur la muse un regard favorable. Soigneux dans le secours d'une muse fidèle. — Et si ma muse enfin n'est égale à mon roi. — Un Auguste aisément peut faire des Virgiles. — Qui rendit de son joug l'univers amoureux.

ticato. Onde, quand'egli ci parla della *monarchia* di Cesare, non dirò che calunnii il suo cliente, ma, con più liberalità che i poeti, gli dona troppa volontà e troppo ingegno. Dovremo noi al presidente del senato imperiale rammentare che Cesare imperatore non è tutt'uno coll' imperatore Tiberio e coll'imperatore Foca e coll'imperatore Nicolò delle Russie e coll' imperatore Faustino? Che quella di Catone, e quella stessa di Cincinnato, non fosse repubblica in tutto pari all'americana, sapevasi già; e si sapeva che il nome di libertà romana e di libertà greca nelle menti de' Romani e de' Greci significava altra cosa da quello che intende Gian Jacopo e molti politicanti e retori d'oggidì: ma segue egli da questo che *i popoli greci non conoscessero che la licenza*, come il sig. Troplong vuole; e che Luigi XV fosse cittadino di Sparta, e madama di Montespan cugina a Cornelia? Segue egli da questo che la *gelosia* palliata d'amor d'uguaglianza, sia tanto propria delle repubbliche, che altri governi non porgano esempi se non di modestia generosa? E pure quel Dante che il sig. Troplong reca in mezzo a proposito di Cassio e di Giuda Iscariote, dell'invidia diceva: *che mai dall'ospizio Di Cesare non torse gli occhi putti*. Di troppo generosa modestia ci porge il sig. Presidente l'esempio quando sentenzia che a *far prospera la Monarchia un uomo basta, per far andare una Repubblica se ne richieggon parecchi*. Io non dirò che cotesta è una strana lode della monarchia, che raccoglie in una sola testa e in un cuore l'intelligenza e il libero arbitrio di milioni d'anime; ma dirò che, se il sig. Troplong è tanto umile da reputar sè e la sua presidenza inutile all'impero di Francia, nessun suffragio universale ha dato a lui facoltà di rinunziare alla virtù e all'uso della ragione in nome di tutti i suoi compatrioti; e che a cotesta maniera Luigi Napoleone non sarebbe imperatore degli uomini francesi, ma della terra di Francia, nel senso che i chimici danno alla terra.

La salute d'uno Stato non dipende mai dalla vita d'un uomo solo, per grande che sia l'uomo, e lo Stato corrotto; giacchè un solo uomo non lo potrebbe campare s'e' non ha in se stesso elementi di vita; piuttosto se li ha, quell'uno gl'impedirebbe di svolgersi naturalmente: onde quell'appa-

rente salvezza, o piuttosto tregua, preparerebbe più tetra dissoluzione. Che l'impero di Roma (quale il sig. Troplong lo chiama già sotto Cesare, mettendo il nome di Cesare quasi una formola d'algebra in vece d'un altro nome) fosse insieme *avido di riposo*, e guardasse a *prospetti di lontano avvenire*, non stà; perchè le due cose contraddicono l'una all'altra; e il più che si possa è ripetere con Tacito la prima cosa, *cuncta bellis civilibus fessa:* senonchè dopo Farsaglia cotesto non era ancor vero; e vita operosa le rimaneva tuttavia, e Cesare era uomo da saperla vieppiù eccitare, volendo. Ma egli, maggiore per mente e per valor militare di tutti, migliore di molti per animo, non aveva però nè concetti nè sentimenti civili maggiori o migliori del tempo. I suoi debiti, i vizii, il sentimento stesso della sua forza, la colleganza con uomini indegni dovevano rendere lui men probo che molti de' suoi avversarii; e la facilità stessa delle maravigliose vittorie, e la prepotenza di capitano esercitata lontano dalla patria, e quelle migliaja e migliaja di Galli venduti come bestie al mercato, dovevano maturare la corruzione di quella grande anima. Un suo motto, trascrittoci da Cicerone, ce lo ritrae, e ci fa leggere in fondo de' suoi pensieri. D'un tale raccomandatogli dal discacciatore di Catilina, Cesare scrive: *o io lo fo re delle Gallie, o tu mandalo in Africa con uffizio di legato.* Egli si sente già, più che re, facitore di re; e l'imperiosa sua noncuranza non discerni se faccia men conto della stessa potestà o degli uomini che non sanno nè tenerla nè perderla.

Quando il sig. Troplong afferma che un punto della costituzione della repubblica, la potestà tribunizia voluta da Cesare propugnare, fu che mosse la guerra civile, si burla di Cesare più che di noi. L'uomo che manomette gli auspizii, ne' quali se non i patrizii, il popolo vendicato da lui riponeva i destini non dello Stato ma della nazione, l'uomo che con giuochi rovinosi fa quasi necessario a se stesso il fallire civilmente; che insegna l'arte di corrompere con largizioni la plebe; che *arricchisce i soldati per fare che l'ordine* (così il suo avvocato) *e la disciplina regnino;* che si mette intorno o si lascia attorniare da *favoris de bas étage;* che intende riformare il Senato accrescendo il numero de' Senatori; che

crea console un Caninio per mezza giornata (peggio da Cesare tale strapazzo che il cavallo console di Caligola, perchè peggio trattare gli uomini da men che bestie che le bestie da uomini); uomo tale si curava davvero della costituzione di Roma! Leggesi in Cicerone una sentenza più profondamente limpida, e però più tremenda, che le cupe di Tacito; quand'egli si rincontra in Cesare vincitore, e gli trova intorno canaglia: *li conoscevo, ciascuno da sè; non li avevo mai visti insieme.* E questo è spaventosamente vero non solo de' tristi principi e di quelli che aspirano a scendere nel principato, ma e de' tristi ottimati e dei tristi capiparte in repubblica, e di quanti per prepotenza o vera o imaginata d' ingegno o di ricchezza o d'audacia attraggono a sè le nequizie minori quasi satelliti; che cotesti satelliti, i quali sarebbero rimasti dispersi e indiscernibili nella folla, addensati intorno a quella tristizia prevalente, si fanno più laidamente cospicui, e, riverberandosi il vitupero, si sfrontano mutuamente, e trionfano dell'infamia. Costoro, ammolliti dal vizio i più, non istigarono Cesare a cose atroci; nè li avrebbe in ciò secondati l'animo suo mite, e il senno sereno, e la coscienza prudente che coll' indulgenza sentiva necessità d' impetrare indulgenza dalla patria avvilita, e dai cittadini ch'e' conosceva onesti e veggenti, e li temeva giudici più che vindici, sapendo d'averli crudelmente e immeritamente feriti.

È egli provato, pure alla maniera che gli avvocati provano, che tutti i non ligi a Cesare (nè erano tutti in potestà, nè patrizii tutti) fossero contaminati? È egli provato che Cesare, mutando nome al governo, valesse a purificarli, o a spegnerli, o a renderli pure impotenti? È egli provato che questo appunto volesse, dico purificare la città e il mondo, allorchè, soggiogati i suoi nemici, si apparecchiava alla guerra de' Parti, cioè a distrarre con nuovi rumori di fama e con nuovi bagliori di speranze corrompitrici la propria e l'altrui coscienza, e sottrarsi agl' interni pericoli affrontando gli esterni, e mettendo a repentaglio, egli milite non meno ardito che capitano pensatore, la vita propria da cui pendeva la vita e l' innocenza di Roma; la vita propria che quel grande non meno forse ne' rimorsi che ne' trionfi, diceva d'avere vissuta abba-

stanza, stanco ormai delle ignominie de' suoi amici, e delle amare vittorie sopra gli avversi che lo confondevano col silenzio e lo vincevano con la morte, stanco e impaurito del titolo di re e di se stesso? Qual è l' avvocato che possa provare che tutto quanto il diritto e la virtù si fòssero raccolti sotto le ali dell' aquila vincitrice, che di nessuno de' suoi partigiani nè egli nè Roma nè i partigiani suoi stessi avessero a vergognarsi o a temere? E se un torto solo, se sola una macchia rimaneva dalla parte sua, s' egli non poteva con l' ascia della giustizia così nettamente dividere la ragione come con la spada divideva la patria; il diritto di liberarla dalla libertà gli vien meno, il sorite è sciolto, è rotto l' incanto. Fatto è che coteste intenzioni di vera libertà morale da mettersi invece della falsa libertà politica che vuolsi impossibile, non erano nella mente di Cesare, nè essere ci potevano: sia detto a scusa dell' uomo singolare, singolare sì, ma romano anch' egli, e nei vizii di Roma repubblica, non nelle innocenze imperiali, allevato. Vincitore di Pompeo, non di sè, egli s' armava a nuova guerra per rifarsi della propria morale disfatta, e credendosi (solito errore di chi sale in alto) poter mantenere la potestà con quelle arti medesime che l' aveva acquistata.

Diresti, (e anche cotesta è semplicità solita ai troppo avveduti) diresti che gli avvocati dell' impero siano salariati per legittimare la repubblica, e certi amatori di repubblica per farsi sgabello all' impero. Argomentano que' primi così: Roma era tutta corrotta, indegna e incapace di libertà; dunque ormai condannata all' impero. Cotesta forma di reggimento è ella dunque un premio o una pena? Non la credono eglin costoro una sentina di corruzione, e non s' ingegnano di farla credere tale a noi? Qual è la forma politica, quale l' uomo, che possa mutare i costumi d' un popolo, e guarire piaghe che voglionsi disperate? Se Cesare poteva curare quelle di Roma, lo poteva ancor meglio rimanendo il più grande de' cittadini, e il primo de' Romani nuovi, sorto dall' ultimo degli antichi; se non le poteva curare come cittadino, meno assai come re. Quand' anco si finga lui solo savio in un popolo di pazzi, resta a sapere come li avrebbe egli

rinsaviti, se con un nome magico e col mettersi una corona in capo, o a forza di purganti e di busse. Io non dico che i popoli non abbisognino mai di rimedii violenti, e non li invochino, e non se li procaccino sovente essi stessi; dico che rimedio violento è l' arbitrio d' un solo o di pochi non solamente in monarchia, ma e in patriziato e in repubblica: e così mi par d' essere migliore avvocato e degli imperanti e degli imperati. E mi par di leggere nella storia che monarchie ci furono di popoli non corrotti, e che repubbliche anco corrotte durarono lungamente; e che non tutti i grandi e gli onesti si sono pensati, a ogni indizio di pubblica depravazione, voler mutare il governo della patria loro, e curare la malattia con gran dosi d' oppio, d' etere solforico e di cloroformio.

Prima d' ostentare i progressi che la civiltà fece sotto l' impero, bisognerebbe provarli un po' meglio; poi dimostrare che solo l' impero poteva portarli, ch' e' non sono effetto dell' invincibile ordine delle cose e di principii più alti; poi, dimostrare che Cesare, varcando il Rubicone, avesse di tali progressi il desiderio e l' idea. Sarebbe un calunniare ancor più che adulare Cesare a dargliela; perchè, s' egli l' aveva, fece da scellerato a non la esprimere, a non la mettere in atto, ad armarsi soltanto delle proprie e delle altrui passioni. Ben potev' egli avere la coscienza del male prossimo, inevitabile, che alla patria e a lui stesso verrebbe dalla guerra intestina e dalla violazione delle consuetudini antiche: i beni remoti che di qui la Provvidenza trarrebbe, non poteva neppure sognarseli. Gli danno merito dell' avere creata l' uguaglianza nel mondo romano; e non pensano che la repubblica aveva già cominciato ad accomunare il diritto di città; che il diritto, disteso poscia, non abbracciava nè tutto il mondo romano nè tutti gli ordini sociali; che un informe concetto doveva avere dell' uguaglianza il discendente d' Anchise e di Venere, il qual pativa essere Dio, e all' aristocrazia sostituiva una nuova idolatria. Gli danno fin merito della rivelazione cristiana, come se fosse il vecchio Senato che fece i martiri; come se imperatori, anco ignobili, non avessero infierito tanto che peggio non potevano i patrizii, i quali del resto,

accettando gli dei delle vinte città, dimostravano alla maniera loro e senno civile, e religiosa pietà e tolleranza. Non è detto che per la lettura de' libri sibillini Cesare si facesse cristiano innanzi l'avvenimento di Cristo; nè il sig. Troplong, che scopre nell'antichità tante cose moderne, ha scoperto che Cesare, forzando la porta tarpèa per dare di piglio nel danaro pubblico e saziare le voglie de' suoi soldati, intendesse compire il ministero di Numa. Ma le voglie de' suoi soldati erano più irritate che satollate da lui, il quale con questo esempio preparava non l'equità civile e l'uguaglianza cristiana, ma i pretoriani, pronti a vendere più che a difendere l'impero, sopra cui le milizie corrotte provocarono con guerre impotenti le barbariche invasioni.

E quand'anco dalla repubblica non fosse a Roma venuto che obbrobrio, e non altro dall'impero che gloria; cotesto non basta a legittimare la corona di Cesare; perchè la moralità d'un atto non si dee giudicare dalle sequele sue non volute e non prevedute. Chè allora converrebbe anteporre a Luigi IX, Luigi XI, perchè questi ha preparata l'unità della Francia (se pure è un bene indubitabile cotesta unità che della città capitale fa un regno nel regno): converrebbe premiare gli incendi appiccati dal malfattore perchè la cenere loro può far più feconda la terra, e perchè le loro rovine lasciano luogo a edifizii di maggiore magnificenza. Tutto è strumento di bene nelle mani di Dio; ma da questo non segue che l'iniquità non sia iniquità. Peggio, poi, quando l'uomo che si fa occasione inconsapevole di bene infrangendo il diritto, non intenda che ad approfittarne per sè. Ammazzare un reo per predarne la preda non è lecito neanco al carnefice, stipendiato dalla legge pia per avere facoltà di *salassare ed uccidere impunemente*, come canta il coro del Molière, *per tutta la terra*.

Poteva Cesare adoprarsi a correggere i vizii del tempo, o, se incorreggibili li credesse, ritrarsene, senza fare sè non solamente partecipe ma promotore di quella rovina che sarebbe piombata sul capo suo. Ma s'egli de' vizi pubblici approfittò a fini indegni del suo alto destino, non degnò però fomentarli, e molto meno crearli: fu dissoluto e prodigo, ma

dell'inverecondia non fece moralità, nè del lusso norma altrui, quasi legge: cospirò da giovane e congiurò, ma non fece della sua ambizione commedia; giunto al punto d'osare, osò da guerriero, e non da mariuolo: inebriò i suoi soldati prima di vittorie che d'oro, più d'affetto a sè che d'odio al nemico, non mai di carneficina e di vino; non si collegò coi nemici di Roma; seppe riverire la probità e il dolore dei vinti; non gettò, quasi amo, promesse traditrici, e più attenne a' suoi di quel che aveva promesso; men reo in ciò, che nè egli nè loro avevano idee d'una civiltà e d'una giustizia migliore. Smettiamo i paragoni che schiacciano; che scuse non sono, ma giudizii tremendi. Se l'anatomia comparata è scienza ardua, troppo più scabra è la monarchia comparata. I grandi si somigliano, non si imitano; e la imitazione delle colpe loro o de' falli, togliendo l'ardimento e lo stupore della novità, lascia solo il disprezzo e il ribrezzo.

Non solamente io non fo paragoni, ma di questo mi dolgo e mi maraviglio, che il sig. Troplong sia si corto da farne di così ingiuriosi e così stravaganti; da parlare d'uomini *missionari di sè*, e da scappargli detto, a proposito di Tiberio, il titolo di *nipote*. Io non dico che s' abbia sempre a stare co'vinti, qualunque e' si siano; ma per difendere con dignità i vincitori, conviene non averne salario. *Labeone insanior*, è la più codarda parola che Orazio scrivesse, avventata contro quel giureconsulto scrittore, ornato di lettere belle e recondite, che dalla sudicia mano d'Augusto rifiutò il consolato. Il sig. Troplong fa di tutto per non si meritare gli scherni d'Orazio; ma il suo padrone, se conoscesse chi davvero gli nuoce e chi gli giova (ripetendo *je n'ai mérité ni cet excès d'honneur*, con quello che segue), manderebbe il sig. Troplong a Jersey, e chiamerebbe il signor Hugo, lo chiamerebbe per lettera elettrica a presidente.

L'AVVOCATO CALUCCI

avvocato degli avvocati.

—

Se il signor dottore Calucci, innanzi di prendere, non chiamato, la difesa di quanti ha il mondo, interpreti della legge civile, come se tutti assaliti da me, avesse, per intendere le mie parole, degnato conoscere se tra i lodati e pregiati da me non ci sia avvocato veruno; risparmiava a sè il tedio di stendere l'accademica sua querela, ma a me risparmiava la consolazione di porgere un tributo di maraviglia alla vivacità del suo zelo. La quale vivacità è tale e tanta, che ha spento in lui la memoria delle lodi da me date, tra gli altri, a un avvocato ch'egli non conosce, ma l'ha pur sentito nominare e lo nomina tutti i giorni egli stesso. Io non so se le antiche mie lodi a lui paressero sufficienti, se ad altri paressero soprabbondanti: e non so se sian quelle appunto che abbiano dato la mossa al suo fresco zelo: che se ciò fosse, sarebbe atto di prudenza assai meglio che forense, sarebbe ingegnosa vendetta e da me provocata. Ma se la sua vivacità gli lasciava por mente al significato delle povere mie parole, ci avrebbe scorta una distinzione ben chiara tra il *giureconsulto e il causidico a prezzo;* e, cercando nei dizionarii, vi avrebbe scoperto che giureconsulto [1] non è solamente chi *procul negotiis* (come egli definisce, applicando ai legisti quel che fa dire Orazio all'usurajo, e così calunniandoli) *si lambicca il cervello a interpretare qualche brano delle dodici tavole* (altre sue parole irriverenti alla erudizione legale, oramai necessaria alla scienza); si sarebbe avveduto che, dicendo *causidico a prezzo,* io potevo intendere non l'avvocato accettante compenso dell'onesta e benefica sua fatica, ma colui che nella

[1] Cic., *Et ad agendum.*

fatica non ha la mira che al prezzo. E, così potendosi intendere, così si doveva, tra persone non ignare del linguaggio che adoprano, e dei riguardi morali e civili da usarsi interpretando le altrui intenzioni.

Se all'avvocato è richiesta dal Merlin, che il signor Calucci ci cita, *aggiustatezza di mente in applicare i principii ai casi*; agli uomini tutti è richiesto tanto di giustizia, da non apporre ad altri cose che non han dette, o più gravi di quelle che han dette. Nè io dissi che l'avvocato ha per professione di *trarre il giudice in inganno*; nè io la professione *attaccai*, come il troppo spontaneo di lei difensore afferma, non so se con più aggiustatezza o eleganza. E giacchè le parole mie erano a proposito d'un sermone di Niccolò Delviniotti sugli avvocati, e intendevano a spiegare e a scusare il severo giudizio che ne porta il degno uomo, il quale esercitò pure quella professione e in gioventù e nella estrema vecchiaja dopo sostenuto l'uffizio di giudice; al signor Calucci correva debito di cercare que' versi, se fossero stati stampati, come sono; e, se trovarli non poteva, anzichè prendersela meco, tacere. Quel sermone condanna le miserie forensi in termini assai più generali; ma nessuno s'è mai pensato o si penserebbe di prendere alla lettera i biasimi che degli abusi d'un'arte o d'un ordine di persone vennero detti non solo a poeti ma a filosofi austeri, a uomini mitissimi; e ne porgono esempi ben noti a tutta la gente civile la Bibbia e i Proverbii, nei quali s'accoglie l'esperienza delle nazioni e de' secoli. [1] Questo io risposi a un medico dotto e cortese,

[1] Ecco le proprie parole mie: « Altro è lo studio delle leggi che fa nella solitudine il filosofo, o che nel giudicare, nell'amministrare e nel reggere fa il magistrato; altro è l'uffizio sereno e severo del giureconsulto; altro è il mal governo che fa delle leggi il causidico a prezzo. Questi . . . ». Chi sa di italiano, qui vede distinte tre cose; e tra il filosofo solitario o l'uomo occupato nei pubblici uffizii, e il causidico a prezzo, stare il cultore delle leggi *sereno e severo*, che adopra la parola a difendere gl'innocenti, e non a dar loro molestia nè per prezzo nè per capriccio, nè per altro. Senza distinzione, il Delviniotti dipinge

. . . . . . numerosa schiera
Che in antro immane al suon d'alpestri note...;

e seguita di questo andare. Nè io ripeterò i versi suoi, nè i proverbii che degli avvocati recansi, al titolo *Giustizia, liti,* nella raccolta del Giusti, o, per meglio dire, del marchese Gino Capponi. Il quale potendo usare

che moveva a me somigliante querela, ma con parole più benigne e amorevoli che l'avvocato veneziano (scrivendo a un amico, e leggendo la sua lettera nell'Ateneo di Venezia, e stampandola in un giornale di Venezia) non abbia nella sua coraggiosa prudenza creduto dover usare di me, da Venezia lontano.

E a proposito di due periodi d'un autore che lasciava il signor Calucci in pace esercitare in Venezia la professione dell'avvocato, e non mirava che a temperare con una distinzione i biasimi che il Delviniotti, avvocato, parve rivolgere contro tutti in genere gli avvocati, il signor Calucci esce a dire che io intendo sbandire gli avvocati dal mondo; e si arma del Repertorio del Merlin, libro nuovo, per celebrare le lodi degli avvocati non mai più sentite; e ragiona dello stato *semiselvaggio* con gran cognizione e perizia; e paragona gli avvocati ai muratori, ed esclama: che sarebbero le città se ciascun uomo dovesse murarsi la casa da sè, e difendere i suoi diritti da sè? Che confusione, che orrore! E paragona me agli iconoclasti, cioè se stesso a un'imagine della Madonna o del Redentore; e, temendo per la propria fragilità, dice all'Ateneo in aria di minaccia supplichevole: *Questa è la logica di chi ci accusa!* Ma, non contento di quelle imagini, egli soggiunge: *viviamo nei buchi sotterra, nutriamoci di ghiande;* giacchè nulla ci corre dal non avere avvocati all'essere trogloditi e majali. E il signor Calucci ci parla di declamatori e di logica!

Egli risponderà d'aver dette quelle cose per modo di digressione; e per modo di digressione dico anch'io le seguenti. Certa gente, quand'hanno ridotto in formola algebrica, o in altra che ha delle algebriche l'aridità senza la precisione, una servilità o una goffaggine, chiamano sè positivi; e disdegnano chi dagli affetti generosi e dai principii

l'ingegno e il sapere raro in opere proprie, volle dedicarsi a questo paziente lavoro, sì perchè sente la feconda bellezza ne' proverbii del popolo custodita, sì perchè l'uomo trova spesso un amaro diletto nell'affrontarsi col dolore in quelle prove che gli fanno sentire insieme la sua infelicità e la sua forza. Nè veruno però si è sognato d'accusare la nazione italiana che assalisse la professione degli avvocati, o in essa l'umana società. Queste cose vanno intese a discrezione, civilmente e senza cavilli.

nella loro altezza inflessibili prende le norme all' operare e al giudicare, e stima lecito contemplare la verità ornata, non mascherata, d'imagini splendide e di parole eleganti. Ma la secchezza e la freddezza non fanno la rettitudine nè dei raziocinii, nè degli atti; e l'uomo può essere declamatore anche sotto pelle scientifica, può essere anche sotto forme di matematica dimostrazione nojosamente accademico; e i fantasmi dell' utilità pratica possono renderlo più falso profeta e più ignobile consigliere che non le disinteressate, così dette poetiche, fantasie. La digressione è finita; e io ritorno al signor Calucci, per dire che, s'egli è così avveduto avvocato dei suoi clienti come di tutto l'ordine degli avvocati, io non vorrei essere suo cliente, a costo di parere a lui iconoclasta.

Egli si duole che al giorno *d'oggi gli avvocati siano meno di ciò che furono un tempo.* Ma se s'intende della probità, io oserei affermare che il senso morale a' dì nostri è, anco negli avvocati, più retto e più diffuso che in altri tempi non fosse, apparentemente più favorevoli a loro; e che va intesa con qualche temperamento la sentenza del loro difensore, il quale, oltre al dire che ce n'è di *tutte le dimensioni*, confessa *che sono corruttibili tutte le cose del mondo.* Se poi s'intende della civile fortuna e autorità, vero è che non abbiamo Demosteni nè Ciceroni; ma vive, e vivrà inestinguibile, e forse in luce più pura, il nome dell'unico O'Connell, gigante del diritto e della parola, più possente e più coraggioso nel contenere l'indegnazione delle moltitudini, che nel concitarla. Non abbiamo Demosteni nè Ciceroni; ma nè anco esempi della loro misera fine; la quale il signor Calucci, del resto, dà saggi di sapere, al bisogno, per la giustizia affrontare. E abbiamo esempi d'avvocati saliti rapidamente in ricchezza e in potestà, ministri di re e di repubbliche; i quali avrebbero potuto, se di coscienza arrendevole, puntellare coi proprii decreti le proprie liti pendenti, e essere, non solo giudici e parte, ma legislatori insieme e avvocati. Il signor Calucci rammenta con vanto accorato que' tempi che gli avvocati, in Francia, *sedevano sui gigli d'oro;* ma che farci? Venezia non ha gigli. Le cose del mondo girano in sì strani modi, che io non posso guarentire a lui, nè ch'egli abbia a

riposare sui gigli la rispettabile sua persona, nè che non abbia. Ma si faccia animo; che già, dovunque egli segga, spuntano fiori.

Per dimostrare come l'avvocato dalla professione sua stessa attinga virtù, indovinato argomentazione che il signor Calucci ci tesse. Siccome, dice, il soldato, non coraggioso innanzi che vestisse le divise militari, assume con quelle spiriti militari; siccome in città assediate (e il signor Calucci ci cita per esempii prossimi Firenze o Siena del cinquecento) le donne e i bambini che avevano dianzi paura della befana, combattono virilmente; così gli avvocati. Ed egli è che accusa altri di volere *spegnere nei cuori degli avvocati ogni sentimento d'orgoglio!* Veramente un più nobile sentimento che quel dell'orgoglio io ad essi e auguro e attribuisco: il sentimento modesto della propria dignità; il quale varrà per una *falange di virtù*, altra imagine del signor Calucci, non declamatoria, no, ma alquanto macedonica e bellicosa.

Le imagini bellicose si convengono al fare battagliero che il togato accademico prende in questa esercitazione; ond'è conforme alla logica sua, che i campioni del medio evo, patrocinanti l'innocenza con la lancia e lo stocco, siano ascritti all'ordine degli avvocati; nè il signor Calucci certo li sbandirebbe da quella Camera dell'ordine, la cui istituzione rettamente egli invoca, e la invocheranno con lui quanti desiderano che autorità vera s'accresca agli interpreti della legge. Ma io non direi ch'e' provvegga all'autorità vera loro, quand'egli insegna che l'avvocato può *subordinare quelle ragioni che, quantunque dottrinalmente egli non ritenga per buone, pure vengono da altri per buone considerate.* Notisi che *subordinare* nell'orgoglioso linguaggio del signor Calucci significa presentare al giudice, e non già ordinare o posporre una ragione all'altra più rilevante; e, tradotta in italiano, questa sentenza suona che l'avvocato può mettere in mostra le ragioni men valide, quando crede che altri ci creda, e quelle ch'egli nella coscienza e dottrina sua tiene per migliori, nascondere. Io ho così buona opinione del senno del signor Calucci e della sua probità, che, ardirei guarentire ch'egli non reputa lecito a sè questo che dice gli avvocati po-

tere; e amo credere che, per difendere i suoi colleghi, egli calunnii e loro e se stesso; così come, per difendere questa società della quale egli è uno de' pernii, la calunniò quando disse: *il più destro, il più esperto, può opprimere l'inesperto o il meno sagace, nella stessa guisa che il più forte avrebbe oppresso il debole nello stato selvaggio*. Se cotesto fosse, io *subordinerei* al signor Calucci una interrogazione: che differenza dunque tra l'edifizio sociale eretto e riparato dai muratori delle leggi, e le buche de' trogloditi? Tra le ghirlande dell'alloro dottorale, e le ghiande? Egli penava a intendere come il causidico prezzolato, il semplice mercenario, anche cogliendo nel vero, per non essere degno nè atto a difenderlo, sia talvolta nel falso; ed ecco egli stesso, che certamente non è mercenario, e che assume una difesa per tutti i versi gratuita, mi dà più ragione che io non volevo.

È mio uso non leggere scritti che parlan di me, se non quando il dovere e l'onore richieggono ch' io risponda, o per correggere o per comprovare. Nè avrei letta l'arringa del signor Calucci, se non l'avesse egli letta in Venezia, se non avesse scelto l'Ateneo a campo de' suoi trionfi, se non paresse tendere a provocare contro me un intero ordine di persone, tra le quali sono non poche ch' io ho in riverenza, e parecchie in amore. Ma, così stando la cosa, ed essendo, come dice egli stesso con sottile facezia, *la cosa grossa*, mi sarà lecito domandare: perchè di tutti gli avvocati d'Italia, dove l'archivio storico leggesi, solo uno, e di Venezia, *si scuote?* Perchè il signor Calucci è quest'uno, che dice me assalitore suo e di tutti gli avvocati del mondo, e però dell'umana società? Così osserva egli il precetto del suo Merlin, che richiede agli avvocati *la cognizione dello spirito e del cuore umano?* Così conosce egli me, e la lingua ch' io adopro? Ma io che lo conosco abbastanza, e che ho sinora taciuto di lui per non offendere la sua modestia, io rispondo per esso; e la sua uscita trogloditica, la spiego così: il signor Calucci aveva un deposito, da più anni giacente, di coraggio e di magnanimità e di facondia; ha voluto metterlo in luce, e l'onore d'offrirgliene l'occasione è toccato a me. Quella *grandezza d'animo*, quel *generoso sacrifizio della propria li-*

bertà, che il Repertorio del Merlin raccomanda, son cose al Calucci famigliari, che ne diede già esempii belli; ma quanto al *sacrifizio de' proprii piaceri*, ingiunto dal Repertorio citato, il valent' uomo non seppe questa volta consumarlo e ubbidire al Merlin; non seppe resistere alla tentazione di dimostrarsi brioso, erudito, eloquente. Se questo ha potuto dargli un momento di beatitudine, anch' io ci ho piacere. E sebbene questa presente congratulazione possa valere per molte, io non ardisco non pertanto promettergli che, quand' egli faccia lieto l'Ateneo di nuove esercitazioni scherzanti tra il foro giuridico e il trogloditico, io potrò contenere la mia ammirazione e allegrezza.

IL SIG. TEODORO PETRANOVICH.

Contuttochè da parecchi anni io abbia proposto meco di non rispondere agli altrui biasimi, e, se meritati, approfittarne a correggere gli atti e le parole mie; se immeritati, lasciare la mia difesa a' fatti, alla coscienza de' buoni, ed al tempo; contuttociò quando seppi che il signor dottore Petranovich interpretava sinistramente le mie intenzioni in cosa importante al destino de' popoli slavi, ch' io amo, e dopo alcune lodi di cerimonia mi tacciava non solamente di non intendere quel che leggo e di giudicare autori che non ho letti, ma di *suscitare con manifesta ingiustizia* idee odiose a discapito dell' altrui fama; mi recai a debito mio rispondere a quella riprensione e mettere in chiaro i miei sentimenti.

Parlando con lode di Dositeo Obradovich, benemerito della nazione serbica, e annoverandolo tra gli scrittori che intesero al rinnovellamento de' popoli, io dissi *ch' e' non seppe spogliarsi de' vecchi pregiudizii i quali lo facevano avverso alla Chiesa latina.* Il signor Petranovich non terrebbe

questa come accusa data all'Obradovich di *fanatismo religioso*, se volesse por mente al valore delle parole adoprate da me. Non credo necessaria grande conoscenza della lingua italiana nè studi profondi di lógica per accorgersi che *pregiudizio* non è fanatismo.

Che Dositeo in giovanezza nutrisse siffatti pregiudizii nella candida anima sua, ce lo attesta egli stesso laddove narra che, andato in Zagabria per imparare il latino in un collegio di Greci, al sentire ch'egli erano Uniti, si spaventò, e disse seco: « Unito non voglio io essere, dovessi non imparare mai nulla. » Narra come incuorato dal prete e da' giovani amorevoli, a non avere paura, e rimanersi a desinare, che poi se n'andrebbe in pace; egli fuggisse dal loro cospetto con ginocchia tremanti.

Vero è che soggiunge: « Ancora pensando a quel caso, considero con sgomento che terribile cosa sia il pregiudizio. Quegli stessi giovanetti miei pari, ch'io poc'anzi con gioja indicibile riguardavo come se mi fossero dolci fratelli e congiunti, appena li seppi Uniti, mi appajon tutt'altri; e nemici paurosi che bramano e cercano la mia rovina. Eterno Iddio beatissimo! Come e donde cotesto negli uomini, che lo stesso amor tuo soave ed eterno, il qual dovrebb'essere vincolo ad essi di santa parentela, e di consorzio fidatissimo, e di cordiale dolcissima tenerezza, lo stesso amor tuo, malamente usato dagli uomini, sia divisione e odio amaro? »

Nobili e affettuose parole: ma la narrazione che precede è così dolorosa a chi ama la pace, che, quando prima io la lessi, non mi parvero tanto efficaci quanto l'argomento chiedeva. E tuttavia mi pare che più apertamente ancora e' doveva condannare se stesso di quel colpevole suo spavento. Se inganno è il mio, gli è inganno che viene dal gran desiderio della concordia dignitosa, e dal religioso rispetto ch'io credo esser debito ad ogni opinione sincera. Ma il signor Petranovich, innanzi di giudicare tanto severamente un suo concittadino che non gli fece alcun male, e che se non ha grandemente onorato con l'ingegno, almeno non ha col maligno volere e con le ignobili cupidigie e co' portamenti servili disonorata la patria, innanzi di mandare a una gazzetta

ungherese un'accusa in lingua italiana per fare dispetto più alla lingua italiana che a me, poteva il signor Petranovich volgersi in prima al suo concittadino, e privatamente dolersi del torto che pareva fatto alla memoria d'un uomo onorando. Il suo concittadino, che ama la verità sopra ogni cosa, avrebbe o dichiarato meglio il proprio sentimento, o confessato il suo sbaglio pubblicamente. Ma quando il dottore Petranovich vide alle sue parole soggiunta una nota di certo signor Teodoro Paulovich, compilatore della gazzetta di Pesth, nella qual nota erano con ignorante calunnia scrutate le intenzioni d'un Dalmata, e con audacia nuova giudicati i miei meriti e demeriti passati e avvenire; al dottore Petranovich conveniva con pubblica querela mostrarsi sdegnato di quelle stolte parole, e mettere una parete tra sè e il gazzettiere di Pesth.

Giacchè tanto importa al dottore Petranovich rivendicare a Dositeo il merito di tolleranza caritatevole, poteva egli vivo a noi vivi offrire un esempio di carità e gentilezza. Ma quello ch'egli non fece, altri del suo rito e del nostro faranno; e rammenteranno le sentenze del vecchio venerato: « che l'amore degli uomini con l'amore di Dio son le due ale per volare nell'alto; che senza la carità, la speranza e la fede son quasi mammelle vuote di latte. » Oh ritornino gli animi alla pace di prima! Oh dalla dottrina e dagli esempi generosi, non dai rimproveri e dalle violenze, s'aspettino giorni migliori! E siccome gl'Italiani valenti e i preti latini di Zara ascoltavano Dositeo predicante; siccome a Venezia e in Napoli di Romania gli ammiragli e i Provveditori si compiacevano nella facondia del greco vescovo Elia Miniati, così leggano i Greci ed ascoltino le parole mansuete e cordiali de' nostri, ed affrettino col desiderio quel tempo di non forzata e non angusta unità, che lontano ma certissimo ci si vien preparando.

Io dissi inoltre, che l'Obradovich aveva *confuse co' suoi pregiudizii le massime francesi del secol passato*. Il signor Petranovich mi fa dire che *nella moralità* di lui *il fanatismo religioso è mischiato d'empietà, di dispregio d'ogni virtù*. Troppo mi è liberale delle sue faconde interpretazioni il mio

tollerante concittadino. Egli sa forse meglio di me come l'uomo anche ingegnoso e incolpabile possa accettare alcune opinioni non sane, senza scorgerne le ultime conseguenze e gli effetti. Egli sa meglio di me come l'Obradovich commendasse ai poveri Serbi il re filosofo di Sans-Souci; credesse alla favola del *Contratto sociale*; confondesse la virtù socratica con la cristiana; e intorno a certe tradizioni religiose, che sono comuni ai due riti, profferisse giudizii da non ciecamente accettare.

Piuttosto che accusare, io vorrei difendere la memoria dell'egregio uomo da un torto che quelli del rito greco a ragione gli potrebbero apporre. « Venticinqu'anni (reco le sue proprie parole), venticinqu'anni ho passati tra le varie nazioni del nostro rito, in Grecia, in Albanía, in Bosnia, in Erzegovina, in Moldavia, e dove tu vuoi: poco meno che tutta intera la nazione ad altro non conoscono d'essere cristiani della Chiesa d'Oriente, se non ai digiuni e alle feste. » Io, quanto a me, vo'mostrarmi irriverente piuttosto a Dositeo che ad intere nazioni, le quali con opere di egregio valore e di generosità memorande provarono al mondo, meglio che co'digiuni e con gli ozii festivi, di sentire nell'anima quelle virtù domestiche e patrie, che la religione di Cristo rafferma e sublima. Che se, come dice elegantemente il dottore, *io ho suscitato idee odiose a discapito della fama dell'Obradovich*, rammentato da me a titolo di grande onore; l'Obradovich ha gravemente calunniata la Grecia gloriosa, la buona Serbia, e non piccola parte di questa povera Dalmazia, dov'egli aveva pure trovati sacerdoti greci di rara bontà; sacerdoti che non potevano non modellare, in parte almeno, alla forma delle anime proprie le anime de'lor popolani.

Il dottore Petranovich, con la sua malaccorta difesa, mi sforza a dir queste cose. E sappia il cortese e corrucciato dottore, che io, sebbene vissuto gran parte della vita in Italia (per casi e proponimenti sui quali non invoco nè soffro l'inquisizione nè di Teodoro Petranovich, nè di Teodoro Paulovich, nè di Teodoro nessuno), non ho mai dimenticato il paese ove nacqui; e prima ancora che nel mezzodì della

grande famiglia slava si destasse questo tanto fervore verso le cose nostrali, io ho toccato le lodi della repubblica di Ragusa con parole che i Ragusei hanno ripetute, e ricordano; sappia ch'io, primo forse degl'Illirici, e primo certamente degl'Italiani, raffrontai la sapienza nascosta nelle radici della lingua di Serbia con quella delle lingue più colte, più famose del mondo; sappia ch'io ho con piacere colto il destro sovente d'annunziare all'Italia ne' giornali di Treviso e Venezia, di Milano e Firenze le cose dalmatiche e slave; che ho delle memorie domestiche e patrie empiuto non poche, e non delle meno affettuose mie pagine; che a persone care del mio sangue e ad altri Dalmati ho intitolati, e non a'grandi della terra, parecchi degli umili miei lavori; che con le pubbliche lodi, col privato modesto consiglio, o piuttosto preghiera, con l'opera, con la spesa, con la pazienza, col tradurre e copiar di mia mano gli altrui scritti, e correggerne le bozze di stampa, con sacrifizii e dispiaceri che non è necessario rammentare, ho ajutato, quant'era da me, a'patrii ingegni; che de'Dalmati miei scrissi non solo in lingua italiana, ma in latina e in francese ed in greca; che ho sempre a'due riti raccomandato il reciproco rispetto e l'amore fraterno, e datone l'esempio; che il far noto e onorato al possibile il nome dalmatico al di fuori non è de'più inutili uffizi di patria carità. Sappia che, oltre a un volume non piccolo di canti serbici, da me tradotti e, se non con dottrina, con amore illustrati, io ho in pronto due volumi di canti del popolo nostro, i quali sarebbero già usciti in luce se si fosse potuta riavere la spesa della stampa, se ai molti de'nostri (deplorabile a dirsi) la poesia del popolo non paresse quasi degna di spregio, e se allo stesso benemerito signor Vuk Stefanovich questa cagione non vietasse (secondo che mi vien detto) dar fuori il restante della sua preziosa raccolta. Sappia che, inesperto della serbica lingua, io però non la reputo estranea a me; che le opere di Dositeo Obradovich segnatamente mi sono quotidiana lettura. E l'amo perch'egli scrive con semplicità, senza fiele nè fumo d'orgoglio; l'amo perch'egli, si compiace d'essere molto tempo vissuto fra contadini, e si gloria di farci sapere che i suoi antenati e di pa-

dre e di madre furono contadini; l'amo perch' egli col coraggio dell'affetto fu il primo che sapesse e volesse adoprare ne' libri la lingua de' *bifolchi*, questa nobile e vergine lingua delle serbiche foreste e delle montagne dalmatiche; l'amo, perch'egli sentendo nell'anima, senza che alcun pedagogo ne lo facesse avvertito, sentendo nell'anima la sovrana bellezza dei canti del popolo, li reputò meritevoli d'essere citati come autorità in un trattato d'Etica, a quella guisa che i greci filosofi citano Omero; l'amo perchè dalla storia patria c'insegnò a cogliere documenti morali, e nell' Etica appunto rammentò non Farsaglia e non Maratona, ma la battaglia di Còssovo; l'amo perchè, quantunque tardato ne' propri studi, angustiato dalla povertà, e sollecitato dall'ansietà di giovare agl'infelici fratelli, ciò non ostante sentiva il bisogno del limare i suoi scritti, del rimeditar la parola, e, quasi diletta prole, educarla; e confessava l'imperfezione del proprio stile in modo degno della serbica generosa schiettezza. Se agli scritti di lui quasi sempre l'ordine manca, e sovente la novità delle idee; se qualche rara volta, dimentico della propria natura, egli si mette a sgarbatamente imitare le maniere affettate dell'arte;[1] cotesti difetti compensa tutti l'inestimabile amore del bene, amore che dalle sue pagine spira. Egli amava sinceramente l'onore della patria, ed appunto la sincerità poneva come fondamento della nazionale grandezza; contuttochè in un luogo permetta la menzogna, ove necessità grande ovvero l'utile comune la chiegga. Sinceramente amava il bene dell'umanità tutta quanta, e tutta la terra diceva sua patria, e le nazioni più civili aveva più care. E, ancorchè in un luogo consigli ogni fatica per fuggire la *nera povertà*, prima che all'industria, egli chiedeva all'affetto la rigenerazione de' popoli. E però negli esempi gentilmente animosi delle donne poneva grande speranza; siccome quegli che ben conosceva che la madre è maestra, l'amante è ispiratrice, la moglie è conservatrice

[1] Un esempio: « Beata aura e zefiro benedetto che soffiarono nell' ale di tela del cavallo di legno, sul quale cavalcai il mare Adriatico, l' Arcipelago, il Mediterraneo, sino all' aurea mia Smirne, e dal seno di lei colsi tutta sorta fiori, de' quali empiei là mente e il cuor mio! » *Pervenac*, 105, 106.

degli alti sensi e degli abiti virtuosi. E ancorchè, per copiare una falsa sentenza di Fedro, egli dica non convenirsi far bene agl'ingrati; in altri luoghi ci raccomanda che riguardiamo al lontano giovamento di chi verrà dopo noi; che ogni giorno sull'alba vogliamo annaffiare le tenere piante alla cui ombra riposeranno i nostri nepoti; che le contradizioni e gli odii degli uomini sconoscenti con nuove beneficenze vinciamo. — « Scrittore che sempre ha tenuto la parte del vero e del giusto, ha per nulla le maldicenze, le persecuzioni, gli scherni; quand'egli sente nel cuore la soavità dell'avere usato a pro del genere umano il talento affidatogli da Dio; quando pensa che negli anni lontani, allorchè il corpo suo sarà polvere, molti dalle sue fatiche avran giovamento, che si desteranno dal male, e nel bene se stessi raffermeranno. »

Il signor dottore Petranovich, che ama la patria e gli studi, segua, nella tolleranza, nell'urbanità, nella indulgenza verso i deboli e gli erranti par miei, l'esempio del buon Dositeo: e avrà da'suoi compatrioti, e da me primo, gratitudine viva. Ma s'egli volesse pur tuttavia dar sinistro senso alle mie parole, e spargere per l'Ungheria e commettere ai quattro venti il profumo delle sue italiane eleganze; sappia sin d'ora, che può farlo a tutt'agio, che io non troverò tempo nè da rispondere alle sue vivacità, nè da leggerle. E questo sia detto a tutti i giudici e maestri miei, di tutte le stirpi e di tutte le lingue, nominati e senza nome, urlanti e mormoranti, animosi e prudentissimi, presenti e avvenire.

Di alcune opinioni erronee di Dositeo Obradovich.

Acciocchè le lodi da me date a quest'uomo benemerito non si stendano ad alcune false o inconvenienti sentenze ch'egli, non per maligno volere ma per leggiero sapere o per soverchio rispetto a qualche autore famoso, ha sparse nei cordiali suoi scritti, credo mio debito ritornare ancora un poco su questo argomento. Nè intendo con ciò di far cosa

altro che utile e grata ai rispettabili e cari nostri fratelli del rito greco; perchè ad ambi i riti sono ripugnanti le sentenze di lui, ch'io verrò qui notando. Le noto, acciocchè dalle ristampe che d'ora in poi si faranno degli scritti del buon Dositeo, queste cose sian tolte: che facilmente si può, senza punto turbare l'ordine de' ragionamenti o scemare dell'affetto che spirano le sue pagine.

E senza lunghi preamboli, a dimostrare il suo poco sapere di scienza religiosa, basti quel detto che *il peccato originale non in altro consiste che nella ignoranza*. Par che l'Obradovich non ammetta l'originario decadimento dell'umana natura, se, frantendendo un passo del Vangelo, afferma che la *dottrina naturale, se noi la seguiamo, porta il regno de' Cieli nel cuore nostro;* e aggiunge che « la legge di Cristo non è d'un capello nè più nè meno che l'eterna legge della illuminata natura. » Se ciò fosse vero, la Grazia di Gesù Cristo tornerebbe superflua. Al quale errore appresta correzione egli stesso laddove dice che la legge cristiana non solo *dichiara* e *conferma* la legge naturale, ma *la perfeziona* eziandio. Il perfezionare dice due cose, correggere i difetti, ed aggiungere pregi; e quest'è appunto che la Redenzione ha nella natura operato. La legge cristiana, per esempio, condanna quello che, secondo la natura corrotta, l'Obradovich reputa cosa innocente, il mentire in guerra e ingannare il nemico.

Ma nel secolo scorso la voce *natura* aveva significati di misteriosa potenza: e anco gli uomini di buona fede, ripetendo, come segue, le parole correnti nell'uso, tingevano i loro ragionamenti, senza saperselo, d'altro colore che quello del vero. Una di queste parole è lo stato di natura, dal quale si figuravano incominciata la vita del genere umano, passando poi per patti espressi allo stato di società, e una parte dei naturali diritti cedendo: il qual patto, ancorchè supposto da uomini religiosi financo del secolo nostro, tutte le tradizioni, col ragionamento, dimostrano essere favoloso. L'Obradovich va più oltre, e vuole che gli uomini abbiano imparato dalla formica e dall'ape a serbarsi il bisogno pel verno, dai castori e dagli uccelli a farsi le case. Guai se dalle bestie

avesse l'uomo atteso la sua rivelazione, e gl'indirizzi al ben vivere!

Meno erronea, non però in tutto vera, quell'altra sentenza che lontanamente è dedotta dal principio medesimo: « In nessun modo può l'uomo tanto efficacemente accertarsi dell'essenza, e sapienza e beatitudine di Dio, come quando egli medita le sapienti divine opere della natura; e quanto meglio conosce quelle, tanto più viene in cognizione di Dio, e migliore si fa. » Non è vero che l'ordine di natura ci faccia meglio conoscere Dio, che l'ordine della Grazia; non è vero che, se dalle maraviglie naturali ci è dimostrata la sapienza divina, ce ne sia però disvelata l'essenza; non è vero che chi meglio conosce le maraviglie naturali, diventi sempre migliore nell'animo.

Non so s'altri possa, senza nessun temperamento, affermare, che *tutte le religioni insegnano il bene*, non so se si possa desiderare il tempo quando gli *uomini non chiederanno e non penseranno di qual fede o rito siano i fratelli loro.* Altro è il rispetto, altro il disprezzo, delle credenze altrui; altro è la carità, altro la noncuranza. L'Obradovich racconta, e pare che lodi, d'un Cristiano che morendo chiedeva a Dio, che l'anima sua andasse insieme con l'anima d'un Turco suo amico. E non dubita d'affermare che « l'ignoranza, la cecità, il mal cuore, e l'amore smisurato di sè fanno che l'uomo danni l'altr' uomo a eterne pene. » Le quali parole son per lo meno calunniosa ingiuria alla memoria di tanti uomini probi che credettero e credono l'eternità delle pene, sempre però confidando nella misericordia di Dio, la qual sanno infinita.

Ma l'Obradovich risponde a questo col principio dei Protestanti, con l'infallibilità della ragione sua propria. « Che se il mondo ti dice che tu se' cieco, tu che hai gli occhi e ci vedi chiaro, non credere al mondo intero. » La qual massima è quella che popola gli spedali de' pazzi, i quali credono anch'essi di veder chiaro e diritto. Io non so se nessun Protestante abbia mai condotto il suo principio infino a questa ultima conseguenza: « Badiamo a noi stessi, conosciamo noi stessi, tutti amiamo, ma guardiamci da tutti. »

Senonchè l'Obradovich onora ben poco coloro che credono altrimenti da lui, o Latini o Greci che siano, se li taccia non solo di cecità e d'ignoranza, ma *d'amore smisurato di sè, e di mal cuore.* Egli poi spinge da ultimo la diffidenza fino a dubitar di se stesso, sentenziando: *Ascolta quant'altri dice; ma non credere nemmeno a te stesso:* il quale insegnamento, che buona guida possa essere nella vita, e come s'accordi co' precedenti, lascio ch'altri ne giudichi.

Uomo sì poco riverente a ogni autorità, è ben da credere che non curi gran fatto l'autorità de' Concilii. Dice ch'e' non son più di moda; che i teologi, *ovunque e qualunque siano, son tutti compagni.* Ma non aveva conveniente concetto della dignità della Chiesa l'uomo che scrisse: *Giudici, ufficiali, soldati, vescovi, sacerdoti, e tutto il popolo sono un medesimo corpo, un'anima ed una santa società,* della quale il capo è l'imperatore; l'imperatore ch'egli chiama moscovitamente *pastore supremo.* Egli che, dice il Lessing, *celeste ingegno e anima santa,* confonde la riverenza da avere ai Concilii con l'osservanza di certi digiuni[1] e con la venerazione delle false reliquie; si ride della festa di S. Pietro in Vincoli; e per iscreditare in generale le commemorazioni de' Santi, reca un sol fatto; scherza sui quattro fiumi dell'Eden, mette insieme Mosè, Socrate, Gesù Cristo, e il professore Wolff discacciato da Ala: e par che confonda le buone con le tradizioni ree, il degno culto coll'indegno, facendo che la superstizione porti scritto: *cerimonie, consuetudini, tradizioni.*

L'Obradovich nella sua semplicità ripeteva queste parole tolte da alcuni libri stranieri, senza ben misurarne il significato; cosa accaduta a ingegni più avveduti e più colti del suo. A giudicare le alte questioni religiose richieggonsi e forza di ragionamento e ricca dottrina: delle quali due doti, come all'Obradovich mancasse la prima, le notate contradizioni vel mostrano; e quanto alla seconda, basterà dire

[1] Contro i digiuni si sfoga altrove (Vita, LX, 123), e comincia un suo Carme non da Cristiano ma da epicureo in questo modo: *Ecco l'aureo tempo lieto Che a mangiar non c'è divieto.* E non piccola importanza dà egli a questa faccenda del mangiare, se dice che *della lepre, quand'è bene arrostita, i più gran signori e signore se ne leccan le dita.* Fav. 126.

per saggio, che il valent'uomo prende sul serio l'ode satirica d'Orazio: *Beatus ille*, e attesta che Orazio poteva convivere e *conregnare* con Cesare Augusto. O se volete esempio tolto da' libri sacri, quel passo dell'Apostolo, dove ai vescovi vieta il riammogliarsi, l'Obradovich l'intende come comando espresso a' vescovi d'avere moglie. E che dirò del discorso ch'e' mette in bocca a un vescovo greco, il qual c'insegna come qualmente *gli occhi delle donne sono calamitati* da dare la vita? E che dirò di quel dialogo, nel quale un archimandrita, al sentirsi dire: *Se vuoi bene all'anima tua, ti bisogna a ammogliarti o eunucarti*, — si sgomenta, e si fa il segno della croce; le signore presenti, i servi, il vescovo ridono; un convitato nel ridere spruzza di vino gli occhi e il viso e le vesti del suo vicino; il vicino grida, e al vescovo dal grande sghignazzare vengono agli occhi le lagrime.

Io voglio sperare che vescovo tale non sia mai vissuto se non nella fantasia dell'Obradovich: e posso affermare di certo che laddove a tutta quanta la Chiesa greca egli imputa *rapacità e simonia*, e' la calunnia duramente. Calunnia e i monaci e il Cristianesimo, e fa frode alla verità storica laddove afferma, *ogni discordia e odio amaro tra' popoli cristiani, per causa di monaci nacque, e non se n'andrà che con essi*. Ma di qui veniva per necessaria conseguenza che, *dacchè Dio creò gli uomini sulla terra, e dacchè il mondo ha re, nessun re fece al genere umano maggior benefizio di colui che distrusse gli ordini religiosi*. E sebbene in alcun luogo egli affermi che i monaci non fanno carità nessuna a nessuno, e che *dappertutto e presso tutti i popoli eglino sono in disprezzo*, confessa altrove, però, che il popolo li ama, e che guai a quella società dove nessuna riforma s'introducesse se non lo vogliono tutti d'accordo gli uomini del popolo povero. E sebbene egli affermi che al tempo d'adesso *nessun si fa monaco per essere santo; ma o per ignoranza o per vivere più agiato*, e che *magi, bramini, bonzi, jerofanti, scribi, principi de' sacerdoti, e monaci son tutt'uno, non monaci che nel vestire, nel celibato o nel nome*; nondimeno confessa che tra loro ve n'è che *pensano onesto, e aman la patria*.

Ma la principal ragione perch'egli vuole *tutti* i monaci

aboliti, e si raccomanda all' imperatore che stirpi i calogeri, e dice essere il principale assunto de' suoi scritti dimostrare l'inutilità de'monasteri nella società umana, si è questa: che i *digiuni e le orazioni non generano figliuoli;* che *l'istituzione de' frati tende a diminuire e distruggere e perdere il genere umano;* ch' *egli non ha conosciuto calogero il quale non sospirasse alle donne;* e che *il calogero, quando pure abbia cuor d' angelo, deve guastarsi e corrompersi.* Nè però ci dipinge l'Obradovich come stato perfetto il matrimonio de' preti, se dice: *Sarebbe contenta la moglie del prete che perissero cento preti, e il vescovo anch'esso, purchè il suo prete le resti.*

Ma quel che più preme all'Obradovich, è la faccenda della generazione. *Chi è* (dic'egli) *più santo Padre a me di colui che m' ha generato e allevato?* Nel matrimonio egli riconosce *la maggiore umana santità;* e di questo adduce ragione che non vorrà dire bestemmia chi la prenda per un'amena semplicità: « Se non ci fossero le creature, l'eterno Dio, di che sarebbe egli Dio? — Sono a Dio necessarie le ragionevoli creature. » Dal che si deduce che l' uomo maritandosi, rende a Dio non solamente onore, ma servigio necessario alla perfezione divina. E a questo proposito egli mette in bocca a un vescovo particolarità tali, che non si potrebbero con decenza ripetere in mezzo a uomini costumati. Quando si tocca la materia del matrimonio, il senso morale, che del restante egli ha retto, gli fa fallo; e'non dubita di consigliare alla moglie da parecchi anni abbandonata un nuovo matrimonio senza più: *e se il primo marito ritorna, il rimedio è facile: si pigli un'altra moglie, e meglio la guardi. La donna, perchè ha ella a stare oziosa? L' uomo di senno non tiene per tanto tempo infeconda pecora o capra. Or come la moglie?* Nobile concetto ch'egli ha del matrimonio, ch'è pure, a detta sua, de'sacerdozii il più santo!

. . . .

IL NUOVO DIZIONARIO DELLA LINGUA ITALIANA.

A un abate poco caritatevole verso se stesso.

—

Chi siete voi? Quale autorità di dottrina o d'ingegno, o non dico di gloria ma di fama, dà ardire a voi d'avventarvi contro uomini che chiamate *rispettabilissimi*, d'avventarvi con goffaggine invereconda? Da qual di loro foste voi provocato? In che Vangelo apprendeste, prete, la carità, in che scuola lo stile, in che mondo la buona creanza? Se amore delle lettere patrie vi muoveva, e perchè dunque non ascoltare l'invito, la preghiera che a tutti facevano i compilatori del Dizionario da voi morsicchiato, e additare privatamente ad essi per primo le vostre scoperte, soccorrerli de' vostri consigli; e, non curato, allora divulgare la sapienza vostra e la loro indocilità per le stampe? È egli cotesto il linguaggio del sincero, del nobile zelo? Siete voi che parlate, o altro grand'uomo che animoso si accovaccia dietro alla grande persona vostra? Siete voi l'eco d'un raglio? o è questo il vagito della vostra propria coscienza? Maledite voi forse a un vocabolario per trarne a un altro vocabolario benedizioni? Ma chi è quel disgraziato che possa sperare di fare a sè scudo e tamburo delle vostre cuoia? Chi è così meschino che possa avere di bisogno di voi?

Certamente, per accingervi a questa guerra, o per così bravamente sfidare chi a voi non pensava e non sapeva che voi foste al mondo, vi sarete fatto armare di tutto punto, e apparecchiati formidabili arnesi d'offesa. Voi siete forte nella filosofia e nella storia della lingua; voi potete additare le origini delle voci e le differenze; potete nel greco e nel latino e in altre favelle e ne' varii dialetti d'Italia rinvenire l'illustrazione de' luoghi oscuri e dubbii; potete sentire la finezza delle eleganze, e discernerne la ragione latente; po-

tete d'una voce, atteggiata in forme diverse, piegata a sensi apparentemente contrarii, comprendere in un concetto i significati, conciliarli, additarne i passaggi, ordinarli; fare d'un articolo di dizionario un esercizio di logica insieme e d'estetica, un trattato e un'opera d'arte. Così fornito, voi siete sceso a fulminare della vostra sapienza i nemici del nome d'Italia e della sua lingua; voi vi rifaceste dagli errori loro più gravi, per quindi venire alle minime sviste. No: voi cominciate da minime sviste, e finite con quelle; dandovi così a divedere invincibile, perchè tanto piccolo che nessuna punta può coglervi; e più facile che il ferirvi sarebbe, a chi degnasse, schiacciarvi.

Gli errori da voi portati in trionfo come gloria vostra e de' vostri collegati, sono l'avere scritto in Guido delle Colonne *bagnò* per *bagnòe*, come se questa fosse la voce e la forma sulla qual cade l'esempio, come se ne' codici antichi stessi non si rincontri la forma vivente, la cui ripetizione è errore incomportabile agli uomini e alle colonne; l'avere scritto nel Segneri *d'autorità*, e non *di autorità*, come se, pronunziando, non venga necessariamente qui fatto d'apostrofare, come se l'ingrato suono *di* – *au* sia una gemma da mettere accanto al *Diavle*[1] che fu scoperto dal signor abate Manuzzi, e al *Diavilo* ch'esso, diligentissimo, raccattò dalla Storia di Barlaam; l'avere, nel medesimo Segneri, mutato *un istesso* in *uno stesso;* l'avere citato l'*Oppiano* del Salvini *Op* e non *Opp*, e così avere difficultata l'indagine del raffronto a que' molti che, dubitando d'un esempio chiarissimo e confermato da altro esempio e dall'uso notissimo d'Italia tutta, avessero, per frugare nel Salvini stesso, tanto abbondante l'ozio e la diffidenza; come se i diffidenti e gli oziosi, trovando nel nuovo Dizionario che l'esempio è attinto alla Crusca, non possano assicurarsene prontamente, e agli scrupoli dare pace. Di simile peso son tutte a un dipresso le correzioni che voi proponete, e non poche ancora più futili.

[1] Non è da negare al benemerito sig. abate Manuzzi la lode dell'avere, oltre a *Diavle* e a *Diavilo*, preso nelle sue reti anco il *Diavlo;* il quale, per verità, riman senza esempi, guardando con invidia a *Diavla*, che ne ha due. Ma in una nuova ristampa anche il povero *Diavlo* avrà la sua parte. Esempi e esemplari non debbono fallirgli; e il raccomandarlo è superfluo.

Vorrebbesi che un passo del Nardi, dove il periodo non è compiuto ma l'esempio dà chiaro il senso del vocabolo da illustrare, chiudessesi con un *eccetera;* ma, di cotesta ragione, non essendo quasi mai negli esempi tutto intero il costrutto, formicolerebbe d'*eccetera* il Dizionario, e l'autore della scoperta si meriterebbe il titolo di Abate eccetera. Parve cosa ai lessicisti più savi e accurati lecita e debita recidere dall'esempio le parole superflue a bene intendere il senso e l'uso della voce di cui si ragiona; e il Forcellini, maestro, sovente le tarpa tutte, lasciando schietta la locuzione in due o in tre parole; e così noi stessi talvolta facciamo: ma ora ci si appone a infedeltà l'aver tralasciata qualche parola inutile, come là nel Compagni *d'accordo con loro si partì*, e vuolsi aggiunto *si partì di Firenze;* quasichè il luogo del partirsi sia quello che importi sapere, e non l'uso della locuzione *d'accordo*, o trattisi del partire o del lacerare o dello spropositare o d'altro che sia. Oh spia fida d'infedeltà, Abate fedele, fedele Abate! E talvolta accorciare l'esempio è un rendere servigio all'autore citato; come al buon Nardi, il quale diceva *il collegio de' cardinali unitamente e insieme d'accordo;* e a me parve che l'*unitamente*, levato via, non detraesse nè a chiarezza nè ad eleganza; per la qual cosa, o fedele Abate, voi mi respingete nel numero degl'infedeli, e nelle tenebre esteriori, dov'è quello stridore di denti del quale VS. chiarissima può fare ampia testimonianza. Nè solo il troncamento di più voci o pur d'una, ma fin d'una lettera, vi fa stridere e mordere; e a voi pare offesa fatta ai conigli (i quali voi dovreste imitare così nel nascondervi come fate nel cavar buche insidiose), che nell'esempio del Lastri io abbia scritto: *Quando s'accorgono d'essere nella casa di un tiranno che molesta la loro prole*, dove *esser* dovevasi lasciare tronco; che non mi pare per verità punto più soave, e lecitissimo il correggerlo in tale scrittore quale il Lastri è. E così non *florid' orti* nel Rucellai voi volete, ma *floridi orti;* e quest'*i* pare a voi necessario, come quello che, al dire di Dante, significava il sommo Bene, innanzi che il padre Adamo scendesse nel Limbo; nel Limbo che aspetta tanti pedanti.

E la scomunica maggiore da voi mi viene anco per questo, che recando i versi di Dante *Sì pïa l'ombra d' Anchise si porse (Se fede merta nostra maggior musa) Quando in Elisio del figliuol s' accorse*, ho pensatamente tralasciato il verso di mezzo, siccome parentesi non solamente inutile, ma che difficultava l'intendimento del passo, e richiedeva una lunga dichiarazione, la qual notasse che la *maggior musa* è Virgilio, e che qui chiamasi *nostra*, perchè a Dante *latino* vale *italiano*, e *lingua nostra* nel settimo del Purgatorio dicesi la latina, che nostra già più non sarebbe se tutti i filologi fossero de' pari vostri. Senza siffatte dichiarazioni, gli esempi son tenebre più che luce: e io dell'aver di siffatte all'occorrenza fornito il Vocabolario, dovevo ottenere, se non lode, indulgenza, non dico dalla cortesia vostra, ma dal vostro accorgimento, che colla confessione di qualche pregio avrebbe ai biasimi acquistato credenza. Ma pari in voi alla cortesia si conosce l'accorgimento. Che se tra il primo e l'ultimo verso della terzina (scendo con voi a tali minuzie, per misurarmi alla vostra piccolezza) io tralasciai i puntolini indicanti che qualcosa era omesso, voi dovreste sapere che, quando il senso corre, si fa lecito in tutti i dizionarii tralasciare cotesti segni; e per addarsi che tra due versi del poema di Dante rimati insieme, qualcosa ci ha a essere di mezzo, basta non ignorare che in terzine è il poema; e il supporre altri tanto ignorante, fa torto a voi.

. . . . . Ma a voi, Don Chisciotte delle citazioni e Tersite aggobbito nella ricerca de' numeri arabici, non è mai dunque caduto in mente che, foss'anco senza citazione di luogo, l'esempio pure serve; che, anco senza citazione d'autore, gioverebbe; che qualche dizionario non cita, ma conia esempi sopra l'autorità degli scrittori al compilatore noti, e dell'uso? Fossero pertanto anche tutti veri gli sbagli sui quali col microscopio della vostra malizia s'esercita la vostra microscopica mente; cotesto non farebbe che il nuovo vocabolario non potesse nella sostanza essere de' sin qui compilati il meno imperfetto; giacchè, più che a tutte le opere umane, ai vocabolari è destino l'essere imperfetti, e ricevere via via ampliamenti e correzioni: e quand' anco a tutte

le abbreviature e a tutti i numeri delle citazioni potessesi guarentire l'infallibilità, cotesto, ch'è il minimo de' pregi in tante più essenziali condizioni di bontà richieste a opere tali, non farebbe che un vocabolario tanto stupidamente superbo da star contento a quell'uno, non potesse essere una misera cosa.

Secondo voi, che in quel di Torino non avete saputo scorgere altri difetti, o, in questi per primo fermando lo studio, per essi date fiato alla tromba del vitupero, secondo voi l'opera del manovale è più alta cosa che quella dell'architetto; il lessicista rimane al disotto del grammatico; e non la scienza del ragionare, non l'arte dello scrivere, non l'erudizione eletta, e neppur la memoria bene ordinata, son cose che importino; ma bastano a fare il vocabolario, un monte di testi, un pajo d'occhiali, una mano che scartabelli, e una seggiola.

. . . .

Se *Affliggitivo* è *dolorem afferens*, non s'intende perchè *Afflittivo* debba essere *mærorem inferens;* perchè la differenza d'una semplice contrazione di suono debba portare varietà di sensi qual'è tra *dolor* e *mæror;* perchè non ripetere o l'una o ambedue le voci latine in entrambi; perchè quel lusso dell'*afferre* e dell'*inferre*, come se fossero tutt'una cosa. Aggiungesi che *Pena afflittiva* può non essere *mærorem inferens;* e lo sanno quelle teste di legno che chiamansi *gerenti* de' giornali, i quali desiderano la carcere data dalla legge per pena afflittiva, come lo scolaro desidera le vacanze e il servitore le mancie.

Afflittare è detto *voce latina;* il che non vuol dire che sia disusata, com'è; perchè voce latina è anco *amare:* onde da questo avvertimento verrebbe a raccogliersi o che *amare* è antiquato, o che *afflittare* è vivissimo; e in certo senso è vero pur troppo e l'uno e l'altro, e qui il dizionario è una Bibbia.

Porgonsi inoltre le distinzioni tra l'*affliggersi d'*una cosa o *per* una cosa; tra *Affliggere*, *Addolorare*, *Accorare;* tra *Afflizione* e *Affliggimento;* tra *Afflizione*, *Tristezza*, *Cordoglio* e *Pena*. Se questa sia ripetizione servile del detto al-

trui; se non venga di qui ricchezza e precisione alla lingua, aiuto alcuno all'arte dello scrivere e all'esercizio più che filologico del pensiero; i savi e gli onesti, non i trafficanti di carta e di vituperii, giudicheranno.

. . . . A molti degli studiosi, o perchè occupati o perchè non curanti delle estreme diligenze o perchè fidati al dizionario che interrogano, non importa e non è possibile andare ricercando ne' testi se il passo citato stia in ogni minima parte così; ma a tutti importa l'intendere con sicurezza quello che il passo dica, appunto per non essere in necessità d'andarlo a ripescare ne' testi. Non tutti possono a tutte le ore trattare le reti e gli ami, nè, meritandosi la celebre definizione di simile pesca, ambire la gloria di cogliere il citatore in fallo di qualche lettera dell'alfabeto. Ora nel Vocabolario del signor abate Manuzzi rincontransi passi che, per poterli intendere, vorrebbero essere con altre parole dell'autore compiuti, o dal compilatore con qualche parola sua dichiarati.

Chi legge nel Dizionario *Nè tacendo potea di sua man trarlo, O dar soccorso alle virtuti afflitte;* non intende se sia il Petrarca o altri che *potea;* ma, che è peggio, non intende che cosa sia quel ch'egli o altri non può trarre, nè dalla mano di chi era da *trarlo;* nè quali o di chi le *virtù afflitte* a cui *dare soccorso:* onde a questa maniera l'esempio non dice nulla. Ma nel poeta leggiamo: *Morte mi s'era intorno al core avvolta;* ed ecco i quattro dubbi, insieme aggruppati, sciogliersi: i quattro dubbi che noi potremmo contare per quattro imperfezioni; ma troppa è già la spinosa mèsse.

Non mi pare che giovi, in opera destinata ad agevolare lo studio della lingua, venirne moltiplicando le difficoltà con esempi che di dichiarazione abbisognino, e laddove siffatte dichiarazioni si rendono necessarie, mi pare che giovi di dichiarazione non essere avari. Nel maggiore e miglior de' Villani: *Istato l'assedio a Fiesole la detta seconda volta, e consumata e afflitta molto la cittade ec., s'arrendèo a Cesare;* non a tutti apparrà chiaro che *istato*, qui invece di *stato*, è participio e ablativo assoluto; nè quell'inciso è necessario

all' integrità dell' esempio: è anche qui la parsimonia era opera di cortese liberalità.

In Guittone: *Era da conoscere per malvagia ec., ogni grandezza terrena, e come è temorosa ed angostiosa e grave a possedere, e come affliggitiva a perdere, e tribulosa;* il signor abate Manuzzi, nel compire l' esempio, abbondò in diligenza, aggiungendovi parole che non rischiarano; e, tra l'altre, *temorosa* e *angostiosa*, antiquate ambedue, e delle quali la seconda è difetto di stile, preposta, come si trova, a *affliggitiva*, a cui segue *tribulosa*, ch' è assai. Io che le parole antiquate che non siano di necessità, credo doversi risparmiare in dizionario di lingua viva, riduco: *Ogni grandezza terrena angustiosa e grave a possedere, affliggitiva a perdere.* E qui addito io stesso lo sbaglio, sia del copista o sia del correttore, che il morto *angostiosa* risuscitò in *angustiosa*, lo addito alle scomuniche degli Scribi che vietavano al Salvatore i miracoli.

Ma quando il signor abate Manuzzi reca da Dante: *Come il bue cicilian, che mugghiò prima ec., Mugghiava con la voce dell' afflitto ec.;* chi non sa il passo di Dante a mente, e non può da quel monco cenno raccapezzare sull' atto la storia del bue e del tiranno, se dicesse che non c' intende nulla e chiedesse che suonino que' mugghi, non sarebbe nè bue nè tiranno. Non si sa se quel bue sia di rame o di carne, e perchè mugghiasse *prima*, e come mugghiasse con la voce d'un *afflitto*, e chi fosse cotesto *afflitto* la cui voce faceva mugghiare il bue; non si sa che *mugghiò prima* in Dante non istà così di per sè, ma il poeta comenta se stesso e la moralità della storia, dicendo che mugghiò col pianto di colui che l' aveva agli usi della tirannide fabbricato. Se il signor abate Manuzzi fosse altri, potrebbesi sospettare che quel troncamento sia un riguardo caritatevole usato a coprire le pecche del tiranno di Sicilia, e dell' artefice servitore e aguzzino: ma il signor abate Manuzzi non è da confondere con altri abati. Senonchè, la disgrazia di Dante fa che sovente nel Dizionario di lui (non per colpa di lui) gli esempi del poeta trovinsi essere de' più monchi e più bui: di che sarebbe facile moltiplicare le prove; ma *Non mi lascia*

più ir lo fren dell'arte, e *altra spesa mi stringe;* e basta, a mia afflizione e del signor abate Manuzzi, il verbo *affliggere* con l'afflittissima sua famiglia.

. . . .

Per chiaramente spiegare questi usi, alla lingua comune notissimi, ci conviene sovente con parole nostre proprie coniare l'esempio in cui venga a incastonarsi la locuzione voluta indicare. Così sempre fa il Dizionario esemplare dell'Accademia di Francia: e in che modo l'abbiamo noi fatto, non tocca a voi, Minosse ringhioso della pedanteria, a voi non tocca sederne giudice. Come, a proposito di vocaboli e di frasi, noi ci proviamo a istillare idee e affetti, sian saggio le noticine seguenti:

Dio affligge non solo i buoni, ma talvolta anco le nazioni men ree; per farle più degne a destini migliori. — Chi sente dimolto, promette a sè di non si affliggere più mai di nulla; e poi si affliggerà del non si affliggere. — Chi troppo si affligge alle piccole traversie, ne chiama sopra sè di più gravi. — Non solo il dolore, ma il tedio, affligge il cuore e la mente. — Certi studi, certi esercizi, affliggono l'ingegno. — Tiranno affliggitore di popoli; Maestro affliggitore della giovane età. — Afflitto dalla sventura, dalla pena, può essere l'uomo nella sua condizione, senza però essere afflitto di questa o di quella, quant' altri suole; come può un corpo essere sbattuto e non abbattuto. — Chiesa afflitta dalle persecuzioni, afflitta dai pericoli che le vengono dalle terrene prosperità. — Afflizione, detto di persona: Quel figliuolo sarà la tua afflizione, appunto perchè troppa è la tua tenerezza. — Il povero, sebbene non disperato nè affettatamente dolente negli atti, coll'aspetto delle cose che lo circondano, fa palese l'afflizione in cui lo tiene la durezza e noncuranza degli uomini.

Non tutte queste sentenzuole a tutti garberanno; nè per infallibili noi le diamo. Ci basti che spiegano a sufficienza il concetto; e che non contengono di quelle falsità e scipitezze e oscenità di cui certi dizionarii fioriscono e lussureggiano. Ma laddove, in *Affliggentissimo*, io dico *Affliggentissimi certi onori perchè vengono da gente indegna d'onore;* potrei soggiungere che affliggentissime tornerebbero a me le lodi de'pari vostri.

Non so se i pedanti saranno afflitti di questo *Affliggentissimo* che non è nei Canti Carnascialeschi nè in altra simile Bibbia o messale; e io l'ho notato perchè vivo e troppo necessario, segnatamente dove trattasi di certi onori e di certi amori. Non so se ai pedanti tornerà affliggitiva la giunta d'*Affliggitrice*, per dar luogo alla quale io lascerei andare *Afflittamento* e *Afflittare* e *Afflittato*: ma i raccattatori de' vecchiumi dovrebbero pure saperci grado dell'avere notato *Affligimento* che si legge in un codice, e che aveva a essere la forma più antica; dell'avere dal Gherardini raccolti gli esempi d'*Affligere*, che il signor abate Manuzzi dimenticò, e che non è sbaglio di scrittura, giacchè trovasi rimato con voci dalla lettera scempia. E anco i non pedanti vorranno sapermi grado ch'io non abbia diviso *Affriggere* da *Affliggere*, come se quella storpiatura volgare sia parola da sè, e meriti per sè un tabernacolo.

Ma non distinguere mai il vivo dal morto, non porgere alcuno aiuto a que' molti che docili e vogliosi lo invocano, lo richieggono, è un perpetuare in Italia le pedanterie e le affettazioni, le improprietà e le incertezze, e quella confusione di stili e di maniere, della qual confusione l'italiana letteratura, sola in tutta Europa, offre incredibili esempi. Può il compilatore sbagliare a volte, anzi non può non sbagliare, dando per morto un vocabolo che in qualche parte d'Italia pur vive, o con altre simili testimonianze; ma l'inconveniente di tali sbagli non è tanto grave quanto la confusione che ho detto: e il compilatore e tutti ben sanno che le sue, a ogni modo, non sentenze di giudice, ma sono semplici testimonianze. E l'affiggere a una voce, anco a torto, la croce, non è un voler configgere in croce chi l'usa; e questo io direi men peccato dell'appendere a certi petti le croci.

La nuova ricchezza di voci e di modi vivi, d'esempi, e di osservazioni o necessarie a chiarezza o utili allo studio e all'uso non facile di lingua così variata, non poteva non accrescere al libro volume: di che voi gli movete accusa da quel manovale che siete, non sapendo dimostrare che quest'aumento sia a vuoto, ma dell'aumento levando le grida. Se, quando il Forcellini a quattro grossi tomi stendeva il

Lessico della lingua latina, un qualche trafficante di Calepinucci o paladino d' altro dizionario men ricco, si fosse pensato di denunziare gli editori del Forcellini come venditori di borra e gabbatori non dissimili dagli usurai; qual risposta si sarebbe costui meritata? Non spetta a noi paragonare il Vocabolario torinese col Lessico forcelliniano; ma bene era debito a voi paragonare esso Vocabolario coll' altro del signor abate Manuzzi in questo, che voi, come uomo meccanico, pur potete, e non potete in altro; nel numero, dico, delle colonne, delle linee, delle lettere. E avreste (al computo che per me ne ha fatto persona paziente e benevola) avreste trovato che gli esempi dal signor abate Manuzzi recati nella famiglia dell'*Affliggere* portano lettere circa quattromila quattrocento novanta, i medesimi esempi negli articoli da me compilati tremila cinquecenventi lettere; cioè che ne' miei hannosi novecensettanta lettere meno, vale a dire più di linee ventiquattro, secondo la stampa del signor abate Manuzzi, risparmiate. E vuol dire che, se di centoquarantanove linee noi ne abbiamo levate via ventiquattro; il nostro Dizionario, così condotto, quando non contenesse che la scarsa materia di quell' altro, sarebbe di quasi un sesto scemato di mole. Questo, contando colle dita e misurando collo spago; senza voler computare il servigio delle chioserelle che tra parentesi spiegano parecchie voci, nè la chiarezza che agli esempi risulta dall' ordine nuovo in cui vengono collocati.

. . . . . . Voi che delle citazioni fate tanto scalpore, riguardate di grazia se il passo dalla Manna del Segneri in *Afflittissimo*, sia 2. 2., come sta nel signor abate Manuzzi, e non 3. 2., come attesta chi l'ha raffrontato. Voi che apponete a grave peccato l' avere scritto *florid' orti* per *floridi*, come se quell' apostrofo deflorasse la bellezza del verso, dovevate piuttosto riguardare se la stessa Accademia della Crusca citi il Rucellai per l' appunto; e se, per avere lei posto 248 invece di 228, non possiate, con gioia e gloria magna, dannare altresì l' Accademia come infedele. Ma l' aver voi fatti i vostri raffronti tra il Dizionario torinese e quel della Crusca senza riguardare più là, prova come non solamente la dottrina e

il senno e l'urbanità vi manchi, ma anco la diligenza che i maligni e i piccoli adoprano nel maledire e nel nuocere; e come l'opera vostra sia tutta di servo doppiamente cattivo.

. . . .

Ma que' versi stessi, al modo come ci sono distribuite le virgole, non si porgono con la chiarezza che pur poteva: e questa, della punteggiatura, è correttezza, segnatamente ne' dizionarii, importante; importante ben più che quella delle abbreviature e de' numeri arabici: e a questa io, sebbene privato della luce degli occhi, posi l'orecchio e la mente sì, che oso dire, nella parte di lavoro mia essere più accuratezza per questo rispetto che in qualche altro libro siffatto: nella mia, dico, sebbene di tali cure io nella mia condizione non debba rispondere; e il chiamarne in giudizio me, sarebbe, più che sofisticheria discortese, crudeltà insipiente. Gli esempi che reco nell'Appendice seguente, dimostreranno a chi sia esercitato nell'arte del ragionare e dello scrivere, come, più o meno distintamente punteggiato, il costrutto acquisti o perda evidenza; come dall'omissione d'una virgola possa apparirne perplesso il senso, e anche alterato; come questi aiuti dell'occhio si facciano aiuti al pensiero; come, ponendo in rilievo la precisione e l'eleganza dello scrittore, gli accrescano autorità; come servano al numero, ch'è tanta parte dello stile e nella poesia e nella prosa. Ma il numero oratorio e il poetico (si vede bene al modo vostro di giudicare e di scrivere), voi, uomo arabico, che cosa sia, non sapete.

Nell'esempio del Petrarca: *Morte mi s' era intorno al core avvolta, Nè tacendo potea di sua man trarlo*, scrive il signore abate Manuzzi senza virgole il secondo verso: dove *tacendo*, posto tra due virgole, avrebbe dichiarato che il *nè* si reca a *potea*. Senza le virgole, segnatamente in autore antico, potrebbesi sospettare significhi *neppure tacendo*; o ch'egli, l'amante, poteva trarre il cuore di mano all'amata, nel modo contrario, cioè *non tacendo*. E tanto più deve parere così a chi pensa che per solito col parlare, più che col tacere, si sciolgono certi nodi d'amore.

. . . . . Or pensa se voi, quel che sia ordine delle idee, voi costì possiate saperlo. Ma io a quest'ordine principalmente dedico la mia cura, e dedicherò fino a tanto che le forze al lavoro mi reggano, che non so quanto reggeranno. A questo principalmente; perchè le parole ho sempre sentito dire che denotano idee, cioè che hanno un senso; nè il senso di quelle può rilevarsi se non si conosca la serie ed il collegamento di queste; perchè, turbata la serie delle idee, intorbidasi il significato delle parole; perchè, spostati i significati, sotto un paragrafo ammontando gli esempi che vanno distinti, o in più paragrafi divisi lacerando lo stesso concetto, si difficulta l'uso del dizionario a' lettori, ai quali è forza scorrere tutto l'articolo per trovare quell'una cosa che cercano; e quanto più l'articolo è lungo e meno accurato, più è il perditempo e la pena; perchè non è giusto che ciascun lettore sostenga per sè la fatica alla qual risparmiare i vocabolarii son fatti; perchè la ricchezza disordinata è inutilità, impaccio, sconcezza; ma l'ordine è di per sè bellezza e bontà, e porta in ogni minima indagine filologica non solamente intellettuali ma anche morali vantaggi, a chi ne prenda l'abito, e vi si eserciti con fine degno.

Certi vocaboli son come l'embrione d'un intero trattato; e al coordinamento degli usi loro richiedesi tanto apparecchio di studi, quanto a dettare un volume di suo: senonchè più travagliosa è qui l'opera, e meno appariscente; e soli quelli che a molta dottrina congiungono gentilezza d'animo e attenzione paziente, possono siffatta opera degnamente apprezzare. Se nel fare a uno a uno trascrivere in cartellini gli esempi e della vecchia e della nuova Crusca e del Gherardini e d'altri o dizionarii o libri che portano simil mèsse, se nel rimpastare cotesta materia per fonderla in lavoro novello, se nel riordinare tanti fogliolini sparsi, se nel farli tutti di bel nuovo trascrivere ricomposti, un qualche o vocabolo o segno di scrittura riesce dubbio o sbagliato; quando si pensi che il compilatore non può usare a ciò gli occhi proprii; qual è il disumano e l'inetto, che non cagione a compiangere, ma osi trarne pretesto a insultare? Se, in questo continuo sforzo di memoria e d'attenzione, in

questo esercizio non meno di raziocinio e di sentimento che di pazienza, la mente gravata da altri studi inframmessi, l'animo da cure assalito, il senso stesso da distrazioni stornato, o debilitato da infermità, non reggesse a tanta mole; se taluno de' tanti fogliolini sgusciasse di luogo, disubbidendo all'ordine che la mente gli segna; se il compilatore misero, accorgendosi pure di poter rendere l' ordine e più severo e più bello, se ne ritenesse per non affliggere a morte la sofferenza di chi gli presta l'occhio e la penna, o non disviare l'attenzione di lui per troppo raccoglierla, e non disanimare il suo zelo; se ciò non pertanto gli riuscisse fare di particelle divise un tutto che dia ragione di sè, le membra sparse collegare e atteggiarle dinnanzi a chi legge, congegnare di frammenti, quasi di pietruzze in musaico, un'imagine viva, e così porgere almeno un saggio del più meditato dizionario che abbiano le lingue d' Europa; qualche anima non dico generosa ma onesta, gli vorrà essere

Cortese no, ma conoscente e pia.

.... Se, razzolando minuzie che ai più gretti pedanti parrebbero non da notare per primo nè da menarne rumore, parve all' animo vostro consolazione grande poterne in otto facce metterne insieme dugento; or che direte se di simili mende concernenti l' esattezza delle citazioni e l'ortografia e la punteggiatura, e più gravi nel genere loro perchè più spettanti al senso delle voci e all' intrinseco dell'idea, in men che due colonne del signor abate Manuzzi, vi se n'è contate ben trenta; onde nelle ventiquattro colonne delle otto facce (e facce meno grandi) verrebbero a essere trecentosessanta le mende, e più? Che se questi noi volessimo, come voi fate, chiamare *spropositi;* contate voi di quanti nel suo Dizionario si sarebbe fatto reo il signor abate Manuzzi. Ma se a quelle minuzie si aggiungano le imperfezioni, che troppo più offendono e l' essenza e il fine dell'opera, nelle definizioni e nelle dichiarazioni, nella scelta e nel giudizio e nell' ordine degli esempi; i lettori che in meno di due colonne, di tali imperfezioni ne scorgono più di centosessanta, numerando le pagine del signor abate Manuzzi che sono tremila settecenven-

tidue, cioè a dire colonne undicimila censessansei, verrà da sè a rilevare che, di questa ragione, quelli che voi chiamate *peccati* o *infedeltà* e *guazzabugli*, nel signor abate Manuzzi sarebbero più di ottocentonovantotto mila; al qual computo, aggiunto il maggior numero delle lettere che la ristampa contiene, aggiunte le inevitabili improprietà e mancanze nelle corrispondenze del greco coll' italiano e del latino col greco, aggiunti gl' inevitabili sbagli del citare (che scoprirebbersi raffrontando ogni cosa, dacchè nei tre o quattro raffronti ne abbiamo scoperti); aggiunti gli spostamenti d'esempi e d'idee negli articoli di lunga lena, dove ciascun disordine viene a essere per tutti gli altri e vicini e lontani disordini moltiplicato, e dove più risica d'errare l'umana debolezza; passerebbero il milione i così detti *peccati*, *spropositi*, *infedeltà*, *guazzabugli*. E non contiamo che, l'affliggentissima casa dell' *Affliggere*, alla quale re Salomone c'invita anzichè a quella della consolazione, non pigliando nel Dizionario del signor abate Manuzzi che una colonna e tre quarti, l' altro quarto, a ragione di ottanta fioretti per colonna, ne darebbe altri venti; i quali, moltiplicati per le colonne undicimila censessansei, fornirebbero dugentoventitremila trecentoventi, al vostro dire, peccati. Ma voi che dovete da Gesù Cristo avere appreso a perdonare settanta volte sette, cioè a dire un numero indefinito di volte, vorrete, dopo il primo sfogo di zelo vorace, usare misericordia e al signor abate Manuzzi, e anche a noi, per l' intercessione di lui, validissima.

Voi, veramente, nel primo sfogo vi dimostrate terribilissimamente severo, chiamando, con gravità di bennato uomo, il Dizionario torinese *malnato*, *robàccia*, i suoi *peccati numerosi quanto le stelle del cielo*; e, da uomo evangelico, pigliate la questione filologica dal lato morale, asseverando come qualcuno che ci ha parte, *inganna se stesso e i lettori*; e, non pago di fare l'apostolo dell' interdetto e l'evangelista della detrazione, fate anco il profeta, annunziando che questo è *il più infedele di tutti i dizionari passati, presenti, e futuri.* Ma la terribilità della vostra sacrata bile diventa meno terribile a chi considera l' amenità delle vostre facezie, che s'aggirano con incauta baldezza intorno al dizionario *bomba*,

e intorno alla stamperia di Torino, dove almeno, se non nella città di Torino, *non vogliono essere selvatici*, dite voi urbanissimo, accennando a uno sbaglio nel nome di Selvaggia Borghini. Attico il vostro sale; come toscana, cioè a dire finamente italiana, la lingua vostra. C'è però chi sospetta ch'altri, a voi lasciando la gloria della lingua e del coraggio, e serbando per sè la lode della sapienza e della prudenza, v'abbiano prestata la materia all'onorato lavoro, lasciando che voi le deste la bella forma ond'essa è più che mai preziosa; c'è chi applica a voi que' versi di Dante: *Vedi che già non se' nè due nè uno. Già eran li duo capi un divenuti, Quando n' apparver due figure miste In una faccia.... Due e nessun l' imagine perversa Parea....* Ma pensando che Dante parla di ladri, e che il voler rovinare un'impresa la qual costa migliaia di scudi, sarebbe opera di semplici assassini (senonchè diventa innocua per l'impotenza del reo); io crederei meglio applicabile al caso l'altro verso di Dante: *Ed eran due in uno, e uno in due;* dove canta d'un tale che va senza testa.

Voi certamente avete creduto di fare con questa uscita onore grande all'ordine clericale. Ma tra i molti sacerdoti che non ne andranno nè lieti nè superbi, il più sconsolato dev'essere il chiarissimo signor abate Manuzzi. Egli sa com'io consigliassi il signor Pomba a pregare esso Abate che al nuovo Dizionario fornisse, col compenso debito, le proprie giunte; e come più volte questo mio desiderio significassi, e come egli abbia rifiutato concorrere all'opera; sa come, in quel paragone ch'io feci di parecchi dizionarii nel 1858, ragionassi rispettosamente di lui; come d'alcune sviste che nella ristampa sua, via facendo, scorgevo, io lo rendessi privatamente avvertito: e c'è chi potrebbe testificare come, nell'atto di notare in suo servigio quelle sviste e nel mandargli queste ambasciate amiche, io non ne prendessi appunto, alieno pur dal pensiero di mai farmene un'arme. Egli sa ch'io non ho nè l'elemosina, pingue o magra che sia, della messa, nè l'ambizione e la beatitudine di condire di me l'altrui mensa; e sebbene non sappia che io nè dal Dizionario nè da tutti gli altri lavori miei letterarii

insieme avrei potuto alla mia famiglia campare la vita, ha pur tanto d'imaginazione da poter figurarsi la possibilità che a me faccia tra poco di bisogno chiedere a questo dizionario con che dar pane a' miei figli, e ha viscere tanto umane da non esultare che questo compenso misero sia negato a cinquant' anni di sterile sì ma non ingenerosa fatica. Or sentendo com' altri sospetti in lui così spietate e ignobili esultazioni, com' altri non possa intendere a che fine mai vi siate voi presa la briga di quel guazzabuglio, e perchè gli esemplari del vostro scritto, tirati a parte, sian fatti correre per Italia tutta a mo' di nuovo Vangelo filologico, per diffamare un' opera i cui editori non badavano a assaltare la sua; non può non sdegnarsi che voi, pur un momento, e pur nel concetto di pochi, lo ponghiate segno a tale sospetto che fa lui peggio che un rigattiere: giacchè i rigattieri attendono a vendere la propria merce, alla altrui non appendono cartelli infamanti. Egli non può non sdegnarsi che, quasi per confermare il sospetto, o almeno per accreditare la sua, come se fosse non più che una merce, voi abbiate sotto al cartellone vostro appesa la lettera del Padre Sorio, raccomandante esso abate Manuzzi; del povero Padre Sorio che si diverte anch' egli intorno alle abbreviature e a simili scorrezioni, forse per consolarsi dei tre grossi errori ch' io gli notai in due brevi passi latini da lui citati, e che lo farebbero apparire non assai dotto del metro e della lingua latina. Non può non sdegnarsi che voi in cima al vostro cartellone abbiate esposto il nome d' un prelato onorando e scrittore meritamente lodato, quasichè la sua mitra potesse e volesse coprire la soperchianza e il dimenio delle orecchiutissime orecchie vostre.

Di qui innanzi abbiatevi voi, se pur senno vi resta che tenga vece di pudore, il riguardo ch' io v' ho non pronunziando il nome vostro; e celate alla vista della gente la livida nudità della vostra ignoranza. E, se non rispetto del signor abate Manuzzi, abbiate pietà di voi stesso.

DON GERUNDIO.

Frammento di narrazione.

. . . .

Don Gasparo, che aveva accolto con gioia il partito di farne un dottore, perchè sapeva bene tutto quello che bisogna per essere dottore, e come bastava che quel fanciullo vivesse per diventare infallibilmente dottore, si pose a chiamarlo il dottorino, e così cansava quel brutto nome Gerundio. Davvero! Basta evitare il cozzo di certi nomi per vivere tranquillamente e da amici, qualunque poi siano le opinioni che si professino in cuore. Ottima regola; che sopprime per molti anni le dispute, e le fa poi a tempo rifiorire più vegete e più rigogliose.

. . . .

Tra brevi malori e lunghe convalescenze, tra i quieti colloquii e le acerbe dispute letterarie, tra le amenità delle lodi e la vivacità degl'insulti a cui si veniva addestrando, il nostro Gerundietto passò due begli anni di vita; emancipandosi sempre più dall'autorità del padre, ch' egli ormai non poteva riguardare se non come un oste zotico e vile; e andando a caccia di novelle conoscenze per ogni via; scrivacchiando periodi cuciti di belle frasi dantesche; e non pensando che a intuonare periodi. Imperocchè, quando l'uomo possiede l'arte di fare un periodo, il resto viene da sè. Ciò che preme nei primi vent'anni di vita, è il buon gusto: quanto alle cose, c'è tempo; e, a ogni modo, le si raccattano via via che fa di bisogno Prima di poter dire qualcosa, bisogna imparare a dir bene: ma perchè non è possibile imparare a dir bene se non si dice qualcosa, ne viene di necessità che si debba imparare a dir bene col dir delle cose che siano tra l'ente e il nulla. Ecco la fonte de' temi rettorici, delle esercitazioni poetiche, e anche d'un certo bello ideale.

Il nostro buon Checco, che noi veniamo riguardando con sempre più predilezione per quel naturale affetto che lega gli uomini onesti a chiunque sa in uno stato mediocre di vita congiungere l'onestà col buon senso, il nostro buon Checco era dubbio sulla scelta del maestro a cui fidare l'ingegno del suo figliuolo. Finalmente, deliberatosi di metter mano bene addentro nella borsa, pose l'occhio sopra un uomo che in Padova e in tutta Italia aveva nome ed autorità da lunghissimo tempo, uomo vecchissimo, e che pareva vegeto ancora, sebbene i medici (che s'ingannano sovente anche quando annunziano sventure) gli dessero pochissima vita. Quest'uomo si faceva chiamare messer Classicismo. Non già che questo fosse il suo nome vero; ma egli lo assunse, vedendo benissimo che a Padova, in Italia, per tutto, i nomi valgono per lo meno le cose. Ecco alla meglio il ritratto suo: se al lettore parrà cosa strana, non è maraviglia. Ma noi che non facciamo romanzi storici nè tragedie storiche nè storie documentate, non crediam lecito alterare a capriccio la storica verità.

Di statura era basso, perchè la sua stirpe di padre in figliuolo venne sempre più decrescendo; e quanto più decresceva, tanto più si teneva somigliante ai grand'avi. I nepoti di quella razza adopravano sempre i medesimi vestimenti in nuova foggia cuciti, e i medesimi arnesi degli avoli loro; e masticavano i cibi già vecchi, duri, stantii, che di quelle vecchissime età rimanevano. E dicevano tra sè: Se quegli uomini, con quelle vesti e con quei cibi, divennero sì poderosi e sì grandi, anche di noi sarà certamente il medesimo. E dimenticavano sapientemente che quelle vesti erano un giorno nuove, que'cibi eran freschi: e l'esperienza del vedersi decrescere a ogni generazione, non li dissuadeva. Giustamente: perchè del loro sangue vedevano alcuni, i quali, nascosamente nutritisi di tutt'altri cibi, divennero grandi: ma il nutrimento di que' pochi era ignoto e sprezzato dai più.

Egli era dunque assai basso; e curvo sì per l'età, sì per l'uso di guardar sempre a terra le altrui orme. Portava ai piedi due gran pesi di piombo, per cansare, diceva egli, il pericolo di correre troppo, e cadere: simile riparo teneva alle mani. Aveva ancora capelli suoi proprii; ma li copriva

sotto un'ampia parrucca di capelli tolti, com'egli diceva, dalle teste dei vecchi Greci, dei vecchi Latini e dei vecchi Italiani: senonchè, que' capelli raccolti erano di vario colore, e gli facevano in capo una strana baruffa. Le vesti eran tutte rabescate di vocaboli greci, significanti greche divinità. La sua faccia esprimeva; ma egli la copriva d'una maschera, dicendo che il bello sta nel velare l'arida nudità delle cose.

Ne' suoi giudizi era franco; li pronunziava assoluti senza temperamento nessuno. Nelle dispute usava di tutta sorte armi. L'insulto gli era assai familiare; e' traeva i modi, a questo convenienti, da Dante . . . .
. . . .

« Io voglio dire con ciò che per regole intendo non le » regole arbitrarie, ma le regole eterne che insegnano come » le opere dell'ingegno siano soggette alle regole; io voglio » dir quelle regole che insegnano le regole del buon gusto, il » quale non è senza regole, come provano tutti gli uomini » originali che non ebbero gusto. Nè giova l'opporre che » quelle regole non furono, la più parte, osservate neppure » da' classici, perchè noi non siamo classici per avere il di- » ritto di violare quelle regole che son tratte dai classici, » ma che non sono osservate da' classici. Parlo io chiara- » mente?... »

... Questi dettati occuparono per più di sei mesi l'intendimento del nostro Gerundio; perchè, sebbene egli li avesse al primo udire ottimamente compresi, il maestro che conosceva l'importanza del ripeter le cose, e come la noia faccia passar dei principii che non si potrebbero insinuare altrimenti; ogni giorno, quando con diverse parole, quando con le medesime, li ricantava. Gerundio n'era tutto inzuppato; li ripeteva con tanta franchezza quanta il maestro: talvolta anche più.

Se Gerundio chiedesse ragione di certe sentenze; il maestro o taceva, o rispondeva arrabbiato. — Quante volte (esclamava) v'ho detto io di deporre cotesto maledettissimo vizio d'interrogare a sproposito? —

Ma Gerundio non era ancor giunto a soffocare del tutto la propria natura. Un giorno che si discorreva di poetica, al solito sorse a domandare, per qual fine si facciano i versi.

— Sciocca domanda! rispose il maestro. Per divertire il prossimo. Tutte le arti hanno per loro oggetto il piacere degli uomini, più che il bisogno. È ben vero, che spesso congiungesi col diletto anche l'utile, ma non come fine principale, conciossiachè sia chiaro che niuna cosa al mondo aver possa due fini con egualità principali: e se la poesia ha quello del diletto, non potrebbe aver l'altro dell'utile. Guarda, inoltre, che l'utile è anche fine particolare dell'altre nobili facoltà: ora, ciò ch'è fine particolare d'una facoltà, non può, secondo che tutti i filosofi insegnano, appartenere ad altra che a quella. L'utile della poesia in ciò è posto, che il poeta non entra mai a cantar cose del tutto vane.

— Ah dunque l'utile della poesia è posto nel non cantar cose vane?...

— Certissimo.

— Cioè, l'utile della poesia è riposto nel non cantar cose inutili.

— Certissimo.

— Cioè nel cantare cose utili?

— Certissimo.

— E quali sono coteste cose utili.

— Ragazzate! Il diletto è il massimo dono inviato dal Cielo a noi sfortunati mortali, che per esso abbiamo un saggio delle delizie e beatitudini di lassù. [1]

. . . .

IL SIG. SILVIO ORLANDINI.

In un giornale, del quale io non vo' dire il titolo per la riconoscenza che gli ho dell'avere cortesemente ac-

[1] Sentenze tolte da uno scritto d'uno de' Gerundii del tempo già antico a quello in cui fiorirono il sig. G. Calucci e il sig. Silvio Orlandini, in mezzo a' quali Gerundio appare adesso.

colto qualche mio scritto, richiestomi da lui stesso cortesemente, leggevasi, mesi sono, un articolo ch'io mi fo leggere ora, dove certo mio opuscoletto intorno a un' Accademia letteraria data dagli allievi de'PP. Scolopii di Firenze è onorato di faticosa confutazione, e leggonvisi del fatto mio le seguenti parole: *errore volgare, aberrazione, confusamente, inopportuno, vano, assurdo, assoluta burbanza di parole, quant'egli dice e insinua contro l'insegnamento civile, dettato sotto l'influenza altrui, servire ad altri anzichè alla verità e alla giustizia;* e concludesi che io mi son fatto il Lamoricière dei PP. Scolopii. La comparazione è ingegnosa; perchè sia vera, le mancano due condizioni: il salario, e la resa. Può la seconda avverarsi in forza del molto coraggio del maestro mio; non la prima. Che rispondere al . . . ? non posso dire il suo nome, giacchè egli coraggiosamente si nasconde tutto dietro a quella lettera dell'alfabeto che chiamano sibilante. Che rispondergli, se, con molte circonlocuzioni fiorite delle gentilezze soprannotate, egli mi concede, nell'essenza de' fatti, ogni cosa? Io non ho altro da ritrattare, senonchè l'avere apposto al ministro Landucci una risoluzione dov'egli non ebbe diretta parte; e questo io fo volentieri. E ringrazio l'anonimo dell'essersi fatto vindice del ministro Landucci; e poi lo ringrazio dell'avere, oltre a quanto io richiedessi, confermato il mio dire, confessando, tra le altre cose, che i laici non ebbero sinora l'agio di dimostrarsi così benefici protettori come certamente col tempo si dimostreranno, quantunque educati anch'essi da chierici, i più di loro; e confessando che della concessione fatta dal libero Governo Toscano ai PP. Scolopii ebbero colpa *le distrazioni prodotte dalla lettura delle effemeridi politiche*, la qual venivano facendo i ministri deliberanti. Io non voglio abusare di tale confessione; nè credo che il sig. S., tuttochè uso a nascondersi, sia stato invisibilmente presente al consiglio, e possa testificare sì grave distrazione: ma arguisco di qui che se, al parere di lui, uomini maturi e tanto autorevoli possono essere dalla lettura delle effemeridi così stranamente involati alla propria volontà, non era illecito a me sospettare, che nella mente e negli animi giovanili la trattazione delle cose politiche

in iscuola potesse apportare una qualche turbazione. Al modo come il signor S. scrive l'italiano (e le parole recate ne danno un saggio), chi sa d'italiano lo giudicherà compatriota del generale Lamoricière: al modo com' egli difende i suoi clienti, lo sospetterà un loro avversario mascherato. Io, considerando che i PP. Gesuiti non hanno grande predilezione nè a' maestri Scolopii nè a' maestri laici nè all' umile persona mia; temo quasi che il signor S. sia un gesuita travestito da laico, e abbia voluto prendere una leggiadra vendetta delle Scuole Pie e dell' ordine laicale e di me. Veramente d' avversari tali i PP. Scolopii devono andare lieti. Io, che sono laico e che non ho procacciato mai nè dalla cattedra nè da altro seggio sbandire alcun ordine di persone, non credo necessario rammentare tutti coloro che non sono nè preti nè frati, i quali, come grandemente benemeriti degli studi e della educazione, amo e onoro e ho lodati altamente.

D' UNA LEGGE INTORNO ALLE SCUOLE.

Discussione fattane nel Parlamento Subalpino.
Del *Decapitare, Ammazzare, Strozzare.*

.....Dice il Relatore che l'*emendamento* del Deputato Menabrea *toglie assolutamente ogni governo alle mani del Ministro, anzi lo decapita.* E anco il ministro Rattazzi ragiona *di decapitare il Ministro*, e di *distrurre l' autorità ministeriale;* la qual cosa il ministro Lanza chiama *distruzione dell' insegnamento dello Stato.* E questo è vero, se vera è la sentenza del D. Chiò:[1] *ammetto che nulla si deve insegnare senza l'approvazione del Ministro; questo lo deve volere anche il Parlamento.* Al D. Berti, all'incontro, pare che *il Ministro venga ora naturalmente a decapitare (se così mi è lecito esprimermi) questi*

[1] D. qui non vale *Dottore* nè *Don* nè *Divino*, ma Deputato.

consigli, ed a costituirsi esso stesso come sovrano della scienza. Che se un emendamento decapita (secondo il Relatore) un ministro; c'è chi, secondo il D. Pescatore, *strozza* gli *emendamenti* e li *ammazza.*

Traslati un po' vivi. Chi scrivesse un trattato dei tropi politici (e potrebbe farlo profondo) dimostrerebbe come si sian tolti dagli oggetti non sempre più cari, ma o più famiiari o più rari; e, applicando il principio al caso nostro, ne dedurrebbe conformità, che speriamo *transitoria* non meno di questa legge, tra il linguaggio civile e la pratica criminale. Nei popoli civili i codici criminali precedono ai trattati d'Estetica. Del resto, taluno dei giustiziati in Piemonte a dozzine, basterebbe che fosse strozzato come un emendamento, o decapitato come un ministro: in metafora.

CHE COS' È PUBBLICO?

Se le scuole pubbliche sono più governate dal Ministro della cosa pubblica, il loro vantaggio secondo gli uni, e la disgrazia second' altri, dipende dal senso di *pubblico;* onde per sapere, come ben dice il Ministro, *che cosa vogliamo statuire,* bisogna, se non definire cotesta parola, sottintenderne la definizione, o, se dal definire anche in pensiero si rifugge, la spiegazione, o qualcosa che a spiegazione somigli. Tanto è ciò vero, che gli oratori, pur dicendo di non voler definire, definiscono, cioè intendono; e non solo il Ministro afferma che insegnamento pubblico è l'*insegnamento dello Stato*, ma il Relatore dice pubblico *quello che viene da autorità pubblica.* La parola comincia a diventare *elastica*, come avverte il D. Tola; ma il D. Pescatore ristringe le maglie dicendo pubblici gl'istituti autorizzati dall'autorità pubblica per ragione di pubblica utilità. E soggiunge la ragione di ciò: perchè « i mezzi materiali di cui le corporazioni ecclesiastiche si val-

gono, sono di ragione pubblica. » Il D. Mellana compendia la stessa ragione in parole ancora più generali: pubblici, perchè *enti morali*. Veramente parrebbe che l'essere una scuola *sussidiata in tutto o in parte* da un *ente morale*, cioè dipendente più o meno da un ministro (giacchè la moralità dell'ente da cotesta dipendenza dipende) non le renda così pubbliche per l'appunto come le scuole fondate e mantenute dallo stesso governo, quando non si voglia che la parte sia uguale al tutto; e, per conseguente, parrebbe che la dipendenza debba almeno andare in ragione della quantità del sussidio, quand'anco piacesse confondere in uno la moralità dell'ente che si chiama governo, e quella dell'ente che si chiama Comune, e quella dell'istituto pio, e quella d'una società di preti o di frati. Parrebbe che le parole *insegnamento dello Stato* richiedessero anch'esse una definizione; e molto più quelle di *pubblica utilità*: giacchè anche le scuole private, se non sono di pubblica utilità, sono peggio che inutili, e però da vietare o da riformare; e non è ancora provato che tutte le scuole pubbliche siano di pubblica utilità indubitabilmente più grande che tutte le scuole private; anzi la questione sta qui. Parrebbe che i *mezzi materiali* di cui si valgono i corpi ecclesiastici, quand'anco fossero di ragione pubblica (e anche questa è questione; e lo prova il fermarsi che fanno gli oratori a trattarla; onde un dubbio risolvesi complicandovi un altro dubbio) i mezzi materiali non creano, in società che tenda a francarsi dal giogo della materia, la dipendenza degl'intelletti e degli animi, e molto meno la creerebbero totale se parziali fossero cotesti mezzi. Ma noi, lasciando stare le questioni suscitate dalle definizioni, e seguitando la serie di queste, ascoltiamo il D. Pescatore che attesta pubbliche in pratica le scuole i cui esami contavano per passaggio alle scuole pubbliche; e il D. Farini con ancor più schietta semplicità di parole: « Dipendono dal Ministro quelle scuole che finora abbiamo sempre riconosciute come scuole pubbliche. »

La cosa parrebbe semplice, fin troppo semplice: ma gli spiriti che ragionano, in ogni superficie cavano profondità, massime quando non sono contenti di sè: e guai ai contenti

di sè! Ecco il Relatore distinguere insieme e definire così: *pubblico, cioè ufficiale; privato, cioè libero*: con che pubblico si oppone a libero, e l'insegnamento ufficiale sequestrasi da libertà. Questa cosa non piace al Ministro, il quale dice potersi dare un insegnamento pubblico, insieme e libero; e per cortesia non soggiunge potersene dare uno e molti privati e schiavi. Ma serba il contrapposto tra libero e ufficiale; che è troppa condiscendenza e modestia. Il D. Tola, con un traslato attico simile a quello dell'ostracismo, vuol che si noti la *cittadinanza* data alla distinzione tra libero e ufficiale; dalla quale risulta che il senso ufficiale di pubblico è appunto *ufficiale*.

Sorge qui il D. Pescatore, e dice: « In doppia maniera si può e si deve definire l'insegnamento pubblico... La definizione che dà la legislazione attuale, è giusta ed esatta pel fine che si propone; ma diviene inesatta rispetto al principio accettato dalla Camera, del libero insegnamento. » E ragiona d'un insegnamento pubblico *rimpetto allo Stato*, egli che con sapiente ingenuità raccomanda: « Bisogna dire pubblico tutto ciò ch'è pubblico essenzialmente. » Or se *rimpetto* accenna a idea relativa, *essenziale*, assoluta; l'uomo autorevole saprà bene come la pubblicità delle scuole possa essere insieme relativa e assoluta. A noi basta, con l'autorità di così severo ingegno, mostrare come indarno si sfugga al pericolo delle definizioni, dacchè, non volendo aver che fare con una, si intoppa in due. Ed ecco il D. Berti che ne rintoppa altre due. *Mi pare*, dic'egli col riserbo dell'uomo dotto, *mi pare che si sia fatto un po' di confusione sulla parola* PUBBLICO *applicata ai seminari*. Egli vorrebbe che cotesti istituti, non autorizzati, intitolassersi pubblici-ecclesiastici; e distinguessersi dai pubblici semplicemente. Checchè paia ad altri di questa arguta distinzione del professore di filosofia razionale, e dell'altra proposta dal professore di giurisprudenza; un'altra per certo tuttavia ne rimane, tollerata dalla Camera; ed è; che *pubblico* nella legge vigente abbia un senso, e debba, o possa almeno, averne un altro nelle leggi avvenire. Trattasi non già di disposizione transitoria, ma di definizione; e la legge presente, appunto per non voler stabilire nulla su que-

sto proposito, stabilisce una definizione transitoria, ch'è quanto dire un limite mobile. Siamo lontani dall'idolatria del Dio Termine.

BATTOLOGIA.

Battologia non sai se venga da un vocabolo greco, il quale significa balbettante, o da Batto re di Cirene, il quale scilinguava, al dire d'Erodoto, o da un Batto scrittore d'inni tediosi per ripetizioni impotenti. A me pare voce imitativa, la quale poté diventare poi nome proprio e ad un re e ad un poeta; giacchè ognuno sa che i nomi proprii furono tutti comuni in origine. E il simbolo, involgendo poi ne' suoi veli la tradizione, creò quel Batto custode delle cavalle del padre di Nestore, il quale fece a Mercurio di Mercurio stesso la spia. Nel secondo delle Metamorfosi Ovidio racconta la cosa.

Mercurio si dilettava di mercanteggiare, rubare e cantare. Apollo non era ancora il Dio della lira; e per certe sue ragioni pasceva gli armenti d'Admeto. Mercurio si pensò delle mucche rubargliene non so quante: e perchè Batto lo vide, una ne diede a costui, prezzo del silenzio. Poi, per provarlo, ritorna Mercurio, mutata e voce e figura; e domanda delle bestie, e promette doppio prezzo, purchè *furto silentia demat* (il Mercurio d'Ovidio non parla così proprio come quel di Virgilio). Batto, al lecco del premio novello: *sì*, dice, *sotto que' monti l'erano, l'erano sotto que' monti.* Mercurio sdegnato della furfanteria (come fanno sempre i furfanti), lo muta in sasso, ch'altri dicono la pietra milliaria, altri il paragone dell'oro. Troppo onore a' ciarloni: i quali non sono che il paragone della pazienza: e fanno, al dire del Boccaccio, parere sterminate le miglia. Mercurio era allora fanciullo, al dire d'Orazio: e, mentre Apollo minacciando richiedeva

i suoi bovi, gli rubò la faretra. Ma in cambio gli diede la lira. Dal che si conclude che i rubati possono cantare, e i poeti rubare, *et prendre leur bien partout où ils le trouvent.*

Ma se si voglia che battologia venga dalla maestà di Batto re, diremo che cotesto Batto, second'altri, era di Laconia (singolare ma non infrequente contrapposto tra battologia e laconismo: chè gli estremi non solo si toccano, ma si producono a vicenda). Dice Erodoto che Batto in lingua di quelle parti significa re. Onde battologia sinonimo di monarchia è voce d'origine cortigiana.

A Batto di Tera, che fu poi signore de'campi delle nere nubi, come Pindaro canta, cioè della fertile, della desiderabile Libia, promise, secondo Giustino, l'oracolo, che l'edificare in Libia una città gli snoderebbe la lingua. Fondò Cirene, così nominata da un figliuolo ch'ebbe Cirene d'Apollo (Apollo nella battologia c'entra sempre). Regnò quarant'anni al modo che regnavasi allora: e il popolo contento gli dedicò una moneta o corona con sopravi un'erba, detta silfio, che per testimonianza d'alcuni ha odore reo, d'altri grato. La diresti un'erba romantica.

Dell'origine basti. Per battologia intesero gli antichi ogni parlare vano, quello particolarmente che s'impaccia in ripetizioni di sillabe o di vocaboli o di concetti. La battologia abbraccia dunque la balbuzie e il vaniloquio, l'imbecille e l'asiatico. Una ripetizione inutile di parole che non porta varietà di senso, nel principio degli Uffizi di Cicerone, il Facciolati la chiama con questo nome. Alle ripetizioni del concetto accenna il medesimo laddove nell'Orazione della Scrittura sacra: *nihil hic vastum, nihil redundans, nihil effluens; nulla neque μακρολογία neque βαττολογία; sed pressa omnia tantaque brevitate castigata:..* dove si mostra egli stesso più battologo che teologo. Del vaniloquio in generale dice Matteo nel Vangelo: « Pregando, non battologate, come i Pagani fanno. »

La battologia le scuole distinguono dalla macrologia, dalla perissologia, dalla tautologia, dal pleonasmo. Macrologia dicevano discorso lungo e scipito: perissologia inzeppa-

mento di parole, parte delle quali potevansi sottintendere; come in Dante:

> Indietro feci, e non innanzi, il passo.

Della macrologia reca Carisio un esempio di Livio, che meglio conviene all'altra: *legati, non impetrata pace, retro unde venerant, domum reversi sunt.* Il pleonasmo è ripetizione o circonlocuzione non oziosa; e serve all'evidenza o all'affetto più che al mero ornamento. Se a questo solo, gli si addirebbe altro nome. Quella è tautologia, per esempio, quando due parole o incisi dicono per l'appunto il medesimo.

Sentend'io un giorno in un di que'tanti poemi epici italiani che precipitarono in quell' abisso che dicesi la luce pubblica, sentendo il verso:

> In ogni luogo ed in qualunque sito,

mi veniva alla mente quello della Didone:

> . . . . non è timor che move
> Le frigie vele, e le trasporta altrove.

E pure il Metastasio nell'abbondanza sua va talvolta più spedito del conte astigiano.

Concludendo, io direi che un discorso dove le tautologie son frequenti, è battologia; dove le perissologie di molte, macrologia. Certi scrittori francesi fuggono la lunghezza del periodo, non la prolissità del discorso, nella concisione loquaci. Uno de'più lodati tra loro, lodandomi lo stile del signor Mérimée, con le forme che sapesse l'urbanità parigina trovare più delicate insieme e più chiare, s'ingegnava di farmi capire che la breviloquenza è privilegio della grande nazione: « gli è come le maglie d'un'antica armatura; serrate e lucenti. Voi non potreste in Italia formarvene idea. » — Fortunata gente, che può fare a se stessa inganni così beati!

INDOVINELLI A ESERCIZIO DELLA MENTE E DEL CUORE.

—

Giovane, scrissi gli Enimmi Storici, togliendo l'idea da un libretto francese, e dicendo di toglierla, aggiungendovi, come allora sapevo, qualche ornamento di stile, e accenni a parole di grandi scrittori antichi, e pitture in abbozzo, da nutrire la memoria e svolgere la fantasia. Il quale lavoruccio fu ristampato più volte, e sempre via via abbreviato; ch'è, tra i modi del correggere, un de' migliori. Vecchio, propongo indovinelli, non come esemplari, ma come esempi di saggio a chi saprà fare meglio, se gli garba l'idea. Le due parole ch'io accoppio, possonsi ai giovanetti proporre; che ne colgano la corrispondenza sull'atto, o che ci pensino da sè, e poi ne scrivano. Ce n'è d'ovvii, ce n'è di reconditi; e spetta al maestro discernere quali convenga prescegliere, secondo l'età, l'ingegno, le disposizioni dell'animo, le condizioni de' tempi. Anco negli ovvii c'è più veri riposti: e già negli oggetti più comuni le menti elette colgono il pellegrino, e l'universale fecondissimo nel singolare. E' parranno giuochi di parole ai leggeri; ma servono a collegare legittimamente le idee, a scorgerne il vincolo rapidamente; esercitano l'acume dell'intelletto, provano la saldezza e l'agilità del pensiero. Superfluo notare che ne' riscontri di parole e di suoni si compiacquero autori e pensatori potenti, che esempi ne abbiamo ne' libri sacri. Non inutile di questi tempi avvertire che allusioni maligne qui non ce n'è: e que' contrapposti dove le si sospettassero, non se ne tenga di conto. Trovinsene (che è facile) di migliori. Ma dal faceto ascendere al serio, dal basso poggiare in alto, è pure esercizio utilissimo: e se ne ha di bisogno.

Accademia, vedi Sonno.
Adulatore — Derisore.
Altero — Basso.
Altezza — Profondità.

5 Amare — Temere.
Ambire — Circuire.
Avvenente — Conveniente.
Banca — Opinione.
Bellezza — Verità.
10 Bestemmia — Briaco.
Brevità — Forza.
Bugiardo — Bugio.
Cannone — Ragione.
Capitale — Idrocefalo.
15 Campoformio — Sant' Elena.
Capo — Coda.
Carica — Soma.
Casa — Chiesa.
Caso — Causa.
20 Cavaliere — Lazzaro.
Chiarezza — Brevità.
Comandare — Servire
Concordia — Cuore.
Confisca — Libertà.
25 Contento — Contenersi.
Conte — Contadino.
Corona — Corna.
Corpo — Spirito.
Corte — Cortile.
30 Cortigiano — Corto.
Cura — Sicurezza.
Dire — Dare.
Diritto — Dovere.
Dolce — Amaro.
35 Eleganza — Ragione.
Empio — Scempio.
Erudizione — Rozzezza.
Errore — Orrore.
Esagerare — Impiccolire.
40 Esultare — Palpitare.
Favola — Storia.
Fazione — Infezione.
Felicità — Fenice.
Fine — Principio.
45 Finito — Infinito.
Fisco — Corbello.
Fiume — Mare.
Foglio — Foglia.
Forte — Soave.
50 Franco-Muratore — Semplicità.
Freddo, vedi Frodolento.
Furbo — Sciocco.
Gioia — Noia.
Gloria — Noia.
55 Giudizio — Morte.
Giuoco — Scuola.
Governare — Educare.
Grandezza — Docilità.
Grazia — Forza.
60 Imitazione — Contagio.
Imparare — Preparare.
Ingannatore — Ingannato.
Ispirazione — Affetto.
Istruzione — Ostruzione.
65 Legge — Ragnatelo.
Miseria — Misericordia.
Moto — Spirito.
Morte — Vita.
Necessità — Possibilità.
70 Odio — Suicidio.
Panteismo — Equivoco.
Parlamento — Parole.
Patria — Famiglia.
Pazienza — Affetto.
75 Pericolo — Esperienza.
Piccolo — Grande.
Precettore — Capire.
Pregio — Prezzo.
Presto — Tardi.
80 Progresso — Grado.
Ricordarsi — Cuore.
Riso — Lagrime.
Riverenza — Verecondia.
Scienza — Coscienza.
85 Secolo — Minuto.
Silenzio — Eloquenza.
Speranza — Tradimento.
Statuto — Stia.

Storia — Vaticinio.
90 Terra — Cielo.
Tradizione — Eredità.
Tristo — Triste.
Trono — Sedere.
Uditorio — Platea.
95 Unità — Varietà.
Università — Diversità.
Uomo — Donna.
Violenza — Debolezza.
Volere — Volo.
100 Zelo — Salario.

DOTTORE BASTIANELLO.

Enciclopedia gastronomica, ossia Dizionario universale dei cibi e delle bevande.

—

Materie contenute nell'opera: 1° Il nome volgare, latino, francese, inglese, tedesco e vernacolo vario-italiano di tutti gli animali e vegetabili commestibili. 2° La loro storia naturale. 3° L'analisi delle loro qualità nutritive ed igieniche. 4° Le relative nozioni geografiche, commerciali, statistiche, economiche, storiche, archeologiche, scientifiche, artistiche, letterarie, aneddotiche, bibliografiche. 5° Il ricettario antico e moderno d'ogni loro preparazione italiana e straniera. 6° Le regole dell'imbanditore, dello scalco, del coppiere, del dispensiere, del canovaio, del convitante, del convitato ....

È già più d'un quarto di secolo ch'io scrivevo: « Tutte le nazioni incivilite hanno trattati *De re culinaria:* se in Italia si dovesse scrivere un libro non barbaro sopra quest'alto argomento, mancherebbero le parole a esprimere, con la debita delicatezza, con sapore veramente italiano, i segreti della grand'arte a cui deve il mondo tante buone e cattive digestioni; vale a dire tante ore di piacere e di noia, tanti atti d'impazienza e di durezza, tanti di generosità e di speranza e d'amore. La digestione è una fra le più importanti e meno considerate cose dell'umana vita: e un trattato della *buona digestione* sarebbe opera enciclopedica, perchè tutta piena di questioni di fisica, di chimica, di mec-

canica, d'agricoltura, di storia, di filologia, di fisiologia, di patologia, d'estetica, di morale, d'economia pubblica, di religione ancora. Considerata l'arte culinaria in questo aspetto, diventa una *scienza nuova;* e chi sa che il suo Vico non sia vicino? »

Questo era detto nei *Sinonimi*, come esordio a distinguere le parole: lasagne, nastrini, capellini, vermicelli, stelline, campanelline, maccheroni, gnocchi, tortelli, semini, cannelloni, gragnuola, maltagliati, tagliarini, tagliatelli, fischietti, agnellotti. Le mie distiuzioni gustavano ad uomo che dicono, e pare anco a me, abbia il sapore delle cose buone, e sappia farlo sentire all'Italia e più là, Alessandro Manzoni; il quale intende e vorrebbe far intendere (ma ancora non gli riesce) come il saper discernere nel linguaggio italiano i nastrini dalle stelline, e non ne fare tutt'una minestra sia cosa più importante a civiltà che non paia. Ma le distinzioni mie rigettava con dotto fastidio il direttore della *Biblioteca Italiana*, che pure aveva stomaco da digerire assai cose, e pareva che gli dovessero piacere ancora più i vermicelli che le stelline, e più i maccheroni che i vermicelli, e più gli gnocchi che i maccheroni, e le lasagne sopra ogni cosa; Don Robustiano Gironi. Ma, se non il Vico della nuova scienza augurato da me, era già nato un autore che avrebbe al creatore futuro preparati di quelli ch'esso Vico chiama con lieta gratitudine *passi d'oro;* era nato l'imbanditore di un banchetto che a molti sarà più saporito e sapiente che quelli di Platone e di Dante. Il signor Bastianello considera in forma più enciclopedica di tutti i suoi predecessori la sua dilettevole disciplina; e, avendo già redato dal padre il buon gusto in questa parte non piccola della moderna estetica, lo raffina con la propria provetta esperienza; e ci aggiunge fino le squisitezze della filologia, cogliendo dalle lingue incivilite d'Europa e dai principali dialetti d'Italia le voci e i modi occorrenti a quest'arte amplissima, e i modi toscani di bocca alla consorte lucchese, non men saputa di lui ne' più eletti sapori. Egli è veramente dottore *utriusque juris*, cioè nel brodo e nel brodetto dell'uno e dell'altro emisfero; egli è consumato nella scienza, non però

consunto; e lo sa chi l'hanno veduto. Ma quel che l'amore dell'arte aveva fatto della benemerita sua persona, il fuoco stava per disfare; che, appresosi alla drogheria sotto le stanze di lui e uscendo in lingue ardenti fuori per le inferriate (stando la gente in istrada a vedere mutola, e il portinaio correndo per le guardie del fuoco prima di svegliare i pericolanti), minacciava di fare del signor Bastianello un orribile arrosto. E il dizionario se ne andava in fumo, data l'ultima vampata intorno al misero autore. Ma, per merito del suo zelo, tutto dedito alle nostre dilettazioni e pasture, e'fu più fumo che arrosto. E avremo il dizionario della mensa compiuto, se la vigilanza dei portinai e la compassione degli spettatori, più immite che quella degli antichi censori delle stampe, non volesse altrimenti. Ma, foss'anco il dizionario del sig. Bastianello ito in cenere, bastava che ci rimanesse il signor Bastianello per vedere il suo libro dall'ultima favilla risorgere come fenice; perchè la materia di quello è tutta digerita nel cervello del sig. Bastianello; e egli l'ha pronta a imbeccarne l'umanità, come la rondinella i suoi rondinini. Fatto è che del suo libro può dirsi che gli è la vera *Enciclopedia popolare*, perchè tutti mangiano, fino il popolo, cosa mirabile a dire! Questo è un libro, anzi l'unico libro, da biblioteca e da cucina; che unisce in soavi tempre il solido al liquido, l'agro al dolce. E basta vedere le fonti alle quali attinse l'autore con lieta fatica; che pochi trattati d'erudizione profana, e anche sacra, possono far mostra di così copiosa e nitida suppellettile e imbandigione. Senonchè egli poteva, oltre a Celso, interrogare altri medici antichi e moderni intorno alla salubrità e all'uso de'cibi e delle bevande; e dalla storia naturale e dalla materia medica raccogliere belle prede. La scienza andrebbe superba di servire almeno al ventre dell'uomo, giacchè al cuore non può. E quando io penso al Bonanni, e all'elegante Rondelet, che trattò dei pesci, e ai tanti antichi ne'cui pregiudizi ed errori stessi potremmo scoprire germi di nuovi concetti e nuovi usi delle cose vecchie; non posso non desiderare che l'esempio datoci da questo dizionario gastronomico sia in altri temi imitato con sempre più ampi intendimenti. Senonchè il nome di *gastronomia*, tuttochè

ci trasporti d'un volo, per benaugurata associazione d'idee, alla scienza dei cieli, anzi ci aggiunga una lettera per rivelarci la precellenza del ventre su tutte le cose (secondochè ragionava anco Menenio patrizio), a me suona esotico in opera di sapore italiano; e rammenta la gastrite, che Dio ne liberi l'autore e noi. Ma, appunto acciocchè l'arte sua non abbia l'arte medica per pena e per mèta, io amerei in questo libro a luogo a luogo una serie d'ammaestramenti sull'arte di allungare quel breve spazio di vita in cui il mortale mangia e beve; l'arte cioè dell'aver appetito; ch'è, direbbe il teologo Gioberti, propedeutica alla scienza che il signor Bastianello professa. Parlo, non dell'appetito spurio, ma del legittimo; non del bestiale e rabbioso, ma del ragionevole e meditante. Perchè convien correggere il motto del Pascal, che l'uomo è *un roseau qui pense*, e definirlo un ventre che si ricorda e prevede e argomenta. Lasciamo stare che l'embriologia conferma questa gran verità; ma la scienza morale e la politica testificano che anco lo stomaco ha la sua coscienza, e che il *jus* è ventriloquo; e non è vero che in parte il detto del Vauvenargues: *les grandes pensées viennent du cœur*.

Non senza ragione profonda ho citato un teologo; perchè la teologia ha più che fare con questa materia che non paja. E se la ginnastica corporale era dagli antichi Pagani levata all'altezza dell'ascetica (chè anzi l'origine di questa voce comprende l'uomo e interiore e esteriore); se, per rendere il corpo robusto e snello, sostenevansi fatiche e duravansi astinenze che ora paiono insopportabili insieme e ridicole per la sanità delle menti e degli animi; se l'agilità e vigoria per cui sono celebrati certi popoli e vincono i meglio agguerriti, e per cui la povera plebe è, suo malgrado, privilegiata di forza e di fecondità e di bellezza sopra la ricchezza floscia e la patrizia cascaggine e la scienza tentennante, son beni dovuti alle molte quaresime e alle vigilie; non veggo come in un trattato compiuto dell'arte del mangiare non debba aver luogo una disquisizione sulla scienza del non mangiare, appunto come nell'*Arte amandi* insegnansi con pia cura gli spedienti dello spiccicarsi dal vizio dell'amore. E qui cadreb-

bero tutte le memorie dei sacrifizi che accompagnavansi ai conviti; che anzi i conviti erano sacrifizi: e in altro rispetto sono tuttavia, dove la vittima è l'imbanditore che spende senza misericordia, o i creditori che prestano senza speranza, o il convitato, lupo o pecora che sia, cane o micio. E qui cadrebbero, colla *Vita sobria* del Cornaro, tutti i trattati di morale e i casi di coscienza intorno alle astinenze e ai digiuni, e i cibi mondi e gl'immondi degl'Israeliti e de'Turchi, e le questioni sorte dapprima in Turchia sul caffè, sulla cioccolata in Italia, se rompa il digiuno: alla qual questione papa Lambertini pose fine facendo ai disputanti trangugiare in dì di digiuno una tazza di cioccolata. Il signor Bastianello è degno di pertrattare questo soggetto in tutta la sua ampiezza ed altezza, egli che non solo prende la sua scienza sul serio, ma con divozione, e con unzione quasi direi, ne ragiona.

Senonchè la scienza sacra del secolo è l'economia; dico, la privata economia; giacchè a questa riducesi (per quel principio d'unità e semplicità che piace alla natura e alla mente umana) la pubblica. E anche qui l'opera del signor Bastianello potrebbe rendere servigi grandi, insegnando come certe astinenze facessero più fiorire certi commerci che non facciano certe ingordigie; e come sia vero che chi più mangia, meno mangia; indagando nella storia e nel commercio presente le proporzioni tra i prezzi e i bisogni, le quali non sempre sono il medesimo con le proporzioni tra i bisogni e le richieste; computando al possibile in che ragione stia il numero de'trafficanti de'commestibili con gli altri negozi; dove più la corruzione della mercanzia, e di chi la vende e la compra; che relazione abbia il commercio del mangiare e del bere con quel dell'amore e della coscienza, e le rispettive tariffe. Dagli antichi Quaderni de'conti e dai documenti sepolti negli archivii pubblici e ne'privati ci sarebbe da imbandire in più copia e più sana verità che non dai giornali di tutti i colori, e dagli specchi ufficiali che non hanno colore.

Se l'arte del signor Bastianello sia un'arte bella; se abbia che fare col buon gusto, per lo meno quanto colla

teologia; non accade domandarlo a lui: basta leggerlo: di tanta soavità egli insapora e profuma il suo amato lavoro. Correrà l'umanità nell'odore de' suoi arrosti, in quello che i chimici, gente attica nelle desinenze, hanno chiamato *osmazoma*. In questa, che non a caso ho detto enciclopedia, perchè il titolo stesso risveglia l'imagine della Tavola Rotonda e dei cavalieri sedenti succeduti agli erranti, deve aver luogo la musica che gli antichi ponevano quasi corona alle mense, e ce la pongono anco i Tedeschi: deve aver luogo l'architettura e la pittura ne' belli edifizi e ne' quadri che con materie dolci congegnansi e si coloriscono dai Michelangioli e dai Raffaelli della cucina. E tesserebbe non piccola parte della storia delle arti chi ridipingesse in parole tutti gli eroi e principi, tutti gli animali mangiati e mangiabili, che i pittori e gli scultori ritrassero, dai veli del tabernacolo e da' Zeusi ai Bassano e ai Fiamminghi, e alle stie che, in luogo d'arancie, veggonsi ornare la Piazzetta di San Marco nei quadri del Canaletto.

Ma specialmente gli artisti della parola offrono volonterosi al signor Bastianello di che condire il suo libro. E già *satira* è voce che ci conduce alla *boccolica*; nè la *Georgica* di Virgilio, con tutti gli autori di cose agrarie, darebbe così ricca mèsse come le antiche satire e le commedie; fino a quelle del Goldoni, che quasi in tutte si mangia. Tra le fonti recondite, alle quali il maestro nostro attinge, è Tommaso Strozzi, *De Chocolati Opificio;* il quale col suo nome rammenta il fiero pasto di quel migliaccio che Filippo Strozzi morendo apprestava del proprio sangue, rimandandoci dal signor Bastianello al conte Ugolino; e Michele Savonarola, *De tutte le cose che si mangiano comunemente e più che comunemente*, che rammenta frate Girolamo terribilmente rosolato tra i due fuochi di Firenze e di Roma, dei Borgia e de' Medici; e l'abate Gioachino Geremia, *Delle uve della Sicilia*, il quale però fa ripensare con desiderio agli appetitosi colori delle uve dipinte nella collezione del Gallesio; e anche al profeta Geremia, che con tutti i profeti, dalla *Genesi* all'*Apocalisse*, dice del mangiare e del bere, delle poma e delle uve e dei capretti, e de' grandi della terra imbanditi agli uccelli del

cielo, cose assai memorande. E qui la Dea dell'*Iliade* canta gli eroi apparecchiati in pastura *a' cani e a tutti gli uccelli*, e tutti i poemi eroici cogli eroicomici presentano un gran convivio di morte e di vita; e gli Dei e le colonne ne ridono. Che dirò delle Storie e de' Viaggi e dei Giornali, tutti intingoli di questo sterminato apparecchio?

Fra i molti libri che io ideavo da farsi, e che farei da me se sapessi e se la vita fosse di settecent'anni e gli anni di tremila giorni e i giorni di dugent'ore e le ore di secento minuti, ecco cinquanta opere che proporrei come prolegomeni o come appendici all'*opus magnum* del signor Bastianello.

Proposta di cinquanta Trattati da essere prolegomeni propedeutici alla gastronomia esoterica ed essoterica.

I. L'ottica e l'acustica si dividono in più scienze e arti: la gastronomia è arte, ma non ancora scienza. Sarebbe opera bella il trattare le relazioni fisiologiche del gusto con gli altri sensi, le mediche del gusto cogli incrementi e detrimenti del vivere: le chimiche, della materia in quanto commestibile con le altre sue leggi e proprietà e trasmutazioni, della inorganica, della vegetabile e della animale in quanto assimilabili al corpo umano; le estetiche de' cibi e bevande, loro quantità e qualità e colore e figura, con le arti belle; delle relazioni intellettuali e morali e civili della gastronomia col pensiero, col sentimento, e con gli Statuti.

II. Storia universale della cucina: quali i cibi dei tre regni, usitati ne' varii luoghi e tempi; la quantità, la qualità, i condimenti, i composti, la cottura, il costo, l'imbandigione; i mestieri occupati a procacciarli e a conservarli; i modi di conservazione e di trasporto; il commercio; quelli di necessità, e quei di lusso: le consuetudini che s'attengono alla facoltà di mangiare; e questa facoltà riguardata come causa, effetto, indizio di beni e mali morali e civili. Quali le consuetudini, quali i cibi e i condimenti, in cui potere

utilmente imitare gli antichi, o gli uomini selvaggi e barbari, o i semplici e poveri.

III. Storia estetica ed etica e politica dei macelli. Loro specie e cerimonie differenti. Dell'ordine dei macellari e beccai; sempre nel senso proprio, non nel figurato. Del ridurre a sanità il mestiere, e del far sì che la mano dell'uomo, e neanche lo sguardo al possibile, siano contaminati di sangue. Macchine e ordigni nuovi a quest'uso; nuova architettura de'macelli; nuove cure d'igea. Ammazzatori domestici. Studio morale intorno a' cuochi e agli sguatteri.

IV. Storia della fame. A cui forniscono messe ricca le poesie e le storie e le cronache e i giornali, e le tradizioni, e la viva esperienza. Fare la geografia pinologica, come si fa la geografia fisica e la politica; notare cioè quali i paesi dove la fame è nativa e domestica, come altrove il collera o la peste, e alla stagione sua ci fiorisce come le rose; notare i gradi per cui la carestia ascende fino alla dignità della fame; narrare come dell'una e dell'altra si servano i ladri più forti per opprimere, i più astuti per usureggiare; come questo strumento si converta in arme funesta a chi l'usa; come le costituzioni de'popoli e i diritti della civile proprietà siano dalla fame immutati. Numerare le migrazioni e le invasioni a cui la fame fu impulso; accennare le ispirazioni che la fame dà. Una appendice sulle fami famose degli uomini singoli; dico, le regolari dei letterati, e le irregolari dei grandi della terra.

V. Storia dell'ubriachezza: suo influsso sui corpi, sugl'ingegni, sugli animi, sulle razze. Malattie ch'essa genera o che fomenta; abiti viziosi o misfatti; quanto ne attenui la reità, e quanto la aggravi. E qui, i vincoli della fisiologia con la moralità e col *jus* penale. Erudizione sulle ubriachezze famose, sulle cerimonie che accompagnavano e accompagnano l'uso del vino e l'abuso, sul contagio degli esempi. Studiare nelle varie età e sessi e temperamenti la potenza a resistere al vino; e quanto la voracità possa conciliarsi agli eccessi del bere; e in che proporzioni stia la forza digestiva de'solidi alimenti e de'liquidi.

VI. Negli antichi trattati di storia naturale e di agraria

e d'altre arti e costumi, nelle storie e nelle opere de' poeti, cercare l'uso di cibi o ignoti o disusati a noi, de' composti e de' condimenti; e così nelle consuetudini d'altri popoli viventi oggidì: vedere quali da rinnovare, da imitare, e da migliorare: distinguere i più confacevoli al gusto, i più sani, i meglio corroboranti; i più nutritivi, vedere se la soavità stia sempre con la salubrità, e come conciliarle; e se giovi a morale e a civiltà vera, anco potendo, solleticare il palato coll'aggiungere condimenti ai cibi semplici necessarii, e stuzzicar l'appetito; indagare quando e perchè certi cibi o bevande o apparecchi o ingredienti siansi introdotti o smessi, e le cause e gli effetti religiosi e morali e civili di tali varietà, e le ragioni fisiche e spirituali che le produssero o ne furono occasione.

VII. Condensare, come si fa degli odori, i sapori, in quanto servono a nutrimento, condensarli al modo che provasi comunemente del brodo; e vedere come la parte nutritiva, ridotta alla minima mole, possa bastare alla vita; cioè se gli elementi del cibo che se ne vanno dopo la digestione espulsi come inutili, siano necessarii alla digestione, e quindi a mantenere e svolgere pienamente la vita. Dal ridurre il cibo alla minima quantità avrebbesi guadagno e di spesa ne' trasporti, e di tempo nel mangiare, e di forze nella laboriosa opera del digerire. Ma questo risparmio ha un limite da fermarsi per esperienze, continuate e variate; sugli animali bruti le più severe; ma talune di queste anche sugli uomini, i quali intendono quel che provano, e possono con parole significarlo. Dal che si deduce che le prove della minima dose di cose manducabili avrebbero a farsi sugli uomini più inciviliti, sui più scienziati e eloquenti.

VIII. Condensare nel minimo spazio e peso possibile le sostanze che meglio possono nutrire, e fare sostanziosi e saporosi altri cibi, a uso di viaggi pedestri o disagiati e pericolosi per luoghi deserti a cavallo o in piccoli legni. Trovare macchine portatili da dissalare l'acqua marina, e dagli elementi dell'aria estrarre acqua.

IX. Negli animali e nelle piante di più squisito sapore, e di qualità più perfette nel genere loro, cercare fisiologica-

mente e chimicamente le ragioni di siffatta eccellenza; veder di scoprire le proporzioni dei composti nelle quali essa dovrebbe consistere; provare se i nutrimenti forniti alle piante e agli animali possono agevolare e perfezionare l'opera della natura; e se essa opera possa imitarsi nei cibi preparati dall'arte, e ne' condimenti di quelli.

X. Il più squisito sapore de' pesci nell'Adriatico che nel Tirreno e nell' Ionio stesso, il più acre o delicato e odore e gusto dell' erbe e delle frutte in tale che in tale terreno, e non sempre per la differenza della plaga o del suolo o della specie o della coltura, condurrebbero a ricercare con osservazioni e con analisi le cagioni e gli elementi e le proporzioni di tali varietà; e a tentare con esperienze come possansi accrescere o attenuare per arte, con più risparmio, con più vantaggio e della sanità e della ricchezza, con abbonimento del suolo stesso e delle acque e de' climi, e quindi di tutta la condizione del globo.

XI. Osservare più docilmente quali l'erbe o altri cibi che le bestie più famigliari all'uomo appetiscono e vanno a cercare nelle loro malattie e infermità, quale la dieta e le attitudini che per istinto prescelgono, le cautele che usano; dacchè il cane e la capra sono talvolta più protomedici degli archiatri di corte. Proporre ad essi, dico agli animali, erbe nuove ed altre sostanze, e vedere come le discernano, e studiarne gli effetti. Poi sulle bestie meno domestiche, e sulle fiere mansuefatte, e sugli uccelli (di cui tanto poco si sa, e tanto forse ci sarebbe da apprendere) fare simili osservazioni e esperimenti.

XII. Misurare la quantità che fa un cibo o una bevanda essere velenosa o perniciosa alle varie specie d'animali; osservare il naturale di quelli che si nutrono di sostanze ad altri perniciose; e cercare la ragione della differenza nei loro abiti e nella loro costituzione, e nel fine a cui paiono destinati. Discernere nella specie medesima i varii gradi di vigore, le età, le razze, le origini, i climi: riconoscere se l'affinità della specie sia norma di proporzione a questa e ad altre condizioni del vivere e del morire. Non solo la tossicologia e la veterinaria, ma la medicina e l'igea umana ne avrebbero forse luce.

XIII. Gli elementi chimici che compongono la pianta, non valgono, ciascuno di per sè, a far indovinare gli usi e l'efficacia di quella; ma vale la proporzione che essi elementi hanno tra loro, giacchè in questa proporzione consiste segnatamente la varietà delle specie. Con la norma accennata la materia medica sarebbe da correggere e da ampliare.

XIV. Indagato e determinato alla meglio il principio chimico che costituisce la virtù di certe sostanze vegetabili ed animali, esaminare se nelle sostanze simili il medesimo principio in minor dose abbia virtù somigliante; o se però, raccogliendo e condensando gli elementi, potessesi da sostanze più usuali ritrarre il servigio che è reso da specifici rari e costosi. A ciò gioverebbe conoscere se ne' corpi omogenei la chimica organica varii la virtù degli effetti non solo secondo la quantità degli elementi che compongono ciascuna sostanza, ma secondo la varia proporzione dei composti ubbidisca a leggi che si possano in qualche modo determinare.

XV. Notare la quantità e qualità degli alimenti che ministransi ad animali teneri e adulti, mansueti e selvaggi, di tutte le specie e in tutti i climi; a bambini, e a uomini fatti: la proporzione de' cibi liquidi co' solidi, e de' cibi animali co' vegetabili; e notarne mano mano gli effetti sul temperamento di ciascheduno e su tutta una famiglia o specie, sulle disposizioni dell' intelligenza e del cuore.

XVI. Qual differenza porti nel temperamento e nell' indole, nelle fisonomie e negl' ingegni, l' usar sempre o quasi sempre la natura d' alimenti medesima, e il variarla; e questo non solo in climi diversi ma in simili, nel clima e nella schiatta d' uomini stessa. Far prova delle varie specie di vegetabili, esaminata dapprima chimicamente la quantità della virtù nutritiva; poi le varie specie degli animali: in prima le affini; poi da sè i volatili, i terrestri, gli acquatici, gl' insetti; de' vegetabili, dico, presi com' unica pastura, o alternati con altra a tempi distinti, o continuo. Provare come conferisca o sia ripugnante a ciascuna specie d' animali ciascuna specie di cibi animali o di piante.

XVII. Provare e chimicamente e con esperienze, fatte

dapprima sugli animali, qual parte utile al nutrimento contengano materie che a questo comunemente non son destinate; ricercare quali ingredienti aggiungano al cibo e alla bevanda sostanze nutritive senza adulterarle. Ridurre a principii e a norme di probabilità, se non di certezza, tutto quel che appartiene alla salubrità de' cibi: giacchè la polizia medica è d'uso più importante e continuo che la tossicologia; e i poveri nelle grandi città vivono attossicati, ch'è talvolta peggio del morire avvelenati.

XVIII. Tener dietro e negli animali e nelle piante all'opera della assimilazione, aiutandosi coll'analisi chimica e coll'osservazione microscopica del corpo vivente e dell'appena estinto, delle parti già assimilate e delle secrezioni; pesandone la quantità, notandone il colore e l'odore e ogni qualità ed apparenza; per averne induzioni agli arcani della vita umana, norme alla medicina e all'igea.

XIX. Provare sugli animali dapprima, fino a quanto gli alimenti liquidi possano senza danno tener le veci de' solidi; se l'esercizio della bocca e dello stomaco sia condizione necessaria al pieno svolgersi della vita; se cioè, oltre alle funzioni propriamente vitali, oltre a quelle della chimica organica, ce ne sia di meramente meccaniche, alle quali non abbia posto ben mente la medicina e l'igea.

XX. L'illustre italiano, Simeone Stilita della scienza digestiva, che tenne sè stesso per tanti anni in bilancia, non si assottigliò che intorno a un minuzzolo di quella scienza. Bisogna pesare e, ch'è più, analizzare le secrezioni: vedere le differenze e della secrezione e della assimilazione in quantità e qualità, nelle età e condizioni diverse del vivere, nella vita inerte e nella operosa, nelle dimore e ne' viaggi, sul mare e sull'alpe, in paese sano o in malsano, in istato di buona e di malferma salute, in malattia cronica e in passeggiera; e questo in persone diverse, e nella stessa, in diverse occupazioni o stagioni.

XXI. Provare quali sostanze non animali nè vegètabili, e quali delle parti di queste, che d'ordinario non servono o mal servono ad alimento, ne contengano porzione, ed estrarla; provare sulle bestie quanto possano per l'appunto campare, o

quanto poi durar vegete e crescere forti, con cibi tali. Provare cibi e medicine di qualche risico, se non mortifere, per la qualità e quantità, prima sopra bestie, poi per pena (che sarebbe sempre più mite dell'estremo supplizio) sopra uomini condannati. La quale, da questi volontariamente patita per utile dell'umanità, diverrebbe sacrifizio generoso. E così potrebbersi sostituire simili gare ai duelli; e, invece di sfidarsi alla pistola o alla sciabola, assoggettarsi a un serviziale pericoloso.

XXII. Dimostrare per norme d'analogia e per esperienza, che, ciascun corpo avendo la propria atmosfera di calore e d'elettrico e di magnetico, le atmosfere circostanti le quali operano nella sua, debbono eccitarvi non solo impulsi meccanici ma azioni intime; che però nessuna forza in natura è meramente fisica, ma tutte fisico-chimiche; e che l'universo, anco in quel che pare inorganico, è una grande officina d'assimilazioni inesauste.

XXIII. Misurare con quanta più si possa puntualità gli elementi naturali d'un suolo, e gli aggiunti dal concio con l'arte; e sui germi appena svolti, sulle barbicine appena appresesi, e sulle piante in tutti i menomi stadii del loro crescimento, contare quali elementi siansi ad esse congiunti, che sono venuti meno alla terra, quali siano da credere attinti all'atmosfera: e così misurare la virtù digestiva di ciascheduna pianta, e gli alimenti più omogenei alla natura di lei, e più confacenti alle condizioni varie della sua vita.

XXIV. Notare le proprietà essenziali si di piante e si di corpi inorganici, come sono nella sede loro nativa; e dopo, raccolte per minuto tutte le osservazioni ed esperienze opportune, tramutarli in climi differentissimi, e notare le varietà che ne seguono, misurando l'intensità loro graduata, e la distanza dei luoghi e de' tempi. Se ne trarrebbero induzioni alla storia del globo, e anco alla coltura della terra, agli usi delle cose, e all'educazione degli uomini.

XXV. Relazione degli animali co' vegetanti e co' minerali; de' vegetanti co' terreni in ciascuna regione. Arguirne quali siano le specie di piante e le razze indigene; quali gli alimenti e l'aria più confacente in quel clima ed in altri.

Scoprire cioè le leggi delle migrazioni passate; e delle migrazioni e acclimazioni possibili.

XXVI. Dagli usi noti delle piante dedurre gli usi possibili, che sono inestimabilmente maggiori e per numero e per importanza. Dall'uso delle cose dedurre taluna delle cause finali, e dai fini bene avverati, i nuovi usi loro. Le tante specie delle quali abbiamo dimenticato, o ignoriamo ancora, il partito da poterne trarre, ci dicono che l' umanità è in certi rispetti decrepita, fanciulla in altri più.

XXVII. Dagli usi delle piante potrebbesi trarre una nuova classificazione più semplice, all' uso almeno dei non scienziati. Ma certamente dalle affinità fisiologiche delle piante, quando fossero intrinseche e non dedotte da caratteri esterni che non sono veramente caratteri, potrebbersi *a priori* dedurre, e quindi coll' esperienza confermare, nuovi usi economici e medici delle piante, che sinora giacciono inutili, anzi perseguitate dall' uomo e esecrate.

XXVIII. Le prove fatte sugli innesti son poche e a caso; troppo sbadate dall' un lato, troppo dall' altro timide, come se ci fosse pericolo, e non vantaggio e piacere sicuro. Per lusso capriccioso e quasi mostruoso, se ne sono tentate sui fiori, ma non sulle frutte e sui legni. Dopo provato un innesto, sarebbe da rinnestare la pianta di prima sulla innestata, poi un' altra di specie consimile, poi di molto diversa; poi di più d' una; notare puntualmente il tempo, il modo, il sito, le dimensioni; tener dietro mano mano agli effetti più o meno sensibili; aiutarsi col microscopio e con le analisi chimiche; e dalle esperienze più semplici, accertate bene, ascendere via via alle più complicate. Ciascuna pianta, messa a cimento in tutti gli accoppiamenti possibili, è quasi un germe di mondi.

XXIX. Sarebbe non da sperimentare ad arbitrio, come si può sui fichi e sui giuggioli, ma da tener dietro coll' osservazione agl' innesti delle razze umane; e fare intanto le prove lecite sulle bestie. Ma le esperienze non hanno valore se non condotte a rigore di scienza e di coscienza, cioè notando tutte le menome circostanze, non pur nel principio, ma sempre via via, e il graduato passaggio delle alterazioni

in meglio o in peggio, e la durata o il ritorno delle qualità o apparenze medesime. Tale studio, continuato in tutto il globo e per lunga serie di generazioni, come la meteorologia (che non è scienza ancora), farebbe di quella delle razze una nuova scienza.

XXX. L'ittiologia è soggetto immenso, appena tentato per poche osservazioni in pochi luoghi; alle quali, acciocchè siano fedeli, debbono succedere le esperienze, e le esperienze farsi in luoghi diversi, ne'gradi e nelle qualità variare. Se la chimica organica è nascente, che dire di quella che spetta agli alimenti e all'assimilazione de'pesci? I primi elementi sono la botanica marittima e lo studio chimico dell'ambiente. Poi converrebbe ne'vivai variare i cibi, mutare qualche elemento dell'ambiente stesso, provare se la mistione delle razze sia possibile, e quanto.

XXXI. Armonie tra le vite vegetali e animali delle acque, della terra, dell'aria; tra la struttura degli infusorii e de'viventi più prossimi all'uomo.

XXXII. Armonie tra la famiglia umana e le famiglie d'animali e di piante del paese stesso e dei paesi da cui la nazione ha l'origine; come si somiglino e si differenziino, come abbiano riscontro e quasi illustrazione l'una dall'altra, nella sanità e nella forza, nella grandezza e nelle forme, nella vivacità e vitalità, nella snellezza e sodezza, ne'colori e nei movimenti; insomma, come il mondo inorganico sia preparazione e grado all'organico, come gli enti organici inferiori si facciano scala e ala ai maggiormente perfetti.

XXXIII. Osmologia. Se non scienza nuova, questa potrebb'essere materia di nuovi lavori e trattati, stanti ciascuno da sè; de'quali accenneremo taluno. Studiare, primieramente come fatto, l'intensità e la finezza del senso dell'odorato negli uomini e nelle bestie: a che età ci possiamo noi accorgere che i bambini s'accorgano degli odori; che animali ne paiano senza; che razze d'animali da fiuto ne siano dotate meglio, e se possa notarsi differenza negli organi loro; e quali in essi le disposizioni fisiologiche e degli altri sensi. Sperimentare a che distanza possano dall'odore sentire l'oggetto; e la varietà del sentire secondo i luoghi e

le stagioni e l'età, secondo gli ostacoli che all'oggetto si frappongono nella stessa distanza. Sperimentare se un odore ricoperto da un altro o confuso con altri renda loro la cosa non riconoscibile o meno appetitosa. Questo segnatamente de' cibi, dell'erbe medicinali, degli animali lor simili allorchè sono in caldo. Misurare le distanze alle quali l'uomo o l'animale stesso sente e distingue l'odore; e raccorre così gli elementi d'una osmometria, difficilissima, ma non impossibile e non inutile.

XXXIV. Sarebbe da osservare quale negli animali che spirano odore più forte, sia il senso dell'odorato, se in proporzione dell'odore che spirano; e se quelli che l'hanno più ingrato sentano finamente gli odori piacevoli a noi: poi, quali le parti del corpo loro più impregnate d'odore, e la proporzione di quelle col resto. Ma nelle piante specialmente notare le conformità e differenze, sì nella qualità e sì nel grado d'odore tra fiori, frutte, foglie, gomme, radici, semi, buccia, corteccia, legno, midollo: provare, legando stretto e interrompendo altrimenti il corso della vita, quali differenze ne seguano; e quindi arguire quali gli organi principali e la fonte dell'essenza odorosa. Da questo indizio riceverebbero lume altre questioni della fisiologia vegetale.

XXXV. Notare le relazioni, se ce n'è, tra l'odore e il sapore e il colore. Le osservazioni ed esperienze, moltiplicate e ordinate, potrebbero giovare alla polizia medica e alla medicina legale, e, che più importa, all'arte della cucina comune (non parlo del mestiere di lusso), e all'igea in generale.

XXXVI. Siccome il calore svolge gli odori, così sarebbe da osservare come possano sovr'essi i minori gradi di calorico, via via fino ai minimi; come il sole, come lo stato dell'aria più o men secca e agitata, come l'elettrico ed il magnetico. E chi sa che queste e altre osservazioni più in grande non conducano la scienza a scoprire, insieme con l'unica essenza degli imponderabili, la virtù unica della sostanza che con vibrazioni diverse opera così diverse impressioni sui cinque sensi? Chi sa che, siccome la diversa vibrazione del raggio dà i varii colori, così un ondeggiare ancora più diversificato non rechi nel tempo stesso alle nari l'odore,

il sapore al palato, e sensazioni al tatto tanto differenti che paiono dividere in più sensi quell'unico, il quale del resto è già riconosciuto comprendere in sè gli altri quattro?

XXXVII. Studiare particolarmente le esalazioni delle sostanze nocive; distinguere quelle che tali sono nel loro stato naturale, e quelle che tali diventano degenerando; riconoscere quali specie d'animali abbiano nocumento dalle sostanze che nocciono all'uomo, quali no, e la differenza de'gradi. Accertarsi se l'odore alle bestie sia sempre segno di cosa salubre o insalubre; se ci sia animali privi affatto del senso dell'odorato; e di quali sensi la privazione porti o sopporti la privazione di quali altri. Il non aver osservato sin quì, o l'aver non bene osservato, non prova nulla.

XXXVIII. E, perchè nell'uomo l'imaginazione potrebbe far più o meno sentire l'aura degli odori più sfuggevoli, gioverebbe provare sugli animali: cominciare da quelli che per indole e per razza hanno più sensibile il fiuto di certi corpi, e misurar le distanze alle quali l'animale stesso sente la stessa quantità e qualità di sostanza: poi variare la quantità e la qualità; poi provare su varii animali della razza stessa, ma d'età o d'abiti differenti; poi sopra diversi, notando precisamente ogni cosa. Poi esaminare le qualità interne degli organi di cotesti animali, le loro papille nervee, e che relazioni abbiano gli organi dell'odorato con gli altri organi tutti. Nelle persone più sensibili agli odori tutti o a certuni di quelli, con sezioni anatomiche osservare gli organi dell'odorato, e i cerebrali e tutto il tessuto nervoso, e il resto poi della macchina.

XXXIX. Se potessesi trovare un effetto sensibile dei movimenti che produce nel mezzo ambiente, e non sul senso dell'udito e dell'odorato, l'onda odorosa e sonora, cioè trovare degli odori un effetto chimico sensibile sopra un terzo corpo, e de'suoni un moto prodottone sopra un altro corpo sonoro docilissimo a ogni titillazione dell'aria, potrebbersi forse formare ecometri e osmometri non inutili.

XL. Siccome ogni corpo ha un colore suo proprio e propria elettricità e altre condizioni siffatte; così deve altresì un proprio odore, il quale, se insensibile a noi, non è che

non sia. Il cane riconosce al fiuto la specie della caccia, e la persona del proprio padrone. E se l'uomo non può tanto (possono però più degli inciviliti i selvaggi), potrebbe almeno educare il senso in maniera da discernere per esso certe specie di malattie; come ne' bambini sentonsi i bachi ch'egli hanno. Un medico più di istinto che di scienza, m'attestava di sentire all'odore, più giorni innanzi la morte, il morticino; onde i pronostichi suoi parevano miracolosi.

XLI. Per dare alla scienza degli odori la precisione più difficile ad essa che ad altre, gioverebbe, oltre alla qualità e alla quantità e alla distanza della materia odorante, determinare le parti del corpo dove l'odore è più vivo. Per quel che spetta alla quantità, il numero delle gocciole (ove si tratti d'essenza) e il peso, sarebbero misure grossolane; se non ci si aggiungessero gl'indizi che potrebbersi forse trarre dalle misure del magnetico e dell'elettrico. Avrebbe fatto un passo la scienza, se si potessero scoprire le proporzioni tra la virtù magnetica e l'elettrica e l'aura odorosa.

XLII. Siccome fu già provato di dare alle piante varietà d'odori, tenendone in molle i semi in liquore odoroso; potrebbesi, variando quest'arte, fare innesti di odori, come di sapori; e le piante stesse che odore non hanno, provarsi a far diventare odorifere. Poi sperimentare gli effetti d'una innaffiatura o d'una atmosfera odorata.

XLIII. La composizione degli odori potrebb'essere un raffinamento dell'arte non pure scientifico ma fruttuoso alla vita; in quanto che gli odori contemperati potrebbero rendere meno spiacevoli bevande salubri; potrebbe il senso educarsi a distinguere in lontananza o attraverso ad altri impedimenti la qualità degli oggetti. E, siccome di colori e di fiori, potrebbesi tessere un linguaggio d'odori.

XLIV. Il linguaggio degli odori non è da stupire che sia infante tuttavia, se così povero, e, ch'è peggio, confuso, è quel de' colori, tanto più facile e più rilevante almeno nell'apparenza o nell'opinione dei più. Siccome la scala de' colori, potrebbesi fare quella degli odori; e determinare le gradazioni e i passaggi, prendendo per norma o le qualità delle sostanze, o l'intensità misurata dalla distanza alla

quale il medesimo odore di una quantità determinata si fa sentire a persone ch'abbiano questo senso sano, ma non straordinariamente delicato. Potrebbersi forse le misure ridurre in numeri; e, cominciando dagli odori semplici, stabilire il dizionario de' composti; e con le cognizioni variare e ampliare i piaceri.

XLV. Posto che non solo la luce (come già comincia a tenersi) sia, a modo del suono, vibrazione (e questa è voce più ampia insieme e più propria che *ondulazione*, la qual non esprime che una sola maniera e forma d'impulsi), non solo, dicevo, la luce, ma e le aure odorate, e tutte le cause che fanno impressione sui sensi; spiegasi meglio la varietà una, e la distinta promiscuità dei cinque sentimenti dell'uomo, i quali è già detto e ridetto non essere che varie specie di tatto; spiegasi il giuoco mirabile de' traslati che in tutte le lingue portano le voci e i modi dalle impressioni dell'un senso a quelle degli altri: de' quali traslati sarebbe da comporre un trattato ameno e profondo.

XLVI. Fisiologia dell'estetica. Ricercare le relazioni degli organi colla delicatezza e la forza dei sentimenti; quanto ci possa la generazione, indagata e nell'origine della nazione e nella successione della famiglia, e nella serie remota e nella più prossima; quanto ci possa lo stato corporeo e spirituale de' genitori; quanto il clima e le mutazioni del clima, gli alimenti, le consuetudini della vita: ricercare se alcuna legge concilii o limiti la potenza dell'uno de' sensi in relazione con gli altri e con lo stato interiore de' solidi e degli umori: ricercare le cagioni e le occasioni della prevalenza d'uno sull'altro senso: come la sensibilità del tatto di tutto il corpo possa stare con la più o meno sensibilità d'una parte; se e quanto nella sensibilità eccedente dall'una parte ci sia del morboso o del vizioso; come l'esercizio del pensiero e dell'affetto aggiunga o detragga alla finezza de' sentimenti corporei o alla forza.

XLVII. Posto che in ogni ente, anche corporeo e apparentemente inorganico, sia una virtù attiva che gli renda impossibile l'essere passivo totalmente; studiare primieramente negli enti viventi e più attivi, come e quanto l'azione

degli oggetti estrinseci non solo ecciti in essi la virtù attiva, ma rincontri l'azione loro già desta e operante; come e quanto l'azione venuta di fuori sia in quegli enti immutata in quantità e qualità. Si vedrà forse, che le impressioni della luce e del suono e degli odori e de' sapori trovano nel corpo a cui vengono non solamente l'attitudine a rispondere ad esse, ma nella natura e virtù degli organi una forza omogenea. Ciò spiegherebbe come, secondo la più o men felice costituzione o disposizione, l'impressione degli oggetti stessi da animali diversi si senta non solo differentemente, ma contrariamente; come la fantasia e il senso, e nella veglia e nel sonno, riproducano a sè stessi certe sensazioni, quasichè siano presenti gli oggetti che le sogliono cagionare.

XLVIII. L'indagine dell'intima virtù delle cose sarebbe materia di molti e grandi trattati.

XLIX. L'educazione dei sensi sarebbe trattato pieno di novità, anzi materia di più trattati, e di lavori da occupare più vite d'uomini virtuosamente dotti. Converrebbe prender le mosse dall'osservazione della pretta natura, e degli animali meglio forniti di tale o tal senso, o di più d'uno insieme, o di tutti; e vedere se l'acutezza di tale o tal senso, e di quali, noccia o aiuti all'acutezza degli altri; se la delicatezza dei sensi, e di quali tra essi, si congiunga alla vivacità del sentimento, e a quella docilità che nelle bestie è un principio d'intelligenza e di relativa perfettibilità. Poi studiare ne' selvaggi e negli uomini meno raffazzonati da abiti artifiziali, e specialmente in coloro che da' propri bisogni sono portati a educare più l'un senso che l'altro. Poi fare esperienze dall'un lato sopra sè stessi e sopra persone della cui intelligenza e buon volere e veracità scrupolosa possiamo fidarci; dall'altro sui bambini di varie età mano mano; e vedere quale l'attitudine naturale di ciascun senso in sul primo, quali i gradi di raffinamento e di deterioramento, e le cause e i mezzi. Acciocchè non cada dubbio sul valore delle osservazioni e delle esperienze, converrebbe operare a caso vergine, e non avvertire la persona il cui senso intendesi mettere a prova, della sensazione che le si vuol presentare. Questo segnatamente in fatto di sapori e d'odori.

L. Dalla identità, congetturata e provata in parte, degl'imponderabili, arguire con l'imaginazione, aiutata dalla scienza, viventi o di nuove specie, o collocati per più o meno tempo in nuove condizioni, che ricevano con un senso le impressioni di tutti, o con ciascuno dei sensi impressioni simili in gradi differenti; che veggano le onde sonore, che sentano al tatto le luminose, che arguiscano l'intensità del calore e del magnetico e dell'elettrico, lo stato dell'atmosfera, e altre qualità o mutazioni latenti dei corpi, a segni finora non avuti o non adoprati. Queste fantasie potrebbero occasionare scoperte vere; giacchè in tutte le grandi scoperte la fantasia ebbe non piccola parte.

ANCORA DEL MANGIARE E DEL BERE.

Vanità quella di re Assuero, che *fece un grande convito per dimostrare le ricchezze della sua gloria e del suo regno, e il vanto di sua potenza.* Che se re Assuero affidava ai suoi cuochi la cura di rappresentare la propria grandezza; altri, e uomini re e uomini privati, la commettono a guatteri ben più imperiti. E l'arte del cuoco è da gran tempo non ultima tra le arti belle, sì per gli apparati che coprono e circondano le mense, ne' quali entra alla peggio e architettura e scultura e pittura, e la poesia dei brindisi, e l'eloquenza dei discorsi politici e letterari (senza contare il dramma del dialogo comico, e gli aculei degli epigrammi); sì per le forme che dànnosi strane alle vivande e che mentiscono le figure così come i sapori. Ma quivi pure potrebbe in sul serio aver luogo il senso del bello, se si rinnovasse la consuetudine degli antichi simposii e convivii tra ospitali e amichevoli, tra dotti e gai; se, non sapendo parlare, o temendo parlare troppo, i convitati si dilettassero di sentire, mangiando, buone musiche e buoni canti, come usano i Tedeschi nelle osterie, e nei caffè gl'Italiani; se la mensa fosse imbandita non tanto in giardini dalle

ombre mutilate e dai viali diritti a fil di spago, illuminati da palloncini che sono le frutta dell'albero della civiltà; ma nel libero sorriso dei campi, da liete alture, nel prospetto del mare, sul margine d'acque vive.

ROMANZO INTIMO.

(Da lettera.)

Mi saluti il sig. B., delle cui favole ho visto un saggio, e mi piacciono. E un saggio di mie stampai nell'*Istitutore* anni fa; e ne ho più di cento, che non somigliano a quelle del Fiacchi, e fiacche non mi paiono: vanno almeno per le corte; e, non portando una moralità splattellata in coda, si lasciano più variamente applicare. E mi piace ch'e' raccolga notizie intorno all'infanzia degli uomini illustri; ma come c'entro io? Le sopraccarte delle lettere, debbo io pigliarle sul serio, e scrivere la cronaca di me pargoletto? Quando un chiarissimo prometteva le vite de' fanciulli celebri, io proponevo che la vita dell'autore mettessesi in fronte al volume. Sul serio, conviene determinare i limiti dell'infanzia; perchè, oltre ai maturi che imbambiniscono, c'è degli uomini rispettabili che conservano le grazie della puerizia nel pensare e nel fare e sin nella faccia; e c'è delle donne che, trattate sempre da bambole, chieggono in grazia d'essere sempre pigliate dagli uomini per balocco. Il tema è bello: ma troppi libri egli avrebbe a scartabellare; e in pochi troverebbe quel tanto che narra della sua infanzia Agostino. Converrebbe potere sin dal primo osservare il futuro grand' uomo, e non raccapezzare di lui più tardi gl'indizii che di quanto egli poi diventò porge a'suoi famigliari la memoria labile, e forse dalle impressioni seguenti alterata. Sovente quelle che paiono singolarità, sono assai meno notabili d'altri segni

più modesti e più delicati; perchè sempre modestia e delicatezza s'accompagnano alla grandezza vera dell'animo e della mente. Or pochi sono che sappian discernere tali segni, pochi anco di quelli che meglio osservano ed amano: ed è di siffatti presagi quel ch'è de' simboli, e quel che una donna mi diceva de' sogni profondamente, che mai non significano per l'appunto la cosa che paiono rappresentare. Si potrà d'ora innanzi coll'aiuto della fotografia tener dietro a ogni minimo svolgere de' lineamenti, che fa nella crescenza il fanciullo, e potranno le arti belle e la scienza del corpo umano giovarsene grandemente: quanto allo svolgersi dell'ingegno e dell'animo, il simile non si potrà mai con pari esattezza; ma giornali, fedelmente tenuti da genitori e da maestri, darebbero traccie preziose dalle quali arguire che, siccome l'adulto e il vecchio non par ritenere punto dell'uomo infante, eppur ne ritiene, così fra gli anni puerili e i maturi, nelle vite che paiono più inuguali a sè stesse, riscontransi corrispondenze degne che siano meditate.

Io se fossi un dotto e un ozioso, vorrei scrivere un libro, al quale porrebbe mano e cielo e terra, il più intimo de' romanzi intimi, intitolato la *Cronaca d' un feto*, cioè la storia dei nove mesi dalla concezione alla nascita; dove il cominciare *ab ovo* non sarebbe difetto. L'embrione (che, se fosse un principe, non potrebbe nella sua minuzia non essere un embrione augusto) racconterebbe per filo e per segno le sue passioni e azioni, i suoi battiti e crescimenti di tutte le ore e minuti, i soliloquii suoi seco stesso, e i dialoghi col corpo e coll'anima della madre. Tutto quel che si sa e che si può indovinare, tutte le teoriche e ipotesi d'embriologia e d'organologia, di fisiologia e di chimica organica, tutte le influenze igieniche e fisiche del cibo e del moto e del sonno, dell'aria e del calore, del magnetico e della luce; tutti gli effetti delle impressioni morali sul corpo materno, e i piaceri e i dolori, e gli atti della volontà virtuosi e i men che retti, e gli abiti costanti e i pensieri, troverebbero luogo in questa intestina epopea. L'unità di luogo e d'azione non mancherebbero al dramma; e anco i limiti del tempo inviolabilmente sarebbero determinati. Quello che Dante si fa

dire da Stazio nel *Purgatorio* non è che un embrione della storia di questo embrione, la qual dovrebb' essere assai più vereconda che nei versi di Dante non sia. I quali toccano del passaggio dalla vita vegetativa all'animale, e da questa alla spirituale, in modo che pare vaticinio delle moderne dottrine della trasformazione, alle quali il Goethe dava un senso panteistico materiale, ma potrebbe svolgersi meno tedescamente. Il mio feto dovrebbe eziandio ragionare sopra l'origine delle idee, e dirne cose feconde, e meno strane del concetto di quel pittore che rappresentava san Giovanni Battista nel corpo di sant' Elisabetta in atto di far festa con un violino. Il fatto è che la scienza embriogenica è tuttavia in embrione; e che i medici più s'impantanano nella materia, e meno ne sanno; e che giornali tenuti da loro, minutissimi, sopra tutto quello che provano le donne incinte (di molte delle quali e' sono oramai i confessori), frutterebbero alla scienza. Si studierà con più cura, speriamo, la fecondità delle donne, dopo provveduto alla moltiplicazione delle ostriche e delle spugne. Questo preme per ora: perchè dell'ostriche sarà grande ricerca per i suffragi universali e per i futuri ostracismi; e delle spugne, per asciugare e assorbire.

L' ORGANINO.

Organino, che vuoi da me tu? Il ladrone chiede la borsa o la vita; ma tu mi lasci la vita per più tormento, e vuoi da me la mercede della tua crudeltà, che non la chiedevano neanco ai martiri i carnefici loro: vuoi che la borsa de' Cristiani ti sia mantice per darti fiato a nuove scelleraggini. I tiranni di Sicilia (parlo della vecchia, che era una sola) non inventarono maggiore tormento dell'organino. Dante cantò di Rinier da Corneto e di Rinieri Pazzo *Che fecero alle strade tanta guerra;* ma la guerra che tu fai dalle strade alle case,

è più assassina; e le *fiere braccia di Ghino di Tacco* sarebbero, al paragone, un solletico. Dante non ha nel suo Inferno il supplizio dell'organino, perchè il medio-evo non aveva inventata tanta atrocità. Il tuo nome finisce in *ino*, per celia spietata, come Carino e il Valentino e Ezzelino.

I posteri non crederanno il nostro secolo tanto malvagio e tanto disgraziato. Tutte le sue colpe e le pene delle colpe sono, come in vaso di Pandora, organino, dentro di te. Un galantuomo se ne sta in casa senza nè fare nè pensar male; e, nel più bello delle sue fantasie, proprio a mezzo d'un discorso che gli premeva di far sentire, lo ferisce il tuo strale come una saetta che penetri nella bocca aperta; lo assorda e lo scorda tutto. E alla prima saetta un'altra ne segue subito, e poi un'altra; e quando il turcasso era da sperare vuotato, e tu ti rifai da capo, più spiritoso e più arrabbiato che mai. Che t'ha egli fatto il mondo misero, perchè a' suoi tanti strazii tu aggiunga questo? e la nostra civiltà non ti pare ella abbastanza selvaggia senza di te? Ajuto, ajuto!

Organino, che mi di' tu? Non dicessi nulla, saresti una beatitudine; ma tu mi porti davanti tutte le strimpellate e le stonature di tutti i sonatori e cantanti barbari. Tu non hai nulla di tuo; e però sei inesausto, impertinente, invaditore. Quelle sonate che furono rigettate fuori da tutti gli orecchi e da tutte le anime, tu le raccogli dalla mota della strada, le chiudi nello scellerato tuo ventre; tu imbalsami l'orribile, l'odorifero appesti, perpetui l'agonia. Tu fai peggio ancora: quelle melodie che ci rinfrescarono i pensieri e ci commossero il cuore, tu le sgualcisci, tu le sciaguatti, tu le scontraffai; e, per più tormento, io le riconosco, e la memoria mi è nuovo martirio; perchè *Nessun maggior dolore — Che ricordarsi del tempo felice — Nella miseria*, come diceva la figliuola del principe Da Polenta. Oh miseria! Se tu contraffacessi le cose in maniera da farle tue, avresti un'originalità che farebbe fremere, ma no inorridire. Io ti so a mente, e pure mi giungi terribile come una cosa nuova: io ti sento dove non sei; e quando ti comincio a sentire, il sangue mi dà un tuffo: io ti aspetto sempre, e pure mi caschi sempre tra capo e collo come un colpo improvviso.

Al primo tocco mi si affollano intorno tutte le memorie che tu hai profanate, tutti i pensieri che tu hai rotti a mezzo, tutte le parole che col tuo strillo hai coperte o rimandate in gola, e svogliate di sciogliere il volo; tutte le impazienze che hai aizzate, tutte le scipitezze che hai seminate per l'aria e istillate nello spirito dei nostri poveri figliuoletti che crescono contaminati da te. La mediocrità è l'avola tua, la trivialità madre tua, la ripetizione tua sorella, la noia figliuola tua; la noia convulsa, quella che sbadiglia ansimando, e il sonno, presso a venire, le è rotto o *da pulci o da mosche o da tafani*. Tu sei la rana di questo grande stagno ch'è il secolo decimonono; tu sei la spugna di tutte le cose volgari; il simbolo della volgarità, anzi dell'epoca. Tu sei dappertutto, e tutto è te. Organini certe mostre d'arti belle, organini certe accademie e scuole, organini certi Parlamenti; certa libertà è un organino con accompagnamento di trombone e di corno.

Organino, di che sai tu? Se tu non sapessi di nulla, saresti la Sapienza di Pisa e altre parecchie. Ma i tuoi influssi corrompono il gusto pubblico, ch'è parte viva della morale pubblica. Quelli che non volevano una corda aggiunta alla lira, come infrazione degli statuti della città, che direbbero in sentire aggiunto all'orchestra del secolo l'organino? C'è un'edilità per far murare in dirittura le case e tirare a filo le contrade in grazia d'un'euritmia melensa che mette nella linea retta ogni specie di bellezza; e per le contrade tripudierà senza freno poi la licenza dei ritmi iniqui? Purgasi la città dai rigagnoli e dai pozzi neri che ammorbano, se ne allontanano i cimiteri; e tu arnese mefitico, tu carogna armoniosa, passeggi tra noi? E creature in forma di donne s'affacciano per sentirti, e ti gettano, invece di quel vaso di fiori che scampò i patrizii veneti da Bajamonte Tiepolo, il soldo dovuto al povero che non parla! Esse, tue bàlie, sono quasi più ree di te. Quest'è più che fango che inzacchera e penetra per gli orecchi nell'anima, più che acqua immonda e pestifera; è un'idra di Lerna che ripullula a ogni sonata, e a ogni divincolarsi delle sue spire fischia. E pensare che c'è in questo globo una qualche città di più che centomila anime, che non ha per le sue strade altra musica che il

fischio del vapore e l'organino, e il clarinetto d'un povero cieco che, accompagnato dalla moglie che porta un bambino in collo o da un figliuoletto cencioso, tutta la giornata spende il suo fiato in dare spirito a quel legno, sotto la neve, e tremante le mani di freddo! Pensare che quel che fa ballare le scimmie, è l'educatore musicale d'un popolo! La cosa è seria, e appartiene al ministro delle cose interne più intimamente che certe cospirazioni. Egli provvegga alla sanità delle generazioni crescenti; più minacciata dall'organino che da trecconi di cibi malsani; e ci salvi da cotesto malfattore.

Organino, che pensi tu? — Io non interrogo quel che pensa chi ti porta e maneggia; ma vo'sapere quel che tu pensi e macchini, che sei meno macchina di chi ti porta e campa di te; come l'uomo che campa del far ballare bestie, è sovente più bestia di loro. E questa è una delle cose più terribili a pensare in questa terribile cosa di ch'io *piango e ragiono*. Le bestie e le macchine si fanno dotte, benefattrici, onnipotenti; e i progressi dell'uomo consistono nel farsi più importuno e più impotente e più organino che mai. È egli un uomo o un nuovo quadrumano costui che dimena il braccio nella inerzia di tutti gli altri organi, nonchè de'pensieri? E il lasciar girare cotesto spettacolo ed esemplare d'oziosaggine premiata, non è egli uno scandalo? Paragonatelo al baco da seta, all'asino; e ditemi chi è men uomo. Avesse almeno un'altra macchinetta accanto, che rendesse un qualche servigio; e, nell'atto di sonare, facesse andare un macinino da caffè, avvolgesse un gomitolo! L'economia pubblica, che troppo spesso si converte in privata per ammenda di quelle cose private che indebitamente diventano pubbliche, ha scoperto che sminuzzare i lavori è un perfezionare quelli, un beatificare il mondo in digrosso: ma pare a me che, quanto più dividesi dall'un lato, più corra il bisogno e il dovere di raccorre dall'altro; e che, se una cosa si fa meglio talvolta da due, due cose altravolta le fa meglio un solo; e che, in questo tanto moltiplicare di faccende e di gare e di brame, chi non sa fare che una cosa sola, foss'anco importante, risica di vivere macchina, e di scoppiare come arnese le cui molle vogliansi tendere troppo.

Ma, checchessia dell'economia pubblica, io domando agli uomini dell'Ordine pubblico, che pensino essi di coteste figure che appariscono e spariscono, erranti come fantasmi, e taluni tarchiati come manigoldi; che non si sa come campino, e quanti mestieri facciano; e se vivessero dell'organino unicamente, converrebbe condannarli pur del mantenere l'inerzia loro con la scioperaggine di que'tanti che stanno a sentirli e li pagano per esserne fradici. Sa egli l'Ordine pubblico quanti organini abbia lo Stato, quanti ne vadano e vengano? Discerne egli coloro che l'infermità rende inabili a ogni fatica, dai viziosamente scioperati? Si è egli mai sognato d'obbligarli a un mestiere, d'agevolarli ad apprenderlo; di fare per essi quel che si farebbe nel caso favoleggiato che avesse a abolirsi il giuoco del lotto, cioè di trovare agl' impiegati delle prenditorie un pane sudato onestamente? Come gli organini sian cosa pericolosa, lo dica il forte del *Diamante*, vinto da loro come Gerico dalle trombe, anzi come Troja dal noto cavallo: *Scandit fatalis machina muros-Fœta armis*. Onde cade di ripetere all'Ordine pubblico quello che il Filicaja a Dio di Vienna assediata dai Turchi: *E te destar non ponno — Da sì profondo sonno — Le gravi antiche offese, e i nuovi torti? — E tu'l vedi, e il comporti? — E la destra di folgori non armi?* Ma forse in cotesto nome mistico d'organino è qualcosa di fatalmente simpatico all'Ordine pubblico; giacchè, se dall'un lato gli enti organici per le nuove scoperte minacciano invadere quasi tutta la natura inorganica, dall'altro la libertà è dal Gall confinata negli organi, e le facoltà dell'anima chiuse in celle come i condannati d'America; e quelli del potere civile sono *organi*, e abbiamo le leggi *organiche*, e l'*organismo sociale*, e lo *scientifico*, e tutto il mondo si scombussola per *organizzarsi;* e gli stessi puristi accettano la parola barbara come se fosse un organino di Barberia, contenti di raggiustarla alla vecchia, dicendo *organare*.

Quando sentonsi le più leggiadre musiche di teatro strapazzate, e quasi tirate a coda d'asino, per le strade, e le più sguajate musiche di teatro, suonate nelle chiese, stuonare all'anima peggio che le più ingrate stuonature non facciano

all'orecchio; si riconosce che l'organino è vendicatore dell'organo; e ammirasi con terrore avverata anche qui la gran legge della profanazione profanata, della corruzione corrotta, della tirannide tiranneggiata, de' bindoli abbindolati. Le arie da ballo portansi in chiesa, il *miserere* si balla; e il ballo nè in teatro nè in casa è più arte bella, è salto, vertigine, brancichio.

Nulla di quel che appartiene all'arte, è dappoco; ma intimamente riguarda l'educazione privata e la pubblica. Se quell'antico oratore voleva un flauto dietro a sè per intuonare il discorso; che diremo noi del secolo che riceve l'intonazione da un organino? Non appartiene egli forse all'uffizio degli edili insieme e degli educatori vietare che in cotesta cassetta rammontinsi le spazzature del teatro e della taverna per poi sparpagliarle per tutte le vie a modo di fiorita ogni dì? Cotesta scuola non gratuita di goffaggini, aperta al popolo *sub dio*, non si patisce, credetelo, impunemente. Il bello ha troppo che fare col buono, il brutto con le turpitudini: e se i governanti non se ne accorgono, peggio per loro e per noi. Se i cittadini soffrono pazientemente siffatti assalti della trivialità petulante; se non si sollevano contro; tanto più la loro insensibilità ci avrebbe a far rabbrividire di compassione e spavento, avrebbe a farci gridare col Filicaja suddetto: *Ite, abbattete, — Dissipate, struggete — Quegli empi....* Dico gli empi ordigni, non gli uomini che si fanno macchine delle macchine.

Ma, perchè tutti gli abusi hanno radice in qualche uso buono o passato o possibile, l'organino anch'esso ci canta in suo metro una grande verità, una necessità invincibile della natura umana, che d'armonia ha di bisogno come di pane. Senonchè, siccome dalle ghiande al pan di grano ci corre, così dalla musica dell'organino a quella che un giorno sarà parte viva di tutta la vita; quando gli atti privati e pubblici della giornata saranno annunziati da suoni e da canti; quando ogni arnese, non come i tavolini che ballano mutoli presi da capogiro, parlerà melodie; quando i suoni sommessi e soavi, senza piagare gli orecchi, penetreranno nell'anima; quando un sol tocco di strumento risveglierà la memoria di tutto intero un concetto musicale; quando ne' collegi e nelle scuole

alla campana e alla tabella sottentreranno macchine armoniose, a destare, a muovere, a imporre gli ordini, e anco i gastighi; quando e l'arte e il mestiere perfezionati daranno agevolezza e di mutare le macchine e di variarne le sinfonie; quando comoda varietà sarà fornita dal barattare d'una in altra casa o città gli arnesi canori; quando più macchine di più case e dell'intera città potranno in momenti solenni, contemperate, innalzare in accordo le note loro consonanti all'armonia degli affetti. Ma sinattanto che questo tempo non giunga, attenghiamoci all'esempio degli esuli lungo l'Eufrate (chi non è esule? chi non è Lombardo? dove non è Babilonia?); *suspendamus organa nostra.*

IL TEATRO E LA CIVILTÀ.

Poco più di dieci anni dopo morto l'Alfieri, nel teatro di Sebenico io vedevo rappresentato tra altre sue tragedie, il *Don Garzia*, che non so mai recitato in Italia, e una commedia del Molière nuova alla scena italiana dopo le tante bricconerie che la infestano. E non era noto il *Barbiere di Siviglia* del Rossini, allorchè i dilettanti di quella cittadetta di non ben semila anime, mista di due schiatte e due lingue, rappresentavano la commedia del Beaumarchais, nella quale faceva con assai buon umore da Don Basilio Spiridione Mazzoleni, non si sognando d'aver a essere padre d'un cantante che empirebbe della sua voce e d'applausi i teatri di Trieste e Milano, commoverrebbe in modo insolito gli animi di Portoghesi e Americani. Di lì a poco, io giovanetto, scandalizzato vedevo il Mazzoleni nel parlatorio d'un monastero tendere attraverso alle grate onestamente, come promesso sposo, la mano a una fanciulla, congiunta per affinità alla famiglia di Filippo Bordini, vescovo che forse unico rammenta gli eleganti prelati italiani del cinquecento, siccome

i segretarii di quel tempo rammentò poi, ma con migliore probità e con fede più seria, Antonio Marinovich, amico mio e benemerito del mio ingegno, d'altra famiglia e terra dal colonnello dotto e probo che in Venezia ebbe misera fine; Antonio, alle cui giovanili cure dovevansi le rappresentazioni elette che dico. L'alunna di quel monastero aveva a essere madre e di questo Francesco cantante e d'un medico; il quale io, ritornando da lunga peregrinazione d'esilio, raccomandandolo, feci famigliare più che discepolo a Giacomo Andrea Giacomini. Il medico, fattosi padre ben presto agli orfani fratelli, lasciava a due prendere l'abito sacro; quand'io gli scrivevo: « Se l'un de'due non si sente chiamato all'altare, la brama del tozzo non ve lo tragga. » Eccolo tratto alla scena. E nell'entrare inaspettato la mia povera stanza, egli giovane e sulla strada della ricchezza, mi ridiceva per saluto le parole della mia lettera dimenticate.

Studente in Zara, operoso già a guadagnarsi col lavoro il suo pane, quindi ito a Vienna; ivi fatto orfano anco del benemerito fratello, Francesco Mazzoleni vedeva più e più buio l'avvenire, allorchè gli si aperse la nuova via insperata alla sua stessa fiducia giovanile. Usciva egli con altri Italiani di teatro una sera, cantando delle arie sentite, ignaro di musica, e inconscio della sua voce: cantavano come suole in Venezia e altrove, che popolani inesperti veggonsi nel mezzo della via fare coro, e in belle attitudini l'uno all'altro avvinti o appoggiati, con visi e fronti ispirate pascersi d'armonia; gioia ignota ad altri paesi del settentrione d'Italia, dove sufolando maltrattano la musica dell'organino, che maltratta le musiche francesi, le quali maltrattano l'italiana. Passa di lì il Basadonna, già cantante di fama, e allora maestro di canto; discerne una voce potente, si ferma a ascoltare, fa al Mazzoleni ripetere l'aria; lo prega di passare da lui; lo risente maravigliato, gli annunzia ch'egli ha un patrimonio nella sua voce; con cordialità d'artista e di veneto e di buono e ingegnoso uomo ch'egli era, gli si offre, l'ammaestra, lo sovviene, lo crea.

Di lì a pochi mesi il Mazzoleni è cantante applaudito; apprende a un tratto più musiche che i provetti non soglia-

no, e rapisce di lancio la corona da tanti sudata per anni. E se ne dimostra meritevole moralmente, consacrando i suoi primi guadagni all'orfana famiglia, avviando agli studi di chimica non meccanica e non mercante un de' fratelli, che saprà farne onore a lui e alla patria; riscattando la casa paterna, eredità che dimostra l'agiatezza de'suoi antenati, venuti di Bergamo, di quel ceppo che diede le *Rime Oneste*, e che fu anche trapiantato in Corfù, dov'io, esule, mi abbattevo a trovare una lite ricca, difesa per i Mazzoleni da Niccolò Delviniotti, che, giovane, ebbe commercio di lettere col Cesarotti e col Bettinelli, che fu condiscepolo al Foscolo e suo coraggioso sostenitore in brighe scolaresche per debiti non proprii ma d'esso Foscolo, fu collega nell'Accademia Ionia a Carlo Dupin; e tradusse l'*Odissea* in modo da potersi assai volte con vantaggio comparare alla lodata d'Ippolito Pindemonte.

Da quel di Bergamo venivano altresì gli ascendenti materni del padre mio, del casato de' Bàlio, nome che li non attesta nè civile balia nè venale baliatico; e bàlia davvero fu a me per amorevolezza gratuita qualche mese di tempo l'ava paterna di questo cantante, la cui casa è a me memoranda e per questo, e perchè ivi una sua zia e maestra di mia sorella patì strazii lunghissimi d'inaudita agonia. Giovanetta, in una gioiosa scampagnata diede della testa in uno stipite con tal botta che fece saccaia dentro, e fu forza aprire il cranio; e ogni mattina, per più anni, durava il chirurgo, spaventoso come la morte in persona, a frugare co' ferri sin presso al cervello, reprimendo lei i gemiti e i fremiti per rassegnazione disperata. Ma la gracile persona aveva sortita tempera così forte dalla madre robusta e dal padre cacciatore per la vita, che potè sopravvivere a quei tormenti; e, rammarginata la fiera piaga, rimanersi a languire quaggiù tuttavia: tant'è vero che nei dolori e del corpo e dell'animo è una virtù spesso la quale ristringe in sè, anzichè dissipare, la vita; e tanto tremenda luce da queste esperienze riflettesi sopra quel verso d'infernale profondità:

Poscia più che il dolor potè 'l digiuno.

Ma se la fibra de' più lontani generanti è provato quanto possa sui tardi nepoti (provato e dalla più diretta somiglianza de' nepoti cogli avi che non co' padri, e dal conservarsi per secoli le fisonomie della razza fra confusione di sangui e diversificarsi d'abitudini e tramutamento di climi remoti e opposti), non parrà strano s'io credo che nella voce potente di questo Mazzoleni abbiano influenza il braccio e l'occhio e il piede sicuri dell'avo cacciatore, e l'origine bergamasca, paese di gente privilegiata a sentire e a rendere l'armonia.

Singolare riscontro. A questo cantante di Sebenico già vengono da più parti d'Italia e d'Europa canti di lode; e a un mutolo della medesima terra e alla madre di lui indirizzava un suo canto quella Caterina Brenzoni che lascia, morendo, così bel nome di sè. Io conducevo a Verona quel mutolino, raccomandandolo alle benefiche cure di lei, e sperando nella scoperta altamente predicata del Pròvolo, che intendeva ai mutoli ridare la voce, e sostituire questo all'ammaestramento de' gesti. Senonchè, quand'io lo pregai di mostrarmene saggi, non se ne ritrovando tra gli alunni presenti, mi fu attestato di un tale che non era più lì, che parlava, e dal muovere delle labbra coglieva l'altrui parola; e il buon prete si mise egli stesso a canticchiare per darmi a intendere come i mutoli cantino. Mi cascò il fiato: pur nondimeno fidai e nella probità ingegnosa dell'uomo e nell'altrui testimonio; quando la morte lo involò alle speranze. Ma i primi versi che la gentil Veronese diede alla luce, furono ad un cantante della vecchia buona scuola italiana, il Ronconi; e que' versi, per riscontro onorevole a un compatriota del Mazzoleni, consuonavano ad altri stampati qualche anno prima;[1] se non che a dileguare ogni sospetto

[1] Memorie poetiche.

— Una materia, in varii modi ordita,
Voi, zeffiri, produsse, e voi, ruscelli:
Esce d'un solo amor la vostra vita,
Fiori ed augelli.
. . . .
Un sereno, immutabile, profondo
Spirto i suoi germi
Spande nel giro delle sfere ardenti,
Getta nell'ozio delle tombe oscure.

d'imitazione men che libera, sopravvennero mano mano altri componimenti della Contessa, tra' quali paiono a me dei più notabili quelli a un Fanciullo, a un Angelo, al Fior della neve.

Ora venendo al Mazzoleni, gioverà rammentare, che se la natura lo ha fatto cantante, artista possono farlo soli lo studio e la mente e l'affetto. Certo è che le doti di natura, specialmente in chi segue le arti del bello sensibile, sono inarrivabili alla mera industria umana; ma certo è altresì che le ricche doti naturali non fanno che accrescere il debito del ben adoprarle, perchè ricchezza non usata o male usata è peggio che miseria, è corrompitrice. Anche in questo i primi passi di lui paiono oltre l'aspettazione felici; perchè

. . . .
L'una nell'altra essenza si rifonde,
E più rinnova quanto più si mesce;
Cigno che più si tuffa, e più dall'onde
Bianco riesce.
Entro la vita del mio stanco frale
Altre s' accendon vite a cento a cento;
. . . .
In ogni istante è un' infinita ampiezza
D' anni; ogni spazio è l'universo intero.
Il buio è luce, e l'umiltate altezza:
Tutto è mistero. —

Versi della C. Brenzoni.

Quel profumo che spande il fior gentile,
Quella luce che pura ogni astro invia,
Quell' aura dolce di che lieto è aprile,
Tutto è armonia.
Ella nel cheto murmure d' un rio,
Del par che in le sonanti acque del mare,
È sin dove è l'avello, ove è l'obblio,
Ella ha un altare.
. . . .
Nella infinita d' animai famiglia
Spira l' amor che li conserva e accresce;
Per lei la morte altre sembianze piglia,
Vita riesce.
. . . .
Stringe in connubio sua divina mano
Spirito e frale.
. . . .
Quanto nel mondo si distrugge e crea,
Da lei deriva.
Come al pensiero la parola, il suono
È veste all'armonia che l'orbe innonda.

la forza della sua voce è già dominata da agilità, gli ardimenti sicuri, la pronunzia tende a far sì che dal canto risalti, non sia soffocata, come accade ai più, la parola. Questo è difetto non solamente della moderna musica più fragorosa, ma e delle parole inette che a nessuno importa d'intendere, anzi è meglio non intendere, e figurarsi di stare al dramma come a una sterminata sinfonia, e prendere il cantante stesso come un non so che poco più o poco meno d'un flauto e d'un corno. Viene anco dal poco intelletto e affetto dei cantanti medesimi, i quali, col mangiar le parole e ridurle a grida inarticolate tra lo strido e il trillo, sperano far tollerabile la propria bestialità o tiepidezza. Giova che tutta Italia non abbia sola una scuola di canto, che pur in ciascun paese si lasci luogo a ogni possibile varietà; ma allora è mestieri che ciascheduno artista faccia scuola da sè, sia modello. La libertà in ogni cosa quanti ha diritti e comodità, tanti ha obblighi e risichi. Forse era troppa la licenza che si prendevano i vecchi cantanti dei quali ci giunse la fama, che la musica appena adombrata dal maestro, colorivano alla sua guisa ciascuno, e lussureggiavano in fioriture: ma il canto moderno è reso troppo servilmente alla lettera; troppo può sopra il cantante la carta e l'orchestra; e, quasi in pena di ciò, troppo spesso il maestro condanna sè stesso a comporre un'intera musica per un cantante (come poeta che accomodasse l'intreccio e i versi della sua tragedia in servigio d'un attore), a scrivere per sola una voce; ond'è che da altre labbra quelle melodie paiono inefficaci, sebbene con più mente talvolta e con più cuore eseguite. Poi, nella musica recente la rapidità rumorosa s'alterna con la penosa lentezza dei pezzi concertati, in cui si raccoglie tutto lo sforzo, lasciato in abbandono il recitativo, nel quale i cantori d'un tempo si dimostravano attori e commovevano profondamente. Poesia senza musica è men che mezza: or se il tempo è ancora lontanissimo quando parrà assurdo fare versi da stampare o da declamare, quando il canto ne sarà accompagnamento così indivisibile come il suono; facciasi almeno che quelle parole che alla musica son destinate, siano musicate davvero, e cessi la differenza che ponesi tra recitativo e

cantabile, come tra ballabile e mimica. E se questo non piace, siccome nella mimica altri gestisce e altri balla, così nel dramma altri pronunzi o urli gli endecasillabi, altri gorgheggi o fischi i quinarii. Le son cose in vero che parranno incredibili ai bisnipoti: e s'io non sperassi che i secoli futuri si rideranno del nostro, dispererei della specie. A vedere questo grande strumento della parola, il qual potrebbe tanto all'educazione degli animi umani, essere così maltrattato e maltrattarli; a vedere tanta ispirazione musicale quanta sopra l'Italia ne versa Dio col suo sole, miserabilmente dispersa; tante potenze d'ingegni e d'organi e di suoni e di sentimenti perdute, anzi pugnanti tra sè, fare sconcerto invece d'armonia, e di creazione caos; lo spirito freme d'ineffabile pietà e di spavento.

Ma se al creatore di musiche conviene non si far nè tiranno della parola nè servo della voce, non servire, dico, a qualche organo privilegiato, riducendo l'arte sua quasi a vivere d'eccezioni; conviene al cantante non si fare altresì nè servo alla musica, nè tiranno della parola; e tenere a vergogna il poter pretendere che tale o tal verso o vocabolo sia mutato perchè a lui non garba. Se il Mazzoleni è destinato, come pare, a durevole fama e quindi a pericolosa autorità, non vorrà, speriamo, abusarne; anzi servirsene al meglio: e, vedendo che un solo oramai è il maestro la cui maniera si fa dominante, saprà, e per maggiore diletto degli uditori, e per rinfrescare l'arte nel passato e avviarla a incrementi novelli, con la voce sua avvivatrice risuscitare le musiche belle sepolte, e ascoltanti e compositori educare. Saprà richiedere da questi che scelgano drammi degni d'essere sentiti da uomini; drammi che, con l'armonia delle note, portino per Italia affetti innocenti e magnanimi, e con la lingua italiana per tutta la terra li spandano. Così, ricusando di farsi interprete a cose bruttamente sciocche, e facendo della sua voce tesoro anche in pro degli infelici che rincontrerà nella via seminata d'oro e di fiori, egli sarà artista vero, onorerà grandemente la sua piccola patria.

Si rammenti che Sebenico diede a Venezia Marco Polo (nè sola questa famiglia di patrizii meglio che re); diede

quell'Andrea, i cui quadri sono oggidì gioielli delle più cospicue gallerie, nè Tiziano li avrebbe comprati e lodati per proteggere un pittore povero se lo credeva un povero pittore da sovvenir d'elemosina; diede il Rota, incisore non delle turpitudini dell'Aretino, ma del Giudizio di Michelangelo e della battaglia di Lepanto; diede il Veranzio, inventore di macchine nuove, che vaticinò invenzioni avverate da scienza più provetta, da industria più animosa: ma il suo libro ha concetti che a questa industria e a questa scienza superba sorvolano. Nè so quante tra le città dell'Europa moderna dominanti saprebbero oggidì edificare, quante possano pur vantare edificato dagli avi, un tempio quale è quello di Sebenico, con arte sì elegante e ardimentosa costrutto da sola la munificenza di quegli umili cittadini. E, perchè il clima e il suolo debbono potere e sugli animi e sugli ingegni, non è da tacere che l'aria tra di mare e di monte, mossa e da impeto di venti e da respirò d'aure consolatrici, aggiunge in Sebenico alla salubre serenità di quel cielo, distinto d'un zaffiro sì fino, d'un perlato sì nitido, e di colori sì gai delle nuvolette rallegranti la sera e specchiantisi verecorde amorose nel mare, che nè in Grecia nè altrove io vidi mai aspetti di più armoniosa varietà. E il suolo, arido ma pregno di sali fecondi, darebbe frutte e vini squisiti, se coltura in prima li preparasse, e arte poi: e il mare, dà pesci di bontà ignota al Tirreno; e il canale di Sebenico con quel di Costantinopoli soli hanno (e l'attesta anco il Firenzuola, che studiò e menò a studio gli animali con miglior senno di quel che facesse le donne) il déntice coronato.

Ma ad un botanico di Sebenico, il professore Roberto Visiani, era serbato il privilegio, forse unico, che una testa coronata, il re di Sassonia, rivedesse le bozze della sua *Flora dalmatica*; più bello che Carlo V, chinarsi a raccattare e porgere a Tiziano il pennello caduto. Non è allusione mendicata, ma storia, questo passaggio dal déntice di Dalmazia alle stampe sassoni; e leggo nel Salmo 148: *Omnes abyssi.... ligna fructifera... bestiæ et universa pecora, serpentes et volucres pennatæ, reges terræ et omnes populi, principes et omnes iudices terræ.*

Era di Sebenico quel generale Semonich, che, ito con l'esercito napoleonico in Russia, vi rimase prigione, e si sposò a una bella Giorgiana; e fece per anni la guerra del Caucaso, la quale e' diceva a me disperata di termine, e mera palestra sanguinosa, quasi coto da aguzzare le spade che poi brandirannosi contr' Asia o contr' Europa, contro tutti e per tutti, secondo il fat della luna. Ferito sì ch' e' non poteva più la guerra, militò, con altrettanta astuzia con quanto già di valore, in corte di Persia; onde gl' Inglesi, stizziti d' una vittoria riportata da lui, al rifare de' patti, richiesero che Russia lo levasse di quella ambasceria; e Russia lo pose governatore della cittadella di Varsavia, per premio secondo lei, secondo me per gastigo. Rivide, ricco e onorato, la patria: e prima di salire le scale de' suoi, volle entrare a pregare nella chiesa dove il padre suo era sepolto; il padre gentiluomo e avvocato valente, ma vissuto tra la dissoluzione veneta e la nuova corruzione apportata di Francia come mercanzia preziosa. Onde la sua morte, accaduta fra dolori e urli atroci la notte del *Corpusdomini*, ch' egli stette dal terrazzino a guardare la processione con piglio irriverente, insultando la fede del popolo, fu con terrore giudicata punizione di Dio da chi non pensa come un sospiro possa espiare una vita. Il soldato russo, nella memoria del padre, inginocchiato piangeva. E fu munifico a' suoi congiunti; e amò rivedere a uno a uno e regalare i suoi commilitoni del tempo napoleonico, poveri villici ma prodi, com' è natura e uso storico di quella gente; taluni fregiati della croce d' onore le misere vesti. Cercò in Venezia di me; senonchè, e per pudore e per accorgimento, non accennò al secondo fine assai manifesto della sua gita, ch' era per rammemorare a' popoli slavi la Russia; ben più avveduto e ben più conoscente della tempra dalmatica e della mia, che non fosse un professore di Mosca venuto anch' egli al fine stesso, il quale distribuì a certi pochi fedeli del rito greco, scoperti nell' Istria, paramenti e messali, e a me propose di scrivere in un giornale russo. E lo stesso conte di Nesselrode aveva pochi anni prima pescato a Venezia un patrizio impicciato ne' debiti, e da lui e da un altro straniero avute, con altre notizie

parecchie, le misure della profondità di quel porto, abbastanza lontano dalla Crimea: e il patrizio, di furberia semplicetta, me lo raccontava, quasi superbo della sua missione, giacchè tutto è oramai missione, apostolato, fraternità, martirio, redenzione.

La casa paterna del guardiano di Varsavia, attigua alla edificata da mio avo, adesso è parte della eredità mia paterna: e nella camera appunto dove egli nacque io leggevo la Bibbia e il Malebranche, Virgilio e il Cartesio, Dante e il Kant, Demostene tradotto dal Cesarotti e il Thomas lodatore del Cartesio e imitato dal Cesarotti, il Machiavelli ed il Vico, le vite del Cellini e del Marmontel, il Gravina e la Stael, l'Alfieri e lo Schiller, i frammenti delle satire di Lucilio e nelle gazzette i congressi e le morti de' principi. E nelle non lunghe dimore in patria (chè gli agi domestici non mi allettarono mai) iniziavo per vago istinto i leggieri e incompiuti e insufficienti miei studi; e segnatamente tra la state del 1822 e il verno seguente, ero in raccogliere dalle opere di Cicerone materia a un libro sulla caduta della repubblica e gli uomini di quella età più notabili, alla foggia del *Platone in Italia*, quel libro del Cuoco ch' io comentavo con passi d'antichi e a sempre più innamorarmi delle antichissime glorie italiane, e a un po' meglio intendere il Vico, alla cui imitazione investigavo la sapienza riposta nelle radici greche e latine e la storia celata negli epiteti mitologici dell' Iliade, la qual trascrivevo e imparavo a mente insieme con Dante e Virgilio e Orazio e gli epigrammi dell' *Antologia* e questi recavo in latino, l' *Iliade* in versi sciolti, in prosa affettata la *Nuova Eloisa*; e del Rousseau m' inebriavo, senza che però mai mi piacesse il *Contratto Sociale*, nè il *Principe* del Machiavelli; e confutavo il *Saggio*, celebre allora e da Roma lodato, del Lamennais, e il suo Criterio della verità, e, tradotta la confutazione in latino la inviavo al Rosmini; e in verso e prosa italiani e latini vaticinavo a lui, novello sacerdote, la sua futura grandezza; e da esso e da altri d'Italia ricevevo con brama ansiosa lettere consolatrici della mia solitudine: e prima d'allora in Lucrezio e nel Petrarca coglievo i modi da far potente il linguaggio italiano; e poi comentavo

Orazio e il Parini; e i *Sinonimi* del Grassi fermavano il mio pensiero, non presago del soggiorno mio di Toscana, nè del ponderoso volume che ne nascerebbe; giacchè allora il lavoro sulla *Roma di Cesare*, e l'*Iliade* volgarizzata, e un libro di filosofia erano le mie mète supreme; e della legge, non appresa ma corsa all'università di Padova, assaggiavo un po'; e m'addestravo all'arte dell'assiduamente ricorreggere il verso, e del lavorare, come poesia accurata, la prosa. Di contro alla casa ove il Semonich nacque, era la chiesa dove fu sepolto suo padre e il convento ove un suo zio buono visse e morì di subito anch'egli (sì poco è vero che tal morte sia pena sempre); e quivi erano scuole dov'io ebbi condiscepolo il Visiani, che sin da giovanetto mostrava amore felice de' fiori e de' campi e degli studi eleganti. Ivi ebbi i primi elementi da un frate, che morì cieco; e che dell'Italia e di Venezia segnatamente parlava come di paradiso: ebbi un po' di filosofia e di fisica e di matematica da un altro, che morì anch'egli di tocco, e aveva studiato in Firenze, e mi raccontava come nel giardino di Boboli i figliuoli di Leopoldo, il futuro imperatore d'Austria e il vicerè d'Italia, si baloccassero a buttar pani sbocconcellati a' pesci de' vivai per vederli guizzare a fior d'acqua come se fossero accademici; ebbi lettere latine da un mio zio, frate santo, sul fare di que' de' Fioretti, ma non della ilarità di Francesco, e che m'amava d'affetto provvidamente severo, e gli errori di qualche mio condiscepolo, non saputi correggere da me, faceva ricadere con un vento secco d'acuti rimproveri in palmate frizzanti sulle mie gelide dita. Il degno uomo, erudito di cose sacre, non aveva tanta finezza da sentire il bello quanto il buono ed il vero: ma quella commendava in altrui, segnatamente in Filippo Bordini, che in quel luogo medesimo mi fu poi privato maestro. Esso zio fece per mio uso copiare tutto intero a un Mazzoleni, zio di questo cantante, tutto intero copiare il Trattato del Bisso, ascendendo ai secoli che precedettero l'arte della stampa; onore non meritato nè da me nè dal Bisso: ma io, nuovo Delfino, di questo lusso mal profittai, chè del Bisso manoscritto non seppi fregiare la mente mia, e non lo lessi. Ben lessi, pur troppo, le Rime

Oneste di quell' altro Mazzoleni, che, non sapend' io discernervi i buoni e i mediocri e i cattivi, mi fiaccò i nervi del dire, sì che poi lunghe cure e letture di migliori e battiture di critici e percosse di traversie a malapena bastarono a ritemprarmi.

Rieccomi al Mazzoleni cantante; e, siccome egli per Zara, e Vienna e Venezia e Parigi e Rio Janeiro venne a trovarmi in Torino, io per lungo giro di luoghi e di tempi lo raggiungo in Oporto con alla mano le Rime Oneste, augurandogli per tutta lode d'essere un tenore onesto, nel senso che Beatrice *soave e piana — Con angelica voce in sua favella*, dice onesto il parlare del Maestro di Dante, e soggiunge: *Che onora te e quei che udito l'hanno;* nel senso che Dante cantava a Sordello: *O anima lombarda — Come ti stavi altera e disdegnosa — E nel muover degli occhi onesta e tarda!* Altero non vada il Mazzoleni d' un dono che leggermente s' abusa, e che presto vien meno; ma s' affretti a farlo strumento di sensi e d' opere che sopravvivano all'alito suo; sia onestamente sdegnoso degli applausi che corrompono l'anima, tentano a sfoggi importuni di voce e a strapazzi dell'arte, fanno l'artista adulatore ciarlatano e schiavo degli orecchi e de' pregiudizii: canti *soave e piano*; chè vigore per certo non gli mancherà: curi la finitezza; chè il forte dal delicato ha risalto. Se nella voce sua sentesi veramente il tremito sonoro di ben temprato metallo (nè senza perchè questa è imagine appropriata a' suoni, nè senza perchè son sì belli i colori metallici, e feconde le terre ricche di questo elemento, e nel sangue ci corre metallo); pensi che quello è strumento da doverlo lo spirito più dell'anima che del fiato animare. Questo è a me uno dei versi di Dante più belli: *La voce mia di grande affetto impressa.* E Dante sentiva e sapeva la musica; e amico suo era il cantore Casella. La voce, se non bene impressa d'affetto, è materia adatta, fors' anco preziosa, ma l'impronta del bello le manca. *Non ciascun segno — È buono, ancor che buona sia la cera;* e se è male che la materia sia *sorda* a rispondere all'arte, male è altresì che l'arte non corrisponda a natura. *Pectus est quod disertos facit*, dice dell'oratore l'antico maestro, e può ri-

petersi del cantante, e qui *petto* intendersi non per contrapposto a voce di testa o di naso o di gola, ma, proprio, di cuore. Taluni de' cantanti da me sentiti nella mia giovanezza erano per questo potenti più del Rubini, di Bergamo anch'esso, e d'altri applauditissimi poi. Tali il Tacchinardi e il Crivelli, e quella stessa Grassini che prima forse tentò il vincitore di Marengo a essere ingrato alla sua Giuseppina, e allentò i nodi che il divorzio aveva da ultimo a sciogliere. Non già che gli artisti rammentati ragionassero sull'affetto, e che sempre lo sentissero puro ed alto; ma il modo di quel loro canto provava che lo avessero almeno qualche volta in lor vita sentito. E così, quando negano al Rossini coscienza degna delle sue creazioni, io non dico che con altra educazione e altre consuetudini e' non potesse volar più sublime; ma dico che, siccome le sue novità son tutt'altro che ignoranze e muovono da erudizione e da scienza, così l'apparente leggerezza dell'uomo e l'affettata familiarità e svogliatezza velano un'arguzia e un senno terribilmente profondo, che, sotto la maschera di Figaro e di Dandino, medita Mosè o freme Otello.

Esempio memorando di quel ch'io dico fu Gaspare Pacchierotti, cantore d'ornato ingegno, e attore che i difetti della natura seppe per virtù di lunghi studi correggere e volgere in pregi. Non è gran lode che in Londra e' movesse gl'Inglesi alle lagrime, se i docili isolani per mettersi la pezzuola bianca agli occhi aspettavano il segnale del duca d'Orléans, il quale allora non sognava di certo la *Marsigliese* e la fiera uguaglianza alla quale avrebbe la sua e tante illustri teste assoggettate la scure. Ma sebbene tanta fosse da per tutto l'efficacia di quel canto, il Pacchierotti, famoso, tremava della fama e dell'arte propria, nè senza peritanza si presentava a nuovo uditorio; dalla qual trepidazione cresceva forse alle sue note morale potenza. Così, cercando taluni in Parigi perchè la facondia del signor di Lamartine non potesse punto sugli animi, io sentivo Alfredo di Musset rispondere argutamente: *il n'est jamais ému.* Prova di modestia prudente e di coscienza dell'arte diede il Pacchierotti lasciando di quarantacinque anni la scena, nella piena vi-

goria delle forze, tentato indarno da applausi e profferte inebrianti, per non trovarsi inuguale a sè stesso, e si raccolse in vita solinga, non digiuna di studi nè d'opere buone; e meritò, come uomo, la stima di letterati illustri e i fastidii della polizia napoleonica, che l'onorò della carcere. Dacchè era fatale a Napoleone il prendersela con gli artisti, co' filosofi, e con le donne; e vale per una delle sue vittorie la risposta che il fiorentino Cherubini (serbatosi fiorentino pretto dopo quasi mezzo secolo di dimora in Parigi) diede all'imperatore, che, per pungere lui, gli lodava la musica d'un non so chi: *gli è perchè Vostra Maestà ama la musica che la lascia intanto pensare ai negozii dello Stato*. Chi vide il Pacchierotti già decrepito, mi raccontava com'egli solesse tuttavia porsi al cembalo, e a bassa voce, quasi trillo d'uccello che prova se stesso, pascersi delle pensate armonie, e come da que' suoni senza parola scolpita spirasse un indicibile incanto. Il Rossini fece visita al vecchio, che chiedeva riverentemente da lui musica meno rumorosa e più schietta; ma quegli: datemi de' pari vostri che cantino. Tra le maraviglie di quel canto narrasi come in un teatro d' Italia la commozione una sera si trasfondesse dagli spettatori ne' suonatori stessi, gente indurata per uso alle illusioni sceniche, e tutta occupata al suo leggio e al suo strumento. I suoni ristettero; il cantante, com' uccello a cui manchi l'aria e il respiro, si volge al capo d'orchestra, e: *Che fate voi? — Piango.*

IL DRAMMA, LA MUSICA, IL BALLO.

ANCORA DEL SIG. MAZZOLENI.

Pensando come il Goldoni approfittasse non solo de' costumi e del linguaggio del popolo, osservati con arguta docilità, ma de' concetti de' suoi predecessori nell'arte; e rammentando come siasi detto il simile del Rossini, mi venivano

trovate tra questi due ingegni, tanto diversi, certe conformità che mi sia conceduto notare. Ambedue nell'attingere alle tradizioni antiche, men dispregiate da essi di quel che paja, trovatori di un genere nuovo; ripresi ambedue delle innovazioni tentate; ripresi, e applauditi: ambedue di felice, ma non sempre ugualmente felice nè libera fecondità. Trattarono soggetti varii, tolti da disparatissime età e nazioni: colsero l'inspirazione quasi a volo da un'occasione fuggevole, dalla stessa necessità; e il rincontro d'un Armeno per via dà al Goldoni il soggetto d'una nuova commedia; e il Rossini, stando a letto, per una casuale congiuntura, corona il suo Mosè con quella immortale preghiera. In Francia trova il Goldoni il suo *Burbero*, il suo *Guglielmo* il Rossini; in Francia l'uno e l'altro rinnovano la propria maniera; non però sì che quella commedia non rammenti la *Casa nuova*, e quella musica non si mostri sorella alle nate sotto il cielo d'Italia. Tenutisi ambedue fuori della politica, ma vissuti meno servilmente di molti politicanti e liberaleggianti da trivio e da archivio: mesto l'autore delle *Baruffe chiozzotte*, quel della *Semiramide* gajo; ma più serii ambedue che ai leggieri non paja, più che non vogliano parere essi stessi. Parlano entrambi il francese meglio che l'italiano; e in Francia vissero troppo a lungo, e troppo presto smessero l'arte loro: ma più altamente onorati (forza è dirlo) dagli stranieri che in patria. Viveva fino a pochi anni fa la commedia del Goldoni sulle scene francesi; cantasi il *Tell* tuttavia: ma cantanti italiani rendono meglio la musica del Rossini; e meglio che dai correttissimi attori del gran teatro parigino, recitavasi il *Burbero* dall'unico e non dimenticabile Vestri. Rappresentate da attori simili a lui, le commedie del Goldoni non parrebbero così languide come a taluni pajono; e cantate a dovere, non da uomini e ad uomini pieni omai di tutt'altra musica, le opere del Rossini avrebbero più freschezza di vita. Non già che e nell'uno e nell'altro non siano qua e là languori e difetti; ma e' sono difetti della esuberante abbondanza, i languori del forte.

Lo sforzo non si fa mai nel Rossini sentire; nè chi lo canta è condannato a sforzarsi. Un artista applaudito quale

è il Mazzoleni, dovrebbe con più coraggio provvedere e al proprio petto, tuttochè robustissimo, e all'arte inferma e allentata per troppi conati, facendo con la mediazione autorevole della sua voce gradite le più elette musiche d'altri tempi; non condiscendendo ai pruriti dell'uditorio, ma imperandogli che s'inchini a ogni bellezza vera, educandolo a sentirla viemeglio; dovrebbe certi applausi temere, che scoppiano tanto più fragorosi quanto la musica è più strepitante. Per suprema e mercede e corona, noi gli auguriamo che la sua voce e il suo senno possa ai maestri dettare una musica nuova che aggiunga all'antica, senza però deviarne. E un'altra cosa vorremmo ancora augurargli, non senza chiedere innanzi licenza agli *impresarii* e alle *Silfidi* della scena, le quali abbiam sempre riguardate da lontano colla riverenza debita, e come potenze invisibili veneriamo. E per non commettere il signor Mazzoleni in lotta pericolosa con queste Amazzoni, delle quali ciascuna è non meno terribile di tutta la Francia (similitudine storica oramai,) preghiamo i cantanti più rinomati che tutti facciano insieme una santa alleanza per richiedere, tra i patti delle loro scritte, che il ballo non venga a cacciarsi tra l'uno atto e l'altro a modo di zeppa, ma gli si serbi l'ultimo come posto d'onore; e gli spettatori teneri di quella ricreazione, se ne partano dal teatro a bocca dolce, e dormano sonni più consolati. O l'ultimo o il primo luogo scelgano le sacerdotesse di Tersicore a loro piacere: ma quel far la figura di semplice intermezzo non è cosa degna d'un'arte tanto grave e che costa tanti sudori. Lascio stare che i cantanti potrebbero, con alla mano la fede medica, dimostrare quanto pericolo corra la loro salute nel rimanere così lungo spazio fra il caldo dell'azione e il gelo del tedio inerte, tra la finzione e la realtà, tra il mondo antico e il moderno, non sapendo quasi riconoscere se medesimi; e dovendo poi tirarsi su come un oriuolo, per rientrare nella finzione dell'arte: ma dico lo spediente del distinguere quello che la natura distingue, è agl'impresarii consigliato dall'utilità loro stessa; perchè, essendo i gusti diversi, gli amatori del ballo potrebbero per solo il ballo avere un biglietto che costasse più caro della metà, o, come usa

in Francia, comprarlo dagli amatori di musica uscenti, e timidi d'affrontare quel turbine di gesti e di capriole. A chi non è procelloso quel divertimento, può per un altro verso essere spaventevole, cioè, o come una lunga bonaccia non senza marea, o come un esercizio di dolorosa compassione a tanti sforzi di braccia e di gambe. Nel presente stato di cose, non pochi tra gli spettatori e le spettatrici dovrebbero andare a teatro armati di cloroformio, e servirsene nell'intervallo del ballo, come proponevasi per non sentire gli spasimi d'un'operazione chirurgica. E certi balli che si stendono come un ponte tra il piacere e la noia, sono uno spasimo e un'agonia del buon senso. Ma giacchè la virtù di quell'arte è oramai ristretta principalmente ne' piedi, giova sperare che l'umanità se la levi finalmente da' piedi, e, come una calzatura zaccherosa e screpolata, la riponga in un canto. Per certo, infino a tanto che balli c'è alla maniera de' balli presenti, possiamo a nostra posta liberare Venezia, Costantinopoli, Pietroburgo; dalla polvere teatrale ci formicoleranno tiranni.

ALLA BARA DEL PIEVANO ARLOTTO.[1]

Il Pievano vuole ch'io accenda un lumicino alla sua bara; e dalla bara mi parla, e dice d'essere morto. Io gli credo, perchè voglio credere più a' morti che a' vivi: e della vita di certuni che mangiano e portano galloni e croci, piuttosto dubiterei. Acciocchè questa non paja un' allusione politica, soggiungerò che nel Pievano io credo più viva che in me, proprio, la vita; perchè egli Pievano, e io (sottosopra) letterato. Or la letteratura corrode la vita; e io la chiamo un accidente di gocciola omeopatico. S' intende dunque ch' io lo credo defunto in quanto la cosa è fattibile: perchè d'altra parte credo all' immortalità de' pievani.

[1] Giornale, che dopo il 1860 cessava di vivere allegramente.

Intanto che il brav'uomo vive la sua morte, e ch' altri molti, nemici e amici de' pievani, muojono la propria vita; io gli canto sotto voce le esequie; non gli fo l' orazione funebre: le orazioni funebri io le serbo alle persone e alle cose che si tengono troppo vive, a certi matrimonii e a certi amori. Mi verrebbe anzi voglia d' intonare sulla sua bara un *Te Deum*, e su certe culle e letti nuziali un *De profundis*. Non dubito che il Pievano, prima di dire addio al mondo, non si sia confessato; e spero che avrà agio di confessarsi ancora dell' altro. Io per me, non l' accetto per confessore, perchè in certi punti di teologia c'è tra me e lui discrepanza. Non già che la severità sua mi faccia paura: e l' invocare lui dalla bara un mio lumicino, mi prova quant' egli sia tollerante. L' intolleranza è diventata il privilegio di coloro che più la detestano, e chiamano sè moderati.

Quand'io avrò a dire le lodi del mio Pievano, dirò questa per primo: ch' egli era Pievano. Uomo cioè di plebe, e devoto alla plebe; che non vuol dire plebeo. Questo titolo va agli accattoni di popolarità volgare, ai grandi adulatori de' piccoli, agl' incettatori di suffragii popolari. Poi loderò lui di questo: che, predicando alla sua maniera (che non è per l' appunto la mia: allora non lo potrei lodare senza sospetto), egli usava il linguaggio de' vivi. E, a sentirlo, io ci ho imparato; e a rileggerlo, se tempo n' avessi, c' imparerei. Altri insegnava a lui la grammatica e la rettorica, l' italianità e la dignità. Io non dico che, per amore della sua pieve, e' non amasse talvolta certe locuzioni che agli accademici de' giornali possono parere plebee: ma chi punto punto conversò con gente per bene, e ha letto scrittori nobili davvero, discerne innestate in quelle sue familiarità le eleganze della lingua più scelta; e chi punto s' è provato a scrivere vivo, per i vivi, anco delle cose che in lui non ammira, si può vantaggiare. Il fatto si è che, se vogliamo sul serio unità di lingua, cioè consorzio efficace di pensieri e di sentimenti (senza il quale i parlamenti sono scandali, e gli statuti trappole, e le guarentigie insidie), bisognerà metter capo all' idioma che il Pievano parlava; sapere scegliere, ma di qui. E d' idiotismi simili a' suoi, Dante n' ha; n'hanno

i grandi scrittori francesi, latini, greci: e scrittori non toscani celebrati ci si compiacquero; se non che li frantesero qualche volta; toscani troppo, perchè non toscani abbastanza.

Dunque il giornale che questo Pievano faceva, era, almeno in parte, qua e là opera d'arte, o da giovarsene l'arte: e se a taluni paresse troppo faceto, in fondo gli era più serio che qualche arringa di qualche ministro. Io temo che la Duchessa di Choiseul troppo avesse ragione quando diceva che i Francesi hanno arguzia in moneta spicciola, gli Italiani in verghe; e verrebbe a dire, che pesa, e che non si può spendere. Nè il Pievano intendeva spendere al mercato la propria, ma adoprarla appunto a uso verghe. Opera d'arte il giornale suo anche per questo, che molto pulitamente stampato: cosa che non usa ormai più. E a spese del Pievano gli era stampato così, senza sussidii segreti di partigiani, nè anco di quelli che parteggiano per odio delle parti; i quali sogliono essere dei più implacabili; appunto come ho notato che i predicatori di tolleranza sono de' più intolleranti. Il Pievano non ebbe venale nè l'amore nè l'ira, nè la servilità nè l'audacia. E se sbagliò, fu per conto proprio; e se biasimò, seppe altresì compatire.

Carlo V imperatore si stese anch'egli nella bara vivo (altri dice di no; ma chi dunque si è divertito a creare cotesta mitologia? e la mitologia non è storia forse?), si stese nella bara, e gli piacque sentirsi cantare l'esequie. Che avrà egli pensato in quel mentre? ai nemici vinti e scherniti? all'Italia più cacciata in fondo da lui che da qualsiasi invasore barbaro? alle perfidie dell'anima sua cupa? alle noje del comandare, al ribrezzo dell'essere troppo servito e troppo indovinato dai vili? ai due mondi di qua, o all'altro mondo? alla corona deposta, o alla morte? A tutto, e a nulla. Ne' momenti che pajono più dover essere pieni del passato e pregni del futuro, la misera anima umana, oppressa dalla grandezza delle cose, e travolta negli abissi di sè, smarrisce la signoria del pensiero, si perde nella vastità d'imagini e di sentimenti indeterminati, che tanto più le fanno il vacuo d'intorno quanto sono più fitti: vagella, vaneggia. L'impera-

tore nella sua bara avrà forse pensato in confuso agli oriuoli che fabbricava, e neanche due di loro sapevano andare d'accordo, ne' misurargli per l'appunto i fastidii della vita, e le ore, che s'appressavano, dell'agonia. Al Pievano, che è più galantuomo di Carlo V, io raccomando che nella sua bara pensi un poco alla storia dell'arte musicale, della quale con la scienza egli ha il sentimento. La musica italiana merita d'avere uno storico, quanto la poesia, e forse più. Dell'eloquenza non parlo. Dove è l'eloquenza? A lampi, a zampilli: ma luce diffusa? ma onda corrente? Senonchè la storia della musica, senza il vivo comento de' suoni e de' canti, è come ragionare de' poeti senza darne a leggere i versi. E pur nondimeno, anzi appunto per ciò, questo è debito alle glorie passate, e alle speranze dell'arte avvenire. La musica rinnovellata, fatta arte civile e ministra al pensiero affettuoso, renderà civile davvero e potente la poesia, la quale oramai più non si canta, ma leggesi. Anch'essa è una musica fatta per gli occhi: i versi son righe, non carmi; le rime son echi che confondono e fanno sdrucciolare giù, piuttostochè reggere e levare in alto, il pensiero.

LE TRADIZIONI BIBLICHE E LA SCIENZA MODERNA.

A UN ARGUTO TOSCANO.

Se tardi rispondo, non è ch'io non abbia e letti a tempo i suoi scritti e riconosciutivi i pregi dell'ingegno suo, e imparatovi per quel ch'è della lingua. Mi fecero così ritardare le occupazioni che m'assediano, non già la tema di significarle il sentimento mio intorno a certe non so s'io mi dica frasi o dottrine; e a lei è noto com'io non tema il titolo di semplicione, del quale titolo ella mi ha per le stampe argutamente onorato. Che vuole? alla mia credulità par difficile a credere che certe pietre le quali nell'isola dell'Elba

Ella trova simili ad armi, a arnesi, a strumenti, possano sotto il peso loro opprimere l'autorità di Mosè, lapidato da congetture: e più mitologica che la vecchia età dell'oro pare a me la sua età della pietra. Gli è un romanzo cotesto, più duro alla mia digestione che tutte le tradizioni non pur mosaiche ma greche; le quali almeno mi si rappresentano come velo di religiose e poetiche verità. La sua pietra, caro Signore, non è nè ben sasso nè ben arnese, nè ben tonda nè ben acuta; e, provandosi a scorrer sovr'essa, l'onda del pensiero e dell'affetto rincontra intoppi, non rende armonia. Le cose che Ella oggidì vede e sente, le avran forse fatto sognare l'età della pietra; come chi confonde nel sogno le memorie del passato colle impressioni che nell'atto riceve dormendo; e certamente, di questo passo ci si fa credibile il *Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ;* e la nostra genesi è in quel di Virgilio: *Unde homines nati, durum genus.* Ma Ella par che non creda all'unità della specie; e la congettura di Lei avrebbe una conferma terribile nell'unità dell'Italia odierna. Perdoni la mia semplicità; ma io da' suoi scritti non ho ancora capito se Ella creda che gli uomini siano nati da sassi o da tronchi; se creda che le scimmie siano coetanee agli uomini e agli asini, o progenitrici di questi e di quelli. Se il mondo è sempre nel *diventare* tra il non essere o l'essere (e, questo essendo, ognuno intende come l'Italia sia là regina del mondo); se il mondo, dicevo, è nel diventare; speriamo che dopo spesi seimil'anni, o sessantamilá, come meglio Le piace, a fare d'uno scimmiotto un re o un accademico, il dio Pane (dio de' regni e delle repubbliche) vorrà spenderne altri sessantamilà a perfezionare la razza de' ciuchi, e, tolta loro o allungata la coda, convertirli in professori d'università e in deputati. Se poi la scimmia, fatta uomo, ha, come pare, la smania di rilevarsi alla condizione di scimmia; speriamo che il ciuco sarà più coerente a se stesso, e, fatto uomo, non vorrà più mutare, sentendosi tuttavia ciuco. Queste sono le speranze che lusingano la semplicità mia, e confortano la mia vecchiezza. Ella non cessi di voler bene al suo....

AL MEDESIMO TOSCANO.

C. S. F. — Le molte cose dette in poco da Lei con bel garbo, gioveranno, cred' io, anco alla scienza, insegnando, non foss' altro, a ben dubitare e a meglio osservare. Dianzi un dotto affermava che delle pietre in cui par di vedere lavoro umano i nove decimi all' isola dell'Elba, erano approdati di fuori; adesso Ella dice che i nove decimi son dell' isola stessa. Altri voleva che simil merce venisse da quel di Napoli proprio; Ella (e assai saviamente, mi pare) che più da presso. Il signor Vogt, con tutta la sua dottrina, confessa che le forme de' cranii dissotterrati, sulle quali tanto asseverantemente si fa fondamento, non ne possono accertare l'origine. E quand' anco, ripensando alle naturali bizzarre figure di certi massi e allo stupendo lavoro delle stalattiti e all'esattezza matematica de'cristalli, non si voglia attribuire a scherzo di natura le forme di certe pietre; sarà pure lecito dubitare se agli uomini di quella età le fossero, com' Ella dice, amuleti. S' Ella crede che nella età della pietra usasse amuleti; ancora più facilmente può credere che una qualche parte del genere umano, per terrestri sconvolgimenti e per proprio corrompersi e degenerare divisa, perdesse l'opportunità e la perizia di quelle arti ch' erano a' progenitori suoi note, e che continuaronsi a esercitare e affinare in altre parti dell' umana famiglia. Anco in epoche storiche abbiamo prove di ciò: e, senza cercare la barbarie del medio evo succeduta alla magnificenza romana e alla greca eleganza, nè i selvaggi d'America, le cui lingue sono documento parlante più che ogni pietra d' una civiltà anteriore smarritasi; chi, per esempio, dicesse che questa all' Italia politica e mercatante è l' età della carta; non negherebbe con ciò che anteriore all' età della carta è quella delle crazie e de' carantani. Afferma Ella stesso che nell' età del bronzo penetra, continuandosi, l' età della pietra; e il non potere con sì imperfetti do-

cumenti alla mano, determinare la ragione de' tempi, consiglia prudenza grande. Ond'Ella, intendendo che, se i calcoli sono pietre, non tutte le pietre sono elemento infallibile d'ogni specie di calcolo, non difende la propria opinione con *accanitezza;* bella parola e resa necessaria da'tempi. E, avendo alla mano, oltre alle grosse pietre, tanta quantità di *freccine* e *accettine* e *seghettine*, alle quali Ella sa con arte finissima dare il filo, non ha creduto me, semplice cattolico, materia lapidabile; e mi perdona, se Le confesso che taluna di quelle sue pietre mi rimane un po' sullo stomaco. Una cosa, però, digerisco benissimo; che la presente età rende assai verisimile l'età della pietra; onde la nostra potrebbe chiamarsi età neolitica, come il Vico divinava medii evi parecchi. Nel dubbio ch'Ella muove, con dotta modestia confessando d'ignorare se quelle antiche pietre fossero arnesi a piacere e comodità, o fossero armi; nella dipintura elegante, anzi intaglio fino di quelle freccie lavorate con amore, di quelle *saette con orecchielle e gambino*, io riconosco simboli deliziosi. E da quello che veggo, son prontissimo ad ammettere che l'uomo sia coetaneo del cervo megacerote o megaceronte, dell'orso spoleo decano de' mammiferi dell'epoca quaternaria; perchè credo l'uomo capace d'essere servo e tiranno, comestore e comestibile di tutte le bestie, di nessuna modello. E giacchè Ella mi mostra dell'Isola sua generosa una pietra fatta a foggia di rasoio, io in segreto Le dirò come in certi miei scartafacci si trova scritto che la maestà di Caino, fondatore della prima città, quando inaugurò lo Statuto si fece la barba con un rasoio di pietra; e fece ai secento sessantasei deputati, e ai cinquecento cinquantacinque senatori distribuire stecche di pietra foggiate a saetta, per tagliare i fogli del bilancio voluminoso, i quali, del resto, rimasero intatti, sì per la fiducia che avevasi nella maestà di Caino, e sì perchè deputati e senatori non sapevano nè leggere nè scrivere nè fare di conto. E a questo proposito Le dirò che l'avvocato Salvagnoli, di politica e bellicosa memoria, una notte in forza dello spiritismo operò che s'aprisse la testa di quel Caco che sta nel prospetto del Parlamento (la quale, per la virtù che hanno i Cachi d'aprire e di chiu-

dere a tempo, si richiuse subito come le ostriche); e da quella testa cavò un documento antistorico, dal quale apparisce come la stampa fosse usata dagli uomini prima che l'arte dello scrivere, e l'arte dello scrivere prima che la parola: di che abbiamo anche noi qualche saggio. E con questo mi dico . . . .

DELLE RISTAMPE.

Io non distinguo, siccom'altri fece, il pensiero dalla forma ond'egli è vestito, per affermare questa mercabile, quello no. La forma è parte viva dello stesso pensiero, in commercio non cade. Ma, per rendersi abile a comporre il suo libro, per meditarlo e scriverlo e stamparlo, l'autore ha speso e centesimi e ore, la famiglia di lui ha per più di dieci anni messo fuori un capitale che, col tempo, è giustizia le sia reso. Poteva l'autore, vendendo bruciate o facendo candele, come il buon Ferraù, guadagnare il pane, non dico a sè (non è punto necessario che un letterato campi), dico, alla vecchia madre, alla moglie inferma, a' figliuoli.

Parlo di libro utile; chè gli empi, osceni, ciarlieri, sono puniti o dalle leggi, o dalla loro inutilità, o dall'infamia: e domando se ad uomo povero debba essere interdetto consacrare l'ingegno alla manifestazione del vero; se questo abbia a farsi privilegio de' ricchi.

Qui gli esempi antichi non cadono. A' tempi d'Omero, di Dante, non v'era stampe, e però nè ristampe; dal cinquecento in poi, gli autori poveri vissero, qual più qual meno, aiutati da principi o da repubbliche o da privati signori. La condizione del letterato oggigiorno è mutata; in meglio, cred'io. E' fa cucina da sè.

Certo, se la nazione potesse giustamente ricompensare gli scritti degni con moderati stipendi, lasciandone l'edizione a tutti libera; questo sarebbe il più nobile de' tributi: ma dove il danaro a ciò? dove i giudici? A discernere tra i grandi e i mediocri, vuolsi un consesso di grandi e liberi da passioni; un consesso d' Iddii.

Meglio (per ora almeno, e ne' casi comuni) che ciascun cittadino, invece di calcoli e di fave, sentenzii col proprio danaro. Il quale è dovuto non all'intenzione buona dell'au-

tore, ch'è debito sacro suo; non all'ingegno, ch'è dono di Dio; non alle idee, che sono in parte retaggio de' secoli passati e dominio comune dell'umanità, ma alle spese da lui sostenute, a' doveri suoi stessi. Egli ha diritto ad un pane perch' ha dover di nutrire la propria famiglia, se famiglia ha; se no, di formarla. E questa è cosa importante.

Importa poco, se volete, che l'uomo letterato si mangi l'anima in celibato violento; o, marito povero, sostenga le angustie del suo stato tediose, i pericoli non compianti, le derise vergogne: ma importa alla società che il letterato non sperda, scapolo per marcia forza, in desiderii turpemente affannosi le potenze dell'anima; che coll'autorità dell'ingegno non iscusi e rinfami i traviamenti del cuore; che alle parole non faccia contrarie le opere, con suo dolore, con scandalo altrui, con noiosi intoppi alla diffusione del vero. Trista cosa scrittore Epulone; ma scrittore Lazzaro non meno trista, se, invece di dar leccare le sue piaghe a'cani, sia egli costretto leccare ad altri le scarpe. Non chieggo per il letterato ricchezza; e, piuttosto che milionario, lo voglio quasi affamato: chieggo quel tanto che gli serva a francarsi dai pericoli del vizio, dai pericoli della viltà. Non desidero che a chi gli domanda: « Perchè non pigliate voi moglie? » e'debba rispondere: « Perchè non ho che darle mangiare. »

Negare allo scrivente indennità delle spese fatte, è un costringere la vita sua in solitudine miseranda, un ripetere a lui quel consiglio che certi pii diedero al popolo, e dánno: « Siete poveri? non fate figliuoli. » E i librai con le loro ristampe saranno al letterato predicatori possenti dell'Evangelio calcolato dal prete anglicano Malthus: del quale Evangelio io scrivente udii farsi dalla cattedra freddamente patetico banditore il signor Pellegrino Rossi, Pari di Francia, e Ginevrino della città di Carrara.[1]

Ma, de' letterati parlando, io non intendo già di volere continuata quella quasi mostruosa generazione d'uomini che, rintanati in una stanza, non sanno del mondo se non quanto gliene dicono i cenci stampati, e dagli uffizi della vita ci-

[1] Questo era scritto dieci anni circa innanzi la sua misera morte.

vile bandiscono se stessi, o sono sbanditi. E voglio bene che l'uomo il quale, d'altri lavori occupato, nelle ore e negli anni di riposo si darà a scrivere le cose osservate e provate, non abbia di questo esercizio necessità per nutricare sè e i suoi. Pur rimarranno tuttavia alcuni studi richiedenti e gran parte della vita, e viaggi, e corrispondenze, e strumenti, e libri molti, e stampe dispendiose: rimarrà sempre la spesa della stampa qualsiasi, che dall'autore, o da chi per lui, è giusto che sia ricattata.

Non chieggo misericordia per il letterato: ma l'editore innocente vi muova a pietà. Ditemi se il fallimento o la rovina di lui o l'interrompimento dell'edizione, che risicano di seguire dalla ristampa, sian cose da tenersene e da goderci. Crepi (ripetiamolo), crepi l'autore: ma chi a lui risparmia le noie dell'edizione, chi lo franca del gelido uffizio di mercante al minuto, e dal martirio di quelle soscrizioni somiglianti a collette alle quali è forza ricorrere a fin di riavere la spesa anco per libri pregiati; chi per tal modo provvede alla dignità d'esso autore (qui pure si tratta di dignità), perchè imporgli, come debito, il sacrifizio di sè stesso e de' suoi? Chiedere ai migliori ogni annegazione, e fin l'estrema rovina, perchè? perchè i calabroni campino.

Nuoceste a soli gli editori: ma tutti quelli che vivono di loro e con loro! Se un Napolitano ristampa il libro uscito in Firenze, ci patirà non solo l'editore fiorentino, ma il bambino del suo torcoliere. Con che diritto vorrete voi sottrarre un pezzo di pane a cotesto innocente che non è letterato?

A queste miserie i ristampatori non pensano: e i difensori loro, levati nella nobile gioia di vedere la verità diffusa per tutto, gridano contro le lettere fatte merce. Ma in tutte le cose umane è la parte corporea: e il giudice, per onorato che sia, forza è che mangi; e la più pura donna ha di bisogno d'un cencio che difenda appunto la sua purità.

Tra l'impedire con nuove stampe la vendita della prima, e il rapire a mano armata gli esemplari di questa a fine che la verità corra via, non c'è altra differenza senonchè il primo richiede un po' men di coraggio, e che al secondo il cólto pubblico non è ancora avvezzo. L'azione non è tanto

rea, perchè non ci si bada: e ognun sa quante ingiustizie la sbadataggine scusi, quante, così sopra pensiero, ne generi.

Io ho sul mio libro, così come sul mio cappello, diritto di proprietà in tanto solo in quanto ne traggo un servigio necessario alla conservazione e allo svolgimento delle mie facoltà, e di coloro il cui destino m'è stato affidato. Se del mio cappello un valentuomo impossessandosi, può portarlo, e venderlo il doppio, e il danaro dare a' poveri; cotesta non è buona ragione perch' egli venga a levarmi il mio cappello di capo senza dirmi *permetta*, senza darmi in cambio un berretto almeno da notte. Quand' anco il ristampatore donasse gratuiti i suoi esemplari, la generosità di lui sarebbe virtualmente ladra, perchè nuocerebbe altrui senza necessità.

L'epiteto soprascritto ha mal suono, ma l'avverbio lo tempera. Chi non sa d'essere ladro, ladro per l'appunto non è. Sino ad ora i ristampatori si credettero d'approfittare d'un bene comune, come prendere una boccata d'aria; e però non fecero cerimonie. Avvertiti, spero, si ravvedranno.

Non ogni ristampa è, se vuolsi, ladrocinio, ma sì quella che reca altrui detrimento del necessario: or, perchè difficile molto è sapere la gravità d'esso danno, nè al ristampatore spetta giudicare di questo, la regola generale deve, quando non siano consentite, interdir le ristampe. Chi le commette, se non volete corsaro, chiamatelo conquistatore: non disputo della parola.

E s' io tratto i ristampatori con tanta franchezza, lo fo perchè due volte in mia gioventù fui conquistatore anch' io: e alle opere del Manzoni ristampate a Firenze aggiunsi prefazioncelle e noticine; e dal Secolo di Dante, compilazione dell' Arrivabene, trassi a senno mio, lui vivente, le cose che più m' andavano; il resto tagliai: atto da Attila. Trattavasi, è vero, d' autori non poveri; e, bene o male, ci aggiungeva qualcosa l' opera mia: questo attenua, non toglie però il male fatto. Unica scusa e vera sia, che, tratto dall' esempio, l' error mio non sentivo. La qual confessione giovava fare nel luogo appunto dove le mie parole suonavano meno benigne. Seguiterò più spedito:

Questa, badiamo, è questione seria; e non vi consiglio

di stuzzicarla. L'utile pubblico, dite voi, chiede che il letterato si sproprii del diritto suo. E se l'utile pubblico chiedesse a voi spropriarvi del vostro podere?

Ma il pensiero è cosa più nobile. — A me pareva che il meno avess'a essere più facile a donare del più. Poi, col dono di cosa materiale io posso recare utilità spiritualissime, soddisfare a urgenti sociali necessità. Da ultimo, ripetiamolo: non si tratta di pagare il pensiero, ma la stamperia; nè al ristampatore importa gran fatto la nobiltà del pensiero. Proponetegli, di grazia, la divulgazione di verità nobilissime, ma che non gli fruttino danaro sonante; per esempio, la Somma di Tommaso d'Aquino, la quale e' potrebbe mettere in luce senza che l'autore o gli eredi se ne querelino.

Un libro, per utile che si voglia, un uomo, per grande che sia, è poca cosa nel commercio incomputabile, incessante, di tutte le umane intelligenze, presenti e passate, tra loro e con Dio; ma quel che più importa si è, che dell'ingiustizia non si faccia diritto, della crudeltà virtù, dell'ingratitudine regola.

Giova tornare su una osservazione che a quelli a cui preme la dignità spirituale dell'arte, deve parere importante. Vietar le ristampe non vieta ad altri perfezionare le idee dell'autore; agevola il modo a lui di presentare, meglio confermate, forbite, ampliate le sue. S'imagini che l'autore ridoni rifuso il suo libro, o corretto sì che sia altro: le ristampe che si saranno in quel frattempo venute facendo, lui dissenziente, moltiplicheranno, con noia di lui e con perdita de' lettori, il lavoro suo primo, ch'era forse un abbozzo o un saggio. E gli editori cucùli vorranno a ogni costo smaltire fino all'ultimo gli esemplari che della prima covata ne restano, avanti di mettere il becco alla ristampa del libro rinnovellato. Imaginate che l'autore abbia qualche proposizione o dottrina da ritrattare; o ch'e' voglia, se non sopprimere la memoria, impedire la diffusione continua d'alcun suo scritto. Questi echeggiatori spietati ripeteranno gli errori o le invettive o le ineleganze di lui a suo marcio dispetto, specialmente se s'agitino nel paese discordie letterarie, o sètte religiose, o fazioni civili. L'uno editore vorrà o dovrà tagliar via l'un

luogo, altri l'altro; e s'avvererà la favola dell'uomo dalle due ganze. Ovvero ristamperanno appuntino, ma con note che insultino al testo, o lo affoghino; ma con errori di stampa da travisare il senso, da deformare lo stile; ma senza il corredo di rami e di figure in opera che le richiegga. E ristampe siffatte riputerannosi lecite come la copia che in colori o in rame si faccia di pregiato dipinto? Que' che non sann' essere neppur braccianti con fedeltà, levati al grado d'artisti? Sapete a chi piuttosto dovrebbersi comparare? ad uomo che trafughi uno scritto all'autore, e, copiando spropositato, alterando, ci lucri. Negare una facoltà a chi potrebbe abusarne con qualche ragione di diritto, per darla a chi quasi sempre ne abusa senza ragione veruna, non mi pare equità.

Dicono: E' poteva non istampare il proprio pensiero: stampato, non è più suo. — Dio buono! il pensiero è di chiunque sappia pensare; si sa: ma dell' autore è il danaro speso in istampare esso pensiero, in maturarlo; dell' autore gli organi cerebrali co' quali egli ha (dicono certi fisiologi ameni) digerito il pensiero; i quali organi cerebrali non giuocano se i digestivi non siano tanto o quanto placati. Non si tratta (badate) d'adulare il palato, il palato nemico del buon gusto e del senso comune; trattasi d'empiere a qualche modo lo stomaco; e ha i suoi diritti anch' esso, secondo la favola del gentiluomo di Roma.

E' poteva non istampare, poteva. — Un infelice vi dona qualche lira d'intellettuale o morale ricchezza, e vi chiede qualche centesimo per le necessità corporali; voi glielo negate, argomentando così: « Tu, uomo di pensiero, non hai » diritto alla nostra materia. Potevi non ci far bene e onore » con l'opere tue: se ce n' hai fatto, tuo danno. Chi stampa, » per ciò solo che stampa, è vittima e preda. Faccia il balle» rino chi vuole danaro ed applausi. »

E' poteva non istampare, poteva. — Non dubitate, vi piglieranno in parola: e lo fanno già. Opere importanti rimangono in Italia sepolte, perchè dalla stampa l'editore non aspetta che danno. A non ci guadagnare si rassegnerebbero; ci son usi: ma perdere, non tutti possono. E' bisogna avere che perdere.

Lasciar fare, bene sta: ma ogni massima ha i suoi confini. Lasciar fare non significa, credo, lasciar contraffare e disfare. Se un fabbricante con nuova invenzione sua viene a rendere inutili gli arnesi venduti dagli altri, forza è che questi ne soffrano in pace i danni: sebbene, allora, il fabbricante in miseria dovrebb'essere dalla pubblica carità mantenuto, egli e i suoi: onde, su questo andare, un ospizio dovrebb'essere aperto agli autori d'opere ristampate. Ma qui non si tratta d'arti o d'ingegni rivali: si tratta d'operazione materialissima che approfitta della spirituale ricchezza altrui per convertirla in danno e oltraggio, e materiale e spirituale, del primo autor suo. Come s'io entrassi nel campo vicino, pigliassi le manne bell' e legate, e andassi a venderle la metà prezzo. — « Lasciate fare (diranno): il povero ha » pane a miglior patto; e il ricco, se non volev'essere spo- » gliato, non doveva pagare la sementa, nè i seminatori nè i » mietitori. » — Che direbbero i tribunali di cosiffatta carità?

Ma volete voi vedere se ingiustizia o no c'entri? Ponete che l'autore, venduta a un libraio l'opera, voglia rivenderla a due, a dieci, a venti: come lo chiamereste voi? — Conquistatore, o matto. — E perchè? Il suo pensiero, non n'è egli padrone quanto il primo libraiuccio che voglia ristamparlo? Non giova egli diffondere a ogni costo il divino lume della bellissima verità? Perchè non lecito a lui quel che ad altri? — Perchè il primo compratore ha già sborsato danaro, il quale egli deve poter ricattare; onde il ristampatore diventa corsaro, patentato o no ch'esso sia. — L'editore in tanto dunque acquista un diritto in quanto ha comprato. E l'autore non ha forse anch'egli comprato il libro suo; e non con danaro soltanto, ma con freddi e vigilie? — Lettore, tu vedi come facil cosa sarebbe pigliare una rincorsa per questo bel campo oratorio: ma il discorso mio non è punto del genere esornativo; e ho troppo che fare.

Dicono: Se il guerriero, il medico, il prete mettono a repentaglio la vita per il pubblico bene; il letterato abbia anch'egli le sue cannonate, la sua epidemia, le ristampe. — Le abbia, se inevitabili: ma sacrifizio non necessario è, più

che stoltezza, colpa. Or chi dirà le ristampe così necessarie alla manifestazione del vero come i guerrieri alla guerra?

Poi, tra il danno e il bene, osservisi proporzione. La stampa serbata all'autore o agli autorizzati da lui può facilmente diffondere la verità: ma, tardass'anco di poco, il male dell'indugio sarebb'egli tanto grave quanto son quelli della ristampa invaditrice, e all'offeso e agli offensori ed al vero? All'offeso frodato; al vero imbrattato d'errori, o mutilato o privato del sustegno di nuovi scrittori; all'offensore, che più di tutti ne ha danno, poichè di qui prende il tristo abito di far propria l'altrui fatica.

Del resto, se, ogni volta che può il cittadino giovare, o è creduto che possa, gli altri potessero forzarlo a non differire il dono, pensate serraglio di bestie feroci che diverrebbe il mondo. Richiederebbe ciascuno il sacrifizio de' suoi fratelli; pretesto comodo a francarsi dal proprio. Voi forzate il letterato a essere generoso: oh perchè non forzate voi 'l ricco a dare gratuiti, a prestare almeno, i suoi libri? Perchè non obbligate il cantante a divertirvi per carità, non l'artista a edificare le case vostre e ad ornarle per amore di Dio? Voi temete i mali futuri della letteratura pubblicana; e non badate?... La questione, ripeto, brucia; e vi consiglio a non ci scherzare.

Ma, per non uscire del tema, se il pensiero non è merce; se la cara verità deve senza impedimento mostrare la sua faccia in tutte le vie, in tutti i vicoli; facciamo una cosa: il ristampatore venda i suoi libri gratis; non c'è la meglio.

Non temete: sia pure negata agl'inutili facoltà d'abusare delle fatiche altrui; la razza de' letterati poveri non sarà spenta però. Gli studi severi, e anco gli ameni seriamente trattati, non daranno mai lucri grandi: potranno appena rendere le spese ultime della stampa. Coloro a'quali è dovere combattere le passioni e i pregiudizi degli uomini, farli accorti delle piaghe loro, anzichè con profumi puzzolenti coprirne il sito, e la tabe con sudici veli; non dubitate, costoro saranno poveri quanto bramate, e più. Non dubitate: la scienza del sacrificare gli utili proprii non sarà mai disu-

sata agli amici del bello, ad anime italiane. Se fosse possibile fargliela venire in odio, il modo che voi proponete, solo varrebbe: la forza. — Forzare al bene! Lasciate agli uomini il merito del libero arbitrio, e i pericoli. Siano poveri non per ladroncelleria di barulli, ma per elezione propria; poveri nello spirito. Troppe già croci gli sono e il non essere inteso, e l'essere franteso, e la calunnia e lo scherno, e le critiche freddamente accanite e le dottamente ignoranti; e le lodi inette, e le avvelenate, e le lodi che tingono. Temete voi forse che il letterato sia troppo felice? Lasciate ai pedanti, lasciate ai vili la cura di gastigare a tempo debito la esuberanza delle sue inenarrabili dilettazioni.

E quand'anco abusassero de' carantani così guadagnati, è ella questa la via di por modo agli abusi? Sarebber eglino i soli che abusino della ricchezza? L'impotenza del male è egli buon rimedio del male? Al letterato in turpi modi mercante, non sarà egli pena sufficiente l'infamia?

Gli argomenti di chi difende i trecconi, si picchian tra loro. E' dicono: L'autore si faccia pagare la prima edizione, se vuole, e quanto mai vuole. E non pensano che la prima non ha valore se non poco o incerto; perchè, se il libro non piace, non si vende; se sì, sopravvien la ristampa. Ma con tale argomento par ch'e' concedano agli autori diritto e speranza d'utilità. Teniamo di conto di questa grazia, e sappiamone grado.

Dicono ancora: Perchè da un libro solo dovrà costui trarre lucri perenni? Ne faccia di nuovi. E non pensano che il marchese il quale non ha creato il suo campo (al più l'ha ingrassato), il marchese dal campo degli avi suoi (che del resto non lo crearono) trae frutti annui: non pensano che il libraio, rivendugliolo in frodo, può due volte all'anno mercantare, se gli torna, l'opera dall'autore messa in luce con doglie, e raccolta da questi bambinai di nuova maniera. Non pensano che l'autore suddetto può, fatta la prima opera, essere privilegiato d'un tocco d'accidente, d'un'ernia, o di cosa simile: può (locuzione del Machiavelli nobilissima) cascare morto; e lasciare figliuoli in fasce, madre o moglie in miseria. A queste cose, così dicendo, non pensano; ma, così di-

cendo, confessano che all'autore non è cosa vile aspettare compensi da nuove opere, se non dalla prima.

Ma ecco che poi questo sacco perpetuo ai ristampatori concesso, si vuol riguardare come rimedio che preservi gli autori dalla sozza avarizia: come chi, per timore dell'idrope, celebrasse l'idrofobia. Senonchè questo nuovo argomento pugna col primo, mi pare. Se ciascuna prima edizione può dare compenso, il rimedio predicato non vale; se il rimedio vale, cotesta speranza di compenso è messa li come le parole che taluni dicono a'bambini, o a gente simile, per chetarli: le quali poi non sono (permettetemi il francesismo, che del resto non so se i Francesi ben parlanti l'adoprino: ma i'ho le mie ragioni per volerlo rammentare), non sono *une vérité*.

La miseria estrema è ella buona a salvare da viltà i letterati? Scorrete la storia letteraria e la politica; e ditemi se sia buona cosa che il ricco assoldi le penne. Ben so che la ricchezza letterata ha le sue turpitudini: ma tra cenci e galloni, che, non c'è mezzo?

Non caschiamo nel solito vizio d'attribuire a una sola causa, e delle men profonde, un effetto, per leggiero che sia. Nè i contrabbandi impuniti rifaranno le Muse vergini, nè i puniti. Ingegno d'uomo vile, sia in piuma o in lettiera, sarà sempre vile.

Ma in Francia, che dagli scrittori si gode di questa tale proprietà, come sudici tanti! — Rispondo. Ce n'è che non ne arricchiscono: e questi son eglino tutti puri? Que'ch'ora guadagnano dell'ingegno, fateli più poveri; e vedrete come moltiplicate le botteghe di prosa e le bettole di poesia.

Vietare le correrie librarie, non fa di per sè rispettabili, è vero, gl'ingegni: ma non per questo è dovere men sacro. Non ogni giustizia è onnipotente: ma, foss'anco inutile, bisogna osservarla.

Inutile sarebbe questa, se impossibile l'esercizio di lei, come i nemici suoi vogliono. — Impossibile, concedo, l'eccesso: e giova che sia. Concedo, che nell'attuare questa, così come ogni legge (per semplice e santa che sia), possono sorgere dubbi; de'quali non spetta al diritto rigido, ma a sola l'equità, giudicare.

Dicono, difficil cosa scoprire il contraffattore: ma in altre colpe gli è ben più difficile scoprire il réo: Cercasi se, scoperto, giovi punirlo o donarlo della corona di quercia. Giacchè, se tale qual dicòno è il frutto delle ristampe, i perpetratori di quelle vengono a essere benemeriti del genere umano; gloria comoda, e nuovo genere di pubblica carità.

Qual pena, domandano, al ristampatore, se povero? — Ma quando mai la povertà lava il fallo? L'attenua, sì; merita pietà, non mai premio. E già pena assai al povero e al ricco sarebbe la perdita dello speso nella vietata rivenderia.

Ma, lamentano, di libro vostro stampato in Turchia, vorrete voi, crudele uomo, puniti i Turchi? La risposta è difficile: pure proviamo.

Supponete un autore portoghese indigente (supposto inverisimile, ma la generosità degli avversarii me lo conceda); e supponete ch'e' passi al Brasile, e trovi l'opera sua non sgradita da quella gente. La lontananza farà forse la sua miseria men venerabile? Bel vedere Luigi Càmoens (creo un nome a caso, come Tizio o Cajo ne' casi di coscienza) sdraiato sulla paglia, e il suo ristampatore, tra l'una indigestione e l'altra, calcolare in crociati la gloria serbata a sè di spandere per l'universo le gioie del bello!

La distanza de' luoghi può rendere materialmente impossibile l'esercizio del diritto, annullarlo non può, nè la violazione del diritto in diritto mutare. Io non posso inseguire falsario ch'è morto: da ciò non viene che il falsare sia lecito e bello.

Basti, che nella nazione dell'autore e nelle parlanti la medesima lingua giustizia gli sia resa; ed egli lascerà di buon grado che Cina e Circassia lo ristampino. Proteggere il diritto di lui ne' segnati confini, non è sempre facile: ma altre cose, men facili, pur si fanno. A chi dicesse: « Facciamo che di quante recite d'opera drammatica dànnosi in un paese di trenta e più milioni d'anime l'autore abbia un tanto, » si risponderebbe: Impossibile. Eppure in Francia si fa. Non credo, nè giova, si faccia appuntino: ma si fa in modo agli autori assai fruttuoso. — Non puoi di quel che ti è debito avere cento: dunque nulla.

DI UN TITOLO MUTATO DI LIBRO.

AL SIG. AVVOCATO CURTI.

—

Del libro intitolato, *Supplemento a' Vocabolarj Italiani proposto da Giovanni Gherardini*, mutare il titolo, e dire *Vocabolario della Lingua Italiana, raccolto da una Società di dotti*, non credo sia nè falso nè truffa punibile secondo la legge. Chi voglia sofisticare, potrebbe dir menzognero altresì il primo titolo, giacchè le correzioni e le giunte che il Gherardini propone, son tratte da molti libri, nè egli a proporle tutte era primo; e talune erano già notate in qualch'altro vocabolario. O almeno, dappoichè nelle stampe de' vocabolarj che seguirono al libro del Gherardini, erasi approfittato di quello, il titolo di *Supplemento* incominciava a diventare bugiardo, e i compratori potevano accusare il venditore di falso. Potevano inoltre dolersi che tale supplemento non fosse sufficiente ai loro bisogni; e che, muniti di questo insieme e de' Vocabolarj italiani, non potessero ancora affermare, consolati e superbi d'aver tutta quanta la lingua italiana comprata a contanti. Se il titolo di Supplemento era troppo promettitore a un tempo e troppo modesto (ma con la stessa modestia può offendersi la verità;) io non dirò che il titolo prescelto dal signor Usiglio *Vocabolario della Lingua Italiana raccolto da una Società di dotti* non fosse troppo superbo, ma falso non era, perchè veramente il Gherardini stesso aveva da più libri raccolta la materia del suo; e perchè segnatamente negli ultimi tempi della sua vita, inseri da allora, mi si affermò ch'egli aveva cooperatori i quali non è da credere che il dotto uomo scegliesse indòtti, e non formavano certamente una Società mercantile, ma sarà lecito con questo nome chiamarla, che chiamansi per sin le Accademie. Certo è che i contenuti nell'opera sono vocaboli della lingua italiana; e sono non pochi nè dei meno importanti; e assai cose che ai dizionarii meno imperfetti mancano, tro-

vansi qui. Ma se intendesi per Vocabolario. Raccolta di tutti i Vocabolári d'una lingua, non c'è compilatore o editore che non possa essere accusato di falso e di truffa. Intitolando il povero lavoro mio *Dizionario de' Sinonimi*, io non intesi di notarli e distinguerli tutti; e nessuno de' miei lettori l'intese così; nè mai sorse contro di me litigio criminale.

Del titolo mutato come di non corrispondente al suo concetto, potrebbe il Gherardini dolersi; ma egli non ha lasciati eredi del proprio diritto, nè l'accusa muove dagli estimatori di lui, ma da poche leggitrici, sa il cielo se giudici competenti, e se innamorate di tutte le bellezze dell'idioma italiano, e abili ad abbellirne la propria mente. Piuttosto che contro il venditore di tal Supplemento sarebbe da intentare processo contro certi e spacciatori e abborracciatori di vocabolarietti promettenti davvero il tesoro di tutta la lingua, e che non solamente non registrano alcuna delle frasi e le voci non tutte, ma sbagliano nel dichiararle, falsatori di ben altra maniera. E se quelle leggitrici scandalizzate non sanno, all'apprendimento della lingua, approfittare dell'opera del Gherardini qual è, non saprebbero temo io neanche d'un Dizionario più compiuto. Se sapessero, con la giunta d'una leggiera spesa per avere un de'soliti vocabolarietti tascabili, provvederebbero al proprio bisogno. Un tutto informe val meno di alcune parti compiute; nè dalla mole o dal numero va giudicato il valore: nè qui del resto il numero è scarso, leggiera la mole. Siccome del primo titolo potevasi dire che questo è più e meno che un supplemento; così dell'altro può dirsi, ch'egli è meno insieme e più di parecchi tra i soliti Vocabolarj. Ma chi ha la smania del falso può scuoprirlo in qualsia frontispizio di libro. Falso, com'Ella, Signore, argutamente avvertiva, era intitolare l'*Iliade*, Morte d'Ettore; e gli eredi d'Omero potevano citare al tribunale di Padova l'abate Melchior Cesarotti; falso era offrire gli scrittori latini in *usum Delphini*, ogni qualvolta il Serenissimo Delfino non ne sapesse far uso, o gli esemplari di que libri offrissersi ad altri pesci.

Qui non è il caso di Benvenuto Cellini che prese una manata di mota non s'avvedendo che un sasso v'era dentro,

e la avventò a un disgraziato e lo freddò. Lo sbaglio del titolo variato può credersi più innocente; e certi autori e venditori di libri e d'imagini turpi, certi ristampatori privati che dell'impunito ladroneccio arricchiscono, meriterebbero accusa più provvida e più coraggiosa. Se i compratori malmenati da quel flagello che sono gli associatori impronti e bugiardi gridano indarno vendetta, non è giusto nè umano che il tribunale li vendichi col punire chi non è cosa certa se abbia alterato un titolo per non ben conoscere le proprietà della lingua, ma è cosa certissima che non conosceva i proprii interessi, giacchè poteva con più cauta e lucrosa malizia alterarlo. Egli, non editore di professione, e che per questa merce giacente ha sborsata una ragguardevole somma, è già assai punito e dal suo danno e dall'umiliazione patita; ma imprimere una macchia sul nome di lui, parrebbe atto di severità troppo tardi svegliatasi, e che si confessa impotente a reprimere torti maggiori. Io che, interrogato dal signor Usiglio, non gli avrei certamente consigliato di mutare quel titolo, così rispondo in coscienza, interrogato da Lei.

L' UFFICIO DELLE POSTE.

LETTERA D' UN ESULE.

SOMMARIO.

Difficoltà del farsi riconoscere ufficialmente. — Che la calunnia è una moda straniera vecchia. — Precauzioni inutili degli uffizi pubblici. — Su guarentigia di probità i passaporti. — Arbitrii inevitabili di chi eseguisce le leggi. — La Posta, fonte drammatica. — Fallibilità significa perfettibilità. — Trattato del mutare di posto gl' impiegati pubblici — Teoria sugli statuti e sulla sovranità. — Che la libertà non sbandisce urbanità. — Dignità grande degli impiegati piccoli. — Ministri della legge non soli i giudici e i birri. — Inno alla Posta. — Panegirico del porta-lettere. — Elegia sull' esilio.

Pregiatissimo signor Direttore.

11 Settembre 1856.

Non perchè il suo giornale tiene dalla sinistra, mi volgo a Lei con questa mia, che non ha colore politico ma tutto civile, non è querela per libertà lesa, ma desiderio più gaio che mesto, e augurio più fausto che sinistro, che gli uffizi di civiltà pubblica e privata vengano sempre meglio adempiuti secondo la legge del progresso, ipotesi oramai accettata come quella del Newton, legge dalla quale nessuno oserebbe escludere gl' impiegati delle poste, perfettibili anch' essi. Il mio esordio è tratto dalle viscere della causa, giacchè trattasi appunto di loro. Ecco i fatti.

Nel corso di più che due anni dacchè io dimoro in Torino, più volte mi cadde di dover riscuotere all' uffizio delle Poste lettere raccomandate; e la prima volta era giusto ch' io mi dessi a conoscere per quel desso al quale veniva la lettera. La seconda e la terza e la quarta, non mi parendo necessaria la medesima cautela, ci andai sicuro del fatto mio, come suole seguire in tutti i paesi: ma l' una di queste volte, negandomisi la lettera, e domandando io qual segno fosse richiesto a essere riconosciuto una volta per sempre, mi udii

rispondere: *Vada alla questura, e si faccia fare una fede di buona condotta.* Io pensai che in qualche gergo *buona condotta* fosse una specie di nome geografico, secondo la felice espressione del principe di Metternich; un di quei tanti nomi che gli impiegati delle poste non possono sapere a mente, e li cercano nel dizionario per fissare il costo alle lettere. E, a somiglianza di colui che cercava un uomo, mi mossi rassegnatamente in cerca di chi conoscesse me, poco noto, e fosse insieme conosciuto all' uffizio: e trovai un deputato del Parlamento, piemontese quanto mai, e mi attaccai alla falda del suo vestito per farmi conoscere. Credo di avercelo condotto non una volta ma due: ed egli, testificando che io ero quello e non altro, pregò il R. uffizio che mi volesse poi riconoscere senza testificazione. La cosa passò netta più volte senza ch' io pur mostrassi il foglio della questura, del quale ero armato: il quale, del resto, non prova nulla, perchè io potrei mandare altri con esso a riscuotere le mie lettere, e altri potrebbe carpirmelo e riscuotere le non sue: onde bisognerebbe sempre ritornare alla testimonianza di un conoscente conosciuto; e se il forestiero non ha conoscente nessuno, o ne ha di quelli che l'uffizio delle poste non conosce, la lettera non sarà mai riscossa, o i testimoni piemontesi non noti dovranno ricorrere ad altri testimoni che facciano fede di loro. Ma io, credendo, ogni sicurtà omai superflua, presentatomi giorni fa senza il foglio della questura, dovetti prima aspettare quell' unico che, a quanto pare, ha facoltà di consegnare le lettere raccomandate: il quale, rientrato, richiede ch' io mi dia a riconoscere. Rispondo di essere tanto riconosciuto, che più e più lettere mi furono già consegnate senz' altro; lo prego d' interrogarne taluno de' suoi colleghi: ed egli allora con piglio criminale: *non tocca a me riconoscerla, tocca a lei farsi riconoscere.* La distinzione era tanto sottile e significata con tanta finezza di modi, che altro non restava che ritornarsene e prendere la fede di *buona condotta*, il foglio della questura, unica soluzione dei più tra i drammi moderni. Rivenni; e, il mio giudice non essendo al suo posto, dovetti attenderlo; poco, per verità, ma attenderlo; e fui graziato della lettera, la quale del resto non conteneva

danaro, perchè non è quello il cancello che dispensa le lettere con danaro. Se una frode recente alla posta, ordita non da esuli, risveglia la diffidenza di lei per quel che concerne danari; io non le ne farò colpa al certo; ma pregherò che la diffidenza non si rivolga, come punta nemica, contro chi dalle lettere raccomandate s'aspetta dispendii più che mercedi; pregherò che tutti i misfatti e provati e probabili e possibili a commettere e imaginare non siano addossati agli esuli, messi tutti a fascio in quel titolo che nel trecento era titolo in Francia d'odio agli Italiani; pregherò che, mentre gli esteri, a quel che si dice, incominciano a concepire un principio di quel sentimento che pare somigli alla compassione a alla stima verso il popolo principe e sacerdote, codesta moda dei sospetti calunniosi, invecchiata fuori, non venga, come tante altre, accolta in terra italiana, quasi bel fregio ed amabile novità.

Non sarò io certamente che porrò distinzione tra lettere che portano soldi, e quelle che parole della mente o del cuore; parole dalla cui più o meno pronta lettura può pendere, nonchè gran lucro o gran danno, l'onore e la vita. Non sarò io che mi dorrò delle precauzioni da prendere acciocchè le parole dell'intima anima giungano, come deposito sacro, nelle mani a cui vanno. Ma una delle condizioni che fanno il ministero delle poste benefico e geloso e tremendo, si è la prontezza e la puntualità, senza cui la materiale sicurezza torna inutile; anzi la cura soverchia di quella può essere perniciosa e tirannica, nonchè tediosa. E il tedio è la peggio delle tirannidi; tanto che tirannide che non annoi, dura sempre. E può il ritardo di pochi minuti cagionare, peggio che perdite gravi, sospetti e affanni, e atti ora troppo tardi, ora troppo precipitosi. E questo sentono d'ordinario gli uomini che servono all'uffizio delle poste; dei quali in tutti quasi i paesi, anco di governo men libero, meno ingegnoso e meno vivace, è da lodare la prontezza, il discernimento, la garbatezza, e la pazienza. Che se taluna di queste doti a quando a quando vien meno, non è tanto da accusarne tale o tale uomo, quanto la debolezza dell'umana natura, che a tante cure continue, nella minuziosità gravi e

richiedenti esercizio incessante e dell' affetto e del senno e della urbanità e della coscienza, non regge. Ma le precauzioni che prendonsi a questo riguardo, son esse precauzioni da senno? Accennai già che possonsi eludere; nè la testimonianza intorno alla persona a cui dare la lettera, è sempre possibile, nè sempre sufficiente; e la guarentigia del passaporto, quand'anco sia il passaporto proprio della persona, vale quanto valgono i passaporti, i quali non assicurano nè la società nè il governo (due cose talvolta diverse, talvolta opposte) contro i malfattori bene o male vestiti; non fanno fede infallibile nè anco di quella probità negativa, dico la probità del *non consta*, della quale pur debbono contentarsi le polizie, per onniscienti e onnipotenti che si facciano o che noi le facciamo. Ed ecco la questione allargarsi per rendersi più involuta, e il segreto delle lettere portarci co' suoi piedi a quello delle polizie; ecco necessità di domandare agli altri e a noi stessi, se i passaporti non siano una comodità offerta a quegli uomini *positivi* che hanno sempre le *carte in regola*, un impaccio ai galantuomini, se non forse un laccio, una taglia sul loro borsellino e la loro sofferenza.

Che le precauzioni usate per la sicura consegna di quelle lettere che raccomandansi espressamente come quelle che premono più, siano insufficienti insieme e soverchie; e che, per questo stesso e per altre ragioni comuni a molte leggi in molti paesi, non siano usitate se non a salti e a capriccio di simpatia o di buon umore, o, se meglio piace, *ex informata conscientia*, o per ispirazione subitanea inesplicabile e imprevisibile; lo dice l'esempio mio, che qui sono il protagonista del dramma. E dico, dramma; perchè l'uffizio delle poste sarebbe, a chi sapesse attingerci, abbondevolissima fonte drammatica: e, se il Goldoni, condannato a fare sedici commedie in un anno, cercando un giorno per le vie di Venezia il suo tema, imbattutosi in un Armeno, esclamò *l'ho trovato;* il poeta che si piantasse alla posta e osservasse il viso e il vestire e i fari di quanti ci vanno e ne vengono, e sapesse leggere coll' esperienza e con la fantasia in tutte quelle lettere che si sigillano e si dissigillano, in tutti que' cuori che si chiudono e si aprono sovente a sproposito e con meno in-

telligenza delle ostriche; se non ritorna a casa pregno di drammi, io voglio essere una Dama della Croce Stellata. Dico che il mio esempio lo prova; perchè certe volte io fui riconosciuto, e certe altre tornai ad essere sconosciuto, quando la prescrizione del tempo doveva far crescere la probabilità della conoscibilità. Non è calunnia nè irriverenza il sospettare che i ministri delle poste (fallibili anch' essi, e però perfettibili, se non *responsabili*, come i ministri di Stato) una di quelle volte fallissero o per troppa prudenza o per poca. Io desidero, e in questo e in altro, non tolte via tutte le guarentigie, ma quelle che sono necessarie e serie, osservate costantemente e per tutti; desidero che, quando la persona, corporea o civile, e massime la morale, è debitamente riconosciuta, non ci sia più di bisogno di farla riconoscere da capo per fede di testimoni giurati (e basterebbe egli poi il giuramento?) o di polizie o di accademie, se non quando essa persona si mascheri o si trasformi e sfiguri.

Parigi ha, se non erro, più abitanti e più forestieri che Torino; nè certo i sensi e gl' ingegni sono più acuti a Parigi. E nondimeno quand' io, sebbene sulle sopraccarte delle lettere abbia titolo di chiarissimo come tutti l' hanno (chi non è ormai chiarissimo e cavaliere e martire?), non mi sento il diritto d' essere a prima vista riconosciuto nè a Parigi nè a Torino, quand' io, dopo poche settimane di soggiorno in quella città, m' affacciavo all' uffizio di via Gian Jacopo, prima ancora d' accostarmi sentivo pronunziato il nome mio di lontano, e dettomi se ci fosse o no cosa per me; il nome mio, come di qualunque siasi altro. E questo non è paragone ingiurioso; perchè a Torino sarebbe il simile a un dipresso se rimanessero i distributori medesimi sempre; ma dall' accaduto a me, direbbesi che mutino, e spesso, e tutti. Questa ragione almeno mi fu resa; e io la dico per trarne partito a porre una questione ben più generale. È egli buono che mutino gli uomini d' uffizio? E quanti è buono che mutino, a un tratto, o a riprese, e a quanto intervallo di tempo? Qual è migliore sicurtà d' onesto e intelligente e pronto servigio, il mutare sovente o mai? Mutare i capi o gli inferiori? Mutare per collocarli in uffizio diverso o in so-

migliante? Il tramutamento ha egli significazione di premio o di gastigo, o non ha senso veruno? S' ha esso a fare secondo i casi, a proposta o ad arbitrio dei superiori, a richiesta o a dispetto de' tramutati, ossivvero a termine fisso, come l' età maggiore e la leva militare, come le stagioni dell' anno, con la puntualità delle macchine? E se un uomo riesce tale da non dare appiglio a sospetti, e che la sua anzianità e antichità lo renda per zelo e per esperienza più destro che altri non possa essere per novità e per freschezza; sarà egli prudente spiantarlo? E cotesto continuo fluttuare dell' amministrazione non risica egli di moltiplicare, se non gli abusi, le cure inutili, e le brighe, e le cause di diffidenza e di disamore? Io non accenno qui a tale o tal paese, a tale o tal ministero: ma dico in genere che ciascun ufficio, ciascun istituto, ciascuna scuola, dovrebbe formare una famiglia, e in certi rispetti una persona morale; e che, siccome d' una famiglia entrano a parte nuovi consorti, e a una persona s' incorporano nuovi elementi di materia e s' immedesimano nuovi elementi di sentire e d' intendere, e pur tuttavia la famiglia conserva il proprio albero, e la persona è quel desso, così nell' andarsene e nel sopravvenire di nuovi operai ad un' opera comune, la vita dell' intelligenza e del sentimento, ristorandosi e rinnovellandosi, dovrebbe esser una. Ma queste cose non si statuiscono per statuti; i quali, se non interpretati dal libero arbitrio e dalla virtù, e guarentiti dalla consuetudine, essi che vorrebbero essere guarentigia sufficiente a sè e a tutto, coagulano il sangue corrente della libertà, ne spengon la vita.

Ma per rientrare nelle angustie del tema, quand' anco dovessersi tutti mutare a un tratto coloro che distribuiscono lettere o altre cose raccomandate, sicchè non ne resti pur uno a rendere il servigio di riconoscitore, a essere la memoria e il Genio del luogo; quand' anco fosse inevitabile l' adoprare precauzioni inutili talvolta, o non adoprare sempre le necessarie; sarebbe tuttavia lecito desiderare che i difetti delle cose umane e degli uomini fossero al possibile attenuati dalla ospitale indulgenza delle parole e de' modi; acciocchè il forestiero che ama onorare fin negli uffizii infe-

riori e nelle minime cose un paese e un governo, goda, se non è riconosciuto egli, riconoscere almeno in altrui la civiltà della nazione e un alito della grande anima della sovranità, *divinæ particulam auræ*. Io non so, signor Direttore, quali siano le opinioni di Lei intorno alla sovranità del popolo; se, al parer suo, il popolo sia sovrano di sè o d'altra parte del popolo, o de'suoi governanti passati e presenti, o de'suoi deputati; se e come si possa dividere la sovranità tra gli elettori e gli eletti, tra i mandatari e i mandanti, tra i legislatori e i ministri, e coloro che non sono nè legislatori nè ministri e nè anco mandanti, e che pur dovrebbero essere qualche volta in qualche cosa sovrani, per non soggiacere sempre; se e come cotesta sovranità divisa possa rimanere una e unanime; se sia esercitata, e con quale effetto; se sia sentita e da quanti (se, per esempio, tutti i legislatori conoscano tutte le leggi che fanno); se si possa abdicare; se, invece di concedere a tutti quanti la più che soprannaturale proprietà di star sopra senza che nessuno rimanga di sotto, non si potrebbe il popolo, o meglio la nazione, contentare che ragionisi della sua autorità, autorità che risiede in tutti non tanto come diritto quanto come dovere, da non si poter mai alienare nè concedere che altri la infranga e ne abusi. Di questa autorità sono non solamente ministri e serventi ma partecipi gl'impiegati anco minimi; ne'quali chi rispetta sè stesso e la nazione, deve onorare non il popolo sovrano nè l'uomo re, ma la legge. Il rispetto alla legge e a chi la rappresenta, è che costituisce la vera Carta dell'Inghilterra e la grandezza sua vera. Senonchè più comunemente la legge suol riguardarsi personificata in coloro che traggono l'uomo innanzi al giudice o lo giudicano o eseguiscono la pena giudicata; dove all'incontro parrebbe a me che per ministri e interpreti d'essa legge dovrebbersi avere anco quelli che l'applicano nelle forme non delle più severe e quasi ostili ma benefiche e amiche.

Benefico veramente ed amico è quel braccio che sta sempre teso sui capi e le mani nostre per ispargervi parole che portano idee feconde d'affetti, e affetti fecondi d'idee; parole che contengono segreti della città o della famiglia,

della mente o del cuore, e i più gelosi e più intimi di tutti a taluno, quei della borsa; parole più storiche della storia, più poetiche delle poesie stampate, più politiche della diplomazia; parole che annunziano o promettono o negano aiuto, nè quelle che negano sono le men liberali e men pie, perchè il disinganno è la medicina dell'anima. La madre, la moglie, l'amico, il giovane, il vecchio, tutti attendono, o prima o poi, da una lettera o consolazione o disinganno; tutti, più o meno in quell'attendere si fanno creduli e diffidenti, palpitano d'ambascia e di gioia; e pare che tremino della fausta novella, all'infausta anelino con pensata agonia. Il vaso di Pandora, l'abbiamo: è la posta. E gli uomini che ne sono ministri, nel servire a tutti, fanno dipendere tutti da sè, fanno più sentire la loro sovranità che i regnanti: par che non abbiano volontà e non la debbano avere, ma debbono, e l'hanno; macchine piene di coscienza e di merito, macchine e magistrati.

Magistrato agli occhi miei degno di speciale onoranza è il porta-lettere, che pare non abbia che piedi, e dee avere e cuore e memoria (quella memoria ch'è madre delle muse), e occhio discernitore, più che segretario d'ambasciata: pronto e posato, brusco e cortese, creditore e desiderato; amico agli ignoti; che si affeziona ad un nome che vegga scritto sovente, al campanello d'un uscio ch'egli suoni sovente; che decifera l'illeggibile ai letterati, che scopre l'incognito alle polizie; che lieto del riscuotere, è ancor più lieto del rispondervi *non costa nulla;* che intascando il danaro, impossibile a negarsi, pur dice *grazie;* e si accomiata coll'*auguro*, tanto proprio al Piemonte ch'e' potrebbe chiamarsi il paese ove suonano l'*auguro* ed il *cerea*, voce pelasgica in cui pare unificata la triade di *signoria*, di *sanità*, d'*allegria*. Voi potete da una società civile sbandire gli avvocati, i professori, le intere accademie e università; il porta-lettere vivrà eterno, a dispetto di tutte le macchine, per attestare con la sua necessità la spiritualità dell'anima umana.

E la riconoscenza debita da me agli uomini di questo uffizio dal quale attingo i conforti dell'ospitalità, è che mi fa desiderare che nessuna doglianza sia mossa di lui da nessuno, nè anche in pensiero Imaginate, signore, un esule al

quale giunge l'annunzio di lettera o ardentemente bramata e necessaria o non attesa punto ed inutile, di lettera che gli apporti o brighe o dispendi, o quel tanto da poter sostenere la propria vita e libertà senza ricorrere a nemici della libertà nè ad amici; imaginate ch'egli s'avvii alle poste in uno di que' dì men sereni che toccano ai più fortunati del mondo, anco agli esuli, e ai più innocenti e docili, dico gli esuli per causa politica; imaginate ch'egli vada fidato nell'esperienza e nella troppo certa diuturnità del suo soggiorno, fidato non in celebrità di nessuna specie (Dio liberi), ma nella tisica notorietà, come quegli che ambisce d'essere non eleggibile a nulla ma semplicemente riconoscibile; imaginate ch'egli si senta rendere una di quelle risposte che lo rimandino a casa a cercare la fede della sua identità; e che a misurare di nuovo non poche contrade e a salire non poche scale gli manchino, oltre al buon umore e alla pazienza, il tempo e le forze; e che egli, infermo e non giovane, corra risico di cadere in mezzo alla via senza che una mano o una parola pia si porgano a sollevarlo; e non sarà cosa inescusabile se cotesto proscritto dalle leggi divine e umane desideri che nuovi titoli s'aggiungano alla sua gratitudine verso la provvida potestà della Posta.

Alla significazione di questo desiderio io non appongo il mio nome, che non aggiungerebbe autorità, detrarrebbe grazia; e parlo, se è lecito, in nome dell'esule in genere, dell'esilio. L'esule non ha nome: *Avulsumque humeris caput et sine nomine corpus*. Egli è un numero, a un dipresso come quei di Siberia: *Nos numerus sumus, et fruges* (variante d'un codice Vaticano) *non sumere nati*. L'esule è libero dalla soma de' diritti; non ha che doveri. La compassione stessa gli vien come elemosina, e prudentemente temperata dalla diffidenza che è debita agli sconosciuti; così come si commisera un appestato. L'esule è tollerato, un di più. Quando colui che fu poi Carlo X, rientrava in Parigi, per ingraziarsi i futuri suoi sudditi, i futuri ribelli, disse: *rien n'est changé: il n'y a qu'un Français de plus.* — Un di più! Il conte d'Artois non sapeva quello che si dicesse con cotesta tremenda parola.

PARTE PRIMA.

SEZIONE SECONDA.

AUTORI.

DANTE E SORDELLO.

All'imperatore di Germania, il mantovano Sordello in una canzone imbandisce il cuore d'un prode, acciocchè costui « si faccia cuore a venire in Italia, e riprendere la sua preda: » senonchè gli imperatori di Germania non appetiscono il cuore dei prodi morti, ma si pascono delle viscere dei popoli vivi. E, se il Mantovano viveva a' dì nostri, non ripeteva l'invito, con sotto gli occhi le carceri e i supplizi di Mantova.

Viene poi il re di Francia, al quale porgesi di quel cuore, ne mangi, ma di nascosto dalla madre, la quale, vedendolo, gliene vieterebbe. Severo a Francia anche Dante, che dell' Angioino cantava: *Carlo venne in Italia, e, per ammenda, Vittima fe' di Corradino; e poi Ripinse al Ciel Tommaso, per ammenda;* dove accenna a Tommaso d'Aquino, uno de' più alti intelletti d' Italia e della specie umana, grandemente ammirato dal grande Leibnizio, e illustrato degnamente da Antonio Rosmini. Il qual frate andando al concilio di Lione, corse fama che Carlo d' Angiò lo facesse attossicare. Gli Italiani, e non soli, sospettarono allora i Francesi avvelenatori; ma poi Francia rese a Italia con liberalità que' sospetti: e Caterina de' Medici venne accusata di contaminare con corruttele crudeli la monda e mansueta corte di Francia. Senonchè resta ancora che si conjino documenti i quali provino essere di sangue italiano quel mite agnello di Luigi undecimo, e quelle pure colombe di Brunechilde e di Fredegonda. La razza regnante di Francia da Dante è detta *la mala pianta Che la terra cristiana tutta aduggia;* e re Filippo il Bello, senza più, *il mal di Francia;* così come il vate Tiresia al re di Tebe: *Perchè la lue di questo suol tu sei.*

Sordello volge i rimproveri tanto al Francese quanto al Tedesco; e questa uguaglianza di giustizia sarà piaciuta al

Toscano che, guelfo in gioventù, ghibellino poi, e dalle meditazioni e dai dolori e dall'esperienza degli uomini e dalla rettitudine della propria coscienza imparava a collocarsi sopra le parti, sentendo pure gli odii e gli amori di parte, e a giudicarle con onesta, tuttochè spesso appassionata, equità. E a Dante sarà anche piaciuta quell'aria quasi scherzevole che dà Sordello a' suoi sdegni, perchè sovente anch'esso la prende, e l'ironia è una delle armi sue più acute. Dice Sordello a un altro re, che del cuore del cavaliere morto ne mangi per due, giacchè di doppio ristoro egli ha di bisogno a ricuperare l'uno de' suoi due regni perduti; e dice che non lo veda mangiare il re suo vicino, che lo busserebbe. Un falso concetto della poetica e oratoria e storica dignità, così come della civile e della umana, si fecero certi moderni pedanti, appunto perchè la sentirono fiaccamente. Ma dalla Bibbia venendo a Dante, e dai Tragici greci allo Shakspeare, ritrovasi che nè l'epica maestà nè la passione tragica più potente rifuggono da modi che chiamerebbersi oggidì bassi e di sconveniente facezia. Siccome il sublime sui trampoli cade leggermente nel ridicolo, così ci può essere una celia non pure seria ma profonda e alta e piena di lagrime: e siccome il sussiego affettato ha del buffonesco, così può una dignità più che regia spirare dalla schiettezza della famigliarità virtuosa.

Ma la severità del Mantovano non è forse così da pari a pari verso le potestà della terra, com'è quella del Fiorentino; e lo dicono le parole alla fine: *se essi prezzano poco me; e io, poco loro.* Più nobili, appunto perchè più modeste, le rampogne del Petrarca, giovane ancora, ma all'Italia più pio forse allora che poi. *Io parlo per ver dire, Non per odio d'altrui, nè per disprezzo.*

Baroni chiama Sordello i re e l'imperatore ai quali appresta la fiera imbandigione. E qui cade di notare la storia di certi titoli e nomi che, coi costumi mutati, vennero degenerando di senso. Da *Barone*, che nel trecento dicevasi fin de' santi, si fece *Baronata: Cortigiano* divenne fin titolo della donna venale; dal *Cavaliere* armato a difesa del diritto umano e divino, discesero i *Cavalieri d'industria e del dente:*

Paladino chiamano lo spazzatoraio i Toscani, dalla pala che adopra, concordando, senza saperlo, al romanzo mirabile del Cervantes. Ma veramente certi paladini di falsa libertà e d'onore falso son peggio che spazzaturai, spazzatura essi stessi. *Masnadiere* in antico aveva buon senso, perchè masnada era semplice schiera. E similmente *Sgherro*; e in Toscana tuttavia ne' canti del popolo *viso sgherro* suona forte, di ardita e ilare sanità. *Satellite rigido*, dice sè Orazio della vera virtù: e tutti sanno i Satelliti de' pianeti; e sanno che, se già gli scienziati coglievano in cielo i satelliti, i satelliti oggigiorno colgono in terra gli scienziati. Da *conte* fecesi *contado*, e *contadino*; *garzone* e *donzella*, restati in verso al senso più eletto, valgono in prosa *serventi*. Ma il destino de' nomi apparisce più notabile ancora nel titolo di *caporale*, serbato adesso ai gradi infimi della milizia, e d'altro ancora. E *caporali*, è il titolo storico di coloro che reggevano in Corsica il Municipio (il più vero de' Governi): reggevano la guerra, per tanti anni durata contro l'oppressione d'una schiatta pur troppo italiana, guerra che precedette gloriosamente alle prove ammirate di Grecia; ed ebbe per opera de' Francesi infausta fine nell'anno appunto che Letizia era incinta del futuro emulo e successore di Carlo Magno, di colui che i suoi soldati dovevano, già imperatore, con titolo tra di confidenza e di ammirazione devota, scherzevole insieme e seriissimo, chiamare il piccolo caporale. *Milite*, perduto il suo senso di *cavaliere*, è il semplice nome d'arme senza alcun grado; e *soldato* all'incontro, che fa tra il tintinnio e il tuono delle armi sentire il sordo suono del soldo, suol dirsi fino dei capitani e de' principi. Così di buon soldato davano lode a re Gioacchino Murat, il cui figliuolo sovrastava al regno di Napoli quasi grosso fantasma, non terribile che per la pinguedine sì del corpo e sì dell'ingegno.

Ma, cercando ancor meglio come e perchè baroni potessersi dire i re e gl'imperatori stessi; mi par di vedere che la radice *ar* in più lingue significa *altezza*. *Ara*, agl'italiani antichissimi, era ogni sasso eminente; l'attesta Virgilio, dottissimo delle origini storiche, e posseditore del valore intimo della sua lingua. E *Ard* è un monte nel regno di Na-

poli; e *Arx* valeva non solamente *rocca*, ma ogni cima munita dall'arduità, e dall'angustia sua stessa. *Ararat*, *Gargaro*, *Tartaro*, colla ripetizione della radice dicono quasi monte doppio; siccome l'*Etna* è oggidì Mongibello, dall'arabo *Gibel* che vale lo stesso, ond'è come dire monte monte: e così la storia dell'isola famosa sta scritta nel masso vivo, segnata in note di fuoco dalla sua lava fumante. Per naturale traslato, l'altezza del sito figurò l'altezza del posto: onde il greco *Arconte*, che ha radice comune con la parola significante principio: e pur troppo le persone dei principi scambiansi co' principii. *Arconte* consuona colle antiche voci italiche Tarconte, Tarquinio, Tàrquito, nomi scelti non senza perchè da Virgilio; e forse Tarquinio era titolo comune a tutti i re dell'Etruria, come ai re egizii Faraone. E in questo e in *Farasmane* e in *Faramondo* ritorna la radice medesima, come in *Artabano* e *Artaserse*, che gli orientali pronunziavano più soavemente Ardasese: ma i Greci, esasperati dall'odio degli oppressori minaccianti, innasprivano fino il suono de' nomi; come noi, pronunziando parole germaniche, le quali dalle labbra de' natii escono non ingrate, diam loro talvolta un'affettata durezza, quasi volessimo respingere dall'orecchio, così come dall'anima, ogni cosa e memoria degli stranieri insolenti. Forse le uscite di *Baldassarre*, *Salmanassar*, e simili, hanno l'origine stessa, e si convengono col titolo di Czar delle Russie; il quale io credo non sia il *Cæsar* latino, titolo serbato a quel d'Austria dagli Slavi. Ma tale è la potenza morale della Russia sopra tutte le genti slave, e specialmente di rito greco, che, quando dicono *Imperatore*, anco i sudditi dell'austriaco, i più accennano al russo. Questa potenza morale è la forza sua vera e tremenda, forza non scemata dall'avere l'Europa civile scalfitto uno scoglio di Crimea; anzi cresciuta forse, perchè da quello scoglio la Russia potè lungamente resistere all'Occidente armato con apparecchi così dispendiosi e con tanta prodigalità di minacce. Se fosse vero, pertanto, che da questa radice *ar* venissero le parole significanti eminenza e di siti e di grado; apparrebbe l'originaria parentela che corre tra certe altezze moderne men profonde che cupe, e il re Faraone.

Cotesto porre che fa Sordello la mira alle altezze mondane per abbatterne la superbia, doveva piacere a Dante che dall' avo suo si fa dire: *Questo tuo grido farà come vento Che le più alte cime più percuote;* a Dante che ripeteva dei Salmi, tra l'altre, queste parole: *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobilès eorum in manicis ferreis.* Ma il comiato del canto animoso discorda dal resto in modo da non si aspettare. Voi sapete che nel comiato, per solito, il poeta si volge alla canzone, come a sua creatura vivente, e le commette una qualche imbasciata. Così Omero e Pindaro danno persona alle preghiere e agl'inni; il Petrarca: *Ite, caldi sospiri, al freddo cuore;* e Ovidio parla al suo libro, dal tristo esilio mandandolo a Roma; e Orazio parla al suo, mandandolo in luce; e nelle odi, alla sua cetra, *testudo.* Giacchè voi sapete che le prime corde sonore diconsi accomodate al guscio della tartaruga; e che troppi poeti son memori dell' origine. Due volte leggiamo nei Salmi: *Sorgi, gloria mia, sorgi, o cetra: Sorgerò con l'aurora.* E in uno soggiunge: *È inalzata fino ai Cieli, Signore, la tua verità, acciocchè i tuoi diletti vengano liberati.* E sensi non solo di morale ma e di civile dignità, nella Bibbia rincontransi frequenti a chi sappia leggere: e invano taluni tentano strapparne pagine, e coprire di macchie nere versetti; che dal libro intero spira uno spirito di libertà tanto più invitta quanto più da modeste e severe virtù temperata. Ora il comiato del canto che piange un prode morto, e che tende a scuotere l'inerzia de' viventi, comincia così: *Donna, mio ristoro.* Vero è che la guerra e l'amore, l'amore e la scienza, l'amore e la fede, a que'tempi si alternavano, anzi si confondevano in un'anima stessa, e facevano prova d'accordarsi alla meglio: ma più degno è certamente il comiato che dà alla sua canzone il Petrarca, tuttochè innamorato di fresco: *Canzone, io t'ammonisco, Che tua ragion cortesemente dica; Perchè fra gente altera ir ti conviene: Chè le voglie son piene Già dell'usanza pessima ed antica, Al ver sempre nemica. Troverai tua ventura Fra i magnanimi pochi a chi 'l ben piace. Di' lor: chi m'assicura? Io vo gridando: pace, pace, pace.* Le quali ultime parole rammentano quelle di Dante: *Cerca, misera intorno*

dalle prode, Le tue marine, e poi ti guarda in seno, Se alcuna parte in te di pace gode. — Romagna tua non è, e non fu mai, Senza guerra nel cuor de' suoi tiranni. — Chè le terre d'Italia tutte piene Son di tiranni, ed un Marcel diventa Ogni villan che parteggiando viene.

Vuole taluno che primo Sordello chiamasse la donna amata *sua dolce nemica*, e che da lui togliesse il Petrarca cotesto contrapposto, che troppo sovente ripete, di ricercata eleganza. Non si può per vero provare che primo l'usasse Sordello, e il Petrarca lo togliesse da lui per l'appunto; ma certo è che il gentile poeta troppe altrui gentilezze imitò nell'artifiziata espressione de' suoi lunghi e agiati dolori; e che dei giuochi d'ingegno n'ha de' più affettati di questo: e basti rammentare *L'aura che il verde lauro e l'aureo crine....*

DANTE E IL SIG. LAMARTINE.

Il signor Lamartine chiama enimmi quelli di Dante: ma egli era ingegno da intendere questa sfinge, egli, Edippo non da' piedi ma dalle mani bucate: e intendiamo che la prodigalità gli sia reputata più a lode che a biasimo, in paragone delle altrui cupidigie rapaci; giacchè meno male avere le mani bucate che fatte a artigli o bruttate di sangue. Senonchè, non ben s'addiceva a chi è più poeta del Voltaire, invocare l'autorità di costui come *profeta del buon senso*, a deprimere Dante; quasichè non si fosse il Voltaire avventato anche contro lo Shakspeare, deplorando, come abbominazione, la versione osatane in Francia; quasichè ne' biasimi di Dante il gentiluomo di camera non convenisse disgraziatamente col Bettinelli Gesuita. E non s'intende come al cantore delle *Meditazioni* Dante paia oscuro, e chiare le querele di Giobbe, le quali egli amplifica in prosa, recidendone l'epilogo e il prologo; e sentenzia che, *ponderato ogni cosa, ogni*

cosa bilanciato, ogni cosa computato, ogni cosa pensato, ogni cosa ripensato, la vita è un dono infernale; nè altri poteva farlo all' uomo che Dio. E, volto a Dio, dice: *Reprenez votre présent; laissez-moi en paix dans mon néant. Dans votre incompréhensible création il n'y a d'heureux que ce qui dort.* Oramai non fa maraviglia che non apprezzi le creazioni di Dante chi spregia le creazioni di Dio. Alfonso di Castiglia, a titolo di filosofo e a titolo di re, si teneva in diritto di credere che, se Dio avesse chiamato lui a consiglio nella creazione del mondo, il mondo avrebbe sesto migliore. Il nostro Alfonso, poeta, e lodatore e successore di re, che ha castello ma non in Ispagna, non si vanta di tanto; gli basta dolersi che il mondo non abbia garbo. Qui cade il motto di quell' altro re che compendiava in sè solo lo Stato (un po' meno che il mondo): *non c' è più Pirenei.* Il simile e Francesi e altri dissero e dicono delle Alpi, che pare non ci siano per l'Italia state mai, o almeno che tanto coi secoli andassero decrescendo a mal difenderci, quanto a dividerci crescevano gli Appennini.

Ma, poichè l' impaziente versificatore si ferma tanto pazientemente nell'ammirazione di Giobbe, non sarebbe illecito domandargli se le parole di Giobbe a lui paiano tutte evidenti, se l'oscurità sia sempre titolo di dispregio, s'ella non possa procedere dall'organo visivo o dalla distanza, e dallo stesso eccesso di luce. Qual è il libro biblico, qual è il grande autore dell' antichità, sul quale non facciano a noi di bisogno comenti? La prosa stessa de' più grandi scrittori, e più cospicui per evidenza, non fu ella illustrata con cura grande da uomini che per dottrina e ingegno e insofferenza d' ogni minuzia pareggiavano il signor Lamartine, e ai quali comparare lui non è biasimo certamente? Scrittori francesi, e più recenti di Dante, anch' essi abbisognarono di comenti: e basti rammentare il Montaigne ed il Rabelais. Lo Shakspeare agli Inglesi è ormai più antiquato che Dante agl'Italiani; e, se ne togliamo le voci scientifiche, usitate anch' esse al suo tempo, e la difficoltà che viene dalle idee, le donne, per ciò che spetta al linguaggio, le donne della montagna toscana intendono il verso di Dante. Per co-

gliere gli accenni storici, bisogna certo avere notizia della storia: ma la storia fiorentina è storia europea, nè l'ignorarla dà diritto a spregiare il poeta che la scolpì ne' suoi versi. Sta a vedere se i posteri con ugual cura baderanno a studiare gli accenni che riscontransi nei versi e nelle prose de' celebri d'oggidì; sta a vedere se la loro acquosa chiarezza potrà nel corso de' tempi sottrarli all'oscurità.

IL SIG. LAMARTINE E FRANCESCA DA RIMINI.

Nel giudicare le cose italiane a' Francesi faceva di bisogno maggiore attenzione che ad altri, sì perchè avvezzi a riguardare l'Italia dalla cima dell'Alpi con l'occhio di Brenno e di Carlo d'Angiò e di Gualtieri e de' tanti successori loro; sì perchè la conformità delle lingue illude, e si credevano intendere cose ch' e' non intendevano per l'appunto, dando al suono italiano il senso del suono francese somigliante. Or nel giudizio del bello e del grande il prendere l'una cosa per l'altra è talvolta forse peggio che non vedere nessuna cosa. Di ciò i saggi abbondano; ma io ne dirò una, come esempio ideale. Una donna di bell'ingegno, e dimorata a lungo in Italia, e che la amava davvero, e ammirava Dante, e scriveva di cose fiorentine, era giunta a quel passo dell'Inferno dove Ugolino rode il cranio di Ruggieri *come il pan per fame si manduca*. Domandando ella a me che significhi *pan*, e soggiungendo io che significa *pane*, essa modestamente mi confessò che l'aveva preso per un uccello. E come mai? Dal pavone, che in loro lingua pronunciasi quasi *pan*, la fantasia di lei volava al pellicano del quale raccontavano che si ferisce il petto per dar mangiare del sangue proprio a' suoi nati. Tutto cotesto ella arzigogolava, perchè le pareva impossibile che tal poeta qual è Dante degnasse dir *pane* al pane. Frequente occasione di falsi giudizi tra i moderni è il farsi della bas-

sezza e della dignità, del serio e del ridicolo, concetti diversissimi da quelli degli antichi, e però con la stessa ammirazione insultarli. Nè sbagli tali sono di sola quella valente donna; e quando leggiamo nella versione del Lamennais *parole porte* tradotto in *portées*, non fa maraviglia che il signor Lamartine, sospinto dalla fretta, il verso delle colombe che *Vengon per l' aere dal voler portate*, traducesse: *L'air qui porte leur vol.* Diresti che il traduttore egregio abbia scambiato tra *volere* e *volare;* due cose che spesso e i poetanti e tutti gli uomini scambiano.

G. FRACASTORO.

Sifilide.

Il Fracastoro è ragguardevole più come uomo dotto che come grande poeta. La eguale eleganza dello stile, l'armonia tutta antica d'alcuni versi, la grazia o la forza o la verità d'alcune espressioni, son pregi certamente notabili in poeta latino del cinquecento; ma volerlo paragonare a Virgilio, è religione sacrilega. Manca quella dolcezza del numero si varia e sì attemperata alle cose; manca l'anima di Virgilio. Si può (se volete) ammirare nel Fracastoro che gli Dei e le Dee siano invocati a liberare i mortali dalla sifilide; ma non si può stimare, cred'io, conveniente alla maestà di Giove quel congresso che egli aduna nell'Olimpo per deliberare se i mortali sieno degni della sifilide o no; dove il Granchio è dipinto portinaio degli atrii celesti. Insomma rispettiamo il Fracastoro come latinista, onoriamolo come benemerito delle scienze naturali, amiamolo com'uomo dabbene; ma non lo paragoniamo a Virgilio, per pietà.

Il traduttore lo paragona al barone de Stifft, primo archiatro e protomedico della corte di Vienna.

GIO.-BATT. CASTI.

Canonico di Montefiascone, poeta cesareo dopo il Metastasio; viaggiò in Francia, in Germania, in Russia, solo o con ambasciatori; soggiornò a Vienna, a Parigi; morì di morte poco meno che subita. L'ingegno pari alla sozzura; e pesante lo stile, se fino, talvolta, il concetto. Ma al Ginguené le parevano cose eleganti: e ne' sali del Casti si compiaceva

Giuseppe Secondo; e Caterina di Russia lo accolse a grande onore, da lui poi maltrattata nel Poema Tartaro con noiosa prolissità.

Le novelle galanti sono un misto d'arguzia e di goffaggine: meno lungherie che nel Boccaccio, ma più sozzura; nè il fine è, come nel Certaldese, mordere i vizii de' potenti d'ogni maniera; ma il Casti non mira che a palpare quant'ha la corruzione di più fangoso e di vile. Il Ginguené dice la vita di lui proba; ma la tradizione ce lo dipinge parlatore turpe, e fradicio di mali non necessarii a canonico. Fosse stato men sudicio, la poesia di lui si sarebbe tenuta più alto; e lo dicono i Drammi, e gli *Animali parlanti.* Ma l'Italia non lo chiamerà mai suo poeta; perchè, se nello stile non è la poesia tutta quanta, senza stile non è poesia.

P. P. VERGERIO.

Frammenti intorno alla repubblica veneta.

Pregevoli e per il nitor dello stile, e per alcune notizie che porgono intorno allo stato della repubblica nel principio del secolo XV.

Ma perchè s'è egli mai pensato il signor Cicogna, editore di questi frammenti, di latinizzare il suo nome, e trasformarsi in *Ciconia?* Se altri utili scritti non rendessero familiare ai lettori avvenire il suo nome, chi mai potrebbe riconoscerlo in quella trasformazione? E ciò mi fa sovvenire di quel cittadino veneto, il quale, al vedere che un Pesaro si sottoscrisse *Pisaurus*, egli, Minotto, si pensò di sottoscrivere *Minotaurus.* Cotesto ridurre i nomi di persone e di luoghi alle forme e a' sensi latini, ci condurrebbe a cangiar nome a tutte le cose delle quali i Latini non avevano idea, e ad imitare colui che per *celebrare la messa* diceva *mactare.*

L'opuscolo è stampato nell'occasione che l'erudito Moschini venne eletto canonico di San Marco. La chiesa di Venezia non è di quelle dove per aspirare al canonicato sia bisogno essere di sangue nobile; cosa giusta, perchè gli apostoli eran tutti patrizii: ma io conosco altra chiesa dove questa consuetudine è stata violata, con grave scandalo di certi vecchi, non però senza onore del clero e edificazione dei veri fedeli.

DANIELE CÒNCINA.

Friulano, domenicano, nemico de' Gesuiti, uomo duro e pedante. Scrisse contro l'uso della cioccolata ne' giorni di digiuno; e Benedetto XIV in risposta gliene fece bere in giorno di digiuno una tazza. Scrisse anco dell'indifferenza in fatto di religione; falso tema, perchè la religione non è mai indifferentemente trattata: o s'odia o s'ama; e se pare talvolta vi sia freddezza, gli è che con freddezza simile son trattate le cose tutte. Combattè alcuni errori gesuitici, ma con argomenti fiacchi; scrisse contro i teologi *mamillari* che disputavano del caso d'uomo *qui cum moniali peragat vel attentet actus subimpudicos, de se veniales, exempli gratia, genas vellicare, mamillas tangere, et solum ex prava intentione mortales.* I mamillari chiamavano cotesto trastullo innocente, il Còncina no; e aveva più ragione che nella faccenda della cioccolata. Morì nel 1736. Gli sia leggera la polvere de' suoi volumi, leggera tanto, quanto i suoi volumi son gravi!

NICCOLÒ COLETI.

—

Questo nome dovrebb' essere caro agli amici della scienza: ma il secolo è poco riconoscente ai lavori eruditi; che non sa nè imitare, nè trarne profitto. Niccolò Coleti continuò l'Italia Sacra dell'Ughelli; ristampò con giunte i Concilii del Labbe. Gian Domenico Coleti continuò la Gallia Sacra; un altro di questo nome stampò un Dizionario importante, storico e geografico, dell'America meridionale, da lui viaggiata; Giacomo Coletti, morto nel 1812, continuò l'Illirico Sacro del Farlati. Questo abate Coleti, vecchio venerabile e povero, passeggiando un giorno, sentitosi gridare da un giovinastro: Dove va ella, signor abate, con quel quondam cappello? — Passeggio, rispose, per la quondam Venezia.

—

GIROLAMO GIGLI.

SCRITTI INEDITI O RARI.

—

L'egregio editore, notando nel Gigli l'acrimonia sovente più maledica che faceta, e il linguaggio quà e là volgarmente licenzioso, e il discredito che a'lavori suoi storici, del resto pregevoli, venne nell'opinione de' savi, messi in diffidenza dalle sue bizzarrie; e le lodi servili che, non dissimile dal Voltaire, egli diede a un principe non de' migliori, con quella penna che arditamente schernì tanti uomini e tante cose; e la ritrattazione a cui scese, che non iscusa nè i suoi nemici nè lui; e sopratutto il mal modo com' egli pose in iscena e in canzone la sua povera moglie; dimostra bene di non lo voler proporre in esempio agli uomini de'tempi nostri. E fa prova di senno non solamente accennando

che quelle zuffe letterarie e municipali di cui l'arguto Senese fece suo trastullo e suo vanto, anch'egli infetto di pedanteria nel voler medicare la malattia de' pedanti, possonsi riguardare dalla lontana senza pericolo ch'altri voglia imitarle; ma deducendo ragione di concordia appunto di là d'onde esso Gigli trasse fomite di litigi, cioè dimostrando le conformità che il fiorentino ha col linguaggio del contado di Siena. Se il Gigli vivesse, saprebbe insegnarci un genere di facezia non meno vivace, ma più umana insieme e più dignitosa; saprebbe adoprarla, piuttosto che sopra la vecchia ipocrisia, invalida e sfruttata oramai, sopra i nuovi arcidiaconi della bestemmia, che, per la paura de' fischi o per l'accatteria degli applausi, si fingono più increduli di quel che nell'anima sono, e in piazza o in parlamento bestemmiano o lasciano bestemmiare, in casa loro non amerebbero che li imitasse la moglie, non vorrebbero che i figliuoli leggessero quel ch'essi leggono; sopra coloro che fanno le viste d'inchinarsi a questo o a quel giornale, come all'opinione pubblica in persona, e sanno che di pubblico in quei giornali non c'è se non il danaro che costano al popolo, che non sa di pagarli, ma esso è che li paga o co' proprii danari o con perdita di più preziosa ricchezza; sopra coloro che predicano l'ordine per comodo proprio, e trescano col disordine, paventando gl'inganni e tramandoli; sopra coloro che contraggono debiti d'obbligazione pericolosa, e poi non sanno essere nè ingrati nè grati, e hanno della gratitudine i vincoli senza le dolcezze e i vantaggi, dell'ingratitudine i danni senza nè lode d'ardimento nè onore di libertà; sopra coloro che, strappando al matrimonio il religioso suggello, intendono fare del giuramento politico un sacramento, e mostrano d'averci fede, essi che tengono la perfidia a salario; sopra coloro che promettono d'andare a Roma per rendere la dignità perduta alla Religione Cattolica, essi che permettono nelle pubbliche vie quotidiani insulti al pudore; sopra coloro che si dicono eletti dal popolo, e troppo conoscono in che maniera le elezioni si fanno, e quel che il popolo sappia di loro, e come la coscienza di lui alle loro opinioni consenta; sopra coloro che, dell'autorità e della libertà trafficando e impin-

guando, cantano che la libertà costa caro; sopra coloro che sbertano le croci di cavaliere e le ambiscono, e coloro che, sprecandole, ne fanno laccio e ironia; sopra coloro che impongono ubbidienza allo Statuto, e sono i primi, quando possono, a violarlo; sopra i rinnegati delle vecchie dinastie, delle sagrestie, della democrazia, di se stessi. L'editore, di queste cose toccando anch'egli, dimostra che della libertà vera il concetto gli sta nella mente.

G. LIVINI E ANONIMO.

Dell'imparare e dell'insegnare. — Della vera nobiltà.

Gli antichi, nelle menome faccende della vita domestica e della civile, badavano a scansare gli oggetti e i suoni d'augurio men che fausto. Convien dunque dire o che i nostri padri fossero grandemente degenerati da'loro arcavoli, o che i versi cattivi siano d'ottimo augurio per le più serie imprese di questo mondo. Giacchè non era lecito diventare parroco, vescovo, delegato, laurearsi, monacarsi, maritarsi, morire, senz'essere mortificati da una grandine di versi, e di sonetti segnatamente; metro, come ognun sa, cardinalmente amoroso.

Ora l'influenza de' versi comincia a passare, e l'uffizio del rappresentare la privata e la pubblica gioja comincia a cadere sui poveri bibliotecarii, i quali non sempre hanno alle mani un opuscolo nuovo, elegante, ameno, breve soprattutto (chè tale è la commissione), da consegnare alle stampe. E in simile imbroglio si trovavano, cred'io, i due bibliotecarii editori di questi due libriccini, ambedue d'autore o incognito o sconosciuto, ambedue di stile terso, ambedue sterili e malinconici: — *Arcades ambo!* — Equivalgono insomma a due sonetti per nozze.

Nelle due orazioni della vera nobiltà dello sposo si disputa giudizialmente qual sia degli sposi il più nobile: quello

che ha magnanimo il cuore; o quello a cui scende da *lombi magnanimi* il sangue. La questione pizzica del democratico: e non saprei spiegare come si fosse lasciata stampare a Venezia nel 1544, se, leggendo la disputa, non m'accorgessi che la melensaggine d'ambedue gli oratori li rende aristocratici ugualmente ambedue; o ambedue democratici, se così piace. I giudici che avevano a decider la lite, devono essersi trovati in impaccio. Io per me penso che la questione trattata dall'incerto autore ne suscita un'altra: se, dovendo scegliere, sia più saggia cosa alla donna scegliere un nobile sciocco, o uno sciocco non nobile.

Or le due orazioni ristampansi in grazia d'un nobile matrimonio: tanto è vero che la gloria è bizzarra come la fama; che i matrimoni, per felici che siano, non possono mai fuggire tutti gli inconvenienti; e che tutte le censure del mondo non servono a prevenire tutti gli abusi deplorabili della stampa.

L'opuscolo intorno al diletto dell'imparare e dell'insegnare, è cosa anch'esso accademica; e l'autore, dopo avere accademicamente esaurito il suo tema e la pazienza degli accademici, conclude che l'insegnare è cosa più dilettevole dell'imparare. — Lo credo! Son tanti quelli che insegnano, e sì pochi che imparano, che la cosa deve essere quale ce la dimostra il signor Gregorio Livini. È ben vero che l'insegnare può essere pericoloso, e che l'insegnante talvolta è costretto a imparare certe cose che avrebbe volentieri ignorate. Certo è, nondimeno, che moltissimi si sentono una vocazione incredibile ad insegnare: e ciò prova che l'insegnare è una gustosa e vantaggiosa cosa. Nessuno lo può sapere meglio de' giornalisti; i quali, dopo aver imparato non poco da un libro, si mettono poi a voler giudicarlo. È ben vero che anche i giornali, come tutte le scuole del mondo, si potrebbero ridurre a scuola di *mutuo insegnamento*. Ma l'insegnare, l'insegnare semplicemente, è cosa più bella!

CASSA DI RISPARMIO DI FIGLINE.

—

Annunziamo più volentieri questo regolamento, che un poema epico in venti canti, con prefazione, discorso proemiale, dedica, e annotazioni. La Toscana non è stata la prima ad approfittare della istituzione delle casse di risparmio; ma è la prima in Italia, che sappiamo noi, a diffonderne, per mezzo delle casse figlie, i benefizii per le altre città e per le terre. Or che direbbe il nobile messer Allighieri, il quale per bocca del suo trisavolo si lamentava che la fiorentina cittadinanza fosse mista di *Campi*, di *Certaldo*, e di *Figghine*, che direbb'egli a vedere i più nobili cittadini di Firenze concorrere ne'vantaggi della disprezzata Figline, e tenere sè nobilitati dal farsi quasi cittadini di lei, pur per forza di beneficenza? Il nobile messer Dante direbbe, che acquista tutta in corpo il diploma di nobiltà una terra, ove trovansi istituzioni simili a questa.

Possiamo inoltre annunziare che altre casse simili si stanno per aprire in Prato, in Pistoja, in San Marcello: e in mezzo a tante società dove non s'impara se non a spendere, giova che sorga qualche istituzione la quale insegni risparmiare. Perchè il risparmio dei piccoli quattrini porta seco il risparmio de' grandi disordini.

LEURINI.

Dell' educazione de' ricchi.

—

L'abate Leurini ha per sè, ottima lode, la felice riuscita del suo caro allievo: quest'è il migliore de'libri. Ond'io non entro a discorrere le massime nelle quali il parer mio non

conviene con la sentenza dell'abate, perchè l'esperienza è di tali cose il più esperto giudice. Amerei che tutti i giovani nobili e ricchi dessero dei loro studii pubbliche prove, purchè sincere, non a pompa e per celia: e questo amerei, acciocchè in qualche cosa almeno il ricco e il nobile si sentisse soggetto all'opinione de'meno fortunati di sè, e avesse stimolo che a sempre innanzi procedere l'incitasse. Sentendosi pregiato, e per meriti veri, da altrui, il giovanetto deporrebbe quel bestiale disprezzo d'altrui, che suol dare la mal goduta ricchezza: e s'accorgerebbe che gli uomini, per dappoco che siano, quand'anco la sorte li faccia strumenti e vittime al forte, sono nel medesimo atto e vittime e giudici suoi. Ma la razza de' nobili malcreati non è da credere che presto si spenga.

AURELIANO ACCANI.

Stampò nel 1754 in Venezia un ditirambo che ha per titolo il *Roccolo*, per soggetto i vini del contado di Vicenza sua patria: de' quali egli novera trenta sorte pregiate; e dice che le viti di Francia, di Spagna, di Grecia, d'Ungheria e d'altri luoghi piantatevi, fecero buona prova, e serbavano i nomi tuttavia dell' origine loro. Per questa particolarità che importa alla storia e dell'agricoltura e delle comunicazioni tra popolo e popolo (più frequenti che nella presente vantata civiltà), rammentiamo il poemetto, del resto mediocre, con parole composte al solito modo più bacchico che pindarico, e con stile e numero languidi. Lo stampò nelle nozze d'una Ghellini che sapeva di lingue varie e di studii severi, quanto forse parecchie delle viventi non sanno di studii leggieri. S'aspetta l'Accani censure; ma promette non scendere *ad altercazioni ridicole e sciocche.* Nega l'inviolabilità di *certe pretese regole;* asserisce alle *felici lombarde provincie* il diritto di creare vocaboli. Di qui vedete che certe voglie di

libertà; potendo venire anco a' mediocri, non sono indizio d'altissima mente. Anch'egli col Perticari chiama il volgo *corruttore de' nomi*, come buon patrizio ch'egli era. Patrizio, e occupato in professione (quale non so) che richiedeva ott'ore al giorno di studii profondi. « A ristoro (par che dica egli) delle mie noje, fo versi. Critici, non m'ammazzate. »

Nè l'ammazzarono, quando nel 1749 mise fuori con altri le *Lagrime in morte di Pippo*, cane vicentino. Anche nel secolo nostro un cane vicentino ebbe per mausoleo una Raccolta. Questo certamente non è degli epicedii il più vile: ma non desidero che di qui a un secolo il Bacchiglione abbia di nuovo a ricevere lagrime tali.

G. COZZI.

Poesie estemporanee.

L'istinto della poesia estemporanea non è privilegio di Grecia e d'Italia; ma e l'antico Oriente, e i Bardi, e gli Scaldi, e non poche delle nazioni moderne, dicono che questo è bisogno dell'umana natura. Sappiamo del greco Archia tra' Latini; Beda ci attesta che nel suo secolo improvvisatori aveva Inghilterra; oggidì ne veggono sorgere Germania e Francia. Se la poesia estemporanea, ridotta a mestiere, a esercizio vano d'ingegno, a passatempo d'oziosi, è cosa indegna del secolo; a noi pare, però, che la non si possa condannare senza condannare insieme l'estemporanea eloquenza. E siccome questa può in molti casi della vita venire opportuna, così potrebb'essere della poesia, in altre condizioni che quelle nelle quali viviamo. — Vengo alle rime del Cozzi.

Io non le crederei improvvisate se non leggessi nel titolo che l'autore è fiorentino. Non già che non vi si trovino le qualità della poesia estemporanea; ma vi si trova insieme una franchezza di numeri, che distingue l'improvvisatore

toscano. Chiunque ama la varietà de' soggetti, in questa raccolta troverà certamente il suo pascolo. Ed è più che poetico il salto dalla fuga di Mario ai chiacchiericci delle crestaje; dalle ninfe di Diana alla maga d'Endor; dalla caduta di Missolungi ai divertimenti del carnevale che scontansi nella quaresima. La tomba del Canova, e il matrimonio; quel che disse Farinata alla dieta di Empoli, e quel che sia meglio, una cattiva moglie o la febbre terzana; l'incontro di Dante col Monti agli Elisi, e l'incontro di tre serve a un pozzo; la morte d'Ajace, e le astuzie d'una vecchia; la fuga di Radamisto, e Frine con Senocrate; la metempsicosi, e le quattro età d'una donna; il Tasso in carcere, e il giorno più infausto a un poeta; Persepoli incendiata, e Venere allo specchio; Ulisse in Itaca, e un zerbino senza denari; la disperazione di Giuda, e se siano più sensibili le pallide delle brune: ecco per quali argomenti vien trabalzato un povero improvvisatore; e a valicare in un'ora tanta vastità di tempi e di spazii, come mai può durargli la lena?

G. MINI, S. DEL VIVO, F. VALCAMONICA.

Semifonte conquistata — Kedromelergon — Bettina.

Io non so da che rifarmi a parlare del fecondo autore di *Semifonte conquistata e distrutta*. Egli medesimo confessa d'avere incominciato il suo poema nel gennajo, e finito nel luglio dell'anno stesso: e questa confessione, che a taluno parrà forse un vanto, a noi pare atto di modestia singolare. Direbbesi che il poeta abbia tenuto il suo lavoro come una di quelle incomode voglie, le quali l'uomo non vede l'ora di levarsi d'addosso: si direbbe ch'egli abbia voluto dimostrare quanto facile cosa sia ad un Toscano far de'versi armoniosi senza meditazione, senza lima, senza la poesia de' pensieri. Nessuna contorsione, se non quelle che talvolta gli comanda la rima tiranna; nessuna improprietà, se

non quelle che sfuggono all'estrema fretta. Per riconoscere che scorrevole vena richiegga il fare in men di sette mesi un poema siffatto, basta paragonare.

Ecco qui appunto per caso il *Kedromelergon*, nome che a chi non sa di greco potrebbe suonare qualcosa di magico e d'infernale; nè suona bene a chi sa di greco. Diamone un saggio: « La falda alpestre di region (*sic*) che accerchia La testa inospital delle romite Cime del Caucaso, in copia ne sostenta (*sic*) I germogli ed i frutti: è in Babilonia ricco terreno . . . » E non c'è mica da dire che l'autore del *Kedromelergon* sia un dannato romantico!

Ecco qui anche la *Bettina* del signor Valcamonica: « Apoplettico assalto a morte pone La marchesa Dorilla d'improvviso, Proprietaria della possessione, Ch'ebbe il consorte amato in guerra ucciso. » Si confrontino questi versi con quelli del signor Mini; e poi si ardisca portare l'assalto a *Semifonte distrutta* da lui.

Ma la scorrevolezza del verso non forma il poeta. Il signor Mini non ha bisogno di provarci ch'egli sa fare versi a precipizio; noi già sappiamo ch'egli ha dell'ingegno; e però desideriamo che ne usi in modo agli altri più utile, più glorioso a se stesso. Se, per esempio, in luogo di fare versi, egli volesse abbassarsi all'umile prosa, e dettare una buona storia di qualche terra toscana in istile facile e popolare; io potrei assicurarlo che la sua storia vivrebbe più a lungo de' suoi poemi. Ma se l'istinto poetico *fatigat os rabidum*, cominci egli dallo scegliere bene i suoi temi. La rovina di Semifonte, terra ormai distrutta sì che non ne rimane vestigio, e conquistata da' Fiorentini per ragioni e con modi, ch'io non oserei nè, come il poeta fa, lodare nè difendere nè dissimulare, la rovina di Semifonte non era, nè per l'importanza, nè per la popolarità, nè per la giustizia, tema degno della vera epopea. Il Cesari, che, dopo sepolta l'anima sua nelle miniere del trecento, prese per cosa aurea la meschina vita di Pace da Certaldo, il padre Cesari ha potuto, è vero, numerare la storia di Semifonte fra i testi di lingua, ma non avrebbe potuto far sì che Semifonte divenisse soggetto degno di poema e di storia.

Questo dell'attenersi a soggetti proprii della nazione, è avvedimento negletto specialmente da coloro che più gridano voler essere Italiani. Ogni cosa in questo mondo è argomento di poesia a buon poeta: ma se nella versificatoia, come il Castelvetro la chiama, l'utilità è nulla, e il diletto de' suoni e delle imagini basta; io non veggo perchè tutti i poeti italiani non debbano cantar inni a Cnufi e ad Ammone, dêi dell'Egitto, purchè lo facciano allegramente; giacchè certa specie d'uomini *italiani* è nemicissima della malinconia.

Scelto bene il suo tema, giova fecondarlo con la meditazione, con istudii attenti delle menome particolarità che vi possono aver riguardo; giacchè dalla minima di quelle può uscir luce talvolta che dia nuovo aspetto a una serie intera di fatti e di sentimenti.

V. DE PERRODIL.

Etudes épiques et dramatiques.

L'ingegno alemanno contempla il bello straniero, lo rispetta; e appunto perciò lo rende in traduzioni, a quel che dicono, felicissime. L'ingegno francese non è, di natura sua, nè così contemplante nè così paziente; e perchè le altrui cose gli entrino, conviene ch'e' le raffazzoni a suo modo. Quindi le tante infedeli traduzioni che riempion la Francia. A Virgilio, dopo la dolce e colorata congelazione a cui lo componeva il Delille, erano serbate le ire estreme e la verga vendicatrice dell'autor della Nemesi. A Dante sta sopra, dicono, Antony, amatore terribile; e altri già l'hanno straziato con supplizii che l'inferno suo non aveva assegnati nè agli usurai nè a' tiranni. Il Tasso, sempre infelice, geme tuttavia nella carcere che gli costrusse il Baour. L'amante di Laura fu vergheggiato con imitazioni, non già con traduzioni, ch'io sappia; forse per rispetto a madama di Sade. Le altre ric-

chezze dell'italiana poesia sono quasi ignote alla Francia. Ma al Manzoni toccò un traduttore amoroso e dotto.

Più modesto e più rispettoso dei soliti traduttori, il signor Perrodil s' accosta a' quattro epici, greco, latino, italiano, portoghese; e, non foss'altro, l' amore e lo studio ch' e' pone intorno ad essi, ci parverò degni di lode molta. Quanto può il verso francese gareggiare col portoghese, coll'italiano, col latino, col greco, e's' ingegna domarlo nella difficile prova; e più d' una volta a' suoi sforzi risponde l' effetto.

MARCO CASOTTI.

Il berretto rosso.

I *Morlacchi*, romanzo della contessa di Rosenberg, s'ebbe, mezzo secolo fa, lodi enormi dall'abate Melchior Cesarotti, al qual pareva opera *interessante e sublime* « che merita collettivamente gli elogi che competono separatamente a ciascheduna specie delle produzioni del genio. » Lodava il Cesarotti lo stile *senza pretensione e senza affisso*, e « cento tratti di quella preziosa evidenza che tanto si esalta ne'Greci, benchè spesso tra loro non sia altro che una bassa trivialità; » lodava « il mirabile, più giudizioso, ed ammesso a più giusto titolo, che il macchinismo dell'*Iliade;* e la senilità del vecchio Pervan, ben altrimenti rispettabile che quella di Nestore; e i furori di Marcone, che non cedono a quelli d'Achille; e le lamentazioni di Jella, che si lasciano molto addietro quelle della vedova d'Ettore. »

Ora sentite delle lamentazioni di Jella: « Le braccia della morte per sempre adunque ti svelgono dalle mie? La distruzione, il nulla, stanno per insignorirsi di te. . . Tu m'accendi nel cuore le fiamme d'inferno . . . Nero cielo funesto, precipita squarciato in capo a una donna disperata, compisci e pon' fine agli strazi miei . . . »

E per meglio dimostrare che quanto *si vede e si sente* in quell'opera *è tutto morlacco*, poteva il Cesarotti recare queste parole, degne d'un dramma del Diderot: *Sa fureur se calma, ses regards s'adoucirent; il mit la main sur sa poitrine, et sentit un cœur.*

Al Cesarotti, la contessa, ancor più famosa che celebre, la qual dipinge i Dalmati del monte senza averli mai visti, sembra « un Amorino che vuol mascherarsi da satiro, e lo contraffà così bene che giunge ad ingannare sua madre. » Alla contessa i Morlacchi parevano uomini della natura, simili a quelli d'alcune isole allora allora scoperte nel mare Pacifico, delle quali una fu da' Francesi navigatori chiamata isola di Citera. Vedete che, tra la contessa e l'abate, la povera Morlacchia era caduta in buone mani.

Non sarebbe al libro del signor Casotti gran lode, affermarlo migliore che quel della Rosenberg; ma io credo si possa aggiungere che, tradotto in francese e divulgato, questo romanzetto troverebbe lettori in tutte le parti d' Europa. Non è di quelli che fanno della narrazione predica o arringa; non è di quelli che, invece di raccontare gli affetti, contano ad una ad una le circostanze de' fatti; non è di quelli che scuotono l'attenzione con colpi improvvisi: gli basta tenerla desta, e la tiene. Non intendo lodare ogni cosa; ma posso, e debbo, proporlo come descrizione fedele, come lettura piacevole e non senza frutto. Non so se la pietà del morto autore m'inganni; ma io ci sento per entro la mestizia d'un'anima che sottopone se stessa al giogo della sventura; non è però che non levi gli occhi a regione più serena, nè che s'ubbriachi per ismarrirne il pensiero. Il Casotti morì giovane, e pur visse al dolore. Questa memoria tenga vece d'avviso al lettore benigno; e farà parere i pregi più notabili, le mende minori.

La Rosenberg dedicava i suoi *Morlacchi* a Caterina di Russia, che, al dire del Cesarotti, *onorò la natura umana in tutte le specie di gloria;* e nella fronte del libro poneva una donna molto leggermente vestita, che scrive: *magnæ invictæ fel . . .* alla qual sospensione, chi sa di latino potrebbe dar senso non molto umano. Io in quella vece ardisco rac-

comandare alle donne dalmate questo libro; che lo proteggano in modo da renderne in breve necessaria la ristampa.

DI LUIGI TOMMASÉO.

Scritti inediti.

AVVERTIMENTO PREMESSO.

Tra' fogli di Luigi Tommaséo, venutimi poc'anzi alle mani, è uno scritto concernente le cose di Francia, il quale non so se tradotto o se di lui proprio. A credere il primo indurrebbe l'arguzia francese che qua e là vi si sente, e gli accenni a certe particolarità che ad uomo vissuto sempre in Dalmazia non pare dovessero essere familiari. Ma riguardando allo stile quasi affatto puro di certi gallicismi, da' quali nelle traduzioni specialmente è difficile anco ai più esperti astenersi; pensando l'avversione che il Tommaseo ne' suoi scritti dimostra al Bonaparte, e ai sali di che egli assai volte felicemente li sparge, altri potrebbe affermare non impossibile che lo scritto sia di lui stesso. A ogni modo, come documento storico delle opinioni che non solo tra certi Dalmati ma tra non pochi Italiani correvano allora (di che fanno fede le cose accadute nel 1814, e l'esultazione sincera con cui venne accolto da gran numero d'uomini il ritorno de' vecchi principi), pare a me non inutile dar fuori questa prosa, insieme con taluni de' non pochi versi che fece, per suo diporto e senza ambizione di gloria, quest'uomo la cui famiglia ebbe comune origine con la mia: senonchè in lui, ascritto alla nobiltà di Spalato, il suo ramo si spense. Oltre ai versi ch'io reco e che lo dimostrano partigiano avverso ai Francesi, altri se ne leggono nelle sue carte: come, un epigramma latino sul Gallo vinto da una Mosca ardente; una parodia del proclama d'Antibo; un sonetto a Pio VII, il qual so-

netto pare che fosse stampato a nome dello Scotti, arcivescovo di tutt'altro che apostolica semplicità. Che i sentimenti dell'autore non fossero nè tirannici nè servili, lo prova, meglio che la latina parafrasi de' lamenti di Geremia vôlti alla Grecia infelice, lo prova la sua vita modesta, aliena da brighe d'onori e di lucri. Scrisse anche versi latini al Provveditore d'Albania e di Dalmazia, Andrea Querini; e non è maraviglia che il Governo veneto più del francese piacesse a lui, nobil uomo, e osservante delle vecchie tradizioni, se piaceva ai Dalmati quasi tutti, e se Dalmati e Greci e Italiani non gentiluomini, mezzo secolo dopo spento, lo ricordavano desiderando. Scrisse in latino allo Stay nella morte del Cunich; in italiano al Gianuizzi, che fu nel seminario di Spalato maestro a Ugo Foscolo; scrisse in prosa e in verso al Bicego, vicentino, il cui magistero nel seminario stesso i Dalmati rammentano riconoscenti, e parecchi allievi colle opere dell'ingegno gli resero onore. Un suo componimento è a monsignore Stratico, vescovo di Lesina, e già professore di Pisa; un altro *ad illustre personaggio di Torino*, che l'anno 1796 in età canuta entrò sacerdote; un altro, ricevendo un Dalmata il *jus gladii* (così dice il titolo), cioè addottorandosi in medicina. Da un suo sonetto rilevasi che nel 1817 e' toccava gli anni sessanta; e ne visse dopo il 1830 parecchi. Se non l'eleganza e la finezza, è da notare ne'suoi versi la spontaneità, rara in assai più lodati, i quali non sanno celiare senza ricorrere a frasucce raccattate dai testi di lingua. Per ritornare alla prosa da cui questo libretto incomincia, superfluo avvertire chi mi conosce, che niente io ci aggiungo di mio, ma fo copiare fedelmente dallo scritto il quale è della mano nota dell'autore defunto, e ch'io serbo; superfluo avvertire ch'io non lo stampo come allusione a vicende presenti: chè i sentimenti miei proprii so, bene o male, esprimerli francamente da me.

TEODORO COLOCOTRONI.

Memorie della sua vita, dettate da lui stesso a Giorgio Terzetti.

—

Giorgio Terzetti di Zante, discepolo a Giuseppe Barbieri, poi compagno e amico ai valenti che combattettero la guerra di Grecia; giudice di Teodoro Colocotroni in un' accusa di morte, e che, col suo civile coraggio, egli e un altro de' cinque, resistendo alle baionette minaccianti, salvò non tanto al prode pochi anni di vita, quanto alla patria l' onore; era degno di scrivere, sotto la dettatura di lui, queste memorie, che sentono della foresta e del campo, ma spirano eziandio qua e là l' aura schietta e serena dell' Ellade antica. Io non fo che scegliere talune delle cose a noi più notabili, e recare alla lettera il meglio ch' io so: talchè non mia la dicitura può dirsi, ma d' esso Colocotroni. E si sente.

« Nacqui nel 1770, addì tre d' aprile, nella seconda festa di Pasqua. La sommossa del Peloponneso fu l' anno 69. Nacqui in una montagna dell' antica Messenia, chiamata Monte di Rama, a' piedi d' un albero. Quando mi salvai da Castanizza, ero d' anni 10; la dimora in Maina anni 2; in Alonistena 3; in Sabacica 12. Avevo venzett'anni alla prima persecuzione. Armatòlo (cioè nella milizia assoldata dal Turco), e clefta (cioè ribelle), anni 5. Quando mi ricoverai in Zante, ero di 36 anni; quando entrai nella rivoluzione, ne avevo 50.

» De' Clefti il primo grado era a' prodi, venivano i secondi, i terzi, i quarti, i così detti Figliuoli d' anima, eletti per adozione da' prodi. A chi mancasse, recisi i capelli; disarmavasi. Riverenza alle donne: chi a donna facesse forza, scacciato. I giuochi erano il suonare, il fare alle piastrelle, il salto, il ballare, canzoni guerriere. Le canzoni le cantavano i villici, i ciechi al suon della lira. Le armi erano pistole, spade a cintola, grosse fibbie a difendere i piedi; l' inverno si mettevan corazze; ai corpetti bottoni grandi.

» Nel capitanato succedeva non il primogenito, ma il figliuolo più degno. La mia bandiera con le prime lettere del nome di Cristo, come la russa. I monasteri aiutavano i Clefti; gli agricoltori e i pastori gli davano le novelle, e l'occorrente al vitto e al combattere. Quand'uno era ferito e non lo potevano portare seco, baciatolo, gli tagliavan la testa. Avevano a disonore che i Turchi se la pigliassero. Di trentasei miei cugini, otto scamparono; gli altri, infino al 1806, morti di ferro tutti. Nella persecuzione di quell'anno, per quindici dì non si trovava nè luogo di riposo, nè vitto: finite le cartuccie: ogni giorno battaglia.

» Clefta era vanto; e l'augurio de' genitori: *Sii clefta*. Il nome di clefta (che suona ladro) venne dalla potestà turca, inflitto a dispregio. Al tempo di mio padre, ogni Greco ai Clefti era sacro: non lo toccavano. Quando venivano a mischia co' Turchi, tutti i campagnuoli lasciavano l'aratro, e andavano in aiuto de' Clefti. A' giorni miei, davasi addosso anche a' Greci che se la dicevano con i Turchi. Quando venne Andruzzo, il padre d'Odisseo, lo conobbi a Maina, e lo accompagnai infino a Corinto. Sempre che entrai al servizio di stranieri, c'entrai a patto di non m'allontanare dalle sette isole, e di non combattere che in terra di Turchi, e non deporre l'abito mio di Greco. Nelle isole feci conoscenza coi Bozzari; e con Marco feci fratellanza giurata.

» Andato nell'agosto del 1806 all'isola di Zante, m'abboccai col generale russo, il quale diceva che l'imperatore gli ordinò d'accogliere al suo servigio quanti vogliano andare a combattere Napoleone. Gli rispondo che, quanto a me, non prendo servigio: — Che ho io con Napoleone che fare? Ma se volete militi per liberare la patria nostra, ve ne prometto cinque e dieci migliaia. Una volta ebbimo il battesimo in olio, battezziamoci un'altra in sangue per la libertà della patria. —

. . . .

» Anagnostara, il figliuolo al capo de' Mainotti, e Burra vanno a Leontari (e ciò nel 1821, dopo la sconfitta con lui toccata da' Turchi); io mi rimasi solo col mio cavallo a Crissovizza. Si volge Flessa, e dice a un fanciullo: — Rimanti

seco: non lo divorino i lupi. — Dacchè si furono dileguati essi e le loro bandiere, scesi dal poggio. Sulla via era una chiesa, la Madonna a Crissovizza; e la mia fermata fu un pianto sopra la Grecia: — Vergine, aita anche adesso i Greci, che facciano cuore; e ti farò una chiesa bella. — Allora il tetto era coperto di rami d'alloro. »

Caduta di Missolungi. « La domenica delle Palme fecero la sortita i prodi di Missolungi contro tante migliaia d'armati, tanti cannoni, tanti fossi, tanta cavalleria! Se ne salvò duemila de' Greci: donne e ragazzi rimasero vittime. Venne nel Mercordì Santo l'annunzio, quando l'assemblea s' era sciolta, e stavamo sotto certe ombre, che Missolungi è perduta. Ci si abbrunò l'anima. Per mezz'ora fu silenzio, e nessuno fiatava, ma misurava ciascuno nel suo pensiero la nostra rovina. Vedendo io quel silenzio, mi levai ritto, e dissi parole a incuorarli. Dissi: — Missolungi è caduta gloriosamente, e vivrà ne' secoli la prodezza. Se si giace in tutto inerti, tireremo la maledizione e la colpa del sangue di tutti i deboli sopra di noi. — Risposero: — Or che faremo, Colocotroni? — Che faremo? (dico io) Domani adunanza a fare un governo. Cinque, sei, otto persone che ci governino; ed eleggere persone che deliberino delle corrispondenze cogli esteri; e noi altri, spargerci per le provincie e prendere in comune le armi, come in sul primo della rivoluzione — ».

Narrava così la vittoria di Valtezi, dove fortemente combatterono i capitani Moreotti e di Maina. « Ventitrè ore durò la battaglia. Era di venerdì; e parlai e dissi che si doveva, in onore di quella giornata, digiunare tutti, che sia glorificata ne' secoli, finchè la nazione abbia vita; perch' ell' era la libertà della patria — ».

Descrive l'entrata in Tripoliza: « Il mio cavallo, dalle mura al Serraglio, non toccò terra. (Vuol dire che camminava sopra uomini morti). La schiera greca, entrata dentro, uccideva a fil di spada dal venerdì alla domenica. Uno d'Idra ne uccise novanta. Fu dato il segno che cessi la strage. Quando entrai io in Tripoliza, m' additarono in Mercato, il platano al quale dai Turchi impiccavansi i Greci. Sospirai e dissi: — Deh quanti della mia schiatta e della mia nazione fu-

rono appesi così. — E diedi ordine, e lo tagliarono. Mi consolò la disfatta dei Turchi; ma, come uomo, la strage commiserai.

..... » Quando noi si prese Napoli di Romania, venne a vederci l'Hamilton (commodoro, e amico alla Grecia); mi disse che i Greci dovevano chiedere accordo, mediatrice Inghilterra. Io gli risposi: — Cotesto non può essere mai. Libertà o morte! Noi altri, capitàno Hamilton, non s'è mai fatto accordo co' Turchi. Altri uccise, altri la spada di lui fece schiavi; e altri, come noi, si viveva, di generazione in generazione, liberi. Il re nostro fu ucciso: accordo nessuno non fece. La sua guardia ebbe co' Turchi continua guerra; e due fortezze rimasero inespugnate. — Disse lui: — E quale è la guardia del re? e le fortezze? La guardia regia sono i così detti Clefti; le fortezze, Suli, Maina, le montagne. — E' non parlò più.

..... » Mandò Ibraim, figliuolo del pascià d'Egitto, il suo luogotenente, che metta a fuoco, a scure il paese, se il popolo non si dà: — La vita tua, disse, mi pagherà la vita di qualunque soldato sia ucciso; perchè non ti mando a combattere, ma a metter fuoco. — »

All' ordine d'Ibraim ecco come il Colocotroni per i Messenii risponde: « Questo che tu ci minacci dell' arderci gli alberi da frutto, non è opera di guerra; perchè gli alberi non fanno la guerra; ma sì gli uomini che ti fanno contro, hanno armi; e tu prendile: e così è il diritto di guerra; cogli uomini, e non colle piante. Non per rami che tu ci recida, nè per alberi, non per case che tu arda; ma se pur pietra non ne rimanga sopra pietra, già non ci arrendiamo. E che? gli alberi puoi tagliare e bruciare; la terra tu non ci togli: la terra stessa che li nutrì, ci rimane, e li rifarà. Finchè un Greco rimanga, combatteremo; e non isperare mai che il suolo nostro sia tuo: lèvatelo dalla mente. —

..... » La rivoluzione approssimò tutti i Greci. C'era uomini che non conoscevano il paese a un' ora dal loro. Zante lo facevano, come ora ci figuriamo la più remota regione della terra: Zante chiamavano terra di Franchi. »

..... » Come aquila che poggia più alto di tutti gli uc-

colli, ma sempre mira al suo nido, riguardavo anch'io sempre al Peloponneso. »

Di Napoleone diceva: « Il Dio della guerra. »

Ucciso che fu il Caraiscachi in battaglia, esso Colocotroni, come sogliono in Grecia le donne, improvvisando lamentava la perdita irreparabile di quel prode, e l'imprudenza di esporsi lui, capitano generale, al pericolo; perchè dalle sue poche letture aveva imparato che deve chi conduce gli armati risparmiare, quanto l'onore consente, la propria vita.

« Lessi la vita di Giorgio Castriota; meditavo i fatti di lui. Non si chiuse mai in Croja. »

Nel 1821, desinavano all'ombra degli alberi in Astro, nel Peloponneso, il Colocotroni e Demetrio Ipsilanti, allora arrivato. Capretto arrosto, e foglie per piatto; un otre di vino con resina, una zucca per bicchiere, pan bigio. Trinciando il Colocotroni colle mani l'arrosto, diceva all'Ipsilanti: « Questi sono i coltelli e le forchette d'oro che usa in Grecia, e questo vino il suo squisito liquore. »

Disse una volta al Capodistria: « Ci hai rovinata la Grecia. — Perchè? rispondeva l'altro. — Perchè bisognava per cinque parti farla europea, e per quindici lasciarla turca; dopo vent'anni, farla per dieci europea, e lasciarla per dieci turca; e poi, dopo altri venti, europea per quindici, e turca per cinque parti. E da ultimo, dopo altri vent'anni, che la diventi europea tutta quanta. »

Nella morte del presidente Capodistria, creò, o se l'ebbe rammentata (chè non so se sia nel tesoro del senno popolare), questa favola: « Gli asini fecero congiura, e ammazzarono il loro bastaio, brav'uomo; e ballonzolavano. Un vecchio ciuco gli riprese, dicendo: — Non fate allegria: vedrete quanto costui valeva, quando i basti degli altri ci empiranno pieni di guidaleschi. »

Alle esequie di A. Zaimi, cittadino cospicuo, il Colocotroni, seguendo la bara, piangeva. Il signor Tricupi gli dice: « Non vi ricordate voi le vostre discordie? » Rispose: « Fummo sovente avversarii io e lui, ma non l'ho odiato mai; » e additando accanto a sè un altro Greco autorevole, ma d'animo

non così schietto, disse: « Con costui fui collegato sovente, ma non l'ho mai amato. »

A un inviato di Odisseo, capitano valoroso, che gli consigliava uccidere un del partito de' Primati, e un altro levare di mezzo, senzachè la nazione non vede salute, rispose, al sentir l'ambasciata: « Ah Dio lo confonda! Pensa ch'e' siano mosche? E' son uomini; hanno il soffio di Dio. »

Racconta della sua accusa e condanna: « Fummo presentati al Re. Il Re diceva che i Greci nella rivoluzione si portarono con valore, che egli lasciò i suoi parenti, la patria, per venire in una patria nuova, per cooperare alla felicità della Grecia: e altre cose tali che dicono i re. E fece un proclama su questo capitolo. Passarono due, tre giorni; licenziai i miei vecchi uffiziali, gli aiutanti, i segretari, e gli dissi: — Andatevene con Dio, state cheti nelle case vostre. Ora che è venuto il Re, saprà conoscere gli uomini e le cose del nostro paese, e rimeriterà ciascheduno secondo i fatti e servigi suoi. — Poi gli presentai una relazione, profferendo il castello di Caritene ch'io avevo acconciato a mie spese. Nella relazione dicevo che il castello lo feci perchè servisse alle necessità della patria; ora per me più non serve. L'intento mio era dare l'esempio che quanti avessero costrutto torri o luoghi forti, li dessero. Ebbi risposta di grazie, e che mi sarebbe conservata la mia proprietà. Quanto potetti, feci il dovere mio verso la patria; io e la mia famiglia. Ho veduto la mia patria libera, ho veduto quello che desideravo io, e mio padre, e mio avo, e tutta la mia schiatta, siccome i Greci tutti. Risolsi di andarmene a stare in un campicello che avevo vicino a Napoli. Ci andai; e mi posi a passare il mio tempo nel coltivarlo: e godevo in veder crescere gli arboscelli piantati da me. Di lì a poco mandai una spada in dono al fratello del Re, il principe Paolo Lodovico.

» Me ne andai a Tripoliza a passarci uno o due mesi, per tema d'ammalare dal caldo di Napoli. Ito a Tripoliza, andai di là a una fiera festiva, al convento di mia proprietà; che ci andavo ogni anno. In Napoli, dietro a me, i faccendieri non mancarono di dare a intendere al governo che il Colocotroni fa combriccole, e altre tali bugie.... Ritornai a

Napoli, andai a salutare il Re e i suoi reggenti; li vidi imbronciati, ma non intendevo nulla. Rimasi nel mio podere. Qui, la notte del dì 7 di settembre, vennero e mi presero, il capitano Cleopa con quaranta gendarmi, e mi condusse nella fortezza d'Izcalè. Mi tennero sei mesi in segrete, senza che io vedessi altri che il carceriere. Per sei mesi ignorai ogni cosa, chi fosse vivo, chi morto, e chi messo in carcere meco. Per tre dì non mi riconoscevo più; mi pareva sogno, domandavo a me stesso se ero io o un altro. Non intendevo perchè mi avessero rinchiuso. Col tempo mi passò per la mente: — Forse il governo, vedendo l'opinione che il popolo aveva di me, mi chiude per sviare il buon concetto. — Non credevo mai che osassero tanto, di creare dei testimonii falsi. Dopo sei mesi, ci fecero nota l'accusa, che scrivevamo fuori, ora contro i reggenti tutti, ora contro due di essi, in favore dell'Armansperg; che volevamo fare rivoluzione, e che per questo mandavamo banditi alla macchia. Tutte fandonie. Saputa l'accusa, presi sospetto che ci fosse la mano del governo, e che ci perderebbero. Ci condussero in tribunale. Quivi comparvero alcuni omiciattoli screditati, testimonii falsi, e dissero d'aver visto le relazioni da noi scritte, e altre falsità. Vennero da tutte le parti uomini onorati; dissero che tutte coteste erano falsità, che costoro erano gente di mala vita. Ma che retta davano ad essi? volevano il loro intento: condannare. A un tratto videro che il ministro della giustizia, Scinà, faceva forza a'giudici, al preside Polizoidi e al Terzetti, colle baionette, perchè sottoscrivano. Ci ricondussero, ci lessero la sentenza. Vidi tante volte la morte, e non la temetti nè anche allora. Meglio essere ucciso innocente che reo. Compiangevo il Colliopulo, perch'egli aveva di molta famiglia. La sera si mangiò, la mattina dopo si fece il nostro testamento; e aspettavamo l'ora di morire. Dopo due ore, si seppe che il Re faceva grazia dell'ingiustizia. Ci portarono a Palamidi, in luogo più sicuro. Lì si fu dieci mesi. Il Re, entrato a governare, fece decreto, e ci liberò da prigionia tanto ingiusta. Scesi da Palamidi. L'accoglienza che ebbi dal popolo mi fece scordare tutte le disgrazie passate. Altri vedevo piangere, altri ridere, e tutti

non così schietto, disse: « Con costui fui collegato sovente, ma non l'ho mai amato. »

A un inviato di Odisseo, capitano valoroso, che gli consigliava uccidere un del partito de' Primati, e un altro levare di mezzo, senzachè la nazione non vede salute, rispose, al sentir l'ambasciata: « Ah Dio lo confonda! Pensa ch'e' siano mosche? E' son uomini; hanno il soffio di Dio. »

Racconta della sua accusa e condanna: « Fummo presentati al Re. Il Re diceva che i Greci nella rivoluzione si portarono con valore, che egli lasciò i suoi parenti, la patria, per venire in una patria nuova, per cooperare alla felicità della Grecia: e altre cose tali che dicono i re. E fece un proclama su questo capitolo. Passarono due, tre giorni; licenziai i miei vecchi uffiziali, gli aiutanti, i segretari, e gli dissi: — Andatevene con Dio, state cheti nelle case vostre. Ora che è venuto il Re, saprà conoscere gli uomini e le cose del nostro paese, e rimeriterà ciascheduno secondo i fatti e servigi suoi. — Poi gli presentai una relazione, profferendo il castello di Caritene ch'io avevo acconciato a mie spese. Nella relazione dicevo che il castello lo feci perchè servisse alle necessità della patria; ora per me più non serve. L'intento mio era dare l'esempio che quanti avessero costrutto torri o luoghi forti, li dessero. Ebbi risposta di grazie, e che mi sarebbe co[illegible] servata la mia proprietà. Quanto potetti, feci il dove[illegible] verso la patria; io e la mia famiglia. Ho veduto la [illegible] tria libera, ho veduto quello che desideravo io, [illegible] e mio avo, e tutta la mia schiatta, siccome i [illegible] solsi di andarmene a stare in un campicello [illegible] a Napoli. Ci andai; e mi posi a passare [illegible] coltivarlo: e godevo in veder crescere [illegible] da me. Di lì a poco mandai una [illegible] Re, il principe Paolo Lod[illegible]

» Me ne andai a T[illegible] per tema d'ammala[illegible] andai di là a una [illegible] che ci andavo [illegible] dieri non m[illegible] Colocotr[illegible]

Napoli, andai a salutare il Re e i suoi reggenti; li vidi imbronciati, ma non intendevo nulla. Rimasi nel mio podere. Qui, la notte del di 7 di settembre, vennero e mi presero, il capitano Cleopa con quaranta gendarmi, e mi condusse nella fortezza d'Izcalè. Mi tennero sei mesi in segrete, senza che io vedessi altri che il carcerierè. Per sei mesi ignorai ogni cosa, chi fosse vivo, chi morto, e chi messo in carcere meco. Per tre dì non mi riconoscevo più; mi pareva sogno, domandavo a me stesso se ero io o un altro. Non intendevo perchè mi avessero rinchiuso. Col tempo mi passò per la mente: — Forse il governo, vedendo l'opinione che il popolo aveva di me, mi chiude per sviare il buon concetto. — Non credevo mai che osassero tanto, di creare dei testimonii falsi. Dopo sei mesi, ci fecero nota l'accusa, che scrivevamo fuori, ora contro i reggenti tutti, ora contro due di essi, in favore dell'Armansperg; che volevamo fare rivoluzione, e che per questo mandavamo banditi alla macchia. Tutte [illegible]donie. Saputa l'accusa, presi sospetto che ci fosse la [illegible] del governo, e che ci perderebbero. Ci condussero i[illegible] nale. Quivi comparvero alcuni omiciattoli screditat[illegible] monii falsi, e dissero d'aver visto le relazioni da [illegible] e altre falsità. Vennero da tutte le parti uomini [illegible]toli, sero che tutte coteste erano f[illegible] che costoro [illegible]manco di mala vita. Ma che retta [illegible] essi? [illegible] a pian- intento: condannare. A u[illegible]o che i[illegible]oli, nello giustizia, Scinà, faceva [illegible]i, al [illegible] taglieggiava e al Terzetti, colle baio[illegible] sotto[illegible], e dal Bianco dussero, ci lessero la [illegible] ta[illegible]ero con tutto lo e non la temetti nè [illegible] Meg[illegible] castello, l'Impera- noce[illegible] Com[illegible] sortite dalle città, d[illegible] interrompevano, fidati [illegible] loro politica falsa. Un [illegible] il dito grosso, e in quel [illegible]nta stringono l'uno, sia pur [illegible] intesero il clero, i ministri, i [illegible] il sultano. I ministri e il clero [illegible] mangiavano. Il popolo me- [illegible] e i letterati, caduta Costan- [illegible] cadut-

tinopoli, fuggirono, e se ne andarono ne' regni d' Occidente.

» Dappoichè, colla perdita di Costantinopoli, si fecero più spesse da per tutto le tenebre della schiavitù, avvenne nelle tribù elleniche quel che avviene la notte nel mondo: l'ora mattutina più buia e più paurosa è l'ora che s' appressa la luce del dì. Cominciarono di necessità le quattro dita della mano ad intendersi; calano a concordia e mirano a un segno. Con interruzione, per vero, fu il cammino che presero: avanti, indietro: non andarono come il buon destriero di carriera, ma come bove che, sepolto nella sua stalla, si distende fra il sonno la mattina mugolando, e lento va alla pastura. Il giogo oltre natura si strinse al collo nostro, e doveva pur rompersi. T' ho detto che il dito mignolo gli era il popolo, rimaso nella soggezione de' tre, il Sultano, i signori, il clero. Gli studiosi e parte de' mercanti si sparsero per l' Europa; gli alletterati, col sapere de' maggiori, illustrarono gli stranieri. Se del popolo usciva qualch' uomo atto agli studii e svegliato, se lo prendeva la stola o il signore per suo segretario, o lo chiamava in Europa lo zio o il fratello mercante; e sempre il popolo rimaneva meschino. Varii de' varii ceti, o angustiati o ambiziosi, rinnegavano; e la nazione veniva meno. Era pruni la terra de' padri nostri, nelle città celebrate ci faceva l'erba. La zampogna misera del pastore con poche capre sonava in mezzo ai monumenti famosi di Grecia; ma la fede però non periva, si salvava la fede: e una chiesuccia solinga era al popolo consolazione ai dolori. Noi Clefti, si era liberi; ma che vita!... quali uomini! Tribolati, a tutti in ombra, forastichi, nelle spelonche, su i monti tra le nevi, come le fiere con cui vivevamo. I mercanti ne' regni europei, e quanti giovani studiavano alle Università, e quanti andavano esulando, fuggivano il letargo e lo sbadiglio della servitù, e lo sgomento della tirannia; vedevano i beni e le grandezze delle altre nazioni, l'onore di cui fruiva la fede de' cristiani; apprendevano quali fossero gli antenati nostri potenti. Eravamo eccitati a rigenerarci anche noi alle glorie elleniche antiche. Cominciarono scuole a Cidonia, Smirne, Demizzana, Giannina, Atene; e ne uscirono preti ammae-

strati e secolari di vaglia: e il popolo s'illuminava. Il Riga di Fera fu grande benefattore della gente nostra: l'inchiostro di lui sarà così prezioso innanzi a Dio, come il sangue versato. Scrisse inni d'altro genere, che sollecitarono le quattro forze a congiungersi. Pubblicò anche la Geografia del nostro paese: e lì vedevamo i giuochi olimpici e altri esercizii guerreschi sull'istmo: ed erano nella sua Geografia incisi i filosofi antichi.

— Fino a quanto, o miei forti, gremita
Di perigli trarremo la vita? —

Il più pieno de' suoi canti guerrieri ha una mostra di tutte le forze della Grecia. Tutti ci si presentano; nessuno manca: i falchi dell'Agrafa, le aquile dell'Olimpo, i leopardi del Montenero, i leoni di Suli, di Macedonia, di Maina, e i delfini del mare; gl'isolani; e i Cristiani del Danubio e della Sava.

— Per la patria piuttosto si cada,
Ch'aver fiocco straniero alla spada. —

Serbai fede a questi conforti; e Iddio mi degnò che io non appendessi fiocco alla mia spada, se non come milite del mio paese. (*Quand'egli prese servigio nell'esercito inglese, non volle mai di fiocco fregiare la spada.*)

» Comparve il Corài dopo il Riga; uomo di mente, perchè consigliava i savii come lui a scrivere il greco-volgare, acciocchè la gente capisse, e non sia la loro sapienza un sole sott'acqua. Il prete Martellào di Zante tuonava e fulminava dal pulpito che il Corài gli corrompe la lingua. — Maestro (una volta gli dissi; chè eravamo amici assai), non ti guastare il sangue per questo. E' non la fa nè cattiva nè buona la lingua; la tinge del colore del tempo, così com'è l'è verde e viva. A questi giorni, quando tu mi spiegavi le parole di quel tal re alla guerra di Troja: *Perchè gli uomini ci onoran eglino, e sediamo de' primi, e mangiamo del meglio, e ci hanno i popoli donato orti e vigne? Acciocchè ci avventiamo noi primi al pericolo. Combattiamo; o i nemici andranno superbi della morte nostra, o atterrati dalla nostra lancia, faranno*

noi gloriosi. Non so se mi ricordo bene come tu la dicesti; ma ci avrei io capito nulla, se tu me la dicevi nel linguaggio di quegli stravecchi? Quando tu le dicevi quelle cose, l'anima mia in me diceva: Oh fossi io compagno a colui! con re tale andrei a piantare sul palazzo di Costantino il Grande la mia bandiera! M'accendesti così, perchè me le hai rivelate in volgare idioma. Tu mi dirai forse: Meglio per te, se tu le intendessi nel linguaggio letterato. Così non hanno garbo nè anima. Maestro mio, tutto quel che è vecchio, un tempo era giovane; e quel che è giovane, un tempo invecchierà: lasciali godere la lor giovanezza; chè non c'è cosa più bella della gioventù e della vita. —

» Ritorniamo al proposito. Il Riga e il Corai erano negozianti, e i Zosimi, e Alessandro di Basilio e altri che sovvennero alla nazione. Negozianti erano, uomini del popolo, i capitani d'Idra, e d'Ipsara, e di Spezia, e i signori che li facevano navigare. Nuova e grande potenza alla Grecia le barche. Dalla caduta di Costantinopoli ai giorni nostri, molte volte per vero si provarono le quattro dita a combattere l'uno che era forte; non ce ne potettero; non avevano il mare. Perchè de' due elementi, la terra e il mare, il secondo per noi è più prezioso: la terra ci sfugge, il mare per tutto lo rincontriamo: e a' dì nostri che ci abbattemmo ad avere forza marittima, con legni da caricar grani battemmo vascelli. Il marinaro degno piglia il sopravento, e sia pur piccolo il suo guscio. Quest'arte sapeva il famoso Miauli nelle prove navali contro il nemico; se non che solo una volta (Dio gli dia pace) andò troppo sotto vento, per nostra disgrazia... Ma non stuzzichiamo le nostre piaghe. Lo disse anco l'Iddio degli Elleni, che il mare è la salute di Grecia, col suo oracolo: che i Greci si salvino in castelli di legno. Non intesero gli Ateniesi il vaticinio: Temistocle gliene spiegò.

» La rivoluzione di Francia e il Buonaparte hanno fatto che gli uomini aprissero gli occhi. Le battaglie, co' dolori e colle lagrime, più radicarono il diritto nel mondo. Conobbersi i limiti del comandare e dell'ubbidire: i Re più non sono gli Dei della terra come prima; la barbuta cascò. Ma quando vidi che ne' consigli di Vienna non si faceva alcun

bene per noi, disperai degli stranieri, e dissi che speranza altra di riscatto non restava che in noi stessi e in Dio. Mi fu come un raggio negli occhi, e gioii, quando un giorno ebbi contato che ne' varii eserciti d'Eurorpa, Inghilterra, Russia, Francia, Austria, trovavansi sparsamente assoldate venti migliaia di Greci. Si maturò l'Eteria, che fu come un concilio ecumenico della Grecia. A lato al sacerdote il secolare, seduti a canto il patriarca e il mandriano, l'uomo di mare e l'uomo di penna; medici ed ammalati, capi di Clefti e primati e negozianti. Il sinodo lavorava infaticato. Sacro il cenere di coloro che l'hanno istituita.

» Le quattro dita della mano invase un impeto di libertà prepotente e quasi convulso. Io, come mi giunse il proclama dell'Ipsilanti: — Della patria vi chiama la tromba, — mi parve che rispondesse la terra e il cielo, e mi misi il berretto da una parte, e cacciai la mano sull'elsa della mia spada, e scrissi a lettere di fuoco nel mio cuore il nome immortale, benedetto, di Alessandro Ipsilanti. Il resto, lo sai.... Dio fece la scritta della libertà della Grecia: non la ritira. »

SE I CARABINIERI S'ABBIANO A DIRE REALI O REGII.

(Da lettera.)

A que' signori che proponevano la questione se le leggi dell'onore concedessero di bastonare chi porta un cartello di sfida, Fra Cristoforo, nel Manzoni, risponde: io direi che non ci avesse a essere nè bastonatori nè sfide. Ella mi fa l'onore di domandarmi se paja a me che i carabinieri abbiano a intitolarsi reali o regii; e io rispondo: nè reali nè regii. Non si dice i regii artiglieri, i regii bersaglieri, ma in genere, l'esercito regio; e anche questo è del tempo de' re assoluti: nè credo che Vittorio Emanuele s'offenderebbe

punto dell'ommissione; e oserei dire che Carlo Felice stesso non l'avrebbe punita. Se diamo ai carabinieri cotesto quasi privilegio, altri potrebbe pretenderlo; e i carcerieri volersi chiamare anch'essi regii: il che rammenterebbe le *manette reali*, detto da Properzio in altro senso, cioè che strinsero i polsi d'un re. E mi ricordo di certo impiegato che, vedendo ogni cosa imperiale e reale, nello stendere un conto scriveva: *I. R. scranne*, *I. R. chiodi*, e via discorrendo. Se bisognasse evitare l'ambiguità, e distinguere i carabinieri che sono arme regia da quelli d'un comune o d'una repubblica, intenderei necessario l'aggiunto. Ma Ella non mi domanda se necessario; domanda se, avendo a usarlo, *reali* sia meglio di *regii*. Dirò, come opinione, non come sentenza: che e l'uno e l'altro può stare; che e *regio* vale talvolta non di re ma degno di re, e *reale*, non degno ma appartenente; che per altro l' uso più comune e più proprio attribuisce a *regio* l'idea di appartenenza, a *reale* l' idea di convenienza o di somiglianza; che quindi, nel caso suo *regii* mi pare il meglio. Se non che per dolcezza di suono lo preporrei, e dovendo servirmi dell'altro, direi *carabinieri reali*. Ma questa stessa collocazione mi mette innanzi carabinieri, piuttosto degni di re, che militanti sotto i comandi di re. Altri mi opporrà la *guardia reale;* ma io sospetto che cotesto titolo ci venga di Francia; e in italiano mi suonerebbe meglio *regie guardie*, o *guardie del re*.

Che *regio* suoni *di re*, non *da re*, me lo prova anche l'uso latino. Quel di Livio: *regium nomen*, *alibi magnum*, *Romæ intollerabile est*, non si tradurrebbe *il nome reale*, ma sì *il nome regio*. E così quel di Cicerone: *rege interfecto*, *regios omnes nutus tuemur* (che pare il vaticinio e l' insegna della repubblica francese), direbbesi i *regii cenni;* e chi dicesse il *cenno reale*, farebbe sentire l'autorità meritevole di reggere, o, come tale, accettata. In senso sinistro, esso Livio diceva: *ira impotente di sè*, e *quasi regia*. *Sdegno regale* suonerebbe terribilità dignitosa o, per tale tenuta: onde Ovidio: *precibusque minas regaliter addit*. Vero è che Floro disse *regalis ira*, ma meglio Seneca *regius furor*. *Regali Fulmini* at-
neca stesso essersi chiamati quelli da cui s'augurava

l'avvenimento d'un re; e *visceri regali* da Festo sappiamo ch'erano quelli da cui gli aruspici arguivano o la successione al seggio reale o altra ricca eredità, che venisse quasi regalo. *Morbo regio*, l'itterizia, non *reale*; detto così, non perchè da curarsi con medicina e con cibi suntuosi, com'altri spiegava (chè allora ci sarebbe de' morbi ancora più regii dell'itterizia), ma forse perchè il livore è proprio dell'invidia, *che mai dall'ospizio Di Cesare non torse gli occhi putti, Morte comune, e delle corti vizio*, al dire di Dante. Senonchè, in questo rispetto, la cortesia de' tempi fa anco de' circoli popolari e delle popolari assemblee tante corti. Non è già che anche *regio* non avesse senso buono; onde Ovidio, che disse *regia res scelus est*, dice con più garbo: *regia, crede mihi, res est succurrere captis*. E i carabinieri che catturano, sanno anco soccorrere; e io ho quell'arme in gran pregio, anzi in amore. Ma ripeto che *reale*, non solo ha più frequente senso di lode, sì ancora che si stende a cose, non di re, ma degne di chi meritamente governa. Onde il Petrarca a Laura, *alma reale*, come Livio *regalis animus*; e Dante del poverello d'Assisi, che *regalmente aperse la sua intenzione*, come Cicerone *nulla tanto regale quanto l'amore della coltura de' campi*. E però l'italiano fa *realissimo* e *realissimamente*, e non deduce tali derivati da *regio*. Quindi, in senso di lode, *aquila reale, fiume reale, carta reale;* e l'Alamanni: *la nespola real;* sebbene sia da confessare che i Latini dicevano regio una sorte di spino e una sorte di scopa.

Altri usi italiani confermano questa distinzione: il *regio lotto*, le *regie tasse*, *legazione regia* non *reale*. Ben si direbbe, ambasceria condotta con pompa reale, cioè degna di re. *Casa regia*, dove abitano re; e quindi *reggia*: *casa reale*, la famiglia e le persone. I Reali di Savoja, di Francia, modo che trovasi in Ammiano Marcellino, e anco più su; i *regii*, sostantivo, que' che parteggiano per il re; e talvolta ha senso di biasimo, denotando coloro che, a detta di Luigi XVIII, sono più regii del re. Dicesi però *arme, parco, mensa reale;* senonchè potrebbesi chiamare reale anco la mensa splendida d'uomo privato; la mensa regia potrebb'essere parca. *Reale*, dice il Bartoli, sostantivamente la galera, che forse

meglio direbbesi *capitana*. Dai carabinieri siamo venuti alla galera; ma la colpa è del Bartoli.

A CHI DOMANDAVA SE POSSA DIRSI IN LINGUA ITALIANA *BURATTINO SIMPATICO*.

(Da lettera.)

Dei *burattini simpatici* interroghi certe donne e certi uomini di Governo. Io non amerei che gli aggiunti nè di *simpatico* nè d'*antipatico* s'appropriassero nè a uomo nè a legno. Chi non si lascia trarre alle simpatie, poi non soffre d'antipatie: queste sono il gastigo di quelle.

P. A. PARAVIA.

Versi.

Dieci sonetti e un'anacreontica. — E a proposito del sesto sonetto intitolato *Il piede*, ricevo la lettera che segue:

Lettera di Matteo X al piede X.

« Perdona, o candido piede, se l'inchiostro di Matteo Giornalista osa scorrere nelle tue lodi. — Tu sai che nell'anno 1823 innanzi l'èra volgare, il dì primo d'agosto, sedeva un re dell'Egitto a recitare certe orazioni a una dea Rapa che aveva tra mani; e un'aquila volando, lasciò cadere sulla testa del re una ciabatta: sai che il re, contemplatala, si accorse ben tosto siffatta ciabatta dover essere stata la nicchia d'un piede bellissimo: sai che, per forza di quel sorite terri-

bile ch'è l'amore, il re concluse dovere il bellissimo piede essere colonna di eccellente edifizio; sai che per tutta la monarchia fu pubblicato un editto acciocchè la padrona della prefata ciabatta si presentasse ec. ec.; e sai che per tutto il regno d'Egitto d'allora in poi la ciabatta diventò il geroglifico dell'amore. — Buon per me che il mio gusto non si confà con quel de'Cinesi, i quali gran parte dell'eleganza rilegano giù nei piedi; poichè basterebbe il sonetto del signor Paravia a farmi pazzo d'amore. Ora intendo che grave difetto è questo mio di non curare la bellezza pedestre, se Anacreonte, quell'anima di nèttare, pregava di trasmutarsi in vil sandalo per toccare il bel piè di colei. Non è già ch' io non lodi l'umiltà di cotesto amore: anzi dico che, o trattasi d'amore oriente, e quand'è a' piedi, vuol dir che ha compagna la riverenza; o d'amore occidente, e quando è a' piedi, vuol dire che è giù de'calcagni » . . . .

. . . .

E qui Matteo Giornalista si distende in lunga diceria sulla storia dei più celebri piedi che toccassero terra; fa salire l'uso degli sgabelletti moderni a' tempi d' Ovidio; registra tutti i calceamenti del Museo Kircheriano; attribuisce l'origine d'Ippocrene non al piede di Pegaso, ma di Clio; e cita un antichissimo codice scoperto in una grotta del monte Parnaso.

AL SIG. PROF. ***.

Sopra un suo sonetto:

I DUE GIUDA.

Far di lancio parlare coloro di cui si narra, senza premettere *disse* o simile, pare lecito a me, nonchè in verso, in prosa: e così fa chi narra parlando; e gli scatti della parola viva dovrebbero essere allo scrivente più sicuro modello che

gli esempi de' grandi autori, non sempre imitabili. Esempi d'autori, però, non mancano, e belli; e, oltre a quel d'Orazio ch' Ella rammenta, in più alta poesía, là dove Anchise stà per additare al figliuolo le ánime de' venturi nepoti, questi, con motto sublime di quasi atterrita pietà: *O pater. . . . quæ lucis miseris tam dira cupido?* E quel *miseris*, quasi suggello di dolore impresso in anime che vivranno famose nel mondo, ha significato tremendo; come l' ha il *mortalibus ægris*, e il *miseris mortalibus*, fatto a noi, per ripetizione scolastica, ridevole quasi. Anco il sonetto ha, del resto, un tremendo significato: e a chi paresse che tra l'avaro traditore dell' Uomo-Dio, e i traditori della patria non c' è paragone, Ella potrebbe rispondere che ciascun'anima umana è imagine di Dio, in ciascun'anima è il sangue di Cristo. Giuda primo fece patibolo a sè del fico; i successori di lui ne fanno patibolo ad altri, e de' fichi parte mangiano, parte seccano da riporli nelle dispense, cioè nelle banche. E il fico riconoscente li copre dell'ombra sua, e le sue foglie, mosse dal venticello della opinione pubblica, dico i giornali, susurrano grazie senza fine.

AL MEDESIMO.

Sopra un altro sonetto:

IL FICO DI GIUDA.

Il fico parla da Giuda, ma i Giuda odierni non hanno così la parola efficace come l'ha questo fico. Quanto lontano dall'orto di Getsemani cresce il fico di Giuda? Questione da proporre a parecchi accademici e deputati.

AL SIG. N. C. DEL NAPOLETANO.

Per dono di fichi legato in volume.

—

Un bell'apologo greco (e ce n'è di più belli che lunghe odi lodate) racconta d'un tale che, navigando con un carico di fichi, naufragò; e, ripatriato, un dì ch'era alla spiaggia, sentendo esclamare: *Che bella giornata! che mare sereno!* — *Non vi fidate*; proruppe: *e' vuole de' fichi.* — Se io, caro signore, rendessi a' fichi suoi grazie e lodi quante ne debbo, potrebbe parere ch'io chieggo altri fichi. Ma, d'altra parte, non posso ridire con Dante: *Nel mio parlar voglio esser aspro*, nè con *sorbe* rispondere a' *fichi;* i quali, facendomi assaggiare la bontà delle schiette consuetudini antiche, abolite da coloro ch'hanno il cuore più vizzo d'un fico secco, mi pajono *desiderabili più che oro e pietra cara molto, e più dolci che favo di miele.* Il re pastore colloca, come cosa più cara, il miele dopo l'oro e le gemme; e gioverebbe sapere s'egli abbia cantato quel salmo innanzi o dopo che Gionata, il suo desiderabile più che fratello, gustasse quel po' di miele che risicava di costargli assai caro. Ma, se Davide pregia il miele più dell'oro, io più del miele pregio i fichi di Lei. La politica e la letteratura mi hanno così rimpinzato di frutte secche, che io per me non le gusto; ma i miei figliuoli si mangeranno a foglio a foglio quei volumi così ben legati, come il profeta ebbe a mangiarsi quel suo; e il gusto morale ne rimarrà sempre a me. Come poi sia ch'io abbia in una cassetta ricevuti i fichi in volumi, e in un'altra a piccie, non saprei. Un senatore del napoletano mi regalava un anno fa fichi secchi infilati: le due cassette sarebbero forse un nuovo comento al *duplice ficu* d'Orazio, che il Marchese Gargallo interpretava con una consuetudine e un nome in cotesto paese tuttavia vivi? Ma nè il marchese nè il senatore dimostravano tanta arguzia d'ingegno quanta Lei nel dare per titolo a questi fichi secchi in volume: « *ironia e*

satira, *affetti e memorie*, *racconti d'un prode*, *versi per musica*, *studii morali*, *Inni patrii*. La moralità e la prodezza, la musica e la poesia, non temeranno (come i Toscani dicono) di rinfichisecchire se l'Italia non rinnega le memorie e le consuetudini degli illustri maggiori. Anco al fratello ringraziamenti e cordiali saluti.

PARTE SECONDA.

COSE MORALI E CIVILI.

DI G. P. VIEUSSEUX E DELL' ITALIA NEL PRIMO TERZO DI QUESTO SECOLO.

. . . .

Prima di raccogliere a crocchio scienziati e scrittori e cittadini illustri di tutte le parti del mondo, e'ne aveva incontrato più d'uno ne'suoi viaggi: e raccontava qualmente in Costantinopoli vedesse il De Hammer infilarsi in un cannone turco, per quindi con coscienza alemanna scriverne nella sua storia, e vedesse fuor di quella bocca, micidiale a tanti Cristiani, sporgere il barone a mo'di tartaruga l'austriaca sua testa; raccontava come s'abbattesse al celebre viaggiatore Ruppel in un lazzeretto, e come, ignoti, si stendessero a un tratto la mano per consolare, infetti insieme, di mutua compagnia i tedii del mesto recinto; raccontava come rincontrasse in Amburgo il conte d'Argoût, sollazzevole allora, e più lontano dal sognarsi ministro di re Luigi Filippo, che il Vieusseux dal pensare il palazzo Buondelmonti e la croce del re di Prussia. E l'avere sin da quel tempo conosciuti uomini di rinomanza in quelle attitudini che, svelando i difetti, aggiungono nella mente degli onesti e degli avveduti valore ai pregi veri, e scoprono come la fama sovente vada non tanto ai men degni quanto alle men ragguardevoli qualità de'più degni; l'amico nostro educava sè stesso a giudicare senza ammirazione stupida, senza malignità ombrosa, senza minuziosa curiosità, la persona nel suo essere intero, così come l'occhio esercitato misura i corpi solidi in tutti gli aspetti, non in sola la superficie e da un lato, nè la lontananza gliene invola gli angoli, nè la prossimità gliene fa parere deformi le piccole inuguaglianze.

. . . .

In pochi anni, all'esempio del suo, gabinetti s'apersero in Livorno, in Pisa, in Siena, in Pistoia, in Arezzo; non pa-

rì, com'è ben da credere, a questo che ha storica rinomanza. È documento di storia, e curiosità cara ai cercatori d'autografi e a chi dalla mano di scritto arguisce l'indole dello scrivente, sono i registri dove i forestieri segnano il nome loro e il libro che chieggono. Del passare che fecero da Firenze tanti uomini notabili nello spazio di tanti anni, non rimarrà forse traccia che in que'registri. E io mi rammento di quando il Vieusseux m'additava il generale Santanna, mostrante le sue spalle quadre nell'atto di leggere un libro, e reggentesi su quella gamba che doveva, lui vivo, essere con solenni onoranze militari portata al sepolcro. Ma del passare di certuni il Vieusseux sentiva le traccie nella sua pazienza tribolata; come quando a lui, stretto da occupazioni, il Cooper, lo Scott dell'America, stava sfogandosi in lunghi parlari, e facendo del tavolino sedile.....

E raccoglieva i suffragi di parecchi e diversi: e cercava, in quell'età ch'altri o pretende insegnare o d'imparare dispera, colloqui da apprendere. E sapeva tenerli vivi, e avviarli; e, non smanioso d'ostentare arguzia, l'altrui arguzia assaporava da vero intenditore. E rammentava, cosa tanto più memorabile a chi potette goderne, ch'è oggimai fatta rara anco in Francia, la coltissima piacevolezza e l'ingegnosa eleganza di quel cortigiano amato di Federico di Prussia, Girolamo Lucchesini, che ornava di sè il crocchio della contessa d'Albany quando l'Alfieri era morto; l'Alfieri, non so quanto amato, ma certamente poco inteso, da lei.

Ne'colloquii e nelle lettere del Vieusseux non era quel brio che diventa di leggieri molesto, e non sovente si concilia, nonchè con la benevolenza, colla urbanità dignitosa e colla prudenza richiesta a chi tratta molte e diverse persone e cose; ma era un'arguzia temperata, una delicatezza natia, e quel senso del conveniente, che e negli scrittori esperti e negli uomini di grande affare rincontrasi raro. Gli era un misto di schiettezza svizzera e d'italiana spontaneità, affinato dall'indole della lingua francese, da letture e conversazioni svariate. Onde a lui, meglio forse che a quanti uomini io abbia mai conosciuti, riusciva porgere consigli severi accettevolmente, ed esprimere cose gravi a ascoltarsi

senza offendere punto. E, stimando in altrui le vivezze dello spirito che non cercava per sè, egli eccitava altri a scrivere e a dire piacevolmente; rattenendo a tempo gli eccessi. Nelle sue lettere, delle quali con segni visibili distingueva le materie, se molte, per agevolezza e sua e del leggente, era preciso e chiarissimo; nè le occupazioni molte e urgenti vietavano a lui trovar luogo, tra le faccende da trattarsi, a qualche idea generale, a qualche parola cordiale d'affetto.

. . . .

Si formava altresì opinioni letterarie, più ragionate o più temperate che non certi uomini del mestiere; e così indirizzava sè, e raddirizzava altri talvolta; e aiutava a abbreviare, a rischiarare, a correggere. Col senso, che ho detto, del conveniente coglieva certi difetti di stile, e sin certe proprietà della lingua; e della lingua toscana alcuna bellezza con gusto notava. Una parola che poteva parere men che riverente verso autore ammirato, suonando non bene a lui, la chiedeva mutata; e perchè lo scrittor dell'articolo se ne schermiva, il Vieusseux diede bravamente di piglio alla Crusca, e l'Accademia aggiudicò la vittoria al Ginevrino d'Oneglia.

. . . .

Aggiungasi agli avvocati che scrissero nel giornale Vincenzo Salvagnoli, che, giovane, al Carmignani raccomandantegli più compostezza, rispondeva una canzoncina alla Beranger con il ritornello *Pipo lung'Arno*, e in canzonette lubriche si compiaceva; ma poi nel 1828, nell'aprirsi d'un teatro alla Lastra a Signa, diceva della Toscana che *sente Le antiche forze e gioventù novella*; e, passando pe' crocchi e per il fôro e per un breve andito di carcere, venne a morire senatore e ministro dei culti; ministro non molto canonico per verità, senatore ruminante leggi e facezie, e più queste che quelle; parlatore facile, scrittore duretto; animo anzi ambizioso di parere maliziosetto che profondamente maligno. Nell' Antologia si diede per primo a conoscere come scrittore il Generale Colletta; e qui rispose a lui il Generale Vacani. Le fornì relazioni diligenti il Tartini, nato cogli istinti d'amministratore di seconda mano, e con quella pie-

ghevole spontaneità che serve governando, e servendo governa. E qui faceva cimento delle ancora rattratte sue facoltà Giuliano Ricci, cui la morte, montato a cavallo, aspettava al varco d'un'acqua corrente; un di que' Livornesi che mostrano in breve spazio raccolte le diversità della natura italiana, anzi contrarietà singolari, pregne di speranza e minaccia. Perchè livornesi il Mayer e il Bini, il Bonaini e il Guerrazzi.

. . . .

Faceva contrapposto al pacifico togato Forti il prode uomo di spada Gabriello Pepe, diverso e d'indole e d'ingegno e d'origine da Guglielmo. Nato in Abruzzo d'umil gente, dal popolo attinse la sincerità del sentire, che gli diede pensieri a lui proprii. E'mi raccontava delle colonie slave nella sua infanzia osservate, che dopo secoli tengono delle consuetudini patrie; come fanno gli Albanesi; e come per lungo tempo fece in parte una colonia di Valdesi, della quale gli avanzi serbano traccia del piemontese linguaggio tuttavia. Gabriello Pepe, milite sotto Francia giovanissimo, insieme col braccio esercitava l'ingegno; e, affidando a ciascuno de'suoi soldati un volume, portava pe' campi d'Europa una piccola biblioteca, lusso del pensiero, che non so quanti generali o marescialli concedessero a sè. *De' patiti sudori e perigli non rimasero se non cicatrici* egli scrive; e segnatamente d'una ferita alla testa il dolore che di tanto in tanto s'inacerbiva molesto, troppo gli rammentava la guerra nell'afflitta pace d'esilio povero, dignitosamente patito. Esule dal 1821 in Firenze, si fece conoscere opponendo ai versi d'Alfonso Di Lamartine, oltraggiosi all'Italia, un opuscolo dove gl'insultatori di lei chiama fiacchi: e, volendo il poeta sapere se la parola andava a' suoi versi o alla persona, rispose in maniera che ne seguisse duello. Quel che i duelli provino in fatto e di giustizia e di valore, è confessato oramai da coloro stessi che più se ne mostrano sofferenti e vaghi: ma se tale cimento ha ragioni di scusa, certo le aveva in quel caso e in quel tempo che l'Italia giaceva da troppi avvilita; e disingannare gli avversi, massime se ragguardevoli per ingegno e animo e fama, poteva parere che

fosse in certa guisa come difendersi da chi assale, come propugnare la vita della madre propria; perchè nell'onore è la vita. Se, ad esercizio e a pompa, eran leciti i torneamenti pericolosi tra uomini della gente medesima, e non nemici; può ben riguardarsi come eccezione alle norme generali di civiltà e di buon senso questo duello incontrato non per privati rancori, e d'una e d'altra parte sostenuto in modo degno de' due uomini e delle due nazioni. Perchè l'Italiano, fidandosi alla lealtà cavalleresca dell'avversario, ci andò senza suoi testimoni, per non involgere altri nella pena dell'atto vietato, e, sdegnando il benefizio della sorte, prese per sè la più corta delle due spade; il Francese, prima d'andarci, raccomandò il suo avversario, se bisognasse, all'ospitalità della sua propria madre. Ferito in un braccio, ebbe le visite cordiali del buon feritore. E scrisse poi dell'Italia versi più pii; e l'Antologia, nel recarli, dice com'egli *ben provi che, abbandonandosi al proprio sentimento, e' non può che meritare la nostra gratitudine.* Rincontrasi in questo componimento l'usata abbondante armonia, la quale del Lamartine fa il primo artefice di versi francesi, che il Lamennais confessava, parlando meco, più aritmetici che ritmici; ma rincontransi insieme gli andamenti della poesia oratoria che ne' moderni predomina, e la solita spensierata prodigalità d'imagini, le quali affollandosi non lasciano vedere se l'affetto ci sia. *Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé* (erbetta sempre viva davvero, se il corpo d'Orazio che la pigiò, e se più di milleottocent'anni non l'hanno appassita). *Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme, Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome* (il titolo della grandezza, titolo mutilato, titolo che si ritrova nelle ceneri, le ceneri di Roma a piè dell'Italia!). Ciò ch'egli canta di questa *vedova delle nazioni*, poteva suonare pietà ancora più riverente; ma è da credere che con riverenza non umiliata e' pensasse a Gabriello Pepe allorchè nel 1847 scriveva degl'Italiani: *héroïsme individuel dans l'affaissement du caractère national.* In questo scritto e' si rallegra all'Italia risvegliata da una parola di Pio; e afferma, sola la Francia poter esserle valida amica: di che nella primavera dell' anno seguente non parve

assai persuaso. Ma chi lo conosce d'appresso, siccome discerne il suo nobile ingegno da quel di tanti, così all'animo suo rende quella testimonianza d'affettuosa pietà ch'egli all'Italia infelice, non per freddo disprezzo ma per moto di versatile imaginazione, negava.

Negli scritti che all'Antologia diede il Pepe, è il contrapposto de' pregi che lodansi nello stile francese, la conformità col linguaggio che gli uomini parlano, la facilità, l'uguaglianza; è l'eccesso de' pregi che notansi nell'ingegno italiano, e consistono in quella singolarità di pensare e di sentire e di dire, che cammina tra l'originale e lo strano.

Chi volesse vedere come nell'ingegno del Pepe fossero elementi di stile, perchè c'erano idee; e come lo stile e la lingua, non per negligenza ma per inesperienza, avessero dell'inaudito, legga qui, per esempio. *Vi è nel cuore un nervo che soavemente vibra al pensiero delle gesta belle ed egregie: ve n'è un altro che fremita non men soavemente in onorar con la pietà la virtù infelice: di quali due sensi sono i potentissimi arcani dell'istoria e della tragedia alla migliorìa morale. Ma poderosissima è poi l'efficacia loro ove si cumulino sul medesimo subietto; cioè quando agli incliti per magnitudine d'opere tocca anco la tazza degli umani amarori.* Dopo anni parecchi vissuti in Toscana, il buono Abruzzese mi asseverava sul serio che tra il dialetto suo nativo e il toscano non c'è divario d'eleganza. E certamente i Toscani per *bere* o per *bevande* non dicono *poto*; nè *fulge*, *esequiare*, *corrigere*, *venerevole*, *momentoso*. Indarno Emmanuele Repetti, citando l'autorità di sua moglie (e io non veggo perchè le donne non abbiano a formare un'Accademia della Crusca, a cui ricorrere per cassazione), s'ingegnava di persuadere all'amico che troppo cortigiana è la lingua di lui, che scriveva d'essere un *fantaccino*, avendo già grado notabile nell'esercito che fu strumento di tante distruzioni. Dal Vieusseux s'accoglievano parecchi a sentire gli articoli del Pepe innanzi la stampa; ma ognuno sa il frutto di tali giudizi, i quali lasciano il tempo che trovano; e sa che quando tre o quattro stanno congregati di proposito a sentir leggere, si è già bell'e fatto accademia.

Ma il pregio raro di quest'uomo era, in tanto fervore di sentimenti, una ferma pacatezza e costanza; in tanta persuasione delle idee proprie e di sè, l'astinenza da ogni parola d'avversione agli autori giudicati, nonchè di livore maligno. Ripatriato innanzi il 1848, fu Comandante allora della Guardia cittadina; e di lì a qualche anno morì, onorato da tutti per probità intemerata.

. . . .

Giuseppe Barbieri diede al Giornale suoi versi in ringraziamento dell'accoglienza dai Fiorentini fatta alle prose da lui declamate sul pergamo, forse più ricercate de' versi, ma pur notabili perchè significanti il bisogno da tutti sentito d'un innovamento nella sacra eloquenza; la quale allora sarà ispiratrice de' tempi moderni quando riascenda alla biblica ardita grandezza e alla cordiale evangelica semplicità. Nell'Antologia scrissero Alberto Nota sermonatore in commedia, Terenzio Mamiani, Luigi Fornaciari, Donato Salvi; e Giuseppe Molini, libraio bibliografo (che porse al Capponi occasione di stendere sopra documenti copiati in Parigi quelle note di storia divinatrice), avvertiva uno strano errore sfuggito nella stampa delle tragedie all'Alfieri stesso; all'Alfieri che, contro le novità di Francia irritato, allorchè il giovane Molini dovette per queste andarne in esilio, rivolse al vecchio padre di lui, in aria di trionfo, parole di stizza non generosa.

Nè generoso nè giusto era lo sdegno del Botta quando, in una lettera a Lodovico di Brême, accusava come nemici d'Italia i romantici; ma lo Spielberg rispondeva per essi: e altri di loro, con più costanza forse e con più patimenti del Botta stesso, sostennero l'onore d'Italia e la dignità delle lettere. Fervevano simili sdegni, senza prorompere in simili accuse, nell'animo del Niccolini; il quale, pregato dal Vieusseux che gli desse per il giornale un discorso letto alla Crusca, ove le romantiche erano chiamate *inverecondie follie* (e d'una e d'altra parte fu detto per vero qualcosa d'inverecondo e di folle), ricusò con sincerità rara e con trepida coscienza di sè, dicendo che sopra quelle questioni e' poteva col tempo mutare pensiero.

D'altra scuola era il Bagnoli, lodato in gioventù dal Parini, e che prometteva poeta; e di quel che avrebbe potuto dà saggi anco nel poema del Cadmo, piamente accorciato da quell'eletto ingegno d'Augusto Conti; del quale poema diede il Borrini nell'Antologia un compendio lungo, dai Fiorentini argutamente chiamato la Gazzetta di Tebe. Ma il Borrini era ingegno migliore che non provi questo compendio, e certi suoi sonetti, un de'quali a Ettore trojano, e uno all'Ascensione di Cristo.

. . . .

Di cose estere porse elette e copiose notizie Enrico Mayer, uno de' più antichi e cari amici al Vieusseux; e incominciò nel giornale modestamente a parlare, anonimo, della Grecia, ch'era allora all'Europa quel ch'è oggidì la Polonia; guerra di religione e di civiltà, guerra con ardimenti del par singolari e qua e là guerreggiata; senonchè i potentati europei furono allora men turchi ai Greci di quel che siano ai Polacchi, i quali non so quanto possano sperare per sè una battaglia simile a quella di Navarino, essi nipoti di Giovanni Sobieschi. E i Russi a loro sono più turchi de' Turchi; perchè il Turco uccide e rapisce e depreda, ma non corrompe; lascia ai suoi schiavi la fede e la lingua, non intreccia a modo di cnut le violenze di Domiziano e le frodi di Giuliano, la promessa della costituzione politica e gli orrori di selvaggia carneficina.

. . . .

Anonimo scrisse il Mazzini della letteratura europea, e del dramma storico (e l'Antologia lo annunziava giovane di singolare ingegno); scrisse in quel medesimo stile che scrive adesso, dopo più di trent'anni d'esperienza e d'esilio; e incominciava: *Il Genio passa rapido attraverso le razze viventi, e s'interna ne' misteri dell'universo.* E così le prime parole stampate nell'Antologia da Giuseppe Montanelli somigliano in modo notabile alle ultime ch'e' scriveva e diceva in sua vita; perchè, lodando il Corcirese Achille Delviniotti nipote al traduttore dell'Odissea, e che nel 1848 mandò da Parigi all'isola d'Alcinoo un brano del velluto ond'erano coperte le assi su cui per diciott'anni s'assise Luigi Filippo

(doveva piuttosto mandarlo a Ottone il Bavaro, che lo legasse a Guglielmo il Danese), il Montanelli afferma che il più delle opere notabili nel 1832 son di giovani; e chiama le arti *Vergini custodi delle fiamme del sentimento*, e ragiona del *consolidare l'impero della virtù*.

Uno de' più operosi e graditi scrittori dell'Antologia, e de' più cari al direttore, fu Giuseppe Montani, più giovane negli anni maturi che nei giovanili, quando il Solomos lo conobbe frate ne' Barnabiti; austero di vita, ma sempre dell'anima affettuoso. Deposti gli abiti e di frate e di sacerdote, ebbe nel 1823 molestie dalla polizia di Milano per lettere scrittegli da donna gentile che raccontava degl'Italiani fuorusciti in Ginevra; e perchè negli esami alla sua piuttosto inesperienza e schiettezza che timidità scapparon dette parole che aggravavano la scrivente, ne patì angoscia più che di proprio pericolo. Ma a lei ebbe riguardo il conte di Strassoldo, succeduto governatore al Saurau, e onestamente preso della donna gentile; il quale raccattò quelle lettere, e, chiedendole la sua stima per unico premio, gliele rese. Era insieme governatore militare a Milano il conte di Bubna, le cui parole sopra i casi del Piemonte ha già scritto la storia; e che dei cospiratori milanesi non temeva, vedendo nelle sue sale taluni de' più cospicui di loro. Propugnò il Montani le dottrine romantiche, non consentendo agli eccessi; senonchè eccesso era nel parere di lui la credenza religiosa: e parla d'*idee antifilosofiche e antisociali*, e ripete *Natura*, *ragione*, *face della filosofia*, senza accorgersi della pedanteria di siffatte ripetizioni. Corresse con ingegnosa urbanità la pedanteria letteraria, incarnata nel vecchio conte Pagani Cesa, che se ne stizzì fieramente; e si stizziva del sentirsi corretto dai garzoni di caffè fiorentini, che a lui, chiedente una tazza d'acqua, mettevano innanzi ubbidienti una tazza. Ma non negò, probo com'era, il Montani le lodi debite, per certe note (che per la versione non poteva), all'Orazio d'un marchese pedante, Tommaso Gargallo; il quale affermava di non stampare le odi più oscene per rispetto al pudore, ma non s'asteneva dal recitarle con gusto qua e là: gran bazzicatore di Corti; onde a lui, mutato il

nome, appropriavano i versi *Ser Cecco non può star senza la Corte, Nè la Corte può star senza Ser Cecco.* E la Corte di Napoli un bel giorno lo fece Ministro: ma il traduttore dell'*infames scopulos* inorridiva ripensando di che fosse fatto Ministro: della marineria.

. . . .

Ha l'Antologia una lettera del Volta, e una del Brocchi; e scritti del Targioni, e del Savi (nomi che inchiudono eredità di scienza onoranda a doppio titolo perchè onesta), e d'Antonio Bertoloni, e di Gioacchino Taddei. L'Orioli, che discorreva di tutto con più forse d'ingegno che di dottrina, qui discorre non solamente di cose antiche, ma d'una nuova maniera di stampa, dico, di parole lette nell'intestino retto d'un majale, la qual potrebbesi nominare *chirotipia*, scienza che attende il suo Vico; e d'altre bestie ragiona Carlo Buonaparte principe di Canino, cioè delle variazioni a cui vanno soggette certe farfalle (a similitudine di certi principi); e d'una nuova specie d'uccello di Cuba, il quale egli denomina *Ràmphocelus Passerinii,* egli che voleva sbattezzare l'aquila reale allorchè l'assemblea di Roma repubblica lo fece suo vicepresidente per farlo qualche volta tacere. Il nome dello Scarpa nell'Antologia non appare se non a proposito d'un elmo di ferro (giacchè l'illustre uomo era di cose antiche valente raccoglitore): e quest'elmo di ferro io non dico che simboleggiasse la fredda durezza del cuore di lui, la quale altri diceva poco meno che pari alla forza dell'ingegno e alla sodezza della dottrina; ma a me rammenta quel più leggiero elmetto da Guardia civica romana, col quale si pensò di venire al Congresso scientifico di Venezia il principe di Canino; venne, e l'Austria lo vide, e lo rimbarcò lesto lesto con ardita paura, siccome aveva da Trieste fatti assai prima rimbarcare due figliuoli di Gioacchino Murat.

. . . .

Giova qui registrare taluno di quegli autori che l'Antologia commendò pronta, di quelli i cui pregi parve indovinare; e ciò non tanto per dimostrare l'equità del giornale e di chi lo diresse, quanto perchè dare alcuna notizia delle condizioni in che era la civiltà italiana a que' tempi (per

quel che il tema comporta), è il proposito del mio tenue lavoro. Annunziavasi come a Giovanni Aldini, per gli spedienti trovati a campar dall'incendio, l'Accademia delle scienze francese, sopra relazione onorifica del Gay-Lussac, aggiudicasse gli ottomila franchi del premio Montyon; annunziavansi le prime piccole scoperte sui raggi calorifici, fatte dal professore Melloni, esule allora a Dôle, poi chiamato dal Borbone di Napoli, come dal duca di Modena il Marianini valente fisico veneziano. Annunziavasi il libro d'un altro esule, purtroppo chiamato a Napoli per altri ministeri che di scienza o di lettere amene, dico del Bozzelli, il Saggio sulle relazioni tra la filosofia e la morale; saggio che il povero Montani lodava, come lodava le opere di Pasquale Borelli (altro nome non fausto), perchè e l'uno e l'altro seguiva le leggiere dottrine francesi del secol passato, le quali a che altezza li conducessero entrambi, sappiamo. Annunziavansi per primo all'Italia le dottrine, degne dell'antica sapienza italiana, e pur nuove, di Antonio Rosmini; che morì non in Roma ma nell'amena gloriosa sua solitudine al lago Maggiore, morì non cardinale prete, ma cardinale insieme e semplice prete, per disgrazia avventurosa: e il Gioberti confessava d'aver di quell'opere attinta dall'Antologia la prima notizia, le quali per certo gli furono iniziatrici a pensamenti suoi, appartenenti piuttosto alla storia della civiltà e della prosa che della scienza. Annunziavasi il Saggio Estetico di quell'ingegno elegante e anima affettuosa di Placido Talia, che morì monaco Benedettino in un'isoletta dell'Istria, dove era stato infelicemente maestro a un gentiluomo, il quale, vestite poi le divise militari dell'Austria, perì per la spada d'un Milanese in duello.

D'un giovane di felice ingegno, perito miseramente, fece l'Antologia menzione con lode mesta; del Cortonese Francesco Benedetti, il quale, intercettegli lettere accennanti a cospirazione, e mandategliele con sotto il *Visto* del Buon-Governo, sgomento di quella piuttosto avvertenza che minaccia, si diede la morte. E molti anni dopo, a simil morte fu tratto da' dolori della persona atroci e dai disinganni dell'anima passionata, e forse dalla tema di lasciare il suo

figliuoletto in miseria vivendo più a lungo, quel Cesare Betteloni veronese, scrittore di versi gentili, del quale il giornale fiorentino additava con lode le stanze giovanili a Maria. Deh perchè non ha egli citati a sè i proprii versi: *Invocando Colei, ch' a ognun che spera E la chiama con fè, sempre risponde?* Quegli altri ivi stesso: *Poi mi scese mollissima all' udito Un' armonia di voci, un' allegrezza*, non si possono, ripensando alla sua sepoltura sconsolata, rileggere senza un senso d' atterrita pietà.

Non so quale parentela corra tra il prode Nino Bixio, il Cellini del Parlamento italiano, marinaro espertissimo, che saprà con qual bussola navighi adesso, e quel Bixio che all' Antologia diede lo scritto intitolato *Da Nizza a Sarzana*; terre allora accostate, ora più divise che mai; nè so se quel Bixio fosse il medesimo che poi scriveva d' *aleggiar tra gli amori*. Nè so qual parentela corresse tra l' infelice Scarsellini combattente per Venezia nel 1848, poi perito in Mantova sul patibolo, e quello Scarsellini del quale l' Antologia ridiceva i versi incredibilmente consonanti al soggetto: *Alla tua generosa Aquila unito, Sorgesse il Leone, o Sire giusto e saggio;* dove il rè della foresta è contratto per lasciare agio al *sire*, come lo Scorpione doveva contrarsi per dar luogo nello zodiaco a Cesare Ottaviano. E senza comento l' Antologia ridiceva le parole d' incredibile semplicità, con le quali il buon Cesari lodava un tale: *verso le persone era umano per modo che a tutti faceva copia di sè*. Eppure il Cesari sapeva tanto di latino da scriverlo con più dignitosa uguaglianza di stile che l' italiano, senza confondere Cesare con Plauto, e le Orazioni con le Lettere di Cicerone, come confonde locuzioni del Cavalca e del Boccaccio, Frate Giordano e i comici del cinquecento. E sa di latino Emmanuele Cicogna, lodato più volte dall' Antologia, non pe' suoi epigrammi celebranti quella cosa medesima che lodava lo Scarsellini seniore, bensì per il libro illustrante le Iscrizioni veneziane, informe lavoro ma ricchissimo di notizie, non tesoro ma fondaco. Lodava il Dizionario, compilato da Giuseppe Boerio, del dialetto veneziano; intorno al quale dialetto leggeva nel 1827 un suo discorso nell' Ateneo di Ve-

nezia Daniele Manin avvocato, non prevedendo che vent'anni dopo egli e un uditore suo oscuro e non avvocato, farebbero altro campo che filologico di quell' Ateneo: primo passo alla carcere, all' Arsenale, al palazzo de' Dogi.

. . . .

Considerando gl' illustri de' quali l'Antologia nella breve sua vita registrava la morte, il Piazzi, il Volta, il Venturi, il Calandrelli, il Ferroni, il Moscati, lo Stratico, il Brocchi, il Pini, il Vassalli-Eandi, il Breislak, il Berthollet anch'esso italiano, il Campana, un de' Targioni, il Balbis, il Renier, l' Ercolani, il Bonelli, il Vaccà, il Borda, il Palletta, lo Scarpa, il Rolando; nelle arti belle il Canova, il Longhi, il Santarelli, il Generali, l' Asioli, il Pavesi, il Padre Mattei; nell' arte del verso il Foscolo, il Monti, il Pindemonte, il D' Elci, il Gianni, il Buratti e il Lamberti vernacoli; nella letteratura e erudizione varia il De Rossi, il Sestini, il Morelli, lo Zannoni, il Cancellieri, il Lucchesini, il Cesari, il Biamonti, il Napione, il Grassi, il Paradisi, Carlo Rosmini, il Filiasi, il Baldelli, Vincenzo Cuoco; nelle cose civili l' Azuni, Carlo Aurelio Bossi, Carlo Bosellini; e quel probo Corvetto che poteva essere in Genova doge e non volle, che, ministro del re di Francia, quattro volte rinunzia, e rimane splendido di povertà; nella scienza e nella vita religiosa il Tamburini e il Marchetti, due estremi, il Sineo, l'Assarotti, Pio VII dopo Napoleone; questi nomi riandando, ci consola il pensiero che nelle sue miserie l' Italia ha pure eredi dell' antica mente e virtù; e, domandando ciascuno a sè stesso se possa la morte mietere altrettanta messe di gloria o di scienza ne' rimanenti decenni del secolo, teme e spera. Per lo più gli uomini il bene non sentono se non perduto: quando il grande albero si distende reciso, e copre di sè tanto spazio di terra quanto l' occhio, vedendolo eretto al cielo e vivente, non si figurava; l' uomo ne ammira insieme e commisera la robusta bellezza, e lo punge la memoria del tempo che sconoscente ed inerte e' giaceva nella sua ombra, senza por mente all' amico stormire delle foglie, e piegava i rami per isbatterne i frutti, e più ne chiedeva che la coltura prestata non si meritasse.

. . . .

L'Antologia, toccando d'una vita dell'Aretino, *strigliatore de' principi*, attribuita al Berni, stampata insieme con la Novella di quel Da Porto vicentino, che ai compatriotti dello Shakspeare è memoria cara e onorata, dice d'un Boccaccio venduto parecchie centinaja di lire sterline; lusso ch'è venuto crescendo, meno mal collocato che in bestie e in ballerine. Altrove dice della Biblioteca che il Russo conte di Boutourlin raccolse ricchissima in Mosca, e nell'incendio perita; e dell'altra che in Toscana con liberalità non indòtta rifece. Dice della biblioteca di Siena, il cui catalogo compose per ordine di materie un povero distributore di libri; e le lodi del giornale mossero il Comune di Siena a rimeritare l'intelligente fatica.

Delle accademie mediche e d'altre rammentava il giornale i lavori; lodava sovente la Gioenia di Catania, operosa in modo mirabile a chi ripensi la solitudine civile di quell'isola inutilmente feconda, e minacciosamente pregna di fiamme latenti. Annunziava un'adunanza della Società Elvetica di scienze naturali là in cima del San Bernardo; e il Mayer, narrando del Congresso di naturalisti e medici tedeschi coll'Humboldt presidente, e accennando all'unità morale della nazione alemanna, non presentiva che un principe di germanica origine, Leopoldo II, per le accoglienze fatte al signor Bowring, sarebbe aggregato alla Società delle scienze di Londra, e, per mostrarsene degno colla riconoscenza, inizierebbe i Congressi italiani, docile al consiglio del principe di Canino, il quale, corteggiando cardinali e battezzando una sua figliuola col nome di Filomena, non prevedeva che a Congressi troppo poco scientifici seguirebbero troppo accademici Parlamenti.

Tenne più del civile che dello scientifico, sull'appressarsi de' nuovi tempi, anco la Società Agraria di Torino, i cui lavori veniva già l'Antologia rammentando, così come quelli dell'Accademia delle scienze, decoro del nome italiano. Ma per istituto piuttosto civili che agronomici erano i lavori de' Georgofili fiorentini; nè era di sua natura grandemente georgofilo il generale Colletta, il quale ivi lesse delle

relazioni che corrono tra l'agricoltura e la civiltà; nè georgofilo oltre misura il marchese Gino Capponi, che disse intorno all'agricoltura toscana provvide cose: provvide, dico, perchè sin d'allora non era ignoto che ai possidenti toscani toccava meno rendita di quel che in altre condizioni potrebbero, ma ai campagnuoli toccava o maggiore agiatezza o minore infelicità, nè però proponevasi allora di mutare le condizioni della mezzeria; come un dotto uomo propose poi, sperando che tutti i possidenti saprebbero in tutti i tempi dedicare alla grande coltura del suolo le cure proprie con l'operosità, la dottrina, l'umanità verso i villici, che saprebbe far egli.

Le ineguaglianze sociali mal s'appianano abbattendo dall'una parte, dall'altra ammontando macerie per salirvi sopra e sdrajarvisi; nè ricostituirebbero la società edificazioni rovinose senza religioso nè morale cemento, simili a quelle dell'Owen di cui parla nell'Antologia l'Uzielli. E non a caso faceva il Vieusseux tradurre da un giornale inglese la narrazione d'una di quelle sommosse d'operai, nelle quali gran forza di milizia era richiesta per custodire dalla distruzione le macchine. Non a caso dagli Atti della Società francese di Morale cristiana recava come il figliuolo della signora di Stäel scrivesse al Delfino acciocchè sia impedito il traffico dei Negri esercitato con bene ottanta legni da quelli di Nantes; nella quale città io udivo quindici anni poi come si leggesse alla porta d'un magazzino a gran lettere scritto: *Qui si vende catene.* E udivo in Parigi un trafficante di negri, uomo placido e amorosetto, ragionarmi accademicamente dell'antico mestiere, e al mio silenzio rispondere: *Non credeste: e' sono perfidi coloro, sapete!*

Nella mostra d'industrie piemontesi il conte Alfieri di Sostegno ragionò del commercio libero più di vent'anni innanzi che il Conte di Cavour l'attuasse. In quell'anno stesso il Piemonte stringeva un trattato di commercio col Levante, quasi apparecchio ai più vantaggiosi che con tanti altri paesi farebbe poi. Ma il Vieusseux in questo stesso argomento, tanto irrepugnabile a lui, ammetteva pareri contrarii; bastandogli significare in nota il proprio e degli amici suoi,

tra' quali, il commendatore Lapo de' Ricci voleva che i Toscani facessero commercio libero coi Cosacchi del Don, coi selvaggi del Canadà.

L'avvocato Giuliano Ricci discorreva de' vincoli che stringono la proprietà, e accennava alla questione da' Sansimoniani proposta allora sul mobilitare i valori delle possessioni stabili; questione ardua, della cui soluzione diede Siena un bel saggio nel Monte de' Paschi, assalito adesso da chi, per voler riformare, risica di distruggere. Delle altre questioni dai Sansimoniani promosse additava altri il germe e il temperamento; perchè la questione della proprietà non si scioglie umanamente con le norme ferree del diritto, senzachè il diritto stesso da ultimo ne vada infranto. Anco la proprietà delle opere dell'ingegno è una specie di vincolo alla libertà degli stampatori predoni: e del diritto di tale proprietà ragionava, innanzi a tanti altri, nell'Antologia l'avvocato Collini. Libertà, sentenziava il Forti, sta bene; ma *le cose non vanno da sè:* e ridiceva, negandolo, un motto famoso di Vittorio Fossombroni, che così scusava la trascuraggine sua; trascuraggine ingegnosa ed amena, propria a certi Toscani dell'età passata (e, Dio non voglia, della presente), de' quali egli era un istorico e quasi ideale modello.

In un rispetto, il faceto ministro diceva bene: le cose mediocri vanno da sè sempre al peggio; e le cose buone se ne vanno da sè, chi non sappia tenerle; e altre in quella vece ne può venire, non piacevoli e non gloriose. Può, tra le altre, venire il patibolo là dove non era. E sulla pena di morte, pena abolita di fatto in Toscana, l'Antologia più volte ritorna; e rammenta quello che altrove facevasi per abolirla: nè ella sognava che, un terzo di secolo dopo, un professore d'università italiana verrebbe a difendere quella pena, adoprando in onore del carnefice le dottrine del Panteismo tedesco.

Quanto al diritto e alla storia moderna, il governo veneto non fu così giudicato severamente dall'Antologia come a certi Veneziani pareva: e volentieri più volte discorso di Venezia vi si tenne; ed ebbe menzione fin la proposta d'un signor Casarini, che voleva da un viale ombreggiato d'al-

beri congiunta l'unica città a terraferma, innanzichè sognassesi la strada-ferrata, dalla cui difesa ebbe a pendere, come da filo, l'onore d'un popolo, sulla quale per più di due mesi stette contro le forze d'un gran potentato, addensate e tuonanti, Venezia sola. Ragionava il Forti d'alcune relazioni d'ambasciatori veneti sul Piemonte, quand'era ancora quasi inesplorata questa miniera di storici e civili documenti, ricchissima: giacchè dell'Italia può dirsi forse più veramente e più dolorosamente quel che fu detto della Polonia, *nazione nuova e quasi sconosciuta*, e della Grecia *ignota e a nemici e ad amici*. Annunziava il Forti stesso un libro del conte Ferdinando dal Pozzo *Sulle antiche Assemblee di Savoja e del Piemonte, e de' paesi che vi erano o sono annessi*; quel conte che nel 1834 scrisse nell'esilio un libro a provare che il governo austriaco era, più ch'altro, ai Lombardi e ai Veneti conveniente.

. . . .

Di notizie spettanti l'arte moderna, mi giova ricordare una gentildonna veneziana, Caterina Berlendis Renier, che protesse Antonio Canova, lo raccomandò al cavalier Zulian; e Bernardino figlio di lei, il qual disegnava in compagnia del giovane scultore povero, poi soprantese nella repubblica alle cose di guerra, e fu onorato della disgrazia del Buonaparte. Il Cicognara, lodando il gruppo di Marte e di Venere, opera del Canova, scrive parole che qui rechiamo per saggio della barbarie disumana con cui questo conte maltrattava infaticabile la bellezza. *È quindi da bramarsi che la numerosa schiera de' giovani che formano la speranza della odierna Europa, vorranno riconoscere in quest' opera dell'artista provetto, come in tal' arte lunghissima e difficilissima rimanga sempre aperto l'adito a' nuove perfezioni; e come non basti il giugnere, col caldo genio inventore e collo studio dell'antico e del vero, alla creazione d'un buon modello, ove la mano s'arresti e si geli poi nell'esecuzione, e si ricusi al perfezionamento dell'opera: merito a cui s'arriva colla insistenza e colla fatica; senza del quale il marmo rimane eternamente rigido, con una monotonia di superficie che non conduce mai a quella tanto grata illusione e pastosità la quale forma un*

de' primi pregi nelle opere della maestra antichità. Esso Cicognara lodava il gruppo della Pietà fuso in bronzo dal degno padre di Luigi, Bartolommeo Ferrari, che, senza imitare gli esempi del Canova, ingentilì la scultura di suo; lodava Antonio Fabris d'Udine, il quale, d'umile argentiere, con forze proprie, riuscì in varii generi d'incisione delicatissimi, artista eletto; rammentava, tra le altre opere, l'immagine di Ladislao Pyrker, patriarca di Venezia, il quale dicevasi, col Gaysruch arcivescovo di Milano e con un terzo d'alto grado in Italia, fratello illegittimo all'imperatore Francesco, e che rilevò l'imperiale origine non tanto con la vena poetica quanto con la bontà dell'animo caritatevole, che lo muoveva a andar di notte portando sotto un mantello di semplice prete soccorsi a malati indigenti.

Si reca non tanto alla storia dell'arte quanto delle lettere e delle miserie italiane la guerricciola ch'ebbe il Vieusseux a sostenere da due ponderosi professori di Pisa per la lettera d'un anonimo, il quale avrebbe amato che sul monumento scolpito dal Thorwaldsen alla memoria del chirurgo Vaccà fosse scelto altro simbolo che la storia di Tobia; giacchè nè il Vaccà alluminava ciechi, nè pare che alle sue operazioni invocasse l'Arcangelo Raffaele. Sopra questo e sopra qualch'altra avvertenza simile, arguta ma urbana assai, non potendo ferire l'anonimo (il quale faceva meglio a scoprirsi), que' tali di Pisa, che certo non erano nè la città nè l'Università tutta quanta, fecero, sotto il nome di Ranieri Tempesti guida del camposanto, un opuscolo col motto in fronte: *Non opus est verbis, sed fustibus;* e tempestarono contro la *grande ignoranza e temerità*, e gli annunziarono che sarebbe *dall' un capo all'altro d' Europa salutato da' fischi*, e, tenaci a modo loro delle imagini bibliche, *levarono alto il mantello di Sem;* e gridarono il Vieusseux calunniatore, perchè *calunnia* da *calvus*, ed egli era calvo; nè portò mai parrucca nel proprio o nel traslato, sia detto a sua lode e con riverenza di chi la porta.

. . . .

Nel proporre la riforma degli Stati italiani, il Vieusseux pensava alle corrispondenze d'Italia con Africa anni prima

che il ventaglio del Dey d'Algeri, agitando un po' l'aria, attraesse le folgori della Francia, più valente a prendere terre che a possederle, e più a spargere mode che a fondare colonie. Tra i fogli del Vieusseux trovasi la proposta d'un'opera sopra Tunisi e la Barberia; opera ideata da lui quando, tra il 1818 e il 19, in Tunisi dimorò sette mesi. E di buon grado egli annunziava dovuta al Segato, insieme con quella di Toscana, la Carta delle interne parti dell'Africa, l'incivilimento delle quali il giornale assai prima augurava. E raccontava poi come il console Drovetti proponesse di incivilirle con Negri a questo fine educati: la quale proposta, già fatta in Francia nel 1811, ebbe nel 16 qualche effetto; ma adesso provvede a ciò, in modo più singolare, l'opera d'un povero frate Francescano, il P. Lodovico da Casoria, terra vicina di Napoli, il quale col prezzo raccolto da elemosine compra alla costa d'Africa Mori e More, e, formatili, alla terra natia in missione di fede e di civiltà li rimanda. Ed è memorabile che questo frate, povero di lettere ma ricco in sapienza di carità, si pensasse d'invocare, a educatrici delle Africane redente, Suore toscane, sentendo che la vera unità vuole un cuore ed un labbro, e che l'eleganza non è diletto solamente allo spirito ma necessario nutrimento; egli che non pur sente nell'anima, ma considera in modo nuovo e agli esperti meditabile, le musicali armonie.

E di paesi digiuni d'incivilimento e di civilissimi, di quasi inesplorati ancora e di abbisognanti d'essere meglio noti, appunto perchè più frequentati e corsi che studiati ed intesi, l'Antologia fa parola. Quanto all'America, accenna alla congiunzione del mare Pacifico coll'Atlantico per il taglio già consigliato dall'Humboldt, e poi da Luigi Napoleone; e accenna insieme gli ostacoli che temevansi a ciò dalla parte dei potentati d'Europa; giacchè gl'istmi, al vedere, sono più dura cosa assai che non paja. Col Messico desiderava l'Antologia che l'Europa e l'Italia più vivi commercii iniziassero; e non prevedeva che un Tedesco vicerè d'un brano d'Italia sarebbe invitato a regnare sul Messico da quel Luigi Napoleone che adesso, invece di tagliare istmi, pare a taluno ne faccia sorgere dall'oceano tempestoso della libertà ameri-

cana. Egli avvera il vaticinio del Pepe, il quale, più di trent'anni fa diceva il Messico *voce magnetica*: magnetica davvero, se tira così da lontano i cannoni di Francia. E mi piace trascrivere anche queste parole del buon colonnello napoletano: *Ci rincora il vedere il Messico navigar con tutt' altra cinosura di quella seguita dalla Spagna. Ond' è che non tacciamo il presentimento che l' antico impero di Montezuma sarà la Tiro e la Gran-Bretagna, nell' avvenire, del continente nuovo. Ove alcuno opini in contrario, a' posteri il giudizio inappellabile.* Le sorti del Messico son collegate ai destini dell' America tutta; e il così detto *nuovo mondo* ha tanto del vecchio, che non può nè correggere questo nè liberarsene moralmente. Spaventa vedere in due Stati di tempo recenti, e posti, quanto a forma di governo, ne' due estremi, dico le Russie e le Americhe, tanto di fradicio e di decrepito; nelle prime sotto forma di tirannide la licenza della corruzione, nelle seconde sotto forma di libertà la schiavitù propugnata come necessità irrevocabile e jus naturale. E questo dimostra che le forme estrinseche di governo sono apparenze ingannevoli; e che il combattere per esse o contr' esse, è sovente un' atroce pedanteria.

. . . .

Aveva il Vieusseux nel suo viaggio di Danimarca conosciuto Federica Brünn, figlia di Baldassarre Münter, intitolata la Musa del Nord; nella cui casa s' accoglievano lo Stolberg, il Bernstorff, il Klopstok; e l'Ewald poeta danese, baciando a lei giovanetta la fronte, *Qui dimora un'anima poetica*, disse. Ella scrisse le Rimembranze d' Italia; e in Italia conobbe, tra gli altri, il Canova: il quale, riscosso alla fama crescente del Thorwaldsen, passeggiando con lei in un giardino, preso amicamente il suo braccio, esclamò: *Peccato ch' io non sono più giovine;* e sentiva in quel punto nè invidia nè emulazione gelosa, ma l' istinto di qualcosa più nuovo e più profondo che i tempi non gli consentirono d' attuare. Poi scrisse la Brunn versi caldi d' affetto alla Grecia: *Popolo dell' immortalità, è tua la vittoria;* e non sognava che avrebbe la Grecia cerco un Danese per re, rifiutata da principi d' altre schiatte. Ida Brunn, la figliuola di Federica, fu pregiata al Goethe e al

Sismondi, e al Canova; il quale diceva alla madre: *Quest'è la più bella delle opere vostre.* E la signora di Stäel la voleva; senonchè la madre, tuttochè letterata, temeva il contagio della baronessa troppo uomo e troppo pedante, in nuove forme sì, ma pedante. E per difenderne sè e la figliuola, faceva una certa similitudine della luna e del sole; dove, se non isbaglio, la baronessa era il sole, e la giovanetta, la luna. Ida poi fu moglie al Bombelles; e quindi il Vieusseux ebbe a conoscere lui, e impetrò che il Montani, sottratto alla polizia milanese, venisse in Toscana. Ma prima di questo, allorchè sovrastava il Congresso de' principi che fu tenuto in Verona, l'ambasciatore invitò reiteratamente il Vieusseux che scrivesse sulle cose d'Italia i suoi pensamenti, e il Vieusseux con sincerità modesta li scrisse.

. . . .

Adesso che alla Voce della Verità quegli stessi che in segreto ne ripetono le imprecazioni non ardirebbero apertamente far eco, non per paura di pena ma per vergogna di tanta sguajataggine; adesso che i principi da lei mal difesi, o gli eredi loro, son tutti in esilio; giova rammentare in che termini, di lui che reggeva la Toscana, parlasse l'Antologia.

Lascerò dunque stare che il Forti lodò fino la « Real Donna che non risparmia spese pel lustro della sua Università di Parma ». Ma del giudicare le gesta del Neiperg in Parma altri commetteva l' uffizio alla storia, non tacendo della precedente sua vita; lascerò stare che Ferdinando dal Capei è chiamato *ottimo Principe, che la Toscana piangeva perduto;* lascerò stare che il Montani recava, dandole per di stile sallustiano, le parole di Giuseppe Gonnelli in elogio di Ferdinando: « Il regal fasto dimenticando, ei degnava privati lari della sua vista, e pure l' ultimo volgo riguardava benignamente »; e il Vieusseux ristampava l' elogio latino dettato dall'abate Zannoni, rammemorante come i Toscani *in familiam coaluerint* sotto quel principato. Ma di Leopoldo il governo non solamente il Giorgini diceva *paterno;* che il Vieusseux stesso lo chiamava *benefico,* e aggiungeva *saggio e paterno reggimento sotto il quale abbiam la fortuna di vivere.* E prima, « l' illuminata sapienza de' principi che ci reggono ». E ancora: « ri-

conoscenza all'illuminato principe che ci regge. — Debito di gratitudine al saggio principe che ci governa ». E prima « Ogni uomo dabbene d'ogni nazione si affretta a rendere tributo di venerazione al degno erede di Leopoldo e di Ferdinando ». Allorchè a Leopoldo della prima gentile e virtuosa sua donna nacque nel 1825 Ferdinanda Luigia (ora moglie a Luitpoldo di Baviera, il quale poteva far lei regina di Grecia, e provvidamente non volle, lasciando che sull'Olimpo coperto di nebbie britanniche tenga le parti di Giunone la sposa futura di Giorgio il Danese, e rinnovi nella Ellade moderna il ciclo della Tavola Rotonda), allorchè nacque Ferdinanda Luigia, non è maraviglia che il futuro autore della Monaca di Monza le rotondasse un genetliaco in quinarii, ne' quali la Musa della storia rivela a lui come e perchè quel ch' aveva a essere un figliuolo maschio, diventasse femmina via facendo; non è maraviglia che a questo proposito il Borghi e lo Sgricci facessero coro con la Musa storica del Rosini. Ma quel ch' è storico in vero, gli è il favore che dava Leopoldo ad artisti e scrittori parecchi; onde non solamente il Cicognara lodava *la generosità e clemenza del principe*; ma altri nell'Antologia, intitolando *principe amatissimo*, e rammentando i lavori commessi al troppo accarezzato Benvenuti e al Sabatelli, preponeva alle pensioni inerti quest' altro modo operoso di proteggere le arti. Guglielmo Libri, favorito anch'esso dal principe, rendeva onore alla *munificenza* di lui, ricordando come egli intendesse rendere utile e decorosa alla patria la scienza di Giuseppe Raddi, lodato dal De-Candolle; del Raddi che aveva nel 1817 visitato il Brasile, e che, dodici anni poi, nel viaggio d'Egitto morì. Similmente Leopoldo sovvenne all'opera d'Emmanuele Repetti; e il Vieusseux attesta come *assistesse e incoraggiasse* il Padre Inghirami. Per il motuproprio che ordinava il risanamento della Provincia Grossetana, il Vieusseux gli assicura *l'applauso d'Europa, nonchè la gratitudine del popolo toscano*; e per un motuproprio del 1838 afferma il Mori che Leopoldo II *ha generosamente soddisfatto ai pubblici voti*.

Ritornava Leopoldo II da un viaggio in Austria fatto; e i Fiorentini, per dimostrare l'animo non mutato e per con-

fortare il principe che non mutasse, gli preparavano feste pubbliche; promotori il Capponi e il Ridolfi e il Rinuccini, e un quarto che non ho curato nè importa sapere chi fosse. Il principe, o piuttosto i consiglieri troppo fedeli interpreti de' sospetti austriaci, opposero a quegli apparecchi un rifiuto: i tre ciamberlani, non il quarto, rinunziarono il privilegio d'annojarsi in Corte di Pitti; e fu comoda cosa fare atto civile liberandosi dallo sforzo di reprimere gli sbadigli. Sbadigliavasi (senza fremere) con Leopoldo II; sbadigliavasi (ma in qual Corte non si sbadiglia?) con Ferdinando, buona persona, e, perchè provato dalla sventura, più cauto e disposto a mostrarsi migliore del figlio, che dell'essere buono aveva più merito, perchè tentato dalle lodi e addormentato dalle mostre d'affetto, e deserto di coraggiosi consigli in tempi difficili, e da più instanti istigazioni incitato. Ma anche con Ferdinando si sbadigliava; uomo corto, e che nel suo gabinetto di studio trovava agio a contare le stelline del soppalco, e sfidava un de' suoi ciamberlani a indicare quale di quelle avesse meno la punta d'un raggio, e la additava con vanto. Era al figliuolo mancata la prima moglie, donna d'ornato ingegno, quali non poche delle principesse alemanne; delicata di forme e di sentimenti, spirante dall'aria del volto grazia d'affetto innocente. Della rinunzia de' tre marchesi, più che il Principe, s'adontò il Fossombroni, al quale ogni atto di civile coraggio e ogni sentore di prevalenza morale dava più noja che ombra, perchè la potenza dell'ingegno era a lui quasi titolo a palliare, mostrando, l'inverecondia della vita, e il toscano e attico sale era a lui fomite di corruzione. Aveva parte nel Governo il Puccini, uomo di meno ingegno ma di maggiore operosità; autore della riforma giudiciaria al modo francese, lodata e in certi rispetti lodevole, non in tutto opportuna in paese non grande. Aveva egli, anni prima, mandato in Romagna un suo arnese perchè tendesse reti ai Carbonari facendosi dei loro, e ne carpisse i segreti; e pare che poi desse all'Austria i nomi dei Toscani sospetti: di che fu incolpato il Bologna. Ma questi che poi, presidente del Buon Governo, dimostrò a molte prove mitezza d'animo onesta, e l'ingegno ornato di lettere

e la religione sincera e la docile esperienza degli uomini gli ispirarono in momenti più liberi parole di consiglio fedeli e degne d'uomo di Stato; il Bologna, dico, co' fatti dimostrò verisimile che il Puccini consumasse la viltà lasciandone cadere in chi gli era allora sottoposto l'infamia. Il Fossombroni, avverso al Puccini non so se più per gelosia di comando o per altra più tenera e non più nobile gelosia, fu poi sospettato denunziatore d'un viaggio che nell'Italia austriaca stava per fare verso il 1837 il non cospirante e non feroce Capponi; il Capponi che, richiesto dall'Austria nel 1821 per compire l'architettura d'un processo politico, fu negato dal buon Ferdinando al fratello pedante. Quand'anco il Capponi fosse da' confini respinto per mero effetto dell'austriaca pedanteria, e il Fossombroni non avesse parte nella denunzia dell'innocuo viaggio; il non ne mostrare risentimento e non ne fare quell'ammenda che pur si poteva, è disonore a costui; che morì, come certi ingegnosi sogliono, a tempo per non dover confessare che il lasciar andare le cose da sè fa andar via da ultimo e i principi, e, quel che più monta, i ministri de' principi.

Cospiravasi già contro l'Antologia, che non cospirava. Più d'un anno innanzi ch'ella cadesse, passò di Firenze il Brunati, erudito bresciano, quand'era ancora abate, benevolo del Rosmini, ma disputante seco con più acrimonia che dottrina; poi fattosi gesuita, poi rifatto prete perchè scontento de' Padri; passò mentr'era de' loro, e, con sorriso sicuro e pacato, prenunziò che l'Antologia perirebbe. Erasi da essa notato anni prima lo squarciare che fece dopo il 1821 il duca di Modena l'università in più collegi; e un professore Riccardi aveva alla meglio difeso il duca, e il Vieusseux rispostogli in termini temperati. Usò seco la Voce della Verità altro linguaggio; la Voce il cui patrocinio parve all'Austria pericoloso quanto gli assalti di giornali nemici; ond'ella ne interdiceva la lettura pubblica ne' suoi stati, timida d'ogni rumore il quale comechessia riscuotesse il letargo, ch'era la sua sicurezza.

Io nè nella direzione del giornale ebbi parte, nè ne' consigli; nè a tutte le opinioni dagli altri espresse assentivo, nè

a tutte le mie gli altri tutti che scrivevano in esso: differenza inevitabile in tutti i giornali, massime in Italia e a que' tempi. Sottoscrivevo alle cose mie K. X. Y.; ma talvolta (per speciali ragioni e non da arrossirne) altri segni, o segno nessuno, dianzi stampato, delle materie nell' Antologia. E mi fu buono ammaestramento, non però necessario disinganno, il vedere come, a certi scritti non distinti del solito segno, certi lettori cercassero con curiosità di stima chi era l' ignoto, e, saputolo, quasi umiliati dell' avere lodato, soggiungessero tiepidamente: *Ah, gli è lui!* Senza tali prove, io sapevo che il povero o chi si fa povero, e non degna piaggiare nè gli uomini nè le opinioni che prevalgono, deve poter contentarsi del tacito rispetto de' buoni, non attendere nè conforti nè misericordia dai più.

Le ire succedettero alla denunzia che la Voce della Verità fece di due articoli nell'ultimo quaderno del 1832 contenuti; un de'quali di giovane ingegnoso che aveva nel 1829 incominciato a scrivere nell' Antologia; e, estinta quella, smesse di scrivere, ma non estinse l' affetto e il culto delle lettere eleganti fra ingrate occupazioni che a lui isterilirono, come a tanti, la vita. L' articolo annunziava un poema intitolato Pietro di Russia, con dedica a Niccolò; e deplorava che l' autore, *abbagliato dalle gemme d' una corona, non udisse e non vedesse il sangue, i gemiti, d' una dispersa nazione.* L' altro scritto era mio, sul Pausania del Ciampi; e, in mezzo alle parole citate del greco, portava una parentesi greca insieme e italiana ed austriaca: *Un pretore mandavasi in Grecia a mio tempo.... Non lo chiamano pretore della Grecia ma dell' Acaja (il Regno Lombardo-Veneto).* Dico parentesi anco austriaca; giacchè io ripetevo fedelmente e senza commenti il titolo dall' Austria dato a quel regno, non l' inventavo da me. Era Pausania il comentatore del Metternich. Ma ben vi fece la Voce della Verità i suoi comenti, e disse che quella parentesi sarebbe poi a' lettori additata da amici che privatamente ne verrebbero susurrando, e scrollando le fondamenta del Regno Lombardo-Veneto con tali sussurri: e chi conosce la vita e l' indole dello scrivente, sa bene quanta sia la pazienza e l' arte sua nell' usare simili accorgimenti. Aggiun-

geva la Voce espressamente un accenno all'ambasciatore, incitandolo che si risentisse. Non so se primo a risentirsene fosse quel d'Austria (a cui la Voce pareva più direttamente rivolgersi, come a più prossimo e più minacciato nel regno pericolante); o quel di Russia, ch'era per l'appunto il principe di Gortschakoff, il quale adesso sa meglio che mai qual sia quella *nazione dispersa*; e certamente riguarda con più riverenza e più tenerezza il Mourawieff coronato oggidì dalle benedizioni della Polonia e dai ringraziamenti dell'emancipatore Alessandro, che non quell'altro Mourawieff dimorante allora in Italia, incolpato da lui per non so qual parola sfuggitagli, europea più che a Russo non si convenisse. Non so se quel Mourawieff sia congiunto di sangue all'Apostolo della Polonia, e neanco se sia quel Mourawieff Apostol del cui Viaggio in Tauride scrisse nell'Antologia Gabriello Pepe, e diceva: *Chiunque mediti sugli uomini magni sparsi qua e là apparsi sulla scena del globo a stupefare la terra....* Nell'anno che il Pepe scriveva così, scoppiò il moto di Francia, che rivoluzione non era, ma sequela e apparecchio di moti; e il Gortschakoff, stupefatto alquanto, s'invitò da sè a pranzo da un gentiluomo toscano autorevole, per spiare l'Italia in esso; e sentì annunziarglisi con senno presàgo che Luigi Filippo assicurerebbe il traffico di tutte le legittime potestà purchè queste lo lasciassero trafficare. E, all'insorgere della Polonia, il Gortschakoff esclamando l'ordine sociale turbato, si sentì dal medesimo gentiluomo rispondere parola degna degli antichi Fiorentini: *Sì, turbato nel 1772*; ma d'intenderla non gli concedette quella sua leggerezza, che poi lo sospinse a affrontare gli scorni di Crimea, e adesso lo fa paziente del sedere ministro e inebriarsi d'imprecazioni e di sangue.

Fatto è che gli ambasciatori d'Austria e di Russia richiesero al Governo toscano punisse quel ch'egli aveva, dopo disamina lunga, approvato. E io credo che i ministri di Toscana e il Granduca stesso in quel punto avessero più in uggia Russia e Austria che li sforzavano a disdirsi e rinnegare la vecchia agiata mansuetudine, facile ad essere e esercitata e lodata, che non avessero in uggia l'Antologia,

la quale morendo dava più dispiacenza ad essi che vivendo, siccome sogliono a certi uomini certe donne. E se di qualcosa intendevano que' ministri vendicarsi, gli era dell'averli lei messi, senza volerlo, in impaccio (il che confessavano candidamente), e dell'essere stata occasione a loro del dover fare, come chi dicesse, da tiranni, cioè dare a divedere la propria debolezza. Avevano già, mesi prima, fatto uno sforzo erculeo a accomiatare da Toscana il Giordani e il Poerio, semplici parlatori, e troppo più abbondosi e dilettevoli che tremendi. Certo è che al palazzo Buondelmonti fu meno l'impaccio e la stizza che a Pitti; nè agli scrittori dell'Antologia furono Austria e Russia tanto importune o nocenti quanto a Leopoldo II.

Il Direttore fu chiamato al palazzo Non Finito, nome significativo della sede eletta al Buon Governo (le polizie amano gli eufemismi e le antifrasi), dove allora sedeva non il Ciantelli, stato eccezione breve alla quasi sbadata e inconsapevole facilità dello stile toscano, ma il Bologna, mite con più merito e a occhi veggenti. Richiedevasi il nome de' due scrittori: rispose il Vieusseux che, se quella fosse interrogazione di mera curiosità sopra ciarle letterarie, e' potrebbe appagarla, ma che nel caso presente non glielo consentiva la propria dignità. Quand'io lo riseppi, volli, com'era debito, denunziare me stesso: ma il Vieusseux ricopriva il riguardo a me e all'altro scrittore (il quale non sarebbe convenuto nè tentare a mostrarsi nè lasciarlo nascosto solo), lo ricopriva con una ragione che alle mie smanie era freno: potersi più nuocere all'Antologia che giovare con questa che prenderebbesi come provocazione e ricerca di scandali per accattare al Governo odiosità. Venne la soppressione: non rattenuto dal detto riguardo, per liberare me stesso da un peso insopportabile, e sperando pure che in me solo cadrebbe la pena, io scrissi rendendomi accusabile e della parentesi e del cenno alla Russia, in parole che non facevano questa confessione bugiarda, dacchè consentivo a quel cenno anch'io in coscienza. Era dovere trarre d'impaccio chi, come toscano e addetto a un uffizio, avrebbe non giustamente patito di più, nè potuto rompere i vincoli che lo

legavano a' suoi, e per così poca cosa affrontare l'esilio e i suoi cimenti. Ma il non essere pertanto lasciata campare l'Antologia (nello spegnerla, datale indennità delle spese fatte per il quaderno dell'annata novella, e pagatale quasi una multa dal governo ribelle a lei non ribelle), e i trionfi che ne menarono gli avversi come di grande vittoria conseguita, dimostrano che la sorte del giornale era già altrove fissa da assai tempo, e che dell'estranio volere il Governo toscano non fu che contrito ministro.

E perchè quelle grida apposero al Vieusseux intendimenti ribelli insieme e irreligiosi, detto già della prima accusa abbastanza, verrò qui alla seconda. Primieramente dirò che contro il Vieusseux protestante non avevano titolo a mostrarsi severi Governanti chè, più ciascuno per sè, non ponevano mente alla scelta di coloro ai quali era affidato il pubblico magistero, cioè buona parte della pubblica moralità. Senza farmi delatore di viventi, io potrei rammentare qual fosse dal 1820 al 1832 la Toscana; e notare che non è prova di religiosa pietà nè di fede l'apparato di certe pubbliche cerimonie; che l'assistere al *Veni Creator* o ad altre tali invocazioni, non sempre impediva la diffusione, più privata che segreta, di massime contrarie a quelle che la condizione del salario richiede; non interdiceva a certi professori certi consigli non invocati sull'arte di rendere innocue alla salute de' corpi giovanili certe esercitazioni che non appartengono strettamente nè alle belle lettere nè alle scienze. Per non toccare della Toscana, rammenterò Stefano Gallini veneziano, fisiologo celebrato, che aveva ne' viaggi suoi visto il Franklin e il Voltaire l'uno accanto all'altro seduti, e che fin durante la vita dell'Antologia sedette nell'Università di Padova professore, insegnando anco ne' suoi scritti apertissimo che tutte le operazioni dello spirito si potevano a giuochi della materia ridurre comodamente.

Io non entro nella coscienza di G. P. Vieusseux nè posso dire quanto egli credesse ne' diversi tempi del suo vivere, e come; ma posso affermare che alla coscienza altrui ebbe più religioso riguardo che certi ostentatori di religione non abbiano neanche verso i credenti conformemente con essi. Una

volta io ricusai, forse un po' bruscamente, di recare dal francese in italiano certo scrittarello che non mi garbava gran che nè mi pareva gran cosa, commendatogli da quello Stendhal, che troppo sovente curava meno la moralità che l'arguzia, e, invecchiato, stupiva non senza dispetto che il sesso gentile si fosse, mutando natura, inselvatichito. Del mio rifiuto il Vieusseux non mostrò di punto adontarsi. Lasciò ch'altri lodasse altamente le missioni de' Cattolici in America, e il viaggio di Fra Giovanni da Marignolle in Oriente; lasciò lodare il cardinal Pacca; lasciò lodare il Consalvi, amico al Canova, scolaro del Cimarosa, e in gioventù autore di versi, che non gli impedirono di farsi un nome storico, come non glielo interdisse il titolo di cardinale.

. . . .

A coloro eziandio dalla cui opera non poteva il signor Pietro sperare alle imprese proprie utilità nè decoro, giovò. E perchè gli uomini destinati a lasciare memoria di sè o di lasciarla degni, più o meno prossimamente si rincontrano tosto o tardi, e scorgonsi talvolta congiunti per vincoli inavvertiti a loro medesimi; rammenterò come un bel giorno passasse da Firenze un giovane nizzardo che profugo andava in America, e si presentasse a Giampietro Vieusseux. Circa trent'anni dopo, un signore fiorentino, frugando ne' suoi fogli, ritrova una lettera d' esso Vieusseux la qual dice: *Ho dato a un profugo anche per conto vostro. Il nome suo è Garibaldi.*

. . . .

BENEVOLENZA.

—

In antico valeva poco meno d'amicizia, vale a dire, affetto non leggiero nè tiepido; in que' del trecento riscontransi sovente accoppiati amici e benevoli: col tempo venne perdendo valore. Adesso, per quella maledizione di dare alle parole italiane significati francesi, benevolenza, nella mente di taluni, è diventato non so che indeterminato, leggiero, e inerte; un misto della filantropia, della ilarità, e della buona creanza. Cotesta benevolenza moderna è all'affetto quel che la filantropia era alla fede; sostituzioni impotenti. Vuolsi il bene altrui, e si dice volerlo, per essere francati dalla briga di farlo. Cotesta cerimonia di benevolenza si sfoga sovente in parole, sorrisi, strette di mano ed inchini; è piena di quelle precauzioni che sono ammesse tra uomini prudenti in istato di guerra. Ma, grazie al cielo, non mancano ancora anime temperate all'affetto, anime la cui benevolenza è più schietta, e, se non ardente (che i tempi sempre non dànno), limpida almeno. Da superiore a inferiore è luogo specialmente d'usarla; e per lei si tempera non solo l'orgoglio in quelli, ma in questi il sospetto dell'orgoglio altrui, che, sovente imaginando l'oltraggio, lo crea. Vera prova d'animo, se affettuoso o no, parmi questa: allorchè il più forte, o di ricchezza o di membra o d'ingegno o di virtù, si trova di rimpetto al più debole, e lo riverisce, e sente della propria prevalenza il pudore, e no 'l mostra, chè anche il mostrarlo avrebbe sembianza d'orgoglio. La benevolenza vera trasporta l'animo fuor di sè nella condizione altrui; è sorella gentile della compassione, è più serena che lieta. Ell'è un elemento della carità, e dote di natura, su cui l'ispirata virtù sopraedifica, di per sè, poca cosa. L'operosa virtù, l'amore alto e profondo, dispongono l'animo a benevolenza. La grazia dell'oggetto amato si spande su tutto l'universo, e principalmente nell'altre anime umane, le rende amabili, onde il cuore commosso arride a quelle,

come a consorti e ministre non consapevoli del suo proprio gioire. La benevolenza vera è una beneficenza continua del pensiero.

Non è qui luogo a discernere le voci affini: ma quanti e belli affini ha la parola *amore*, e come il Cristianesimo ha da questa parte arricchito il linguaggio! *affetto*, *affezione*, *tenerezza*, *svisceratezza*, *carità*. I Latini, a esprimere i tormenti dell'amore, avevan *deperire* e simili; e anco in questo noi siamo pur troppo ricchi: *ardere*, *smaniare*, *arrabbiare*, *struggersi*, *morire d'uno* o *d'una*.

Modo dolcissimo, affine nel tuono a *benevolenza*, distinto di senso, egli è *voler bene*, che dice e l'amore leggiero, e il profondo, ma sempre il puro. Chi ama bassamente, colui non vuol bene. Non vuol bene chi nell'amore ricerca la soddisfazione propria. *Voler bene* dice ogni cosa; perchè l'anima che desidera non la persona, ma il bene di lei, non può non comprendere nell'affetto suo tutti i nobili desiderii. *Voler bene*, dice amore umile, temperato, operoso, infaticabile. E' sagrifica il proprio desiderio all'altrui, di sagrifizio si nutre. Pochi sanno voler bene davvero.

AMORE.

—

Sempre l'amore è sincero. Amore e menzogna, val come dire, essere e non essere. L'amore vero è pieno di spirito di prudenza; chi ama, indovina la verità, e la ritrova; chi ama, è creditore di tutti, perchè ha già compiuto il dovere proprio, ha negoziato la sua moneta, l'ha cambiata in diritto.

Tutti insomma gli uffizii sociali si conchiudono in questo: che l'uomo si pasca e si disseti e campi d'amore, e il giorno in amore non ispeso, reputi perduto e meritevole di condanna; e le virtù, dell'amore sorelle e ministre, tenga care siccome bisogni dolcissimi dell'essere proprio. La voluttà ch'altri pone solamente in donna o in danaro o in ti-

toli o in trastulli o in noie cortigiane o erudite; egli a tutti gli oggetti a tutte le facoltà la dilati. E trovi nell'esercitar l'amore quella soddisfazione ch'altri cerca nel lasciarlo dormente; e sarà più nobile soddisfazione di quella che il conte Alfieri trovava nel farsi spartanamente grattare da' suoi servitori, quando la romana e laconica libertà gli dava fuori, conformata in bolle pruriginose, dal nobile corpo.

Ad esercitare l'amore, ogni studio umano dev'essere principalmente diretto. Giovano a ciò gli spettacoli, degnamente contemplati e partecipati, del dolore altrui, della gioia, della riconoscenza; giova e beneficare ed essere beneficati (e i più forti anch'essi e i più grandi sono di benefizio più che di riconoscenza capaci); giova essere difesi, e difendere. Giova conoscere pochi a fondo, e con pochi convivere, ma con varii conversare di quando in quando: varii di condizione, di età, d'opinione, d'ingegno, di virtù, d'amore, di patria; e gli uomini collocare, o considerar collocati, in varie posture, sicchè le leggi generali della natura umana, nella varietà de' casi, più chiare si manifestino; e il contemplante in tanti specchi diversi meglio conosca se stesso, più degnamente impari a esercitare le proprie potenze. Lo studio stesso del male è conducevole a ciò, quando l'anima non ne sia tentata per illusioni, o irretita per autorità, o avvilita per frequente consuetudine, o per lungo e troppo forte spettacolo ottusa. Al qual fine non è necessario nè cercare il male nè procacciarlo a gran cura. Gl' Iloti (e son troppi) s'inebriano, infelici, da sè. Noi medesimi (e parlo de' più virtuosi) siamo sovente Iloti a noi stessi, a noi stessi e spettacolo e scuola.

AMICIZIA.

Il sacro nome d'amico, io non credo sia lecito usare nè per cerimonia nè per modo di dire, nè in lettera fami-

gliare nè in famigliare colloquio. Santa cosa è quel nome; dacchè il vincolo che Gesù degnò stringere colla fortemente diletta umanità, non fu da esso significato co' nomi nè di padre nè di figlio nè di fratello, ma sì d' amico. E se i più sguaiati profanatori del linguaggio del cuore non ardirebbero a gente estranea gettare i nomi di sorella o di madre, or perchè questo ch'è tutto spontaneo, e dove l'umana libertà s'esercita con più piena potenza? I parenti e la patria ci dà la natura, il caso o l'orgoglio o la prepotenza de'sensi c'insinua o c'incute l'amore; ma nell'amicizia vera il pensiero conduce l'affetto; l'uomo ama pur colle forze dell'anima. E quello è vero amore di donna ch'è insieme amicizia, dove la familiarità col rispetto, e la concordia del sentire con la franchezza del dire, si contemperano in forte e quieta armonia. Quieta, e pur veemente; perchè l'amore dell'anima profonda nella meditazione s'infiamma, e dall'altezza piglia impeti.

Ripeto: chi spreca il titolo d'amico o il linguaggio dell'amicizia, dà mal saggio di sè. Or quanti sono che non lo sprechino? Taluni, dopo ficcatisi nella familiarità vostra, com'ospite non chiamato al banchetto sacro dell'anima, se voi vi mostrate ad essi non più di quel che potete, si gridano ingannati nella tenera speranza loro. E di terreno usurpato pretendono il frutto intero e perpetuo. Ma neppure i buoni e gli schietti e i capaci d'amicizia vera, sono da tener come amici, se non dopo il cimento degli anni, de' dolori, de' tedii. Non basta il tempo a provare l'affetto; la sventura non basta, vuolsi sventura che umilii. Bisogna che l'uomo il quale dice d'amarvi, sappia soffrire, non solo nell' utile e nella persona, ma nell'amor proprio suo, perchè voi diciate di conoscerlo a fondo. L'amicizia è una seconda maternità, una tanto consumata annegazione di sè quant'è alle forze umane concesso. Chi v'ama piacente onorato, non sa nemmen'egli se v'ami, chi v'ama biasimato, deserto, spiacente a voi stesso, quegli è amico: e cè n'è.

GENEROSITÀ.

—

È raro all'uomo, anche buono, è difficile alla donna, anco che affettuosa, saper rattenere gl'impeti dello sdegno commosso da rimproveri immeritati. Sentire viva nel cuore l'offesa, poterla respingere con parole tremende, e tacersi, gli è più che non si lasciar cadere a urto improvviso; gli è più che, correndo per precipitoso declivio, fermarsi a un tratto. Non costa tanto perdonare al nemico, quanto non si risentire all'ingiuria dell'amico. Poich' egli è un altro noi stessi, parrebbe quasi nostro diritto mostrarsi severi a lui. Ma la donna nella delicatezza sua trova forza alla dolorosa vittoria. E appunto perch'ella potrebbe con una parola far gran male a chi ell'ama, no 'l fa; teme quasi d'aver ragione, e tratta l'offensore diletto come madre pia tratta il caro figliuolo ferito. Perchè la donna nasce col cuore di madre, e sin da' primi anni ha viscere e autorità di madre ed esperienza indovinatrice delle segrete cose dell'anima. Ell'ha il senno del cuore, quel senno che il mondo e i libri sovente guastano, ma non danno. Nella generosità sua stessa è pudore, nè vuol farla apparire, acciocchè l'offensore diletto non rimanga abbattuto dal dispregio di sè stesso, non dispregi un'anima ch'ella stima, ch'ell'ha come sua. E in tutti i modi s'ingegna ridargli la stima di sè; nè di lui rammenta altre cose che degne, e nel velo dell'amor suo lo ravvolge e lo fa candido come quello. Riceve amarezze, e non vuol dare che gioje; riceve umiliazioni, e non vuole rendere se non dignità. Così la terra calpesta dal piede, aperta dal ferro dell'uomo, gli dona in ricambio messi e ghirlande: così l'onda del ruscello battuta fra sassi, si fa più limpida, e suona sommessa, e par che tema piegare i fiorellini del margine.

La generosità invigorisce l'affetto. Tanto più caro le torna l'uomo pel quale ell'ha fortemente sofferto; l'uomo che le ha dato occasione di rendersi più meritevole d'amore, di levarsi sopra sè medesima. Ed egli, umiliato, la mira con ri-

verenza più docile e pia, teme più sè stesso che lei, a lei ricorre come ad interceditrice, per riconciliarsi seco stesso, e per aver pace dalle memorie affannose.

Oh angeli che numerate i dolori delle anime, versate le vostre consolazioni sull' affetto umile e generoso!

LA SPERANZA GENEROSA.

Ora vo' raccontarvi una storia che vi dimostri quanto possa, anco per il prospero e onorato riuscimento delle cose del mondo, una speranza coraggiosa insieme e paziente, che nè si lascia inebriare nè si addormenta, che sa operare e sa attendere, che pone in atto le proprie forze intanto che fida nella Provvidenza Divina (e qui noteremo che *Provvidenza* Divina i nostri vecchi solevano scriverla colle due prime lettere maiuscole, e che così la scrive anche il conte di Cavour con Vittorio Emanuele, per distinguerla da quell' altra *provvidenza della civiltà*[1] che è una nuova personificazione rettorica, anzi una figurina mitologica, venuta di corto dalle selve d'Arcadia; alla quale arderanno incensi gli schiavi in America, gli Africani che scamparono al fumo e alle fiamme del generale Pellissier, i Polacchi in Siberia e in Polonia, gli Irlandesi in Irlanda, i Cattolici in Isvezia, i Francesi a Caienna. E se voi domandaste qual sia l' idoletto mitologico, se la civiltà propriamente o la sua provvidenza, o siano due idoli in uno; io vi risponderei che a noi basta sapere che questa provvidenza e questa civiltà, modeste e semplici come gli Dei d' Egitto, si contentano d' una lettera minuscola; e vi pregherei di lasciarmi chiudere la parentesi, poichè già m' accorgo

[1] Accennasi alla correzione che fece della parola dal Re pronunziata in Parlamento, nella risposta a quel discorso, la Camera. Un ateismo più minuscolo, una professione di fede più prudente, una irreverenza più pedantesca alla maestà regia, dacchè mondo è mondo, non s'è mai veduta.

che incominciare la narrazione da una digressione non è secondo le regole).

Era il popolo d'Israello non lontano dalla Terra Promessa; e Mosè propose d'inviare dodici dei principali, uno per ciascuna tribù, che vedessero quale fosse il paese, e quali i popoli che l'abitavano; se gente robusta o dappoco, se le città munite o sguernite, se pingue o sterile il suolo, se ignudo o ricco di piante. Perchè la prima cosa è conoscere il luogo che si desidera, e la gente con cui s'ha a venire alle prese. Andarono i dodici dalla parte di mezzogiorno, prendendo dalla montagna; e spesero quaranta giorni a girare tutto quanto il paese: perchè quella buona gente intendeva che troppi già sono i vantaggi di chi si ha a combattere sul terreno dov'è piantato, di chi lo conosce a palmo a palmo. Trovarono una terra che correva, secondo l'ardito modo di quella lingua e secondo le imagini che leggiamo anco nella pagana poesia, latte e miele: trovarono città forti e fiorenti, una delle quali aveva nome Città delle Lettere, perchè la *provvidenza della civiltà* da gran tempo l'aveva provveduta di molto sapere, che non la salvò però da rovina, ed era più antica di qualche città famosa d'Egitto. Correva la stagione che colgonsi le uve primaticcie: e i dodici pellegrini viaggiando arrivarono ad un torrente, lungo il quale erano vigne con grappoli così grandi da far maraviglia; onde gli posero nome il torrente del grappolo. E, prese delle mele granate e de'fichi, e un di que'grappoli più generosi, si pensarono di portarlo al popolo loro per saggio: e per non lo sciupare, lo appesero a un legno. Così giunsero salvi alle tende; e, raccolta l'assemblea di tutto il popolo, esposero a Mosè e ad Aronne le cose vedute. Parlarono Caleb figliuolo di Jéfone, e Giosuè figliuolo di Nun, che la terra era buona; e mostrarono i frutti. Questo con parole non molte: perchè stimavano che la vista di que'frutti dovesse parlare abbastanza; e perchè non intendevano, come i ciarlatani o i matti sogliono, irritar le speranze, o dissimulare al desiderio impaziente le difficoltà dell'impresa. Non basta che la cosa sia desiderabile, e che dalla ragione o dall'opportunità dei casi ce ne venga promesso il prossimo godimento: bisogna saper contenere la

significazione impronta dei desiderii e delle speranze, bisogna non nascondere a noi stessi quel tanto che resta da fare per giungere al godimento; e questo tanto, per poco che sia, se ci apparisce come un peso o un intoppo inaspettato, sgomenta o scuora o irrita, e avvelèna la gioia del possesso, e talvolta lo ritarda, o anche lo fa disperabile. Dunque Calèb e Giosuè parlarono poco, ma fermo; e perciò appunto dovevano essere con più fiducia creduti. Ma i dieci loro compagni, gl'inviati delle altre dieci tribù, stavano a fronte bassa e annuvolati; e mentre che i due parlarono, o crollavano il capo o stringevano le labbra: ai quali atti la moltitudine guardava sospesa; e l'uno all'altro li additava, e si distraevano dal dar retta ai parlanti. Sorsero l'un dopo l'altro que' dieci, e chi con molte parole e chi con poche rivolsero i pensieri del popolo a diffidenza e a sgomento. Dissero insomma: Quella é una terra buona all'aspetto; ma coloro che la calcassero divorerebbe. Ha città terribilmente munite, con mura che vanno al cielo; e, quasi più minacciosi che le mura, i petti de' loro guerrieri, robusti e alti in forma mostruosa; giganti che, verso loro, noi si parrebbe locuste. Fra questi parlari, cominciava a correre nel popolo un cupo mormorio, come d'onde che, al primo fremere del vento, già stanno per levarsi in fortuna. E ad ora ad ora interrompevano i dicitori; e, perchè nulla è più audace della paura quando si fa svergognata, quanto più lo spavento si diffondeva per le turbe, più risonava il tumulto. E a modo d'echi che ripercuotendo moltiplicano le voci in un tuono cupo, e a modo di specchi che rendono l'uno all'altro un'imagine come se fossero tante, e ciascuna propria a ciascuno, il terrore comunicato cresceva. Si fecero allora a gridare grida discordanti; e indarno Caleb e Giosuè col cenno della mano chiedendo parlare, e alzando la voce sopra quei clamori confusi, si sforzavano d'attutirli. Dicevano: Fidate in Dio, che per tante maraviglie sin qui ci ha condotti; egli ci introdurrà in quella terra lieta. Il Signore è con noi: non temete. Ascendiamo e guadagnamo il paese; perchè possiamo ottenerlo. E vedendo la burrasca della viltà imperversare, si stracciavano di dosso le vesti, vergognando e sdegnati: ma la moltitudine, com'acque che

s'abbassato per accavallarsi, già si chinava per dar mano a' sassi e per lapidarli. E gridavano contro Mosè: Perchè non ci ha egli lasciati morire in Egitto? Perchè non possiam noi almeno lasciare in questa solitudine i nostri cadaveri? Perchè ci traggi tu a morire di ferro? E le nostre donne, e i poveri nostri figliuoli rimanere orfani in cattività, nelle mani d'ignoto nemico? — Così sospiravano all'antica insopportabile servitù, per fuggir da una nuova, sognata. Così, giunti anelando a una cima luminosa, impauriti di quel lume stesso, si voltavano a precipitare giù per i dirupi della valle profonda. E soggiungevano: Che ci vieta ritornare in Egitto? Facciamoci un capitano che vi ci riconduca. E salivano al cielo miste querele e urla, e pianti di diffidenza somigliante a bestemmia. Aronne e Mosè, non irati e non timidi, stavano in mezzo a loro, chinando in atto di dolore la faccia supplichevole non per sè, ma per l'onore del nome comune e di Dio. Allora, al disopra della tenda che ricopriva l'arca del Patto Divino, si vide una luce risplendere, e gli occhi abbagliati si volsero a quella parte, e le pietre ghermite caddero dalle mani, rimase aperte e immobili come di statue; e in quella attitudine che ciascuno era, restò. Si fece sentire una voce; rimproverò la diffidenza ingrata: e la prima turbazione si acchetò di subito, e una turbazione nuova riscosse gli animi tutti, come se quello splendore sperdesse il buio della paura, e illuminasse l'intimo degli spiriti: si riconobbero, si vergognarono, e piansero.

SANT' AMBROGIO NEL TEMPIO DI SAN LORENZO IN FIRENZE.

« Quattrocent'anni non sono ancora dacchè moristi; e l'Asia, l'Africa, l'Europa, mostrano al cielo, o figlio del falegname, i tuoi templi. E più grati dei misteri di Venere

appariscono al mondo i severi tuoi. Ascolta, o imperatore de' secoli, la preghiera di me peccatore dal nuovo tempio; ascolta le preghiere dei giusti a me ignoti, che nel tuo Spirito sono un cuore meco. Se cosa chiediamo, ignoranti o erranti, di te non degna, perdona, Gesù; e la domanda rivolgi a quel bene che noi non sappiamo e non amiamo; e ad amarlo e a indovinarlo c' insegna. Quando nel cielo liberissimo, quanti qui preghiamo, ci riconosceremo (mai non veduti) in te; fa, Signore, che la preghiera d'oggidì possiam presentare, quasi tessera d' antica amicizia, e leggiamo negli altrui cuori i segreti del nostro, e dell'esserci mutuamente per tua ispirazione divinati, godiamo. Nè io, d'altra origine, sia straniero alla gente di questa nascente città. E nel vincolo della preghiera s' intreccino le anime dei presenti con le nasciture; e di secolo in secolo scorra il medesimo inno, quasi fiume uguale di sempre nuove acque. E questi ch' ora vivono, e saran polvere, dall' alto rispondano a que' che allora oreranno; e di stella in istella si spanda l' umile canto. Se non tra queste mura, forse su questo suolo medesimo, forse in vicino, le generazioni continueranno la parola da me cominciata, come costrutto interrotto, ch' altra mano scrivendo ripiglia. Quante volte i costumi e gli affetti e gl' imperi muteranno, e forse le lingue! Ma tu starai, o pietra angolare, e la tua parola con teco; e i fedeli a me sconosciuti, e da me benedetti, diranno com' ora dico io — Padre nostro.

» Oh Padre nostro, misericordia di noi! Misericordia de'pastori che, a te consacrati, meno a te daranno il pensiero che alle vanità della terra, e al cenno degl' imperatori e de' re. Misericordia degl' imperatori e de' re che del non avere procacciato l' avvenimento del regno tuo, avranno orribile pena. Regnanti e mendichi libera, o padre, dal male. E se un giorno questo tempio dovrà ricevere le ossa loro, commiste o distinte, a tutti uguale scenda la preghiera de' tuoi sacerdoti, come uguale era il fango da cui tutti eran tratti. Non sia la preghiera anch' essa irriverente agli umili, ai potenti vile. Sia la tua legge osservata, o Dio de' poveri, almen sulle tombe.

» Di quante, e gloriose ed infami, e sante e scellerate ossa saranno queste tombe custodi! Quante anime e quanto

diverse, verranno, il dì novissimo, in un pugno di polvere a scernere ciascheduna l' atomo che la vestì! Quanti pensieri, quanti misterii in due palmi di terra fetida e tenebrosa! »

» Oh chi mi dà penetrare con l' anima vaticinante il segreto delle anime che ancor non sono? Vorrei vedere i nepoti de' tuoi nepoti, o patria antichissima, se più gloriosi, se meno infelici di noi; se di nuovi imperii sarà nido Italia, o di nuove repubbliche; se di mute paci o d' odii famosi; e quale sarai fra venti, fra cento secoli, se donna oppur cadavere, o Roma. Sento, come vento in foresta, rumoreggiare la bufera de' barbari: e non so se la Croce potrà sperderli: se Italia sarà vandalica, o i Vandali sangue romano; o se vinti e vincitori andranno spersi dalla memoria degli uomini come figure segnate in arena. Oh se io vedessi presenti e quasi imminenti su me le lontane e lente vicende venture, forse (siccome all'appressarsi del cielo, che nubiloso ed immenso mi si stringesse sul capo) ne morrei di spavento. Forse al cospetto di tanti e fortemente serrati dolori, quasi catena a ogni anello ribadita da nuovi peccati, morrei d' angoscia. Forse allo spettacolo di tante glorie che a te si preparano, o Croce di Cristo, morrei di gioia. Meglio intravvedere quasi in enimma il futuro; meglio che la speranza accarezzi e addormenti il dolore: meglio che io vegga te, sacra Roma, te, Italia augusta, quale ancor sei, grande nelle rovine; e ti pensi e ti preghi felice. Sii felice, Italia, di ben patiti dolori, e di bene orate preghiere; e la Croce sia gemma del tuo diadema. E i santi di Dio, riguardandola dall'alto, conoscano te, terra di amore e di martirio, e cantino a Dio: Se molto ella seppe far soffrire altrui, sa pur molto soffrire in sè. Forte alla gloria, l' Italia è forte ai dolori.

» Ma tu patrono di questo tempio, Lorenzo martire, a ben soffrire le insegna. Già di quest' arte troppo le sarà di bisogno, o sia vinta o sia vincitrice. »

SACCO DI LUCCA.

(14 giugno 1314.)

—

. . . .

I Ghibellini, raccolti nel campanile di San Frediano, lanciavano dardi e pietre sulle teste affollate de' Guelfi. E i Guelfi si sforzavano, chi di arrampicarsi alle finestre men alte, e precipitando sugli armati, s'infilavano nell'aste di quelli; chi atterrare la porta ferrata. — E l'urtarla, e lo scrollarla, e il percuoterla con ascia, era invano. Quand'uno degli assalenti, tolte materie accensibili, le accomodò sullo strale, e lo strale vibrò da una casa di contro nella torre; ma non s'apprese la fiamma. Altri da altre parti diressero simili strali: e videro dalle feritoie escire il fumo a gran vortici portato dal vento. La fiamma saliva, e snidava i guerrieri dall'alto. Scendono nella chiesa; e al portico di San Frediano rappiccano la battaglia. Ma i più de' Guelfi, vedendo montar la favilla per l'abbandonato campanile, lasciavano la sacra torre divorare all' incendio, e a nuova zuffa correvano.

Correvano a nuova zuffa: ma i più mansueti, mandato messaggiero alle case de' Fatinelli, pregavano l'ira ghibellina ristesse; funeste dicevano quelle vittorie, e sacrilego incendio, e scellerate rovine. Il messaggiero non giunse alle case de' Fatinelli; chè uno degli Obizzi, guelfo accanito, e capo di sua parte, lo rispinse minacciandogli morte. Ed intanto al portico di San Frediano si combatteva, e alle torri di cui Borgo era tutto guerrescamente superbo, si combatteva: e più ardito di tutti combatteva Castruccio degli Antelminelli, prode guerriero e caldo ghibellino; e la bellezza del nobile aspetto gli folgoreggiava nell'ira.

Ma un altro Ghibellino, Uguccione della Faggiuola, signore di Pisa, e genero di Corso Donati, veniva: veniva, chiamato da Castruccio e da altri Ghibellini, a prendere la signoria

di Lucca; e cittadini pisani lo accompagnavano e soldati tedeschi. Una porticciuola murata gli fu aperta al passo: chè i Guelfi, alla zuffa d'entro occupati, non attesero a ributtarlo. Entrò con esso la piena delle ire civili e delle straniere cupidigie: e si mescerono in orribile modo crudeltà, rapina, libidine. Il sacco incomincia.

Prime le case più prossime vanno a ruba. Gli uomini fuggono, o muoiono resistendo, o cadono precipitati dall'alto delle case, o schiacciati dai destrieri correnti, o dalla folla che va. Le donne o si nascondono, o si gettano a' piedi del rapitore, o combattono con mani inermi per il poco argento della casa, lungo sudore dell'industre famiglia. Un'onda d'armati urta nelle porte de'Malapresi, e le sfonda. La madre sente con terrore suonar d' armi le scale. Un giovanetto di sedici anni era seco; ed ella ratteneva lui anelante alla zuffa; e con le braccia avvinte or al collo, or al petto, or alle ginocchia, da certa morte per forza lo ritraeva. E mentr'egli si slaccia da que' nodi che a lui parevano d'infamia, ecco i Tedeschi far impeto nella stanza, eccoli afferrare il giovane guelfo! Due lo strascinano, due rimangono ad arrestare la madre disperatamente gridante. Gridava: Rendetemelo! E prendetevi tutto, prendetevi la vita mia. — Un Pistoiese ch'era con quelli, e più bestiale di loro, solo intese la parola, e rispose: Questo che noi qui vediamo nelle case tue, tutto è nostro. Mostraci il tesoro nascosto, e riavrai il tuo figliuolo. — A me il figliuol mio prima; e tutto darò. — E dalla finestra lo richiamava con le grida e co'cenni: e lo ricomperò con quant'oro ell'aveva portato dalle case paterne, con quanto aveva mercatando raccolto in terra del Soldano l'avaro marito; con assai più che a lei non chiedessero ne' lunghi mesi d'inverno i poveri gelati per fame.

Gli stranieri in quel trambusto impazzavano, briachi di mercenario orgoglio, e d'ira non propria: di casa in casa correvano, dolenti del non aver mani nè forze che bastassero a tanto tesoro di argento e di bellezza; e la soprabbondanza della preda e della voluttà li impediva; e li indugiava il dubbio; e tutti si gettavano sul medesimo pasto; e quasi guerreggiavano a morte fra loro.

L'un d'essi entrò stanco in casa di povera apparenza, dove guardando, aveva intravveduta una giovane donna bellissima. E nell'entrare vide un'arpa accanto a un piccol verone; e la donna sedeva temendo, ma ardita nel timore; e lo guardava con occhi di voluttà. E il soldato fremeva d'un senso ch'e' non aveva mai provato in sua vita; e un tremito misto di calore gli correva per le ossa, come a chi nel fervore della battaglia s'accorge della ferita che sanguina. E la giovane donna lo guardava sfrontata: ed egli le bestemmiava in strano linguaggio non so che parole di comando e d'amore: e quella rispondeva col guardo. Allora, additando l'arpa, accennò che sonasse: e mentr'ella si rizzava, sollevò il leggier velo che le copriva le spalle, e volle che così nudata suonasse. E la donna cantò: Fresca rosa novella, Piacente primavera. E il soldato, a quelle non intese parole, tremava, e non osava toccarla.... E la donna, preso il ferro ch'e' portava a cintola, gli passò il cuore. Quegli moriva invocando la Vergine: e la donna fuggì spaventata, invocando la Vergine.

Cresce col caldo del giorno il tumulto. Grida, strida, singhiozzi; e le preghiere con le bestemmie, e le promesse con le minaccie, e il ferro con l'oro, e gli abbracciamenti forzati e gli scontri di morte.

Un drappello di Bianchi pistoiesi entra a furia nelle case de'Salamoncelli ch'erano di parte Nera; e, salendo nelle stanze riposte, coglie la moglie del conte, e le sorelle, e il figliuolo. Gridava il fanciullo; le donne tacevano: e il nemico le conduceva quasi riverente in ostaggio, per trarne prezioso riscatto. Quand'ecco rincontrano tutto trafelato il marito, a cui gli Obizzi e gli altri compagni avevano consigliato l'uscita dalla dolente città: ma egli non volle; e tornò nel pericolo della patria e de'suoi, com'uomo che torni a vedere la donna sua agonizzante o composta nella bara. In vederlo, la moglie e le sorelle trassero insieme un grido; un sol grido acuto e breve; e non piansero. Piangeva il bambino portato tra le braccia nemiche, e tendeva le tenere mani gridando al padre. Il padre non fremè, non parlò: pose mano alla spada, poi la ritrasse pensando al pericolo di sì care vite. Si volse a un di costoro ch'e' conosceva, però ch'aveva combattuto in sua compagnia;

e quest' una parola gli disse: Quanto? L'altro, sporgendogli il figliuolo, sì che quasi le mani del bambino toccavano le mani del padre: Quanto daresti? — Tutto, — esclamò, e prese il figlio, e li precedeva. E i guerrieri lo seguivano, e le donne tra loro; e il padre, assorto nell'aspetto del figlio, non guardava alla moglie. Solo, quando fu sulla porta delle case paterne, guardò; e si commosse.

Parve a un tratto composta in silenzio e fatta quasi solitudine la città. Qualche accento squarciato di straniero udivasi ad ora ad ora, e qualch' urlo di donna forzata, e il piangere sommesso di gente che ancora non sente tutto intero il suo danno. Non già che la città fosse queta; ma l'impeto della rapina si versava tutto sul monastero di San Frediano, dov' era un milione di fiorini, tesoro di papa Giovanni, affidato alla custodia de' monaci. I Ghibellini avevano tutt' intorno alla badia combattuta la lunga battaglia; da mille lati era aperto l'accesso: e pure la riverenza del luogo santo li teneva, infinattanto che non riseppero la ricchezza del tesoro serbato. Allora la cupidigia potè più che la pietà; minacciarono. Piena d'armati la chiesa: e taluno di que' soldati, sporco di rapina e di sangue e di mal tolti baci, s'inginocchiava a pregare: pregava a voce alta, e con atti strani, com' anima posseduta dal diavolo. E le preghiere facevano contrasto con le grida dei chiedenti il tesoro: ed è contrasto che tuttodì si rinnova nel tempio di Dio; senonchè le contrarie domande fannosi sommessamente nel cupo delle anime.

L'abate venne: e incominciava un lungo sermone, quando gli affollati copersero la sua voce coll' urlo. Ond' egli, volgendosi ai Ghibellini più prossimi, li pregava ristessero; temessero Iddio, l'inferno, il papa; rispettassero i vasi del tempio. E dal tumulto uscivano, come fischi d'antenne dal muggito dell' onde, voci discordanti che dicevano, Iddio non aver bisogno d'argento; e non so che soggiungevano del papa: onde il frate a cui la paura cresceva, e fuggiva la parola, si trasse in disparte: ed eglino gettarono a terra le porte della sagrestia; e il milione di papa Giovanni sparì.

Lontano dalla tempesta de' predatori, nella parte contraria della città, un giovane ghibellino de' Quartigiani saliva

le scale d'un gran palagio deserto. Saliva inerme, e tremando; e or correva, or s'arrestava quasi affannato; e ambascia di dubbio era la sua, non anelito di fatica. Misurava co' passi echeggianti le alte scale romite, e i lunghi corridoi tetri di scarso lume; e pregava. Pregava com' uomo occupato da un dolore cocente e continovo; ma pregava. Trovò le stanze ignude de' ricchi ornamenti, e i letti scombuiati, e confuse a terra spade, croci, ghirlande. Tastava i letti, come per trovarvi una dormente, o una malata, o un cadavere: chiamava un nome ora con sommessa voce or con altissima; e lo illudevano quasi risposta le grida delle case attigue e della strada.

Entrò in una stanza, vide ignudo ogni cosa: solo rimaneva al luogo noto un crocifisso di legno. Lo baciò, rammentando di che baci fosse impresso quel legno: e poich'ebbe tutto visto il palagio, salse alla torre. Salse pieno di quella speranza che fa più angosciosa l'indagine di cosa smarrita: nè chiamava; che l'ansia ormai gli chiudeva la voce; e il pensiero era sì pieno di quel nome, che parevagli pronunziarlo, e taceva.

Nell'entrar della torre la vide, rincantucciata, ginocchioni, le mani giunte, e scapigliata, e nude le braccia. E la baciò. La innocente negatagli sposa, e destinata ad un chiostro, non l'aveva da più mesi veduto, nè lo ravvisava sull'atto: e non riconobbe, se non dopo molto ripetere, la voce di lui; e, riguardatolo con un lungo sguardo di pietà disperata, chiuse nelle mani la faccia. E s'abbracciarono. Ed uscì pura dai lunghissimi abbracciamenti: ed ebbe sposo il suo desiderato; e a lei fu vita e libertà la rovina della patria e l'onta di tante infelici.

Pochi tra i Pistoiesi (ed erano i più valorosi) astennero le mani dal facile latrocinio: e que' pochi lo rimproveravano ai feroci compagni, e della italiana più che della straniera rabbia arrossivano.

Ma che faceva il prode Castruccio nella vituperosa rapina? Altri dice averlo veduto guidare lo straniero alla preda nelle case de' suoi principali nemici; altri ch' e' stesse in disparte sdegnoso o vergognante; altri che dal sacco i vili allonta-

nasse, e difendesse dagl' insulti le donne, e molti, imbestialiti nel furor delle insolite gioie, ammazzasse.

Erano non lontane da Borgo le case di Matilde Bernarducci, il cui cognato aveva con Castruccio chiamata la signoria d' Uguccione, e aperto l' adito alle armi rapaci. La donna era ghibellina nell' anima innanzi che il cognato a parte ghibellina piegasse; severa men di virtù che d' orgoglio; mesta non di mansueto dolore ma di tedio superbo; agl' infimi pia con durezza, agli uguali durissima con amore. E il trattato d' intromettere in Lucca Uguccione, a lei parve bello: e quando sentì il primo grido degl' irrompenti, alzò gli occhi a Dio, quasi ringraziando. Ma il furore soldatesco mal discerneva Guelfo da Ghibellino: e dovunque oro fosse o donna bella, ivi erano Guelfi. Tre sono le forze che non rispettano nè nomi nè parti nè disuguaglianza nessuna: l' odio, l' amore, e Dio.

Ora i Tedeschi invadevano le case della orgogliosa, e fugavano i servi di lei, contrastanti fiaccamente: e, lei vedendo, bella di tutta italiana bellezza, bella di quasi principesca alterigia, bellissima di pallore, ben altro sentirono che pietà. — E l' invocato straniero più volte con la sordida mano turbò le chiome voluttuose; e il delicato petto più volte rabbrividì sotto l' usbergo dello straniero invocato.

Durò tre giorni l' infamia. Quando la città fu bene rubata e contaminata, Uguccione vietò si rubasse e si violasse più oltre, a pena dell' avere e del capo.

Ma allora più acuto si fece sentire il dolore, si fece sentir la vergogna: le case nudate piangevano, e i talami profanati dicevano non più voci d' amore ma di vendetta: e molti mariti tacevano alle loro donne la subita povertà, molte donne ai mariti l' incomportabile vitupero. E dalle case desolate riparava la moltitudine ai templi; e quella magnificenza d' oro e di preghiere e di colonne e di cantici li confortava: e quivi posavano come il naufrago che giace nudo e immobile sulla spiaggia, e i piedi stesi verso il mare sentono ancora il venire dei flutti sonanti.

Ma non pregava Matilde. Sul letto ove fu compiuta la troppo dura vendetta, giaceva l' altera vedova, senza pensiero: risentivasi ad ora ad ora, e al tocco di quelle coltrici inorri-

diva, ma senza far motto. Chè il dolore, e il ribrezzo, e il digiuno, e, più d'ogni cosa, l'orgoglio, le impediva la voce. Stette digiuna tre giorni: invano Enrico il cognato supplicava per Dio; e Castruccio (a cui forse la morte di nobil donna e giovane e ghibellina, doleva più che lo strazio di mille) indarno con soavi parole la confortava a mutare il crudele proposito. Non rispose mai.

Venne un frate; un santo frate, che alle case de' ricchi non s'appressava se non per consolare il dolore o la morte: ma già la donna vaneggiava, e non intendeva i conforti di lui. Alla metà del quarto giorno rinvenne, e parlò. Parlò per profferire il nome di Dio. Avrebbe allora consentito forse a ricevere nutrimento: ma più non poteva. Allora si ricordò della Vergine; e alle parole del frate rispondeva con gli occhi languenti. Stese, come per cercare alcuna cosa, la mano; e Castruccio, rizzandola leggermente, le accostava alla bocca un liquore; quand'ella tra le sue braccia spirò.

Quattordici anni dopo, Castruccio doveva anch'egli sentire gli abbracciamenti della morte: e forse in quel punto gli sovvenne, come proprio peccato, l'agonia di Matilde.

I NOMI E LE SCHIATTE.

Di quelli che barattano i nomi. — Niccolò, e non Ugo, Foscolo. — Importanza de' nomi proprii. — Marco Polo di dalmatica origine. — Un Israelita spagnuolo in Ragusa, autore di versi latini. — Il Furlanetto in Dalmazia. — La battaglia di Lepanto. — Un vescovo salato, e piedistallo di sua statua in Italia. — Nomi germanici in Italia. — Pontida e la Lega. — G. Berchet, e G. Lelevel. — F. Brembilla, e Francesco I d'Austria. — Bergamo, e Pergamo. — Il Tasso, Ovidio, il Monti. — La Lega lombarda, e la Proposta.

(Da lettera.)

Pregiatissimo Sig. Direttore.

Del rammentare che nel Giornale di Lei, Signore, faceva un dotto filologo il nome mio a proposito di nomi polacchi, non muoverei certamente parola se quella menzione, tutt'altro che malevola, non lasciasse luogo a sospettare ch'io abbia mutato il nome mio per dargli forma italiana; il che, al mio sentire, in ogni cosa sincero, sarebbe atto di sconoscenza morale più ancora che di vanità letteraria. Lontano è quel tempo che Italiani e altri si barattavano il nome, voltandolo in lingua dotta; e, per esempio, diventava Carteromaco il Forteguerri. Nè il Metastasio risuonerebbe meno su labbra italiane, se il suo benefattore avesse lasciato al povero giovanetto il nome paterno Trapassi; nè più difficile sarebbe ai Francesi ripetere Arouë che Voltaire, se Francesi e tutti di tutte le parti del mondo ripetono il nome di Shakespeare. Nè da Arouë si sarebbe formato il non lusinghiero epiteto di *volteriano;* nè, se il Foscolo riteneva il nome suo di battesimo fatto comportabile dalla memoria del Machiavelli e d'altri famosi, i nemici suoi dalle iniziali U. F. avrebbero coniato *ufeggiare*, che diede a lui troppa noja; nè il nome mutato vietò al Monti sapere e ridire il suo primo in un fiero epigramma. Ma non a caso prendeva il Foscolo, anzichè dal ricco museo dell'antichità greca o latina o italiana, il nome

novello da estere genti; egli traduttore dello Sterne, e imitatore del Goethe e d'altri stranieri; egli che prescelse in Inghilterra vivere gli ultimi dieci anni di sua vita e morire, quando poteva le cose medesime che là scrisse stampare fuori, rimanendo in Toscana, o stamparle vivendo in Lugano, senzachè il governo della libera Inghilterra gli consigliasse interrompere la mezzo stampata storia di Parga; quando poteva, egli già milite sotto Francia, egli greco, seguire alla volta della sua patria risorta le orme del Byron e del Santarosa. Mi sia lecito qui notare che il vezzo di nomi stranieri o strani, imposti da certi Italiani a' loro figliuoli, mi pare cosa non barbarica ma servile, o almeno di capricciosa meschinità; notare che il retaggio del nome è parte di religione domestica, testimonianza di memore pietà, documento talvolta utile a confermare i titoli del diritto privato, a investigare nel bujo de' tempi l'origine di famiglie storiche e la discendenza d'uomini illustri, de' quali ogni minima cosa bramasi risapere; che finalmente i nomi proprii è ormai provato come siano parte viva di storia, etnografici insieme e filologici monumenti.

È poichè forza è dire dell' umile nome mio, dirò che tale io l'ho sempre udito e letto, quale lo scrivo; che d'uno di questo nome è la relazione, la qual conservasi in Venezia, della presa di Clissa, un di que' tanti cimenti in cui del valore veneto il valore dalmatico fu non piccola parte; che ad uno di questo nome, nel medesimo secolo diciassettesimo, furon trovate più lettere scritte da un gentiluomo de' Tiepolo famigliarmente siccome a compare: giacchè la veneta nobiltà più che regia non sdegnava siffatti vincoli, di religione insieme e di civiltà, co' suoi sudditi; memore fors'anco delle famiglie dalmatiche consorti a lei sin da tempi antichissimi; tra le quali sono commemorabili i Polo, gli antenati del celebre viaggiatore, venuti da Sebenico mia patria. Mi rammento d'avere nella mia adolescenza letti versi latini d'uno del mio casato, che aveva non so qual grado presso un signoretto in Levante, versi mostrati a un de' miei da quel Padre Rosani che fu poi Generale degli Scolopii, e ch'era in Ragusa co' suoi confratelli sottentrati agli espulsi Gesuiti,

e aveva compagni i due benemeriti Piemontesi Appendini. Un de' quali stampò, tra versi di Ragusei, elegie elegantissime d'un Israelita, cacciato di Spagna (di dove scacciati dovevano poi venire in Italia Gesuiti), e accolto da quella repubblica a ospizio onorato; versi che ad Isabella e al marito espulsore imprecano amaramente. Nell'albero di mia famiglia leggonsi i nomi di un Giovan Giulio milite in Spagna (notatovi che là militavano anco i discendenti di lui); d'un Matteo capitano in Alemagna (Austria, non pare, giacchè tra Venezia e Austria la stessa prossimità era barriera); d'un Girolamo, avvocato maggiore in Vicenza. Più rami ce n'era; e tutti pare riconoscessero la radice dall'isola della Brazza, la cui sterilità è resa fruttifera dalla laboriosa parsimonia, e dalla navigazione operosa dianzi anco in mari lontani e con grossi legni; seminata di terricciole senza alcuna città: il che giovava a serbare per tutto con la costumatezza la dignità e la modestia, e moltiplicava il numero dei gentiluomini, un po' litigiosi ma non prepotenti. Di que' di mia casa appartenevano al Consiglio d'Almissa e al Consiglio di Spalato, dove un di loro fu canonico auditore dell'arcivescovo; nè questi, nè un altro vescovo di Scardona nel secol passato scrissero il loro nome altrimenti. Altri nomi di simile forma rincontransi in Dalmazia, come in Italia, parecchi: e una donna del sangue mio fu progenitrice a quel Nisiteo che invocò ospite il Furlanetto, continuatore del Forcellini, a illustrare le antichità greche e latine da sè raccolte; e che tanto era alieno dal credersi slavo, che in Dalmazia non degnava riconoscere che Romani e Greci pretti. A un de' rami di mia famiglia stava, non so come, attaccato il titolo di conte: e un conte Luigi, arguto ingegno, faceva versi per piacevolezza lodati; e rammentasi un epigramma sul vescovo Lelio Cippico, il quale, per mancanza d'aromi, fu imbalsamato con sale; onde il conte diceva a un bel circa: « Insipido visse, morì salato. » Questo Cippico, di famiglia che diede alla Repubblica guerrieri prodi (e un di loro armò un legno di suo alla battaglia di Lepanto), lasciò memoria solenne d'imbecillità, e monumento: perchè, quando in Padova il Prato della Valle si fregiò d'un doppio ordine di statue d'illustri, egli si comprò a

be' contanti il luogo alla propria, com' altri si comprava la laurea, o adesso la croce di cavaliere; e si fece rizzare il piedistallo col nome che leggesi tuttavia non lontano da' nomi del Tasso e del Galilei. La statua si desidera; e non sarebbe la più immeritata.

Rammenterò che d'un altro ramo di mia famiglia è donna gentile, alla quale per isposarsi, un Polacco valente, milite di Napoleone, prescelse il soggiorno dalmatico a più liete fortune, e quivi morì: lo rammenterò per notare che i Polacchi hanno in Dalmazia con gl' Italiani accoglienza più amica che altri militi austriaci, anche slavi; e per soggiungere che l'idioma slavo parlato in Dalmazia è di quel di Polonia incomparabilmente più agevole e armonioso. E non pochi dialetti italiani hanno suoni dell' illirico più aspri; e non pochi nomi d'illustri famiglie italiane mostrano origine evidentemente germanica. Se io non istessi ai documenti e alla tradizione costante, crederei senza punto vergogna a quel che porta un de' due alberi di mia famiglia; che cioè il nome in origine fosse Tomasich o Tomasev: ma cotesta stessa doppiezza di forma, dimostra l'incertezza o l'arbitrio di chi scriveva, non omettendo però la forma vivente, e la sola usitata. Senonchè, l'uscita in *ich* degli Slavi non è altra che l' *icus* e l' *icos*, patronimici de' Latini e de' Greci; e l' *ev* che i Russi ingrossano in *ef* e in *of*, è greca desinenza altresì, e poi latina. Ma, latina o tartara, io non arrossirei della forma del nome mio; ben sapendo che, se cosa fosse in me da illustrarlo, lo farebbe la singolarità più cospicuo; e se no, non gli verrebbe grazia dalla lubricità delle sillabe. Nè il nome illirico tolse al Cùnich poter essere maestro al Morcelli; nè tolse al Boscovich essere in tutta Europa, nonchè dentro Italia, conosciuto più di molti i cui nomi riescono in *ucci* o in *acci*, e portano nel significato imagini nè gloriose nè serie nè decenti. Ben è vero che d'alcuni casati dalmatici si sa che l'uscita slava mutarono da più secoli in italiana: ma io del nostro non so; e insomma non l'ho mutato io. Nè potevo: perchè troppo vicina è la Dalmazia all' Italia, e troppi i Dalmati che in Italia vengono e vivono; i quali, gente schietta, non avrebbero comportata nè lasciata correre siffatta bu-

gia puerile. Ma se non il nome paterno, il materno a me è slavo; nè io l'ho all'occorrenza dissimulato; e quantunque Chevessich non sia de' più dolci a profferire, a me è soavissimo l'accompagnarlo col nome venerato di Caterina mia madre, alla quale non solo il cuore ma l'ingegno mio deve più che all'Imperiale e Reale Università Padovana.

Di sangue italiano era una donna che molto potè sull'educazione dell'animo mio, e però dell'ingegno; che di Venezia parlava come della Terra promessa, e delle calamità dell'antica repubblica come di domestiche calamità, della perdita di Cipro e Candia e Morea come di lutto recente: Maria Balio, madre del padre mio, nata d'un Alessandro ch'era venuto in Sebenico da Celanella, terra in quel di Bergamo, nella cura di Pontida, nome della storia d'Italia tra i più memorandi. I Balio de Mangillis, in origine Baylo, pare che siano delle più antiche famiglie della provincia; e una loro sepoltura porta una delle prime iscrizioni in lingua italiana che in que' luoghi si leggano e forse altrove; e nel 1576 trovasi un Gian Maria, che è la terza generazione, console di Celanella e di due altri Comuni: e nel 1607 un Alessandro, che ha beni stabili in Este; dal quale forse i Mangilli di Padova. Da una Caterina Balio nasce Giuseppe Bravi, deputato oggidì al Parlamento italiano; da una Maria Balio il professore Ulietti di Bergamo. E tre rami rimangono della famiglia, un de' quali è di semplici agricoltori; e lo rammento a titolo d'onore, io che nasco di madre la quale, sebben prima cugina al marito, e però in opinione di quella tale terrazzana nobilità che accennai, aveva un fratello che il proprio poderetto coltivava colle mani sue proprie. Osservando nelle grandi città e nelle piccole il mondo, mi par di scorgere che i gentili che scendono a condizione umile senza colpa e ci si tengono senza nè boria nè bassezza, preparano la civiltà e conciliano la sociale uguaglianza meglio de' plebei che sorgono mal preparati a sostenere gli sguardi degli uomini e l'ebrietà della sorte. D'un de' tre rami nasce Giuseppe Balio, che ha avuto in sorte di disseppellire il monumento della Lega Lombarda, il quale ora è riposto nel luogo che fu testimone del grande patto, accanto alla chiesa gotica a tre navate ch'era

de' monaci di San Benedetto. Questi lasciarono di sè memoria onorata; benemeriti in antico dell'agricoltura, e poi delle lettere; e in quel monastero di Sant'Iacopo di Pontida fondarono una stamperia, la qual diede, tra le altre, nel 1740 i Medaglioni del museo Pisani illustrati in tre volumi, opera da biblioteca, dovuta a un abate Alberto Mazzoleni, nato di gentiluomini in Caprino, tra Pontida e Celana; il quale, entrando nell'Ordine, s'elesse il nome di quel Beato Alberto di Prezzate, vissuto nel secolo undecimo, la cui sepoltura ha bassirilievi notabili alla storia dell'arte, e le cui reliquie sono in Bergamo venerate oggidì. Al Mazzoleni furono o maestri o consiglieri il Salvini, il Buonarroti, il Maffei; amici lo Zeno e il Poleni, lodatori il Gori e il cardinale Quirini, e altri dotti. Sulla storia del Concilio tridentino raccolse autentici documenti, che conservansi in Trento, inediti tuttavia. Il monastero è ad altr'uso sin dalla fine del secol passato; ma bene altrimenti lo profanava nel quattordicesimo quel Bernabò Visconti che, per vendetta del figliuol suo Ambrogio ucciso presso Pontida, venne, e, rotta la fede, trucidò Guelfi e monaci, mandò a fuoco e a ruba il monastero e la chiesa. E questo si nota acciocchè non sia detto che i Principi sono tutti custodi e vindici dell'altare, acciocchè si rammenti che l'altare a parecchi di costoro non fu che la predella del trono. Ma già troppo lo dice agli occhi nostri la dispietata empissima pietà del Cosacco.

Quando un Italiano di nome francese, stato lunghi anni compagno d'esilio in Bruxelles al dotto e magnanimo Lelevel, al Lelevel che con antico vigore sostenne la più che trentenne povertà, abborrendo dalle mense dei ricchi e rifiutando i sussidii fattigli pervenire dagli amici ammiranti con pio pudore e con quelle arti che troppi adoprano per frodare il poverello, quando l'Italiano scriveva: — *L'han giurato! Gli ho visti in Pontida — Convenuti dal monte, dal piano. — L'han giurato! E si strinser la mano — Cittadini di venti città* —; non sognava che avrebbe anch'egli potuto nel 1848 in Pontida concelebrare la commemorazione solenne di quel giuramento. E più solenne riusciva la festa, alla quale concorsero genti da molte parti, se fosse stato allora noto quel monu-

mento che fu dieci anni poi dissepolto dal Balio, quasi augurio di Palestro e di San Martino; dico, le lapidi e la colonna già poste da' monaci per memoria della Lega, le cui lettere adesso mi si dicono da non so chi profanate sporcandole d'oro.

Bergamo fu la prima città che si scosse al bagliore della libertà falsa; promessa da colui che fece suo balocco le corone de' re, i diritti de' popoli suo strumento e sua merce. Bergamo fornì alla Cisalpina ferventi repubblicani, taluno de' quali poi si fece arnese imperiale con docilità pronta e valente, e (poichè lo spirito del male è spirito anch'esso) ispirata. Un di questi, Francesco Brembilla, che la naturale astuzia alla scuola del Saliceti affinò, e divenne in Napoli occhio meglio che orecchio argutissimo di polizia, si fece da ultimo servitore dell'Austria, che la polizia e la censura accoppiava in un solo ministero, tremenda giudice e degli altri e di sè; e fu censore in Venezia a' miei tempi, illetterato ma avvedutissimo, con qualche rimasuglio nell'anima degli spiriti giovanili; migliore forse della sua fama, e certamente conoscitore degli uomini sicuro e retto, e però non eccedente neppur ne' dispregi, come i tristi sogliono, massime se fortunati, che, a forza di furberia, tirano all'imbecille. Dando egli un giorno all'imperatore Francesco il consiglio di qualcosa concedere agli Italiani, n'ebbe risposta, che il vecchio Bergamasco infelicissimo a me ripeteva non con altro comentandola che coll'accento della voce; e già ogni comento sarebbe poco: « So quel che a Giuseppe e a Leopoldo è fruttato il concedere. Io son già troppo innanzi cogli anni, e stanco. L'amore degl'Italiani non chieggo; la rassegnazione mi basta. »

Il nome di Bergamo, che nell'origine porta scolpita l'altura ove siede, consuona a molte voci germaniche e slave che denotano altura; rammenta il Pergamo della città di Troja, a cui similitudine gli esuli, edificatori di nuove terre, ponevano in sommo la rôcca: *Parvam Trojam, simulataque magnis Pergama.* E non accade ricorrere a quegli eruditi che tra Illirii e Frigi veggono cognazione, e fanno quasi cugini de' Dalmati Ascanio e Giulio Cesare (il qual diede il nome al

Friuli popolato da Italiani e da Slavi); non accade ire tanto in là colle indagini per accertarsi che non solamente famiglie dalmatiche furono parte del veneto patriziato, ma che intere colonie dall'una spiaggia dell'Adriatico passarono all'altra in più tempi, e quindi al Tirreno; e che sangue illirico, più omogeneo dell'alemanno e del gallico, scorre in vene italiane; e Italiani esuli o migranti hanno popolata in gran numero l'altra riva. In Dalmazia famiglie di Toscana e di Napoli, nonchè di Venezia e di Brescia; ma più molte, di Bergamo: tra queste, del Salghetti pittore, che ha un fratello valente autore di musiche, e del cantante Mazzoleni, il quale dal repubblicano teatro di Nuova York or ora invitato all'imperiale di Parigi, riposa intanto in un'amena villa di Posilipo, fatta col fiato. Allorchè volevano elettori di Bergamo nominare me deputato loro al Parlamento italiano, io potevo dunque, ricusando con riconoscenza, affermarmi, con Torquato Tasso, *Bergamasco per origine e per affezione;* io troppo inuguale al gran nome in ogni cosa, e, per la Dio grazia, anche in questo, che in me non era nè necessità nè smania d'invocare la città di Bergamo acciocchè *supplicasse* nessun duca o re, *mio padrone e benefattore, che mi renda alla patria e a me medesimo;* come scrive dalle carceri di Sant'Anna il disgraziato poeta, che non avrebbe smarrito sè medesimo se fuggiva le Corti. Ho già notato altra volta che nessun di que' Sàrmati dalla cui barbarie rifuggiva coll'anima l'esule Ovidio, non isdegnando però fare versi in lingua loro, nessuno si sarebbe sognato di volgere a un Cesare verso simile a quello che dice: « Il mio ingegno sta ritto e cade secondo il viso, o Germanico, che tu mi fai ». E meglio era al Monti finire il suo nome in *ich* o anche in *au*, che imitare troppo fedelmente nella vita le strane Metamorfosi d'Ovidio, e scrivere, tra tante cose diverse, qualmente il conte di Saurau *diede moto al grande lavoro* della Proposta; e come esso Monti obbedì in questo ai *supremi comandi* di Cesare; e come *Milano aveva il vantaggio d'appartenere al più potente Monarca d'Europa; che ha in Italia (dopo Napoli) il maggior numero di sudditi; quindi è il più atto protettore d'un'impresa siccome questa.* Nè mai l'imaginazione del Monti fu così mi-

tologica come allora che scrisse: *Supponghiamo che S. M. I. e R. voglia efficacemente la gloria di dare agli Italiani una bella e perfetta lingua..... Così l'onore ne sarà di tutta la nazione, come la gloria ne sarà dell' Augusto che colla sua grande potenza l' avrà renduta possibile.*— Pare impossibile!

Questa lettera, che passa dall' uscita d' un nome oscuro alla riuscita d'illustri ingegni, da Troja all'Austria, e dai monaci congiurati con Papa Alessandro III al cantore di Pio VI e della libertà e di Napoleone I e di Francesco I, ha, temo io, nell' intrinseco, maggiore unità che non abbia la nazione italiana per ora. Così non sia!

LE ISOLE IONIE, LA DALMAZIA, LA CORSICA.

—

MERCATI DE' POPOLI.

Non al tempo nostro cominciano i baratti de' popoli e gl'inaspettati passaggi dall'uno all'altro padrone, liberatore, protettore, costitutore, mercante. Corcira conquistata dagl' Illirici, Demetrio di Lesina la dà con tradimento a' Romani. E que' Romani che con l'autorità della vittoria fecero passare di secolo in secolo i proverbi che infamano la fede greca e la punica, que' Romani degnano pure acquistare dominii per tradimento, settanta città illiriche spogliare de' loro tesori in un'ora, e prendere per frode re Genzio, così come Francia prese con falsa promessa Abd-el-Kader, che sentì dalla sua carcere la terra tremare sotto i passi di Luigi Filippo fuggente. Venezia che nel 1485 ebbe Zante da' Turchi per prezzo; un secolo prima ricevette in sua fede Corfù, a patto di non la cedere ad altri potentati mai, e mantenne in modo splendido il patto sigillato col sangue. Così non avesse ella macchiati gli anni ultimi col tradimento del prode Andruzzo, che, fuggiasco in Cattaro, ella diede legato alle fiere ire turche. Ella, rea donatrice del capo d' un guerriero, fu di lì a poco da un guerriero venduta; il quale, come l' Andruzzo, doveva, in una prigione ampia ma desolata, reclinare il capo grave di corone e rimorsi. Ladislao d' Ungheria vende Zara per centomila ducati a Venezia: di che sdegnatosi un cittadino di Zara, il de Giorgi, prese l'esilio, e trapiantò una famiglia cospicua nella repubblica di Ragusa. Venezia almeno la pagava in contanti; e, checchè se ne dica, vi portava una civiltà scarsa sì, ma tale che l' Ungheria austriaca non ce l' avrebbe portata, che l'avrebbe fatta una seconda Croazia; siccome le sette isole sarebbero, senza Venezia, divenute sette code ai pascià di Turchia. Nè l' Austria, sovente meschina ne' suoi avvedimenti, avrebbe potuto e voluto di-

fendere la Cristianità, come fece Venezia: che anzi la politica germanica rese vana la vittoria di Lepanto; e, distratta da altre guerre di mera cupidità, non aiutò Venezia a riprendere nel secolo diciassettesimo la Morea. Capitani stranieri fecero Austria vincitrice del Turco: ed ella sconoscente divide l'Italia, e squarcia la Polonia, continuando il pio ministerio di Maria Teresa, l'amica della Pompadour concubina d'un re, e di Caterina concubina di tutte le Russie; di Teresa, dico, e di Caterina, punite da Dio nelle morti violente d'Antonietta e di Paolo, e ne' flagelli che inesorati verranno.[1]

Caterina di Russia aizza la Grecia all'armi; incuora il Paoli a resistere; al quale Federico di Prussia, ammiratore più sincero, offriva una spada col motto: *pugna pro patria*, quel motto che sulla spada data al Sampiero incideva Caterina de'Medici. Maria Teresa, non tanto per ammendare la vergogna delle armi austriache le quali avevano combattuto per Genova, contro Corsica, quanto perchè Austria aveva in Italia altre mire, detesta in pubblico la dominazione genovese, come fecero la napoleonica in Italia il Nugent e l'arciduca Giovanni, e nelle isole Ionie l'Oswald, che gl'Ionii chiamava allora alleati. E, per seguire lo stile de're o disperati o cospiranti, Luigi XVIII aizza contro Napoleone la Corsica, la quale e' doveva curare sì poco, divenutone posseditore.

La storia può quasi tutta partirsi in due orribili sezioni: i fratricidii, e i mercati. Sapiente era Brenno quando dall'una delle bilance metteva oro, dall'altra ferro. E tra le prove che soprabbondano, rammenteremo le sorti di Corsica, di Ragusa, e di Parga. I sudditi di Luigi XV andarono in Corsica a propugnare il diritto di Genova, convertito in lor proprio diritto. E nella storia del regno mondano de' papi anche la Corsica c'entra, perchè dicesi che volevano darla al duca di Parma in cambio di Piacenza, e Piacenza al papa in cambio d'Avignone. Il Dumouriez voleva in quella vece farne una repubblica protetta da Francia. L'idea della protezione è un'idea innata ne' cranii conquistatori. Ma il duca di Choiseul si pensò di consolidare la felicità della Corsica

[1] L'infelice Massimiliano. — *Nota del 1867 a questo scritto dettato più di dieci anni prima.*

in altra forma. Un regno dapprima vendicava una repubblica: una repubblica poi si fa vendicatrice d'un regno.

Allorchè, pochi anni prima che Napoleone nascesse, l'Enciclopedia, tanto decantata, scriveva della Corsica queste sole parole: *Les Corses sont remuants, vindicatifs et belliqueux;* non si pensava che un Corso avrebbe commossa del suo soffio l'Europa; e fatta la vendetta del Paoli, attraendo i Cosacchi a Parigi: non si pensava che un altro Corso avrebbe conquistata la Francia coll'arme d'un nome. Nè Napoleone pensava che la mal ambita sua moglie imperiale morrebbe stanca di adulterii soldateschi, e che il re di Roma morrebbe estenuato dagli abbracciamenti d'una ballerina tedesca; e che al re di Roma succederebbe nelle speranze del regno un fanciullo di sangue slavo, uno Strelitz. Napoleone che annullò il municipio, sconobbe la nazione, e premiò l'ingegno per togliergli la parola, Napoleone non presentì potenze più vere e più prossime che il nome di repubblica; il vapore, e gli Slavi. Egli a Giorgio il Nero, detto così non dal color della pelle, ma perchè nero vale agli Slavi tremendo; a Giorgio il Nero che altri mal dice nato a Nancy, ma che certamente, più che motore e capo, fu occasione e strumento al moto di Serbia patria sua, dal qual moto s'apre il secolo delle nazioni; a quest'oscuro condottiero di banditi invocante soccorso, Napoleone non volge lo sguardo; alla Polonia che, quasi muro, poteva fortemente rizzarsi tra' Russi e Tedeschi, Napoleone non pone mente che verso l'estremo, e per insultare con nomi bugiardi alle speranze di lei generose. Era interprete de' suoi concetti il prete de Pradt, era sua lingua nelle corti il prete Talleyrand, era occhio suo per tutta Francia il prete Fouchè. . . . . .

GOVERNANTI E PRINCIPI.

Questo mi pare notabile: che, dall'un lato, uomini letterati o politici a servigio d'altro principe trovinsi discendere da progenie principesca, quale l'Assani, Cefaleno, i cui avi ressero la Bulgaria e la Morea, e il Melissino, che tra' suoi

antenati vantava il liberatore dell'impero di Bizanzio dai Franchi, e un parente della famiglia imperiale; o quale il Petrucci, Corso, che volevasi discendente da re Berengario; o quali i Frangipane, signori d'un'isola dalmatica, e congiunti di sangue a Dante Allighieri (se pur la romana è una stessa famiglia), proteggitori degli Uscocchi insieme con Austria. E dall'altro lato nuove stirpi ignote crescono a inaspettata grandezza. Abbiamo del tempo nostro Alì e Bernadotte, Mehemet e il Murat, il Rosas ed il Baciocchi, Sciamil e il Bolivar, Abd-el-Kader ed il Cavaignac, i Coburgo ed i Buonaparte; senza contare i presidenti delle repubbliche effimere come effemeridi, e senza contare i papi che si addormentano sudditi e si destano re. Di quei Comneni che vogliono aver fatto nido nella colonia di Cargese in Corsica, i principi di razza tengono quel conto che terrebbero dei successori, se ne sorgesse, di re Teodoro; di Teodoro, re per la grazia di Dio come gli altri, e gran mastro dell'Ordine della Redenzione, e condannatore dell'esule ribelle Giacinto de' Paoli, il cui figliuolo doveva di lì a poco essere più che re; come Luigi Filippo condannava il fratello di quel Cavaignac il quale gli successe nel governo di Francia; e esiliava indarno, e indarno incarcerava, e indarno faceva alla polizia del granduca toscano con la toscana agiatezza perseguire Luigi Napoleone, l'imperatore futuro.

Ma se poi ragioniamo di re scettrati da vero, Itaca mostra Ulisse, Corcira Alcinoo, la Dalmazia Diocleziano, la Corsica Napoleone e i suoi parenti, non re, ma fila di telegrafo elettrico. E tra l'Elisa di Lucca e la Belisa sorella di Teodoro, è tale conformità da far parere il noto dramma, storia più che commedia, e, più che poesia, vaticinio. Allorchè Gian Gastone mandava a re Teodoro dicendo lo riconoscerebbe purchè e' si facesse ungere, non presentiva che un Corso verrebbe non unto a disungere i suoi successori e i successori di Cosimo padre; non presentiva che una stirpe germanica passeggerebbe l'imperiale giardino di Boboli, e che alla stirpe germanica sottentrerebbe per due mesi il condannato nel maschio di Volterra, quegli che narrò la morte del Ferruccio e la morte di re Manfredi.

La poesia, buona o no, rincontrasi, voglia o non voglia, nelle cose di questo povero mondo. Romanzieri il Guerrazzi e l'Azeglio; e nella prosa del Triumviro Mazzini altri vede tanta poesia quanta ne' versi del ministro Terenzio Mamiani. Il ministro Montecchi canta, il ministro Sterbini canta; il Bozzelli e il Gioberti dissertarono di poesia. Il padre di Napoleone fece versi al Marboeuf per letizia della sua ricuperata salute. Napoleone non fece versi, ma il Canino per esso.

—

FRUTTI DEL SUOLO DALMATICO, CORSO, IONIO.

Ognun sa quanto rendano agli Ionii le uve passe. Di queste fin dal secento il doppio andava in Inghilterra più che in Olanda e che in Francia, e gl' Inglesi già ci avevano in Zante de' loro negozianti parecchi; e nelle parole del Vheler si legge il presentimento della protezione futura. I patrizi, massime quando sono mercanti, vedono e preparano di lontano. Dal millesettecentotrenta gl' Inglesi avevano già messo l' occhio sulla Corsica; e non n' hanno, cred' io, ancor deposto il pensiero. Esso Vheler dà lode a'Veneziani dell' avere aperta cotesta fonte di lucro. E pare destino che, dopo perduti i grandi commerci d'Oriente, versanti quasi tutti sulle spezierie e altre cose più accomodate a' fittizi bisogni che alle solide necessità della vita, Venezia avesse da ultimo a stuzzicare con le uve passe di Zante il palato anglicano. Ma, poichè l' appetito viene mangiando, le uve passe di Zante risvegliarono negli Inglesi l' idea di mangiarsi le isole a dirittura, e in cambio di carichi d' uve passe spedire vascelli carichi di cannoni.

Il corallo pescato in Corfù e in Dalmazia potrebbesi, se concordia ci fosse, lavorare sopraluogo, e non vendere greggio a prezzo vile. Marco Foscarini, il doge illustre, ne aveva fondato una fabbrica a Pontelungo, per lavorarci e quel di Dalmazia e quel di Levante. Nel dugento da que' di Zara pescavansi perle; e Salona più in antico aveva vene aurifere, di che la Bossina pare più ricca. Ma oro sarebbe a' Dal-

mati il carbon fossile, se meglio cercato dagli stessi abitanti associati all'uopo; sarebbe oro il sale, che raccogliere liberamente è vietato dall'Austria per mantenere un certo inaudito contratto di sale siciliano; come chi dicesse portar di Sicilia acqua salsa nel mare dalmatico ed istriano.

Un' isoletta de' dintorni di Sebenico ha il segreto di pescare i coralli; un altro paesello, le spugne: e il canale di Sebenico, solo col Bosforo, possiede la squisita specie del dentice coronato; e quella corona (incredibile a dirsi) è delicatissima di sapore. Dalmazia invia a Venezia un cibo grossolano, ma che ha la sua fama negli usi del popolo, e non isdegnato talvolta dal palato di nobiluomini, la carne di castrato salata, detta castratina sul fare della ferina di Virgilio, e dell' agnina di Orazio, e delle agnelline concie di Meliadus Pisano.

Della pece illirica tocca Ovidio, e Plinio della macedonica, e della zacinzia; Corsica n' ha. Il catrame di Dalmazia servì all' arsenale veneziano, e anch' esso al suo modo combattè contro i Turchi. Una cava d'asfalto ha Salona, una l' isola della Brazza, una Zante; e Spalato acque sulfuree, da giovarsene la medicina col tempo. L' asfalto dalmatico viaggia a Venezia, buono per lastrico, lo zacinzio a Vienna: e il ministro De Bruk, il quale n' ha l' impresa, pensò di servirsene per le strade viennesi, acciocchè il pericolo di asserragliare con lastricati le vie fosse tolto di mezzo. E così la pece ionia diventa mallevadrice dell' ordine austriaco. E sempre il bitume freddato assoda così bene da farsi buon fondamento a chi ci passa sopra e lo pesta.

USI E COSTUMI.

La donna nella campagna de' tre paesi ha severi i costumi. In Corsica, per essersi sparsa voce che un certo giovane diede un bacio a una ragazza, i fratelli di questa volevano forzar lui a sposarla; ma egli che sapeva di non aver baciato, non volle; e fu morto, dicesi, per bacio non dato. In

Grecia, a vedere Amalia regina baciata in palese da Ottone, i vecchi esclamarono: Siamo perduti. Nella Dalmazia montana il berretto rosso, insegna di verginità, alla fanciulla che ha fallato togliesi di capo ignominiosamente.

Le donne ne' tre popoli più operose degli uomini. L'ozio rimproverato a' Corsi delle campagne, a' villici corciresi, a' morlacchi. A' Greci l'astuzia; ma c'è tra essi anime lealissime. E accortissimi i Corsi: gli Slavi, se guasti, sotto le apparenze di semplicità, più insidiosi. Il lusso nelle città dalmatiche, ionie, còrse, misero, ridevole, e fomite di servilità. Benedetti da taluni in Dalmazia i Francesi, nell' Ionio i Russi, perchè seminavano danaro per incettare coscienze o sangue. Peste degli Ionii e de' Corsi l' usura; nè nuova a' Dalmati. E il Paoli e Venezia avevano fissati i prezzi a' quali il villico avesse a dare le derrate all' avido creditore. La società tra villico e cittadino nel secolo passato era meno insocievole: il povero più rispettoso, perchè il possidente più rispettoso anch' esso ed amico. Onde in Corfù distinguesi tuttavia col titolo di *porzionevole* il padrone. E in Venezia *paron* ha il senso di *patronus*, senso affabile e quasi paterno. Cotesto patronato non era solamente patrocinio, ma vincolo d' uguaglianza religiosa. Onde io trovo in un codicetto di lettere del secento un Tiepolo di quella casa che diede Bajamonte (ritrattosi dopo la cospirazione fallita, ma non punita, in Dalmazia), trovo un Tiepolo, come ho già detto, scrivere a un Tommaséo, siccome a compare, con domestichezza non irriverente, e fare le commissioni di lui a Venezia, e d' altre pregarlo.

Quel titolo di porzionevole mi rammenta le serve ragusee, aventi insieme co' gentiluomini i loro carati ne' legni mercantili, e tenute come figliuole, e per cura de' padroni accasate. Ma i serventi ionii e còrsi e dalmati, adesso che i modesti costumi non raccostano più le ineguali condizioni, i servi non sanno ubbidire nè amare: miseri essi e sprezzanti, al soldo di miseri e sprezzanti non più padroni. Il sentimento della naturale e religiosa uguaglianza è sovente più vivo ne' popoli che meno parlano di libertà: ma quanto sia facile a quello il traviare, lo dica in Corsica la setta de' Giovannali, e in Boe-

mia degli Ussiti, predecessori del comunismo moderno con meno ipocrisia e più vigore.

—

RELIGIONE.

Il prete è quale il popolo dov' egli vive: frutto insieme e germe de' beni e de' mali. Ne' tre paesi, dico nelle campagne, il prete era concorde in tutto, e sin nel vestire; assai volte indistinto da quello. Sentivano la nazione, per essa combattevano e ragionando e pregando e facendo alle schioppettate. Il prete Aitelli era segretario di re Teodoro, pallone di principe, e precursore d'altri principi vesciche: frati e preti ha per segretarii il Paoli e per coadiutori; un prete scrive l' apología del moto di Corsica; le Consulte tengonsi ne' conventi. Il vescovo Ignazio e altri ebbero nella liberazione di Grecia non piccola parte: un Zane arcivescovo di Spalato resiste a' Turchi con l' armi; e l' arciprete Nenadovich nella guerra di Serbia combatte fortemente. I Greci nascondere le armi sotto gli altari, sotto gli altari Perasto seppellire la bandiera di San Marco amata e pianta. Il cardinale Alberoni manda l' armata di Spagna a Corfù: papa Clemente manda in Corsica un visitatore apostolico sul quale il Senato di Genova mette taglia, come monsignore Bedini di galante memoria la mette sul bandito Passatore. Così Roma ammendava allora la servile crudeltà de' vescovi genovesi. Ma Corsica doveva essere luogo di confino a' vescovi devoti del papa, siccome poi a' combattenti contro il regno del papa. E aveva già visto dopo il millesettecentosessantotto preti e frati impiccati come indocili a Francia; siccome ce ne fu uno per la cagione medesima fucilato in Dalmazia; e, se le cose non mutavano, altri avrebbe atteso la medesima sorte.

E Corsi e Dalmati avevano da antico fama di pietà verso Dio. E di quelle società tra civili e religiose, che chiamavansi confraternite, le quali conservavano il germe di nuove istituzioni civili, o ne consolavano in qualche modo la perdita, rimangono e in Corsica e nelle Isole Ionie e in Dalmazia

le traccie. Da questa nominavansi le dalmatiche, abito sacerdotale; singolare passaggio dalle liburniche. E dicesi dell' imperatore Glicerio che nel quinto secolo si ritirasse in abito monastico in Salona, visitata a' di nostri dall' Enrico che dicono quinto. L' ospizio de' frati Templari in Vrana si collega col nome di papa Gregorio VII; e di Vrana usci quel priore Palisna che prese e rinchiuse in Novegradi, con la madre Elisabetta, Maria figliuola del re ungbero Luigi, la qual poi, liberata per opera di Venezia, moglie all' imperatore Sigismondo, fece castrare un Croato che l'aveva rapita. Quest' è il Sigismondo che al conte di Savoia diè titolo di duca, che fu disfatto da Zisca l' Ussita, e venne a patti co' ribelli; precursore delle indulgenze austriache ne' dì del pericolo.

L'eresia degli Ussiti, religiosa insieme e politica e sociale, deduceva nel fatto le conseguenze dell' idea di Viclefo. La razza inglese, in quant' ha del germanico, in molte cose rimane a mezz' aria, e con felice contradizione rifugge dal condurre i principii infino all' estremo. La razza slava è più semplice e più tenace; e a sostenere la massima presa, certamente il vigore del braccio e dell' animo non le manca. Giovanni Hus se la prende col lusso, coll' ozio, co' nobili, co' Tedeschi: Zisca gli succede; che invade Ungheria, assedia Raab, vince gl' imperiali otto volte. Onde a petto alle mosse religiose e sociali degli Slavi, le villanie di Lutero sono celie fratesche.

RUSSIA E TURCHIA.

DIALOGO.

IL GRAN TURCO, IL CONTE DI NESSELROD.

Il Gran Turco. — Insomma, sarebb'egli lecito sapere di che cosa veramente si tratti? Si tratta della chiave della porta maggiore della chiesa e della grotta di Bethelemme; o si tratta dell'impero de' Turchi?

Nesselrod. — Si tratta di tutto. La chiave è un simbolo; e quella dei luoghi santi deve dire per lo meno cinquanta milioni di cose, quanti sono i sudditi della Russia. Perchè queste due idee della chiave e de' cinquanta milioni di sudditi sono indivisibili nella testa di Niccolò, mio padrone.

T. Che vuole? Io credevo che l'imperatore L. Napoleone, essendo oramai cugino dell'imperatore Niccolò, il dare all'uno o all'altro la chiave della porta maggiore fosse la medesima cosa. Io sono un principe senza malizia, e tra la chiave dell'una porta e la chiave dell'altra non ci fo differenza. Non siete tutti cristiani voialtri?

N. A un di presso; ma nella debita distanza.

T. Ma quel libro che voialtri chiamate il Vangelo, della grotta di Bethelemme che dice?

N. Non nomina veramente la porta, perchè allora la grotta era libera, tanto che ci stavano uomini e bestie.

T. E ci stavan'eglin d'accordo?

N. Non si sa che l'asino e il bue veramente abbiano fatta lite.

T. E perchè dunque la fanno Greci e Latini?

N. La fanno per la ragione del Simbolo.

T. Avrebbe a esser vero quello che mi raccontava un Cristiano fatto turco, e che sa di latino; che cotesta chiave di Bethelemme somiglia a quella che chiudeva la moschea d'un vecchio Dio, il quale aveva due faccie. Io turco non ne ho che una sola. E vi dico che schiarimenti che servano di

complemento e di supplemento ai vostri trattati, non ve ne do. Lo volete un supplemento alla chiave? Facciamo una cosa. Tra i cinquanta milioni di questioni che possono sorgere tra Niccolò e me, c'è quella della cupola del santo sepolcro. Pagate voi altri la cupola, apriteci un foro, metteteci una chiave; e quando i colonnelli russi pellegrinanti andranno a Gerusalemme, fate che calino dalla cupola, che è qualcosa meglio della porta; e parranno lo Spirito Santo dell'imperatore Niccolò.

N. Ma lo Spirito del mio imperatore, non procedente che dal Padre, ha un'ala di meno; onde potrebbe, così zoppo, cadere sul naso al patriarca latino. Alle corte, io voglio un supplemento alla chiave. Tu, Turco, hai le chiavi del Bosforo. Le chiavi di San Pietro, noi ce ne possiamo servire sotto mano, mettercele a cintola non possiamo. Luigi Napoleone s'è prese quelle di Bethelemme: non ci si può più campare.

T. Sia detto in amicizia tra noi: a Lei, conte, importa egli in coscienza di Bethelemme e de' luoghi santi?

N. Io parlo, ma già non son io che parlo: in me parla la Russia. E i suoi cinquanta milioni....

T. Ho capito.

N. Bisogna capire fino in fondo. La Russia non parla delle bastonature e delle morti date dal Turco amico suo a' Cristiani del rito greco e prima e dopo la pace d'Adrianopoli: e se questi apparecchi di guerra e le lettere pastorali del mio padrone provocano nuove bastonature e morti dal Turco amico nostro, sopra gli uomini della nostra fede, noi ce ne laviamo le mani. Quel che importa, è la chiave della porta suddetta; e una promessa che i privilegi della Chiesa greca non saranno da te, Turco, mai violati.

T. Ma io prometto di distendere la mia protezione a Greci e a Latini e ad Ebrei; e intendo che non ci sia bisogno di nuovi complementi e di supplementi; nè che voi mi dettiate sin le parole da scrivere, come si fa a' bambini in iscuola. E voglio sapere se dietro quel che prometto ci siano altre cose nascoste, come Cosacchi in aguato. Perchè, da tutto quello che è accaduto e accade, io ho ragione di dubitare che cotesta chiave di Bethelemme sia un grimaldello da aprire la Sublime Porta.

N. Calunnie. La Russia ha cinquanta milioni.

T. E se fossero meno? Il diritto delle coscienze sarebbe egli meno?

N. Stammi a sentire: o noi siamo forti, o noi siamo deboli.

T. Potrebbe essere nè bene l' uno nè bene l'altro; e l'uno insieme e l'altro secondo le porte e le chiavi.

N. Non interrompere, Turco. I dilemmi, perchè stiano ritti, non bisogna toccarli. Dunque, o forti o deboli: se forti, le promesse non ci fan di bisogno: se deboli, non ci giovano.

T. Dunque?

N. Dunque vogliamo la tua promessa.

T. Se i Cristiani ragionano tutti così, l'impero de' Turchi non è finito. E a questa promessa dal canto mio non potrebb'egli corrispondere una qualche promessa dal vostro? Per esempio, che ogniqualvolta si muovano a ribellione i miei sudditi, voialtri accorrerete, come faceste fedelissimamente in Ungheria, e darete tra capo e collo ai Greci come se fossero Latini, in nome di Bethelemme e dell' ordine sociale? Imperocchè anch' io sono un ordine sociale, e non de' più triti. E siccome c'è l' ordine cavalleresco di Sant' Anna e quello di San Vladimiro, così c'è l'ordine sociale russo, e l'ordine sociale turco.

N. Ben pensato e ben detto. Ma questo è il bello del trattato che noi ora trattiamo: *niente di bilaterale*, niente di *sinallagmatico:* una obbligazione dal lato tuo pura e semplice, un *sened.* Che c'è egli al mondo da meno che un *sened?* I principi d'Europa promettono e dànno statuti a rotta di collo; e noi da te non vogliamo che un *sened.* E questo perchè la *nostra importanza politica* è tanta, e dev'essere tanta.....

T. Adagio. Prima si parlava di religione, e di porta maggiore; e poi ne' lunghi discorsi tenuti tra noi, ella, sig. conte, si gloriò dell' *influsso morale* che la Russia ha sopra i sudditi miei dentro nel mio impero, e disse che questo bastava. Adesso mi esce coll' importanza politica, ch' è la terza chiave d' una terza porta segreta; e io temo sia questa la porta maggiore.

N. Alle corte. O il *sened* o io me ne vo in Valacchia. Le mie parole fin qui sono state *amichevoli*, *ma serie.*

T. Io le avrei amate serie, ma amichevoli.

N. Che se poi le diventano....

T. Ostili, ma facete? Io, Turco, per me, parlo sempre sul serio. E domando, a proposito della Valacchia: se la Russia pigliasse, così per modo di dire, e a proposito di qualche porta più o meno grande, pigliasse all'Inghilterra una sua colonia; se la regina Pomaré passeggiando venisse a invadermi Galata; sarebber'eglino cotesti *casus?....*

N. *Casus* sì, *belli* no.

T. Insomma, io reggo contro i vostri dilemmi ancora meglio che contro i vostri cannoni: e sono stufo di Bethelemme, e dell'aremme, e del mio impero; e vo'passare il mare, e mettermi a dozzina presso l'imperatore Faustino. Ma quando non ci sarò più, allora la Russia, spaventata della sua preda e ammalata a morte della sua indigestione, piangerà, signor conte, ed esclamerà con gli artigli stretti allo stomaco: « Chi mi rende l'amico mio? »

CRISTIANI E TURCHI.

(Parole del sig. Antonio Dandolo di Corfù.)

«.... il sapere che un corpo di cinquemila Polacchi, Ungheresi, e altri Cristiani, non forzati come lo furono quelli che combatterono per Maometto, ma bensì spontanei e solleciti, abbia offerto il suo braccio alla Porta, sia già stato accettato e organizzato, e sia pronto per sostenere la mezza-luna e combattere lo stendardo di Cristo. Noi non faremo nessuna critica alla condotta di que' disgraziati, che un'impellente e cruda necessità spinge a far ciò che forse ripugna ai loro sentimenti; ma diremo soltanto, che la loro condotta non è al certo in armonia con que' principii di libertà e d'indipendenza che proclamarono in patria loro, e pei quali avendo

pugnato con isfortuna, furono esiliati: e crederemo che siffatta loro condotta discredita, agli occhi non solo dei loro naturali nemici ma dei loro amici medesimi, quella forza di carattere e quella fedeltà ai loro principii ed ai loro giuramenti, su cui il loro partito fondava ancora delle traditrici speranze. »

—

RISPOSTA.

Ringraziamo il sig. cavaliere Dandolo, che la pietà della sventura, facendo alla sua memoria gentil velo, dopo detto che *nessuna forza* sospingeva quegli infelici, ignoti a noi più che a lui, soggiunge scusandoli con questa ragione appunto della *cruda necessità*. Egli la conoscerà certamente, cotesta cruda necessità, dacchè ne ragiona; e potrà, meglio informandosi, vedere che quegli *altri Cristiani* che servono al Turco, se servono, sono in assai minor numero di que' Cristiani che nella gloriosa guerra de' Greci favoreggiarono il Turco apertamente, o, che è cosa più ignobile, copertamente, ed evitando il pericolo; o strinsero patti con esso dopo sfidatolo a guerra, e aizzate a guerra le credule nazioni. E ancora più lo ringraziamo, dico il sig. Dandolo, che riconosca avere i Cristiani amici di libertà posto la *speranza nella forza di carattere e nella fedeltà ai loro principii e ai loro giuramenti*. Sarebbe un far torto al cuore del sig. Dandolo e al nome greco il sospettare ch' egli goda che tali speranze nei principii e nei giuramenti abbiano traditi i *Cristiani;* egli che nel nome del suo casato porta memoria della fratellanza di due popoli grandi. E sarebbe un fare onore alla politica della Russia e di tutti i principi cristiani il desiderare che sempre la fedeltà ai principii e ai giuramenti possa recarsi a conforto delle loro sventure, e a scusa delle illusioni traditrici, malattia che può pur troppo pigliare e popoli e principi.

Del resto noi consentiamo nella radicale idea dello scritto del sig. Dandolo, toltine alcuni rami e foglie che possonsi levare; cioè, che il fondare tanti Stati distinti quante sono le più notabili schiatte soggette al Turco, e dare a ciascuna

governanti suoi proprii, e rispettare di ciascuna la lingua e le tradizioni, e dare a tutte per protettori, non solo un Potentato, ma i maggiori d'Europa insieme tutti, lasciando essi Stati sempre neutrali nelle guerre che potessero insorgere, sarebbe un rendere possibile e innocuo e giusto il partimento di quelle provincie che non sarà mai lasciato fare a sola la Russia, per grande ch' ella sia o che si faccia; e salverebbe essa Russia dalla tentazione di conquiste pericolose più alla integrità del suo impero che alla civiltà dell' Europa. Giacchè gli avversarii di lei (e sono parecchi tra' suoi stessi alleati) non le potrebbero augurare più grave male di questo, ch' ella si venga ampliando.

GRECIA E ITALIA.[1]

DEL VERO POPOLO DI CORFÙ.

(Da lettera.)

Ben dite che, se non fosse il riguardo debito al popolo di Corfù, non meriterebbero risposta gli sfoghi impotenti del.... (segno a non voler nominare chi non posso lodare, e prendo il suo titolo dal Beaumarchais, che creò Don Basilio, il quale, nascosto sotto la toga del giudice, canta con un vocino di femmina l'aria della Calunnia) del giudice Bridoison. Come rispondere a chi non conosce il senso delle parole che legge, nè di quelle che adopra? Vi basti, ch'egli chiama me *giurato spergiuro;* come s'io fossi giudice giurato, e giurati avesse Corfù. La gran fatica ch'e' fece a mettere insieme le mie parole mutilate, frantese, attossicate dalle sue interpretazioni, gli fu alleggerita da qualche mandarino chinese che prese questo Bridoison a strumento delle sue malizie pigmee. Ma il mandarino insieme con lo strumento non riuscirono, dopo tanta spesa d' ingegno, a mettere insieme una mezza ra-

[1] Accennasi alla turpe difesa che un tale intendeva fare del supplizio d' un Italiano, rispondendo al mio libro su questo argomento.

gione; e, chiamati a scusare que'pochi ch'io accagionavo del male, non seppero che affannarsi a accusare me, come se quelle accuse, anco vere, fossero scusa loro. Io chieggo ragione del sangue sparso; ed essi gettano fango, per fare che anche il fango sia sangue. Se fossi altr'uomo, gioirei di tale confessione di reità: ma ne arrossisco per loro; e li vorrei più greci, più attici, foss'anco a mio danno.

Io mi dolevo delle provocazioni da taluni pochi lanciate contro l'Italia; e costui, per negarle, cita un passo del Foscolo, passo ingiurioso all'Italia: ma il ricorrere all'autore della Ipercalissi prova quanto siano smemorati dagli anni i mandarini chinesi, e dall'astuzia istupiditi. Io mi dolevo che si addossasse a tutto un popolo il fatto di pochi, e costui grida che io addosso a tutto un popolo il fatto di pochi: e per ismentir me, cita una parola detta da un contradittore mio, cortese del resto, che pare addossare quel fatto alla *men culta parte* del popolo. Le parole poco favorevoli alla concordia, se nel mio scritto pareva a lui ce ne fosse, egli doveva, per obbligo d'onesto cittadino, tacere, le favorevoli con gioia ripetere: ma questo non è mestier suo, ch'e' contro i suoi stessi concittadini vibra allusioni indirette, perchè non osa di più. Raccolse con gran pena un gran fiasco di veleno, e c'intinse uno stecco per ferire con quello: il veleno e l'intenzione c'è, ma la forza e l'acume manca.

Il poveretto vuole inimicarmi persino con que' giudici ch'io ho lodati d'umanità, perchè credettero il fatto giuridicamente provato, e pure non condannarono a morte. E non intende che questo è un argomento di più in mio favore. S'ingegna di mettere male anco tra me e i difensori di quella causa infelice; sogna che io a un di loro attribuisca un ragionamento strano, che nessuno di loro ha fatto, per quanto io ne so: si duole persino ch'io lodi gli avvocati greci, e non nomini l'avvocato italiano, il quale non arringò; e si fa tenero dell'onore d'Italia. Io ringrazio Bridoison del suo zelo per gli Italiani; ma sopratutto lo ringrazio, e sul serio, dell'avermi fatto nota cosa ch' io non sapevo, e che sapendo avrei detta, cioè che per il soggiorno di quell'infelice in Corfù entrò mallevadore un Corcirese: il che mi è

grato ripetere, e stendere anco a lui i sentimenti di riconoscenza che verso i Corciresi esprime il mio libro. Ma il non avere, prima delle provocazioni che riuscirono a sì mala fine, il mallevadore ritratta la sua guarentigia, è prova che accresce, non iscema, la pietà verso quella misera fine. E s'egli m'avesse, come doveva, narrati i meriti recenti che a pro della concordia e dell'onore comune s'è acquistati il cavaliere Marcoran, corcirese; io gli renderei grazie sincere anche di ciò: ma non son questi i meriti che garbino a'mandarini.

Egli poi chiede che io mi faccia mallevadore dell'onoratezza della famiglia del giustiziato; come se avesse prova del contrario, come se bramasse stendere a tutta la famiglia il suo laccio di carnefice, come se Dio avesse messo al mondo lui per vegliare sull'onoratezza delle origini umane, l'avesse creato il Catone del blasone.

Non c'è affermazione, in que'quattro travagliosi articoli, che non dia luogo a una o a più risposte, o che non sia risposta a sè stessa e alle sue vicine, o che non sia una confessione, o un delirio, o che non accoppii l'inumanità alla goffaggine. Gli scappa fin detto che il mio libro giunge *forse un po' troppo tardi*. Ma nello scrivere l'atroce parola non ti sentisti, disgraziato, tremare la mano e le viscere fremere? — Senonchè io mi dimentico d'aver che fare col giudice Bridoison.

Il quale dice, che son io che vorrei *veder cadere a' miei piedi l'oggetto del mio odio*; che le mie *vittime mi sarebbero di eterna onta;* che son io che *turbo le ceneri di un individuo che giustamente o ingiustamente patì la morte sul patibolo*. L'ebbrezza del sangue gli ha tolto la mente: lasciamolo dov'egli giace.

Dolente de' nuovi germi d'odio che vogliónsi spargere in cotesta terra, dolente come s'ella fosse la mia terra natale, prego i cittadini autorevoli per probità, per sapere, per popolarità guadagnata senza lusingherie e senza frodi, che vogliano farsi ministri di pace; prego sacerdoti e magistrati e gli uomini di qualsiasi opinione, che adempiano quest'uffizio di pubblica carità. Li prego non per me, che nella coscienza e nel nome mio, ne'fatti notorii e nel libro ho gua-

rentigie assai; ma pel loro paese stesso. Quanto a coloro che intendessero rispondere a me, li fo sin d'ora avvertiti che gli applauditori di quel supplizio non si scolpano se non dimostrando che al fatto non precedette rissa, non precedette provocazione; che premeditazione ci fu, e può provarsi indubitabilmente; e che qui si avverano le condizioni volute a questo proposito dalla legge e dalla scienza, dall'umanità e dal buon senso. Se nella interpretazione delle testimonianze o delle sentenze intendono notare sbagli, badino che questo li obbliga a stampare intero il processo con la loro traduzione accanto: e allora io o confesserò i miei sbagli, o difenderò la mia interpretazione, o dimostrerò che la differenza non cade in cose essenziali alla causa; e il mondo civile giudicherà. A chi non tiene quest'ordine di argomentazione, a chi non ribatte prima le ragioni mie tutte quante; a chi non dimostra che la condanna, anche giusta, non dava luogo, non dico a perdono, ma alla commutazione della carcere perpetua col patibolo; che era una necessità, un onore del nome greco e del cristiano; io non perderò il mio tempo in rispondere, giacchè costui, con ciò stesso, si darebbe per vinto. Badino, poi, che il fatto è omai noto; e che, se disseppelliscono di nuovo quel capo misero per mostrare l'opera loro con vanto, provocheranno la riprovazione de' popoli inciviliti, i quali protesteranno contro in nome dell'umanità e della scienza; che testimonianze d'illustri giureconsulti verranno a marchiarli di non desiderabile segno, lasciandoli tuttavia nella loro oscurità; e che quel teschio dalla loro caparbietà ravvivato e spento di nuovo, non rallegrerà i loro sogni, nè la loro agonia. Non seminino maledizione. Prenderebbero un tristo giuoco a giuocare. Per l'utile loro non li consiglio.

ADDIO A CORFÙ.

Quand'altro debito d'ospitalità e altra memoria grata non mi stringesse a questo paese, come dimenticare le consolazioni della natura, ospite anche agli esuli amica, la cui bellezza e ricchezza inesausta se non sempre è segno di quello che il più degli uomini sono (e io credo che quasi sempre sia), certamente è indizio di quel che furono, presagio di quel che saranno? Perchè, siccome in questo clima beato all'imperversare delle pioggie con venti succede d'un tratto la pace e il sorriso del mare e del cielo; così vo'sperare che sia degli animi, e che a un qualche atto inospitale di pochi i quali odiano gli Italiani perchè infelici (e domani, se fortunati, li piaggerebbero vilmente), terrà dietro la pietà affettuosa di molti, con memorabili prove significata. Tra l'uomo e la natura non può non essere conformità ed armonia. Questo mare, da cui l'isola spunta quasi fiore da giardino, e intorno le isolette e scogli, e il continente sì prossimo che ne discerni le case che biancheggiano e le persone che vanno; questo mare, che nella terra s'insinua non a corroderla ma ad accarezzarla ed essere, egli che la comprende, compreso da lei come da braccia amorosamente tese; questo mare che tra il verde perpetuo d'una selva feconda lascia apparire più caro il ceruleo delle acque, e risponde con esse all'onda de'ruscelletti che corrono dal pendio degli aranci irrigati, e pare dolersi che deserto di legni e sterile di commerci, sembri steso da Dio come stendesi da un rètore un'amplificazione; questo variare di fiume e di lago, di palude che rimprovera l'inerzia dell'uomo, di pianura che promette ed invoca la sementa sostentatrice di ben più copioso numero d'abitanti, di monte orrido e di poggio lieto e di valle pensosa; queste vallette che scorrono quasi rivo tra poggi, o si dilatano più e più tra essi; che paiono cedere loro il passo o ritrarsi, o si aprono nel grembo stesso del colle, e mollemente congiungono al clivo di quello i lor lembi; e il leggiero

increspare del suolo come onda commossa, che a larghe falde vien battendo alla riva, e l'incavarsi a guisa di culla che il mare di sotto scuota soavemente, e il sollevarsi come di vergine seno a respiro quieto, e il rialzarsi come per vagheggiare se stesso e il mare ed il cielo, e il rialzarsi gracile e snello, e il salire quasi a gradini di vetta in vetta, e lo scoscendersi quasi stagliato, e giunto in sublime distendersi in ripiani come pellegrino stanco; e le cime qui aguzze, là quasi riquadrate, che paiono in proporzione rispondere ad altre cime, e fare con le inuguali un concento di forme simile a suono di strumenti in un concento d'armonia temperati; e gli ulivi come querce robusti, che animosi ascendono la montagna senza tema del verno, sfidando il tuono che quasi estivo rumoreggia in dicembre e avventa la folgore qui veramente trisulca, le piante che collo scherzar del terreno scherzano anch'esse di postura e di forma, ora acclivi, ora precipitose verso la china, ora facendo arco d'ombre al sentiero che monta; qui fitte, là in radura gaia, o in gruppi come di famiglia, o in viali meglio che condotti dall'arte; e tra il glauco degli ulivi giganti il bruno agile de' cipressi sottili e brevi, e tra i cespugli rosseggiare la fragola montana, e aereggiare in gennaio le ulive fitte ondeggianti come ciocche di fiori, e gli aranci secolari lungo la riva portanti l'oro rossicante del trigemino frutto a ogni vetta di fronda, che tenera appena lo regge, eppur tuttavia del suo latte inesausto lo alimenta, innalzarsi sopra i cedri modestamente olezzanti; questo congegno di bellezze che pare un quadro ideale, e che aiuta l'idea a nuove immagini belle; questa uguaglianza gentile distinta di delicate differenze, che è il proprio dell'antico ingegno greco, e dell'italiano gemello di lui; questi quasi estri della natura misurati da una norma che pare virtù; questa parsimonia non meschina, questa copia non lussureggiante, questa solitudine raccolta non mesta, questa allegrezza quasi vereconda, questo languore vitale che parla all'anima, questa benedizione di terreno che pare serbata a festeggiare i dì più solenni dell'anno e i più memorabili della vita; rammentano all'uomo che là dove l'aria e la terra sono così operose ed amanti, deve anch'egli e amare

e operare, e attestano d'aver già creati uomini tali e che simili creeranno.

Tra le memorie che io porterò care meco, è una notte di questo gennaio, che il cielo all'esule già prossimo al suo partire pareva voler dare e ricevere un estremo saluto. Mi si conceda, per prolungare quell'addio, ridire qual vidi e quale sentii quella notte.

La stella Venere tra mezzodì ed occidente più alto risplende in solitudine serena; di contro, più basso di lei, sorge dai monti d'Epiro la luna, e congiunge l'Epiro a Corfù con una traccia di luce. Un leggiero alito, come d'auretta estiva, lusinga le acque, e diffonde nell'aria un tepore come di primo autunno; e le acque quiete, pur per mostrare un senso di vita riconoscente, vengono a quando a quando sommesso risonando alla riva con rara e quasi pensata armonia. L'unica stella e la luna fanno del cielo un aspetto come di dolce sera d'estate, o come d'aurora di primavera, e coi chiarori del giorno confondono, conciliata, la tranquillità della notte. Mai non vidi nè in Grecia nè in Italia nè in Dalmazia notte più luminosa; dico, non vidi, perchè questa non era impressione creata dal sentimento disposto più acutamente, o più lietamente; era una virtù di fuori che entrava nell'anima non invocante, impreparata. Impressioni tali non è l'immaginazione che le crei, nè l'espressione dell'uomo che possa renderne pure una parte se non dopo provate. Le cose parevano più grandi e più prossime che in pieno dì, porgersi più maestose e insieme più affabili alla contemplazione dell'uomo; e tuffarsi ed emergere come in acque lucenti e tacenti in un mare aereo di luce. E l'ombre stesse parevano radianti di gioia. E il cielo e la terra si rimandavano candori, quasi voci di suono argentino. E tutte le stagioni parevano contemperate in un attimo, come idee varie e belle in una parola. E l'uomo non sentiva nè il peso della lassezza, nè quello del piacere; che anch'esso grava; ma lieve, e quasi spirituale, l'unità della vita. Ed era una letizia socchiusa, come boccia di fiore, dilatata com'albero frondeggiante; un sorriso tra di chi si compone a sonno, e di chi si risente da sogno benauguroso; era un riposo avvivato

di tenui movimenti, quasi corda che vibra melodía, com'ebbe finita, o innanzi che incominci, la nota. E uno spirito di bellezza usciva non da ciascheduna cosa oppur da tutte insieme; ma il tutto s'infondeva in ciascuna delle sue particelle com'anima; e, senza impiccolire o perdere sè, sè aggradiva.— E un pensiero divino era infuso in quello spettacolo, come essenza stillata in acqua pura, che non la intorba punto, ma ne odora ugualmente ogni stilla.

In quel cielo circonfuso di mite speranza levai il mio pensiero, nè quel pensiero era sì angusto che non ci avesse anche luogo, o Grecia amata, la tua dignità.

AUSTRIA, SLAVIA, UNGHERIA.

Le annessioni, le mistioni e le confusioni.[1]

AI DALMATI.

. . . .

Se il popolo dalmata si sentiva altro da quello che il suo nome suona, avrebbe nominato sè stesso altrimenti; se coloro che tanto fecero per avere il dominio di questa piccola ma preziosa linea di terreno, avessero creduto potersi dell'origine e del nome creare un titolo di signoria, non se ne sarebbero al certo astenuti per amore di Venezia, contro cui combattevano. Ma nè allora nè poi stimarono potere adoperare quest'arme: e tale reticenza del nome vero e ammissione del falso sarebbe un esempio di generosa menzogna o di smemoraggine o di semplicità nuova nei fasti delle politiche ambizioni. Allorchè la Dalmazia sulla fine del secolo,

[1] Dopo il 1860, agitandosi la questione dell'assoggettare Dalmazia a Croazia, io dettai gli scritti che seguono, ne'quali è trattato delle relazioni tra le schiatte slava, austriaca, ungherese, e di quelle che corsero e debbono correre tra gli Slavi e le altre genti europee. I miei presentimenti l'esperienza dimostra presaghi, e applicabili ad altre annessioni e mistioni e confusioni, che la confusione croata.

non più potendo nè essere difesa dall' amata repubblica nè difenderla, non avendo in sè stessa elementi di repubblica, per fuggire all' anarchia chiamò le armi austriache, memore forse del governo di Maria Teresa in Italia, e rinvenne (sia lode al vero) un altro conte di Firmian nel conte di Goes; fece quest' atto (che alla fine è atto di sovranità) come regno di Dalmazia e non altro: e Croazia, ch' io sappia, allora non ne mosse querela. Questo paese fu sempre tenuto non solamente come provincia distinta, ma come regno separato; fece governo da sè, con sue proprie condizioni. Napoleone, ch'ebbe nel suo esercito e Croati e Dalmati, così come Italiani e Francesi, non li volle confusi mai; e il reggimento dalmata fece onore e alla bellicosa patria e al gran capitano. Che se il Tizio e il Giadro tutt' a un tratto divennero fiumi di Francia così come il Tevere e l' Arno; a lui, ne' trastulli della sua oltrepotenza, non piacque ch' e' fossero acque croate. Al vasellaio di Corsica costò caro il rimpastare le nazioni a guisa d' argilla: e la sua testa di granito si venne in esse da ultimo a infrangere come vaso d' argilla.

Ma insomma, questa ostinazione della storia a voler nominare Dalmazia la Dalmazia, dacchè si restrinse il prisco nome di Illirio, merita che sia rispettata da'Dalmati, i quali finora non ebbero fama di irriverenza alle tradizioni, o di volubilità. Il nome loro, più antico che quel d' Inghilterra e di Francia e di Spagna, meno variato nella significazione che quello d' Italia (or Ausonia, or Enotria, e qui Magna Grecia e lì Gallia), questo nome è un' eredità, ricca o povera, fausta o infausta, che ai nepoti non è lecito ripudiare. Ch' e' debbano a tutti i popoli slavi affratellarsi con l'animo, e, quant' è possibile, colle istituzioni se buone siano, bene sta: ma lo sbattezzarsi non è rigenerazione, nè la fraternità si celebra con lo scambio dei nomi. Unione non è confusione. Mettansi insieme i beni a comune incremento; ma l'incremento degli uni non sia perdizione degli altri; non sia quella che i giureconsulti chiamavano *diminutio capitis*. Quanto ne' tempi di violenza non fu nè potuto nè osato, non si richiegga che i Dalmati stessi in nome delle proprie libertà lo consentano; che, per apparire fratelli, rinneghino i

padri loro. Nessuna menzogna sarebbe più stolta, più empia, più codarda, più inutile.

Se il diritto moderno avessesi a rifondere secondo l'archeologia, bisognerebbe rendere alla Dalmazia i confini suoi del tempo romano, e sbrattare parte di quel che è Turchia, con altri non piccoli spazii di terra; bisognerebbe rivedere i conti a tutti o quasi tutti i potentati europei. Se i Croati richieggono che la Dalmazia sia data loro per la ragion del più forte, per quella che gli fece vincitori degli Avari; siano i più forti, e di fraternità non si parli. . . . .
. . Che se i Dalmati volonterosi abbandonarono le proprie ortografie varie e incerte, e seguirono quella che dal signor Gay fu proposta in Zagabria; ciò prova che i Dalmati sono disposti a concordia nelle cose buone e fattibili, nelle chiararamente determinate e non buje di dubbi. Ma dagli accenti ortografici ai cenni politici, troppo ci corre; nè la politica de' Croati è tanto sin qui netta a' Dalmati, uomini semplici, quanto il loro alfabeto.

Ma, per rassegnate o allegre che d'una e d'altra parte si vogliano le disposizioni a concordia, non é possibile che si dileguino a un tratto le differenze create tra i due popoli dalla natura e dalla storia e da consuetudini inveterate; e il negare coteste differenze, e, fingendo di non se ne accorgere, operare come se le non ci fossero, sarebbe un renderle più forti che mai, un farle prorompere in discrepanze. S'incomincia dalla struttura de'corpi, da' lineamenti e dall'espressione del viso, che distinguono le due schiatte tanto da far parere la dalmatica e la serbica affini più alla polacca che alla croata. Le costumanze del vivere differenti; differente il vestire, ch'è storia anch'esso; differente, che è più, la pronunzia della lingua, serbatasi del resto nel continente dalmatico incomparabilmente più forte e più delicata; tanto che ivi è come in Italia il toscano, in Croazia come il dialetto di Genova o di Bologna.

Il sito stesso de' paesi e l'indole de' governi portava che Dalmazia s'accostasse ne' modi di sentire e negli usi del vivere al fare italiano, Croazia al tedesco: segnatamente in quegli ordini sociali che diconsi (bene o male, non so) più

civili, e che troppo sinora, e nell'uno e nell'altro paese, e in tutti i paesi del mondo, signoreggiano le sorti dei più. Questa o fortuna o sventura che voglia chiamarsi, non è cosa che possa mutare dalla mattina alla sera: e se a tanto non riuscirono nelle nazioni più privilegiate gli sforzi d'uomini poderosi e d'intere società; non parrebbe che il miracolo della subita trasformazione fosse serbato da Dio alla Croazia. Lo spirito italiano dovrebbe dunque in Dalmazia dar luogo al germanico: il quale nella Germania è rispettabile come cosa natìa, ma fuor d'essa diventa imitazione goffa. Or un croato ingegnoso e facondo e pieno d'amore alla patria sua, m'affermava che, come in altre parti d'Europa la società colta usa per vezzo il francese, così fino a dianzi usava in Croazia il tedesco. E molti al certo tuttavia l'useranno. Aggiungasi che il magnate, il barone, il *grof*, sono cose in Dalmazia sconosciute: che sarà, se così piace, discapito, ma è differenza.

Io vo' credere che i bramosi d'unione a ogni sagrifizio si sentano pronti acciocchè queste e altre differenze siano tolte di mezzo. Ma avrann'eglino la forza di riuscire a tanto? ne avrann'eglino il tempo? e quali mezzi intendono d'adoprare? e in che dev'ella consistere cotesta unione? a che fine menarci? I Dalmati sono al buio di tutto: e dovrebbero in questa ignoranza decidere o piuttosto lasciare ad altri decidere le proprie sorti, le sorti de' propri figliuoli, quelle forse de' lontani nepoti. L'aggregazione farebbesi in senso troppo letteralmente conforme all'origine del vocabolo: cosa non d'uomini, ma di gregge.

Ripeto che i Dalmati sono al buio di tutto. Non si sa se Croazia voglia rifare per conto suo il regno ungarico; se rinnovare i fatti del 1845 o quelli del 1848; se confermare o mutare l'opinione che corre in Europa di lei. Nulla han fatto sinora, che dimostri, che dia a indovinare, i propositi loro.

Unitevi (dicono) a noi, per difendere lo Statuto. Ma quale Statuto? del vecchio regno ungherese? o le consuetudini che precedettero alla fondazione di quel vecchio regno? o lo Statuto che l'Austria diede, o quel che darà?

E quali intanto saranno le nuove relazioni tra noi? Chi ci guarentisce che nella unione noi non perdiamo di quello che l'avvenire ci serba? Avremo noi, invece di magistrati austriaci, magistrati croati? In quale proporzione saranno distribuiti gli uffizi pubblici, gli utili, i pesi? Se Croazia ci promette che noi non avremo gli obblighi militari che furono sin qui imposti a lei, saranno dunque le armi croate che ci avranno a proteggere, come imbelli? E cotesta promessa, e qualsivoglia altra, avrann'eglino i Croati, non dico la volontà, ma la potestà d'attenerla? Quali e quante cose hanno deliberato di chiedere? E le loro richieste mantenere, per quali vie, e sino a quanto? E se volessero meno di quel che i Dalmati vogliono? E se volessero più? La Dalmazia ha modo in presente da significare i propri desideri da sè, ha meno gravi difficoltà a consentire seco stessa, siccome quella che forma già una persona morale; può trovare in sè uomini che la guidino, e, se eccedesse, la sappiano ritenere. Confusa ad altra persona morale, nella comune dieta essa, per il minor numero dei suoi suffragi, soggiacerebbe, potrebbe essere tratta dove non vuole o non sa; in nome delle nuove franchigie annunziate, sarebbe tanto più pericolosamente serva che la servitù coprirebbesi sotto il manto di libertà; tanto più dolorosamente ligia, che il predominio prenderebbe l'aspetto di zelo fraterno. Divisi, come noi vivemmo sin qui, nè noi conosciamo le condizioni intime della Croazia, nè essa le nostre; e nel deliberare di cose importanti al mutuo destino, d'una e d'altra parte per inscienza e non per mal animo discorderemmo, spropositeremmo, ci impacceremmo e ci nuoceremmo a vicenda. Sopraffatti i Dalmati dal maggior numero delle voci nel parlamento, alla legge che avessero ricevuta e non fatta, dovrebbero non solo ubbidire, ma rivendicarne l'adempimento a ogni costo: e, se titubassero, se parte di loro (dico quelli che nella deliberazione non avevano voce nessuna) negasse dar mano a cotesta rivendicazione la qual potrebbe condurre a imprevisti cimenti, avrebbero taccia di riottosi, di sleali, d'incostanti, di fiacchi; il contrario di quello che, grazie a Dio, sono, e che sempre il mondo li tenne.

E qui, giacchè fu da parecchi pronunziato il mio nome, e recate parole mie, torcendole ad altro senso da quel che avevano nelle mie intenzioni o che potessero avere circa vent' anni sono, qui m' è forza parlare di me. E a primo tratto, con la schiettezza ch' è propria della mia gente, dirò ch' io, quanto a me, non credo che possa la Dalmazia oramai farsi coda all' Italia; perchè il nostro è tutt' altro tempo da quello della repubblica veneta, la quale, abbisognante delle coste dalmatiche, sapeva governare; e poteva ne' suoi difetti essere da que' popoli tollerata, e ne' suoi pregi amata; perchè l' Italia ha in sè troppe difficoltà e troppi pericoli senza andare a accattarli di là dall' acqua; perchè, se fu sempre difficile il reggere uomini parlanti altra lingua, ora agl' Italiani sarebbe impossibile quando volessero istituire, non dico materiale uguaglianza, ma civile equità. Gl' Italiani, per sapienti e generosi che siano, non potrebbero mai (dico gl' Italiani tutti) riguardare e trattare un povero abitante de' monti o delle isole della Dalmazia come se fosse un cittadino di Arezzo o di Chieri; e convien confessare che tra i cittadini d' Arezzo e quelli di Chieri non regna ancora la tanto rispettosa e concorde familiarità che richiedesi a far nazione di fatto. Or io credo che, uomo per uomo, un di Dalmazia valga per lo meno quant' uno di Pizzighettone o della Valle d' Aosta. Sforzandosi di trattare i Dalmati alla pari, gli Italiani si crederebbero fare atto, se non d' accorgimento politico, di virtù inusitata. Or i Dalmati, che rispettano le cose rispettabili, che ammirano le cose ammirabili, che vogliono bene a tutti, che sanno riverentemente compatire i dolori e le miserie de' grandi e de' piccoli, non intendono d'essere, per atto di misericordia degnevole, compatiti.

Dopo ciò, mi sarà lecito, io spero, soggiungere ch' io amo l' Italia, e chiedere licenza ai Croati d' amarla. L' amo perchè i miei maggiori, che pure sentivano la carità della terra natale, la amarono; l' amo perchè il padre mio ebbe madre una donna d' origine italiana; l' amo perchè Italiani e Dalmati da più secoli sono uniti per gioie e dolori non ingloriosi, partecipati fraternamente, e, meglio che i matrimonii, congiunsero i sangui loro le ben combattute battaglie,

e, più che il sangue infuso ne' figli, gli ha apparentati il sangue versato nel nome della patria e di Cristo. Amo gli Italiani, perchè dalle due lingue loro ebbi luce all' ingegno, e ineffabili consolazioni dell' anima; perchè le due lingue loro furono e devono essere, e voglio credere che sempre saranno ai Dalmati care, e gli aiuteranno a più potentemente scrivere e più sapientemente stimare la propria; gli amo perchè gli è uno de' più illustri e civili popoli della terra, e lo sconoscerne i pregi mi parrebbe barbarie; gli amo perchè sono stati e sono e saranno assai tempo ancora infelici; gli amo perchè ho, se non fatto, qualcosa patito per essi. Leggo come un giornale di Croazia, per allettare i Dalmati a sè, gli avverta che dagli Italiani niente egli avrebbero da sperare, e ne reca in esempio me con parole di commiserazione. Io vo' credere sincera cotesta pietà; ma non posso accettarla, siccome un torto fatto non tanto a me quanto alla mia nazione. Io dall' Italia non chiesi nè sperai mai nè onori nè lucri; gli onori proffertimi accettai per brev' ora, quand' erano pericoli e travagli, quand' erano dispendi e noie; appena diventassero agi e vantaggi, senza disdegno gli ricusai, ma non senza gratitudine. Ogni Dalmata vero avrebbe fatto il simile verso chi che sia, e lo farà: nè, se mai piacesse a taluno di loro stringersi con nuovi vincoli alla Croazia, le si stringerebbe, spero, per ambizione di gloria o per cupidità d' arricchire.

Quand' io con un cenno potevo nel 1848 sommovere Dalmazia tutta, e l' Italiano che comandava le armi austriache colà (ora egli è morto; però nè parlo) mi faceva reiteratamente avvisato, come parecchi sanno, di attendere quel cenno da me; non lo diedi, perchè antivedevo il vicino avvenire, come presente già; perchè il fumo e il rumore de' fugaci trionfi, comprati col dolore e col danno altrui, a me pareva e pare vergogna intolleranda; perchè del mio destino io mi tengo padrone e non dell' altrui; e se a me piace patire per causa che credo onorevole, so e voglio patire solo e intemerato. Ciascuno ha i suoi gusti e capricci; il mio è così fatto: io ho la voluttà del sacrifizio, ho l' orgoglio della povertà, l' ambizione della solitudine. Qui la Croazia non ci ha che

vedere. Ma quando, per avere io nella breve vittoria trattati, con quel rispetto che è debito sempre ai perdenti, gli austriaci che se ne andavano da Venezia, taluno prese fidanza di poter segretamente venire a non so che patti meco (non so nè credo che fossero uomini mandati a ciò dal governo austriaco); io, senza menare vanto d'incorruttibilità, tagliai corto con un semplice *no*. L'Austria sa come io penso: e, checchè creda dover operare o dire come governo, non può non sentire ch'io ubbidisco alla voce della mia coscienza. Ella da me non s'aspetta lusinghe; ma nessuno da me s'aspetti che io prorompa in parole irritanti. Qui trattasi de' Croati e de'Dalmati: altre questioni confondere a questa, sarebbe stoltezza e colpa. . . . .

Dicevo che cotesto subito rovesciare prima d'avere fondato, agli abitanti stessi di pretta stirpe illirica nuocerebbe; perchè la lingua illirica, e tutti più o meno gli idiomi slavi, siccome parlati da nazioni che non interamente hanno sin qui partecipato alle astrazioni della scienza e alle raffinatezze dell' arte europea, non sono per ancora fornite di tutto quel corredo di vocaboli e di locuzioni che richiedesi agli usi dell' incivilimento sociale, sebbene ne abbiano in sè gli elementi. Ma a tali elementi sin qui non posero cura i più tra i popoli Slavi, e accattarono vocaboli e locuzioni, chi dall' italiano, chi dal francese, e chi dal tedesco. Onde se i Dalmati si accomunassero di secco in secco ai Croati, riceverebbero di forza da quelli, per quanto concerne gli usi civili e politici, modi tedeschi di dire: il che non è necessario, nè l' Austria l' ha da' suoi sudditi mai richiesto. Ma questo sarebbe il meno; e il dover nell' illirico tradurre i documenti scritti già in italiano, il dover voltare il proprio pensiero, che ha tuttavia forma italiana, in un linguaggio non ancora pronto a tale uso, aprirebbe l' adito non solamente a goffaggini inaudite, ma a sbagli, ad ambiguità, a liti inestricabili, rovinose. Nè soli i cittadini perderebbero la bussola, non sapendo più interpretare nè leggere le carte di casa propria ove stanno deposti i titoli de' loro diritti e dell' essere loro; ma il povero popolo, anch'esso credete voi che potrebbe intendere quell' illirico ringrammatichito a va-

pore; o che gli eruditi di mestiere gli lascerebbero scrivere (quand' anco ognuno del popolo sapesse scrivere) il fatto suo con le eleganti e potenti parole che maravigliosamente egli parla? E cittadini e villici sarebbero dunque forzati di ricorrere a pochi turcimanni che avessero il privilegio del nuovo gergo, e a cui fosse dato l'arbitrio di foggiarlo con frasi tolte dall'antico slavo e da non so quali e quanti nuovi libri pedanti. Che se fra cotesti turcimanni nessuno si ritrovasse che fosse tentato a diventare un po' faccendiere; e, se non più gravemente abusare della sua ricetta segreta, usureggiarla alquanto, cotesto sarebbe miracolo che non so se l'Altissimo voglia concedere alla dalmatica docilità.

Ho detto in un mio opuscolo illirico, che i cappelli si devono rinchinare ai berretti: e qui lo ridico. Perchè non solo in Dalmazia ma in tutte le parti del mondo che si chiama civile, il cappello mi pare che si creda una troppo sublime e venerabile maestà; e coloro stessi che più si millantano adoratori del popolo, pare che spesso lo facciano così per sollazzo, ma che poco rispetto sentano della dignità di lui vera, e poca de' suoi mali pietà. Non intendevo però e non intendo, che i berretti abbiano a far balzare a terra o in acqua i cappelli; che i cappelli e i berretti dalmatici devano essere sopraffatti dai berrettoni croati; che pochi cappelli, sotto pretesto di mettere in onore i berretti, facciano sè più potenti che non sia il diadema. E questo è il pericolo che ai Dalmati sovrasta, così come ad altri popoli meno infelici e più forti: che i pochi, facendo le viste di voler rivendicare il diritto della moltitudinè, tendano a incorporarlo in sè stessi, e ne gonfino, e diano di sè spettacolo mostruoso. Io non credo disposti gli uomini probi di Croazia a voler farsi de' bisogni della plebe onoranda strumento e zimbello, e destare passioni che dormono, e spargere idee imperfette che fomentino passioni, e incitare le ire e le cupidigie degli uni contro quelli de' loro fratelli che vestono e parlano differente. Ma il terreno su cui si va, è lubrico; nè, data la spinta, sempre si può rattenere o a sua posta rivolgere il moto precipitoso.

Intanto è buono che i Dalmati sentano e facciano sentire la lor propria vita; acciocchè qualunque cosa risol-

vano, vedasi fatto da essi con coscienza di sè; acciocchè conoscano e diano a conoscere il valore di quel che concedono, e di quel che intendono ritenere o acquistare; acciocchè non paiano nè stupidamente servire agli altrui intendimenti, nè pretendere ch' altri servano ai loro. Preme dunque dar mano all'esercizio de' diritti municipali, secondochè le promesse rinnovellate consentono; senza i quali diritti, le guarentigie politiche sono illusione, insidia, corruttela. Quelle nazioni che diconsi civilissime, e che più anelano a libertà, ricercandola ne' chiacchierii delle grosse assemblee e nelle pallottole de' Parlamenti, le quali i giocolatori di mestiere maneggiano a maraviglia nel cospetto della moltitudine applaudente e pagante e con suo diletto grandissimo canzonata; coteste nazioni mi pajono simili a chi si compiacesse del comprare caro un cappello che non si sa se vada al suo capo, intanto che tutto il corpo mostra le nudità. La progenie slava ha, più ch'altra, l'istinto delle franchigie del Comune; le quali da ultimo tornano comodo ai governanti stessi, occupando gli uomini nelle cose più prossime, più importanti e più pratiche; e distogliendoli dal fare pressa nelle questioni generali, dove la indeterminatezza stessa è mantice alle presunzioni e alle passioni; risparmiando al governo centrale e tedii e sbagli e odiosità.

Io veramente crederei che non in Dalmazia soltanto, ma in altri paesi ancora dov'è maggiore il numero di quelli che sanno tenere la penna, le elezioni dovrebbersi fare non per iscritto, ma di viva voce, acciocchè l'elettore non sia come quegli animali che portano in bocca le lettere alla posta, e le recano dalla posta al padrone. Più si ascende nell'esercizio de' diritti civili, e più importa che le guarentigie non si facciano un giuoco, cioè il più grave de' pericoli, perchè al danno accompagnasi la ridicolezza, e all'illusione la depravazione.

Non è qui luogo a trattare del valore de' suffragi universali: ma non si può non notare che a' nostri tempi e' servirono a opposti fini con agevolezza stupenda. E acciocchè facciansi all'intelligenza popolare più prossime anco le cose che pajono più inaccessibili, io credo che si deva ricorrere

a uno spediente riprovato dai più di coloro che rettoricamente declamano di libertà, arcadi di nuova maniera. Dico che alle assemblee convocate per deliberare intorno ai destini della nazione o sopra le ordinarie questioni che abbracciano tutto quanto lo Stato, volere che tutto il popolo direttamente si faccia elettore, è un volere che coteste assemblee non rappresentino daddovero la coscienza del popolo, il quale, non potendo conoscere gli uomini più idonei a difendere i suoi diritti, nomina a caso, indettato, sedotto da promesse, sgomentato da minaccie, avviluppato da brogli. Io non conosco elezione legittima, onesta, seria, in casi tali, se non la indiretta: dico, che gli uomini di ciascun Comune scelgano, tra i noti a loro di persona e più amati e pregiati, quell'uno o que' più che siano poi gli elettori de' deputati all'assemblea generale. Il nostro tempo, ch'è tempo di disinganni, e perciò solo di verace progresso, metterà in chiaro questa verità, sin qui combattuta o negletta; e piaccia a Dio non la illustri con troppo dolorose e terribili esperienze.

Comunque costituita, e dovunque sia posta la dieta generale e il consiglio supremo, in uno stato di lingue diverse, sorge la grave difficoltà dell'intendersi; senza che i deputati e i consiglieri non sono nè deputati nè consiglieri, ma nemmanco uomini; e hanno verso le bestie questi tre svantaggi, che le bestie son libere dall'impaccio del parlare, che nel loro linguaggio s'intendono felicemente, e che risparmiano a sè tutte quelle zuffe le quali hanno origine dal frantendersi. A ogni modo, dovrebb'essere in sulle prime conceduto a ciascuno l'usare la lingua propria e il proprio dialetto: che così almeno, se altri non lo intende, egli sa quel che dice, e non combatte, prima che cogli altri, seco stesso e col proprio pensiero. Poi, in assemblee così fatte dovrebbersi ammettere le due lingue che sono oggidì universali, il francese e il latino. Un altro spediente, e più provvido, ci sarebbe: che ciascheduno, in vece di dire all'improvviso o di leggere, scrivesse la sua opinione; e lo scritto venisse tradotto nella lingua che fosse adottata per comune all'assemblea; e il testo e la traduzione, almeno in sunto, mandati alle stampe. Dovendosi già in tempo conoscere la questione, e solendosi a

tal fine stampare la proposta del ministro e il parere della Commissione scelta dall'assemblea a riferirne; la cosa è fattibile senza perdita alcuna di tempo, massime ne' casi ordinarii. Ciascuno avrebbe agio a pesare le proprie parole, a temperarle e dar loro la debita chiarezza, efficacia, eleganza; avrebbero gli altri agio a meditare le ragioni addotte, e ribatterle. Le adunanze sarebbero più brevi, più tranquille, più dignitose, meglio concludenti.

E qui dirò cosa da far gridare i liberali accademici; ma appunto per questo la dico. E domando in prima se le adunanze de' deputati vogliansi pubbliche per altro fine che per accertarsi del partito ch' e' tengono, e acciocchè del modo come essi lo sanno sostenère tutta la nazione approfitti a civilmente educarsi. Or questi due beni conseguonsi col poter mettere in luce tutte, se bisogna, le loro parole; coll' aprire agli stenografi de' giornali e a pochi altri le porte, pur tenendole chiuse alla folla. Avrebbe allora l' oratore dinanzi a sè non già una turba d' oziosi o di parteggianti che male intendono e sovente mal odono; ma la nazione: a lei rivolgerebbe pacato e affettuoso il suo dire, lei invocherebbe sola giudice degna, senz' accattare gli applausi delle gallerie nè gli schiamazzi temere. La vanità solleticata, l' orgoglio irritato da quella udienza troppa insieme e troppo poca, non farebbero al parlante dimenticare l' assunto, nè quel che è debito all' altrui e al suo proprio decoro. Stampate, come dicevo, da ciascuno le ragioni del voto, la deliberazione farebbesi ponderata insieme e spedita; alle nuove cose da aggiungere in conferma o in risposta potrebbe assegnarsi il termine di pochi minuti. In pochi minuti, chi sa, dice molto: e i più lunghi assai volte sono i più corti di mente, o trattano come tali i colleghi loro. Nè temasi che l' eloquenza civile così venga a perdere trionfi o modelli. Della eloquenza vera in questo povero mondo ce n' è ancora meno che della poesia vera: nè pare che in quarant' anni e più d' esercizio certi parlamenti abbiano aggiunto all' arte oratoria splendori abbaglianti. Ma prima che all' arte oratoria, conviene avere rispetto al senso comune, e alla grammatica, e alla civile e morale probità. Le quali cose non pare

che gran fatto guadagnino dalle dicerie estemporanee, dai rimbecchi e dai parapiglia, e da quelle barzellette le quali un ministro accorto o un suo scudiero o valletto avventa com'ultimo dardo, e vince con una risata i suffragi. Chi poi sul serio ama la libertà, avrebbe qui una guarentigia che a molte delle adunanze pubbliche manca; dico, il dover dare ciascuno il voto palesemente. Più non potrebbe accadere quello che accadde; che nei vari squittinii variasse il numero de'voti affermanti o neganti; che un deputato, dopo sciorinata la sua orazione, sul punto del dare il voto, svignasse. In un parlamento di questo pianeta (non dico quale, e non monta: il pianeta è sì piccolo!), avvenne che un Deputato, dopo promesso al ministro il suo favore insolito, per non mancare alla parte, s'alzasse a dire contro; e, appressandosi il ministro per rammentargli l'obbligo suo, quegli: « Il voto è per voi; ma lasciatemi dire. » . . . .
. . . .

VIA FACTI.

La Croazia e la Fraternità.

DI NUOVO A' DALMATI.

. . . .

Egli è un fatto che da quegli stessi paesi che pendono ancora incerti, non furono mandati nè interpreti nè lettere d'assenso all'adunanza croata: il quale ritegno sarebbe ingiuria imputarlo a paura di pericoli non solamente fantastici ma impossibili; ond'è da attribuirsi a pudore, a coscienza, a cautela di chi attende ragioni le quali vincano i proprii e i comuni sospetti. E certamente se Ragusa, se Cattaro, sentissero sè croate, al primo cenno avrebbero allargate le braccia correndo a Zagabria, e gridando: Mescoliamoci. Egli è un fatto che, per l'assenza degli invitati, *la conferenza* così

detta *banale* (malaugurato suono ad orecchi europei) credette dovere interrompere le sue faccende, e ricorrere senz' altro a Vienna. Ma prima volle fare una cosa. Senza attendere nè la risposta di Vienna, nè quella dei Dalmati dubitanti, nè l' esito delle sue nuove istanze meno imperiose ai Dalmati dissenzienti; con un atto inaudito nella storia *banale* e nella storia non *banale*, se li incorporò addirittura *via facti*.

Via facti! Negli umili studi ch' io feci in Dalmazia sul latino, non mi rammento d' aver riscontrata cotesta eleganza nè in Fedro nè in Plauto servo. *Via facti!* ma *fatto*, nel linguaggio dei popoli civili, contrapponesi spesso a *diritto:* e i Latini, talvolta anco a *via* davano senso diverso. *Legatos eadem via agressos.* — *Qui aliter jus civile tradunt, non tam justitiæ quam litigandi tradunt vias.* E, senza ricorrere a Sallustio nè a Cicerone, *vie di fatto* suona non so che troppo manesco, e rasenta talora il misfatto. Sin qui le provincie e i regni acquistavansi o per negoziati o per matrimonii o per suffragi popolari o per armi; la Croazia *banale* (così la chiamo, perchè non intendo apporre all' intera nazione cotesto decreto) ha trovato una nuova via di conquista: *via facti. Via facti!* I principi più assoluti e più risoluti interrogano o fanno le viste d' interrogare il volere de' popoli che ancora non hanno; e i tiranni esercitavano al tempo vecchio le *vie di fatto*, ma queste parole non scrivevano nelle leggi. La Croazia *banale*, dopo ricevuto il niego del suo desiderio, lo afferra come un assenso, e conclude: Appunto perchè non volete, ell' è cosa fatta. Gli è certamente uno sfogo d' amore impaziente; e la proverbiata furia francese, al paragone dell' impeto croato, è lentezza senile. Ma il matrimonio non ha a essere un ratto, nè l' amplesso strozzare.

Certamente all' affetto, comechessia dimostrato, devesi gratitudine; nè i Dalmati sono anime da negarla: ma convien confessare che c' è delle significazioni d' affetto singolari. Dirò, per modo d' esempio, che quel ch' ora minacciasi al nome della Dalmazia, era, senza ch' io mel sapessi, accaduto al mio nome proprio. Poco tempo è che da un dotto professore russo io ho risaputo, come qualmente nelle

sue parti, per via dei giornali slavi io sia noto non già col nome che porto e che portavano i miei maggiori, ma con quello di Tómmasic. Quel che ci abbia da tale metamorfosi a guadagnare la gloria degli Slavi, fossi anco il più orgoglioso e vano degli uomini, non vedrei. Fosse pure il nome de' maggiori miei, quanto si voglia, strano, e anche barbarico, io non saprei vergognarmene, nè degnerei di cambiarlo con qual nome più illustre risuoni la storia, e più armonioso. E a chi me lo rinfacciasse, appunto per questo che me lo rinfaccia, avrei ragione di rispondere con quel Greco: La tua nobiltà in te finisce; la mia comincia da me. E similmente a un gentiluomo veneto, che, in certo frangente contraddicendomi, opponeva la sua veneziana alla mia dalmatica origine, provocato risposi: « Venezia, che i gentiluomini » suoi non volevano nel 97 difendere, i Dalmati vollero. »

Nè per la Dalmazia soltanto io respingo somiglianti raffacci, ma per la Croazia stessa, la quale io credo meritevole e capace di emendare co' fatti l' opinione che tra molti corre di lei; e so bene che i proverbiali giudizii di fede punica e fede greca, e le tacce date ai Francesi di leggieri e cortigiani, agli Inglesi di perfidi, agli Italiani di tutta sorte miserie dell' anima, i dispregi con che i Piemontesi già parlavano de' Lombardi (in questo nome confondendo gl' Italiani tutti, e dall' Italia distinguendo sè stessi), sono pedanterie, se non altro, da smettere. Ma appunto per questo soggiungo che ciascheduno deve rimanere quel ch' è; nè volere, per maschera di nomi mutati, ingrandire e abbellire. Per quanto i Croati facciano, la Dalmazia riterrà sempre il suo nome e l' indole propria. Che se quell' imperatore romano, non interdicendo a sè la signoria d' ogni cosa, confessava di non l' avere sopra le lettere dell' alfabeto; non c' è potenza *banale* che sopra i nomi storici punto ne possa.

In modo migliore devono i popoli slavi divisi esercitare l' affetto reciproco, o piuttosto educarvisi; che è scuola lunga. Non solamente i Dalmati non si sentono nè si sentirono mai Croati, ma i Croati stessi non han dato segno di sentirsi Dalmati se non adesso che trattasi d' un loro politico intendimento. Io non vo' credere che l' occasione dell' utilità ecciti

in essi il sentimento della fraternità; in quelli che non si dànno per parenti se non quando si sperano eredi: anzi io vo' figurarmi che di cotesto scherzo che fa l'amore dell'utile nell'anima umana, i Croati stessi nella loro ingenuità non abbiano coscienza; e non pretendano affratellarsi per altro che per volerci del loro consorzio beneficare. Ma lo pretendono. E cotesto, per generose che siano le intenzioni del benefattore e dell'amante, non sempre garba ai beneficati e agli amati. Perchè, prima condizione dell'amore vero è il non umiliare. Or, quand'esso fa lecite a sè le *vie di fatto*, non resta più come potere distinguere tra fratelli e nemici. Messer Lupo diceva all'Agnello: Se l'offensore non sei tu, fu tuo padre. Non si pensò mai di dirgli: Tu sei mio fratello. Il Leone facendo le parti: Questa per me, *nominor quia leo;* e, così ragionando, si può divenire a *vie di fatto*, purchè se n'abbia la forza. Ma forza vuol essere propria: nè il Leone, per avere le parti a sua voglia, invocava l'altrui potestà. Forza vuol essere schietta, e sgombra dalla rettorica dell'amore. O s'egli ha a essere amore, smettansi le minaccie. Or io sento, tra le citazioni storiche e le carezze, mugolar la minaccia. Da tali vie non s'acquistano, ma perderebbersi, i diritti, per quanto mai fossero sacrosanti.

Ma quali diritti hann'eglino sulla Dalmazia i Croati? Ci fu chi ha parlato di *proprietà del territorio;* con che verrebbesi a dire che ogni Croato in Dalmazia ha potestà più che regia e che imperiale. E per titolo di cotesta proprietà citaronsi parole di Costantino Porfirogenito, il quale non si sognava di dovere, tanti secoli dopo, esser chiamato come *augusto testimone* nello strano processo; e, se potesse parlare, disdirebbe alla propria parola la potestà di mutare i nomi e le nature de' popoli. Di cotesta ragione, la contesa diventa di critica storica; e toccherebbe alla Croazia accademica, non alla banale, trattarla dinanzi a un'assemblea d'eruditi. Ma nè i gabinetti nè i popoli intendono di rimettere negli archeologi l'arbitrio delle volontà e sorti loro.

Senonchè una questione di vita presente non è da ridurre a una esplorazione d'ossa fossili; nè i Croati assennati

consentiranno che la storia loro s' appareggi alla storia de' megalosauri e de' mastodonti.

Guai se una notizia pescata nelle cronache del medio evo, se un nome d'equivoca significazione, foss' anco vivo nelle tradizioni de' popoli, si facesse titolo ai rimpasti politici, e valesse a decidere il destino d'anime a milioni! I discendenti de' Galli, degli Iberi, de' Greci, de' Goti, e chi sa di quante altre schiatte, s' avventerebbero sull' Italia; e, per riaverne un brano, dovrebbero sbranarsi tra sè: ai discendenti de' Romani toccherebbe la Rumenia e la Romelia. Perchè S. Marino, dalmata, primo abitò le solitudini del Titano, la repubblica di S. Marino diverrà forse un' appendice al regno croato? Perchè Sisto quinto, provato ormai di dalmatica origine, ai Dalmati canonici di S. Girolamo in Roma aperse un ricetto, quella istituzione diventerà forse cosa croata? Perchè il Lorgna, dalmata, fondò la illustre Società dei Quaranta, sarà forse accademia croata la Società dei Quaranta?

Nè solamente per tradizione continua e per tranquilla possessione, almeno dagli Avari in poi (che sarebbe pure una delle più antiche possessioni del mondo cognito), i Dalmati sono Dalmati; ma perchè, durante i lunghi secoli che li tennero dalla Croazia divisi, più che l'Oceano non divida Inghilterra da America, essi col proprio sudore inaffiarono, col sangue proprio difesero e rivendicarono, il terreno da sè posseduto. Combattevano per la croce e per S. Marco, combattevano per le proprie case e famiglie, martiri e cittadini. In Dalmazia furono le ultime vittorie dei Veneti; l'ultima linea di confine che più s' innoltrava nella terra tenuta dagl' infedeli, i Dalmati l' hanno segnata col sangue. Questa è proprietà; qui (con pace del Porfirogenito) non ci hanno parte Croati.

Ho accennata la divisione lunghissima che l' una gente all' altra fece straniera, non per incolpare veruno, ma per rivolgere i comuni pensieri ad un fatto, che conclusioni *banali* non sono potenti a abolire. Le consuetudini e tradizioni diverse, tra la parte civile del popolo dalmatico e quella del croato apersero, se non un abisso, fosse profonde, nelle

quali, finchè non siano costrutti solidi ponti, i corrivi all'abbracciamento risicano di cadere. Nè dissimuliamo che anch'essa la natura li parte; giacchè il clima austero di Croazia non può non educare altre tempre che il mite e sereno dalmatico, dove il cielo pare che coi sorrisi e i colori gai d'una quasi perpetua primavera voglia consolare le aridità della terra vedova isterilita.

E primavera spira negli animi e negl'ingegni; e, porgentesi dall'un lato all'Italia, alla Grecia dall'altro, pare che la Dalmazia desideri con amore non vano accogliere in sè l'ellenica arguzia e finezza, la fermezza e l'affetto latino.

Che il Dalmata dunque sia scrittore e sia artista un po' più del Croato, non è nè maraviglia nè vanto. La città di Sebenico, che alla pittura ha dato lo Schiavone, all'arte del bulino il Rota, ha nel suo duomo, edificato in buona parte da uomini dalmati, che lavorarono anche in Italia, un monumento che sarebbe in qualunque siasi più ornata città visitato com'opera singolare. Cantaronsi da labbra italiane le musiche di Giovanni Salghetti di Zara; in Sebenico sentivo io adolescente recitare da dilettanti cose del Molière e dell'Alfieri non mai rappresentate in Italia; e questo per opera principalmente d'Antonio Marinovic, dal quale avevo io libri e notizie letterarie recenti d'Italia e di Germania e di Francia. Francesco Salghetti sarebbe de' più lodati pittori d'Italia, se gli affetti domestici non lo inducevano a lasciare il pennello per il lambicco, e, invece di mescer colori, mescere all'Italia e a tutte e cinque le parti del mondo il suo rosolio maraschino, in tutte bevuto o falsificato. Egli, il Salghetti, essendo in Firenze quando fu scoperto il ritratto giovanile di Dante, a me dimorante in Sebenico ne fece apparire, disegnatore sicuro, i lineamenti in lettera che conservo; e io fui il primo che fuor di Firenze l'avessi, quale Giotto lo fece: e a Dalmazia di Toscana (di dove in altri tempi approdarono fuorusciti, e accasaronvisi, gli Alberti tra gli altri, famiglia ancor viva nel conte Giovanni, mio condiscepolo, egregio cittadino) l'arte e l'amicizia, precorritrice all'industria meccanica, creava un telegrafo elettrico, degno di Dante.

Un Croato erudito raccolse nel suo dizionario degli artisti slavi i nomi de' Dalmati, che certamente avanzano e in numero e in fama. E chi numerasse tutte le opere dell'ingegno da' Dalmati composte, e le comparasse con quelle che da' Croati; per devoto a Croazia che fosse, s'accorgerebbe che Dalmazia non merita d'esserle sacrificata. I Dalmati non pretendono soverchiare, ma non intendono d'essere soverchiati; sentono di non poter gran cose insegnare a' Croati, ma quello che essi da' Croati possono apprendere, chiedono di poterlo imparare così civilmente distinti come ora sono. Docilità letteraria i Dalmati promettono quanta mai se ne vuole; e concordia morale e civile non solo promettono ma faranno. Purchè distinti per ora.

Di qui segue che l'italiano non può dalla vita civile in Dalmazia essere per ora sbandito; che per ciò stesso la Dalmazia deve per ora dalla Croazia rimanere nel suo governo distinta. E quand'anco la lingua italiana fosse dagli usi civili sbandita, bisognerebbe pur tuttavia studiarla, come quella ch'è parlata dai più autorevoli del paese, e sarebbe a dispetto de' decreti parlata per molte generazioni; come quella ch'è vincolo d'utili corrispondenze con un popolo vicino che non si può distruggere nè scansare; corrispondenze, se non letterarie, commerciali. A chi dunque importa poco dell'onore e dell'ingegno e dell'arte, forza è ch'abbia qualche riguardo all'italiano in grazia dell'utile, della borsa, del ventre.

Ho detto che la lingua italiana, anche espulsa per legge, rimarrebbe per molte generazioni nelle case e nelle anime. E coloro stessi che la vorrebbero espulsa, si troverebbero forzati a usarne, e vergognando e fremendo coglierebbero sè stessi in fallo. Quel ch'è radicato da secoli, per forza di secoli appena si schianta. Or l'italiano in Dalmazia, comechè semplice dialetto, comechè non potutosi svolgere col progresso de' tempi, per questa stessa povertà, ha conservata, come i poveri sogliono, la sua purità. Molte volte m'avvenne nella beata dovizia delle toscane eleganze, rincontrare le voci e i modi del veneto, quale in Dalmazia si parla; molte volte m'avvenne, nel dubbio se tale o tal

modo sentito o letto in Italia fosse italiano pretto o se gallicismo, ricorrere con la memoria alla favella ch'io parlai giovanetto. Perchè là non entrarono i gallicismi de' quali non dico Torino e Milano, ma la stessa Firenze è oggigiorno contaminata. E quel poco ch'io so d'italiano, non so se mi dia autorità, ma mi dà coscienza di certamente affermare che le parole di ringraziamento inviate dalla terricciuola di Stretto, e dallo scoglio di Zlàrin al conte Borelli il quale non ci vuole Croati, sono scritte in italiano migliore di quel che adopera, e parlando e scrivendo, il conte Cavour. Veramente il nome stesso del già successore ai Cavalieri Templari nel feudo di Vrana suona più italiano che il nome del gentiluomo di Chieri, oppugnatore inavveduto e invalido d'Ordini religiosi, e propagatore di cavalieri pedestri senza numero e senza nome. . . . .

. . . .

I Dalmati chiedono questo soltanto, che non siano trattati da meno, non dico d'un regno (tale è il titolo che la storia e il jus pubblico diede a loro), ma da meno dell'infima fra le provincie, senza governo, senza nome, e, peggio che senza nome, con un nome mutato; come si fa ai condannati dal giudice per misfatti. Senonchè i condannati mutano nome in un numero; ed è meno umiliante perdere le memorie proprie, che vedersele con altre memorie barattare.

Dire che non il popolo croato tutto quanto è che vuole per sè la Dalmazia, dire che gran parte di lui non la conosce nemmeno; non è affermare cosa calunniosa o incredibile. I soldati croati, venendo di quartiere in Dalmazia, così come andavano in altre parti dell' impero, non pare che si sentissero più fratelli che altrove; erano trattati e trattavano come stranieri. Io non dico che fosse bene; ma era. Il nutrirsi che quella povera ma buona gente fa, o credesi che faccia, di patate; in Dalmazia, ch'è pur paese non ricco, era proverbio di celia non maligna. Chiedendo dunque la *proprietà* del regno dalmatico in nome del popolo croato, il *seggio banale* non dice cosa conforme nè alla storia de' morti nè alla storia de' vivi. Aggiungo che esso seggio non sa bene quel che si voglia; perchè cerca un impiccio e un peri-

colo: pericolo all'onor suo, non foss'altro; e non è poca cosa. La faccenda delle annessioni sembra a certuni cosa liscia così com'è lubrica, un'agevolezza e una beatitudine. Pajono di questa opinione anco i Croati *banali*. Ma quand'essi pur sappiano chiaramente quel che si vogliono; i Dalmati non lo sanno, e pregano di saperlo. Veramente, innanzi di prendere a governare noi, potrebbero i Croati far prova del come sappiano, nelle nuove condizioni che Austria promette, governare sè stessi. E giacchè coteste condizioni non sono ancora bene bene fermate, converrebbe aspettare almeno finchè si conoscano. Ma la precipitosa voglia del confondersi a noi, se dimostra la tenerezza e la modestia de' Croati, non prova per vero ch' e' sappiano porre freno alla vivacità dei proprii desiderii; il che, in fatto di continenza e di sapienza civile, non è augurio lieto. Cotesta vivacità è subitanea tanto, che non lasciò loro il tempo di dirci neanco le felicità che dalla unione ci son preparate. Il diploma imperiale del dì venti d'ottobre c'insegna pure, che ai sudditi stessi, nonchè a' fratelli, è lecito qualcosa sapere, di qualcosa interrogare, di qualcosa significare la propria volontà. Noi da' Croati chiediamo ancora meno di quello che l'imperatore d'Austria concede; lo chiediamo in nome di que' tre fratelli e di quelle due sorelle che liberarono la Dalmazia dagli Avari, e, come i figli di Noè, la popolarono con la loro fecondità. Questo solo chiediamo, che i Croati ci dicano come concepiscono l'avvenire. Di questo almeno ci parlino; perchè tristo auspizio al Parlamento futuro del regno unito sarebbe il non parlare nulla di nulla.

Come concepite voi l'avvenire, Croati? Intanto che voi richiedete la Dalmazia a uso vostro, Ungheria richiede voi altri a suo uso. Voi ve ne dite prosciolti; ma dov'è il documento? L'essere vostro rispetto al regno ungherese è un dubbio tuttavia; e il dubbio potrebbe farsi questione, la questione lite, la lite guerra. Non rimanendo che il dubbio, la Dalmazia in quel mentre si troverebbe implicata in tre nodi; dipenderebbe dalla Croazia, dipenderebbe dall'Ungheria, dipenderebbe dall'Austria; esempio d'imbrogli nuovo nella storia di questo mondo misero, imbrogliata tanto. Or tra

Austria e Ungheria, tra Ungheria e Croazia non pare che regni ancora la desiderata armonia; tra Croazia e Austria, quale accordo passi non so, cioè non devo sapere, e non vo' scoprire gli altari. Ma certo è che consentire a tre o a due volontà discordanti, i Dalmati non potrebbero, per docili e prudenti che fossero: da taluno dei tre sarebbe pur forza dissentire; e dissentimento politico ognun sa che cosa significhi e porti seco. Or la Dalmazia non intende nè servire alle altrui passioni, nè farsi schiava o ribelle per altrui conto.

Dalle cose che abbiam dette e diremo, apparrà chiaro, che utilità non ne segue neanco a' Croati; ma, quand'anco ciò fosse, a noi parrebbe d'ingiustamente offenderli sospettando ch'e'vogliano i proprii vantaggi comprare co' danni nostri. L'eredità proffertaci dal testamento dei tre fratelli e delle due sorelle suddette, sia lecito dunque accettarla con benefizio d'inventario, secondo che vuole ogni legge. E, senza conti troppo lunghi e minuti, trovasi a primo tratto che il mettere insieme povertà con povertà, necessità di colture e d'industrie con altrettanta e maggiore necessità, non potrebbe generare abbondanza. Quel tanto d'industria e di commercio che nella Dalmazia a qualche modo viveva sin qui, o rimarrebbe soffocato, o languirebbe per scoramento e disgusto, o migrerebbe ad altri paesi; siccome accadde già, in condizioni men dure di quelle che ci vengono minacciate. Ognuno sa che parecchi de' più forti negozianti di Cattaro e d'altri luoghi trapiantarono le case loro in Trieste, scelsero a porto de' legni loro Trieste. E peggio sarebbe se gli uomini italiani e il commercio italiano fossero sgomentati dalla Croazia scendente d'un salto infino alle coste adriatiche, per gettare nel mare la lingua ch'è ponte tra le spiaggie dalmatiche e le italiane, gettarla quasi avanzo di naufraghi abbominati.

Aggiungasi che la natura del suolo dalmatico, e le consuetudini degli abitanti, originate in gran parte dal suolo appunto e dal clima, richiedono alla Dalmazia provvedimenti distinti tanto, che fare de'due paesi un solo governo sarebbe un moltiplicare gl'impacci e i dispendii; giacchè la necessità delle cose porterebbe ben presto che il governo, in ap-

parenza unico, si spartisse nel fatto in due; e, come il mostro dell' Inferno poetico, non sarebbero nè *due* nè *uno*. L' ulivo mal cresce sotto l' ombra del sorbo, anch' esso aduggiato da altre ombre. La mesta uniformità della regione croata ben poco s' assomiglia alla gaja e quasi bizzarra varietà ch' entro ai brevi confini della Dalmazia si dà a riconoscere forse più che in questa Italia, la quale con tanta bellezza e con tanto pericolo è differente in sè da sè stessa: varietà che apparisce nelle arie de' volti, ne' suoni delle favelle, nelle foggie degli abiti, nella originalità degli umori.

. . . .

La Dalmazia è leale. Io sentivo un giorno un povero villico, accorato di non so quale ingiustizia, andarsene solo a gran passi ansiamente per la via, ad alta voce esclamando: Oh se Cesare lo sapesse! (così chiamano nella lingua loro l' imperatore, con Dante e col Guicciardini). E non sapeva di ridire il motto proverbiale della francese arguzia e lealtà: *Si le roi le savait!* Ma la dalmatica non è lealtà senza avvedimento nè senza generosità. Posso recarne un esempio memorando di cui la mia puerizia fu impressa. I Francesi, declinando già il grande impero all' occaso, si trovavano attorniati da una cospirazione di gente animosa, e venuta già a vie di fatto; onde, temendo, come chi ha già perduta la sicurezza di sè, e perciò stesso volendo incutere terrore, apersero un giudizio militare; e le udienze tenevansi nella notte per più sgomento, e il giuramento era di forma insolita da far rabbrividire uomini semplici e pii (giuro per l' eterno riposo dell' anima mia). Notisi che i Francesi avevano in Sebenico partigiani ed amici, non tanto per le utilità che al paese venivano da quell' onda d' armati incessante che portava oro e oro lasciava, quanto per la briosa affabilità della gente, per la vivezza dell' ardor militare, per le strade aperte, le scuole promosse, le leggi di sociale uguaglianza attuate. E nondimeno di que' tanti testimoni così messi a morale tortura, nessuno della città mia natale lasciò sfuggirsi cenno che agli accusati nuocesse. E la conoscenza ch' io ho di quelle nature e la coscienza mia propria, mi fa credere che quegli uomini, usando a luogo il silenzio, a luogo parole di cauta veracità,

sapessero insieme francarsi e dallo spergiuro e dalla denunzia omicida. . . . .
. . . .

LA PARTE PRATICA DELLA QUESTIONE.

SULLO STESSO ARGOMENTO.

I.

. . . .

Io non dirò che vendite o baratti o cessioni o regali che si voglian chiamare, assai più recenti che quella di re Ladislao, fanno parte del diritto europeo, come suole intitolarsi da molti: non dirò che le variazioni seguite nel tempo che i Dalmati soggiacquero alla repubblica veneta, pianta da loro stupidamente, intanto che le nazioni sorelle gioivano sorrise dalla libertà e dalla gloria, le variazioni altrove seguite in questo momento di secoli che è meno spazio d'uno sbadiglio ai secoli eterni, non furono alla Dalmazia nè consentite nè cognite. Dico che quello Statuto, ungarico o croato che chiamisi, non può ai Croati stessi parere tanto perfettamente accomodato alla natura de' tempi, che non vi si faccia desiderabile alcuna mutazione. Risponderanno: Le mutazioni, ce le faremo d'amore e d'accordo, Croati e Dalmati uniti, arbitri legislatori. Io voglio bene che questa leggipotenza ci sia conceduta dalla misericordia di Dio: ma se, nel deliberare de' mutamenti da farsi, i Dalmati non s'accordassero per l'appunto a' Croati? Al maggior numero de' suffragi croati sarebbe necessità sottostare; i Dalmati, in apparenza legislatori, riceverebbero in perpetuo la legge. Non è già ch'io intenda arrogare ai Dalmati la prerogativa della sapienza legislatrice, nè che io mi dolga di cotesta eterna soggezione coperta dai sembianti del potere supremo; la quale a taluni risica di parere tanto più umiliante, e quasi una beffa. Non solamente

io non ho ambizioni per me, ma non ho illusioni per questa povera umanità, schiava spesso più delle speranze che delle paure. Questo dico soltanto, che i Dalmati, aggregandosi a' Croati, s' obbligherebbero a uno statuto che non conoscono; e che farebbero un contratto di sorte, una specie di scommessa sulla testa de' proprii figliuoli e nepoti. Dico che sarebbe un contratto aleatorio, quand' anco eglino conoscessero le persone morali con le quali contraggono; e non le conoscono in verità.

Ma quand' anco non dovesse nel diritto cadere differenza nessuna, cadrebbe nei fatti. E cade già. Se le condizioni novelle, ignote a tutti (e perfino ai Croati, che molto più di noi sanno), se le condizioni novelle pattuite tra Austria e Ungheria non fossero le medesime che tra Austria e Croazia; cotesta storica ambiguità del regno dalmatico-ungarico, dove andrà ella a parare? a che ci trarrà? staremo noi con Ungheria o con Croazia? Dall' una parte ci tira il nome, dall' altra la cosa. Se Ungheria e Croazia non hanno dieta comune, in qual dieta dovranno i Dalmati trovare seggio? Per destri cavalieri ch' e' siano, e' non possono tenere il piede in due staffe. Anzi in tre: perchè potrebb' essere che Austria non avesse in tutto in tutto le medesime idee che Croazia e Ungheria. Io non suppongo (badate!) il caso che i Dalmati pretendessero di pensare anch' essi da sè. Non è lecito ai deboli avere idee.

Il fatto sta che sin d' ora le idee de' Croati non sono appuntino quelle degli Ungheresi. Nella congregazione generale tenuta a' di 13 di febbraio in un Comitato, presidente il conte supremo, l' E. del vescovo Strossmayer (in Croazia i vescovi sono anche conti supremi), fu con voti unanimi deliberato che l' imperatore d' Austria pregassesi di reintegrare la corona croata, cioè d' incorporare al regno croato non la Dalmazia solamente e le isole del Quarnero, ma l' Istria infino all' Arsa, e qualch' altra giunterella di più. Con la quale preghiera monsignore Strossmayer si mette in briga, non dico col desiderio di molti Istriani, che non si sentono Croati, ma anco con la Confederazione germanica, della quale taluni paiono volere infino all' Istria dilatare le fimbrie. Vero

è che il vescovo è nelle sue voglie più temperato che quel gazzettiere polacco, il quale mette in Croazia fin Trieste. Badate che io qui non parteggio nè per la Confederazione germanica nè per quegli Istriani ai quali la coscienza non dice quello che ad alcuni Croati certe antichità storiche dicono. Io lascio a suo luogo la coscienza di ciascuno e le antichità. Dico solo che la preghiera de' Croati è ampia assai. Ampia altresì è la richiesta che a' dì 14 di febbraio la Congregazione del Comitato generosamente faceva, cioè che l'imperatore *a tutti gli Stati ereditarii* largisse statuti. Questo l'imperatore ha promesso: ma di che sorte statuti siano tutti per essere, non si sa. E se a lui piace concedere alla Croazia stessa uno statuto diverso dal vecchio ungarico, fosse anco più largo, vorrann' eglino al vecchio i Croati attenersi? A ogni modo, i Dalmati, che non sanno i concetti de' Croati su questo particolare, nè il come e' potrebbero mantenerli; anco per questa ragione, affiggendosi a loro adesso, farebbero un contratto di sorte.

E notisi che dentro nella Croazia stessa non è uguale ogni cosa. I così detti Confini Militari hanno una vita da sè: non so se quella possa chiamarsi costituzione; ma è certamente un patto sociale diverso. I Croati chiedono che alla dieta futura anco i detti Confini mandino deputati. Io non cerco come civilmente si possano in un Consiglio medesimo appareggiare condizioni politiche fra sè pugnanti; come ragionevolmente si possa aspettare che quegli uomini semplici, assoldati dal ventre materno, addetti al fucile come altri alla gleba, acquistino a un tratto la cognizione di cose delle quali ignorano fino il nome, e vengano a seriamente sedere in serio consesso di liberi. Anzi lodo la pia intenzione dei loro fratelli in dolore; e amo credere che nessuno vorrebbe di quell' ignoranza rispettabile fare abuso per gettare, quasi massa di ferro, nella bilancia della libertà un peso di suffragii prevalente. Ma avverto che i Confini Militari fanno una persona morale da sè, la quale accresce il numero delle differenze, già assai molte e gravi.

Il comitato di Zagabria chiedeva al Bano dianzi, che alla città di Fiume fosse levata di sul capo la spada sospesa

della legge marziale; ma il Bano rispondeva: Non posso. Andrò a Vienna a chiederlo. — I Dalmati, prima di riconoscere il Bano per difensore, chiedono ch' egli possa qualcosa di più. La via di Vienna, già da gran tempo la conoscono anch' essi.

Or che dunque sarà se i Croati, e chi fa con essi, non vanno d' accordo tra sè? Già ne abbiamo dei saggi. In Zagabria la questione dell' isola di Mur, che vorrebbesi tolta a Ungheria, e attaccata a Croazia, si rassegnano che sia differita, e che la risolva la Dieta. Il conte supremo in quel di Fiume è più impaziente d' indugii, e propone che l' isola sia, se bisogna, staccata da Ungheria colla forza. Il tempo si rabbrusca; e ognuno intende che strappare un' isola non si può senza politici terremoti. Così nella natura corporea fa Dio benedetto, che è onnipotente. La città stessa di Fiume risica di essere il pomo tra le due Dee. D' altra parte, caldi messaggi vengono da Petervaradino, e chiamano i Dalmati a un' altra Dieta. Io non ci vo, nè so che alcuno de' conoscenti miei voglia andarci: ma dico i fatti, numero le differenze. Il Voivodato di Serbia, per concessione novella, si trova riattaccato a Ungheria: monsignore Rajacic ne pareva scontento. E quantunque le cose del 48 siano, a detta di taluno, più antiche che quelle di re Ladislao, nondimeno se altri risale agli Avari per titolo di possessione croata, anzi di *jus postliminii*[1] in Dalmazia (io non invento la parola, che un Croato degna prendere in prestito alla spregiata schiatta latina); a me sarà lecito usare la facoltà della memoria, facoltà, siccome Temistocle ben diceva, importuna, e rammentare che la questione serbica in quell' anno fu guerra d' atrocità; e che se gli uni ad insulto facevano luogo d' immondizie le chiese de' Serbi e gli altari, gli altri in vendetta, quando ghermissero un Ungherese, trinciavano (questa orribilità m' è attestata da un avvocato croato, milite volontario nell' impresa), trinciavano con la coltella il tabacco sulla fronte del vivo.

[1] *Qui servus a nobis in hostium potestatem pervenit, postea ad nos, redit in ejus potestatem, cujus antea fuit, jure postliminii. Equi et muli et navis eadem ratio est.* Gallus Ælius apud Festum.

Io non intendo commettere a zuffa Santo Stefano con San Marco, entrambi li onoro: e direi che il martirio, segnatamente quand'abbia il merito della originalità e del primato, è un Vangelo scritto col sangue: e mi rincresce che certi pochi Dalmati, per tenerezza ai Croati eccedente, vogliano marchiare chi non la pensa in tutto con loro del nome di ligio, anzi di venduto, all' Italia; all' Italia che non ha di bisogno di comprarsi gl' impacci a contanti. Denunziare in combutta migliaia di persone alla volta, mi pare per vero una strana maniera di mostrarsi al mondo civile uomini liberali. E le denunzie non sono argomenti; nè per la via dell' odio s' insinua l' amore. Qui dunque dell' Italia non si tratta: trattasi di sapere se, mentre i Croati allegano sulla Dalmazia un diritto tra genealogico e di conquista, gli Ungheresi, un diritto diplomatico e titolare, possano i Dalmati figurarsi di sciogliere la questione entrando essi stessi parte litigante, sottomettendosi cioè alle spese dell'aspro processo, spese d' oro e di sangue.

Se, per cagione del seguitare le parti vostre, o Croati, la Dalmazia fosse minacciata di danni e di offese, voi non siete tanto ricchi da risarcire i suoi danni; e taluno di voi potrebbe rispondere che il fratello deve patire per il fratello, e che il sopportare senza querele è magnanima cosa. Nè potreste forse col vostro valore respingere in tempo, o col vostro senno antivenire o scansare, le offese sopra di lei provocate, perchè troppo occupati sì dai pericoli vostri stessi, sì dallo zelo del dimostrarvi all' Austria fedeli secondo il solito, e grati. La Dalmazia pertanto, debole e sola, più sola appunto per la smania d'essere troppo accompagnata, trovandosi in mezzo alla contesa di due, e forse più, litiganti, non ci goderebbe. Il senso di quella disgraziata locuzione latina (è destino che quanto viene da quel paese diventi un impiccio) *partes adnexae*, non è definito: e chi può dire che il nodo abbiasi delicatamente a sciogliere per via di negoziati o di Parlamenti o di decreti, o se a recidere con la spada? Intanto, noi che intendiamo il valore delle due voci ciascuna da sè, dico *annettere* e *parte;* quando trattasi d' Ungheria e di Croazia, non troviamo ancora chi sappia interpretarcele;

non sappiamo come disegnerà al regno ungarico i limiti chi rifà la carta d'Europa; e se il limite sarà distinto con linea verde o vermiglia. Il caso della Dalmazia è più grave che quel della terra di Zumesco nell'Istria, della qual terra una metà cadeva nel confine slavo, cioè nel germanico, e l'altra nel veneto, cioè nel francese, e la chiesa della pieve n'era partita per mezzo; onde il pievano, suddito d'entrambe le potestà guerreggianti, era invitato a pregare il Dio degli eserciti per le vittorie insieme e d'Austria e di Francia, a intuonare l'inno di grazie ora per questa ora per quella; e quando la vittoria fosse dubbiosa, per tutte e due: e non è detto se lo cantasse al medesimo altare e nel giorno medesimo, o se la chiesa di Zumesco da ciascun lato dell'opposto confine avesse un altare serbato alla speciale preghiera, e anche Domeneddio parteggiasse. Ma i Dalmati, entrati in corpo ai Croati, non potrebbero appagarsi d'*Oremus* e di *Te Deum;* dal novello obbligo contratto sarebbero strascinati dove non sanno, nè i Croati stessi lo sanno; e da nemici e da amici, dai forti opprimenti e dai deboli oppressi, sarebbero gridati volubili insieme e caparbii, audaci insieme e fiacchi, schiavi insieme e ribelli.

Questo non accadrà: noi speriamo. E ci è augurio di buona speranza il vedere come Croazia si volga al re, chiedendo fraternamente che gli esuli tutti di qualsivoglia paese vengano ridonati alla patria. Questo è atto di vera civiltà, degno di Slavi, promettitore d'altri atti degni di gente libera. E la bella parola *amnistía*, che nella sua origine suona, meglio che *grazia* o *perdono*, *dimenticanza*, è ispirazione del popolo; e ben fecero i re a fedelmente ripeterla, perchè non ne avrebbero saputo trovare una più bella; e faranno bene a fedelmente attuarla. Non accadrà, lo ripeto; ma potrebbe accadere: e in cosa di tanto momento è da avere riguardo pure ai possibili remoti. Può e deve ciascuno de' Dalmati coraggiosamente affrontare il danno di sè proprio pur nella lontana speranza del bene e dell'onore di tutti; non deve e non può per incerte speranze, da pochi imaginate e da nessuno guarentite, avventurare a pericoli di danni estremi il bene e l'onore di tutti. Quelli segnatamente tra' Dalmati che sono

adesso ingiustamente e crudelmente accusati dell' ingannare e dell' opprimere un popolo infelice, eglino non meno infelici; devono temere per esso, che i loro incauti suffragii non traggano lui ignaro a combattere e a pagare per cose e per uomini de' quali egli ha inteso sinqui appena il nome, e che forse nel giorno della sventura getterebbero la colpa sopra gl' improvvidi che ora cedessero a una larva di fraternità, e inciterebbero contro di loro le moltitudini, fatte per ingannata credulità diffidenti, e per abusata docilità furibonde.

Tempo verrà (forse è vicino) che i Dalmati sapranno agli Slavi fratelli dimostrare, meglio che con suffragi i quali per sè nulla concludono, il loro amore e il coraggio. Ma non è generoso che i fratelli colgano il momento dell' incertezza maggiore, ch' è il maggiore de' pericoli, per richiedere una prova d' affetto la quale senza alcun danno si può differire. Dico che l' incertezza è non solamente nel pensiero de' Dalmati, ma è nell' animo de' Croati: che se questo non fosse, non si volgerebbero al re pregando che tenga la dieta loro un mese innanzi la dieta ungherese, per *stabilire le relazioni* che devono correre tra Croazia e Ungheria. Stabilitele, Croati, coteste relazioni; lasciatevele o fatevele stabilire: e allora le relazioni vostre con noi diverranno degne di savi e d' onesti. Se non soffrite l' indugio, voi diffidate, più che di noi, di voi stessi. Noi non sospetteremo mai nell' invito vostro un' insidia che ci sia tesa; ma bene avremmo ragione di credere che il vostro affetto v' inganni. Che vi chiediamo noi? Nulla. Lasciateci in pace. In nome della fratellanza, in nome dell' ordine, in nome dei nostri e dei vostri doveri, in nome dell' umanità e dell' onore ve ne preghiamo. Voi dite che delle altrui gare e ambizioni la Dalmazia debole ha perpetuamente patito; ma almeno non ne fu complice, non ci prese parte volontaria scellerata. Lasciatele questa sorte, misera sì, ma non vergognosa. Meglio vittime che strumenti.

II.

È questo un de' lati pratici della questione; non il solo però. Non si tratta dunque oramai di sapere se i Croati

abbiano nel settimo secolo trovata dagli Avari sterminata tutta quanta la gente dalmatica, o se abbiano essi finito di civilmente sterminarla; o se non più tosto (come ci giova credere a onore loro) il confondere ch' essi fecero poi nel nome di Croati i Dalmati non sia un modo di dire simile a quelli di Lombardia e d' Esarcato, coi quali nessuno intese che Milano fosse tutta popolata di Longobardi, e Ravenna di Greci; e, molto meno, che i Greci d'oggigiorno debbano per diritto storico possedere Ravenna. E notisi che a Lombardia è, sino a' dì nostri, rimaso quel nome straniero; Dalmazia riebbe il suo, che anzi nell' uso de' popoli sempre visse. Il nome di regno distinto, gliel' hanno lasciato gli stessi Croati. E quando nel 1848, per ragioni troppo simili alle odierne, il Bano di Croazia fu lasciato essere Bano altresì di Dalmazia; ai Dalmati, che se ne richiamarono, fu risposto, lei rimanere un regno da sè.

Se dunque son da lasciare gli argomenti storici addotti, de' geografici che penseremo? del mare che, solcato da macchine vincitrici dello spazio e del tempo, fu detto dividere i popoli, e delle montagne che unirli? Col quale argomento non solamente le Alpi si appianano, ma son fatte tra Italia e Francia catena d' amore e di comunione; e acquista nuovo senso il potente motto virgiliano: *Alpes immittet apertas.* Chi l'avesse detto ad Annibale! insegnato a Brenno! Io non noterò la parola che leggo in un opuscolo, e che lo confuta tutto, che chiama la Croazia *paese oltremonte;* e, lasciando stare la geografia (alla quale per verità la politica bada poco), domanderò se una *Cancelleria unita* di Croazia e Dalmazia in Vienna, le unisca nel fatto; o piuttosto domanderò se l' unione, dall' un lato scarsa perchè precipitata, per la stessa ragione che precipitata, non risichi farsi troppa. I Croati, o a meglio dire chi parla per essi, ci confortano che non temiamo di venire assorbiti, perchè lo statuto ungarico ci difende da questo. Ma gli statuti sono di carta; e gli uomini li interpretano, gli uomini li applicano, gli uomini li fanno eseguire. Quando dico uomini, intendo i forti. Il debole non è uomo. E già i difensori nostri ci rivelano che noi siamo poco meno che bruti. Anzi meno, potevano aggiungere: perchè il bruto ha ugna e denti.

Chi ci guarentisce, non dico dall' assorbimento, ma almeno dall' accentramento soverchiante? Della lealtà dei Croati non dubitiamo: ma i Croati posson eglino tutto quello che vogliono? son eglino sicuri, quel ch' oggi promettono, domani poterlo? Veramente, a promesse, i Croati proprio vanno cauti, e si contentano di generali parole e di deliberazioni imperiose: il che a noi non dispiace; e maggiore tenerezza e larghezza ci farebbe paura. Altri promette grandemente per essi. E a questi altri io ripeto: La guarentigia dov' è? E se di nuovo ripigliano che è lo statuto; io replico ch' ell' è una petizione di principio, perchè lo statuto mallevadore, anch' esso di mallevadore abbisogna.

Altro è l' unità del governo, altro l' unanimità dei voleri: questa può stare senza quella, quella nuocere a questa. Altro è la coscienza e l' affetto della nazione slava, altro le passioni feroci dal profanato nome di nazione negli animi semplici concitate. Altro è l' essere di una nazione, altro unirlesi. E Russi e Polacchi son pure Slavi: non però Polonia vuol essere Russia. Ma checchessia della Russia, i Croati s' uniscano in sè, facciano uno stato vero, e poi invitino altri a congiungersegli. Dicano chiaro all' Austria e all' Ungheria quel che vogliono; dicano a noi quel che possono. Noi stiamo a sentire: e, tuttochè corti di mente, qualcosa col cuore intenderemo

. . . .

Tra i succiatori di sangue slavo, a detta d' alcuni, non Croati per vero di sangue, vengono quegl' infelici che, in pena dei loro o de' peccati de' loro antenati, si sono addetti ai pubblici uffizi: uomini che non saranno tutti eroi, se volete, nè martiri, ma neanco tutti carnefici nè animali voraci. E chi li contasse, troverebbe che non tanti ce n' è di schiatta italiana, quanti o di slava pretta o di mista. E veramente io vorrei che mi s' additasse in Dalmazia una famiglia a cui possa giurarsi che nelle vene non corra gocciola di sangue slavo. Onde la guerra che a questo fantasma d' italianità si minaccia, sarebbe, non solamente nel senso comune dell' umanità, ma nel senso stretto della famiglia, guerra di fratricidi. Ma, siano Italiani o Tartari, pensate di grazia che costoro non si son creati magistrati da sè, che

taluno c'è che ve li pose e che ve li tiene; e, prima d'infierire contr'essi, cozzate contro le istituzioni che hanno creata, secondo voi, l'altrui disgrazia, secondo me, piuttosto la loro. Certamente i Croati probi ed umani inorridirebbero nel pensiero d'apportare alla Dalmazia uno statuto che facesse mendico un intero ordine di persone, che condannasse alla fame tante madri e tanti fanciulli innocenti, e traesse loro di bocca le imprecazioni che scagliavano contro Spagna gli Ebrei discacciati da Isabella, e in Dalmazia ricettati. La terra ospitale agli estranei, diverrà ella divoratrice de' suoi proprii figli? Fossero pure più peccatori che non sono gl' Italiani di Dalmazia, il Dio de' Cristiani, che è, se non erro, anche il Dio degli Slavi, spande il suo sole e le sue pioggie anco sui tristi e gl' iniqui. E qui vengono da sè alla memoria le *rugiade* del buon Muratori, le quali ispiravano ad Alessandro Manzoni una esclamazione non meno potente d'un inno.

Certo i governi a buon mercato sono assai desiderabile cosa: ma questa è da gran tempo diventata in Europa una proverbiale ironia. E anco Croazia è in Europa. A ogni modo, perchè la cosa è importante, giova che sopra questo ci si diano schiarimènti; che ci si faccia un quadro delle spese da cui saremo liberati, e a che patto, e di quelle che ci toccheranno. Ma non si omettano le spese di guerra.

Se al modo di certuni s' intendono l'onore e l'utile del popolo slavo; se agli abitanti del paese, i quali ci hanno diritti civili da secoli e non se ne resero immeritevoli per misfatti provati nè dinanzi alla storia, nè dinanzi ai tribunali nè dinanzi alla polizia, si vuol togliere il pane dell' impiego ch'è quanto dire la vita; non è a credere che costoro consentano ad allettare in Dalmazia le industrie forestiere, secondo che degnano non solamente i popoli abbisognanti e desiderosi di civiltà, ma nell' incivilimento fiorenti, ai quali il contrario parrebbe salvatichezza e follia. Certo, a uomini tali deve parere il supremo dell'ascetica politica sequestrarsi dal resto del mondo, e viversene co' Croati in cenobio, divisi non da altro che da una parete di montagne, come i monaci partono cella da cella. Adesso che il commercio agevolato e ampliato

rende le coste adriatiche più e più fecondabili di ricchezza; adesso che la lingua italiana, se non fosse punto nota in Dalmazia, dovrebbesi a sommo studio imparare; adesso si pensano di muoverle guerra. Nè, a dissimulare la durezza delle intenzioni, serve la indulgenza di qualche parola.

Che un popolo parlante due lingue possa far nazione, ce lo provano non solo America e Svizzera, ma Alsazia in Francia e Bretagna. In Bretagna, dopo secoli, sono più ignari della lingua francese, che in Dalmazia dell'italiana. E soggiungo che non ai Morlacchi soltanto, ma a non pochi Slavi delle coste e delle stesse città lo slavo croato sarebbe duro a intendere, più che ai Francesi l'idioma di Provenza o di Linguadoca. Anche in questo rispetto la parentela apparisce alquanto lontana; e a riconoscersi davvero, nonchè a intendersi bene, richiedesi tempo. E credete voi che la lingua stessa letterata, la quale i Croati e i più de' Dalmati adoprano, sia bene intesa dal popolo? che gli scriventi facciano tutto il possibile per essere intesi, o taluni non piuttosto a rovescio? Io dico che una legge, una sentenza tradotta in quel gergo arbitrario in cui certi Slavi compiacciono a se medesimi mirabilmente, avrebbe di bisogno d'un altro volgarizzamento, acciocchè l'accusato intendesse, non dico le finezze del diritto e gli amminicoli avvocateschi, ma questo pure, s'egli sia dichiarato innocente o se condannato alla forca.

Dunque, non solamente per avere consorzio col mondo incivilito, a noi fa di bisogno la lingua italiana (giacchè per desiderabile che a taluno possa parere, non è sperabile che i Dalmati apprendano tanto di tedesco o di francese o d'inglese, quanto d'italiano o già sanno o possono facilmente imparare); non solamente per questo la ci fa di bisogno, ma per intenderci tra di noi. Non è questo un capriccio dei ventimila tiranni, emulatori dei trenta della storia greca, e dei dieci della romana; è una tirannia della storia stessa, la quale non è dato rifare nè ai Croati nè a Dio. Questo intende la città di Fiume, la quale rivendica a sè l'uso dell'italiano, tuttochè non voglia appartenere al regno d'Italia; questo intende Gorizia, la quale pure richiedesi come un'apparte-

nenza del regno croato, Gorizia, dove lezioni accademiche fannosi in lingua italiana e tedesca, per la coltura bigenere di quel paese d'origine slava. Volete voi una prova palpabile della necessità che diciamo? Pregate que' Dalmati che pugnano per la croatificazione, pregateli che gli argomenti che addussero in lingua italiana, li espongano, essi difensori dello slavo e dell' italiano espulsori, li espongano in lingua slava. Non lo farebbero al certo con la medesima facilità. Potrei anco soggiungere, colla medesima felicità; perchè, se non in tutti è fiore d'eleganza e d'urbanità, certamente in taluno di loro è franchezza assai. Perchè dunque scrivon' eglino italiano? Non parlano forse a gente slava? E i ventimila tiranni non sanno forse lo slavo anch' essi, a detta loro? Ma questa forse è la storia de' cannoni rigati: che chi n'ebbe a provare a suo danno la bontà, se ne serve quindi a danno altrui bravamente.

La questione della lingua è cosa, come ognun vede, tutta pratica nei rispetti che abbiamo additati. E in un altro ancora, strano a dire, e quasi incredibile. Sono appena dieci anni passati che un Croato benemerito della sua gente, proponeva sul serio che gli Slavi del mezzodì abbandonassero la lingua loro, usassero negli scritti la russa. Io risposi difendendo la lingua de' Serbi, che è quella dei Dalmati, alla quale i Croati da venticinque anni si vengono per istudio allevando con bella docilità. Io, accusato di poco amore agli Slavi, difesi la lingua degli avi loro, il loro sacro retaggio; e non è questa l'unica prova da me offerta della mia filiale pietà. E certi subiti (che io voglio credere generosi) furori d'amore patrio, mi muovono adesso d'altra sorte pietà. Per riguardo al dotto uomo, io non iscrissi allora intero il suo nome: ma adesso m'è forza pur dire ch' egli è quel desso il quale ora per diritto storico vuole Dalmazia materialmente conglutinata a Croazia. Io spero che quella sua idea del fare russo il mezzodì della Slavia gli sia passata di mente: ma se gli tornasse, ora ch' egli ha nella sua patria non piccola autorità? Se venisse a taluno de' suoi, quando i Dalmati in grazia della Dieta fossero sottoposti alle volontà dei Croati? Siamo noi destinati

dalla Croazia a imparare la lingua russa, cioè a fare russo il nostro pensiero? Il Morlacco dovrà egli apprendere l'aritmetica in libri russi? E in nome della lingua e delle tradizioni degli avi, in nome del rispetto dovuto al povero popolo ci si viene predicando unità! Il vero è questo: che, se in Dalmazia l'imitazione delle cose italiane pare soverchia; in Croazia non tutto è originale nè schietto, e vi s'imita e vi si contraffà, senza forse saperlo e così di rimbalzo, un po' di tedesco, un po' di russo, un po' di francese, un po' di slavo arcaico, un po' di slavo dalmatico, e quindi un po' d'italiano, giacchè la letteratura degli Slavi dalmati e de' Ragusei è tutta d'italiano (e la ragusea per vero soverchiamente) impregnata. . . . .
. . . .

III.

Domando se gli uomini che si rizzano difensori della lingua del popolo, provvedano all'onore di lui col deprimerlo tanto, per farne alla Croazia sgabello. Io non intendo che sia lecito o giovi piaggiarlo con lodi bugiarde, o lusingarlo con promesse traditrici; ma non credo neanco che sia ragionevole incutergli il disprezzo e la disperazione di sè, acciocchè egli si abbandoni ad altrui con dissennata speranza, che, quant'è più piena di fede, tanto più risica di venire amaramente e ignominiosamente delusa. Io non dico che la Dalmazia sia un fiore di civiltà com'è la Croazia: affermo ch'ella n'ha qualche germe, e che nel suo terreno è vigore natio da poter fecondarlo, senza concio d'oltremonte. Affermo che quattrocentoventimil'anime umane vivono, al momento che siamo, in qualche parte del misero nostro pianeta, in istato di civiltà a' Dalmati inferiore; e non nelle arene d'Africa o nei deserti d'America o nelle steppe di Russia, ma nel bel mezzo di Germania e d'Italia e di Francia. Dico che in ciascuna di queste regioni è qualche tratto portante quattrocentomila uomini, e che contiene non solamente meno virtù religiose e morali;

ma cittadini men conscii de' proprii doveri, meno studiosi leggitori di buoni libri, e più infelici scrittori e più inerudìti. Per esaltare la Croazia non accadeva che uomini dalmati rappresentassero la Dalmazia come barbara: lasciandola quel ch'ell'è, e soprainnalzandole la gloria croata, e' davano alla gloria croata sublimità viemaggiore. Se non c'era più verità, c'era più carità e più cortesia e più destrezza.

Senonchè, cotesto è appunto artifizio di patrocinatori inesperti, non è malignità d'animi alla patria irriverenti e spietati. E similmente quelle altre che paiono calunnie avventate o contro il popolo dalmata tutto quanto o contro i suoi ventimila mangiatori, non sono che forme rettoriche d'eloquenza ornativa. In servigio di questi che accusano per tenerezza e che per risanare feriscono, converrà correggere la definizione che dell'oratore dà Marco Tullio: *vir bonus dicendi imperitus.*

Ma, poichè il nostro discorso tende tutto alla pratica, stiamo a' fatti. Il popolo dalmata, perchè *proclive a schiavitù* o per altro che fosse, amava la repubblica veneta, combatteva per essa; e sino a' dì nostri i vecchi la ricordavano con affezione e con riverenza. Se questo sentimento veniva a tante migliaia di Slavi da poche migliaia d'Italiani viventi con essi; segno è che gli Slavi non solamente servivano di buon grado agli utili di questi Italiani, ma davano fede alla loro parola. Tiranni che non solo ispirano l'affetto di sè, ma l'affetto d'altri tiranni, dovevano pure esser dotati d'una inaudita incredibile e autorità e dabbenaggine. Intanto le memorie croate e le memorie ungheresi si vennero in Dalmazia spegnendo: colpa o sciagura, il fatto è così. Ora che noi parliamo, il povero popolo di cotesta questione croata non intende niente: o se intende, non ha ancora detto in che verso; e s'egli sa quel che si vuole su questo negozio della Croazia, nessuno lo sa altri che lui. Ma egli rinviene interpreti divinatori delle volontà sue recondite; rinviene avvocati non invocati. Il pupillo da secoli ha ritrovato improvvisamente tutori; il fanciullo, maestri. Maestri i quali, prima che in mente idee, son disposti a metter-

gli in cuore appetiti; onde i voti di lui risicano d'essere non suffragii ma ruggiti. Esagerando la immaturità sua, non s'accorgono che il promettergli di farlo a un tratto partecipe all'*amministrazione* e alla *legislazione* (parole che io non invento), è scherno crudele più della così chiamata ingiustizia di prima. Siccome adesso voi parlate per lui, voi per lui penserete. Se il popolo da sè non può, come dite; se i cittadini portanti cappello non devono; giudicheranno dunque gli estranei le cose nostre. Questa la libertà annunziata.

Quel buon popolano ch'io rammentai più sopra esclamava: Se Cesare lo sapesse! E io: Se il popolo lo sapesse! Con la compassione lo insultano, con le difese lo accusano. Direste che la renitenza non all'affratellamento verace, ma alla confusione precipitosa, sia quasi un segreto del così detto partito italiano, come la lingua italiana è un suo privilegio. Ma alla renitenza consentono Slavi pretti. Nel compartimento di Spalato, Comuni molti dov'altro dai più non si parla che slavo, aderirono prontissimi all'invito del dottor Bajamonti. Al quale non so come volessersi interdetti gli atti ch'egli faceva come autorità del Comune, per questo che all'autorità d'un Comune non è lecito immischiarsi di cose che concernono l'intera provincia. Ma la provincia componesi di compartimenti, e i compartimenti di municipii; e per sapere quel che si voglia una gente, bisogna sapere quello che dicano le parti di lei. Di cotesto andare, io non potrei prendere cura neanco delle faccende private di casa mia, perchè la casa mia è in una città, la mia città in una provincia, la mia provincia in un regno: onde per fare un contratto di vendita, io dovrei ricorrere alla camera aulica di Vienna. Così non la intende neanco Vienna, così non la intese neanco nella stagione del rigido accentramento. Dico dunque che Slavi e Italiani consentono non solamente in quel di Spalato, ma ne' paesi dove la lingua e l'indole slava notansi più schiette e più forti; quali Scardona e Macarsca; Scardona, patria di Filippo Bordini, e ch'altri faceva patria del grande Girolamo, di lui che raccontasi, aizzato rispondesse a un insolente che gli sedeva a

tavola dirimpetto e domandava: *Dalmata quantum distat ab asino? — Tabula.*

Non è vendetta di qualche dura parola fuggita a pochi, questo che ora diremo; perchè dell'imprudenza di pochi non deve un'intera nazione venire incolpata, e perchè gl'infelici e i malgiudicati dal mondo devono scambievolmente saper compatirsi. Ma nelle strette in cui siamo messi, non possiamo oramai nè dobbiamo tacerlo. Il nome vostro, Croati (e lo sapete e lo attestate voi stessi con schiettezza che vi dimostra meritevoli di fama migliore), il vostro nome è in Europa odioso. Noi non pieghiamo la nostra coscienza alle apparenze e ai rumori, nè ci facciamo schiavi al pregiudizio del prepotente: e ci è noto per prova che, se Croato prendesi per nome di spregio, c'è de' Croati in Italia, degli Ottentotti in Francia, de' selvaggi in Inghilterra, de' barbari nelle università, de' bifolchi nelle corti, degl'imbecilli per tutto. Anche prima che voi giungiate a smentire la trista nomea, ciascun Dalmata, ciascun uomo de' più inciviliti popoli della terra, può cordialmente onorarvi per quel che faceste in antico, e lodarvi in isperanza per quel che farete: ma non può una nazione sopra sè assumere cotesta soma, senza ragioni possenti, urgenti, dimostrabili a amici e a nemici. Io che nel bel mezzo d'Italia osai commendarvi a chiara voce, a fronte alta; nella questione odierna sono forzato (e ne ho acquistato il diritto) a ripetervi, che la Croazia presente è conosciuta o creduta conoscere troppo; la Croazia futura ideale non è nè cognita nè imaginata. I Dalmati in questo punto congiungendosi a voi, nonchè alleviarvi quel carico, ve ne imporrebbero altri gravi; aggiungendo agl'impacci della condizione vostra difficilissima nuovi impacci. Le annessioni non sono trastulli: l'etnoplastica è un'arte nuova a cui mancano i precetti, e son rari e non tutti fortunati gli esempi. Non sapendo o non potendo attenere tutte appieno le promesse da voi fatte e fatte per voi; non potendo appagare tutti i desiderii dei Dalmati tutti (e i più smaniosi della copula vi diventerebbero in breve più molesti); voi vi fareste scorgere, amici miei. Nella Dieta dove sedessero Dalmati con voi insieme, qualche volta do-

vrebbero dissentire; e voi che vi tenete più forti, e per questo ci volete, gridereste alla ingratitudine e alla ribellione, essendo vezzo dei forti il sospettare i deboli ingrati e ribelli. Quelli de' Dalmati che a voi consentissero troppo costantemente, si farebbero d'altra parte sospetti ai fratelli loro; quelli de' Croati che stessero co' Dalmati dissenzienti, avrebbero taccia di faziosi e d'infedeli alla patria. Gelosie, dicerie; quindi scandali, e forse abissi aperti fra anima e anima.

Ma l'abisso è già aperto; non da voi, sì per vostra cagione, Croati. In nessun paese forse del mondo vivevano sulla terra medesima misti uomini di lingua diversa e unanimi tanto: più unanimi i così detti Italiani con gli Slavi, che questi tra sè, e quelli tra sè. Chi è che di subito ci divide? Il tuo nome, o Croazia. La brutta parola *partito* non aveva senso tra noi; i nemici della lingua italiana ne sanno tanto, per loro e nostra disgrazia, da adoprarla com'arme. Così non si uniscono le nazioni divise; ma le fatte si sfanno. Ripeto che io non l'appongo ai Croati; sebbene sarebbe desiderabile ch'eglino avessero con più indignazione respinto il patrocinio d'uomini che, dopo eccitata la discordia, imprecano agli eccitatori della discordia, come chi, appiccato l'incendio, gridasse al fuoco.

Ma questo (giova rammentarlo) non è che rettorica d'inesperti, impeto d'impazienti. Diremo ad essi: Il nostro popolo non conosce i Croati. Voi pretendete che il matrimonio si faccia sopra la fede d'un ritratto, ritratto da voi dipinto, e non assai abbellito per vero dall'arte vostra. I Croati, conosciuti meglio, ci sorprenderebbero colla inopinata amabilità: ma coteste sono sorprese da teatro, che non si convengono al sacramento. Sul serio, e lasciando stare i diritti, il popolo dalmata ignora i doveri ai quali col patto novello s'obbligherebbe; li ignorano quegli stessi che spingono al patto. Anzi di doveri non parlano; ma di meri diritti, d'utilità nette, di gloria luminosa. Se trattassesi d'un servo che mi si profferisse; io avrei diritto e dovere di domandargli a che patti egli m'offre l'opera sua. Certi servigi e certi amori gratuiti si sa quel che costano.

Prima di darci la libertà, non ci tolgano l'uso del libero arbitrio. Noi potremmo rispondere: Perchè s'avverino le magnifiche promesse vostre, bisogna che molte condizioni nella Croazia stessa si mutino; e se quelle condizioni mutano per lei, mutan anco per altri; non ci bisogna promesse, superflua l'unione. I Dalmati così non rispondono: chiedono soltanto una tregua agli empiti dell'affetto, un respiro. Quando la mano si stende a cogliere il frutto, e il frutto non viene alla prima; la resistenza è un avviso dell'acerbezza, un consiglio al ghiotto che aspetti per averne più soave gusto e salubre. Noi ringraziamo la Croazia che abbia appetito di noi; ma, se ci lascia un po' di tempo, coll'aiuto di Dio, ai suoi servigi matureremo. Il tempo è galantuomo non men de' Croati.

DELLO STATUTO UNGHERESE E CROATO

SE POSSA ALLA DALMAZIA APPLICARSI.

. . . .

Al vedere la contagiosa prurigine che stuzzica tutte quasi le nazioni d'Europa (salvo due, Inghilterra e Germania in gran parte), dell'imitare quel che ne' popoli stranieri è meno imitabile, anzi più spesso i difetti che i pregi; diventò quasi assunto della letteraria mia vita (nè può la letteratura dalle cose civili dividersi) il raccomandare che, docili a discernere il bene dovunque si trovi, ciascun popolo custodisca l'indole propria, gli esempi altrui sappia con libera elezione a se medesimo accomodare. Questo dicevo e dell'Italia e della Grecia; questo in specialità della Corsica e delle Isole Jonie, questo di Trieste e di Fiume; questo perfin dell'Armenia, interrogato. Non è maraviglia che della Dalmazia, mia terra natale, lo ripetessi, non mai per eccitare odio o disprezzo contro l'italiana o altra nazione che fosse, non mai per schiantare di forza la civiltà italiana

dalle rive dalmatiche, ma per promuoverla in forma che la lingua parlata dal più del popolo e le buone costumanze e tradizioni d'esso popolo non solamente non ne ricevessero danno, ma sempre più fecondo incremento. E questo dicevo allorquando tutti, a quant'io ne so, di questo tacevano; lo dicevo allorquando Croazia, come nazione slava, appena incominciava a segnare i primi passi al di là de' suoi monti, e nelle scuole sue compitare. De' progressi rapidi fatti da lei, io mi rallegro; ma il fingerseli più rapidi, trasportando a tempo più antico i suoi letterarii e civili vagiti, sarebbe un detrarre alla lode. Quand' io ragionavo dell' affratellarsi de' Dalmati alle nazioni sorelle, non potevo prevedere che i buoni Croati avrebbero presa questa raccomandazione come un suffragio d'annessione, come un privilegio regio a loro soli concesso da me debole e oscuro; che avrebbero raccattata la parola mia come un' arme da torcere contro me e contro uomini dalmati ch' io amo ed onoro. Ma poi vedendo una intera nazione, per cupidità o imprevidenza o colpa di pochi, segnata, e non dagl' Italiani soltanto, con nota di disprezzo e di vitupero, io che nulla avevo a sperare da essa e nulla a temere, nulla chiedevo e nulla volevo ricevere, me ne feci in Italia, quando più gli sdegni fremevano e gli scherni imperversavano, difensore: nè il coraggio dell' affrontare i sospetti e gli scherni è tanto frequente nel mondo, che io non possa, come d'opera buona, nell' animo mio compiacermene. E ci voleva un po' di coraggio ad accogliere nella mia povera stanza, in mezzo a Italiani, con atto d'affezione riverente, un Croato, e dire loro: Questo signore che voi qui vedete, è un Croato. Io lodai altamente (e anche di ciò mi compiaccio) i segni che quella nazione pareva volesse incominciare a pensar di porgere del ricordarsi de' proprii antichi diritti: ma quando taluno di loro alle proprie speranze s' ingegnava di poter mescolare le mie promettendomi che io sarei diventato in Croazia un gran personaggio, io senza indegnazione e con tutta semplicità mi contentai di rispondergli: che era omai tramontata per me la luce e di questo sole e della pubblica vita. E quando taluno ai diritti croati confondeva le memorie degli Avari, e abbracciava nella fantasia dell'amore

Dalmazia e Istria e non so quanti altri milioni di persone e di cose; io rispondevo con un dissenso modesto, o pur col silenzio, sapendo i riguardi che devonsi alle fissazioni degli uomini e ai sogni tormentosi degli infermi da antichi e mal medicati dolori. Di più non dico: e mi rincresce che la tutela dell'onor mio m'abbia tratto a dover dire tanto. Io non ho dunque nulla da ritrattare, di nulla a arrossire; e desidero che altri nella coscienza sua possa dire altrettanto; e prego che vogliano lasciare in pace chi nelle faccende loro non entrò se non sforzato da essi, e non abusino della sua pazienza. Vengo allo Statuto Croato.

I. — I Croati confessano la propria immaturità.

Nel recente libretto d'un Croato leggiamo: « I nostri vecchi non avevano agio di stampare assai libri; sempre in lizza col Turco: però le nostre leggi non videro sin qui il chiaro sole; onde poco le conoscono i nostri stessi. » Veramente non tutti gli antichi Croati furono tutti i giorni col Turco alle prese; veramente c'è popoli al mondo non meno guerrieri del croato, che hanno stampate e conoscono le leggi loro; veramente la Carta stampata, e neanco la scritta, non è che faccia vive le leggi: e leggi c'era innanzi la stampa, e c'è tuttavia libertà non affidate allo scritto, ma scolpite ne' cuori, impresse ne' fatti. Seguitiamo:

« Fuor degli antichi conoscitori del diritto, pochi sono in verità che conoscano lo Statuto: e come conoscerlo quando non c'era sin qui libro croato in cui fosse esposto tale Statuto? — Certe parti del diritto non furono mai tradotte. » — Da che lingua tradotte? Dalla latina; dalla lingua di questa Italia fatale. Non son dunque soli i così detti Italiani di Dalmazia, che invidiassero al popolo la conoscenza delle proprie leggi, impedissero l'esercizio delle sue libertà: c'era (orribile a pensarsi!), c'era degli Italiani in Croazia, divoratori di centinaia di migliaia d'anime e corpi plebei. Nè Austria nè altri vietava che lo Statuto fosse volgarizzato in

croato; e i Croati non hanno osato o degnato volgarizzarlo se non in servigio de' Dalmati. Di questo benefizio involontariamente recato alle plebi croate, i Dalmati devono gloriarsi; e io ne godo. Senonchè, badate, in Dalmazia non c'era tanti diritti da esercitare e difendere; men forte quindi l'impulso, e meno frequenti le occasioni a farli conoscere; quindi minore la colpa. E badate che in Dalmazia trovavansi dei così detti Italiani, ai quali poteva (secondo ch'altri dice) tornare comodo che le leggi fossero dagli Slavi ignorate; ma in Croazia tutti quanti Croati: minore la tentazione al privilegio, maggiore la colpa. Badate da ultimo, che le leggi, buone o no che si fossero, scritte in lingua italiana, comentate in libri italiani, poteva in Dalmazia intenderne o indovinarne il senso un assai maggior numero d'uomini, che non potesse in Croazia leggi scritte in latino, per quanto croato questo latino si fosse.

Sentite di peggio. « C'è delle leggi che per l'appunto non si conoscono, e che tra noi sono in vigore; e ce n'è che dovrebbero per lo Statuto aver vigore, e vigore ad esse è tolto o obliterato da cesaree patenti, da deliberazioni del Consiglio di Stato. — Non facile esporre per l'appunto quale è lo Statuto, perchè via via mutato co' secoli. » Ma se ai Croati non facile esporlo, i Dalmati come conoscerlo? Come difendere quello che ignorano? Come desiderarlo? Come, di buona fede e senza farsi ludibrio de' casi, pattuirlo? E quelle leggi croate che sono in vigore e non si conoscono, come faceva il popolo croato, sempre libero, a osservarle, e la loro osservanza rivendicare? E quello Statuto che si lasciò da cesaree patenti e da deliberazioni del Consiglio di Stato intaccare, come lo guarentiranno i Croati inviolabile ai Dalmati? Tocca egli ai Dalmati conoscere delle antichità di Croazia quel che pochi Croati ne sanno? Tocca egli ai Dalmati accingersi in un baleno a difendere quello che i Croati nel corso de' secoli si sono lasciati levare? I Dalmati confessano di non essere nè archeologhi nè paleontologhi, nè del diritto maestri nè paladini: aspettano che i Croati abbiano messe in chiaro e in sodo le proprie ragioni innanzi a sè stessi e all' Austria e al mondo civile; ed allora risolveranno.

L'autore croato « *s' affretta a dare indigrosso l'idea dello Statuto, acciocchè prima della Dieta se ne conoscano i difetti, e si possa correggerli.* » Ma cotesto è lavoro che dovevasi imprendere da più di trent'anni; dovevasi almeno dal 48; dovevasi almeno dal dì 20 d'ottobre del 1860, quando la regia patente recò non a soli i Croati ma a tutti della monarchia le promesse che sappiamo. E giacchè la Croazia assettò con tutti gli altri il benefizio della patente, poteva almeno da quel mese sentire la primavera della libertà, e avacciarsi a illuminare, prima di riscaldare, i Dalmati dal gelo italico intirizziti. Nè qui trattasi solamente del correggere lo Statuto in quel ch' ha di difetti; trattasi di sapere per l'appunto che cos'è lo Statuto.

Dico, il croato: perchè troppo generali, a dir vero, sono gli ammaestramenti che l'autore ci dona, annunziandoci che per esso non si cessa già dal pagare le imposte nè dall'ubbidire alle leggi; che per esso non è a ciascuno largita licenza di dar noia a tutti. Cotesto sapevasi anco in Dalmazia, tuttochè diredata dello Statuto croato. Ma ci giova piuttosto sapere che lo Statuto comunemente chiamato ungherese ebbe i suoi primordii in Croazia, perchè proprio delle genti slave è reggersi a comune consiglio. Senonchè qui ritorna il già notato di sopra; che se i Croati, governandosi sempre con leggi patrie, potettero perdere la coscienza delle leggi patrie, non hanno ragione d'esercitare contro i Dalmati sindacato severo.

. . . .

E qui giova recare a titolo di riconoscenza le parole che scrisse della Dalmazia un Croato dotto, recarle in una versione che un uomo erudito ne dà. — « Dalmazia, che nella poca sua estesa procreò tanti illustri quanti non contano grandi imperi; che arricchì di statisti, letterati, artisti, naviganti e guerrieri la bella e dotta Italia, la vicina Ungheria, la lontana Spagna e Russia, nonchè parecchi Stati dell'Oriente; questa classica terra, innanzi a cui ogni figlio di nostra nazione deve piegarsi profondamente, amare, adorare come il Maomettano la sua Mecca e Medina...... » Noi non vogliamo nè che Dalmazia sia la Mecca de' Croati,

nè Croazia la Mecca de' Dalmati; e, non richiedendo nè promettendo adorazione, offriamo rispetto, indulgenza invochiamo.

—

II. — D' alcuni difetti dello Statuto; e se i Croati possano correggerli, e quando, e come.

. . . .

Non so come la massima dell' autore croato, *che il re sia il supremo signore dell' esercito*, possa amichevolmente conciliarsi coi poteri che sopra il numero delle milizie da tenere dava lo Statuto alla Dieta. Non so come col giuramento di Colomano, il qual prometteva di riconoscere il vescovo che il Comune di Traù eleggesse a sè stesso, si concilii quell'altro ordinamento degli statuti regii, meno antico ma troppo più vieto, che dava alla maestà del re licenza di tramutare i vescovi da una a altra sede. Non so come con la provvidamente larga autorità della Dieta si concilii la facoltà data al re di nominare tutti i direttori e maestri delle scuole superiori cattoliche. Non so se le recenti larghezze dall' Austria annunziate alle confessioni acattoliche, siano da rigettare in Croazia per attenersi allo Statuto; il quale, secondo l'autore, voleva che quando il protestante fosse preso da voglia d'ammogliarsi a donna in certi gradi sua congiunta di sangue, il re, dispensando, facesse da Papa. Questo è ben più di quello che il signor conte Mamiani, uomo di vario sapere e d' ingegno, voleva; cioè che un principe della Casa regnante fosse, quasi per jus naturale, il presidente del grande Istituto del libero Regno italiano; nel quale Istituto sarebbersi, come in salsiccia immensa, insaccate le vecchie accademie, battute debitamente e debitamente impepate; e la insigne Società dei Quaranta, fondata dal povero Dalmata, quella che al nuovo concetto era stata esemplare, doveva per memoria di gratitudine dileguarsi.

Sarebbe altresì da sapere se nello Statuto croato presente rimangano vivi, o se la Dieta croata da sè possa mutarli, e come intendersi col re e coll' Ungheria per mutarli,

gli ordinamenti seguenti: « Il re distribuisce tutta sorte privilegi; e innalza i villaggi a grado di borghi, i borghi a città. Il re distribuisce la nobiltà, innalza a titolo di baroni e di conti, e cose simili. A stranieri non può dare la nobiltà, non assenziente la Dieta. » Ma questo è notabile, e grave molto: che l'edifizio delle libertà croate posa, o pare che posi, sul privilegio, come su pietra angolare. Nel patto che stringe Croazia a casa degli Asburgo, Ferdinando I in proprie parole dice: « Assicuriamo agli Stati e Ordini, che la sacra reale maestà tutti e singoli i loro privilegi, diritti, libertà e decreti, al regno di Croazia e a' suoi abitatori già dati e concessi a *serenissimis retro regibus*, insieme colle loro vecchie laudabili consuetudini ed osservanze, conserverà e manterrà salvi e illesi. » E similmente Francesco I giura « la Chiesa, i prelati, i baroni, i magistrati, i nobili, le città libere, e tutti dello Stato mantenere nelle loro immunità e libertà. » E così Carlo VI incominciava dal nominare i privilegi; poi da quell'altezza discendeva alle libertà, alle prerogative, ai diritti. Io so bene che nel diritto antico il privilegio era assai volte germe o vestigio di libertà, e troppe volte la libertà privilegio: ma domando se giovi e sia bello presentare ai Dalmati con gioia e con vanto coteste vecchiate come fresco liquore di nettare odorifero che li riabbia da' loro languori. Io so bene che nel 1848 i Croati e gli Ungheresi con sapiente liberalità si svestirono da sè di quel lacero e incomodo paludamento de' privilegi, e chiamarono tutti gli uomini dello Stato a civile, cioè umana, uguaglianza. Ma se, e quanto, debbano gli atti del 48 valere oggidì, non è bene determinato; e potrebbero, non dico l'Austria, ma i fautori di lei, che ci trovano il conto a essere in certe cose oltre austriaci, potrebbero opporre che la mutazione del patto in caso di tanto momento toglie ai Croati il titolo di ricorrere ai documenti dei *serenissimi retro Re*, richiede un contratto nuovo di pianta.

. . . .

Ma, stando pure alle vecchie carte, l'inuguaglianza è nello Statuto croato alle stesse libertà avviticchiata e conserta. Alla tavola de' magnati siedono, voglia altri o no, gli

arcivescovi qualunque essi siano, i vescovi qualunque essi siano, certi altri prelati qualunque essi siano. Tra i magnati sedeva altresì, oltre al Bano, oltre al *judex Curiæ*, oltre al *tabernicorum regalium magister*, l'*Agazonum regis magister*: che, sebbene non sia da intendere nel noto senso che Orazio gli dà, a pur volerlo a tutta possa nobilitare, riman sempre il regio palafreniere, magnate anch'esso col bano luogotenente del re, e con gli arcivescovi tuttochè cardinali. Viene tra' magnati eziandio il *Pincernarum magister*, il *Cubiculariorum magister*, il *Dapiferorum magister*, il *Janitorum magister*: titoli che l'autore croato traduce in illirico; ma io non so se i gentiluomini di Turopoglie, anche tra' dotti, li possano intendere; so bene che i quattrocentomila slavi di Dalmazia, quanto meglio l'intendessero, tanto meno si curerebbero d'avere alla tavola magnati tali. Io, se fossi arcivescovo di Zagabria, pensando alle chiavi del regno de' cieli, non mi curerei punto di sedere allato al *Janitorum magister*. Dimenticavo tra' magnati il capo della *nobile guardia del corpo*, e il *custode della sacra corona*. Il qual titolo mi rammenta che, distinta dalla corona di Santo Stefano, avevasi la corona da cingerne l'imperatore come re di Croazia; ma questa seconda dove sia, non si sa. E il nome di Stefano mi rammenta il documento del 1088, il quale si reca a Stefano II, e in cui giace scritto: *Omnibus Croatiæ nobilibus collaudantibus*. Cotesto per verità non consuona alla testimonianza di Procopio preziosa: *Sclavinorum nationes plebeja libertate vivunt*. I Dalmati intendono essere Slavi, Slavi più e meglio de' Croati.

Nè solamente la tavola de' magnati testifica le ineguaglianze naturate nello Statuto croato; le attesta la Dieta altresì. Mandano a lei deputati le città regie libere, il libero distretto di Turopoglie, i capitoli, le comunità odierne politiche, l'accademia di Zagabria, i monasteri del rito greco: e sta bene che il rito greco nel Parlamento della nazione abbia interpreti apposta eletti: il che è meglio che la facoltà data a quelli del rito greco d'essere in genere deputati: sta bene che le società di lettere e di scienze abbiano anch'esse chi le rappresenti, contuttochè non sempre gli Accademici siano

gli oratori più corretti nè i più correggibili; e mi piacerebbe che il clero avesse di diritto i Deputati suoi proprii, ma non a modo di privilegio canonicale. La prebenda è cosa reverendissima; ma il ministero del semplice prete è cosa di per sè, innanzi a Dio buono e al popolo povero, assai reverenda.

S'è detto che spetta alle Diete eleggere ai pubblici uffizi: senonchè certe nomine erano dallo Statuto serbate al governatore, cioè al nominato e salariato dal re; e cotesti impiegati intitolavansi *convenzionati*. A me piace poco la parola, e meno la cosa: perchè sebbene alla Dieta restasse la facoltà di deporre cotesti convenzionati se inetti, non credo che giovi nè al governatore esporsi al pericolo dello sbaglio, nè all'eletto dello smacco, nè alla Dieta della soverchia o durezza o flessibilità.

Ordina lo Statuto che il Parlamento compisca di trattare le proposte a lui fatte direttamente dal re, poi venga alle proprie, se tempo gli avanza. Io non dico che il governo regio voglia, o gli giovi, abusare di cotesto ordine per avviluppare il Parlamento in questioni di seconda mano, tanto che spazio non resti alle più rilevanti: ma non posso non rammentare la querela in più parlamenti sollevatasi contro l'arte che adoprano certi ministri, del differire o affrettare la trattazione di certe faccende, secondo che torna più comodo a loro: e mi pare che la naturale evidente importanza degli argomenti (quando dall'una e dall'altra parte ci sia buona fede e buon senso) potrebb'essere norma all'ordine in cui venirne deliberando. Ove quelle due condizioni manchino, buona fede e buon senso; le Diete sono ragnateli, anzi reti.

Secondo l'autore croato e il suo Statuto, il re è il supremo giudice del paese; ma non può a suo arbitrio giudicare, sibbene secondo le leggi: egli può graziare. Se il titolo di supremo giudice non è che un modo di dire (come quando in altri Statuti dicesi con vocabolo o d'ambiguo o di nullo significato, che *la giustizia emana dal re*, latinismo che nè gli antichi Francesi nè gli antichi Italiani, molto meno i Romani, avrebbero saputo intendere); meglio smetterlo, come falsamente cerimonioso e gravido d'equivoca-

zioni. Se deve il re giudicare secondo le leggi, bisognerà provvedere che la legge stessa non sia privilegio, cioè eccezione. Se può graziare, converrebbe soggiungere in quali casi; giacchè l'indefinito diritto di grazia gli largirebbe licenza legale di sciogliere sè e tutti da tutte le leggi.

Il bano, siccome luogotenente del re, è anch'egli supremo giudice, e però presidente alla Tavola così detta banale. Senonchè in questo Statuto le autorità giudiciarie e amministrative e politiche, le autorità civili e militari non sono (difetto grave) distinte col debito discernimento. E di siffatta confusione tutto il corpo della Croazia misera si risente. E volere comunicati ai Dalmati cotesti dolori articolari, non è carità.

Non ci si dice perchè due de' Comitati croati non abbiano Tavola giudiciale, e non ci si dice se debba anche in ciò rimanere inviolabile lo Statuto. Bene si sottintende che no: ma in una cosa di grave importanza pare che intendasi mantenerlo. Questa è: che i giudici del Comune non abbiano punto salario. Se ne adduce a ragione e a conforto, le faccende di cotesto giudice poche: ma il nulla non ha proporzione col poco, per minimo che sia; e vorrebbe giustizia (dalla quale non so perchè debbansi escludere i giudici del Comune) che a poche faccende sia poco il compenso; nè proporzionarlo ai casi sarebbe impossibile, evitando l'arbitrio e l'abuso. Sono pur tanti i salarii grossi alle faccende leggiere! ma non è senza risico ai tempi nostri (che non sono neanco in Croazia i tempi di quel secolo d'oro quando il pane avevasi senza argento nè rame nè carta), non è senza risico lasciarsi fare gratis nè la giustizia nè la barba.

—

III. — Impotenza, fin qui sperimentata, de' Croati a mantenere il proprio Statuto.

Il destino de' giudici e de' barbieri avvenire è nelle mani di Dio; nelle sue mani l'esito degli Statuti ideali. Ma, giacchè ai Dalmati, in caparra del futuro, si porgono le memorie del passato; giustizia e prudenza e cortesia vuole che i Dal-

mati volgano la mente al passato, e lo raffrontino con lo spettacolo delle cose odierne. Non è più il tempo che le dodici tribù dei Croati eleggevano i bani, adesso eletti più speditamente dal re; non è più il tempo che sette bani eleggevano il re di Croazia e di Bòssina e di Schiavonia e d'altri regni. E qui io non intendo perchè si contentino i presenti Croati della Dalmazia e dell' Istria, quando da quella via potrebbero richiedere, in nome delle tribù e dei bani suddetti, assai più terreno; non intendo perchè se in talune (non in tutte) le vecchie carte, Dalmazia pare confusa a Croazia, al modo che una Lombardia c'è in Italia, non possano, all'esempio de' Croati, tutti i principi e i popoli dominanti *in partibus* avventarsi tutti a un tratto su quello stesso paese dove taluno de' loro antenati ebbe sede o potestà; e così dall' intitolarsi Vittorio Emanuele re di Cipro, non possano i valligiani d' Aosta tenersi per concittadini di Venere.

Ma se ai Croati piace andar nel passato cercando le memorie vantaggiose, i Dalmati ardiscono consigliarli per la loro stessa utilità (dico l' utilità de' Croati), a considerare il passato nella sua, qualunque siasi, interezza; a rammentare come sulla fine del secolo undecimo le discordie de' grandi venissero, con la stanchezza che ne consegue, aprendo l'adito ai re d' Ungheria; come, tentati prima da Ladislao, finalmente si dessero a Colomano; come Colomano giurasse di definire le cose della Croazia, venendo e stando in Croazia; come, tra gli altri obblighi, promettesse di non dare a'Croati, senza loro assenso, vescovo d' Ungheria e d' altra gente; come Ungheria fin d' allora distinguesse Dalmazia da Croazia, e dimostrasse minore riguardo a questa tutta quant' è, che alla piccola città di Traù, la quale si faceva il suo vescovo, e doveva il re raffermarlo, e nessuno de' sudditi di lui poteva a dispetto de' cittadini por piede entro alle anguste, e pur auguste, sue mura.

La distinzione dei due regni croato e ungherese, è per certo storicamente testificata anche dal fatto della sanzione prammatica, accettata da Ungheria dodici anni dopo Croazia: e allora Carlo VI, con diploma del 1712, significante il suo *amore paterno*, scriveva: *Recludimus vobis sinum..... ceu*

tutissimum portum; ma in questo porto la Dalmazia non prima del 1814 calò le sue vele. Nè però Croazia risentì sull' atto gli affetti fraterni; nè prima del 1830 fu ottenuto che una commissione facessesi per esaminare la cosa. Nel 48, per condiscendere piuttosto alla persona del Jelacic che alla nazione croata, gli si lasciò prendere il titolo di Bano della Dalmazia, come il Soult n'era duca, e come regnava Napoli a Gerusalemme: ma il governo dalmatico rimase distinto e diviso non meno di prima. E quello era pure alla Croazia un bel momento, se in lei era coscienza viva e ricordanza seria del diritto, e viscere di sorella. Che dico, sorella? Figliuola, è da dire: perchè questa, secondo gli eruditi Croati, è la prima sede del regno; e, a lei agognando, ripetono quel de' Penati al padre Enea: *antiquam exquirite matrem.*

Non possono i Croati nella loro probità non vedere che a questa, o madre o sorella che vogliasi, troppo misera e inugual sorte sarebbe fatta dal commettersi a loro. Egli hanno un bel dire che Zagabria, posta di là da' monti, Zagabria a' Dalmati ignota sin qui, Zagabria il cui nome è men noto al mondo di quel di Ragusa e di Zara, di Spalato e di Traù, non sarebbe già la città capitale, ma un *organo di spedizione.* E che significa organo di spedizione? Io tiro a indovinare; ma, se non erro, varrebbe che le faccende dell' ultima Budua, di quella che già nominavasi l'Albania veneta, dovrebbero, per un canale artifiziale che accavalciasse le Alpi, colare in Agram, là dove risiede il luogotenente del re. Ma *organo di spedizione*, pensandoci, m' accorgo che dice assai più: dice che dalla luogotenenza del re, le faccende di Budua dovrebbero essere spedite alla residenza del re. Tant'è dunque mandarle addirittura da Budua a Vienna. Non lo dissimulino a sè medesimi, chè già non lo possono nascondere a noi; i Croati hanno profondo, inveterato, il sentimento della propria impotenza. Dalmazia, appiccata a Croazia, spenzolerebbe da un sostegno che ciondola; sarebbe l' appendice d' un appendice, la coda (a dir così) d' una coda.

« Sarà (dice l' autore, nostra guida) principal cura del governo interno e del Parlamento scemare i pesi. » Ma come? Se tutto quanto appartiene alle spese e alle rendite, è riser-

vato al Consigliò di Vienna? E se pur nelle cose non riservate a quello, come nell'amministrazione interiore, volesse Croazia mutare, e Austria non approvasse? a che spedienti legali ricorrere? alla preghiera? alla forza? e se Dalmazia non volesse nè questo nè quello? se lo volesse altrimenti? Il minor numero de' suoi suffragi sarebbe sopraffatto dalle palle dello squittinio croato; sarebbe fatto forza alla sua coscienza, alla sua dignità. A questa interrogazione, del come difendersi i più deboli in numero, fu risposto con credula ingenuità (per non la chiamare fiera ironia): « Col diritto. » Ma se il diritto è appunto nel numero delle palle! Così son fatte le Diete. E col numero delle palle (se la lasciano fare) può la Dieta mutare cose essenziali allo stesso Statuto, mutare l'amministrazione de' comitati e de' comuni; e, se allargarne le libertà, anco ristringerle. E quel che a taluno pare allargamento, riesce da ultimo angustia: e di cotesti giuochi se ne son visti, e in nazioni civilissime, patiti da uomini destri, fatti da uomini retti. Io non intendo accusare nemmen col sospetto: ma dico che sono fallibili anco i Croati. E soggiungo che la Dalmazia, la quale dalle franchigie dello Statuto è invitata a convertirsi alla Croazia, potrebbe, in virtù dello stesso Statuto, perdere le franchigie dello Statuto, e parer di cooperare liberamente al detrimento della libertà propria; in tutta regola canzonarsi da sè.

. . . .

Adesso la questione si trova avviluppata con nodi che non so qual mano sciorrà. Non son già Slavonia e Croazia e Dalmazia che facciano il triplice regno a cui provvedere bisogna; è piuttosto Croazia e Austria e Ungheria. Dice l'autore che il nuovo patto non può essere peggio di quel che fu dato da re Colomano. Io non ne so nulla; ma so che nè di questo nè di tutto il loro avvenire i Croati nulla ne sanno. Accenna l'autore alle parole regie che lasciano le *questioni sospese:* ma « la Dieta, dic' egli, deciderà. » Senonchè, confessando egli stesso di non sapere quello che delle leggi presenti siasi per accettare, e quel che mutare, non invoglia gran fatto i Dalmati a mettersi in cotesto pelago d'oscurità procellosa. E c'è un'altra cosa che il Croato non sa, e che noi

non siamo a insegnargli nè obbligati nè idonei. « Se Croazia sia per inviare di nuovo deputati alla Dieta ungherese, e quanti; se gli Ungheresi siano per imparare la lingua nostra, o noi altri la loro, per poterci intendere; se possa comporsi qualche accordo tra noi e Ungheria; questo, nessuno ora sa: deciderà di questo la Dieta ungherese e la nostra. » Grazie dell'avviso, che ci rassicura e ci rallegrisce.

Veramente, se noi nel passato trovassimo la Croazia vigilante alla custodia de' proprii diritti, potremmo con scusabile abbandonatezza affidarle le sorti nostre. Ma essa si pente dell'avere ad altrui abbandonate le sue, e ne accusa, forse ingiustamente, Croati nemici della propria nazione. Non si sa con che fronte possa altri rimproverare ai parlanti italiano in Dalmazia una colpa che sarebbe in essi men grave, quando pur fosse vera; non si sa come, desti appena dal lungo sonno, possano a noi rimproverare il torpore nostro (che almeno è senza macchia), essi che nulla ancora hanno veramente operato. Se Croazia in dieci anni pagò più che in cento, l'ha ella forse fatto in servigio de' Dalmati, o per loro opera o negligenza?

S'ella ebbe, fuori di quello che lo Statuto voleva, impiegati di finanza non suoi; perchè non sepp'ella ricorrere, se non alle sue pergamene, all'autorità del suo bano Jelacic, il cui fratello annunziasi dover essere il bano della Croazia ricreata? Se nel novembre del 1860 ella si contentò d'una cancelleria aulica a suo proprio uso, intanto che le altre questioni fossero decise a bell'agio; che possiamo noi dire, se non, che aspettiamo da lei e speriamo esempi imitabili d'operosità splendida e di zelo efficace? Ci lasci, raccolti nella piccolezza nostra, studiare e apprendere alla sua scuola: ci mostri i segni almeno della libertà che impromette, accenni le altezze a cui mira. Quali istituti ha ella d'educazione patria, che ci rendano inutili le lingue italiana, francese, tedesca? Quali i trattati croati di giurisprudenza, di medicina, d'agraria, delle altre scienze de' corpi? Quali le grandi opere di poesia e d'eloquenza? Quali i suoi monumenti in antico? Può ella di nuovi idearne? Può ella sostenerne le spese? Dove la sua ricchezza che valga a fecondare le

nostre campagne e i commercii nostri? Aspettiamo ch' essa arricchisca per arricchire noi; che sia libera per noi liberare.

E giacchè s' è toccato della ricchezza, non so se meriti risposta seria quel tanto compiangere che certuni fanno i quattrocentomila Dalmati del lasciarsi dai ventimila Italiani succiare il sangue delle vene. I ventimila son eglino dunque tutti ladri, uomini di rapina e di frode? E quant' essi posseggono a que' titoli di diritto civile che pare abbian vigore anco in Croazia per ora, è egli tutto usurpato, e deve passare alle mani dei quattrocentomila in quel giorno beatifico che diventeremo croati? Chiediamo di questo dichiarazione netta; perchè le non sono cose da scherzo. Ma questa, com'altre, avrebb' a essere non più che una figura oratoria; il tutto per la parte, come la parte insegnano i retori prendere per il tutto: e i ventimila bevitori di sangue avrebb' a essere un centinaio d' impiegati, slavi forse i più, e certamente imparentati con gente slava, e comunicanti a questa non poche gocce del sangue slavo bevuto, e non pochi carantani del rame o pezzetti della carta riscossi; ai quali, secondo il reggimento croato delle zupanie, dovrebbe il salario cessare o attenuarsi. E credo anch' io che e il numero e la quantità di certi stipendii si possa in Dalmazia, e molto più in altre parti del mondo, alleggerire, e si debba: ma se voi credeste che con ciò alla Dalmazia dovessero non dico cessare, ma alleviarsi, alla fine de' conti, le spese; sareste più semplici di quei Croati ai quali nel passato mese di marzo l' Eccellenza del bano si tenne in debito di rammentare amorevolmente come, per bello che sia lo Statuto, non franca dal pagare le imposte. E l' autore croato ch' è il nostro testo, con antiveggenza degna della più consumata civiltà, si prende la cura di farci avvertiti che la libertà è cosa che costa; ma ci conforta aggiungendo: « Non è miglior negoziante chi meno spende, ma chi lucra più; e il danaro che pagasi per le imposte, dev' essere un capitale che frutti usura pingue. » Se i ventimila rubatori e i quattrocentomila rubati vogliono tutti insieme fraternamente negoziare e arricchire, non han che ad accogliere la dispendiosa ma lucrosa e santamente usuraia

libertà de' Croati. L'autore lodato reca innoltre un proverbio popolare che dice: Guai dove non si sa chi beve e chi paga! Il molto pagare è ormai la più certa cosa di tutte: e quand'anco l'amaro dell'annunzio non fosse indolcito dalla speranza di quelle usure che ho detto, l'afferrarsi a una certezza qualsia in mezzo a questo mare di dubbi sarebbe una consolazione.

Nè i dubbi versano soltanto su quel che hann'a essere, l'una verso dell'altra, Dalmazia e Croazia; ma questa nelle sue viscere stesse ha stimoli che la pungono e mordono. Prima d'allungare le braccia oltre l'Alpe, badi ella a stringere a sè i suoi Croati dei Confini militari; i quali sono tuttavia civilmente divisi da essa. Lo disse il Comitato di Agram con molte querele, lamentando che que'de' Confini fossero da meno de' Negri; giacchè i Negri sottostanno al bastone d'un padrone solo, e ne' Confini all'alto dominio del caporale sottostanno non solo gli uomini da potere arme, ma i fanciulli, siccome predestinati a essere macchine di guerra, e le donne siccome adoprate alla fabbrica di quelle macchine, siccome materia necessaria del sempre rifornito arsenale. Potrebbe veramente a taluni parere che assai lusinghiero invito non fosse alla Dalmazia, a questa Mecca e Medina del pellegrinaggio politico de' Croati credenti, il vedersi chiamata alle beneficenze del libero Statuto alla pari co' militi dei Confini, e agguagliata così agli infelici che una vita più dura della vita de' Negri ha fatto maturi a civile grandezza: ma i Dalmati di ciò non s'adontano; e, con quella riverenza ch'è debita agli infelici, desiderano ai Confini militari quante mai può Berlinese o Parigino godere comodità: questo solo pregano, di non sedere per ora nella Dieta medesima co' deputati de' Confini militari, da' suffragii de' quali (senza contare quelli delle altre provincie) risicherebbero i suffragii dalmatici d'essere soverchiati. Ma intanto, la sorte dei Confini rimane qual'era; uniti a Croazia, unitissimi; con ordinamento però militare. Indarno addì 11 di marzo il Comitato di Vicovite protestava, comprendendo i Confini e la Dalmazia nella medesima stretta; e pregava il dicastero aulico

croato-slavone di presentare al re i suoi richiami; indarno il dì 26 il Comitato di Pozega moveva la medesima chiesta; indarno della esclusione dei Confini dal raggio dello Statuto i Comitati si dolsero tutti quanti. Quel che non possono i Croati per sè, lo potranno pe' Dalmati? Essi, che della propria forza promettono fare puntello alla nostra debolezza, dimostrino d'essere forti. Non so se sia vero il detto attribuito alla eccellenza del vescovo conte Strossmayer, che dal mar Nero all'Adriatico deve farsi tutt'un regno di Slavi (del vescovo Strossmayer, il quale col suo nome germanico ci lascia arguire che, siccome esso è slavo fervente, così slavi non tepidi possono essere i Dalmati portanti la macchia originale d'un nome italiano); ma che da coteste o altre siffatte speranze noi siamo alquanto lontani, lo provano alla Croazia i soldati de' suoi Confini, lo provano con eloquenza da vincere quella de' suoi Parlamenti.

L'autore del libro che noi siamo venuti studiando come il *limen* e la prosodia delle nostre franchigie, richiedeva che il soldato dei Confini dovesse spargere tanto solo di sangue quanto il Tedesco, l'Ungherese, il Valacco. Ma questa parola *sangue* nel libro suo tutt'a un tratto ci appare stampata in vermiglio; e i casi recenti di Zagabria le fanno comento tremendo. D'Italia non erano, ma di Polonia, i soldati mostratisi irriverenti agli stemmi croati: e anche questo nome *Polonia*, in quel che scriviamo, ci si colorisce di sangue. Ed ecco, nell'atto del chiedere che i soldati polacchi siano levati di lì, Zagabria rileva le insegne reali atterrate, le rileva nella presenza del bano, solennemente. Da tutte queste cose apparisce, che Croazia ha assai da pensare a' fatti suoi, senza impacciarsi dei nostri; e che i deputati dalmati non è necessario che vadano a Zagabria per ripetere doglianze impotenti, o per assistere a spettacoli oziosi di sangue.

. . . .

Sin dal 14 di settembre dell'anno passato, allorchè nel novello Consiglio dell'impero trattavasi del sopprimere o no le autonomie provinciali, il maggior numero de' suffragii fermò che dovessesi soprassedere, *perchè tal questione era intimamente collegata con quelle che concernono lo*

stabile ordinamento di tutta l'austriaca monarchia. Aspettiamo che la monarchia austriaca sia stabilmente ordinata; e poi parleremo. Ce lo insegna il Croato, nostro maestro: « il Consiglio dell'Impero s'adunerà il di 29 d'aprile. Vedremo quel che sarà. » Così termina il libro con veramente slava schiettezza, e con elegante ellenica semplicità.

E dice bene: perchè, se noi fabbrichiamo patti politici a voglia delle fantasie nostre calde, e degli ingenui nostri affetti, non si dirà più *castelli in Ispagna*, ma *castelli in Croazia*. Il nominarsi *Regno trino*, *Triregno*, *Regno unico*, costa poco: nella soverchia facilità, potrebbe anzi costare caro. Troppo la Croazia ci ammonisce che si può essere regno di nome, provincia di fatto, soggetta, soggiacente, giacente. Troppo c'insegna la storia che non nella forza de' muscoli consiste la vita delle nazioni, sebbene alla vita sia necessaria la forza dei muscoli. Non vogliano gli Slavi d'oltremonte, politicamente deboli sino a qui, fare le prime prove della forza e dell'amore proprio gettandosi abbandonatamente con tutta la persona sopra la nostra innocente attonita debolezza.

—

IV. — Per le differenze pendenti tra Croazia e Ungheria, la congiunzione de'Dalmati sarebbe atto di riprovevole imprevidenza.

Croazia, non dubito, comporrà amicamente con Austria le sue differenze: ma resta la questione ungherese. Ci guardi Iddio dal negare il diritto degli Slavi obbliato, e dal condannare i Croati che tendono a rimetterlo in atto. Ma a questo proposito potevasi bene accennare che l'avvenimento degli Ungheri alle sedi ove sono, fu poco prima del novecento, e che sin d'allora il re di Croazia aveva il suo Palatino, senza che accadesse soggiungere, come l'autore fa, che allora mangiavano la carne cruda. Se gli Ungheresi carne cruda nel secolo nono, altri ripeterà che i Croati mangiano sego nel decimonono: il che io non credo essere vero se non di qualche gusto singolare, possibile a rincontrarsi anco in altri paesi.

. . . .

E giacchè ci è accaduto d'avvertire le differenze che tra le cose del 48 e le presenti in Ungheria sorgono, non tanto per capriccio degli uomini quanto per la necessità delle cose e per essersi allora troppo più abbozzato che compiuto, e troppo più imaginato di fare che fatto; non sarà digressione, anzi rincalzo, a' nostri argomenti, il notare come le istituzioni dalla Croazia nel 48 concepite in idea, lascino molto da fare innanzi che ridursi in atto; e come coteste nuove faccende possano dar luogo a nuove difficoltà, nelle quali non è punto necessario alla felicità nè alla gloria dei Croati che Dalmazia si vada a impacciare. Dice l'autore croato: « Sinchè lo Statuto nostro fu un bene proprio a un ordine solo, i nobili, il progresso andava a rilento. » Or se sino al 48 durò cotesta condizione di cose, e se nei dodici anni seguenti Croazia non ebbe agio, nè dimostrò grande fretta, di prove migliori; non so come ella possa a un tratto nella via de' progressi civili farcisi precorritrice. La sua esperienza è in ciò meno ancora della nostra; chè di tanto gravi ineguaglianze sociali Dalmazia non pativa. Basti che, quando in Croazia non potevano essere deputati se non solo i nobili e il clero, i gentiluomini rustici, come dire i Cincinnati della Croazia, prendevansi nella Dieta a nolo; e cotesta nobiltà militava, a un dipresso come que' dei Confini, al soldo de' proprii compatrioti. Sino al 48 non solamente il non nobile non aveva gli stessi diritti; ma al villico tutti i doveri, i diritti al signore tutti. Molti villaggi dipendevano da un signore. E sapete voi quello che in Croazia intendevasi per città regie libere? « Le città regie libere riguardavansi come una famiglia di gentiluomini: non avevano signore privato, e non pagavano certe gravezze. Come possessioni della Corona, oltre al solito, pagavano un censo di loro.» In Croazia, come in tutte le parti del mondo, il re alleggerisce la gravosa potestà del signore, facendone al possibile suo pro; e spesso, senza avvedersene, prepara al popolo la sua stagione. Se questo non fosse, il mondo non saprebbe che cosa sia re.

« Sino al 48 il possidente non poteva vendere, ma ob-

bligava per trentadue anni il podere; perchè tenevasi che la Corona ha l'alto dominio di tutto il paese: » colla qual finzione legale provvedevasi insieme agli utili del signore, che s'indebitasse impunemente, e che non togliesse a' successori suoi lo strumento della potestà, la ricchezza; provvedevasi ai futuri titoli della Corona, scambiando la tutela de' diritti privati col dominio, che poi, travestito alla francese, risica diventare *demanio.* Tali erano i giubbilei del croato Israele.

Sinò al 48, altro giudice avevano i rustici, altro i cittadini, altro i nobili. In quell'anno l'amministrazione della giustizia non fu potuta debitamente ordinare. I giudizii che ora sono secondo la legge austriaca, tuttochè non conformi allo Statuto croato, l'autore li confessa meglio ordinati di prima; e promette che il Parlamento novello anche questa piaga medicherà. Riman vero intanto che la legge austriaca è cosa liberale rimpetto a quello Statuto del quale Dalmazia dovrà bearsi; e che l'avvenire è nelle mani della Dieta e di Dio.

. . . .

Ma figuriamo pure e tranquillissima pace, e tutti favorevoli i casi: grave e lungo richiederebbesi nondimeno il lavoro; le ineguaglianze sociali non tutte essendo appianate neanco in idea. Alle dieci città regie libere, stando al 48, non rimarrebbe più altro diritto che d'eleggere un deputato: ma, in veramente libero Stato, perchè mai cotesta distinzione a pro loro, la quale è a detrimento dei paesi minori, e può, con dieci o anche con due suffragi di più, far tracollare la bilancia dalla parte di coloro che più scrivono e parlano e si dimenano di dentro e di fuori, e hanno più ozii e più voglie, e non so s'io dica più buon umore o più mal umore? Perchè ci ha egli a essere ancora delle città regie libere, quando è libero tutto il regno, e tutto regio o non regio, come ai Croati e a Dio piace? Certamente ben fece il 48 a togliere a casa Erdodi il governo di Varasdino, dacchè basta bene che ereditaria sia la corona di Zvonimiro: ma ivi il governatore è che nomina a certi uffizii tuttavia, non la Dieta. E perchè questo strascico degli Erdodi? Buona istituzione si è quella degli anziani che in ciascun Comune

si eleggono e il Podestà e i Consiglieri; e ben fecesi nel 48 a volere che gli anziani, i quali duravano a vita, si rinnovassero ogni triennio: ma questo stesso prova i tempi mutati; perchè, siccome la voce italiana anziano, così la slava, suona seniore; e, secondo le antiche consuetudini, i vecchi, cioè i padri di famiglia, erano la naturale autorità del Comune, senza punto bisogno d'elezioni, e neppur di Consiglio. Questo Consiglio, che non avrebbe a essere altro che ministro e servente, assorbe da ultimo l'autorità tutta e anche la potestà; di fattore, si fa faccendiere.

Ma se i tempi mutati fanno essere men buone le istituzioni in origine provvidissime; non è sempre però da lasciarsi abbagliare alle illusioni della novità; in molte cose è da ritornare all'origine, variando soltanto certe estrinseche forme. Difficile discernimento. Ci porgano i Croati un saggio di quel che sapranno fare a proprio benefizio, di quel che potranno. Prima d'impicciarsi nella questione dalmatica, sbroglino almeno l'ungarica, avviluppata molto non solamente nel rispetto politico, ma nel civile altresì. Per esempio, insino al 48, dalla Tavola banale croata l'appello era alla Tavola settemvirale: il che dimostra la soggezione in che Croazia s'era lasciata cadere. Poi l'appello era a Vienna; e a Vienna è tuttavia. La Tavola settemvirale è restituita a Ungheria. Si domanda se i Croati intendano d'ora innanzi ricorrere a Pesth o a Vienna; o se la Tavola banale loro, nel 48 ordinata altrimenti, possa bastare a sè stessa; e se Vienna sia contenta che basti. Noi lo vogliamo sperare: ma non lo sappiamo. E tante altre cose ignoriamo che essi, i Croati, mostrano di non sapere: nè, sapendole, sarebbero tanto avari, anzi Àvari, da non volercele dire.

. . . .

Il più dell'Europa, qualunque ne sia la ragione, consente a Ungheria: di Croazia non cura, o non sa. Dall'un lato le nazioni divise tendono a ricongiungersi, dall'altro le congiunte a squarciarsi. I contrarii moti ubbidiscono ad una medesima legge. La ricomposizione apparente, anch'essa è dissoluzione; la qual prepara con gli anni, lentissima, faticosa, una vita novella, da cominciare allorquando un

novello spirito spirerà. Il mondo intanto si dibatte tra il diritto storico e il naturale, de' quali due il nazionale non sempre chiaramente partecipa, e non sempre saviamente approfitta; si dibatte tra il diritto così detto divino e il diplomatico, i quali due anch' essi vorrebbero fare tutt' una cosa, ma poi si dividono a mezza via, e l' un coll' altro s' azzuffano; si dibatte tra il diritto del più forte e quello del più destro, che, apparentemente opposti, si conciliano sempre meglio di quegli altri quattro, perchè da ultimo il più destro è il più forte, e colui che ha più le sembianze e i dispregi della semplicità, nella sua inavvertita destrezza è il più fortunato; si dibatte finalmente tra il diritto che vuolsi generato dal suffragio dei molti e quel ch' è allevato dalla intesa dei pochi, ai quali i molti tanto più servono quanto più hanno sembianza di liberi.

Il diritto croato in Dalmazia vorrebb' essere storico e diplomatico, naturale e divino, del più forte e del più giusto, regio e popolare. Troppe cose per vero, e troppo diverse, che non so se sia dato alla Croazia, unica di tutte le genti in tutti i secoli, conciliare. Qui la questione è unica solamente per la singolarità de' suoi gruppi e viluppi. Croazia s' era dimenticata, nonchè di Dalmazia, di sè stessa: e la chiesta fatta nel 1830 acciocchè il regno dalmatico fosse unito all' ungarico, venne dalla Dieta ungherese. Io vo' figurarmi (nessuno però l'ha provato nè detto) che Croazia co'suoi oratori, non deputati, i quali aveva alla Dieta, non solamente consentisse, ma, quanto era in lei, promovesse. Non è però men vero che l' atto apparisce essere della Dieta ungherese; non è men vero che Ungheria non ha in tutto dimenticati i suoi titoli sopra il regno dalmatico; e che, se la lite venisse a' fatti, Dalmazia sarebbe non solo il soggetto della discordia ma il campo; e, a qualunque delle due parti inclinasse, provocherebbe contro sè inimicizie feroci, scaverebbe da sè la fossa a' suoi figli.

Nè si dica che Croazia e Ungheria sono ormai concordanti; perchè di cotesta subita concordia, dopo tante vecchie e recenti ire, vecchie e recenti ingiurie di parole più acute del ferro, noi vorremmo vedere indizii più chiari,

prove più salde; vorremmo vedere le due nazioni, non dico al cimento dell'opera, ma pure all'atto del trattare que' patti che già sin d'ora annunziansi necessarii all'accordo, e, quali siano, non è facile cosa nè breve determinare. Noi non sospettiamo già, che ai presenti cenni di concordia sia cagione la necessità del momento; ma l'esperienza ci ammaestra che l'uomo, per darsi bene a conoscere, anzi per ben conoscere sè medesimo, conviene che sia posto in condizione da potere, ad animo riposato e senza tema di danno o d'ostacoli, mutare consiglio.

Questo balza evidente agli occhi di tutti: che Croazia senz'Austria nulla può, quando non invochi un soccorso, cioè un dominio, straniero; e che, se i Dalmati hanno a essere aiutati anch'essi dall'Austria, tant'è che stiano alle condizioni che Austria direttamente fa ad essi. Se poi imaginiamo Croazia e Austria e Ungheria tutte in pace, e rimanere l'antico regno ungarico con quelle variazioni e que' mezzitermini a cui sogliono per lo più riuscire i grandi rivolgimenti e gli sforzi grandi di questo povero mondo; allora abbiamo il Quadriregno nel Triregno, e il Triregno nel cerchio dell'Impero, e insieme fuori del cerchio: problema più arduo che la quadratura del circolo.

V. — Alla Croazia torna meglio dar saggio di sè a' Dalmati e a tutta Europa innanzi che assumere nuovi doveri, e nuovi cimenti affrontare.

Francesco I giurava di non mai ristringere i limiti dello Stato ungherese, ma anzi allargarli. Rimane a sapere se tale giuramento si concilii, e come, co' desiderii de' Croati; e se, sciogliendo Croazia da Ungheria, questa si possa tenere allargata. Non tocca a noi sciorre il dubbio; e preghiamo i Croati di non essere costretti a significare su ciò l'umile parere nostro, che non li renderebbe più forti, per benevolo che suonasse, com'è veramente. La condizione nostra è tale che noi non possiamo senza pericolo, nonchè fare, dire ogni cosa: e i Croati non debbono nè abusare del nostro silenzio, nè fargli

forza. Molto meno minacciarci, come taluno fece, la spada del generale De Benedeck, le cui giustizie i Dalmati non han provocate. Basta bene che ci promettano il sole dello Statuto, che riscaldi la nostra terra, e sciolga i ghiacci delle anime nostre. Lo Statuto non è solamente un sole, è « un albero sacro, che, quanto più antico, più rami getta e più largo si spande; e nella sua ombra più soavemente il popolo si riposa. » Avremo così da Croazia luce e ombre, movimento e riposo. La vita libera di Statuto è (dice l'autore) ai Croati *quel che agli uccelli l'aria, l'acqua ai pesci.* « Questo (soggiunge) è il più distinto pregio delle nazioni a Statuto, che sempre vanno innanzi, e che il suo paese ordinano sempre meglio. » Ma egli pure confessa che nei milletrecent'anni da che esso Statuto dicesi avere vita, ebbe e alterazioni di salute, e sonni, e digiuni, e asfissie, e paralisi, come tutte quaggiù e le libertà e le tirannidi. E sebbene l'autore « ringrazi Dio che a' Croati sia dato nella piena sua possa il vecchio Statuto; » confessa che cotesto Statuto è tuttavia, in parte almeno, *ideale:* tanto c'è da rifarne. Ma egli poteva esaltare Croazia e Slavia senza deprimere sotto lei tutti i popoli, sentenziando: « In tutti i popoli, fuorchè ne' Croati e negli altri Slavi, era il comando assoluto. » Lo vadano a dire ai Confini militari.

« V'invitiamo (esclama l'autore) nel nostro cerchio di caròle, al nostro convito. Sedetevi colle vostre sorelline, che insieme si goda. Vi comunicheremo la dolce vivanda del nostro Statuto, la celeste bevuta della nazionale libertà. » Altrove chiama Croazia e Dalmazia *due sorelle* destinate a vivere col *comune padre.* Altri Croati si proffersero alle lettere dalmatiche promotori, mecenati agli ingegni: e non è da tacere che alcune opere segnatamente di vecchi autori dalmati, furono in Zagabria ristampate, alcune di recente ebbero soscrittori. Ma questo potevasi senza coprire di disprezzo e di calunnia gli studii che alcuni Dalmati dànno alle lettere italiane, coltivate con riverenza da Tedeschi e da Francesi e da Inglesi, che degnano questa lingua di tanta cura, da giungere e a scriverla e ad illustrare le intime bellezze de' suoi grandi autori, senza che però i loro fratelli li

tengano o venduti all'Italia, o meno conscii di libertà che i Croati.

Importa, del resto, notare che tali dispregi sgorgarono, a quanto io so, non da' Croati proprio, ma dalla bocca di Dalmati; importa notare che Dalmati furono per primo coloro che (a buon fine, io vo' credere) insinuarono il fomite della discordia; che denunziarono i ventimila beventi il sangue ai quattrocentomila, e mangianti ai quattrocentomila il cervello e la lingua: sanguisughe e Ugolini. Ma i quattrocentomila non si accorgevano di tanto strazio; nè certamente se ne potevano accorgere per vedere a quei ventimila più piene dal fiero pasto le gote, o più gonfie dall' atroce bevanda le vene: ch' anzi parecchi ne vedevano più seccati e più beccati di loro. I quattrocentomila non erano mai sino a qui dalla fama delle libertà croate richiamati alla memoria e all'amore del regno trino, il quale regno, sotterrato da secoli, si vede ora disseppellito con sua maraviglia. E anche dopo il recente rumore, pochi pare che s' accorgano dell' essere martiri, dico martiri dei ventimila. Tale è il senno e la probità di questo popolo buono, che alle istigazioni aizzanti le più pericolose cupidigie, resiste. Certi pochi hanno un bel sottoscrivere in nome di lui, senza saputa di lui, compendiosi affratellamenti, per saggio di quello che saprebbero di lui fare quando ne avessero maggiore licenza. Coteste sottoscrizioni, che valgono quanto il testamento di chi non parla, e a chi ti fa con una mano sotto al guanciale chinare la testa all' assenso; coteste sottoscrizioni che alla fine rappresenterebbero al più il volere di trentamila circa dei quattrocentomila, e che proverebbero il contrario, quand' anco non fossero, come sono, smentite da più d' uno che le attestò surrettizie; fanno disonore ai Croati che ne sono innocenti, e (non dubito) si vergognano, nella loro lealtà, di parere cospiratori inesperti e seduttori impotenti.

Certi Dalmati croateggianti sciuparono la causa croata: ammiserirono e intorbidarono la questione; gli argomenti, qualunque si fossero, che potevano addurre, eglino ebbero l'abilità di storpiarli tutti. La sognata tirannia de' parlanti italiano; il numero loro di ventimila per l'appunto, e

tutti ventimila congiurati da quattrocent'anni almeno contro i quattrocentomila, coi quali pacificamente convivevano, e combattevano il comune nemico, e s'univano con vincoli d'ospitalità sacra e di parentela spirituale e di sangue; l'oppressione d'un popolo intero, opera di pochi che non hanno nè armi, nè ricchezza, nè grandi favori dall'imperante, nè smania di acquistarsi popolarità, e d'abusarne, e (al dire degli accusanti) neanche senno nè ingegno; il consentimento croatifico di questo popolo che non parla, quantunque istigato, e buona parte di lui accenna in contrario; le promesse impossibili ad avverarsi d'utilità splendide e prossime; le jattanze di forza smentite da' fatti; i vantaggi d'uno Statuto ch'è troppo vecchio e troppo nuovo, tanto vecchio, che il più de' Croati l'avevano obliterato; tanto nuovo, che non sanno neanch'essi quello che dal 48 n'abbia a rimanere, e nessuno sa come possa, così rinnovato, trovar sanzione nei giuramenti di re Ferdinando e di re Colomano; da ultimo la conquista degli Àvari, e la schiatta dei Dalmati tutta spenta; sono amminicoli parte falsi, parte dubitabili, parte pericolosi, e che cascano addosso a chi se ne vuol fare puntello.

Ma, conceduto ogni cosa, rimarrebbe che la parte della nazione vivente di qua da'monti ha naturale diritto d'essere in tutto alla pari con l'altra di là: non solo non è dunque giusto che il centro del regno sia posto di là dai monti; ma, giacchè i secoli fecero tra l'una parte e l'altra sì gravi differenze, non è giusto che nè l'una nè l'altra ne porti le pene, non si potendo nell'accoppiamento agguagliare. La legge stessa pertanto dell'originaria fraternità porterebbe che le rimangano distinte in due diete, in due governi; unite in ispirito quanto si vuole mai. Il distinguere l'amministrazione dei beni comuni (fossero pur sempre stati comuni) non è illecito neppur tra sorelle; possono le sorelle abitare due appartamenti, avere altro letto e altra mensa, e pur vivere unanimemente. Dalmazia, insomma, quando volesse, non può con Croazia nel medesimo letto giacere. Dalmazia nòn può, neanche volendo, mutare il suo proprio nome: e quand'anche taluno de' Dalmati ambisse chiamarsi Croato, interrogato che

fosse da qualunque siasi Europeo, *di che zupania?* se rispondesse *di Zara* o *di Spalato*, si sentirebbe dire: Voi siete troppo superbo. Scusate, ma voi non avete l'onore d'esser croato. Se i Dalmati non vogliono, raccozzando frammenti di storia, chiamarsi Pelasgo-Greco-Latino-Dalmato-Slavo-Croato-Veneto-Serbo-Ungheresi, e non so quanti altri nomi in un nome, forza è si contentino d'essere Dalmati.

Io potrei dire: O le libertà concedute a Croazia dureranno, e per la ragione stessa durerebbero le concedute a' Dalmati in proprio; i quali potrebbero svolgerle a loro senno in famiglia, e alle proprie speciali condizioni più accomodatamente applicarle: o non dureranno; e allora inutile, anzi nauseosa e pestifera, la mescolanza. Per far cosa qualsiasi a dispetto dell'Austria, Croazia dovrebbe far capo o alla Russia o all'Italia o alla Francia, ed esserne forse diffidentemente respinta. Ma per cospirazioni diplomatiche i popoli non si rifanno. Questo io potrei dire: ma piuttosto dirò un'altra cosa.

Se l'argomento s'ha a prendere nella debita ampiezza; a chi riguardi il passato e l'avvenire, apparisce che (lasciando alla Russia il suo campo verso le regioni asiatiche immense) Polonia e Serbia sono i due centri della Slavia europea; che Serbia non accetterà mai lo Statuto croato, per vecchio e venerando che sia, nè vorrà Agram per sua capitale; ma che Serbia e Dalmazia, e tutte le slave sorelle, con ordinamenti simili s'affratellerebbero, distinte e unite, l'occasione venendo; la quale può forse venire senza moti violenti; certo non verrà mai per forzate commettiture.

Un canonico croato in un libro intitolato: *Memoria Regum et Banorum*... (del quale un suo lodatore croato, imitando leggiadramente Anacreonte, diceva che « siccome la terra beve la pioggia, e il mare i fiumi, e il sole il mare, e la luna i raggi del sole, così la posterità grata beverà il fiume che scende dal fonte di Giorgio Rattkay), sentenziava: *Più s'avvicina il mondo alla sua fine e più pèggiora.* Ma scriveva anche: *Cum Alexandro Macedone, quae non capiunt, cupiunt tamen: non meminerunt hi qui in immensum spes improbas cupiditatesque extendunt, quod ea ipsa quae nullo suo bono,*

multorum malo, quaesiverunt, miserabilem sortientur exitum. Questo dettato salutare si bevano, non tanto i buoni Croati, quanto coloro che fanno troppo amorosamente per essi: rammentino che l'amore verace è pio; che, per tristi e ignoranti che siano delle glorie patrie i ventimila, sono pur tuttavia compatrioti; e che i più ricchi di senno e di gloria e di libertà e di virtù, possono e sanno ai più poveri compatire.

LA QUESTIONE DALMATICA RIGUARDATA NE' SUOI NUOVI ASPETTI.

OSSERVAZIONI.

—

I. — CONCESSIONI.

. . . .

Il Sig. Dottor Costantino Voinovich, ch' io intendo sempre nominato a titolo d' onore, e che d' ora innanzi chiamerò più speditamente l' Autore, nel suo opuscolo dice: « Le istituzioni politiche della Croazia e Slavonia s' introducano fra noi a poco a poco, e così prendano più facile radice; e siano inoltre purgate da tutti quegli elementi antiquati che ripugnano all' indole del nostro tempo e ai progressi sociali che la Dalmazia ha fatti sul campo della libertà e uguaglianza civile, dalla fine del passato secolo in poi. » Le operazioni che sono qui saviamente accennate, ognun vede che dovrebbero precedere l' unione politica de' due popoli; che così richiede il buon senso, e vuole la necessità delle cose. Come introdurre a poco a poco le istituzioni politiche della Croazia, e assoggettarvisi a un tratto? Come ricevere istituzioni antiquate non più conformi all'indole de' tempi, e riceverle per questa ragione che la Dalmazia deve da esse aspettare giovanezza e bellezza novella? Domandasi se non sarebbe il meglio lasciare che Croazia, co' medicamenti che crede più valevoli, purghi sè stessa di quegli elementi, prima di prenderli in corpo noi, per il gusto di poi purgarcene agiatamente insieme con essa. Domandasi se, la libertà e uguaglianza civile, che è il primo fondamento d' ogni franchigia politica, e senza cui le franchigie politiche sono privilegi tiranni e iniquità consacrate, se la libertà e l' uguaglianza civile, essendo già ai Dalmati assicurata a

qualche modo meglio che a' Croati, i Dalmati che da parecchi de' loro stessi compatrioti ci si figurano come Iloti, non siano per ora a condizione men trista, e se debbano precipitosamente scambiare la causa del sociale benessere coll'effetto, e le basi dell'edifizio coi cornicioni. Domandasi se cotesta impresa dell'assicurare a' Croati la libertà e l'uguaglianza civile, e del pareggiare l'indole dei due popoli tanto diversi, sia cosa da spacciarsene con qualche decreto d'una Dieta, e col regalo ai Dalmati d'un Vicebano.

« Un Vicebano (propone l'Autore), e una sezione del Consiglio Banale risiederebbe in Dalmazia per tutto quel tempo di transizione durante il quale s'opererebbe l'unione de' tre regni, mediante la comunanza di istituzioni politiche. » Io non dirò che cotesta *vicebanalità* collocherebbe la Dalmazia in una condizione inferiore; e che il suo frammento della Tavola banale croata (la quale Tavola banale croata non è ancora fermato con che chiodi sarà commessa alla Tavola magiara, nè qual posto terranno le due tavole nella gran barca del Regno austriaco, la quale anch'essa sta dentro all'altra maggiore barca dell'Impero), cotesto frammento non è sicuro che ci salvi dalle imminenti procelle, e in caso di naufragio si lasci afferrare amicamente, anzichè venirci coll'onde a percuotere il petto. Dirò solamente che, al modo ideato, l'unione rimarrebbe da farsi tuttavia: giacchè *transizione* non è unione; e ancora meno di quel meschino *statu-quo*, che alla povera Dalmazia è rinfacciato, come se lo avesse fatto lei, o lo amasse teneramente. Dirò che, al modo ideato, la Dalmazia, perdendo qualcosa (e anco i Croati dicono che qualcosa la ci perderebbe), non ci guadagna nulla di stabile, nulla di determinato neanche.

« Starà sempre in potere de' Dalmati di stipulare l'autonomia nazionale e amministrativa del Triregno, come condizione *sine qua non* della loro unione alla Croazia. » Ma che s'ha egli a intendere per *autonomia nazionale?* Se la Dalmazia è nazione da sè, nazione autonoma, il Vicebano e quel pezzo di Tavola, come c'entra? E la condizione *sine qua non*, come guarentirla mai? come intenderla? giacchè condizione abbandonata all'altrui volere o alla balia

de' casi, condizione non è. Se l'autonomia, non dico la nazionale, ma l'amministrativa, in quel *tempo di transizione*, tempo cioè meramente provvisionale, che seguirebbe alla condizione detta, se l'autonomia fosse non dico da' Croati leali, ma da altri, intaccata; a chi ricorrere perchè ci renda giustizia? o farcela da noi colla forza? Abbiamo una condizione *sine qua non*, e abbiamo uno *statu quo*: latinucci che a me non garbano punto. Abbiamo un regno trino formato da secoli; e, acciocchè il regno trino si formi, richiedesi un nuovo patto, un contratto sociale; diciamolo pure, una Costituente.

Trattasi di dare alla Croazia la libertà e uguaglianza civile che sinora le manca; trattasi di dare alla Dalmazia i diritti politici; trattasi di rappianare a un tratto tra queste due nazioni le inuguaglianze originarie, le inuguaglianze secolari; che è come svellere le montagne da cui son divise, e sprofondarle nel mare Adriatico. La fede può spostare le montagne, lo possono i terremoti; un Vicebano col suo frammento di Tavola non lo può, ch'io mi sappia. Ben si sa che il volere delle nazioni, se unanime e conforme a natura e a giustizia, è potente d'operare miracoli: ma tra le leggi dell'umana natura le leggi logiche tengono luogo non ultimo; e per esse, sentite così d'istinto, anco i Dalmati sanno che di cose incerte prima che siano deliberate, incerte dopo deliberate, non si deduce certezza; che non si unisce daddovero chi dice: Io m'unisco, ma non sarò unito se non quando l'unione avverrà.

« Preferirebbero (così l'Autore in nome de' Croati) differire ad altro tempo l'unione, quando questa dovesse lasciare insoddisfatta la maggioranza delle classi cólte in Dalmazia. » Ma non si tratta soltanto di soddisfare ai cappelli; trattasi di rispettare i berretti. E non mi pare che sia un rispettarli il parlare per loro di quel che non sanno; il non si curare d'ammaestrarli in quel bene che tanto si brama per essi. Non si tratta di concludere un negozio tra pochi imprenditori del bene pubblico, per avveduti e onorati che siano; trattasi di nazioni che voglionsi libere: e la prima condizione dell'essere libero è il poter volere, e la condizione del volere è l'intendere.

—

II. — IL DIRITTO STORICO.

Occupazione.

Cotesto diritto come si prova egli poi? Contro la naturale disparità delle cose non valgono venti volumi di *rerum chroaticarum*; contro le novità sopravvenute non dal 1797, non dal 1527, non dal 1410, non dal 1102, ma più là, non vale la testimonianza di Costantino Porfirogenito, nè di quanti sono i Paleologhi con corona o no sulla testa.

Altri diceva ai Dalmati: Voi siete Croati. E qualche Dalmata ripeteva: Io sono Croato, e me ne glorio. Altri, provvedendo alla modestia nostra e alla propria, diceva: Voi siete Dalmati; i Croati non vogliono sbattezzarvi. Noi non crediamo poter mutare progenitori e progenie: Siamo Dalmati; ma uniamoci come Slavi. — Il non andare d'accordo neanco nel nome, neanco nella determinazione della razza, non era per verità buon augurio d'unione.

Il partito del lasciare a ciascuna gente il suo nome, pare a me il più prudente, o il più generoso: tanto più che non riuscirebbe mutarlo. Un Croato non sarà mai un Dalmata, per grandi sforzi di modestia ch'egli faccia. Anche questo dei nomi mi pare un diritto storico, più provato ch'altri assai; e del quale anco gl' ignoranti d'antichità sentono coscienza.

Dicevo prudente il partito. Vedete i Russi, che non paiono avere, in fatto di mistioni politiche, tanti scrupoli: e' non hanno mai detto ai Polacchi: Voi siete d'origine Russi. Ma il diritto storico non può nè ledere nè prescrivere il diritto eterno della natura e della umanità. Il diritto storico vero comincia dal principio della storia non dal settimo secolo: se dal settimo, può bene anco dal quindicesimo, giacchè altri diritti storici in Europa cominciano dal 1815, altri ce n'è più recenti.

Secondo il diritto storico qui allegato, i Croati avrebbero la Dalmazia per la grazia d'Eraclio imperatore greco. Il quale imperatore greco, sarebbe poi da vedere se concedesse ai Croati, quand'avessero vinti gli Avari, dimore in

Dalmazia, o se ad essi lasciasse l'intera sovranità del paese. E sarebbe a vedere, anche trovato il diploma greco che in chiari termini lo esprimesse, se l'Imperatore potesse fare ai Croati regalo, non dico d'anime umane (di tali presenti se ne son visti e vedranno), ma del paese ch'egli aveva perduto, e che non poteva più togliere ai barbari.

La storia, che non ha scrupoli in fatto di regali e di baratti, testifica qui il contrario; la storia dice che nel nono secolo la Dalmazia era tuttavia attribuita all'impero. La storia dice che i Dalmati (o parte, se così piace, di questi), scontenti degli Slavi, ricorsero ai Veneti; e che Venezia ebbe dall'impero greco facoltà d'occupare. Se valida l'una licenza, valida l'altra; se l'una con l'altra si oppugnano, rimane niente. Checchè sia di ciò, lo stesso Porfirogenito non solamente non narra che gli Avari furono tutti sterminati da' Croati, ma che parte di loro fu da questi costretta a ubbidire. A che patti, ignoriamo; ma troppo si può dagli esempi di tali invasioni arguirlo: giacchè e il bene e il male, nella vita e degli uomini singoli e delle nazioni, segue una legge d'analogia, consolante nel bene, se nel male tremenda. *Il forte si mesce col vinto nemico; Col nuovo signore rimane l'antico.*

—

Se tutte le memorie in Croazia siano di istituzioni e consuetudini liberali.

Giova notare che non ogni cosa che chiamisi libertà, è libertà daddovero; e che non ogni libertà si conviene del pari a tutti gli uomini e i luoghi e i tempi. Ha libertà al modo suo il Montenero: ma la vorrebbe forse a quel modo il Belgio o l'America? a quel modo forse Croazia la potrebbe? Croazia confessa che le libertà sue storiche vanno mutate; e non si sa se più voglia allettarci colle memorie d'un passato che ritornare non può, o colle speranze d'un tutt'altro avvenire.

Qual prosperità e quale gloria toccasse ai Dalmati già in consorzio co' Croati, lo mostra la testimonianza di Mica

Madio dal Sig. Cerineo recata nel suo erudito lavoro. « Le terre e possessioni delle città marittime de' Dalmati a forza pigliavano e se le dividevano a sorte; asserendo: A noi soggiacciono tutte le cose che sono fuori della città, tanto per il diritto paterno, quanto per il diritto della forza da Dio a noi concessa. » Il diritto paterno e il diritto della forza qui sono a un dipresso la medesima cosa; ma quella brava gente, così come il leone della favola, ama dividere il sermone in più punti, perchè anco la forza che si fa tenera delle unioni in politica, sfoggia in rettorica le divisioni; anco la forza ha la sua rettorica, che non è delle meno artifiziate.

E qui notiamo che quando i Croati d'adesso ragionano della integrità, si dimenticano delle città dalmatiche le quali non furono mai croate neanco nella testa e nel linguaggio de' vecchi Croati: e queste almeno il diritto storico, comunque s'intenda, escluderebbe dalla gloria del triplice regno.

Ma parliamo delle glorie del regno propriamente croato. Il fatto del non poter più trovare un re in casa propria, dell' accattare di fuori la testa del libero corpo croato, del donare la corona di Zvonimiro a uno di quella gente che cento anni innanzi cibavano carne cruda; sarà, se si vuole, annegazione magnanima, prudenza astuta; non è documento di concorde libertà, di grandezza gloriosa. Voglio bene che patteggiassero di non si pigliare che la testa del re, come arnese sul qual posare la corona degli avi loro caduta per terra; voglio bene che, dalla propria argomentando la fede altrui, si credessero d'avere con quel patto guarentita a sè e a' figli proprii in perpetuo una sicura e splendida vita, tutta croata e punto ungherese: ma e' non si sarebbero certamente sognati di cedere pur l'apparenza del menomo tra i proprii diritti, di promettere pure una particella degli averi proprii e del frutto de' proprii sudori, pur una stilla del proprio sangue, a regnatore di nazione non slava; non si sarebbero sognati di collegarsi così fattamente a popolo d'altra lingua, se nelle loro consuetudini non si fosse già sentita una qualche conformità, se i Croati non erano, un po' più che altre genti slave, prossimi o proclivi a magnatizio reggimento.

Se nelle cose incerte altra norma non resta che l' induzione dal noto all'ignoto, attenghiamoci ai fatti; non agli antichissimi, non a quelli del 1791, ma ai fatti che corrono. Ho già rammentato il diniego che Croazia sostenne e sostiene in quel che concerne i Confini militari; ora addito quella milizia polacca che fece onta agli stemmi croati in Zagabria, e rimane in Zagabria tuttavia. Io non entro giudice, che non spetta a me: spetta bene a me dimostrare che la forza del braccio e della volontà croata non è tanta da sorreggere la debolezza nostra, o da ragionarne con parole o di raffaccio o pur di pietà, di quella pietà che potrebbe a taluni suonare insulto. Quell' antico provava il moto movendosi: non credo si possa provare il progresso camminando a ritroso.

Non accade rammentare che il Conte supremo è vestigio di ben altra libertà che la *plebea*, propria agli Slavi, come afferma Procopio; rammentare che lo Statuto degli Slavi d' oltremonte avrebbe creato in Dalmazia franchigie simili a monopolio. Le son cose oramai confessate; e, per condire promesse che suonerebbero ai Dalmati quasi minaccia, ci si promette uno Statuto tutt' altro da quello del diritto storico, di quel diritto che davasi come precipuo titolo all' unione.

Non è dunque da paragonare lo statuto croatico colle concessioni fatte da Austria nel febbraio del 61, e colla legge austriaca sui Comuni; ma è da dire: Se ai Croati sarà dato tempo e facoltà di rifare le leggi loro, avrann' agio anco i Dalmati di migliorare le proprie. La differenza sta in questo, che Dalmazia ha men piaghe nel corpo suo da sanare; Dalmazia non ha gentiluomini avvezzi a essere presi a balzello; Dalmazia non ha ulcere baronali.

Che se consuetudini tanto diverse generano bisogni diversi, non possibili a soddisfare coi medesimi provvedimenti; ognun vede che, quando pure l' unione facessesi adesso, le leggi più essenziali, per adattarsi alle due nazioni, dovrebbero in cose importantissime variare: cioè a dire, che l'unica dieta dovrebbe nel fatto scindersi in due; e il Vicebano colla sua mezza Tavola mal basterebbe a tanto. Avremmo in effetto la divisione, e avremmo insieme della confusione gl'impacci. Dovrebbero i Dalmati deliberare delle cose

croate che ignorano; e per apprenderle non avrebbero altra testimonianza che d'uomini croati, cioè parteggianti per l'una o per l'altra opinione; e ai Dalmati toccherebbe, senza conoscenza e però senza coscienza, senza merito e senza scusa, a modo di macchine parteggiare. Altri disse che con giornali e tabelle s'acquista facile la conoscenza di paesi e di popoli: maravigliosa fede nella maravigliosa virtù dei giornali e delle tabelle. Il simile de' Croati rispetto a' Dalmati; e con inconvenienti maggiori, che lungo sarebbe numerare, ma gli uomini pratici delle cose umane li veggono.

Il più evidente di tutti si è, che delle istituzioni buone per il tempo loro, se così piace, tanto è oggidì da mutare, che del passato non resterebbe che i nomi, non tutti per vero bellissimi, e le apparenze. Or, le apparenze delle cose, mutando le cose, sono un pericolo, un'insidia, uno scherno. Che importa egli il titolo di Tavola banale e di Bano? Allorchè il Bano Jellacich, buona memoria, giurava: « all'Illustrissimo, potentissimo e invitto imperatore Ferdinando I, re d'Ungheria, di Boemia, di Dalmazia, di Croazia, di Slavonia, misericordiosissimo nostro Signore (gospodaru), do la mia fede di essere ubbidiente alla sua sacra imperiale e reale Maestà; e il suo e de' suoi successori onore, gloria e dignità e utilità sempre guardare e promuovere, e il danno, quant'io potrò, da essi stornare; » io non so s'egli (come giace nel documento stampato da chi non intendeva fare torto nè a lui nè a' Croati) collocasse tra Ungheria e Dalmazia la Boemia, per negare l'unità trina del regno, o concedere che sia da altri negata: ma certamente per cotesta triade il Jellacich fece assai poco. Diranno che poco poteva. E io del buon volere de' Croati, Bani o no, non ho mai dubitato. Dico anch'io che i Bani, e neppure i vice-bani, non sono di loro natura onnipotenti.

Insomma, abbiamo un vecchio edifizio, magnifico, se volete, ma lasciato andare in rovina. Se i Croati vogliono spendere il tempo e le forze loro a rabberciare cotesta macia; facciano, e noi loderemo la loro animosa pietà. Ma sintanto che l'edifizio rimane qual'è, e che minaccia altre rovine,

preghiamo ci lascino abitare sotto più umile tetto, e fabbricare di pianta. Se la similitudine pare impropria e la fiducia nostra soverchio ardimentosa, stiano a sentire quest'altra imagine, che nasconde in sè un argomento. La casa ove noi siamo chiamati a abitare con essi, è gravata di livelli che a noi non tocca pagare, di servitù alle quali non sottostanno le nostre capanne. Il livello, ci si dice, riscatteremo, libereremo il comune fondo dalle incomode servitù. Riscattate, liberate.

Se le memorie dalmatiche siano tutte servili.

Ma dall'altezza delle libertà croatiche si può egli qualcosa discernere nel buio fondo delle dalmatiche servitù? È da vedere. Diamo retta per primo a un fautore di quelle libertà, che ha trattato in istampa il soggetto con lodevole temperanza, e confessa che l'istituzione romana dei Decurioni è il germe dei liberi Comuni dalmatici campati dagli Avari; confessa cioè che qualcosa dagli Avari era campato; e che però, se vero fosse che Dalmati più non esistessero, il loro eccidio sarebbe opera de' Croati smaniosi d'allargare il campo alla virtù prolifica dei tre fratelli, e stendere più ampio letto alle due sorelle, portento di prolifica operosità.

I patti, altrove accennati, che fece Colomano a Traù o Traù a Colomano, provano che poco dopo il mill'e uno, Ungheresi o Croati erano in Dalmazia forestieri molesti. Vero è che dal mill'e uno al 1861 ci corre; onde quella non è punto a' viventi memoria ingiuriosa.

La lega che nel 1340 stringono le città di Spalato, Traù, Sebenico, poco innanzi la cacciata del Duca d'Ateno dalla città di Firenze, pone per patto, che nessun cittadino ai baroni croati faccia dono maggiore che di lire venticinque, senza il consento unanime de' tre Comuni; acciocchè i cittadini siano liberati dalle molestie de' gentili Croati confinanti, e dalla protezione che costoro avrebbero per prezzo offerta agl'insidiatori dell'interna franchezza e quiete.

Altre leghe strette dalle città dalmatiche tra sè, provano

come quelle fossero repubbliche belle e buone. Il popolo e il clero eleggevano il vescovo, il governatore era eletto dal popolo insieme e dal vescovo; il vescovo governatore non era, ma cittadino al bisogno; e sapeva col suo valore e coll' ingegno difendere le assediate città, non dividerle nè assediarle colle arti del suo politico zelo.

Al tempo dell' Ungheria, la sede del Bano era Knin. Dunque Dalmazia più importante; e sempre la prima delle tre negli atti pubblici nominata; non certamente per seguire l' ordine dell' alfabeto, invenzione pedantesca de' tempi moderni, ricchi di sotterfugii e di mezzitermini.

—

Se la signoria veneta fosse ai Dalmati più insopportabile della fratellanza croata.

L' Autore al quale il presente scritto, più che contradire, consente, ha, tra gli altri meriti, questo del non avere degnato insultare al leone morto, ripetendo le accusazioni ingenerose, dove l' ignoranza è in parte scusa alla calunnia con che il conte Daru si credette poter difendere l' atto del suo padrone, gran maestro di libertà, come tutti sappiamo. Ma io non intendo che cosa ci guadagnino certi avvocati dei Croati a accampare i torti della repubblica di Venezia; come se oggidì si trattasse di scegliere tra i gentiluomini di Turopolie e i gentiluomini veneziani. Leggiamo la storia ne' fatti stessi; giacchè la terra che i Dalmati calcano, è storia viva. Se Venezia non era, Dalmazia invece di Bani avrebbe pascià. Ragusa, costretta a riconoscere la potestà turca e la veneta e la ungherese; Ragusa, se le battaglie e le vittorie e il nome e la grande ombra del leone non era, sarebbe anch' essa Turchia; nè l' avrebbero salva i cavalieri ungheresi. Venezia, col custodire (liberalmente o no che sel facesse) le isole Jonie, rifugio ai Clefti, e germe di libertà, preparava la battaglia di Navarino, lontana ma legittima conseguenza della battaglia di Lepanto. Venezia, col custodire questo lembo di terra

dalmatica (liberalmente o no che sel facesse), lasciava spuntare quel primo germoglio di lettere slave, del quale i Croati ammirano le primizie con benaugurata modestia, e forse soverchia compiacenza. E' non avrebbero opere slave di Dalmati da ristampare e studiare se non era questa Venezia da certi Dalmati d'oggidì abbominata.

Ma se tanto abbominevole la tirannide di questi stranieri; perchè dunque i Dalmati nella lega di Cambrai, e in altre opportunità, non la scossero? perchè non si mossero allora a rivendicarla i Croati? Se Dalmazia schiava non seppe guardare a sè le libertà de' proprii Comuni, non se le lasciò neanco togliere tanto che la condizione dei Confini militari le fosse invidiabile al paragone. Dalmazia oppressa ama Venezia; ha San Marco per nome sacro, per sacra bandiera: fino all'ultimo combatte per essa, sovr'essa piange. Io non so che lagrime così cordiali versassero sul loro proprio statuto i Croati; nè la storia dice che alcun Barone piangesse quando si diedero a Colomano. Nè solo i gentiluomini dalmati di sangue italiano amavano Venezia così; gli era il popolo che voi dite negletto da essa; i più di tutti anzi erano i pretti Slavi. Per rispetto del popolo, rispettate dunque Venezia, disgraziati.

—

Fatti recenti.

E perchè le contradizioni sono la pena fatale e provvida di chi va fuor del vero, taluno degli abbominanti Venezia rammentò il *Corpus Domini* del 97, che appunto ai Vespri Siciliani e alle Pasque Veronesi e agli orrori della gentilissima Francia, è come un'onda di lago commosso al diluvio di molti straripati e confusi torrenti. Lo rammentò senza accorgersi che quella era mossa di Slavi. Ma poi bisognava soggiungere che in nome de' Veneziani fu fatta, non de'Croati. Quel *Corpus Domini* non celebrava il *Corpus juris hungarici*. Vero è che in nome dell'Austria, a por fine all'anarchia, ci venne un Croato: ma non in nome di Croazia ci

venne. Fu questo un avvedimento dell' Austria, mandarci gente che a qualche modo, ancorchè imperfetto, si facesse al popolo intendere: non fu de' Croati atto fraterno, o memoria degli Avari o di Ladislao. Fu visto allora il generale croato montare in pulpito e predicare alla gente. Ma se i Dalmati erano conscii della fraternità, il generale croato doveva essere il predicato, non già il predicante; non c'era bisogno d' un' apocalissi.

Per dimostrare che Dalmazia è possessione croata, fu chi non dubitò rammentare il trattato di Leoben, trattato in cui da Francia erano e Dalmazia e Istria insieme promesse ad Austria. Bel modo invero di rivendicare i diritti originarii de' popoli! Quando abbiamo un atto spontaneo di popolo, negarlo sotto qualsiasi pretesto, per fondare la signoria sopra titoli di trattati ove il popolo non ebbe parte nessuna, e questo a fine di rivendicare i diritti della nazione, sarebbe un negare per sempre ai popoli la facoltà non dico di giudicare le sorti proprie, ma di consentire e di riconoscere, cioè la facoltà non solamente di reggere sè medesimi, ma di umanamente ubbidire; sarebbe un legittimare in nome della giustizia l' ingiustizia: contradizione non so se più improvvida o assurda o spietata, che gli stessi regnanti più iniqui debbono ripudiare siccome pericolosa alle loro cupidità, perchè troppo verrebbe a smascherarne la turpitudine.

Ma l' essere anche Croazia per alcun tempo stata possessione di Francia; l' avere gli Slavi-Croati, così come i Dalmati, dovuto prodemente combattere altri Slavi tra i ghiacci di Russia; ci è prova della grande potenza in virtù della quale Dalmazia croatificata sarebbe salva dalle estere invasioni.

III. — LE DUE SCHIATTE.

De' Dalmati così detti italiani, o piuttosto degli Slavi italianati.

Di nazionalità ragionando, non è da dimenticare che la storia non solo ci porge esempi di due o più nazioni l'una all'altra sovrapposte dapprima, e l'una nell'altra a poco a poco poi penetrate e conserte, ma che nessun esempio forse ci lascia discernere di popolo (salvo l'israelitico, che più non è popolo da sè) il quale non sia un composto di più nazioni. Le quali se, dopo angariatesi e astiatesi a vicenda, non si fossero sapute alla fine congegnare in consuetudini di comune società; se nel punto che questo era conceduto e richiesto da'tempi, si divertivano a rimuginare i reciproci torti passati, invece di nuovo edifizio avrebbero fabbricato rovine, e perduti nell'opinione del mondo e nel fatto que'diritti stessi che importunamente pretendevano rivendicare. A sentire certuni, parrebbe che gl' Italiani in Dalmazia avessero verso gli Slavi fatto come gli Europei in America verso i selvaggi, rispinti cioè ne'deserti, e non accostatisi a loro che per corromperli e dividerli tra sè; quando per l'appunto è il contrario. Gli Slavi furono tanto allettati da cotesti tiranni, che migliaia e migliaia di loro si fecero cittadini, sottraendosi ai Croati forestieri; e altri presero le consuetudini e il vestire italiano e la lingua, altri conservarono la proprietà delle usanze e dell'abito e dell'idioma: tanto e l'una cosa e l'altra era libera ad essi. Nè già li allettarono corrompendo, come è vezzo ai tiranni. Perchè la purezza de'costumi e il vigore della tempra e la schiettezza dell'animo, sono le doti tuttavia del popolo dalmata: doti non meno onorevoli al popolo che ai conviventi con esso. Nè li dominarono dividendo: perchè la concordia fraterna de'Dalmati, segnatamente dopo re Ladislao, può mostrarsi come retaggio invidiabile di questa terra per tanti altri versi infelice. E siccome è onore alla donna il non si poter nulla dire di lei;

così la migliore storia d'un popolo è il non avere storia; giacchè quasi tutta la storia è un tessuto o di lacci o di trame o di nodi ferrei, macchiati di sangue.

E adesso che prendesi a declamare di nazionalità, adesso appunto le divisioni, cessate da secoli, ricominciano. In nome dell'amor patrio riardono gli odii, in nome della fratellanza minacciansi fratricidii. Per non essere predominati da Italiani, tutt'altro che dominanti, si ricorre ai Croati; per non avere capitale Zara, si aspira a Zagabria. Zagabria o Zagreb o Agram che voglia chiamarsi, è nota un po' per le carte e per gli studii geografici ai Dalmati che sanno l'italiano, ignota ai più degli Slavi sinanco di nome. Tanto è fatale alla Croazia esser terra di privilegi, che una specie di privilegio è fin la notizia di lei.

Tutt'altro che dominanti in Dalmazia io dicevo quelli che parlano l'italiano. E non posso intendere l'Autore, laddove dice che la condizione de' villici nostri *è la maggiore ingiustizia che si possa commettere.* Piacesse al Cielo che i Dalmati, o slavo che parlino o italiano, e che i popoli tutti non conoscessero ingiustizie peggiori! Io non dico che la Giustizia, fuggita dal mondo, si sia ricoverata tra noi; ma domando: Qual è lo stato de' villici in Russia, in Polonia? qual vita civile e nazionale ne' villici de' paesi che più diconsi liberi? Ne' paesi liberi e più civili qual cura prendon'eglino i ricchi de' poveri? Que' molti Slavi che sono in Dalmazia e benestanti e ornati già d'intellettuale coltura, e già prevalenti a quasi tutte le famiglie di nome italiano, che hann'eglino fatto sinora pe' villici? L'alleviare le loro miserie, il beneficarli, l'annunziare almeno che li beneficheranno i Croati, era forse dalle leggi vietato? E i Croati, che fecer essi per la plebe misera loro? Nel 48 decreti impotenti, nel 61 preghiere a Vienna impotenti. Se rispondono che del passato non si parli, che solo si pensi al futuro; perchè dunque a noi rinfacciare il passato? Il nuovo campo apertoci innanzi, corriamolo dunque e coltiviamolo, dalla sua parte ciascuno, senza entrare l'uno all'altro fra' piedi: chè, nella sua angustia, egli è largo abbastanza.

Dopo rammentata la successione degli Avari, e fattisi forti di quella; con erudizione ancor più malaugurata rammentano i torti di Venezia e di Roma, coprendone d'obblivione i benefizi e le scuse. Diresti gli odii dell'antica Germania contro le aquile risuscitati: ma ci manca un Arminio. Diresti la Dalmazia degli Italiani un'Inghilterra, la Dalmazia degli Slavi un'Irlanda: ma ci manca un O' Connell. Quando delle citazioni si fa un eccitamento a vendetta, bisogna saper citare e rispondere alle contrarie citazioni; quando si declama, bisogna saper declamare. L'archeologia e la rettorica non son cose da tutti.

Accusate, se ciò vi par bello, i Dalmati-Slavi dell'avere non solo con credulità paziente servito ai loro tiranni, ma dell'avere a quella tirannide reamente cooperato; giacchè cotesti ventimila Italiani che, a detta d'altri, non son più di quindicimila, e in sul principio dovevano essere ben più pochi, non avrebbero potuto opprimere nè ingannare una gente che non è fiacca nè stupida, se non trovavano ministri e consiglieri tra uomini di questa medesima gente. Accusate tutti gli Slavi che si vennero nello spazio di quattro secoli italianando, e facendosi anch'essi tiranni, e contaminando la schiatta loro colla parentela della schiatta abborrita. Aggravate di calunnia e di vitupero e di maledizione, se così vi par bello, le sepolture de' vostri e de' nostri antenati; dissotterrate (come gl' Israeliti fecero liberati riconsacrandosi) le ossa loro, e sull'altare della patria novella, la Croazia, bruciatele. Ma sappiate che sino a poche generazioni innanzi alla nostra, i portanti cappello, convivevano co' portanti berretto in consorzio d'intima familiarità; che nella mia adolescenza io vedevo il possidente agiato, il gentiluomo, a piedi o sopra umile cavalcatura andar visitando i suoi poderetti, conversare col villico in modi tra fraterni e paterni, assistere alle faccende rustiche, esserne viva parte. Siccome, nell'italiano, e segnatamente nel linguaggio de' Veneti, la parola *padrone* ha senso mitissimo e amico, e tiene della voce romana che coll'origine rammenta padre; così gli Slavi, dicendo *gospodaru* (quando non dicano *compare*), lo pronunziano con un sorriso confidente, con voce ferma e

a fronte alta, conscii della propria non meno che dell'altrui dignità. Dunque non solamente le allegazioni de' fatti antichi, ma le affermazioni de' fatti presenti, stanno a difesa nostra.

—

Di chi dunque il torto? il diritto di chi?

Le prove dell'amore, o almeno le mostre, allora sono più fortemente consigliate e dalla cura degli utili nostri e dal rispetto che dobbiamo a noi stessi, quando in nome appunto dell'amore proponesi una grande innovazione che deve mutare il destino della presente e delle generazioni avvenire. In questo punto fomentare gli odii e compiacersi in crearli, sarebbe astuzia così malavveduta da bastare di per sè alla propria condanna. Guai se chiunque propone un miglioramento, per grande e sicuro che sia, dovesse consumare le forze della mente e dell'animo proprio e dell'altrui in dimostrare i torti di coloro che lo precedettero; i torti de' presenti, i quali egli intende beneficare, dovesse involgere in un comune dispregio e odio questi e quelli! Allora vien voglia di ricercare da qual parte stiano i più gravi torti, di rimescolare tutte le putredini del passato, e voltolarsi in quelle come in un letto di fiori. Allora ritornano i baroni croati molesti, gli zupani rapaci, i pirati infesti alle isole del Quarnero, le quali ora vorrebbersi abbracciate a Zagabria come *sorelline* anch'esse amatissime dei gentiluomini di Turopolie; allora ritorna a galla il Doge Pietro Orseolo bene accolto in Ossero *da Romani o da Slavi* quattro anni innanzi che Croazia si desse a Re Colomano, e dieci anni innanzi che Re Colomano assicurasse Traù dall'ospizio incomodo dei fratelli nobilissimi.

E questi Romani e Slavi non sono già da credere una singolarità dell'isola d'Ossero; ma rammentano come le due schiatte si trovassero in tutto il paese accoste e distinte; al modo medesimo che di qua dall'alpe maggiore accanto agli uomini di schiatta italiana trovansi nel Tirolo detto da tutti

italiano genti di schiatta alemanna. Non solamente c'è sempre stata, anche dopo gli Avari, una Dalmazia italiana; ma e le tradizioni religiose e civili e intellettuali tra questa Dalmazia e l'Italia, e i vincoli di consanguineità, si vennero via via rinfrescando per le migrazioni e gli esilii; giacchè, come tutti i paesi di confine, la Dalmazia è terra d'esuli.

Nè solo i sangui si sono commisti, le glorie e i dolori, le utilità e le speranze compenetratesi; ma scambiaronsi i nomi stessi. Famiglie italiane spente, vivono nelle slave, e alle slave lasciarono l'eredità delle memorie e degli averi: famiglie slave assunsero nomi italiani: talchè gli odiatori del nome italiano può dirsi che a doppio titolo odiano la patria, rinnegano smemoratamente sè stessi.

Ho toccato del numero. Ma quando mai il numero ha costituito il diritto? È questa forse una battaglia dove i più fucili e cannoni son la ragione suprema? nelle stesse battaglie non prevale egli sovente l'ingegno dei meno e il valore? Cotesto tanto ripetere i numeri quattrocentomila e ventimila, è cosa da abbaco, non da codice di diritto pubblico o di civile; è argomentazione che si fa colle dita, non colla testa o col cuore, senonchè le dita minacciano chiudersi e farsi pugno. La storia smentisce cotesta aritmetica, l'umanità la rigetta.

Io non fo paragoni, e lascio al sig. Abate Liubich osservare che negli Slavi è *più onestà cittadina*. Certamente se maggiore l'onestà, il meglio della civiltà tocca a loro. Ma diasi pure che i parlanti italiano siano tutti e peccatori e imbecilli: non avranno dunque gli Slavi fratelli compassione di loro? È egli lecito e bello ai dotti spregiare gli indòtti, ai giusti gli erranti? Così non insegnano i Vangeli tradotti in slavo ad uso del popolo, e non da un Croato, e stampati e ristampati in Venezia, e nelle città dalmatiche cantati la festa. Ma, per peccatori che gl'Italiani fossero, hann'eglino mai cospirato contro gli Slavi? si son eglino collegati a danno loro? quali le prove di ciò? dove i segni? Non si son collegati, perchè di ciò non avevano, abbondando pure la rea voglia, il potere. Se d'inerzia peccarono, più al proprio peccarono

che all'altrui danno. Se il braccio diritto sinora fu inerte, non è colpa del manco. S'ha egli a tagliare questo acciocchè il diritto abbia vita? e quand'anco il manco avesse sinora potuto tenere legato quell'altro, dovrà egli il diritto sperar forza dal tenere ora avvinto lui? Voi vedete che agli Slavi io lascio la diritta; e spero ch'eglino l'augurio mio avvereranno.

IV. — LE DUE CIVILTÀ.

Combattendo sui legni veneti, i Dalmati difendevano la Cristianità tutta quanta, e così la Croazia anch'essa, senza però mai sognarsi di prendere per sè la Croazia. Attingendo alla civiltà italiana, cioè all'europea tutta quanta, senza però detestare o trasandare in tutto le cose Slave, i Dalmati si rendevano benemeriti e degli Slavi loro compatrioti e della stessa Croazia. Se non fecero tutto quel che potevano, foss'anche colpa, non dà però diritto a'Croati, e molto meno ai Dalmati-Slavi, di negare e bestemmiare quel tanto che fecero. Chi incivilisce un paese, lo facess'anco con lingua e usi forestieri, è benemerito del paese più di coloro che incivilire il proprio non sanno nè con coltura natia nè con forestiera. Chi prepara pur di lunga mano, chi rende possibile e più agevole, la futura civiltà d'un paese, con ciò solo si fa benemerito, e degno della gratitudine di coloro che sapranno di quell'apparecchio vantaggiarsi. Ma gli sconoscenti con ciò stesso confessano sè indegni e inetti.

Concedasi pure che la civiltà dalmatica antica fu spenta: ma nessuno dirà che Croazia ci abbia recata una civiltà novella dal settimo secolo al quindicesimo. La nuova civiltà, parte italiana e parte slava, che sorse dal 1410 al 1860, non è opera de'Croati. Venezia stessa a quest'opera contribuì, primieramente col non impedire, com'altri fece e fa altrove, com'altri anco in Dalmazia minaccia; poi col prestare una qualche occasione agl'ingegni di svolgersi, collo stampare libri di Dalmati, libri non solamente italiani ma slavi. Per poco che questo sia, mi si additi, nelle stamperie croate d'un

tempo, altrettanto. Venezia, non foss'altro, ha un merito che compensa non pochi difetti e torti: corruppe men ch'altri. Non sospettò, non atterrì, non insultò, non divise.

Per vie diverse giungesi ad una mèta. Gli studi dalmatici, per deboli che fossero, avviarono (è lei che lo dice) Croazia. Quand'anco il suo Statuto fosse cosa in sè più perfetta e più accettabile che non è; gli Statuti di per sè non incivilìscono: e lo sanno i Croati. Dalmazia ha meglio conservata la lingua propria, che Croazia il proprio Statuto. Una costituzione migliore della croatica, i Dalmati, per corti che siano, la possono imaginare; i Croati, una lingua più pura e più forte di quella che i Dalmati parlano, e nella quale il popolo canta, da sè creare non possono.

Taluni non tanto de' Croati quanto de' loro fautori fanno la Dalmazia non solo civilmente, ma moralmente e intellettualmente da nulla, per indurla, con ciò, che si dia; poi le dànno potenza d'ammaestrare e educare altrui, d'imporre ad altri condizioni imperiose. Non so qual de' due sia maggiore lusinga o strapazzo. So bene che anco gli schiavi antichi avevano il ministerio di certe arti gentili e il culto delle lettere amene, e dilettavano e ammaestravano i signori loro, pur tuttavia rimanendosi in schiavitù: ma i Croati non vogliono urbanamente che i Dalmati siano sul serio chiamati Schiavoni. Maestri a' Croati non sapremmo essere; discepoli non potremmo.

È un sogno la potenza politica della Dalmazia, unita o no che sia ad altri. Il ministero di lei, nella sua piccolezza, è tutto intellettuale e morale; e questo ella può, stando da sè, con maggiore purezza e decoro e originalità esercitare. Se fosse lecito comparare le minime cose alle grandi, direi che Atene, appiccicata a Tebe, avrebbe politicamente fatto un corpo più grosso; ma più non era l'Atene che noi conosciamo. E, standosi di per sè, fece pure qualcosa nel mondo, qualcosa che nè Persia nè Beozia potette o potrà dispregiare. L'argomento è dal più al meno; ma regge.

Le nazioni, così come le famiglie, miste di due o di più schiatte, sono da Dio destinate conciliatrici: e il conciliare più genti è maggior bene che incivilirne una sola. Ma se

della Dalmazia facessesi, come taluni vorrebbero, un muro contro l'incivilimento latino, cioè dell'Europa e del mondo; Dalmazia snaturerebbe sè stessa, rinnegherebbe la storia propria, ch'è tutta storia di conciliazione tra Italia e Slavia, tra Oriente e Occidente, tra le forze del braccio e le forze dell'ingegno, tra la gagliardia del resistere e la virtù dell'amare.

Ma quando pure non spirasse dalla parte del mare alcun'aura d'Italia; gli spiriti latini verrebbero ai popoli slavi attraverso al suolo e al linguaggio germanico: dacchè Germania ben sa, e non ne arrossisce, che della civiltà sua e di tutta la moderna, gran parte si svolge da germi latini. Avrebbero così gli Slavi per indiretto, cioè più languidamente, quello che meglio potevano attingere da sè stessi alle fonti, l'avrebbero di terza mano; invidierebbero a sè la conoscenza delle origini, il merito del discernimento, la libertà della scelta.

L'Autore che abbiam nominato, con quella rettitudine a cui la generosità non par debolezza, ma anzi il contrario pare viltà, non dubita d'affermare che i Dalmati, orbando sè stessi dell'incivilimento italiano e rigettando gli educati da quello, farebbero come naviganti che buttassero in mare il capitano della nave e il piloto. Io non oserei dire tanto: ma posso ben dire che quelli tra i marinari stessi i quali saprebbero tenere le veci degli affogabili, impararono alla scuola medesima quel tanto che sanno.

Di coloro che studiano alle università italiane, ch'ebbero in Dalmazia stessa maestri italiani o dall'Italia formati, i più sono forse d'origine slava; o certamente hanno con pretti Slavi attenenza. E in questo rispetto, così come in altri, bisognerebbe inventare una chimica embriologica, o almeno avere alle mani gli alberi genealogici di tutte le famiglie dalmatiche, per fare indigrosso l'analisi di quante gocciole di sangue italiano, e quante di slavo, battono ne'polsi a'Dalmati d'oggidì. Dico che non basterebbero gli alberi genealogici, ma converrebbe potere embriologicamente discernere quanta parte nella generazione di ciascun uomo dalmata avessero Italiani e Slavi, non solamente col corpo la avessero, ma collo spirito; il quale all'operazione del corpo può molto ag-

giungere e molto detrarre nell'opera misteriosa. Ma, senza entrare nè nella generazione nè nella genealogia, figuriamoci che alla Dalmazia fosse mancata in tutto l'educazione italiana: crederemo noi che que'pochi i quali ora sanno di slavo, saprebbero scriverlo come fanno? Lo stato intellettuale e letterario della Croazia, quale fu per il corso di quattro secoli, ci lascia arguire quello che la Dalmazia, croatamente libera e liberamente croata, sarebbe.

Schiacciate gl'Italiani: non farete male all'Italia ma a voi stessi, vi sequestrerete a bello studio da una parte del mondo umano; nella civiltà creerete, con grande sforzo d'arte, un'oasi di barbarie. Nè state a dire che all'italiano supplirebbe d'abbondanza il tedesco. Quand'anco il tedesco fosse originale tutto, senza derivazione d'italiano e di latino e d'inglese e di francese (e Inghilterra e Francia assai debbono all'Italia, e godono di doverle); quand'anco ciò fosse, credete voi di potervi a un tratto impregnare di tedesco tanto che l'italiano vi diventi superfluo? In grazia di Croazia il miracolo della Pentecoste non è da sperare che ai Dalmati si rinnovelli: e gli Apostoli dal Paraclito ebbero le lingue; la scienza di tutte le cose no.

Il fatto si è che i Tedeschi più studiano e sanno d'italiano che non i Croati; il fatto si è che gli stessi Croati, segnatamente nelle cose civili e nella scienza, sino a jeri sapevano di latino più che di slavo. E se cotesto latino non era tale da meritarsi la lavata di capo fatta a Girolamo, era pur sempre a qualche maniera latino: siccome il tedesco-croato, se non era del più sassone, era pur sempre tedesco, e, a ogni modo, non era slavo. E notisi che il latino ai Croati, slavi tutti, era più straniero che a que'di Dalmazia; dove gli Slavi stessi, nel convivere co'parlanti italiano, si affiatavano ai suoni di quella lingua. Ciò vuol dire che i Croati non hanno diritto di rinfacciare a noi la dissuetudine dello slavo; che, sebbene poco, lo abbiamo adoperato un po'più e forse un po'meglio di loro. E chi non si fermi alle apparenze, s'accorge che, con tutti i ventimila Italiani tiranneggianti, Dalmazia rimase più slava che non fosse Croazia, con tutti i Croati suoi intemerati. E non è da dire che le libertà larghe

del loro Statuto togliessero ad essi la libertà di parlare la lingua propria. Io non posso credere che Austria abbia fatto di proposito sforzi a germanizzare Croazia, quando vedo che a germanizzare Dalmazia non ne fece. Quel tanto dunque di tedesco che Croazia ha, l'ha per libero amore.

Fatta ragione del numero, chi può affermare che Croazia conti, più che Dalmazia, anime accese dell'amore di patria? Dico, della favella e delle tradizioni e delle consuetudini patrie? Ma io lascio che altri lo affermi; e ancorchè non intenda l'Autore laddove testifica avere Croazia *continuate le tradizioni del pensiero,* non ardisco negarlo, appunto perchè non lo intendo. Io voglio che slavi siano e l'uno e l'altro popolo, slavi non nella furberia goffa, ma nella schiettezza avveduta: dico soltanto che, se civiltà slava in Dalmazia non c'è stata sinora, neanco in Croazia c'è. Quel che c'era, rachitico, non può infondere in noi destrezza o vigore; quel che promette d'esserci, ancora infante, conviene che si svolga, acciocchè possa svolgere noi.

Croazia, per potenza che avesse di distruzione, non potrebbe in un baleno distruggere tutto quant'ha Dalmazia d'italiano: a questo elemento non slavo ci aggiungerebbe di suo il germanico e l'ungherese. Io non dico che di cotesto vi sgomentiate; dico che il tedesco e l'ungherese non solamente non è slavo, ma allo slavo è meno omogeneo di quel che sia l'italiano.

In quanto l'italiana o altra civiltà possa nuocere alla natia, io la rifiuto più che i Croati; e l'ho detto prima di loro: e ripeto che i Croati non mi pajono slavi abbastanza; e che, quando slavi davvero diventeranno, io sarò il primo a consigliare i Dalmati che si consociino ad essi. Ma vuolsi a ciò non decreti banali, vuolsi un mutamento nei costumi e nell'indole. Intanto rimane che l'essere slavi è tutt'altro che croati.

V. — LE DUE LETTERATURE.

Giacchè di letteratura si è fatta menzione a proposito della Croazia; anche di questo gioverà fare parola, non so-

lamente acciocchè nessuna obbiezione rimanga senza risposta, ma le obbiezioni convertansi in prove per noi. Qui notiamo che dei molti argomenti onde gli scritti nostri eran fitti, a pochi fu dato risposta; i più validi, evitati, non certo per malafede, ma perchè il desiderio e le speranze empievano di sè i disputanti, tanto da non lasciare che le ragioni contrarie fossero con libero animo ricevute. Cotesto accade a uomini e savi e retti: onde il notarlo non è un accusare nè di malvagità nè di bonarietà i pensanti altrimenti.

Gli studii italiani in Dalmazia dai recentissimi cultori delle lettere slave furono giudicati con quel disprezzo che passa i termini della pietà; come se le lettere slave fossero in Dalmazia e in Croazia fiorenti; come se fiorenti fossero in ogni parte d'Italia le lettere italiane, le francesi in ogni parte di Francia. Ma com'è che un paese piccolo e oppresso ha nella storia delle lettere parte meno oscura e nomi più noti, d'un paese chiamato libero, e più grande che il doppio? Com'è che quel poco di letteratura slava è raccolto tutto nella Dalmazia veneta, o nella illustre città (la quale io divido dalla Dalmazia, per ubbidire a coloro che all'unione prendono gli auspizii dalla disunione); la quale città dall'Italia, non dalla Croazia, attingeva? E com'è che questa letteratura comincia appunto quando Dalmazia è orbata della luce croata?

Dove sono le tradizioni poetiche e storiche de' Croati? Nel *Corpus juris hungarici*, e nello Statuto ignorato dai più de' Croati stessi. Chi canta i loro re? Un frate dalmata.

Dovevano almeno con gli scritti archeologici e co' documenti giuridici, comunicati alla Dalmazia, farsi vivi ad essa, e interrompere la prescrizione di quattro secoli e più. Dormirono, o tacquero come gente che dorme. La letteratura croatica, se letteratura è, sino a questi ultimi anni, è eco languida della germanica; senza nè la forte dottrina nè la laboriosa riflessione sul sentimento dell'arte, onde Germania è singolare. Io non dirò che, collocata non bene a Oriente e non bene a Occidente, non bene a Mezzogiorno e non bene a Settentrione, Croazia sia condannata a intellettuale perpetua mediocrità, a ricevere più che a dare.

Io ho maggior fede ne' destini di lei che non abbia essa stessa; ma, appunto per non ne disperare, chiedo che le sia dato tempo a mostrarsi da sè sola qual può divenire.

Chiedo che, senza detrarre dell'onore dovuto alla germanica o ad altra letteratura, la Croazia si persuada essere il genio italiano e il latino e il greco maggiormente conformi all'indole slava; il costrutto slavo, cioè il modo del concepire e del sentire, più che il costrutto germanico, essere, nella sua schiettezza natia, prossimo al costrutto semplice e snello de' grandi scrittori d'Italia e di Francia. E chi ben sa di tedesco, e i Tedeschi stessi, affermano che i loro più valenti scrittori ne' luoghi più belli s'accostano a quella semplicità, della quale la Bibbia è modello, il Vangelo perfezione suprema. Nè senza perchè quasi tutto il Nuovo Testamento (che è come l'arca della carità universale e della universale civiltà) è in lingua greca; nè senza perchè la seconda fioritura delle lettere cristiane è in lingua latina; nè senz'alto destino Irenèo, discepolo di chi aveva co' proprii orecchi sentito e cogli occhi veduto l'apostolo dell'amore, è un de' Padri della grande Chiesa di Francia, le cui prime glorie letterarie furono religiose, di Francia il cui linguaggio ha per la spedita precisione guadagnato tanta parte di mondo. Non si vergogni Croazia di quello che la illustre Polonia si vanta, Polonia la più civile delle nazioni slave, o almeno la più nota e diletta all'Europa; Polonia ch'ebbe per secoli con Italia corrispondenze frequentissime ed intime. E se Dalmazia le ebbe, non voglia Croazia odiarla però, nè sospettarne, nè recarselo a offesa. Piccolo e povero egli è il paese che i Dalmati hanno; ma i cuori loro sono assai grandi e assai ricchi da poter nell'affetto e nella pietà e Italiani e Slavi abbracciare, e nella ammirazione o nella compassione comprendere quant'ha di grande e d'infelice la terra.

Non vogliano i Dalmati stessi con stolta empietà disprezzare gli studii che i loro padri e fratelli hanno alle lettere d'Italia dedicati; studii, checchè se ne dica, non tutti infelici nè sterili, non tutti di meschina imitazione e schiava. Rammentino, oltre alle scoperte divinate dal Veranzio, e alle induzioni del Dominis negli studii fisici più felice che ne' teo-

logici, e alla fama universale del Boscovich, del Baglivi, del Lornia e d'altri, rammentino lo sventurato Fortunio, che precedette al Bembo nel ridurre a principii comechessia la lingua d' Italia; e quel Francesco Patrizio, che il Naudeo e lo Zeno lodarono altamente, ingegno di scienza svariata ma soda, di rari e pensati ardimenti.

Quel tanto di che, nelle arti del bello, Dalmazia s'onora, l'ha per l'aure che spirano non dal monte ma dalla marina. Agli antichi suoi monumenti, ai nomi del Rota e dello Schiavone poveretto (nome che Tiziano pronunziava senza dispregio, e che leggesi con riverenza ripetuto nelle storie dell'arte e nelle più cospicue gallerie dell' Europa), Dalmazia aggiunge, ora che parliamo, i nomi d'un pittore e di tre maestri di musica, d'un attore non tra gli ultimi e d' un cantante tra' primi; aggiunge lavori d'arte recenti, non comparabili, se così piace, a quelli d' un tempo, ma che testificano almeno la ricordanza e l' amore delle cose gentili. Non a rimprovero altrui, ma a discolpa nostra (giacchè dell' amore alle cose gentili che sono ornamento alla patria, ci è forza discolparci come d' oltraggio osato alla patria), avvertiamo che non molti forse in Croazia si numerano, che potrebbero con tanto accurata eleganza rappresentare in disegno quel monumento unico della avita magnificenza e pietà, che è la chiesa di Sebenico; come ha fatto il buon Paolo Bioni di Sebenico.

Ho già detto che l' ingegno dalmatico (senza perdere delle morali qualità dello slavo) tiene degli spiriti italiani e de' greci. Oltre alle antiche memorie, dell' affinità colla schiatta greca son testimonii i nomi delle famiglie Calogerà, Grisogono, Papadopoli, Stratico, ed altre. I Celii e i Lucii e altri son nomi romani pretti. E se Dalmazia diede alla repubblica veneta talune delle sue case più illustri nella storia d'Italia e del mondo, Bragadin, Duodo, Emo, Erizzo, Gozzi, Guerra, Polo, Renier, Sagredo; non so perchè possano i teneri della Croazia sdegnarsi che famiglie dalmatiche portino nomi nella storia o nella letteratura d' Italia più o men benemeriti e celebrati: Alberti, Bernardi, Bettini, Bianchi, Bianchini, Borelli, Bossi, Candido, Carrara, Casotti, Castelli, Cattani, Colombo,

Coltellini, Danielli, De Marchi, Fenzi, Ferrari, Ferrucci, Filippi, Fontana, Franceschi, Galvani, Gazzeri, Giorgi, Marini, Marotti, Mazzoleni, Micheli, Molini, Monti, Mori, Nani, Pagani, Paitoni, Pellegrini, Pinelli, Pini, Poletti, Raimondi, Rolli, Rosa, Rossi, Rossini, Rota, Ruggeri, Stampalia, Tartaglia, Zambelli, Zanchi, Zannoni, e altri che a me non sovvengono; onde prego, l'ometterli non mi s'imputi a irriverenza. Le quali consonanze di nomi quand'anco tutte fossero (che non è) casuali, non sarebbero da rinnegare, ma sì da riceverle o come augurio di fama, o come stimolo a emulazione nelle opere degne. Le opere degne per le quali una gente è salita a grado (per umile che vogliasi) di fama e di civiltà, sono un retaggio da non si poter senza infamia rinnegare, un diritto e un obbligo insieme, com'ogni eredità. E perchè l'acquisto della civiltà e della fama onesta è costato e costa sforzi di virtù, fatiche di mente e di mano, dispendii, disagi, cimenti; non è lecito, senza ingratitudine malaugurata e senza ingiustizia crudele, negare agli eredi di quella gente il frutto dei sacrifizi sostenuti dai loro maggiori e da loro. Gli è un furto intellettuale e morale e civile, che legge umana punire non può, ma Dio nel suo libro lo segna.

VI. — LE DUE LINGUE.

Non son io certamente che oserò biasimare l'affetto dai Dalmati dimostrato alla lingua del popolo buono; io che, già innanzi negli anni e da altre cure occupato, nelle dimore mie in patria la studiai sin da' primi elementi, e, non potendo più leggere, ne ripeto a memoria de' canti; e del saperla da giovani preti e laici coltivata gioisco, e del vederla coltivata meglio da coloro che croateggiano, gioirei più. Ma di cotesto che è movente d'amore nobilissimo, non s'ha a fare arme d'odio; sì piuttosto imitare il buon popolo, che nelle campagne l'italiano non adopera, ma non lo disprezza.

Fu già notato che non la dominazione dei Veneti è che introdusse l'uso in Dalmazia dell'italiano; e il trovarsi, nei

documenti anteriori a quella, forme di dire italiane, come nelle carte scritte da Italiani in latino; il trovarsi usata questa lingua in Ragusa che ai Veneti non sottostette, dimostra come l'antica stirpe dalmatica non fu dagli Avari tutta schiantata; e come per conseguente il diritto storico de' Croati non abbia radici, ma sia un palo secco piantato per reggere le nuove tende.

La lingua slava, non c'è pericolo a noi di perderla, nè bisogno d'apprenderla da' Croati, i quali, a detta dell'Autore, usano un dialetto *rude;* e i più colti di loro l'hanno purgato e raggentilito all'imitazione del nostro, meglio che dialetto.

Essi ci porgono diplomi tarlati, noi lingua viva. Ma sebbene la lingua migliore sia la migliore delle aristocrazie, perchè suppone altri beni intrinseci, e altri ne promette e ne crea, non pertanto noi facciamo riverenza ai baroni croati, e, riconoscendo le inuguaglianze che corrono tra noi e loro, commettiamo al tempo, che le ha fatte, l'opera del venirle via via levigando.

E quand'anco fosse tutt'uno l'idioma, i suoni della lingua non bastano a fare nazione una; nè basta la più squisita coltura della lingua a comporre vera società. E troppo lo sanno gl' Italiani.

Anch'io mi dolgo che al popolo non sia nella favella sua propria ministrato il necessario sapere. Ma sopra questa materia del sapere necessario, molto ci sarebbe da dire e in Dalmazia e nelle più delle meglio ammaestrate nazioni d'Europa. Della Dalmazia parlando per ora; credete voi che l'aprire scuole in tutti i villaggi di lingua slava slavissima, croata croatissima, sia un illuminare davvero e un felicitare questa povera gente, senza la cognizione, neppur ne' maestri, delle cose più necessarie al benessere del paese, senza libri alla loro condizione accomodati; senza ordinare l'insegnamento in maniera che il villico e l'artigiano non si svii dal lavoro, che non prenda voglie e fantasie da renderlo molesto agli altri, insopportabile a sè?

Ma se in popolo di civiltà per mediocre che sia, sono pur necessarie alcune arti e elementi di scienza, e commerci; a farne l'acquisto e ad usarli, sarà sempre richiesta la

lingua italiana, anche quando i parlanti italiano oggidì fossero tutti o sospinti di là dall'acque adriatiche o nell'acque annegati. Quel che ora si ha da natura e gratuito, bisognerebbe conseguirlo per arte a prezzo e a stento. Dite a Trieste, se vi dà l'animo, che smetta l'italiano ne'suoi contratti o ne'suoi tribunali, che pigli lo slavo, perchè, tra la città e i suoi dintorni, molti gli Slavi. Il commercio, per corto che sia, non intende l'abbaco in cotesta maniera. A Trieste, nell'Istria, a Fiume, in Dalmazia, qualunque siasi il governo e lo Statuto, l'italiano sarà sempre il vincolo tra gli abitanti e i più di coloro a chi devono vendere e da chi comprare utilmente.

Se in nome della Croazia s'indicesse cotesto ostracismo, che dei Dalmati farebbe le ostriche della civiltà e i gamberi del senso comune, io non so quanto avrebbe la Croazia a guadagnare di gloria, o pure d'utilità. Nè dicasi che questi timori son sogni. Ce l'hanno chiaramente suonato, che la lingua slava può ne' tribunali e negli atti pubblici fare da oggi a domani incursione comodamente. Al certo egli è cosa deplorabile e irragionevole che quegli atti della vita dai quali può dipendere il destino e l'onore dell'uomo e delle famiglie, trattinsi e scrivansi in lingua dal popolo non intesa: ma notiamo per primo che nel popolo dalmata cotesto male è men grave che in altri, sì perchè molti trovansi anco nelle campagne che intendono un po' l'italiano; sì perchè i villici non sono in Dalmazia nè i più creduli nè i più stupidi; che anzi taluni nella diffidenza eccedono a' nostri dì, e molti abbondano nell'arguzia; e sarebbe difficile additare un contratto in cui l'ignoranza della lingua, piuttostochè la dura necessità, sia stata cagione di quelle angherie, che del resto commettonsi meno frequenti e men gravi dai parlanti italiano, perchè questi co' villici hanno commerci meno spessi e men intimi. E quanto ai consorzii tra possidente e colono, ognun sa che in Dalmazia men d'ordinario è il colono che più patisce.

Quanto ai processi criminali, non si lascerà illudere dalle esagerazioni degli inconvenienti chiunque conosca l'istituzione dei due Buonuomini che dovrebbero sedere non

solo testimoni ma, al bisogno, censori del giudizio e de' giudici (la quale istituzione osservare dappertutto sul serio non impedirebbe agli Slavi la cospirazione de' ventimila); chiunque conosca quali siano stati i più dei giudici in Dalmazia sinora; come la rettitudine e l' umanità loro provvedesse che ingiustizia non fosse fatta agli ignari sì del linguaggio e sì della legge; come in ciò non si potrebbero i parlanti italiano incolpare senza accusare insieme quei molti di pura origine slava che siedono magistrati; come tra gli uni e gli altri non si è finora osato indicare tal differenza che di qui possa dirsi tutto iniquità e spietatezza, di là tutto gentilezza e equità. Gli inconvenienti veri e gravi stanno nelle imperfezioni della legge (riconosciute dal legislatore stesso che bada a correggerla), la quale pesa ugualmente e sopra chi sa e sopra chi non sa d' italiano, incomoda forse più ai magistrati che ad altri; ma certo più frequente a sentirsi dagli uomini di città che più spesso provano quanto le scale de' tribunali siano a scendere e a salire gravi. Noi rispondiamo che non solamente nei paesi laddove è da tutti parlata una medesima lingua, il linguaggio de'giudici e degli avvocati e de' notai rimane inaccessibile e ai villici e ai più degli abitanti in città (perchè intendere i suoni non basta se non si penetri ai sensi riposti delle parole, e a quegli usi speciali che tengono non so s' io più dica del mestiere o della scienza); ma che in parti del mondo civilissime la giustizia tuttavia rendesi in lingua non intesa dai più. Basti nominare la Bretagna, l' Alsazia, la Corsica. E dovunque sono uomini di genti miste, forza è che tale inconveniente, più o meno molesto, inevitabilmente ritorni.

Se non è da negare nè il male, nè la necessità dei rimedii; non è però da fare inganno a noi stessi intorno alla possibilità e agevolezza e efficacia de' rimedii subitani; non è da rettoricamente amplificare la perniciosità di esso male, giacchè con cotesto non ci si rimedia di certo: ma soprattutto non è da imputarlo a nequizia d' un ordine di persone, nequizia deliberata. E che avrebbesi allora a dire di quando rendevasi la giustizia in latino? Che avrebbesi a dire del vezzo che nel governo piemontese durava insino all' altr' ieri,

dell' usare la lingua francese non solamente scrivendo a governi esteri, ma ad uomini italiani? Io ho veduto lettera in francese scritta a un Italiano, e sottoscritta di propria mano del signor ab. Gioberti quand'era ministro, del Gioberti che osava al Rosmini, tanto più grande e più intimamente italiano di lui, rinfacciare la poca italianità con pedanteria irriverente. Che se il Gioberti peccava sopra pensiero, servendo nella fretta al mal uso della regia cancelleria, ma servendogli appunto nell' atto ch' egli vantava ricostituire l' Italia in nazione; vorremo noi credere che i Dalmati si servissero dell' italiano a malizia, proprio per opprimere e per ingannare, come se fossero tutti ministri regii, avessero tutti col *jus gladii* il *jus linguae*?

Questa risposta non va al savio Autore, il quale nega la sentenza da altri asseverata che all' italiano si possa tra noi sostituire lo slavo di punto in bianco. E per lui e per me fa il recente esempio di Trieste, che non solo non taglia alla giustizia la lingua in bocca per il gusto di appiccicargliene un' altra con un prodigio di meloplastica nuovo nella politica chirurgia; ma fa nell'ammaestramento all'italiano e allo slavo le debite parti. Per lui e per me sta l' esempio di Gorizia, paese di lingue miste, dove nella scuola regia superiore, leggonsi discorsi in italiano e in tedesco, in islavo ancora no. Io voglio bene che in Dalmazia si possa sin d' ora leggere e parlare nelle accademie e dalle cattedre slavo; ma, per accanito che sia l' odio alle cose italiane, non gli riuscirà di provare che tanti scrittori e parlatori in Dalmazia possano domani o tra un anno o tra dieci anni rinvenirsi di slavo, quanti ce n'è d'italiano, e tanto pronti e corretti, tanto ingegnosi e eruditi. E sarebb' egli amore del vero e del bene e dell' onore patrio privarci di questo, per quanto si voglia povero, avere? Chi c'insegna consolare la povertà nostra col più e più impoverire? Vorremo noi, anzichè quel di Trieste, imitare l' esempio d' Agram che a Fiume negava l' uso della somma destinata all' ospizio de' trovatelli, per la ragione che i contratti con le balie erano stesi nel linguaggio d' Italia profano? Son questi i saggi che Agram ci porge di libertà e d' uguaglianza? Questo l' uso che intende Agram fare della sua prevalenza? Dalmazia

sarà ella trattata come un ospizio di gettatelli, e, nel punto di diventare Croati legittimi, saremo noi trattati da spurii in grazia della vantata origine antica? Vero è che il Bano di Croazia ha anch'egli parlato italiano una volta. Sapete quando? Quando alla città di Fiume annunziò la legge marziale, arcangelo della morte. Dei Fiumani non mi fo nè avvocato nè giudice, che a me non si spetta. Ma dico: Se la Croazia stessa in qualche occasione sente la necessità e l'utilità del ricorrere all'italiano per farsi intendere meglio; non voglia ai suoi patrocinatori consentire che dallo sbandeggiamento de' suoni italiani intenderebbero che fosse auspicato in Dalmazia l'avvento di lei.

E quei patrocinatori che della lingua italiana si servono per provare che più non bisogna servirsene, non possono tutti alla loro contradizione recare la scusa che avrebbe l'abate Liubich in pronto: che di quella lingua si servono per farne strazio; giacchè parecchi di loro l'adoprano sì, che non potrebbero più felicemente la slava. Io dico che i più di quei pochi i quali vorrebbero l'italiano interdetto, se avessero a esporre in lingua slava tutti i loro pensieri, si troverebbero gravemente imbrogliati: perchè eglino stessi pensano, il più, in italiano; la mente loro, se viva è, vive d'aliti italiani. Ne fu già recata una prova, ch'io non vorrei fosse potuta recarsi, perchè mi rincresce d'aver troppa ragione in questa lite misera. Nel ginnasio di Sign, tutto slavo, non ci fu modo d'intendersi senza l'ajuto dell'italiano. E io un'altra prova ne reco. Dovevansi (cosa giusta) stampare tradotti i discorsi della Dieta dalmatica. I traduttori, per certo diligenti e valenti, tanto penarono al lavoro, che gli stenografi può dirsi che si siano affrettati in servigio dei posteri. Un'altra prova si faccia. Diasi a' più dotti di slavo un processo da stendere, una lezione di qualsiasi arte o scienza; e diasi agli scriventi italiano il còmpito stesso e le stesse ore di tempo; e non uomini dalmati facciano il paragone e giudichino, ma croati. Chi non conosce l'immaturità dello slavo in Dalmazia a soddisfare a tutti i bisogni della vita civile, per infante ch'ella sia; costui di civiltà non ragioni: si è giudicato da sè.

La Dalmazia deve per ora avere due lingue, senza che però sia, nel tristo senso del titolo, chiamata bilingue. Ma siccome Ennio, signore di tre favelle, diceva d'avere tre cuori, cioè, secondo la proprietà latina, triplice vigore di senno; così può dal gemino idioma raddoppiarsi ai Dalmati l'intelletto.

Nè già la legale inibizione dell'italiano lo spegnerebbe; ch'anzi il divieto lo farebbe sentire e più caro e più necessario. Avremmo dunque, oltre all'italiano parlato dai più civili, oltre allo slavo bellissimo di terra ferma, e all'isolano men puro, avremmo il croato; avremmo per soprappiù il tedesco, datoci non dall'Austria ma da' croatificanti, siccome antidoto all'italiano. Questo sarebbe il *triregno*, nostro gaudio e corona.

VII. — DELL' UTILE.

L' agricoltura.

L'Autore riduce a due punti, utilità e libertà, le ragioni che cosiglierebbero l'unione. Quanto all'utile, egli sa bene che questo è delle cose morali la conferma talvolta, non mai la norma; che, proposto per fine, o anche con troppa fiducia sperato come effetto prossimo, irrita le voglie e le pretensioni, le quali poi si convertono in diffidenza e sospetto, in smaniosa cupidità e abbattimento. Ma, venendo a dimostrare l'utilità, nella lealtà sua egli confessa che le notizie particolareggiate e certe a dimostrarla gli mancano. E di nuovo lo confessa allorchè ridice il proverbio: Chi non risica, non rosica. Il quale proverbio può correre nel giuoco e nelle cose mercantili, e anche in queste non sempre, non già dove trattasi della libertà de'popoli e dell'onore. Che direbbe l'Autore se sentisse ripetersi cotesto proverbio per consigliargli la scelta d'un amico, o d'uno sposo da dare a persona di sua famiglia? Nelle citazioni che scappano dette agli uomini ingegnosi, è sovente la più arguta risposta ai loro argomenti.

Egli non è certamente di quelli che fingono di credere,

e fanno ai poveri campagnuoli sperare, non dico che la Croazia li libererà dalle imposte o li farà possidenti del suolo che tengono a mezzeria; ma che renderà dall'un giorno all'altro le loro condizioni migliori senza altrui danno. Egli non è uomo da pascere sè o altri di fandonie e di menzogne vuote di verisimiglianza, gravide di misfatto. Egli sa che, dicendo *mezzeria,* noi diciamo poco, e che non pochi coloni in Dalmazia hanno patti più larghi, o per espresse stipulazioni, o per prescrizione, o per condiscendenza de' divoratori delle anime loro. Egli sa che non tutti in Croazia i rustici gavazzano nell'abbondanza, nè fioriscono sotto le rugiade melliflue dello Statuto. Egli sa che in Dalmazia, segnatamente allorchè dominavano gl'Italiani, il villico aveva arme di pregio, e nel vestire argenti e ori; e che quelli ornamenti della prodezza fedele e della forte bellezza non gli furono già involati da Italiani usurai.

Poteva la repubblica veneta delle terre di nuovo acquisto fare altrettanti feudi, o regalarle a famiglie d'origine italiana: ma ella con umanità sapiente le volle spartite tra' poveri villici, che fecondassero con sudore il suolo ricuperato col sangue, e di raddoppiato amore l'amassero, lo difendessero non con più leale ma con più allegro coraggio. Altre donazioni faceva Francia nella patria di Napoleone, altre Napoleone nella povera patria nostra.

—

Arti e commercio.

Quand'io dissi che conveniva allettare gli esteri, mi si gridò contro: ma chi non ama frantendere per difetto di buone ragioni, ben s'avvede ch'io intendevo di quelle arti e di quei commerci che i Dalmati non possono esercitare da sè soli per ora. Nè tutti mai li potranno, sinchè non si scopra il segreto di non comprare da nessuno quel che non si ha, e di vendere a sè medesimo quel che si ha di superfluo. Ogni commercio suppone di necessità due persone diverse, e, se vogliasi punto punto fruttifero e degno dell'incivilimento, due

diversi paesi. Or se la gente de'cui lavori e traffichi è a voi di bisogno, si sente da voi disprezzata, vede quelli della sua schiatta conculcati tra voi; tratterà voi, se non con disprezzo, con diffidenza; si asterrà al possibile da ogni consorzio co'vostri; non avrete di lei che la feccia.

Egli rammenta con vanto che di novecento capitani della marineria ch'è sotto l'Austria, quattrocento ne contano Ragusa e Cattaro; di novemila marinari, Ragusa e Cattaro quattromila; e poteva soggiungere, esperti e prodi, per la probità e la parsimonia a tutte le navi del mondo desiderati. Ma domandi a que'marinari e a que'capitani se l'uso della lingua italiana sia stato ad essi dannoso o superfluo; domandi se da tutti i Dalmati parlanti italiano eglin abbiano avuto alle loro utilità detrimento.

—

Imprese profittevoli.

E per dire delle grandi imprese alle quali i Dalmati potrebbero sperare Croazia aiutatrice, ognun vede che, se utili alla Crozia, saranno, anco senza la comunione politica, fatte; se inutili, la comunione non le saprà consigliare. Se i boschi d'oltremonte possono divenire alla Dalmazia preziosi, sarà più vantaggio de'Croati che nostro il farli men remoti da noi: ma toccherà a noi formare gl'ingegneri navali, i quali non possono crescere nè ne' boschi nè nelle accademie de'Croati.

Dicendo che povertà con povertà non s'aiutano assai; non ignoravo io già, tuttoché ignorante, che molte forze piccole ne fanno una grande; e avevo più volte espresso il desiderio che le piccole forze de' Dalmati si unissero intanto tra sè: per esempio, avevo proposto che il commercio de'vini coll'Italia facessesi per via di socii in Italia dimoranti, i quali, ricevuto il carico, rispedissero i legni senza dimore dispendiose, e liberassero il portatore dalle angherie de'mezzani; avevo proposto che la navigazione a vapore, almeno lungo le coste dalmatiche, con legni dalmatici si facesse; che la

scienza e il commercio aiutassero l'agricoltura a vestire di nuove piantagioni questa terra non ingrata, e farla sorridere al cielo che arride a lei. Ma, pronunziando quelle parole, intendevo che al sovvenirsi reciproco di povertà con povertà non fa punto di bisogno il tenere la nostra Dieta in Zagabria; fa bensì di bisogno la confidenza mutua, l'intelligenza delle comuni utilità, il sentimento di vera uguaglianza, e rispetto reciproco, e pace. Or la pace, appunto nel momento che siamo, è più incerta che mai; quanto alle altre condizioni, si può desiderarle e sperarle; ma chi le vorrà dire avverate, se non se n'è fatto lo sperimento? Grandi associazioni non si fanno tra ignoti; e noi siamo ignoti ai Croati, essi a noi: e lo provano le voglie loro stesse precipitose. A uno de' loro fautori venne detto un proverbio tremendo: *Che ognun tira l'acqua al suo mulino.* Consorzii fraterni con gente che tira l'acqua al suo mulino, non so come si facciano; e chi rammenta l'origine della parola *rivale*, dovrà dubitarne. Certo è che i bisogni de' Dalmati non sono in tutto i medesimi che de' Croati; che non solamente le invecchiate consuetudini e il diverso grado di civiltà, ma la stessa natura in assai cose li fa essere differenti. Per magnanimi che i Croati siano, debbono in prima pensare a se stessi; e ci hanno da pensare di molto. E noi non solo non intendiamo disturbarli dal loro raccoglimento, ma ce li consigliamo: e questo (credano pure) è consiglio d' amici. Badino a sè; pensino a' casi loro.

—

Ingrandimenti politici.

L'importanza che in tutti i tempi fu data dai più sapienti e più forti governi a questo lembo di terra tra le acque e i monti, è scusa alla voglia de' buoni Croati; ma gli altri governi non mostrarono disprezzo di quel che intendevano d'acquistare, come taluni fanno, non dirò tra' Croati ma tra' Dalmati fedeli loro.

Importanti parevano questi paesi anco al Vico, nato divinatore com'altri nasce artista, se, della piccola Erzegovina

toccando, ne paragona la fertilità alle terre che sono più per coltura e fecondità celebrate; della Erzegovina, dove adesso va a cimentarsi contro gli Slavi un Croato già soldato austriaco, ora turco, che innanzi ai Francesi e agli Inglesi e ai Piemontesi collegati in favore della luna ottomanna con un esercito di genti divise e incomposte respinse valentemente in più scontri gli Slavi di Russia. Certamente l'Erzegovina con la Bossina insieme, saranno nel volgere de' tempi terreno attissimo a germi di florida civiltà; e la Dalmazia potrà rendere ad esse grandi benefizi, e riceverne grandi: e in questo rispetto può dirsi che dalle sorti di Dalmazia dipendono quelle non solo d'Erzegovina e di Bossina ma di Serbia altresì. Senonchè questi beni, l'unione voluta adesso de' Dalmati coi Croati non solo non varrebbe ad agevolare e affrettare, ma risica di ritardarli e impedirli forse. Perchè la Slavia turca ha bisogno d'unirsi a gente più civile, più omogenea e più nota. Or nessuno negherà che co' Dalmati gli Slavi ora soggetti al Turco possono meglio affiatarsi, e che una civiltà più europea può dai Dalmati ad essi venire.

Un giornale croato, con imagine tolta dai canti del popolo, chiamava falchi i guerrieri animosi del Montenegro; nè a noi spetta detrarre alla lode. Ma noi non possiamo dimenticare che que'falchi montani, calati al basso, sperperarono i nidi della gentile Ragusa. E non erano Dalmati, e non erano Italiani coloro che diedero morte all'illustre repubblica. Questo potrebbero certi Ragusei rammentare, dell'amore loro a'Croati non far mantice all'odio contro i poveri Dalmati.

I Croati si scusano colle guerre dovute combattere contro Turchia, dell'avere perduta la conoscenza del proprio Statuto. Ma potrebbero i Veneti la medesima scusa recare del non avere pe' Dalmati fatto quanto si conveniva, occupati com'erano e i Dalmati ed essi a respingere, e non in Dalmazia soltanto, il comune nemico. E un Veneziano illustre, Marco Foscarini, con gioja confessava che delle venete battaglie e vittorie fu sempre ai Dalmati l'onore primo. Il maggiore incivilimento de' Dalmati sopra tutti gli Slavi del mezzodì, non nocque dunque al valore; alla fama della Dalmazia non nocque la sua piccolezza. Può una nazione esser

piccola, e vivere. Il numero non fa il merito, la grossezza non fa la bellezza; il numero e la grossezza non sempre fanno neanche la forza. Per farci politicamente forti, Croazia è troppo poco; per farci con parità liberi, troppo.

Per farci forti, le converrebbe poterci difendere non solamente dalla parte del monte, ma dalla parte delle acque. Or intanto che noi aspettiamo le flotte croate, i legni inglesi preparano un deposito di carbone a Lissa, isola agli Inglesi più nota sin qui che a'Croati. Nè Croazia è tanto nota all'Europa che questa voglia a lei affidare le sorti della Slavia ottomanna, e lasciargliene amicamente il governo. E l'Europa o ancora non sa quel che s'abbia a fare e degli Slavi e degli Ottomanni, o troppo lo sa: ma non apre il suo segreto a'Croati. Croazia insomma è forte assai per renderci più difficile la via nostra; per sorreggerci debole: e perchè i deboli (così porta la misera natura umana) amano sopra i più deboli di loro far prova di forza, non per mal animo, ma così per mero esercizio; non è inescusabile il sospetto che, cercando l'ombra della forza, si risichi di trovare la violenza. E già l'Autore stesso, uomo mite, toccava non so che di *coazione morale;* e altri diceva di peggio. Se tali le promesse e gli allettamenti; or pensa gli effetti!

Lucri e risparmi.

Se le speranze d'acquisti alla nazione vengono da pochi presentate timidamente e come in ombra; con più franchezza e con più bagliore ci si mostrano le speranze de'lucri; e, primo de'lucri, il decrescere delle pubbliche spese. Dimenticano che il Consiglio dell'Impero serba a sè tutto quanto concerne le spese e dell'impero e del regno; che, per avverare in ciò lo Statuto del regno, bisogna intendersi coll'Austria, cioè stringere nuovi patti. E questo basterebbe per imporre a noi il debito di rimandare a altro tempo lo stringere de'patti nostri.

Se Croazia non sa più come agguagliare le rendite colle

spese; questa non è ragione a sperare nè negli aiuti di lei, nè nella sua potestà a scemare i dispendii nostri. Se Venezia aveva di certo, e Austria stessa (a quanto dicesi) ha in Dalmazia più spese che entrate, non è da dedurne che tutte quelle spese fossero o siano con la maggiore utilità possibile collocate; ma non è neanco da credere che ogni cosa per benefizio della Croazia potrebb'essere d'ora innanzi in Dalmazia fatto a titolo d'elemosina. Che se la provincia in virtù dello Statuto, potrebbe a sè compartire le imposte; non solamente la libertà del compartirle non porterebbe la libertà del negarle, ma ingiungerebbe anche il più stretto obbligo di richiederle in nome della libertà stessa, di riscuoterle in modi non sempre piacevoli a tutti; e l'uggia e l'odio ne cadrebbe da ultimo sopra lo Statuto, sopra la progenie datrice dello Statuto, sopra i mezzani della progenie e dello Statuto.

Nè solamente i dispendii non sarebbero meno, ma crescerebbero: perchè non solo la libertà vera costa caro, ma ancora più caro costano i sembianti della libertà; così come un abito di maschera costa più dell'usato, perchè sotto a quello bisogna pure vestire altri abiti, e perchè quel volto dipinto che copre la faccia, il nolo almeno pagarne bisogna. Amministrare davvero le proprie faccende da sè, costa, specialmente a chi non c'è avvezzo; sì perchè forza è pagare il garzonato; sì perchè a correggere i vecchi abusi, o veri o imaginati che siano (e c'è chi, per dars imerito, nei pubblici mutamenti, ne imagina), voglionsi cure e tempo, nè tutti possono questo o quelle spendere gratis. Chi si figura ogni cosa gratuito per la munificenza mirifica dello Statuto croatico, frantende i Croati, che sin d'ora il contrario ci cantano a voce chiara. Avrebbesi nel triplice regno una triplice lista di spese: dell'amministrazione interna, tutta a carico nostro; delle relazioni nuove con la Croazia, col suo Bano, col suo Vicebano, con la sua Tavola, con la sua Dieta, con la sua soldatesca; delle relazioni vecchie coll'impero, dal quale il regno, così com'è, non può, almeno in fatto di spese, dividersi, se non come i matematici pongono una linea senza larghezza e una superficie senza profondità.

Per raffrontare il trino obbligo al regno trino e per amore della regolarità, io tralasciavo d'accennare le spese che porterebbero le nuove speciali relazioni della Dalmazia con l'Austria, in quanto l'imperatore d'Austria è semplicemente re di Croazia, e quelle che porterebbero le relazioni nuove col regno d'Ungheria, in quanto Croazia s'attiene ancora in qualche modo a Ungheria. Le quali spese s'io avessi notate, il regno triplice apparrebbe più che trifauce, e una mostruosa più che triade tartarea minaccerebbe di generarsi dalla semplice sua celestiale unità.

Ma un altr'ordine di spese non debbo tacere; quelle, dico, che l'unica Dieta potrebbe ai Dalmati imporre, anche senza voler tirare l'acqua al mulino croato, per la necessità delle cose, in forza de' suffragi croatici prevalenti. E che questa non sia paura (com'altri disse non con l'usata garbatezza) infantile; la città di Fiume lo mostra, forzata a pagare dal 48 le strade della Croazia con danno a' commerci suoi proprii, che ne sono in parte sviati. Avrebbe così la Dalmazia aggravate le interne, non però alleggerite le esterne, spese; e, senza diventare nè ricca nè grande, perduti i privilegi della sua povertà e della sua piccolezza.

A chi rincresce che Zara sia capoluogo, non so come possa parere glorioso o fruttifero che Zagabria sia capitale e di Budua e di Zara. Capitale giacente oltremonti, non è capitale, regno uno non fa. Senza i beni dell'unità vera, avremmo della unificazione gl'impacci. E se rispondono che Zagabria non vuol essere capitale; noi replicheremo che, voglia o non voglia, non può; che è dannata anch'essa a dipendere; che sarebbe pe' Dalmati una capitale da burla; e che i Dalmati in certe cose non amano la burla, appunto perchè sanno stare alla celia.

—

Gl' impiegati.

L'Achille de' combattenti per la triade regnifica, è questo: lo Statuto croato ci libererà da un esercito d'impiegati

che ci dissangua. E i Croati qui usano la parola che non è punto slava nè italiana, nè bella in veruno idioma, *burocrazia;* e perchè, forse per felice indocilità degli organi, non sanno pronunziare quel malaugurato composto di francese e di greco, la scrivono *birocrazia.* Nè io negherò che i moltiplicati ministri della forza pubblica costituiscano in qualche parte del mondo una vera *sbirrocrazia;* ma dico che nella Dalmazia meno che in altre parecchie. E soggiungo che non è giusto imputare a' ventimila Italiani, che non sono nè tutti impiegati nè i soli impiegati tra noi nè i più pingui di salario nè i più cospicui d' onoranze, questa che è piaga di tutte le nazioni europee, anco delle fornite di cimiero e panziera, cioè di Statuto; piaga dov' hanno parte i popoli anch' essi, non solo i governi. E a proposito d' onoranze, io vo' recarne un esempio recente, additare ai Dalmati-slavi il signor Tommaso Opara, il quale, per lunghi servigi resi in tempi difficili, è creato testè cavaliere. Ecco dunque il signor Tommaso Opara slavo slavissimo, e tuttavia coronato coronatissimo. Qui non ci hanno che vedere i ventimila Italiani, di certo.

Fu detto che soli amerebbero una Dieta dalmatica distinta dalla croata, quegl' impiegati del governo, *a cui la questione significa pane.* Nego il fatto; perchè io, per esempio, non sono impiegato, almeno per ora; e perchè so che impiegati del governo vogliono al contrario il triregno. Poi dico che la questione, posta in tali termini, sarebbe sciolta con poco onore di chi la poneva; perchè togliere il pane, foss' anco a un piccol numero di famiglie, e annunziarlo con vanto, e porgere questa come promessa ai Dalmati fratelli, e come arra della croatica fraternità, non mi pare nè pio nè avveduto. Ma se i tempi di re Cresimiro sono alquanto lontani dal nostro; se le condizioni e le usanze de' Dalmati non son per l' appunto le croate; se in Croazia stesso non sarebbe oramai nè prudente nè possibile chiedere ai cittadini a lungo e sul serio gratuita l' opera loro nelle pubbliche cose; se quello che dall' un lato risparmierebbesi, andrebbe consumato in altre spese inevitabili, più fruttuose, se vuolsi, ma non minori; non solamente io non reputo prudenza illudere il po-

vero popolo con promesse il cui adempimento non sta nè ne' Croati nè in noi, ma temo di qui nuove cagioni a querele e a discordie, temo que'disinganni che rovinano l'avvenire. *Chi non risica, non rosica* sarà un bel proverbio politico; ma dalle cose dette apparisce che noi si risica d'essere rosicati.

Mi si dimostri almeno che, a scemare il numero degli impiegati, a riformare l'amministrazione del regno dalmatico, sia necessaria l'unità della Dieta. Mi si neghi quello che i Croati confessano, che il loro Statuto abbisogna di molte correzioni. Si neghi ai Dalmati, non dico il senno di poter rimediare ai proprii mali da sè, ma quel tanto d'ingegno che richiederebbesi a fedelmente imitare con le deliberazioni della Dieta propria gli esempi che Croazia nella Dieta sua porgerebbe.

VIII. — LIBERTÀ.

Ai poveri promettono ricchezza, ai deboli forza, agli schiavi libertà: e ci pigliano per Schiavoni davvero, con più tenerezza (io vo' credere) che i Veneziani, non in modo però che ci possa lusingare gran fatto. Perchè c'insegnano che non solamente schiavi siamo, ma che perdemmo il sentimento e l'idea di quella libertà che soli i popoli slavi sulla terra posseggono, e che in solo lo Statuto di Croazia è rappresa. Dicono infantili le nostre peritanze; ma infanti davvero ci giudicano essi col crederci creduli al subito compimento di così sbardellate speranze.

Alla libertà ostentataci, qualcosa è pur forza detrarre almeno per ora. La faccenda delle imposte che non è piccola, la faccenda della milizia, non tocca alla Dieta. Non so se Croazia stimi libertà l'essere liberata da cure tali. Ma insomma non siamo più al tempo nè di re Colomano nè di re Ferdinando. E, che tempo sia per fare, nè noi nè i Croati, nè il re stesso (oso dire) lo sa, perchè non lo sa nessun re della terra.

Quand'anco il raffazzonamento dello Statuto croatico non dipendesse punto nè dal volere del re, nè da quelle vicende alle quali i re sono anch'essi soggetti; certo è che Croazia non ne ha chiara idea, o non ce l'ha almeno espressa assai chiaramente. Ha confessate le imperfezioni dello Statuto che deve perfezionare noi; non ha detto come intenda correggerle. Questo è lavoro difficile e lungo alle più mature e concordi e libere nazioni. E noi, coll'unirci ora, dovremmo sottintendere che il lavoro è fatto già, fatto bene in sè, e al nostro dosso. La facoltà del sottintendere è una tra le condizioni dell'incivilimento più fino; ma non conviene abusarne.

Io credo bene che negli ordinamenti futuri i Croati presenti intendano fare ai Dalmati una bella parte, anzi più generosa che a sè medesimi; perchè non dubito della generosità de' Croati. Ma i presenti non possono rispondere della volontà dei futuri; e neanco della propria, in quanto i casi venissero a variarla. Io non vo' qui recare in esempio l'Italia, alle cui *annessioni*, prima che si facessero, furono profferte condizioni larghissime di quella che grecamente chiamano autonomia; ma, a cosa fatta, le condizioni incominciarono a venir meno, senza colpa o malizia di nessuno, così per effetto dell'umana miseria e fragilità: e non restano di barattarsi via via in mano ai galantuomini e agli avveduti, per modo che la legge stessa proposta dal cavaliere Minghetti già pare che sfumi.

Ma la parola *annessione* non può che non ci scopra agli occhi della mente le *parti annesse*, le quali dovevano non essere soggette, e soggiacquero. Or la Croazia, parte annessa, come può ella a un tratto volere a noi farsi il tutto, e prometterci liberazione?

Più sopra dicevo che il mutamento doveva adattarsi al nostro dosso; perchè non solamente libero, ma nè comodo nè comportabile può farsi a popolo o ad uomo quello stato di cose che al suo modo d'essere non si confaccia. Or, la Dalmazia avendo in gran parte idee e costumanze e bisogni dalla Croazia diversi; le istituzioni a questa utili, appunto perchè utili a lei, non possono alla Dalmazia convenire. Chi nega la diversità, col negarla appunto, dimostra o di non

intendere o di non volere intendere i Dalmati; e questa viene a essere tra le differenze la più manifesta e la più minacciosa. Dunque non ci si dica che, nel rifondere lo Statuto, si avrà da' Croati riguardo a queste varietà; giacchè per averci riguardo, non bisogna sconoscerle: e neanco il riconoscerle di buona fede non basta; ma bisogna saper provvederci. Or, il provvedere con la medesima legge politica e sociale a Croazia e a Dalmazia, io dico che è cosa impossibile per ora e per assai tempo; dico che in una medesima Dieta Croati e Dalmati, per concordi che fossero a parole e intenzioni, non si potrebbero intendere veramente. Dalla gran voglia d'intendersi, e dalla paura di farsi scorgere dopo tanti conati e vanti, fingerebbero d'essersi intesi; e cotesta sarebbe finzione pericolosissima, più che tutte le finzioni solite degli Statuti, finzioni inevitabili ad essi, come alla matematica i postulati.

Col ragionare di diritto storico (nome in cui s'annida un vespaio di questioni e di liti), non si faranno ai Dalmati dimenticare le differenze storiche daddovero, le quali oramai li dividono da' Croati. Potete compiangerle, detestarle, apporne la colpa agl' Italiani, ai Dalmati stessi; negarle no. Quasi tutti i nomi delle città di Dalmazia gridano che le non sono città croate: e se vi credeste d'avere incroatata Traù col chiamarla *Troghir;* anche Roma, mutata in *Rim*, al medesimo titolo diventa croata. Se in Dalmazia stesso la parlata è varia, le fogge del vestire varie; da ciò non segue che secondo ogni varietà di vestire o di pronunzia abbiasi a fare governo diverso; ma non segue neanco che le diversità estrinseche aggiunte alle intrinseche non rendano più e più necessaria la distinzione. Se in certe usanze una parte del popolo croato, non la maggiore, si conforma al dalmatico, avvertiamo che gli si conforma forse più il côrso e il greco; ma da cotesto non segue che Grecia e Corsica e Dalmazia facciano, co' Croati, una cosa.

C'è de' fatti che paiono, e anche sono, non conformi al diritto storico antico; ma che non si possono dall' un' ora all'altra distruggere. Alsazia non è Francia; ma andate a dire all' Europa che faccia o lasci fare una guerra perchè

Alsazia si ricongiunga alla sua nazione. E quand' anco potessesi senza guerra, quando gran parte di quel popolo non lo volesse, osereste voi fargli, in nome del diritto storico, violenza? e se l'altra parte non ci pensasse, sarebb' egli provvida cosa svegliare in lei l'affetto patrio col solletico della passione, e far l'odio ministro all'amore?

Fra Russia e Polonia, slave entrambe, il diritto storico è diviso, commisto, cozzante: come distinguerli, come conciliarli? Avrà Polonia una Dieta con Russia? o riprenderà Polonia le provincie russe, sue già? e, lasciand' anco il politico, a negare o appianare le inuguaglianze sociali tra le due genti, basterà egli ripetere che le sono sorelle? Nel Belgio è una schiatta affine di Francia: dovrà dunque Bruxelles inviare a Parigi i suoi deputati, e starsene contenta a un Vicebano imperiale? Svizzera è governo misto di più nazioni. Doveva per questo Lugano dipendere da Vienna dianzi, dovrà da Torino adesso? Dovrà da Berlino o da Vienna Zurigo, consolandosi della nuova unità con le libere zupanie? Potrà dire Parigi a Ginevra: Vieni, che io ti faccia nazione, ch' io protegga la tua debolezza?

Ma il caso di Croazia è più strano e più grave: che non può proteggere nessuno, che ha di bisogno, essa in prima, di farsi slava davvero, di sorgere nazione.

Risusciti il re Cresimiro, e co' suoi baroni decida le sorti di Croazia e le nostre. Ma fino i baroni ci mancano; ch'anzi Croazia, per innamorarci di sè, promette sbaronare sè stessa, e fare un 1789, e ha già pronti i suoi Mirabeau.

Risusciti il re Colomano; assicuri alle città dalmatiche con giuramento le libertà loro fuori delle Zupanie; elegga il popolo a sè i proprii vescovi e reggitori. Questo è il diritto storico: se questo impossibile, lasciamo dormire ne' loro sepolcri i re, e negli archivii le vecchie carte.

Importa che Croazia si dimostri, comechessia, nazione. Per provarlo a noi, ci si provi. Faccia sperimenti meditati e onorati sopra sè stessa, e non a caso sulla chiamata sorella, come sopra una schiava o sopra una bestia. I Dalmati intanto preparino fraternamente sè stesssi. Coloro che alla congiunzione anelano, pensino che la congiunzione non li libererà dal

peso dei loro doveri tremendi. Coloro che vogliono la distinzione per ora, si ricordino che, questa ottenuta, non s'è conseguito niente; e che conviene mostrarsi atti e degni a stare intanto da sè; che bisogna tanto più validamente e affettuosamente operare, quanto più si è giaciuto, e quanto meno indulgenti sono gli sguardi di coloro che bramano coglierci in fallo, e de' nostri sbagli o delle inerzie trionfare, come di bella vittoria sopra aborrito nemico. L'Autore, benevolo, ha pur dato ai Dalmati sei anni di tempo a dimostrare quel che sapranno essi da sè: troppo breve limite invero, dopo i secoli del torpore croato. Ma se tanto severi i benevoli; or pensa, gli altri!

IX. — PARTI CHE DEBBONO ESAMINARE I CROATI STESSI NEL LORO STATUTO.

Le autorità.

. . . .

Nell'eleggere il consiglio della provincia o del Comune i suoi magistrati, potrebbesi, chi non ci badi, formare una nuova aristocrazia fattizia, borghese, meschina, sudicia; e segnatamente ne' paesi più semplici e però più degni di riverenza, le promesse spallate e le arti di pochi potrebbero fare gabbo ai deliberanti, e i suffragi della libera elezione non essere che zimbello. I Croati, inzuppati da secoli di malattia magnatizia, ci pericolano più di noi. La malattia, mutando nomi e forme, rimarrebbe più schifosa insieme e più insidiosa.

Gli Studii e gli educatori.

. . . .

Altro è sapere le lingue slave, e approfittarne discretamente; altro è, come un dotto Croato voleva, gli Slavi

del mezzodì darsi la scrivere in lingua russa. Se questa o altra idea simile passasse a lui o ad altr' uomo autorevole per la testa, e con l'autorità di lui prevalesse nella Dieta; i Dalmati, oltrechè dalmati e sudditi dell' Austria e croati, verrebbero, in grazia del diritto storico, a essere russi. Altro, più che Triregno.

Non dovrebbe mai però ai Dalmati imputarsi a empietà l'attingere alla scienza degli altri popoli; non dovrebbe agli Italiani rendersi malagevole l'accesso o iniquo l'ospizio, quando venissero per recare idee e industrie, esempi degni che siano conosciuti. Il temerli sarebbe più servilità che tirannide; il respingerli sarebbe una pedanteria di barbarie, la più miserabile delle pedanterie.

Ma l'ammaestramento sì del popolo e sì delle donne è tanto malamente congegnato nella più gran parte d' Europa, e tante cure e così virtuose richiede il meglio congegnarlo, che io temo non vogliano i più degli Slavi essere in cotesto anche soverchiamente europei.

—

Compartimenti del regno.

Abbiamo accennato che la costituzione interna del regno include difficoltà non meno gravi delle relazioni tra regno e regno, tra il regno e l'impero; e se queste pendono in parte dalla volontà altrui e dalle vicende d' Europa tutta, quella, essendo lasciata all' arbitrio della nazione stessa, se non si faccia provvidamente, torna alla nazione in vergogna: e la vergogna meritata dal non saper usare quel tanto di libertà che ci è dato, pesa più intollerabile che la pessima delle oppressioni. Questo pericolo minaccia più i Croati che noi, giacchè il loro stato sociale domanda assai più riforme che il nostro: e s' eglino meditassero la malagevolezza di siffatte riforme, non li piglierebbe la smania di riformare, prima che sè stessi, noi altri. Cotesta smania è una pròva del non avere essi bene pensato ai loro proprii, nonchè ai casi nostri; e deve tenerci in guardia dal cedere agli empiti della

loro affezione, appunto per amore di loro, non meno che per pietà di noi stessi.

Vantano, e a giusto titolo, le libere facoltà delle loro zupanie. Io non dirò che *zupano* è nome dalla storia, che tanto s'invoca, fatto ai Dalmati infausto; che il nome di *comitato* rammenta più l'ignobiltà de' conti che la nobiltà del contado; e che i nomi non fanno le cose. Ma dirò che l'avere ciascuno dei compartimenti del regno il proprio stemma e sigillo e gonfalone, non costituisce libertà vera da sè; che gonfalone suo spiegano altresì certi corpi tutt'altro che liberi, che anche privati hanno stemma proprio e sigillo; che le antiche libertà usare insieme al modo antico e che sia conforme ai nuovi tempi, torna più difficile al più de' Croati (anche fuor de' Confini militari) che a' Dalmati.

Quanto in Croazia valesse la tradizione e la consuetudine delle zupanie, non dico dal 48 al 60, ma dal 1410 al 1790 e più giù, la storia c'insegna: e io non intendo come il diritto storico si possa dalla esperienza storica separare. Il Conte supremo dovrà egli essere tuttavia il capo e della amministrazione politica e della giudiciale? Se i Dalmati cotesta maniera di diritto storico ricusano, compatite. Il Conte supremo avrà egli la forza armata a' suoi ordini? Anche questo richiede molte dichiarazioni, precauzioni molte; nè Croazia può prenderle o darle da sè. E che faranno i Croati delle città libere non soggette al Conte supremo, ma al Re solamente? Per che ponti o zattere rimarranno congiunte coteste isole della libertà nell'arcipelago dell'incivilimento croato? E come rimarranno esse dentro e fuori della zupania, zupanie esse medesime, la parte cioè pari al tutto? Cotesti rotti e interi d'autonomia, se si mettono a bollire in un'altra autonomia, ci riescono alquanto indigesti. Ma perchè vorrà la Croazia negare alla Dalmazia quello che il diritto storico concedeva alle singole città sino ad ora; e dalle troppe distinzioni passare alla confusione soverchiante? Ragguagli essa le interne condizioni sue, prima d'agguagliare alle sue condizioni le nostre.

—

La Dieta.

Promette l'Autore (e pare lo faccia non di suo capo) che, se la Dalmazia componesse con que' d'oltremonte tutt'una Dieta, non si starebbe alla proporzione del numero, ma i deputati di lei conterebbero per due quinti. Questa e altre tali profferte conveniva per vero che le facessero gli stessi Croati, senza scegliere un Dalmata a mediatore: conveniva che le facessero insin dal primo, e non prendendo le mosse da una intimazione, come fa creditore a' suoi debitori, e poi scendendo a parole d'affetto lusinghevole ma senza idee, e decidendo da sè che la cosa era oramai bell'e fatta, senz'attendere la risposta de' Dalmati; non riprovando con atto pubblico le parole insolenti scagliate contro interi ordini di persone, e, invece di confermare almen con un cenno esse profferte, ricorrendo a Vienna acciocchè sia deciso di là bruscamente. Bisogna pur dire che Austria sin qui si è mostrata a'Dalmati più riverente de' fratelli Croati; e che la religiosa devozione alla Mecca sfoga i fervori suoi in modi strani.

Importerebbe sapere se i Croati, nella Dieta loro adunati, consentirebbero in tale patto; se le zupanie croate contate per da meno, anderebbero tanto contente del privilegio concesso ai Dalmati, dal raffermarlo ora e sempre. Poi bisognerebbe, con questo insieme, trattare quegli altri patti tanti, ai quali non si può non por mente da uomini che sappiano quel che si fanno, e che rispettino la propria parola. E ognuno intende che tali cose, perch'abbiano punto punto di validità, non si possono già negoziare co' Croati da pochi dalmati in seno alla Dieta croata, ma che deve primieramente essa Dieta con deliberazione matura fermare quel che vuole e che stima potere; e poi la Dieta dalmatica anch'ella deliberarne da sè.

Sennonchè questa stessa condizione dei due quinti, assentita che fosse, porgerebbe ella ai Croati e ai Dalmati guarentigia sufficiente? Se i due quinti dei suffragi dalmatici si aggiungono ai suffragi croati in maniera da prevalere, segnatamente in certe questioni che toccano la Croazia sol-

tanto o dove la vittoria pendesse da poche voci ; non avrebbero eglin ragione i Croati a dolersi dell'essere sopraffatti ? E se nelle questioni che concernono la Dalmazia principalmente, e dove gli interessi de' due popoli fossero o paressero in gara, i tre quinti de' Croati facessero tracollare di là la bilancia; l'inuguaglianza in pro de' Dalmati (che ad altri apparrebbe generosissima e pia, ad altri illiberale e iniqua) non li francherebbe dall' essere sempre soggiacenti; ai sembianti dell' autorità e della libertà congiungendosi gli effetti perpetui della debolezza e della soggezione, sarebbe un continuo scherno amaro.

Da un Croato autorevole fu in un colloquio promessa, a questo proposito, un'altra condizione: che, nelle faccende appartenenti alla Dalmazia proprio, i voti dalmatici computerebbersi non per due quinti ma per la metà. Non mi piacciono cosiffatte variazioni neanche nel meglio. Non dirò che la mi par cosa simile al mercantare d'un negoziante al minuto, che dice: « In verità non potrei far di più; ma per lei mi contento di perdere: prenda, e dica pure che Ell'è fortunato, e m'ha colto in buon punto. » Dico che anco ne' regali a me piace chi non ha che una sola parola.

Domando poi: Come si fa a definire con sicurezza le cose che appartengono alla Dalmazia solamente, quando il regno è uno, e quando certe appartenenze che possono ai Croati parere indirette, può la Dalmazia sentirle direttissime e intime a sè? Nella questione pregiudiciale, gli uni e gli altri suffragi quanto s'intende che debbano aver di valore? Domando innoltre: Se le concessioni vostre stesse confessano la necessità del distinguere gl'interessi delle due nazioni; perchè non li lasciare distinti alla buona, come la storia li fece? perchè portarli in una Dieta, a risico di vederli cozzare insieme a ogni tratto? Qui non c'è neanco la moralità della nota favoletta, di quel gran masso che mostrava incise le parole: *beato chi mi rivolterà;* e, rivoltato con travaglio lungo, mostrò di sotto quest'altre: *così sto meglio.* Qui gli è il caso del masso di Sisifo, il qual masso, sospinto verso il Velebit per forza di braccia e di petti, rotolando precipita giù.

In terzo luogo domando: Se i Croati, come vecchi dello Statuto e pratichi della materia, vedono manifestamente i Dalmati ne'negozi loro proprii prescegliere il peggio, con che cuore permetteranno che nella Dieta Croata si celebri solennemente il danno e il disonore nostro? non vorrann'essi, non si terranno in dovere, di stornarlo con tutti gli sforzi? e se in questa lotta di zelo amoroso i Croati giungono a trarre a sè taluno dei voti dalmatici, ecco inutile la prevalenza mendace, ecco suscitati fomiti di discordia e di diffidenza.

Ancora domando: Se Croati e Slavoni, non a malizia, ma per la necessità del loro paese più grosso e in numero e in bisogni, o per il diluvio delle petizioni innondanti, avessero nella Dieta tante faccende, che alle cose dalmatiche poco spazio rimanesse e nel tempo e nell'attenzione de'deputati stanchi e affrettati e ignari; a che ci varrebbe i due quinti o la metà delle palle?

Domando da ultimo (e le interrogazioni potrebbersi ancora moltiplicare): Lo spediente, a ogni modo, non tornerebbe egli inutile il più delle volte? perchè nelle cose nostre Croati e Slavoni debbono sedere alla pari giudici con noi altri? cotesta parità privilegiata in favore nostro, non è ella nel fatto un privilegio di disfavore? E, se non tale, non potranno gli Slavoni richiederne un simile per se stessi? I Dalmati infelici che altro non chiedono se non d'essere lasciati stare, verranno condannati a mettere col loro esempio zizzania tra Slavoni e Croati? Troppe grazie.

A chi sperasse che i fratelli Croati andranno in tutto co'Dalmati d'accordo e sempre, noi non rammenteremo il proverbio del mulino; nè l'altro, che rara è la concordia de' fratelli; nè gli esempi di liti fraterne accanite per minime porzioni del comune retaggio; ma noteremo che i deputati d'un popolo possono tenersi in obbligo di posporre l'affetto alle pubbliche utilità, e di sacrificare sul così detto altare della patria e sè stessi e le persone più dilette e più venerate.

A ogni modo, il computo dei due quinti e della metà ci trarrebbe già fuori del diritto storico; il quale se si ha a vio-

lare (quando ci fosse), dovrebbesi per qualcosa di meglio violare. Men violato sarebbe se d'una Dieta facessersi due; se i Croati degnassero riguardare Dalmazia a un bel circa come una città libera privilegiata. Ma se poi stiamo sul serio al diritto storico secondo che intendesi di là dal Velebit, Zagabria non avrebbe più a essere quel ch'ell'è; dovrebbe in Dalmazia risiedere non un semplice Vicebano (e concederlesi, come altri per carità proponeva, un tribunale d'appello), ma il Bano stesso almeno la metà dell'anno abitare di qua da'monti, come i poeti di Proserpina cantano. Che dico, il Bano? Il Re stesso dovrebbe in Dalmazia venire co'suoi magnati a tenerci la Dieta, il Re tenercela a Knin. Venga il Re co'magnati; Knin c'è.

Non parlerò qui del modo delle elezioni: e non credo che nulla in questo ci abbiano dal diritto storico a ritoccare i Croati. Non credo che una sola accademia, e poche città dotate di privilegi incivili, e pochi del clero privilegiati di titolo, possa parere che rappresentino l'intera nazione nei suoi diritti e bisogni e idee e sentimenti, ne'suoi dolori e nella sua dignità. Non è qui luogo a dimostrare che co'villici i marinari, col commercio le arti minori e le arti belle (arti belle non sono in Croazia, ma ci saranno), cogli accademici tutti gli uomini di scienze e di lettere, colle professioni dette impropriamente liberali il clero tutto, i poveri e gli stranieri, dovrebbero nel parlamento avere, quali un deputato direttamente eletto, quali un interprete o un difensore; non è qui luogo a dire che leggi vere in pubbliche assemblee non si fanno se un consiglio di Stato non le matura, se commissioni speciali composte e di deputati e di altri scienziati ed esperti non le consigliano, ponderando ogni parola e ogni particella congegnando in armonia coll'intero, che spesso, tra i chiacchiericci e le distrazioni dell'assemblea, è straziato con variazioni estemporanee, contradicenti, spropositate. Io qui rammenterò la parola regia, che le *Diete provinciali creeranno leggi corrispondenti ai bisogni e ai desiderii de'popoli;* ma che e questa potestà e in genere la così detta autonomia delle provincie avrà a essere temperata comportabilmente coll'unità dell'impero. La qual condizione, quanto aggiunga o

detragga all'unità della triade croata, noi per verità non sappiamo.

—

Il Clero.

Dicevo che il Clero dovrebbe nel parlamento della nazione avere gl'interpreti proprii; non intendendo con ciò che certe alte dignità ne facessero parte per legge, legge incomoda più forse ai preti che a'laici; nè che a pochi del clero secolare o regolare dessesi, come privilegio, il diritto d'elezione, nè che preti e frati dovessero nel parlamento sedere; ma che il sacerdozio, come corpo morale, eleggesse i difensori de' proprii diritti, e i dimostratori delle proprie volontà nelle cose civili alle quali esso deve non attaccarsi per cupidità, ma per affetto prendere parte viva. Non già che abbia a bandir i preti dal parlamento la legge, ma giova ad essi astenersene: e questo non per la ragione addotta da altri, dico la loro imperizia delle pubbliche cose. Il contrario è provato e dalla storia e da esempi recenti; e non pochi de' laici pare che facciano ogni possibile per gareggiare d'imperizia co' preti meno periti. Ma la ragione più valevole a stornarli da questo che ben potrebbe con proprietà dirsi agone, è il pericolo, rettamente notato altresì dall'Autore, che, immischiandosi pure alla semplice discussione astratta delle questioni mondane, e' smarriscano, o paiano smarrire, quell'alta serenità della mente, quell'amabile calma dell'anima, e però quella incomparabile autorità, che gli viene dall'essere in verità sacerdoti. E il pur parere, sarebbe scandalo ai deboli, pretesto ai malevoli, disgrazia a tutti. Notava il Poeta, che altri nasce Solone, altri Melchisedecco: ma in Croazia, più che altrove, al prelato che dalla sua cattedra episcopale scende al seggio della Dieta, e con la medesima penna scrive lettere pastorali e carte cancelleresche di conte supremo, bisognerebbe essere, al tempo che corre, insieme Melchisedecco e Solone. E, per amore della sua gente, essend'egli chiamato a prender parte nelle discordie che agitano una gente vicina, prenderci parte d'accordo con altri che tendono non a sedare ma

ad eccitare gli sdegni (e taluni ci adoprano, senza forse avvedersene, la calunnia); entrand'egli promettitore di cose future che non istà in poter suo l'attenere; destinando sè stesso a rapportare dinanzi alla potestà secolare le accuse dell'una contro l'altra parte, contro quella parte che ha per sè il diritto e la legge, ed è giusto che prevalga almeno infin che la legge non muti; non c'è nè intenzione magnanima nè sovraeccellenza d'ingegno nè gloria nè santità che non risichi di rimanere in tale cimento offuscata.

L'egregio prelato croato al quale noi di cuore rendiamo ogni onore debito, forse ignora che non solamente del nome santo di patria, ma del santissimo di religione si è fatto in Dalmazia fomite a passioni le quali penetrano come veleno, si diffondono come contagio, divorano come incendio; che non si è temuto di mettere alle prese la Chiesa greca con la latina, usando arme a due tagli, promettendo e minacciando ora a questa ora a quella; che lettere anonime andarono spargendo, essere i men disposti all'unificazione precipitosa uomini non solo ribelli al Re, ma nemici della fede di Cristo, doversi temere una persecuzione simile a quelle di Nerone e di Diocleziano, e altre tali goffaggini infernali, onde parrebbe che il diavolo travestito da Croato sia venuto a tentare i compatrioti di S. Girolamo. *Eritis sicut Dii.* Dei di che?

Al tempo della tirannide italiana, i due riti in Dalmazia convissero in pace esemplare: il nome della vecchia fratellanza è che aizza i nuovi odii. Se la promessaci libertà incomincia dall'involarci il primo elemento del viver civile, la concordia e la sicurezza; rimanga pure oltremonte la libertà colle sue zupanie.

X. — LA PRECIPITAZIONE MOLTIPLICHEREBBE LE DIFFICOLTÀ, RITARDEREBBE GLI ACCORDI.

Trattasi d'accordare due riti, due schiatte, due lingue; le tradizioni, le abitudini, gli ordini sociali; il prete col laico, il cittadino col villico, la scienza coll'arte, l'agricoltura

col commercio, le cose terrestri colle marittime, debbono entrare in più operosa armonia. Acciocchè la vita della nazione si svolga, bisogna che il sentimento della vita si comunichi a tutte le parti, non per quelle certe *vie di fatto* che darebbero spinte, non già spontanei movimenti. Per istituzioni interne, non per appiastricciamenti di fuori, le nazioni si fanno. E, acquistata la piena conoscenza di sè, allora possono del proprio destino deliberare.

I Croati hanno detto: *Noi non vogliamo imporvi i nostri usi, le nostre leggi*. Con questa promessa hanno segnato la propria sentenza; hanno, per meglio dire, giudicati que' Dalmati che testificano il popolo dalmata inetto a civilmente procedere, abbisognante di gruccie tagliate da' boschi oltremonte. Se i Croati non vogliono imporre a' Dalmati gli usi loro e le leggi, non s'affrettino a imporre uno Statuto delle cui leggi non piccola parte si reca a usi che Croazia stessa deve mutare, e lo confessa con nobile sincerità.

Tante essendo le diversità non solamente tra la condizione presente de' Croati e quella de' Dalmati, ma tra la condizione presente de' Croati stessi e quella ch' eglino a sè promettono, e quindi a noi; chi è che possa segnare i gradi del passaggio dallo stato d'ora al futuro? chi l'intervallo? Richiederebbesi una legislazione a tempo, più sapiente e più difficile a pattuirsi della stabile, acciocchè la libertà non diventi perturbazione.

Per quanto sian retti e forti i voleri degli uomini, le cose di questo povero mondo non procedono così leste come si figurano certi Slavi ai quali, più che ai Polacchi, si addirebbe il titolo di Francesi. Per rammentarne un esempio tra mille, prima ancora che Francia si sciogliesse da' feudi, Lombardia se n'era già liberata; e pur nondimeno il Vicereame francese sopravvenuto ritrovò in Lombardia vincoli feudali, e la giurisprudenza ebbe loro in qualche parte riguardo; e adesso, dopo quasi lo spazio di un secolo, a scioglierla da que' vincoli che rimangono come nodi di fune recisa che spenzola, richiedesi nuova legge. Pensate se Croazia, tutta indolenzita dalle corde del medio evo che ancora la stringono, possa di subito sorgere snella, precederci, e alla Dalmazia,

men legata di lei, ripetere la parola del miracolo: *Alzati e va.*

Di due vite diverse non si forma una vita. Che i due corpi uscissero da corpo stesso, non fa. Gemelli appiccicati dal dosso, mal vivono, e sono un mostro.

XI. — DIFFICOLTÀ CHE SORGONO DAL REGNO UNGARICO, ANTICHE E NUOVE.

Il diritto storico d'Ungheria.

A sentire certuni, direbbesi che le due vite non dipendono da un'altra vita punto; che Dalmazia e Croazia sono così libere da sè come Russia e Inghilterra, anzi più; e che alla gloria ad entrambe, assicurabile dal concatenarsi l'una coll'altra, solo l'ostinatezza di pochi dalmati fa ostacolo empio. Ma l'obbiezione dedotta dalle minacciose condizioni presenti di Croazia e Austria e Ungheria meritava che le si rispondesse un po' più seriamente; e la leggerezza delle risposte (prova a me di troppo buona piuttosto che di mala fede) rinforza l'obbiezione, e diventa ai Dalmati grave minaccia.

Accennavo più sopra quanto costi alle nazioni più risolute lo sferrarsi dalle consuetudini antiche, per importune che siano stimate oramai: e lo conferma l'esempio del regno ungarico, nel quale rimangono tuttavia le così dette regalie minori, cioè le gravezze del macinato, della vendita di bevande al minuto, delle decime; delle quali gravezze non si crede poter sollevare il popolo senza pagarne ai signori indennità. In Dalmazia crederebbe taluno poter privare i cittadini de' pubblici uffizi, senza promettere compenso, anzi rinfacciando ad essi la voracità esercitata in campare, i più, magramente: e questo senza sicurezza che al povero popolo siano però gli aggravii alleviati, anzi intimando il contrario sin d'ora.

. . . .

I Croati ostentano forza. La loro Dieta si riconosce

sovrana rimpetto alla Dieta ungherese; i loro magnati non vanno a quella Dieta finchè le relazioni tra i due popoli non siano regolate. Ma a ciò la volontà de' Croati non basta. E, bastasse per ora, i nuovi patti, per larghi che fossero ad essi, non sarebbero guarentigia dell'osservanza avvenire. E chiari pur erano i patti stretti con re Colomano; ma come attenuti? Un fautore della Croazia c'insegna che i re d'Ungheria fecero prevalere i proprii Conti agli Zupani croati. Un Croato ci rammenta il Consiglio di Luogotenenza dato da Maria Teresa nel 1762, nel 79 unito al Consiglio ungherese, cioè che nel Consiglio ungherese sedesse un croato, e che il Bano ci avesse parte; e i Croati ne furono contenti, ma poi si pentirono. E se, dopo attaccata a sè la Dalmazia, i Croati fossero contenti di simili patti cogli Ungheresi o con altri, potrebber' eglino i Dalmati co' loro vòti impedirglielo? e che gioverebbe il pentirsene poi?

Ma del pentimento sentiamo un po' la ragione: *Perchè Pest è lontana da noi.* È ella forse più prossima ai Dalmati? E non potrebbero i Dalmati anch'essi pentirsi dei patti che stringessero con Croazia, perchè Zagabria è più lontana da Cattaro di quel che sia Zara?

—

Il conte Ladislao Teleky.

Questo paragone mi richiama dinanzi dolorosamente viva l'imagine di Ladislao Teleky, accompagnato al sepolcro, che s'aperse egli di sua mano, dall'accorato desiderio di tutto un popolo, dalla commiserazione di quelli che pur mai non lo videro, dalla stima degli avversarii suoi stessi. Nell'autunno del 48 cercò egli in Parigi di me: entrati della Dalmazia, toccando de' titoli del regno ungarico, al semplice cenno della mia renitenza, smesse col garbo di chi sente le convenienze, col riserbo dignitoso del vero gentiluomo. Affabile, come sono i patrizii degni del nome; franco, non di quell'affettata popolarità di cui si mascherano con codardia squisita i patrizii degenerati. Un giorno ch'e' mi

colse nell'atto di sedere a mensa, invitato, senza cerimonie sedette a pranzo meco a discorrere con amore della sua patria, e con schiettezza, non senza grazia, di sè. Vanità parve quella a un altro commensale, a me piacque. Del borioso orgoglio notato, non so se a ragione, in certi Magiari, non ombra in lui: serena la fronte, grato il sorriso, agili i moti e le forme, più che non soglia negli uomini della sua gente; chiara e con accento variato la voce, qual s' addice a oratore. Della sua tragedia celebrata, non seppi da lui, contento di rammentare le prove sue in Parlamento: e, saputone, pensai, come e poeti e oratori e uomini di scienza nel quarantotto segnatamente prendessero parte alle pubbliche cose in Italia, in Ungheria, in Austria, in Francia, persino in Croazia. Egli con Croazia si mostrava propenso agli accordi, e me fece interprete, e debbo dire, non a rimprovero ma a norma del futuro, che dal Croato al quale io ne mossi parola, ebbi in risposta quel troppo ripetuto ormai *troppo tardi*.

Sentiva il Teleky come tra i vecchi magnati e la nuova nazione ungherese corresse differenza, non pure non volontaria ma dissimulata al possibile e sinceramente negata; differenza di consuetudini e di speranze e di istinti; la quale debilita il vigore dell' apparente concordia, e rese sin qui gli sforzi dell' Ungheria inefficaci. Però, egli magnate, sentì essere l' Assemblea de' Deputati il suo campo; e imperando a sè stesso come i suoi avi intendevano imperare alla plebe, sì per impeto d' imaginazione e sì per prova di franchezza, volle essere più popolano degli uomini stessi del popolo. All' indole sua generosa non era comportabile, nonchè l' invidia, l' emulazione: ond' io credo che l' autorità intemerata e la scienza cittadina di Francesco Dèak, il Teleky non solo onorasse ma amasse, come gloria della nazione, e quindi suo proprio vanto. Quando, il dì innanzi la morte, e' diceva quasi sopra pensiero, *sentirete un bel discorso domani*, accennando alla proposta che il Dèak non doveva se non dopo le esequie di lui profferire; io credo che la discrepanza d' opinioni tra loro due in quel momento lo accorasse per modo da pungerlo come rimorso, e che la certezza del dover essere vinto dal suo novello rivale e pur sempre amico, con stimoli più

e più dolorosi alla sua anima altera, lo sospingesse alla morte.

Più ve lo sospingeva la mobilità della mente, pronta e a sperare e a disperare, e ai partiti subiti ratta, non sempre scrupolosamente librati, giacchè i probi anch'essi non sempre tengono la politica ubbidiente alle norme ovvie della comune vita. Troppo aveva egli promesso a sè più che ad altri; e la coscienza del non potere ad altri attenere lo sperato, neanche col sagrifizio di sè medesimo, lo umiliava. Non solo i più de' vecchi magnati; ma non pochi de' nuovi uomini popolari, vedeva dissenzienti da lui: nè forse lo affliggeva tanto l'udire disapprovate in qualche parte del regno le ardite sue mosse, quanto il vedere che altri in esse poneva fiducia, e ne sconosceva pure l'intento, fino a poter credere che il Teleky sarebbe non meno e non più che il Palatino dell' Ungheria vendicata. Il fondamento fatto negli aiuti esterni e nell'esterne vicende, gli diventava ormai rimprovero di troppo inesperta credulità: il quale rimprovero, chi ama la patria, mal può sostenere; e chi ha troppo vivo il sentimento di sè, ne patisce angosciosa agonia. Doppia agonia a lui forse lo scorgere che taluni de' suoi seguaci, avvedendosi del suo esitare, dopo tanta fiducia, ne rimanevano, se non sospettosi, maravigliati; il temere che a lui venisse taccia di temerario e d' ostinato, e insieme di timido e di volubile. Perchè spesso i capi di parte si sentono meno capi di quel ch' altri li creda; e chi vien dietro a loro, li incalza con ubbidenza imperiosa, con docilità violenta. L' infelice si trovava esule nella patria; che, durante l'assenza di lui, non poteva non essere alquanto variata da quella di prima. Gli esuli di ciò non si accorgono, o non si vogliono accorgere; e l'avvenire pretenderebbero simile in tutto al passato, e del non riconoscere quelle cose che già conoscevano così intimamente, si sdegnano, se son buoni, con soli sè medesimi, ma si sdegnano. Più l'ardore di patria che la vanità o l'ambizione fa ad essi dimenticare una legge storica, la qual comporta eccezioni rare: che chiunque abbia presa in un moto parte, piccola o grande che sia, in altro moto che segua dopo alquanto intervallo, non può più rifare la medesima parte.

Un altro nodo, ormai inestricabile, lo stringeva: caduto sotto una mano che poteva punirlo, e prosciolto; quand'anco nulla avesse promesso, la dimora sua in patria era parola di gentiluomo; nè sciogliersene egli poteva oramai, se non ritornando all'amara libertà dell'esilio. Un rimorso di lealtà (certamente reso più acuto da altri disinganni e apprensioni non vili) lo compresse come fune di carnefice, e, più che la palla confittaglisi nel petto, l'uccise. Or veggasi che cattivo servigio rendesse all'imperante chi (senza saputa di lui) gli metteva nelle mani un avversario da punire, nè certamente intendeva offrirgli il destro d'esercitare il diritto del vero imperante e del forte, il diritto di grazia. Ma nuovo impaccio preparavasi così a' governanti da quel servigio improvvido, la tentazione di nuovamente punire, e poi la calunnia.

L'opinione comune smentì ben presto il sospetto che ad altro che al suicidio imputava quella misera fine; e il suicidio provasi non solamente dalle cose accennate, e dal giudizio medico che attestò quanto inferma e dolorosa dovess'essere all'illustre uomo anco corporalmente la vita, e dal sembiante e dagli atti in sull'ultimo di persona alterata, indizii di mente non dominatrice di sè; e dal discorso ch'e' stava preparando all'assemblea, con dinnanzi gli statuti patrii, lasciato in tronco, come per disperazione di potere altrui persuadere il proprio assunto, anzi di potere a sè medesimo persuadere la possibilità dell'impresa voluta alla sua patria consigliare. Scrivendo quelle parole estreme: *I popoli soggetti al Turco credono fermamente che mai in caso d'un fermento* . . . . egli forse nel tumulto delle idee sue sentì che a ben altro che a fermenti di Turchia o d'altra parte d'Europa dovevasi chiedere in quel punto speranza; e depose la penna, e, lasciando all'Europa quell'enimma tremendo da sciogliere, dopo lungo tra meditare e vaneggiare, afferrò la pistola.

Il vuoto seggio del conte Teleky, è più che mai pieno e cospicuo dell'ombra sua; più eloquente delle sue parole è il pubblico dolore che desidera la sua voce: nè egli medesimo, per ambizioso che fosse, poteva sognare onore più eletto di quello che l'Ungheria gli destina, annunziando alle

Assemblee de' popoli d' Europa la morte di lui, come i principi ai principi annunziano i loro domestici lutti.

Da questa morte (non era digressione la mia) deduciamo al nostro proposito un argomento al quale ogni uomo non tristo e non insensato non potrà senza tremito ripensare. Il più per dottrina e per senno e per probità rinomato di tutta la nazione ungherese, nell'atto di propugnarne i diritti, viene reiteratamente consigliandola che s'astenga dal provocare, paventa la guerra, dice che ogni cosa è lecito per la patria arrischiare, tranne la patria: uno de' più animosi tra'suoi deputati, l' antesignano degli animosi, nell' atto di pronunziare la parola che potrebb' essere scintilla di guerra, s' arresta, presceglie la morte. Un imperante, forte di più che mezzo milione d' uomini armati e valenti, nell' atto d' intimare le sue volontà, si presenta con in una mano la spada e nell' altra l' ulivo di pace: da l' un lato la Dieta, dall' altro il Consiglio cercano dilazioni, dissimulano le parole e gli atti che in altre occorrenze trarrebbero o l' una o l' altra delle parti o entrambe ai cimenti supremi: Croazia accenna ora di qua ora di là; non dirò come in aguato, o meditando di volgere i timori altrui in proprio lucro; ma certamente ignorante del domani, incerta delle risoluzioni proprie, senza piena coscienza di sè. E questo momento ella sceglie a prendere la Dalmazia per il petto, e avvinghiarla a sè, e farsene arme, e gettarla forse in una mischia d' odii atroci e di sangue. Ma noi non abbiamo sottoscritto la vostra prammatica sanzione; questa parte almeno del vostro diritto storico non è nostra, e non la vogliamo: i vostri arzigogoli dell' *unione personale*, come possa o non possa sussistere in fatto, noi uomini schietti non intendiamo, e non degnamo d' intendere; nè a siffatti studii di dialettica che può farsi più feroce che arguta, crediamo che ci sia dato da Dio l' intelletto. Noi siamo leali; e c' importa sapere a chi ci obblighiamo, e dove altri ci trae. Prammatizzate le vostre prammatiche, sancite le vostre sanzioni tra voi; ma intanto, ve ne ripreghiamo, lasciateci in pace.

—

Esempio di Fiume.

Il passato è norma unica all'avvenire: e non pure gli uomini ma gli animali bruti, innanzi di spiccare il salto, misurano coll'occhio lo spazio, e s'appuntano, a sentire se il suolo non ceda sotto. Or quali cose nel passato ci mostra Croazia di sè? Mostra la cessione a Re Colomano, la qual diede a Ungheria la licenza di venderci: e chi fu, se non colpa, occasione di questo, ardisce rinfacciarlo a noi come colpa. Mostra le ladronerie de' zupani. Mostra il patto con Re Ferdinando, nel quale patto Dalmazia non intinse. Questi sono i titoli storici del passato non prossimo: or quali del prossimo? quali gli esempi presenti negli occhi nostri? Eccovi Fiume. Fiume destinata a essere scalo di Slavonia e Ungheria e Transilvania, a far che il Danubio metta quasi foce nell'Adriatico; Fiume nel 1848 occupata senza cerimonie in via di fatto dal Bunjevacz, assistenti trionfalmente taluni de' braccianti infimi della città e de' dintorni; Fiume non solo non è da' Croati ajutata a svolgere le proprie utilità e le comuni delle genti slave, ma ridotta a essere da meno d'un semplice municipio; lasciatale libertà d'eleggere i suoi beccamorti, come al governatorello successore di Leopoldo nell'ospizio di Pitti è lasciata la potestà sopra l'Accademia de' georgofili, a sfogo e sfoggio dell'autonomia degli Etruschi.

Il Bano di Croazia, impotente a pro e di Croazia e di Fiume, accettava però da questa il salario di quattromila fiorini, a dir vero, non *fini*. Le accoglienze fatte a cotesto Bano ne costano alla città bene ottomila quattrocento; le accoglienze al Bano Coronini e al Bano Sokcevich dumila ottocento e qualcosa più. Questi i risparmi, queste le magnificenze, queste le libertà, che Croazia impetra a Fiume. Fra le molte spese alla città sopraggiunte, era l'imposta a titolo di affrancamento da decime a Fiume non usitate e non conosciute. Pagare per non pagare quello che non si doveva nè soleva pagare; è una nuova maniera d'economia e d'autonomia. Doveva Croazia del malessere di Fiume più che del suo

proprio dolersi, giacchè le sue *vie di fatto* l'avevano menata a così miserabile passo. Croazia, non un segno di fraterna pietà, non un suono di conforto amico; anzi raffacci e minaccie.

De' 1222, scritti a eleggere i deputati alla Dieta di Croazia, 870 vengono, 840 scrivono la parola d'Ulisse: *Nessuno.* I Croati rispondono che coteste sono brighe italiane: ma la facezia parrebbe piuttosto omerica. Ripetesi la prova, e di bel nuovo esce il *no.* Fiume, in somma, che ha provato la *banalità,* non ne vuol più sapere. C'è chi consiglia guadagnarla non col diritto storico e non colla forza, ma colla persuasione. Il signor Urbancich, direttore del Pozor, si profferisce, se gli dànno pieni poteri, a domarla urbanamente. La beatitudine della fraternità va a finire nella plenipotenza non del premio, ma della pena. Più imperiosa Zagabria di Vienna. Ma finchè non si risolva tra Croazia e Ungheria, la questione di Fiume rimane sospesa. E dopo tal saggio di sè, dopo impacciato sè ed altri in così mala maniera, Crozia accatta a sè e a noi nuove brighe.

Di quel che non fece a Fiume, Croazia si scuserà con la propria impotenza. Ma di quel che le fece, come si scuserà? E se impotente, perchè porgersi a noi potenza difenditrice? Le sue scuse si convertono in accuse contro sè, nella causa nostra.

XII. — AUSTRIA E CROAZIA.

Il Regno e l'Impero.

Parlano come se un'Austria non ci fosse, o come se fosse tutt'una cosa con essi, o come se eglino la potessero dominare. Noi non entriamo giudici delle differenze tra il regno e l'impero; anzi per questo parliamo, che nella causa non vorremmo essere neanche parte, al quale onore Croazia ci chiama; ma notiamo che c'è differenza in più punti gravi, e anche in questo del quale trattiamo. Croazia che ha sue ragioni per non aderire in tutto ai voleri regii, invoca contro di noi il

volere regio, dice che Austria ci ha legati a lei già. Non è vero. Contradicono a se medesimi e a' fatti.

Domandava l'Autore: Nel Consiglio dell'Impero i Dalmati, soletti e deboli, e ignari della lingua tedesca, che faranno? Io non risponderò: Faranno quel che fanno tanti altri in tutti i parlamenti del mondo, anco in quelli dove si parla una lingua sola, se pure ci si parla una lingua; faranno quel che vedono fare coloro a cui credono. Non dirò che in più impiccio si trovano a Vienna certi Rumeni e certi Ruteni; perch'io non intendo far paragoni d'ignoranze, nè consolare con gli altrui i nostri impicci. Non dirò che qualche Dalmata c'è il quale sa (mirabile a dire in popolo tanto addietro!), sa fino un po'di tedesco; e di quel che non sa, qualche parte col naturale acume e con lo studio delle materie trattate, indovinerà per lo meno, quanto un Croato de' Confini militari, i quali, secondo Zagabria, dovrebbero anch' essi nel Consiglio dell'Impero far mostra di sè. E, del resto, il non sapere così copiosamente parlare tedesco, potrebb'essere in certi casi un vantaggio, e risparmiare al gran Consiglio alquanto del suo tempo e della sua pazienza. Ma dirò che cotesta ignoranza de' Dalmati, nel provare che i Croati sono da più di loro, prova insieme che i Dalmati non fanno tutt'una minestra e una zupania co' Croati. Anco l'inferiorità è differenza; e noi ci rassegnamo a confessare l'inferiorità, purchè questa si annumeri alle altre molte, e tutte storiche, differenze. A volere la gloria d' uguali ai Croati, n' andrèmmo in doppio modo confusi. Poi dirò che, costretti a scegliere dragomanni e tutori nella Dieta viennese, i Dalmati potrebbero ritrovarne di non meno esperti nella lingua tedesca e non meno eloquenti. Potrebbero sceglierli, secondo il caso e la libera coscienza propria, or nell'un lato or nell'altro di quel parlamento, in cui siedono uomini chiari e per dottrina e per ornamento di lettere. Imbarcati con Croazia, se sempre d'accordo, parrebbero rimorchiati da essa; e neanco nelle quistioni men rilevanti se ne potrebbero senza scandalo separare. Il che, nuocendo alla dignità de'Dalmati, tornerebbe grave alla generosità de'Croati.

Argomentando a quel modo, l'Autore suppone che Croazia alla Dieta dell'Imporo invii deputati. Ma Croazia non pare

lo voglia per ora: dico *non pare* e *per ora;* e non so se Croazia stessa sappia quel che sia per volere; e se il mutarsi delle altrui volontà, o la speranza o il timore di tal mutamento, non sia per mutare le sue. La Dieta di Zagabria si arma del dì 20 d'Ottobre contro il dì 26 di Febbrajo, mette i due mesi alle prese: e nella Dieta stessa di Vienna c'è chi sta per l'Ottobre contro il Febbraio. Ma nella mente de'Croati la zuffa è fatta più grave dal diritto storico, dalla unione personale al Re, non all'Imperatore; al Re, non ai Regni. I Dalmati, che nella storia loro non rincontrano questo nodo più che gordiano, non intendono di annodarsi ai Croati per il gusto di mettere in impiccio l'imperatore e il Re, il Regno e sè stessi. Ogni potestà, per sicura che sia, riceve da'predecessori il suo retaggio di difficoltà inseparabili dai doveri; e accrescerglielo per dispetto e senza conclusione, è, più che d'accorti, di semplici. Strano, in verità, che i Croati, famigerati per la fedeltà loro al Regno e all'Impero, e a tutte le persone e le cose di questo non men che di quello, taccino i Dalmati di servilmente fedeli all'Impero, per ciò solo che non vogliono le zupanie; e che i fautori de'Croati vadano tra il clero e tra il popolo spacciando, che i Dalmati non teneri delle zupanie, sono i nemici del Re, cospirano co'ribelli.

Auguriamo a Croazia che gli antichi diritti le siano, non pure resi secondo sua voglia, ampliati. Ma poich'ella vuol noi in parte della sua lite, c'è forza avvertirla che, foss'anco composta adesso, tra poco sott'altre forme e più avviluppate insorgerebbe; che i patti del 1525 e del 1713 portano in sè un semenzajo di liti, le quali scansare non si possono se non facendo quel che Croazia fece per molte generazioni, cioè a dire, nulla. Il suo diritto storico, acciocchè sia conforme ai nuovi tempi, bisogna che sia mutato di pianta. Lo muti: poi venga, e si parlerà.

Croazia e Ungheria.

Le armi storiche son quasi tutte a due tagli: pericolo maneggiarle. E destrezza malaccorta è, poi, della storia pren-

dere quel che fa comodo alla causa propria, sforzando quasi gli avversari a prendersi nell'arsenale medesimo l'armatura. Della storia (ben diceva dianzi un deputato moravo a Vienna) bisogna saper leggere non una pagina sola. Or che ci dice in compendio la storia dei Croati? Discordi tra sè, si dànno a Ungheria; molesti alla Dalmazia, la perdono; confidenti o negligenti, si lasciano, rimpetto a Ungheria, scemare i proprii diritti: smarriscono la corona di Zvonimiro, tingono di sangue quella di S. Stefano; poi ci promettono concordia e libertà, pace e gloria.

Si dicono canzonati da questi e da quelli. Io non affermo, nè nego; ma, a conforto de'Croati, rispondo: Meglio canzonati che canzonatori. Senonchè guarentigia di libertà buona non è la canzonabilità. Ora si svegliano: ma se tornassero a prendere sonno? Se in noi non troviamo la guarentigia di noi stessi, guai! Quella forza che non hanno potuta esercitare contro gli Ungheresi, la vorrann'eglino, convertita in tenerezza, sfogare sui Dalmati?

Strano sfogo di tenerezza è il recente decreto della Dieta che, non contenta di sentenziare traditor della patria qualunque o Magnate o Municipio accetti l'invito della Dieta ungarica prima che le relazioni tra i due regni in modo chiaro vengano stabilite, punisce di carcere fino a cinque anni tutti coloro che con opera e con parola facciano contro all'integrità della corona croata. E poichè, a detta dei Croati, senza la Dalmazia la corona non ha integrità, chiunque scrivendo o parlando non riprovasse la deliberazione della Dieta dalmatica, dalla Dieta de' nostri fratelli sarebbe collocato nell'ospizio della carcere per anni cinque.

Ma la Dalmazia, secondo la felice locuzione d'un erudito fautore de'Croati, è altresì *membro della Corona ungarica:* membro dunque di due corpi, anzi di tre; necessario a troppe integrità, organo insufficiente a tanti bisogni.

Perchè dunque altri Croati, e i più vogliosi dell' addossarsi a noi, negano mandare in Ungheria deputati? Per non prendere impegni, per non pregiudicare la questione. Questo è il ragionamento che i Dalmati verso i Croati fanno. Se i Regni d' Ungheria e di Croazia, già tanto uniti, possono e

debbono stare non più annessi ma confederati, *regna socia*, perchè non potrà essere il simile del regno croato e del dalmatico, divisi tanto?

Gli Slavi a ragione si dolgono del soverchiare che innanzi il quarantotto gli Ungheresi volevano la lingua e le tradizioni loro: eppure in Dalmazia la civiltà italiana è cosa dappiù che non fosse in Ungheria sinallora la slava. E coloro che sopra quella civiltà versano odio e disprezzo, ci si minacciano più tiranni de'magnati magiari. Che se non possono e non potranno avverare la minaccia, cotesto non la rende nè più lusinghevole nè più generosa.

Dall'un lato trattasi tuttavia d'accordo amichevole cogli Ungheresi, dell'abboccarsi per dare o ricevere il bacio d'addio; anzi ragionasi di riconciliazione piena, e d'inviare alla Dieta ungherese Croati e Dalmati insieme: e l'Autore, nella buonafede dell'animo suo, rifugge pur dall'imagine de'sacrifizi di sangue co'quali nel 1848 la devozione alla patria fece orribile prova di sè. Ma fra gli accenti di pace io sento il fremito dell'ire antiche; leggo, fra le parole riconcilianti, accenni a memorie provocatrici: l'inerzia stessa e il silenzio somigliano a quegl'istanti di calma torbida e cupa che suol precedere la tempesta. Undici anni di comuni umiliazioni e affanni potevano meglio ammaestrare e meglio ispirare.

A me parrebbero meno sospetti i rimproveri aperti, i quali dimostrano almeno quel coraggio che non è alieno da generosità, o quella franchezza che, dando fiducia, dispone gli animi a riconciliazione sincera. Ma cotesto allungare un po'la mano e ritrarla, non sai se sia mossa d'abbracciamento o d'assalto; cotesto forzare le labbra a sorriso amico nell'atto che gli occhi scintillano fieramente, mette brivido di ribrezzo, se non di paura.

Che può la Croazia?

Croazia non va nè a Pesth nè a Vinna, non vuol venire che a Zara. Ma che può ella, divisa da Vienna e da Pesth?

o se ne sta così sola per mettere a profitto i suoi andari e i suoi stari?

La Dieta rigetta gli scritti che le vengono in lingua tedesca e in lingua ungherese, che vengono da cancellerie ch' essa ha per tanto tempo riconosciute per autorevoli più di lei. E chi dice a noi che non le abbia a riconoscere ancora? Che garzonato ha ella fatto della propria sovranità? O vorrà ella esercitare la propria sovranità solamente in Dalmazia, e rigettare come barbaro uno scritto che le venisse in lingua italiana; o sforzare chi non sa bene di slavo, chi teme non potere agguagliare i Croati in eleganza, sforzarlo che si faccia tradurre in lingua non bene a lui nota, che affidi le proprie ragioni a un pedante che forse gliele sciuperà; che paghi a contanti, per povero ch'egli sia, una traduzione la quale risica d'essere tradimento?

Ma se gli stessi imperatori o re *netti*, come lo spagnuolo li chiama, non sono onnipotenti, e, come il Giove della favola, riconoscono sopra sè la legge del Fato; non può la Dieta croata sperare il privilegio dell'onnipotenza; non può, almeno, sentirsene già in piena possessione. Nè certamente lo esercitava allorquando, trattandosi dell' insediamento del Bano, fu lungamente dubitato se avesse ad ammettersi la vecchia formola del giuramento; e alla fine fu comportato d' ammetterla, protestando, però, che intendevasi non intaccare i proprii diritti. Ma di così fatte riserve possono farne, anzi sogliono, gl' impotenti.

Quei tre buoni vecchi venuti dal Confine militare alla Dieta, che la commuovono col pietosamente esporre le proprie necessità, sono invero una scena di dramma politico, non però un diplomatico documento di onnipotenza. Il Re, dopo avere negato a' Confini d' entrare in parte della Dieta, lo concede per una volta tanto finchè si deliberi delle relazioni di Croazia con Austria; ma l' ordinamento militare d' essi Confini intendesi che rimanga. Siamo ancora lontani dalla conquista del Margraviato d'Istria e delle altre cose alle quali per vero gli uomini de' Confini militari non so se abbiano mai distesi i desiderii e i pensieri.

Ma fingansi placate le ire, conciliate le differenze e di

volontà e d'interessi; Croazia onnipotente. Croazia, che non vuole per certo essere prepotente, vorrà non imporre altrui i proprii voleri; ma scendere a nuovi patti che delle antiche discordie tolgano le cagioni. Riveli ella a noi il nuovo testamento della futura alleanza, ci dia questa prova di degnazione, come primo saggio della intimità in cui dobbiamo noi Dalmati entrare seco.

Io sentivo proporsi, e dai meglio disposti a concordia, che l'indipendenza de' due regni, croato e ungarico, venga deliberata dalle due Diete; che quindi ottenga la sanzione del Re; rimanendo per altro ai due regni licenza di deliberare col tempo altrimenti, cioè stringendo patti diversi o simili a quelli che sciolgonsi adesso con tanta fatica. Io non mi fermo a quest'ultima condizione, che già dai previdenti sottintendevasi anco taciuta, ma che, così buonamente espressa, non può non sgomentare i più imprevidenti. Dico che le due Diete non hanno ancora deliberato il dividersi de' due regni; che manca la sanzione regia tuttavia.

Dico che Croazia separata da Ungheria, più libera rimpetto ad Austria, rimarrebbe cospicua nel cospetto de' popoli attenti a vedere l'uso ch'ella facesse della sua solitudine, senza potere addurre la forza altrui a scusa degli errori proprii, o a consolazione de' proprii dolori. L'indipendenza, se non accresce i pericoli alla sua debolezza, certo le accrescerebbe i doveri; e i doveri spontaneamente assunti, sono pericoli ai non preparati.

Croazia è ella preparata non solo a governarsi da sè, ma eziandio a provvedere ai Dalmati sapientemente? Può ella promettere a sè medesima che, quando il vincolo suo con Dalmazia fosse per forza de' casi rotto anche per breve tempo, i Dalmati la piangerebbero con quell'amore che piansero Venezia caduta, e sotto gli altari comporrebbero il vessillo di lei, così come composero il Veneto, reliquia sacrata? Non si sa che facessero il simile i Dalmati al tempo di Re Ladislao. Perchè non lo fecero, se si sentivano di diritto e di cuore croati? Il diritto delle lagrime è storico anch'esso, mi pare, quanto quel de' diplomi e delle zupanie. Può il servo istupidito dalla schiavitù, per bontà e per ignoranza, affezionarsi al padrone;

ma, morto il padrone, piangerlo e desiderarlo e serbarne la memoria con religione negli occhi del padrone novello, per istupidito che il servo sia, non s'è, ch'io sappia, mai visto. E, a ogni modo, non tocca e non è bello a' Croati fratelli, per primo presente di fraternità, regalarci il diploma di stupidi.

XIII. — LE UNIONI AVVENIRE.

Non accade illudere con fantasmi di libertà e di grandezza altri e sè. Le sorti di Croazia tuttavia pendono da quelle d'Ungheria, le sorti d'Ungheria pendono da quelle d'Austria e del resto d'Europa, le sorti d'Austria e di tutta Germania pendono dal nodo ungherese, al qual si aggruppano altri nodi europei. Tra tutte queste pendenze che vanno dall'A fino alla Z, Zagabria pretende che da lei penda Zara e la Dalmazia poveretta. Ma per poca cosa che Dalmazia sia, il sito suo stesso le dà un'importanza, che Croazia non le potrebbe aggiungere, ma piuttosto scemare, esponendola, con la debolezza e incertezza e imperizia propria, a pericolo di nuove guerre e di malaugurate alleanze, e d'ignobili ministeri. La speranza di forza che Dalmazia potrebbe attendersi da Croazia, suppone che Croazia sia forte: or qui è il forte della questione.

All'Autore, sincero e accorto com'è, non dico che scappasse detta, dico che non è sfuggita, una verità la quale illumina la questione; cioè, che i Croati vogliono la Dalmazia per la sua *posizione geografica*, e per avere dagli Ungheresi condizioni migliori. Questo si chiama parlare chiaro, ed è un parlare con molta saviezza. I Croati pigliano la Dalmazia come un luogo comodo a sè; e questa è verità storica, che dà ne' sensi più che il diritto redato dagli Avari. La comodità, era, del resto, il titolo anco degli Avari e de' loro innumerabili arcavoli e bisnipoti. Soggiunge avvedutamente l'Autore che la Dalmazia gioverebbe ai Croati per meglio negoziare l'accordo cogli antichi loro fratelli, i Magiari. Nè di ciò la Dalmazia si sente umiliata; che sa quanta parte di commercio sia nella

politica, e di politica nel commercio; sa che nazioni ben più ragguardevoli e per numero e per potenza furono e sono e saranno soggetto d' onorate e onorevoli negoziazioni. Ma a questo titolo stesso potrebbero i Magiari richiedere la Dalmazia per più vantaggiosamente condurre il negozio co' Croati; Austria lo potrebbe anco lei pe' suoi fini.

Dice con la schiettezza sua usata l' Autore nostro: « noi non abbiamo gran fede nè nella giustizia degli Ungheresi nè nella arrendevolezza de' Croati; ma bensì nella moderazione che il tornaconto reciproco saprà ispirare agli uni e agli altri. » Veramente non pare che sempre l' utile insegni moderazione; perchè gli uomini quanto più avidi d' utilità, tanto più negli atti loro sarebbero moderati; sarebbero i Croati stessi, nel non volere stanotte piuttosto che domani la Dalmazia, moderati. Ma io vo' sperare privilegiata anco di questa virtù da Dio quella nazione cara. Dico solamente che l' amore dell' utile è altra cosa dall' amore fraterno; più storica e più chiara cosa.

I Dalmati hanno di molti fratelli per il mondo, sì perchè Slavi, e sì come originati da altri popoli, chi mi sa dire quanti? Se tutte queste fratellanze fornissero diritti storici, qual è il tribunale, quale la legge, quale il giurisperito, che ci aiutassero a fare le parti giuste?

Ma giacchè siamo Slavi, io non intendo perchè debbano assorbire in sè tutti gli amori della grande famiglia i Croati. Diranno che una cosa alla volta, e che intanto si cominci da loro. Ma se il cominciare da loro fosse un impedimento a ben seguitare? anzi io dico e ho dimostrato che da questo principio si moltiplicherebbero gl' impedimenti a cominciare davvero.

Io non so quanto sia astuzia, o quanto necessità, il far suonare agli orecchi dell' Austria la canzone, che tocca a lei stedescarsi e slavificarsi. Coteste cose, chi le può fare e sa, non le dice. Io (senza qui fare professione superflua di principii politici generali) dico che un' Austria tedesca c' è; e che potrebbe, innanzi che un terremoto sconvolga Europa, e Asia tutta, rimanendo a un dipresso qual si promise dal dì 20 d' ottobre, comporre per comodità e sicurezza sua pro-

pria una confederazione di popoli slavi, ciascuno de' quali abbia e svolga alla meglio la sua vita. Per figurarsi altra cosa, bisogna, ripeto, imaginare sconvolta da capo a fondo Europa e Asia tutta. Se Roma e Turchia ha difensori, pensate se Austria, anco che fosse insufficiente a sè medesima, non ne troverebbe. I potentati stessi o gelosi o rivali o nemici la scamperebbero, minacciata, dall'estremo pericolo. Que' governi germanici che temono la Prussia prevalente; la Prussia che non vuole gli Slavi nè i Francesi aggranditi; la Russia a cui la Slavia meridionale e cattolica in buona parte, sarebbe o emula troppo forte o collegata troppo debole contro Francia e l'altra Europa incivilita; la Francia che non vuole l'unità germanica a nessun patto; l'Inghilterra che teme la Russia e in Asia e in Europa, teme le influenze di Francia in Oriente, naviga secondo il vento, ora piaggiando i popoli e ora i principi, fa mercanzia di Bibbie e di Statuti.

Del resto gli Slavi del mezzogiorno, quali ora sono e per del tempo saranno, non possono nè annichilare l'Austria, nè fare senza aiuti da sè. Or questi aiuti, l'Europa non li darebbe mai a Croati, perchè poca cosa di per sè soli, perchè di poter diventare un gran centro politico e di saper fortemente sostenere le volontà proprie non hanno dato mai saggio; perchè non solo i soccorsi, ma fin le corrispondenze, mal varcano le montagne; e le guerre de' collegati più comodamente si fanno sul mare e dalla parte del mare; e chi ha il mare, ha la terra. Questo i Croati si tengano bene a mente.

E siano avvertiti che, se mai giungessero o ad assorbire la Dalmazia, o a stringere seco vincoli e commerciali e letterarii e civili per istituzioni consimili e per affetto operoso (la qual seconda cosa, siccome la buona, io ardentemente desidero più che non lo desiderano gli ottocentonovantanove mila dei novecentomila Croati); non solamente non giungerebbero a sradicare dalla Dalmazia la coltura italiana, gl'italiani abitanti comprimere e discacciare, ma, potendo anche farlo, non lo vorrebbero per riguardo al proprio utile e onore; sarebbero anzi invogliati, costretti (per prevalenti che fossero) a apprendere la lingua d'Italia, e della civiltà italiana

partecipare. E quando pure i Dalmati slavi, più croati de' Croati, l' italiano e gli Italiani sbandissero dalla patria loro, e fossero per poco ubbiditi; di lì a non molto, come aria che per entrare in luogo chiuso fa forza, la civiltà italiana indivisibile dalla rimanente Europea, coi commerci e con l' alito stesso del respiro entrerebbe. La politica umana non è neanco ne' tempi barbari stata una campana pneumatica, nè può farsi della Dalmazia un Paraguai.

XIV. — VIE D' UNIONE.

Sbagli commessi.

Sarebbero altresì da avvertire che le vie da essi battute conducono in opposta parte, e che i Dalmati fecero prova di moderatezza e di benevolenza tenendosi al modo come si tennero. Ma di tale avvertimento oramai non fa di bisogno, dacchè essi Croati, o chi parla per loro, confessano che tutti si può sbagliare. Già fu disdetta quella *via facti*, che suonava un così duro latino, e pareva un giudizio sommario, anzi una legge marziale in embrione. Ai cenni imperiosi e più che romani, succedettero parole miti; sin troppo lusinghiere. E già quella imperiosità stessa era affetto; ma non tutti i modi del significare l' affetto garbeggiano a tutti. Sulle prime per vero pareva che taluni intendessero di venire, piuttosto che all' amplesso, alle prese. Altri non profferiva parole amare, ma le lasciava agli interpreti suoi profferire; e soggiungeva: *noi, questo non abbiam detto;* ma poi veniva ridicendolo in altra forma. Altri dimostrava d'avere i Dalmati tutti, o parte di loro, o qualche persona, in onore; per farsene strumento e arme. E, per unire i Croati a' Dalmati, i Dalmati divideva. Ma nè vero rispetto senza affetto, nè questo fu mai senza quello. Ed era deplorabile cosa a sentire, che, mentre l' Austria s' astiene da parole di disprezzo contro quegli stessi Italiani che le sono più avversi, non tanto i Croati quanto i Dalmati loro seguaci vilipendessero i loro

concittadini, facendo del nome italiano quasi un marchio di vitupero. Non dirò di chi si lasciò, nei sogni d'un amore più feroce dell'odio, uscir di bocca il vaticinio scellerato: non finirà senza sangue. Sperda Iddio l'empio augurio: ma chi aizza odii anco incruenti, è uomo di sangue. E sappiasi che ogni stilla di sangue versata ricadrebbe in metallo rovente a segnare le spalle di chi ne fosse cagione, o a' nepoti di lui, li farebbe più veramente e più sconsolatamente schiavi che gli Schiavoni fossero stati mai.

Le arti furtive da altri adoperate con fine che nella intenzione di molti crediamo onoratissimo, non solamente condannano quelli, ma dimostrano che al conseguimento del fine non è ancora tempo. E ogni cosa immatura è peggio che inutile; e nelle faccende politiche specialmente l'inopportunità può essere non men colpa che fallo.

Le elezioni.

E giacchè siamo alle arti adoprate, io non so come possa taluno fingere a sè medesimo di potere non dico ai Dalmati ma agli stessi Croati persuadere che non fossero, dalla parte di quelli che nella Dieta prevalsero, lealmente condotte le elezioni. Se della legittimità di quella maggioranza si dubita, d'ogni maggioranza si può dubitare: e altre al mondo ce n'è, troppo più dubitabili; e la Dalmazia anche in questo (sia detto senza vanto, ma per conforto e stimolo al meglio) ha dato esempio notabile di maturità civile e di probità. Le elezioni dunque se altri osasse ritentarle con altri congegni, quand'anco paressero avere riuscita diversa, non varrebbero contro una prova di così schietta evidenza. Dalla parte che vinse, è stata probità generosa; perchè dalla contraria non mancò la segreta e la palese eloquenza delle parole e dei fatti. Altri dice che all'armonia dei periodi slavi s'aggiunse per accompagnamento qualche po' di moneta sonante: ma io non lo credo, perchè so che i fautori della Croazia povera non avrebbero incautamente osato imporle un tributo il qual

poteva durare ben poco; e, cessato che fosse, troppo le recava onta e danno; e conosco l'onesta alterezza de' Dalmati, i quali del resto, ancorchè semplici e ignari della scienza fisica, sanno che, ristato il calore della fusione, il metallo non cola più.

Peggiori che la corruzione per argento sarebbero le false promesse eccitanti cupidità impossibili a saziare, se chi le spacciava l' avesse fatto con piena antiveggenza del male e se avesse trovato credenza. Ma il senno del popolo, con avvedimento mirabile più che d' istinto, rispinse quegli ami attossicati.

Fu detto da ultimo (come suole chi cerca or uno or altro puntello, sentendo di non si poter reggere) fu detto che i ventinove rappresentano al più la metà del popolo concorso ad eleggerli. E, fosse, sarebbe egli poco? Con che cuore potrebbero i Croati venire e imporre le loro consuetudini a un popolo di cui la metà le ricusa? E in questa metà, la parte meno accessibile a speranze false; in questa metà, qualcuno almeno de' quattrocentomila Slavi, se l' abbaco non falla, e se non è anch' esso un privilegio dello Statuto?

La Dieta dalmatica.

Le prove, ognun vede che io le attingo a fatti manifesti, alla confessione degli stessi dissenzienti. Senza voler nè accusare e neanco riprendere, debbo però notare che il partirsi ratto di taluni de' tredici da Zara, è anch' esso una confessione. Io non dico che fosse obbligo loro politico nè fare avvertita la Dieta di quella mossa, nè dare un addio al presidente, come usavano i Dalmati, quand' erano dalmaticamente Slavi, l' usavano anco in casi i meno rilevanti, e tra persone collocate men alto; non dico che il farlo s' addiceva e all' europea civiltà e alla cordialità di Dalmati, alla degnevolezza e generosità d' uomini che sentono la propria ragione e che sono della vittoria sicuri. Io non fo colpa ad essi dell' essersene andati di notte, perchè gli Slavi non possono rifare

il miracolo di Giosuè, nè arrestare il sole che cade, nè stimolare i cavalli del sole non ancora aggiogati; ma dico ch'egli erano deputati alla Dieta per rimanere alla Dieta, non già per andare a Vienna innanzi che il re ve li chiami. Poi soggiungo che, essendoci e posta e telegrafo e mezzi da poter dare e ricevere annunzi e commissioni, non pareva necessità l'affrettarsi ad abboccamenti con persone croate, acciocchè tutto il negoziato non prendesse sembiante di cospirazione; cosa che certamente non è. Tutto cotesto non prova se non quel troppo zelo che, secondo il motto notissimo, nuoce alle faccende zelate; prova le smanie della fretta. E fu troppa fretta voler ne' giornali smentire le affermazioni altrui circa i fatti della Dieta, quando dovevano porli in chiaro pubblici documenti.

Pubblico documento è il favore con cui da molti, la calma con cui da altri, furono le deliberazioni della Dieta dalmatica ricevute; documento le dipartenze solenni che ai ventinove deputati fecero i cittadini di Zara (tra i quali non pochi d'altre città e terre, slavi pure, ripeto, non pochi), gli arazzi tesi, i fiori sparsi, le armonie musicali, le iscrizioni, le patrie bandiere; documento il trionfale ritorno del presidente e del vicepresidente in Zara da Vienna; documento le feste fatte ai due ritornanti in Sebenico, e conchiuse col ballo popolare accompagnato da canti di non meno schietto accento che l'accento croato, prorompenti da non meno caldi nè men liberi petti.

—

Lo zelo incauto.

Ma il calore dell'anima sincero e costante ha il suo pudore e il suo senno; e prova del suo poter durare è il saper contenersi. Per provare l'affetto alla patria, giovava usare parole d'affetto; per farci desiderabile la civiltà croata, potevano certi raccomandatori di lei essere più civili. Io non ardisco imputare a un patrizio di Ragusa quello scritto anonimo nel quale è detto che i Ragusei facevano della Dalmazia tale stima da non approdare alle coste di quella se non per scia-

gura: nel quale scritto, a dispregio de' Dalmati, è recata l'autorità d'un Francese duca di Ragusa, nome a Ragusa infausto, alla Francia dispregiato sì che le sue lodi più che gli spregi sarebbero da temere; di quel duca della repubblica il quale osa parlare della corruzione de' Dalmati, egli incorrotto, e vissuto in tempi e paesi incorrotti; egli la cui presenza in Dalmazia faceva andarsene il Dandolo dalla dolente beneficata provincia accorato. A quello scritto poteva fare eloquente risposta il raguseo conte Orsato Pozza, il quale per prova sa che la lingua italiana a qualcosa serve, se di lei si servì per comunicare all'altezza del Duca di Lucca, come *suo cavaliere di compagnia*, la bellezza delle slave eleganze.

Potrei, fra gli altri documenti, recare una lettera nella quale i così detti Italiani spacciansi per seguaci del Mazzini insieme, e del Garibaldi (come se i due facessero un solo partito) per nemici della fede cristiana e del Re. Accozzamenti di bugia e d'ignoranza. Croazia che dissente dal Re, dice disubbedienti al Re coloro che dissentono da Croazia. Croazia che, per avere i Dalmati, corre e ricorre a Vienna, rinfaccia ai Dalmati il volere servilmente dipendere da Vienna. Di servilità (capite) ci accusano, i Croati, noi.

Scoprono in Dalmazia un ordine di persone *privilegiato;* essi, gente le cui consuetudini, le istituzioni stesse in quanto arieggiano libertà, sono fradicie di privilegio; di privilegio, quasi di putrido umore, stillanti.

—

Citazioni monche.

Chi tanto si contradice, pretenderebbe cogliere in contradizione me. Nè io m'adiro che da me si dissenta; e la franchezza mi piace, anco avversa, quand'è verace franchezza: e mi piace che i Dalmati esercitino le proprie forze e dell'animo e della mente. Coloro stessi che sedevano tra i più della Dieta, dissentono da me in certe cose: sì poco è vero ch'io serva alle opinioni altrui, o altri alla mia. Ma non amo ch'altri m'aggreghi al suo partito, prendendo de' miei detti la parte che fa giuoco a lui; perchè con cotesta rete si

pescano eresie nella Bibbia. Io dissi che in nessuno de' Dalmati odierni può giurarsi che gocciola di sangue slavo non viva; ma di qui non viene che del sangue dalmatico Zagabria sia il cuore: seguirebbe piuttosto, che l'odio dei Dalmati-Slavi contro i Dalmati-Italiani è odio suicida. Dissi che la presente Dalmazia non si deve accodare all' Italia; ma non intesi con ciò che dovesse accodarsi a Croazia, e diventarne subito coda vivente e netta di tutte immondizie. Altri della mia parola *prese atto*, come di confessione involontaria o di contradizione: e quel modo stesso del *prendere atto* dimostra come gli avvocati de' Croati prendano fuor di Croazia e gli artifizi e le parole, e siano meno Slavi dei meno Slavi tra' Dalmati.

Con questa norma io potrei comentare ogni detto delle *Scintille*, e farne argomento contro chi se ne armava a combattere me. Ma io non ho nè tempo nè pazienza da comentare me stesso; nè do tanto peso alle umili mie parole. Ripeterò solamente che io sempre parlai di slave sorelle, non mai della Croazia sorella; e che il prendere tutte per sè quelle lodi e quegli affetti (espressi tra il 1841 e il 42, quando di croato non si vedeva in Dalmazia altro che qualche soldato, e che i Croati si sentivano ed erano sentiti tanto stranieri, che il popolo li distingueva col nome di *puntari* che non è punto italiano e non è una carezza) egli è come la fantasia di quel galantuomo che, seduto nella via sotto un tabernacolino, pigliava per sè gli inchini fatti all' imagine sacra. Se i Croati prendono per suddite tutte le lingue sorelle, e se di tutti gli Slavi intendono fare una Dieta, amplieranno il reame sformatamente; e la corona non sarà più *triregno*, e sarà rotto l'incanto del nome sacro. La Croazia diventerebbe, come Semiramide, imperatrice di molte favelle.

Ma subito dopo il 48, quando cominciò l'umore croato a dar fuori, io in lettere che potrei recare se ce ne fosse bisogno, avvertii che, se la spirituale unione era da procurarsi, non era però da parlare tra i due popoli di materiali congiungimenti; e questo, quanto a me, non volevo e non voglio, perchè ci snaturerebbe, farebbe il contrario di quel ch' altri spera.

Di me non più. Ho tralasciate non poche delle cose che avevo a dire intorno e alla questione storica delle due schiatte, e alla sociale delle due civiltà, e alla intellettuale delle due letterature, e alla storica insieme e politica e sociale e filosofica delle due lingue. Mi sia lecito qui sulla fine raccorre in brevi termini, segnatamente per ciò che spetta alla questione politica, altri argomenti, ciascuno de' quali avrà da sè forza nell'animo di chiunque ami di non vano amore la patria.

XV. — ALTRI ARGOMENTI.

Se dovessero i popoli politicamente congiungersi a quanti li univa la storia; più confusioni ne seguirebbero che unioni. Pochi in Europa sono i popoli che non si possano, per relazioni o d'origine o di governo o di commerci, dire meno disuniti tra sè, di quel che siano i Dalmati e gli abitanti di Slavonia; i quali nel presente dramma fanno la figura che nei teatri italiani e tedeschi i soldati croati o altri, travestiti da militi di Grecia o di Roma. Comparse che non parlano, ma fanno le viste di prender parte nell'azione. Chi mi sa dire quanti di Slavonia conoscano meno gli Austriaci che i Dalmati? Or con gli Slavoni dovrebbero sedere i Dalmati nella Dieta; e deliberare questi delle cose slavoniche, delle dalmatiche quelli. Con che lume d'intelletto e con che ardore d'affetto, i Croati dicano. Il cenno de' fratelli, se punto punto imperioso, ognun sa quanto sia sovente molesto. Che dire poi di fratelli che non s'intendono, e non si sono mai conosciuti?

Il *regno trino* è un modo di dire che non può diventare storico se non per celia; e la celia è aggravata dalla parodia del *triregno*. Ma chi vorrà, tutte le volte che s'ha a nominarle, ripetere, i regni di *Dalmazia Croazia Slavonia?* Bisognerà compendiare: e siccome la corona ungarica, non solamente per uso ma per decreto bell'e stampato in latino, comprendeva altresì la corona croatica; così il nuovo regno

(non potendo Slavonia arrogare a sè quest' onore, e Dalmazia ricusandolo) finirebbe coll' intitolarsi semplicemente croato. Il nome sarebbe il simbolo della cosa.

E sarebb' egli poi un regno davvero? che la Corte non ci risieda in perpetuo, non è male grande: ma il regno richiede un ministero da sè, sindacabile, libero ne' suoi atti rispetto all' impero, pronto a rispondere di presenza alle interrogazioni della Dieta e ai bisogni della nazione: senza ciò Croazia sarebbe una provincia, e Dalmazia una provincia di provincia; e i casi di coscienza politici moltiplicherebbero, difficilissimi a sciogliere, perchè nuovi nella storia e dei governi temperati e dei governi assoluti. La Croazia avrebbe il merito della originalità; ma la Dalmazia ne patirebbe le pene.

Declamare di *nazionalità*, qui è un uscire del seminato. La Dalmazia deve riguardare sè come nazione slava nella maggiore sua parte; di ciò non si disputa. Ma domandasi se la nazione croata, imbevuta d'una tutt' altra civiltà, (quando sia civiltà) faccia tutt' uno colla nazione dalmatica, e se di subito possa farlo. I beni stessi dell' una e dell' altra, avventatamente confusi, si turbano, come due liquori possenti, mescolati, si guastano. La *bevuta* delle libertà croate, propinate a noi deboli risica di diventare un fiero beveraggio.

Nel compendio dello Statuto croato l'Autore, per iscusarne i difetti, dice che una parte ne rimane *ideale*, e che il buono sta in quella. Così la beatitudine del Triregno sarebbe un' *idea*. E sono i Dalmati, poi, che parteggiano col Mazzini! La politica non vuol paradossi: e i Croati, che non hanno sin qui dimostrato di peccare per eccesso di fantasia, non vorranno farne alle spalle de' Dalmati i primi saggi.

Istria e Gorizia hanno Diete da sè, governatori proprii: alla Dalmazia l' elemosina d' un vice-bano; frazione di frazione; moneta di carta, calante, e anche questa stracciata a uso de' rivenduglioli. Il ducato di Carniola non dipende più dalla Luogotenenza del Litorale, ha un dicastero suo che risiede a Lubiana: e i Dalmati diventeranno da meno di quelli ch' e' chiamano *Cragnolini*, e che giravano la Dalmazia al mio tempo vendendo tappeti e santini. Gli altri si liberano dall' accentramento vorace: e noi, rimanendo pur le nostre

orbite obbligate al centro antico, saremo tratti satelliti intorno a un satellite!

Il governo esercitato in nome dei molti e a benefizio dei molti, quando i molti non ci prendono parte nè coll'opinione nè colla fruizione, è un'oligarchia peggiore della così detta *burocrazia*, una menzogna crudele, e più pungente della tirannide sanguinosa. Compiangono alla miseria del povero popolo dalmata, come se ne fossero accorti il dì che Croazia promise di convertirla in ricchezza. Ma quand'essa pure potesse tanto, non sarebbe perciò da ritornare sul passato per avvelenare colle memorie l'avvenire, per fingersi insofferenti di mali che il povero popolo ha fortemente patiti, quasi non ignorasse che altrove si soffre di più, e che anch'egli potrebbe soffrire di peggio. Fosse anche vero che sotto i Veneti il popolo dalmata vivesse nella depressione che dicono; se la condizione esteriore depressa, gli animi però alteri e lieti di spontanea e amorevole sudditanza. Se non all'onore della toga, parteciparono all'onore delle armi. Le tradizioni del dolore onorato ai generosi son care, fregio e consolazione dell'anima. Meglio destriero faticante e pericolante in battaglia col suo cavaliero, che maiale pasciuto nella stalla, o cucciolo accarezzato per mano di dame e di servitori. Certe carezze ai sinceri fanno schifo, ai cauti paura.

Austria dal commescolarsi delle due nazioni non ha alcun guadagno; Croazia può averne danno, assumendosi più doveri ch'ella non valga a adempire. E i suoi doveri moltiplicano appunto coll'abbondare delle facili promesse. E cotesta facilità, come di mercante corrivo a sottoscrivere cambiali, è d'augurio sinistro. Chi sente la santità del dovere e della parola propria, va più a rilento.

Perchè tanta fretta? temete che la Dalmazia si allontani dal Velebit, e, nuotando, faccia vela verso le coste italiane? L'impazienza è incredulità d'altri e di sè, bestemmia contro il propio destino; l'impazienza è puntiglio da bimbi, capriccio da femminette, prepotenza di vecchi impotenti.

Trattasi di determinazione che avrebbe a durare per secoli; e la vogliono presa di lancio. La vita de' popoli è lunga. Vedete i Croati! Si ricordano ancora degli Avari. Noi non

possiamo ricordarci della sanzione prammatica perchè non l'abbiamo.

XVI. — CONCILIAZIONE.

Questa parola *prammatica* ci riconduce alle mani il nodo della questione. Il Re e il senso comune vogliono che, innanzi di decidere delle sorti della Dalmazia, siano stabilite le relazioni tra Austria e Croazia: ma queste non si possono stabilire se non si sappia il netto di quelle che debbono correre tra Ungheria e Croazia, tra Austria e Ungheria. Può domani ogni cosa conciliarsi; e può domani rompersi guerra. Croazia con chi starà? contro chi? ce lo dica. E se non sa o se non osa; non per pietà di noi, ma per vergogna, si cheti.

Francesco Deák, Ungherese illustre, incominciava dianzi un discorso dal domandare a sè: *che diremo? a chi? come?* interrogazioni di semplicità spaventosa. I Dalmati, sin che stanno così come sono, sanno almeno a chi parlare, e che, e come. La debolezza ha i suoi privilegi, ha la solitudine le sue sicurezze.

Mercanti o fratelli?

Ci si fanno apparire regni liberi in sogno; e insidiasi nel fatto alla naturale signoria che hanno di sè gli uomini non venduti. Un giornale, che per solito dicesi interprete delle volontà degli Slavi, lasciò sospettare che, in premio dell'inviare Croazia i suoi deputati al Consiglio dell'Impero, Dalmazia le sarebbe abbandonata. Sospetto all'Austria ingiurioso: ma tocca ai Croati con espresse parole smentirlo.

Uno spettro apparve a Napoleone in Campoformio, e gli disse: ci rivedremo sul campo di Waterloo. Ma Napoleone non mercantava le anime de'fratelli.

Croati! se vi ha ricoperti per secoli l'oscurità, non vi renda cospicui la vergogna.

LA PACE E LA CONFEDERAZIONE ITALIANA.

INTERROGAZIONI.

(Luglio del 1859.)

—

La pace avviluppa le questioni che la guerra poteva non dico sciogliere (nulla possono le armi da sè sole), ma la soluzione iniziarne: le ravviluppa e moltiplica. Senz'ira e senza sgomento, senza irriverenza sconoscente, nè dispregio d'amici nè d'avversarii, proponiamole alla Francia, all'Europa, all'Austria stessa e a' suoi fidi.

I.

Una Confederazione Italiana! Cotesto ch'è il lavoro di secoli, può egli compirsi in un attimo? Cotesto che richiede la libera concordia de' popoli, può egli effettuarsi per un *sì* di due principi? Una confederazione è ella cosa spiccia come uno Statuto moderno? Ne possono le condizioni essere imposte senza che siano accettate, accettate senza che siano conosciute e discusse? Discusse da chi? Da chi non ci ha parte, o ne ha troppa? Non da tutte le parti che devono soggiacervi? È ella franchigia o giogo, frutto di vittoria o di sconfitta? Non risica di determinare troppo o troppo poco i mutui diritti e doveri? E se non fossero mutui, a chi dolersene, come correggere? E, quando l'esperienza dimostri gli inconvenienti, chi ci pone rimedio? Gli estranei, o gli stessi confederati? Ma se tra questi insorge, non dico discordia, differenza d'opinioni pur nella scelta dei mezzi, pur nell'applicazione de' principii pattuiti, pur nelle faccende ordinarie; come decidere? A maggioranza di voti? Ma i voti si pesan essi o si contano? Contansi secondo il numero degli

Stati, o degli abitanti di ciascheduno di quelli? Pesansi secondo le influenze politiche, o secondo altra norma meno materiale o più infida del numero? E in tutte le questioni, massime e minime, sarà egli dato ai suffragi lo stesso valore? Anco in quelle dove apparisse evidente che col minor numero de' cinque o de' sette Stati fosse il maggior numero delle anime italiane, fosse la coscienza di tutte le nazioni civili? E le forme e le norme de' governi varii rimarran elleno così dissimili come sono? I principi lo vorranno? Se in altre confederazioni trovansi genti di schiatta diversa e governi d'indole diversa, dov'è quella che abbia subitamente congiunte due nazioni poco fa guerreggianti? Tra quelli che imperavano e que' che servivano, tra que' che volevano dilatare un impero e quelli che distendere un regno, è egli possibile parità ed armonia?

E per venire a questioni di seconda mano, ma importanti anch'esse e non meno difficili; quanti eserciti avremo noi, quante flotte, quante polizie? Oltre all'esercito e alla flotta e alla polizia (dimenticavo la diplomazia) di ciascuno Stato, avremo noi una polizia, una flotta, un esercito federali? In che proporzione composti? Dove collocati, e come tramutati? Le città pontificie avranno guarnigione sarda, le sarde tedesca? E la confederazione avrà ella, come se fosse una sola persona, presso gli Stati stranieri, i suoi propri inviati? I diritti e le querele de' singoli confederati non avranno un interprete almeno nelle straordinarie occorrenze? E se l'inviato dell'Austria austriaca e quello dell'Austria italiana dovessero non tenere lo stesso linguaggio? E chi decide i casi di guerra? Il saggio fatto in Italia nel 1848 e nel 59, a chi dà egli guarentigie e speranze? Chi è che determina la proporzione delle gravezze necessarie a sostenere le spese comuni? La materiale uguaglianza delle imposte è ella giusta e possibile? Non ci sarà modo di ragguagliarla un po' più? Ma chi lo trova, e chi ama cercarlo? È egli così facile come giusto il ragguagliamento delle istituzioni che concernono l'educazione pubblica, e nelle quali presentemente notiamo meno pedanteria e servilità in certi governi che sono nel rispetto politico più illiberali? Gli studii fatti e i gradi otte-

nuti in un paese, sarann' eglino menati buoni, e non mai avuti come titoli sospetti, negli altri paesi? Il cittadino o l'esule dell'uno, sarà egli in tutta la confederazione cittadino o sbandito? Torino, in cotesto e in altro, la sentirà come Roma?

II.

A che titolo sarà presidente della confederazione il pontefice? Come capo della Chiesa cattolica romana, o come re de' Romani e de' Romagnuoli? Si può egli dividere l'un uomo dall'altro nella confederazione, rimanend'egli insieme pontefice e re? Non sarebb'egli più facile dividere l'Austria germanica dall'Austria veneta, che distrugger nel principe il sacerdote? Se, come principe d'Italia, egli è da meno di molti, e moralmente più debole di tutti; come gerarca, non è egli dappiù di tutti i re della terra? E come fare che il voto del gerarca non dia più peso del dovere al voto del monarca, e le prudenze del regnante non scemino ai ministeri del prete coraggio e autorità? Nell'unico voto non c'è egli due voti che risicano d'oppugnarsi l'un l'altro? E, fossero tutti e due una sola cosa, non avrebbero essi, nell'animo de' confederati e degli altri potentati e de' popoli, un valore più o meno del vero? I docilmente credenti non rispetterebbero il papa nel re, anche laddove non si tratti di materie religiose, i non credenti o altrimente credenti non avverserebbero il re nel papa, non ne diffiderebbero almeno? Il suffragio conterebb'egli per uno? Sarebb'egli un principe al pari del duca di Modena? E che significa la sua presidenza? In che consiste la presidenza d'onore? Non sarebb'egli onorato senz'essa? O il presidente onorario sarebbe forse come un accademico onorario, un soprappiù? In tempo di sede vacante, il collegio de' cardinali sederebb'egli alla dieta? E chi del collegio? L'anziano? Il più santo? Il più esperto di faccende politiche? Il più dotto di diritto canonico? E se nelle questioni di diritto canonico il presidente non consentisse ai voleri, e non riconoscesse l'autorità, de' colleghi? Potrebber essi disputare alla pari con lui sopra le decretali, o egli con loro non sopra i precetti evan-

gelici ma sopra quelli di polizia? E se l' un d'essi, per fargli adottare certe leggi e istituzioni tra di jus civile e canonico, allegasse altre simili già approvate o tollerate da Roma? Se, per esempio, il Piemonte recasse in mezzo certe consuetudini e leggi toscane e napoletane; il presidente che potrebbe rispondere? E s'egli, come padre, non volesse guerra con alcuno de' proprii figliuoli di qualsivoglia lingua e tribù, non la volesse se non co' Turchi e co' Perugini; che farci? Cedere a lui? Allora e' potrebbe appropriare a sè il motto: La confederazione son io. Egli cedere agli altri? Cedere senza dimettersi, senza che la confederazione sia sciolta, che non si muti in guerra di cannoni o d'anatemi? E di questi rinforzati da quelli?

Condizioni al trattato di pace non sono forse le riforme da farsi in ciascun de' governi? Riforme liberali o illiberali? Se andiamo a voti di principi, non prevalgono le seconde? E chi impone le prime? Con quale autorità, della forza o della ragione, o d'entrambe miste? E come ne guarentisce a sè e ad altri l'esecuzione? Chi impone riforme al pontefice, al presidente della confederazione futura? Chi, prima d'esaltarlo, lo umilia; gli toglie il suo seggio prima di darglielo? Chi sarà tutore e vindice de' patti ch' egli avesse, anco liberamente, assentiti? E tra questi patti non sarebbero da numerare le antiche condizioni obliterate, alle quali egli regna? Qual è il congresso dal cui seno dovrà essere partorita la confederazione; qual è il congresso che rianderà tutte le storie municipali delle città dominate dal successore di Pietro, e peserà ad uno ad uno non sulla bilancia di Brenno que' documenti che il tempo ha corrosi ma non prescritti? Chi trarrà di corpo alla potestà que' diritti ch' ella ha divorati ma non digeriti? E se questo è difficile delle altre provincie più fausto d'Italia, or che sarà de' dominii papali? Ma quando un 1789 rifonda l' Italia, quand' anco e sudditi e governanti se ne dimostrino paghi; come prevenire e come riparare agli abusi? O con la diplomazia o con la guerra, o prima o dopo, non sarà egli forza a qualcuno intervenire? Ma chi è che dovrà? Francia sola? E glielo permetteranno? Europa tutta? Ma se Europa, perchè non America? Se potentati acattolici o prin-

cipi poco divoti alla Chiesa, perchè non Turchia? Perchè debole e soggetta anch'essa a tutela, e a stranieri imperii d'interne riforme? Nella forza è dunque il diritto e la provvidenza! Attila che altro diceva? E per piantare questa massima nuova, sarà egli necessario creare una nuova confederazione, e farne il pontefice più coda che capo, men sacrificatore che vittima? E non grida egli sè vittima per dover comportare che le provincie già state sue, e che gli si guarentiscono sue nel futuro, siano amministrate da un governo ch'e' sente nemico?

III.

Il Piemonte è egli, nel presente stato di cose, sincero amico? Può egli sentirsi amico, essere a un tratto creduto tale, chi ieri, oggi stesso, un'ora fa era accusato d'insidie e di fellonia? Coloro che obliquamente, ma apertamente, accusano la Francia protettrice nell'atto d'essere protetti, risparmieranno il Piemonte confederato futuro, dubitando in presente di lui? Non si fiderebbero essi piuttosto al Portogallo e alla Spagna divotamente occupanti, o agli Svizzeri piamente saccheggianti, o all'Austria unica confederata leale? E il Piemonte non è egli un ospite in Romagna più straniero e più strano di tutti? Ma quanto tuttavia l'amministrazione sua durerà? A chi ne renderà egli conto, se accusato d'abusarne; a chi se ne scolperà? Chi il suo giudice? E il sospettarlo sempre in via di cospirazione, non è forse tentazione a cospirare contr'esso? Se il Governo non lo fa di per sè, non incita egli colle sue parole i zelanti di fuori e di dentro? E il Piemonte non è egli tentato di opporre contrammine alle mine? E ciascheduno de' futuri confederati, dal sospetto stesso ch'altri covasse dell'usurpazione altrui, non sarebbe tentato a farsi usurpatore davvero; e tutti, sotto specie di difendersi, offendere tutti? Non è egli la più sospetta delle cospirazioni un'istituzione, una consuetudine, un decreto alquanto più liberale in un paese che in altro? Per sopire i timori, dovrebbero forse tutti prendere a norma il Governo ch'è il più

illiberale tra essi, e fondare l'uguaglianza del vuoto e della negazione? E se a un papa che volesse imitare le mosse di Pio IX nel quaransei, venisse l'ispirazione di dare a' suoi Stati leggi più liberali, e il re di Napoli e il duca di Modena e il Piemonte stesso rimanessero addietro; chi ricomporrà nella confederazione la turbata armonia? L'imperatore d'Austria, o quel delle Russie?

Che se l'Austria passasse il Rubicone, non dovrebbe il papa col duca di Modena accorrere sul Mincio a respingerla? Il confine indifeso al Piemonte, non è egli un impaccio dato al papa e al duca di Modena? Se Italia è per lo meno un nome geografico; questa pace non dà ella noia alla geografia, trasportando fuori di Lombardia la fortezza di Mantova? Forse perchè Mantova, a detta di Virgilio, è cosa etrusca? Ma allora, non toccherebbe a Toscana? O forse le quattro fortezze saran tutte tolte ai dispendii dell'Austria, e le terranno in buona amicizia le milizie confederate? Con quali proporzioni? Per difenderle contro chi? Contro sè stesse? Perchè non edificare allora altre fortezze nel bel mezzo della nazione, a rifugio de' vivi, come le piramidi egizie, a ospizio de' morti? E, intanto che si provvede all'uso di cotesti non più pericolosi ma inutili arnesi di guerra, che fanno i militi da tante parti d'Italia raccolti in Piemonte, e con invito solenne convocati? Non è egli vero che i cinquemila Ungheresi, Austria li stringerà al seno come sudditi fidi? Così vero, come il presidente onorario si farà forte delle armi che ora dice raccolte a' suoi danni. E, fra tante cose incredibili, che costa oramai il credere che gl'Italiani, l'altr'ieri fuorusciti o disertori dall'Austria nemica al Piemonte, meritino e gradi militari e uffizii civili dall'Austria italianata? Che se, non per infedele memoria de' principi patteggianti, ma per importuno zelo di servi troppo memori del passato, l'amnistia non avesse in tutti i luoghi e i tempi e le persone il suo pieno effetto (e la parola *amnistia* è ella poi conveniente qui dove trattasi di confederazione imposta dalla vittoria; e non siamo già ricaduti nel vecchio?); se a qualche giovane infelice, a qualche povero padre di famiglia, non dico toccasse la carcere o la sorveglianza della polizia, ma

fossero pur negati, pure ritardati gli avanzamenti debiti ai servigi resi e alla sua idoneità; chi è che intercederebbe per essi? A che tribunale appellarsi? La confederazione siederà ella in perpetuo custode dei diritti de' singoli, sindacatrice de' principi e di tutti i servitori de' principi?

IV.

Ma quando ci si dice che tra cotesti principi siede anche l' Austria, dobbiamo noi intendere l' Austria davvero, qual si è sempre intesa, o un Austriaco? Un principe austriaco diviso da lei per la nuova confederazione, come per nuove Alpi politiche, men superabili delle geografiche, Alpi che il cenno di Villafranca sollevò dalla terra? Austriaci vedrannosi in Milano, non bastonatori ma difensori fratelli? Austriaci confederati in Alessandria della Paglia e in Palermo? Che potrà giovare al Piemonte difendere alla meglio il Mincio, e dispendiosamente tuttavia munirsi al Ticino, come suo vero confine militare, se l' obbligo suo, conseguente ai suoi diritti, è di ricevere in casa le armi delle quali e' diffida, e che dureranno lungamente a diffidare di lui? Le provincie di Maria Teresa saranno dunque eredità del Piemonte, e i successori di Maria Teresa ne avranno compenso il paese dov' è Campoformio? Ma se il fortunato e accorto nipote non vuole e non può in tutto imitare lo zio, se Pio IX non è a Fenestrelle; perchè gli Austriaci in Marghera?

Senonchè io credo calunnia al senno dell' imperatore il voler interpretare la sua parola così; calunnia anco alla cauta previdenza dell' Austria: e intendendo che trattisi del fare il Veneto provincia stante da sè con un principe austriaco, come il Belgio con un re di stirpe tedesca, domando: I Tedeschi che sin qui avevano uffizii nel Veneto, sarann'eglino sfrattati tutti? Chi è che deve pagare i loro riposi? Que' del Trentino sarann' eglino Lombardi o Veneti, o Austriaci puri? Tra il Tirolo proprio e il Trentino non farà distinzione nè la geografia nè la lingua? Quanti consiglieri della sua gente potrà avere il principe? Ma questo principe spiantato dalla

sua patria, per generosamente italiano che sia, non dovrà egli ripassare con l'affetto dell'anima le Alpi? Non è quest'affetto una condizione della sua probità? Potremmo noi fidarci a un principe snaturato? E se fra la confederazione germanica e l'italiana sorgesse lite, vorremmo noi o degneremmo fare di lui un Eteocle?

Ma, comunque le cose s'accomodino, quanto tempo avremo noi d'aspettazione oscura, di marea fra terrori e speranze? E chi intanto governa? L'Austria pura? E gli esuli intanto, e le loro famiglie desolate? E i militi, che più non hanno lo scarso onorato stipendio della guerra; e che, se ripatriano un giorno innanzi che la confederazione sia fatta, possono aspettarsi la pena dei disertori, colla consolazione che, morti, la confederazione li pianga? Un minuto prima, disertori, e sull'orlo del supplizio; un minuto poi, cittadini di libera patria? Acciocchè questi e tanti altri pericoli siano evitati, i pochi patti di pace abbozzati su un foglio che due imperatori sottoscrivono di buona fede, non bastano; bastano appena tutti gli articoli e tutte le clausole de' protocolli che un agiato congresso de' potentati d'Europa andrà, nella pacata serenità della mente, con sedati colloquii discutendo, componendo, limando: ma intanto? E poi richieggonsi norme applicabili a ciascuno Stato, richieggonsi nuove leggi: le faranno i confederati d'accordo? Chi creerà la Consulta? Qual parte avranno nelle nuove istituzioni i consigli stranieri, quale i desiderii de' popoli? E gli stranieri, il cui consiglio ognun sente inevitabile, anco quelli che non lo credono necessario, posson eglino andare tutti d'accordo, se gli Stati loro stessi si trovano governati in maniere tanto diverse e contrarie? E di tante discordanze non potrebbe taluno fare suo pro? Non lo spera forse? Perchè Torino e Milano si dolgono, i militi di Francia si sdegnano, Vienna gioisce? Chi è il vinto? E con Venezia divelta da Milano, con le armi di Francia per incanto fermate sotto Peschiera, come spereremo noi d'ora innanzi che nazioni ed eserciti si lascino muovere a sacrifizii generosi?

V.

Non trionferebb'egli di queste cose, se vivesse, il Borbone di Napoli? E che ne dirà il suo figliuolo? Come potevasi richiedere ch' egli prestasse l'esercito senz'averne profitto nè per sè nè pe' suoi popoli nè per il resto d'Italia? Che Napoletani e Siciliani muoiano a migliaia, vivano mutilati a migliaia, offerti in sacrifizio all'altare, non ancora rizzato, d'una confederazione non ancora ideata? Non ebbe egli ragione suo padre di non curare Inghilterra e Francia minaccianti? Or con quali minacce, con quali preghiere indurranno lui a sottomettersi a uno Statuto al quale Austria non si sottomise, e Roma e Toscana lo scossero via da sè? Ma questo sarà d'altra sorte Statuto? Or di che sorte? Lo compilerà il cavaliere Bozzelli o il generale Benedek o il cardinale Antonelli? Se lo Statuto è giogo al principe, perchè vorrà egli accettarlo così su due piedi, per cagione d'una guerra e d'una pace alle quali e'non ha presa parte? E se giogo ai popoli, perchè vorrann'essi riceverlo in collo? Per questo forse fu fatta la guerra? Per questo la pace? Dovrà il re di Napoli, per il nuovo legame da stringersi coll'Austria del Mincio, rompere i vincoli di parentela e d'interessi che lo attaccano all'Austria del Danubio? E chi è che impon legge alla voce del sangue? Qual è la confederazione che possa vietare ai principi dell'Italia da farsi, che si stringano in matrimonio con famiglie alle quali non garbano i nostri Statuti? Per che causa e a che fine la bella flotta napoletana dovrà essere messa ai servigi di principi che non hanno sin qui dimostrata gran tenerezza nè riverenza ai Borboni, che nulla hanno operato in favore de' popoli sopra i quali il Borbone regna? La causa, il fine ci sarebbero, e sacri; ma son essi additati da questa guerra e da questa pace? Quale sarà, nel senso proprio e nel figurato, la bandiera della confederazione? e quella dei singoli Stati sarà lacerata? Le buone leggi civili del regno di Napoli sarann'esse modello allo Stato vicino; o non piuttosto l'abuso delle leggi penali in

quel regno sarà tolto a modello? Se il Borbone si dice insidiato da cospirazioni interne ed esterne; chi gli vieterà ripopolare le carceri, o moralmente purificarle? Se un libro stampato in Piemonte ai suoi magistrati e a'suoi preti pare pericoloso alla quiete pubblica, alla religione oltraggioso; chi gli vieterà di vietarlo? E gli oltraggi alle persone dei principi e dei privati, sia che vengano dagli amici dell'ordine, sia che da altri, avrann'essi la licenza di prima? Con che norma punirli uniformemente in tutta la confederazione, se il giudizio di tali cose dipende dal senso morale; e se in questo, principalmente laddove trattasi di politica, gl'Italiani e principi e popoli discordano? E le discordie di Sicilia, le comporrà forse il patto di Villafranca? Come unirla, e come distinguerla? L'isola (qual è, e qual minaccia d'essere o di diventare) non è ella al continente una piaga, come quell'altr'isola in terraferma, dico il ducato di Benevento, è un impaccio? I nostri impacci non sono forse, per certi stranieri, comodità? Può ignorarlo la Francia?

VI.

Perchè dunque Inghilterra, così favorevole all'Austria quando Francia le era avversa, oggidì si duole che Francia per l'Italia faccia poco? È egli cotesto il semplice effetto del ministero mutato? Non sappiamo noi quel che fece nel quarantotto il visconte di Palmerston, e quel che non fece; quello che il signor Russel disse dell'Italia e dell'Austria anche poi? E nel negozio di Toscana abbiam noi avuti da certi stranieri, non dico mediazioni benefiche ma consigli provvidi a tempo, divieti chiari? Non si potevano certi atti malaugurati, certi movimenti impotenti che prendevano émpito dall'altrui impotenza, evitare, impedire? Saremmo noi lasciati liberi quando c'è risico di nuocerci colle nostre mani proprie, e rattenuti quando potremmo giovare a noi stessi? E ora chi rientra granduca? Escludere il padre, non è egli uno sperare e un comandare che il figliuolo sia tutt'altro da lui, e condanni co'proprii gli atti paterni? Si può egli sperarlo, richie-

derlo? E l'esule dal soglio vorrà egli essere sbandito dalla corte, profugo dallo Stato; ricorrere all'ospizio di Vienna? Or che augurare di figliuolo che regna lasciando il padre nell'esilio, regna per questo appunto che suo padre è in esilio? Come fidarsi a lui, se egli l'ama tuttavia? Come, se non lo amasse? E la successione di questa e d'altre case simili, chi dovrà regolarla? La confederazione, cioè gli interessati pro o contro; o un congresso de' potentati europei? Quale di grazia? E quanti ne avremo di cosiffatti congressi? E la diplomazia non sarà ella da ultimo stanca del voler farsi in Italia e altrove la vicaria della Provvidenza di Dio; stanca del dovere ne' suoi studii di politica inserire perfin gli elementi d' embriologia?

Ma poichè i popoli, o almeno tanta parte del popolo, ha, secondo il cenno imperiale, manifestati i suoi voti per un mutamento di persone, necessario, second'essi, a mutare le cose; come reprimere o rigettare voti già provocati? Vero è che gli avevano a essere voti legittimi; ma come definirne la legittimità? Come negarla con altri argomenti che quel della forza? Chi guarentisce ai popoli dominazione giusta, chi guarentisce ai principi dominazione tranquilla? La forza; ma quale? Di proprie milizie? Al granduca di Toscana chi gliele agguerrisce, se egli non potè neanco cogli aiuti stranieri ordinarle? E nella confederazione novella la disciplina militare da chi prenderà ispirazione e modello? Ma se Toscana deve in certe cose da altre parti d' Italia prendere esempio, non dovrebb'ella, a più ragione, fornirlo in fatto d'istituzioni economiche? di penali? Dovrà ella, per vantaggiarsi del nuovo patto politico, perdere la libertà del commercio? Dovrà rizzare e rendere operoso il patibolo; come in altri degli Stati confederati conviene rizzare cattedre di jus naturale e di storia patria?

VII.

La questione dello Stato toscano e quella del modenese, s'avviluppano con quella di Massa e Carrara, e muovono a domandare: Allo Stato di che razza, apparterrà questa razza?

Io so bene che questa confederazione abbozzata tra il fumo, non ancora dato giù, d'una grande battaglia che risuonerà nella storia, non si arroga di fare di tutta Italia un rimpasto secondo la storia delle schiatte, giacchè la guerra e la diplomazia non hanno agio d'essere, nè ambizione di parere, erudite; ma pure non posso a meno ch'io non domandi: Di Carrara e di Massa che se ne fa? Non sono già tanto ardito da interrogare intorno al principato di Monaco, i cui destini da più di dieci anni rimangono sulle ginocchia degli Dei; ma confesso che Parma e la madre di colui che pareva averne a essere duca, non mi si possono levar dal pensiero, e mi sforzano a domandare se di tutti i principi d'Italia, sola questa donna, questa innocente erede di tanti errori e di tante sventure, dovrà essere discacciata. Sarebbe dunque vero che l'esilio è un nobile privilegio, e che è premio il perdere la corona?

Ma, ritornando a questioni più generali, in Modena, in Toscana, in Romagna, gli atti politici e civili che furono in questo frattempo consumati, che valore avrann'essi? Ratificarli tutti, o tutti riprovarli? E, se no, con qual norma discernerli? E i riprovati basterà egli annullare? e si potrà, senza taccia d'odio o di rancore o di diffidenza? E la diffidenza non è forse una pena? E coloro che, per zelo mostrato in pro dei vecchi governi, incorsero in pena o in pericolo, saranno' eglino tutti generosi, riavendo l'arbitrio della vendetta? Vendetta contro chi? Contro gli apparenti autori dei moti, contro cioè gl'istrumenti, o contro gl'inarrivabili motori? Gli uomini nuovi entrati in uffizio, ne saran tutti sbalzati, benchè meritevoli? Quelli di prima rimessi, quantunque non degni e sgraditi ai più? Quale indennità ai danneggiati per amore, e quale ai danneggiati per odio dei vecchi governi?

VIII.

Ma se le relazioni dell'Austria col Veneto, o siano conservate dal vecchio o create di fresco, diventano questioni intricatissime all'Austria stessa; or che pensare di quel che

saranno le relazioni dell'Austria con Modena e con Toscana, volute tenere, o sospette di voler essere tenute, come feudi di famiglia? Che pensare delle relazioni d'Austria con Napoli, il più potente Stato d'Italia per numero d'abitanti e di milizie, e destinato ad acquistare coi tempi sempre maggiore importanza? Che pensare delle relazioni con Roma, dove risiede un'autorità che le miserie presenti d'Italia ben provano quanto sia tenace, e come del suo impero sulle anime lontane essa si serva per puntellare la caducità del dominio sui corpi vicini? Quand'anco, per antichi o per nuovi suoi fini, Austria volesse mutare in Italia lo spirito del suo governo, glielo permetterebbero forse gli antichi suoi vassalli, i suoi nuovi confederati? Sarebber eglino così ligi ad essa nel seguire gli esempi suoi benevoli e generosi, come sono nell'obbedire a' suoi cenni tra di padrona e nemica? E le relazioni dell'Austria con la Germania, dell'Austria con l'Europa, non si farebbero forse per il nuovo patto più difficili, mantenendo continui sospetti, fomiti perpetui di guerra? Quand'anco sugli Stati italiani nulla potesse l'Austria, e nulla volesse potere; l'Europa se lo crederebbe? E pensando pure alla possibilità del suo soverchiare, non tenderebbero gli altri potentati dal canto loro a acquistare influenze sopra gli Stati minori, e amicarsi i più forti, o aizzarli? Se nella confederazione germanica le gelosie tra Austria e Prussia covano tanti pericoli a entrambe, e impediscono la prosperità dell'intera nazione, tenendola divisa in due campi, per dimostrarci con questo esempio come certe confederazioni servano a scomporre anzichè formare le nazioni; or che sarebbe se in due di siffatte colleganze venisse a trovarsi non dico il potere e l'autorità dell'impero austriaco, ma pur l'ombra e l'apparenza, pur la persona d'un principe della famiglia? L'impero ch'ebbe sin qui per insegna un'aquila da due teste, non apparrebbe egli un animale nuovo di sola una testa con corpo doppio, raddoppiategli le ale e gli artigli? Se tanto fuor d'Italia si dolsero di patti segreti che co' minori Stati italiani l'Austria stringeva (e non li avesse anche stretti in parole, gli era tutt' uno); che sarebbe ora, che i trattati dovrebbero avere sanzione solenne da

coloro stessi che già ne mostravano timore o sdegno; senza che però potesse essere tolta e all' Austria e agli altri confederati la possibilità di stringere, oltre ai palesi, altri nuovi patti segreti e dentro e fuori; potesse essere tolta la libertà del cospirare e del congiurare, la quale i governi tennero sempre lecita a sè, gastigandola paternamente ne'sudditi? Non già ch'io prenda sul serio le nuove doglianze che muove Prussia di questa pace; che anzi domanderei volentieri se Austria sul serio si dolga dell' essere stata crudelmente abbandonata da Prussia; mi farei lecito di domandarlo allo stesso Luigi Napoleone. E confesso ch' io ho sempre domandato e a me medesimo e agli esperti delle cose di Stato, se Prussia sia davvero nemica ad Austria, e accesa d' odio irreconciliabile per quella che chiamano la sua ingratitudine. Non si potrebb' egli, riguardando all' intimo de' fatti e agli effetti palpabili, pensare che nella Prussia sono due spiriti, insieme confusi e pugnanti, che fanno l' apparente sua forza, e la sua debolezza vera; lo spirito politico, per il quale essa è rivale dell' Austria, e lo spirito germanico, per il quale Prussia si sente sorella, e da ultimo austriaca anch' essa? E quando le ambizioni del gabinetto vengono alle prese cogl' istinti della nazione, chi può dubitare da qual parte sarà la vittoria? Poniamo guerra di Prussia con Francia e cogli alleati di Francia; credete voi che una confederazione italiana dov' Austria avesse parte, sebbene indiretta, potrebbe entrarvi con tutta la libertà del suo movimento? Poniamo che le influenze austriache, aiutate dai rancori di Roma (non troppo riconoscente alla protezione francese), e le influenze d' altri potentati sovr' altri Stati d'Italia, facessero sorgere nella dieta italiana la questione, se convenga o no opporsi a Francia, se convenga o no abbandonarla: è egli cotesto un impossibile assurdo? Assurdo, se così piace; impossibile, no. Non leggiamo noi Napoleone I amico d' Alessandro di Russia, e al recitarsi in teatro quel verso « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux, » Alessandro saltargli al collo e abbracciarlo? Non vediamo noi dalle rovine di Sebastopoli rifiorire l' amicizia di Russia con Francia e Piemonte? E i giornali, con accortissima semplicità, non ci

annunziano una nuova colleganza d'Austria e di Francia contro non so chi e non so quanti? Che se a maggioranza di voti la confederazione deliberasse dar guerra, o noia come che sia, a un potentato già amico, a un popolo benefattore; lo Stato il qual volesse conservarsi leale, e conciliare la politica colla probità, e i protocolli colle memorie del cuore, non si troverebb' egli dall'autore stesso della confederazione obbligato a muovergli contro? Basterebbe forse non sottoscrivere l'intimazione di guerra o l'atto ostile qual che si sia, in nome proprio; come dicesi che sogliano i papi re quando condannano a morte, che alla sentenza sottoscrivono non il nome sacerdotale, ma quello del proprio casato? Che resterebb' altro a fare se non di levarsi dalla confederazione, e disubbidire a chi la creò, per ubbidienza a lui stesso?

IX.

Chi potrebbe numerare le cause che tolgono a questo patto la speranza di vivere, e la possibilità pur di nascere non abortivo? Chi numerare le cause di dissoluzione ch'esso porterebbe anco a vincoli più possibili, e occasioni che porgerebbe ai potentati d'Europa di discordare tra sè, d'accordarsi contro l'Italia e la Francia? Non siamo noi testimoni delle contradizioni, inaudite nella storia, che s'accumulano in questi pochi mesi di guerra? Coloro che dianzi si dolevano della guerra, com'è che adesso si dolgono della pace? Com'è che Inghilterra di subito è fatta sì tenera della libertà italiana, e la vuole compita? Non si direbbe ch'ella è già pronta di cedere all'antica signora dell'Adriatico le Isole Jonie, di cedere un'altr'isola dove la lingua del governo è pur tuttavia italiana? E s'ella assume la difesa dell'onore italiano, abbandonata, a detta sua, dall'imperator dei Francesi; perchè dice dunque di volersi astenere da questo negozio che non riguarda lei? Non si è ella mai immischiata in faccende che non riguardano lei propriamente? Non le dà punto noia il vedere alle navi russe aperto l'adito ai porti italiani? Ma noi forse abbiamo speranze più prossime dal-

l'ospitalità della Russia, della Russia che, ritenendo a sè un brano della Polonia, non può non volere alla nazione italiana rivendicati i diritti che l'altra posseditrice d'un altro brano di Polonia sin qui le negava? Sarebb'egli calunnia il sospettare che Russia vieterà ad altri il fare Austria in brani infinattanto ch'ella non possa farne sua la parte più pingue? E la terza posseditrice del terzo brano di Polonia, sarà ella più pia verso noi per il semplice odio dell'Austria da noi imaginato? Son eglino così semplici e incauti gli odii de' gabinetti?

Ma insomma, se tutta Europa, o la parte più liberale o la più illiberale di quella, ha a prendere la tutela della confederazione italiana; che cosa diventiamo noi, e che diventa l'autorità della Francia? La nuova indipendenza della nuova nazione, non ci fa ella dipendenti da tutti, senza che s'abbiano della dipendenza i vantaggi? Non rimanghiamo noi deboli per lo meno come prima, e più sospetti di prima? Non adombreranno gli altri del nuovo nostro nome vano, intanto che noi tremeremo dell'ombra nostra, e delle altrui gelosie e degli amori? Se la confederazione non è ancella ai potentati, i potentati non debbono forse temere di dover farsi ministri di lei; dico ministri nei trattati di commercio e di alleanza, e sin nelle interne sue istituzioni? Potrà ella a maggioranza di voti mutarle, o dovrà rimanere in eterno quale la pace di Villafranca e il seguente congresso la fa? O cotesta pace e cotesto congresso non turbano il presente equilibrio europeo; e allora la confederazione non ha peso, non è che una diplomatica cerimonia di più: o la turba; e l'equilibrio politico dell'Europa, chi è destinato a rifarlo?

X.

La Francia? Ma con quest'atto d'amnistia, il qual si chiama la pace di Villafranca, non ha ella con indulgenza spontanea scemato a sè stessa la potestà di giovare, la potestà di difendersi, senza punto alleviare i sospetti ch'essa pur tenda a offendere? Perdoneranno a lei forse certi potentati

la paura che n'ebbero? Non è egli più facile perdonare i danni e le ingiurie ricevute che gli spaventi patiti?

Sarà per questo da dire che la Francia più non abbia nè libertà di ben fare nè forza da rendere rispettabile il suo benefizio? No certamente: ma la coscienza della propria forza è ella ragione perchè debbansi prolungare a noi le umiliazioni della nostra debolezza? Queste umiliazioni son elleno gloria alla Francia? Era egli questo il primo concetto della guerra? E, qualunque ne fosse il primo concetto o i sopraggiuntisi poi, come possono le cose rimanere così; quando nè principi nè popoli, nè Italiani nè esteri, nè Francesi devoti all'impero nè avversi, ne sono rassicurati o paghi, nonchè lieti e superbi? Vero è che le cose grandi e giuste non possono appagare pienamente partito veruno; ma nel presente caso trattasi egli di soli partiti? Riguardiamo alla storia: potrà ella nel suo tranquillo giudizio affermare che i fatti qui corrisposero alle parole, gli effetti alle intenzioni, il fine conseguito ai mezzi adoprati?

Se non s'interpreta in modo più fausto l'incerto trattato, può ella la Francia ispirare e mantenere in altri fiducia di sè? Non le giova egli affrettarsi a cogliere il frutto dell'oro e del sangue versati, acciocchè non lo colgano amici che possono domani diventare nemici? Se non si determinano precisamente le nuove relazioni volute degli Stati d'Italia tra sè; ogni più tarda decisione non apparrà ella un arbitrio della Francia, un atto di debolezza o di prepotenza, o le due cose insieme? A chi crederà essa, e chi a lei? Per mantenere i patti imposti o per vendicarne la violazione, dovrà ella accamparsi in Italia, o a ogni tratto far scendere dalle Alpi il torrente di guerra? Dell'esecuzione de' suoi desiderii se ne vorrà ella rimettere ai congressi e alle soldatesche europee? Non vediam noi già sin d'ora Toscana rivolgersi disperata a Inghilterra, e anco da lei accattare un principe, supplichevolmente gridando: Datemi una testa invece di quella che mi è caduta di collo; datemi una testa qualunque, foss' anco peggio, purchè non sia quella? A chi toccherà la nuova operazione meloplastica, o la saldatura della testa vecchia? Sul serio, chi sarà in Italia il tutore; chi, sotto specie di tutore,

potrà diventare, o dovrà parere, satellite? E i destini d'Italia, alla quale ora per primo è promessa dignità di nazione, dovranno pendere più che mai, non dico dal buon volere, ma dalla possibilità della Francia? Il lastrico smosso a Parigi, non sarebb'egli più che mai in tutta Italia terremoto? E quegli che poteva di qui sperare una forza e una gloria, non ne riscuoterebbe, in mercede di tanti sacrifizii e di tanti risichi, altro che disistima e pericolo?

Le interrogazioni qui addensate, che paiono rizzarsi quasi selva di pruni, potrebbero, se non recise da risposta di fatto, volgersi in aste nemiche e a Italia e a Francia; a qual più, non saprei. Altre molte io soppressi, e perchè comprese quasi sotto l'ombra di queste, e perchè temo che i punti interrogativi che a me fanno di bisogno, alla stamperia manchino. Ho presa la forma dell'interrogare, sì perchè più spedita, sì perchè meno affermante; e sottintende preghiera. Io che non ho partecipato a certe speranze esultanti e invocanti, non posso non veder con dolore e con vergogna certe subite disperazioni insultatrici e provocatrici. Se il troppo credere e adorare in sul primo, era semplicità; il rinnegare e il bestemmiare sarebbe adesso semplicità più malcauta e pericolosa. Chiunque accetta (e molto più se lo chiama e richiama) l'ajuto altrui, fosse ajuto di fratello, di figlio, di madre, deve tosto o tardi scontarlo; non perchè così sempre richieda l'umana cupidigia o vanità, ma perchè così vuole la provvida necessità delle cose, per insegnarci a esercitare le forze proprie e la non vile pazienza. I deboli, segnatamente se voluti illudersi a forza, e taluni illudere, non hanno diritto di gridarsi delusi: i deboli devono saper contenere e l'indegnazione e le lagrime.

Ma se non è cosa prudente imputare la nostra sventura al più forte di noi, è egli poi giusto imputarla a lui solo? Un uomo solo, o un governo, è egli tanto forte da fare una nazione: e questa frase del *fare* la nazione; non è ella un impossibile politico, simile all'altro, del creare il papa, sia Gregorio o Pio, Calisto o Leone, presidente della confederazione de'principi italiani nel secolo che viviamo? E se due Italiani hanno coniate queste due monete a uso nostro, perchè adontarsi

che altri, come di buona lega, le accetti, e le voglia far correre in mezzo a noi?

Quando colpa ci fosse (di che non ispetta rispondere a me interrogante), è egli mai possibile che sia colpa d'un solo? Non è forse cosa crudele a noi stessi più che ad altrui, concedere a un principe l'onnipotenza del bene per poi largirgli l'onnipotenza del male, e della nostra credulità far titolo a pretensioni premature e a querele tarde? Non è egli giusto ricercare le ragioni del fatto che giunge a noi inaspettatamente tremendo? Ragioni ci hann'a essere: e noi non le possiamo conoscere ancora; tutte non le conosceremo mai forse. Ma una delle più intime e insieme delle più manifeste, che l'incolpato tacerà sempre perchè non degna scolparsi e nella sua condizione non può, che gl'incolpatori non dicono o perchè non in grado di conoscerla o per loro fini, io la dirò schiettamente. Napoleone III è uomo di volontà, e alla volontà sua deve quello ch'egli è: se fortuna o sventura, la storia sentenzierà. Ora, parte della volontà così come della potenza nell'opinione degli uomini, è il parer di volere, o piuttosto il non soffrire ch'altri sia creduto volere per esso; che a lui lasci i pericoli e l'odiosità delle cose ardue, ne prenda i meriti e i vantaggi per sè. Senza affermare o imaginare ch'altri abbia voluto fare di lui strumento o zimbello; io so e dico ch'egli ha potuto sospettare (a torto o no) che nel modo e nel tempo del condurre le cose altri volesse preoccupare i suoi segreti pensieri. Sia pregio o difetto, io non cerco; ma la natura umana è fatta così: che i forti assai volte comportano d'essere rattenuti, d'essere sospinti non soffrono mai senza sdegno. Napoleone III si temette sospinto, aggirato: e tagliò corto. Io non accuso, non giudico; spiego. Non fu paura la sua di guerra più grossa nè di moti intestini; non fu disamore dell'Italia, nè smania crudele di precipitosamente sgannarla: fu sdegno eccitato nell'animo suo da un sospetto, sospetto di colpa della quale io non dico che alcuno sia reo. La nazione italiana no certo; nè sopra lei Napoleone vorrà vendicarsi.

Egli può, solo, oramai, con interpretazioni favorevoli il

più possibile all' Italia, e però più sicure all' Austria stessa, emendare il fallo che non è di nessuno in proprio, ma è la sequela fatale de' nostri antichissimi errori e dolori. Esercitare la sua autorità in benefizio nostro, sarà un confermarla a sè stesso; sarà conquistare un suffragio universale ben più legittimo e ben più intelligente di quello che gli donò la corona. Imponga egli, se vuole, ai popoli moderazione; ma la imponga anco ai principi, fomentatori perpetui delle inquietudini le quali poi e' puniscono ne' popoli tanto duramente. Quel ch' egli può e deve fare, come lo deva, dirglielo non tocca a me. Egli già sente che i nostri pericoli sono suoi. Il sangue francese che con l' italiano si confuse fraternamente sulla terra d' Italia, lo ha fatto più italiano che mai. Non dica che, se l' Italia non saprà essere nazione, sarà oramai tutta di lei sola la colpa. Le condizioni nostre dal principio del 1859 sono peggiorate di molto. E se l' infermo si tiene peggiorato per la cura del medico in cui fidava, quanto più cotesto è un errore, tanto più piamente bisogna, e per l' onore proprio e per umanità, dileguarlo.

Français !

La paix qui vient d'être signée, quoiqu'elle interrompe le cours de nos espérances, n'ôte rien à la reconnaissance que nous devons à vos sacrifices. Nous sommes affligés de ce qui arrive, mais non pas surpris : on ne peut désormais s'en prendre à personne, mais seulement reconnaître la destinée qui poursuit une nation malheureuse. Vos regrets cependant doivent d'autant plus nous émouvoir, et rendre nos remerciments plus vifs et nos adieux plus touchants. Les ovations avaient précédé la victoire, parce qu'elles allaient aux intentions, dont le mérite ne saurait être détruit même par des effets contraires qui surviendraient dans la suite. Soldats français, vous avez fait de nobles choses, et vous étiez en train d'en faire de bien plus généreuses. Vos mains dans la guerre ont été aussi pures que vaillantes, vos cœurs aussi bouillants que modestes; vous avez montré comment l'on peut joindre le recueillement de la foi à l'entraînement du

courage, prier et combattre, craindre Dieu et ne redouter ni l'ennemi ni la mort. Le sang français, mêlé au sang italien, a coulé sur la terre d'Italie: elle le gardera comme un trésor; et la voix de ce sang criera dans les siècles fraternité et rédemption.

En retournant à vos foyers, vous ne pourriez raconter sans jactance même aux personnes les plus chéries tout ce que vous avez fait; il n'y aura pas besoin de dire ce que vous auriez voulu faire, car toute la France le voulait avec vous. Dites à vos mères, à vos sœurs, qu'en deça des Alpes il y a des cœurs qui ont partagé leurs angoisses, il y a des frères d'espérance qui sont fiers d'avoir combattu à côté des enfants de la France. L'homme de Sainte Hélène, après une victoire, disait à ses soldats qu'il était content d'eux : Français, la France et l'Italie vous crient d'une seule voix: Nous sommes contentes de vous. L'Empereur attachait à la bannière d'un régiment tout entier la croix de la Légion d'Honneur : l'armée d' Italie, en 1859, a été toute entière la Légion de l'Honneur. Bien des guerres néfastes ont souillé la terre, et empoisoné ses entrailles: la guerre que vous venez de combattre, et qui reste comme un monument inachevé, vivra non seulement dans les souvenirs immortels de l'Italie et de la France, mais dans les fastes de l'humanité toute entière.

IL MATRIMONIO CIVILE.

(Da lettera.)

La questione del matrimonio civile è questione di libertà, ma nel verso contrario a quel che intendono i giovanotti nonagenarii, ripetitori di vecchie cose, più corti che torti. Quanti sono in Italia che chieggono fatto del sacramento un contratto? Poi cianciano di suffragio universale! Il Governo è non padrone, ma servitore del popolo; ora l' opinione di questo popolo si è che la donna non congiunta all' uomo nel nome di

Dio e dinanzi a ministri di quella o di quelle religioni ch'egli professa, non moglie, è concubina. Se il popolo erra, lo illuminino; ma sinattanto che questa credenza rimane in lui, temano di violarla.

Chi famiglia non ha, non ha patria; nè il sindaco crea la famiglia. Non vale il dire: Noi, non si toglie a chi vuole licenza di celebrare il sacramento, ma senza sacramento, per noi vale il contratto. Voi tentate i leggieri, tendete un laccio ai deboli, vi fate complici delle frodi che ordirà la malizia alla inesperienza; nè s'addice al Codice essere o parer tentatore, nè al governante, mezzano. Il vincolo religioso è una guarentigia di più: siete voi tanto forti da non ne aver di bisogno; voi che in ogni atto confessate diffidenza di voi stessi e paura? Cattolici, protestanti, israeliti credono, e lo dimostrano col fatto costante, che il matrimonio, per andare distinto dalla Venere vaga, deve essere istituzione delle istituzioni umane più sacra; e voi in nome della libertà di coscienza alla comune coscienza insultate? Se a voi dà retta la donna, s'abbandona al capriccio d'un uomo che, o stanco, o rapito da nuovo affetto, farà dello stesso rimorso del non avere adempiuta la legge religiosa un pretesto a abbandonare lei nè fanciulla nè moglie nè vedova, esule da due case, spregiata più che compianta: se dà retta a voi, l'uomo commette l'onore e la pace della propria vita a una donna che, in mezzo ai tanti cimenti del mondo, avrà una ragione di meno per rispettare lui e sè stessa, la più intima ragione e più alta di tutte. La legge, che provvede ai pupilli, qui crea pupilli: la legge, che le scuole moltiplica, qui moltiplica le difficoltà del bene ammaestrare, e, che più importa, del bene educare; prepara una razza di figliastri disamati e indocili a madri matrigne, una razza di legittimi spurii; e dalle scandalose discordie domestiche farà pullulare una zizzania di litigi forensi, come se già la sordida cupidigia troppo non imbevesse il secolo del suo veleno. Uomo o donna che, nel più grave atto della vita, dimostrassero noncuranza del renderlo quanto più solenne si può, si darebbero a conoscere, più che del rito religioso, sprezzanti di sè medesimi e della persona che dicono d'amare

e a cui chieggono amore. L'affetto ragionevole insegna a moltiplicar le cautele; e la legge togliendogli una guarentigia di più, e la più sacra, offende la ragione, la libertà, la natura.

Nessuna delle società umane si è a questo modo costituita; nè si consolida alcun edifizio togliendo i puntelli. Grecia combatte per le case e pei templi, Roma *pro aris et focis;* voi dividete la casa dal tempio, dimezzate l'uomo, scemate la virtù al cittadino, lo preparate a essere schiavo, schiavo ribelle a voi, avido e quasi superbo di servire ai vostri nemici. Atterrati gli altari del Dio dei Cristiani, Francia deifica la Ragione, la rappresenta nella persona d'una donna spregiata; e, rifacendo male il disfatto, cogli errori stessi confessa e smentisce il proprio errore, dimostra che il soprannaturale è la più intima parte dell'umana natura. La religione della natura, ci cantano cotesti Arcadi d'una selvaggia pedanteria. Il collegiale che, guardando alla Luna, confida a lei i propri amori, e dinanzi alla Luna promette eterna fede all'idolo suo, non è più semplicetto.

Maravigliosa, del resto, a pensare è anco la semplicità della legge civile, che, nell'atto dello sbertare il *jus canonico,* si mette a creare un *jus canonico* nuovo *in usum* dei nuovi serenissimi delfini, appunto sul fare della dea Ragione posta invece di Cristo; e crea impedimenti che possono domani essere tolti via da altri delfini serenissimi; impedimenti toglie che altri delfini domani rimetteranno; e oggi vieta il divorzio a dispetto di que' culti tollerati che pure lo ammettono, per ammetterlo forse poi a dispetto di que'che lo vietano. E per dispetto davvero le leggi si fanno, e il dispetto è paura: paura di que' pericoli che son dal dispetto moltiplicati. Ma se il laico assume in sè la potestà di sciorre e legare, pensi ch'egli, sciogliendo, più lega, e sè lega più ch'altri, che alla sua polizia politica gli è forza sopraggiungere una polizia religiosa, e chi fa scisma o eresia dagli scismi o eresie ufficiali, punire: pensi che almeno gli sarà forza fabbricare tanti diritti canonici quante sono le credenze nello Stato professate o professabili; giacchè l'uguaglianza da lui posta in cotesta legge del matrimonio civile è doppia tirannide. Meglio provvederebbesi alla santità del matrimonio e alla libertà religiosa e

civile, richiedendo che all'atto del sindaco preceda la ricognizione di qual ministro religioso agli sposi mai piaccia, attestante che un rito religioso è compiuto. Chi non vuole al frate, vada al pastore o al rabbino; se una fede non ha, dimostri d'aver riverenza alla fede altrui: giacchè nessuna società umana che punto abbia del civile, ne manca. Chi dimostrasse a' concittadini suoi tanto poco rispetto, non meriterebbe che la legge gli avesse rispetto. O forse degli atti richiesti dalle presenti istituzioni sociali, o dalla urbanità e dalle umane convenienze, la necessità e la bellezza in quel che li osservano, n'è sentita da tutti? Rammenterò la giubba nera, il giuramento politico, e la cravatta bianca. E, a proposito di giuramento politico, chi pretendesse, in monarchia retta da statuto, aver parte ai pubblici uffizi, protestando ch'egli non vuol riconoscere lo statuto, quale risposta darebbero i ministri regii a costui? Ora, la costituzione della famiglia, il suffragio universale delle nazioni e de' secoli, non smentito che dalla Francia per poco con una eccezione infelice la quale conferma la regola, è ben più sacra cosa.

Non può l'errore, per la Dio grazia, essere costante a sè stesso. La rivoluzione di Francia muoveva da un principio, lo affermava sinceramente, lo sosteneva coll'ingegno e colla parola e col ferro fortemente; e nondimeno la dea Ragione cadde dal suo piedistallo: al Marat succedette il Buonaparte: e dopo l'imperatrice Maria Luigia arciduchessa tedesca, capitò la duchessa di Berry napoletana, e dopo la duchessa, un'altra principessa napoletana, moglie al figliuolo dell'uomo che si chiamava Uguaglianza, e quindi una spagnuola, moglie al nepote del Buonaparte, e Campoformio e Sant'Elena, e i patti di Zurigo e di Nizza. Badi il Governo italiano (che non ardisce professare il culto della dea Ragione, ma che timidamente ne abbraccia le conseguenze), badi che, col farsi cozzone di matrimoni a balzello, non prepari altri patti di Zurigo e di Nizza, e peggiori. Io vo' sperare che il Senato rigetti, come onta fatta a sè e alla nazione, la legge di priapismo giuridico, proposta alla sanzione dal signor Vacca, egregia del resto e garbata persona.

LE LEGGI VACCA.

—

(Da lettera.)

Voi, buon sacerdote e buon cittadino, di certe cose che accadono dovete dolervi e per l'Italia e per la Chiesa; ma non potete nè per la Chiesa nè per l'Italia temere: giacchè le sorti dell'una e dell'altra sono affidate a Chi può difenderle e da'nemici e da'loro improvvidi amici. Certamente l'Italia più che negli assalti de'nemici, corre pericolo nelle strette di certi amici; i quali direbbesi che abbian fatto scommessa di mandar tutte a vuoto le grandi opportunità che da quasi vent'anni ci si offrono a costituire l'unità vera, l'unità degli spiriti. Direbbesi che l'Italia è sicura, senza stranieri in casa, senza fomiti di guerra civile, senza minacce alle porte, senza debiti e senza pensieri; se i nostri Ministri si sentono in umore e in comodità di ordir nuove leggi che certamente non ajutano la concordia nè delle coscienze nè delle opinioni: direbbesi che, bene ordinata oramai l'amministrazione interna, condotta al debito grado di forza la milizia terrestre e navale, distribuite equamente le imposte, provvisto agli studi e all'educazione in forma degna del nome italiano, altra faccenda ai governanti non resti che immischiarsi nelle cose del talamo, creare un nuovo diritto canonico sugli impedimenti, e consumare nel fatto del matrimonio l'opera incominciata coi provvedimenti che vegliano sulla diffusione dei libri buoni e delle imagini edificanti. Io non intendo perchè i governanti debbano pigliarsi la briga di prosciogliere le coscienze da'doveri che queste imponevano spontaneamente a sè stesse; nè so che gran numero di mariti o di mogli italiane, di padri probi o di fanciulle onorate abbiano chiesto al ministro Vacca o ai predecessori di lui, che il matrimonio, di Sacramento, diventi contratto alla guisa del mutuo e del commodato. Nè credo che sia comoda cosa ai governanti il prosciogliere gli uomini da quelli

ch'e' sentivano esser doveri; non ci essendo ragione che il cittadino ubbidisca al Ministro nel pagare le imposte o in altre simili cose non tanto essenziali nè di tanto antica e venerata consuetudine come la costituzione della famiglia, e la santità di que' vincoli da cui pende l'onore e la felicità della vita.

Dovunque fu ed è consorzio civile, non aggregazione bestiale, il matrimonio fu riguardato e riguardasi come patto religioso, voto fatto non solo innanzi agli uomini ma innanzi alla Divinità, tutrice della famiglia, i cui doveri sono ai diritti sociali unico fondamento. In nome della libertà, della quale uffizio nobilissimo è custodire il debole dagli arbitrii del forte, temperare le passioni acciocchè la legge della ragione predomini; in nome della libertà da taluni vorrebbesi far la legge mezzana delle passioni e satellite degli arbitrii; vorrebbesi alla forza di chi governa attribuire il diritto d'imporre e di togliere dalle coscienze i doveri, di rifare e disfar la natura.

Una somigliante maniera d'argomentazione è adoprata in soggetto meno essenziale per vero, ma anch'esso importante e per sè e per le sequele segnatamente nelle presenti condizioni incertissime dell'Italia; dico, la distruzione delle società religiose e l'incameramento de' beni di Chiesa. Lasciamo che distruggere non è creare, incamerare non è largire; ma l'argomento che adducono a questo proposito, muove anch'esso dal tirannesco principio accennato. Il governo, dicono, permette ai corpi morali che vivano; può dunque volere che muojano. Come dire: il Ministro mi permette di vivere; può dunque condurmi al macello. Anco consacrata che fosse la pena di morte come cerimonia più santa che quella del matrimonio, rimarrebbe che la si debba celebrare con certe condizioni; e la condizione richiesta sin nelle condanne sommarie militari è che un processo premettasi, una sembianza di processo, da cui sia provata la reità; o che la vittima da sagrificare sia presa con le armi alla mano in atto d'assalto alla società minaccioso. Non è ancora provato che tutti gli ordini religiosi, anco i destinati a opere di carità, minaccino, non dico la società italiana, ma neanco i

ministeri che sorgono e che cadono senz'urto di frati o di monache; e, levati di mezzo i frati e le monache (non credo che la scienza del sig. Mathieu ci bisogni a presagirlo) cadranno.

Ma il perchè di cotesta distruzione non è già la terribilità delle monache, le cui case potrebbero, come tante altre case, essere per questo rispetto tollerate da un governo magnanimo e forte: il *perchè* messo innanzi dal signor Vacca sono le necessità dello Stato prementi. Il preambolo di lui è un grido disperato che dice in suo linguaggio: « lo Stato fallisce se non incamera; » confessione che suona doppio fallimento. Di questa ragione, il Parlamento, per non dichiarare l'Italia fallita, dovrebbe non solo respinger la legge e ringraziare il Ministro del suo troppo trepido zelo, ma augurare che i conventi di frati e di monache crescano e si moltiplichino, acciocchè il mondo sappia che l'Italia ha di che provvedere al suo campamento. Se in que' conventi è tanta ricchezza da bastare ai debiti fatti e da farsi, a me parrebbe opera non meno avveduta che pia lasciarne almen parte ai Ministri futuri, che se ne ajutino ne' futuri bisogni, e non imitare la sapienza civile de'selvaggi che taglian l'albero per raccogliere i frutti. Ma tutte insieme le rendite delle monache e de' canonici, incamerate con quella parsimonia di spese che tutti sanno, e amministrate con quell'affetto severo che tutti sanno, e vendute a quelle condizioni vantaggiose e onorevoli che tutti sanno, non pareggiano neanco il bilancio d'un'annata; e lasciano al fisco il debito odioso delle pensioni, misere ma pur gravi a Stato gravato, pensioni da fornire ai frati e ai canonici; i quali certamente camperanno di molto, e taluno di loro è serbato a cantare il *De profundis* nelle esequie di qualche Ministro. E per i Ministri viventi io vo' credere che con carità pregheranno; ma confessiamo che ajutarli con l'autorità propria sul popolo a governare come hanno fin qui governato, non possono: nè il sig. Vacca potrebbe, se fosse frate. E, anche più poveri di quello che sono, taluni di loro soccorreranno ai bisogni del povero meglio che questori non possano, cioè a dire la polizia; e certamente i dolori del povero, meglio che la polizia non sappia, console-

ranno. Perchè nel Clero (per degenere che si voglia dagli esempi antichi; e non è tutto degenere, e me lo provano i pari vostri) nel clero è una potenza; potenza che le polizie non danno e non hanno, nè possono togliere; e, provandosi a toglierla, non fanno che renderla più molesta e tremenda.

Voi dite che le nuove leggi del talamo e della Camera fiscale son cose *d' entusiasmo*. Scusate; ma io direi: di paura. Paura delle monache e de' canonici untori e untrici: poi paura di quella tale opinione pubblica, che i paurosi ben sanno quanto è privata, nè pubblica in altro se non in quanto è spacciata da pochi pubblicamente, e tollerata e salariata talvolta dalla pubblica autorità. Non è giudizio temerario l' accorgersi nè delazione il non tacere, che v' ebbero Ministri, del resto assai rispettabili, le cui opinioni in fatto di teologia non erano in tutto consonanti alle credenze del popolo italiano; e che certi giornali, dando quelle opinioni per l' opinione pubblica, conoscevano a segni palpabili di far cosa non ingrata a qualche Ministro. Or questi stessi Ministri, leggendo siffatti giornali, a poco a poco incominciaròno a figurarsi che l' opinione loro fosse l' opinione pubblica, cominciarono a rispettarla non pur come opinione loro propria ma come cosa pubblica; e alla fine temettero di fare atto che quella opinione pubblica, da que' giornali rappresentata, accennasse di voler riprovare. Fecero come farebbe un pittore che, dipinta una figura strana, e, tenendoci gli occhi sempre fissi, impaurisse da ultimo della propria fattura. Gli è la storia di Pigmalione a rovescio: fatemi buona l' allusione mitologica, giacchè siamo nell' èra dei miti. E, siccome a Pigmalione la statua amata, così quella brutta figura a que' Ministri artefici, s'è fatta viva, e dà loro noja, quanto all' altro l' altra diletto e piacere. Troppo è vero che certi governanti si fanno strumenti a coloro i quali eglino usano come strumenti; al modo che certi padroni servono a' servitori. Ma che cotesta opinione pubblica sia tutt' altra cosa dalla comune coscienza degli Italiani, lo provano i fatti che danno grave noja ai governanti d' oggidì; i quali sentono di non rappresentare in sè stessi la fede religiosa della nazione; e non veggono che il volerla mutare in un tratto (foss' anco

errata) non è possibile, e che il tentarlo non è che un mettere in chiaro la propria impotenza. La miscredenza è, grazie al Cielo, in Italia tuttavia un'eccezione, una specie d'aristocrazia; e coloro che dicono sè democratici, dovrebbero essere sinceri cattolici, se vogliono esser creduti parlare sinceramente. Tutto quanto non è cattolico, è straniero all'Italia; e quegli stessi che sbertano con incaute parole la Francia, non fan che ripetere idee e frasi francesi, in Francia viete; e li direste nati in qualche remota provincia del regno di Luigi Sedicesimo, giovanotti nonagenarii. I non ripetitori d'idee e frasi francesi, non sono più originali però. Abbiamo adesso la pedanteria del protestantesimo inglese, che, stracca in Inghilterra, si strascina per rivivere nella patria del Galvani; ma la patria del Galvani risuscitator delle rane, è eziandio la patria del Volta, a cui l'essere buon cattolico non vietò essere grande. Non danari o soldati l'Inghilterra ci manda, ma fila e Bibbie; senonchè, quand'anco le Bibbie (non dono religioso ma amo mercantile) si rizzassero tutte in soldati, la Chiesa cattolica non li temerebbe. Abbiamo per giunta (come se gli Austriaci di là dal Mincio non bastassero), abbiamo di quà la consolazione della filosofia tedesca, vieta in casa sua anch'essa, e che viene in vecchiaja a confortarsi negli abbracciamenti della giovane Italia; viene menando, quasi dama di compagnia, la Filologia ermeneutica, vestita alla moda francese dal sig. Ernesto Rénan, imbellita di contraddizioni e di fronzoli, ma pur sempre cosa tedesca. Ora non resta che farci ripetitori de' Russi; e il sig. Vacca ne piglia l'assunto con le sue leggi. Gli incameramenti di Polonia sono esemplare modello agli incameramenti d'Italia, sono auspizio lietissimo di libertà; e anche Alessandro Secondo destina a opere pie i beni incamerati de' frati. Ma forse Alessandro Secondo ha letta la legge del sig. Vacca; è egli il ripetitore che si mette alla coda degli Italiani, *D'ogni altra cosa insegnatori altrui.* Speriamo che nel fatto del matrimonio civile Alessandro ci segua; e lo può a miglior titolo egli pontefice e re. Gli Ukase italiani non saprebbero essere tanto canonici quanto i russi.

I Canonisti incameratori (se loro non piace imitare l'esempio d'Inghilterra e d'America, che delle istituzioni monastiche non hanno paura perchè sentono la libertà, perchè sentono la vigoria della vita), i Canonisti incameratori rammentino che sopra all'Aristocrazia della negazione e della bestemmia c'è la democrazia della fede e della preghiera; che col dissolvere non s'unificano le nazioni; che la nazione, parte per dissuetudine dal farsi intendere e parte per non aggravare le discordie e i pericoli, tace, ma è scontenta e condanna; ch'ella non disprezza tutti i suoi sacerdoti, tutti i governanti suoi non adora; che tra questi sacerdoti sono uomini benemeriti dell'Italia, e più rispettabili di molti tra coloro che non li rispettano; che (senza ricorrere ai secoli andati) i più grandi Italiani e più dall'Europa ammirati, che dal principio del secolo nostro vissero e vivono, furono e sono cattolici schietti, e, se taluni non irreprensibili, anche questi non rigettarono la credenza de'padri loro, vollero cattolicamente morire, invocarono un sacerdote cattolico a confortare la loro agonia, e benedire il sepolcro. E voi, prete egregio, fate cuore. Giova, per l'onore del Parlamento, sperare la legge respinta; perchè non veggo qual deputato, qual senatore potrebbe, dopo accettatala timidamente, esclamare animoso: ho beneficato l'Italia; nè far incidere sulla propria sepoltura: o tu che passi, va'e racconta a'figli tuoi, ch'io ho sancito la legge Vacca. Ma, se deputati e senatori l'accettassero, non l'accetterebbe la nazione però, come legge degna di sè: e ben sarebbe allora confermato quello che disse in faccia a'Deputati il generale La Marmora, che la Nazione non è veracemente rappresentata da essi, il generale La Marmora, che non fa il Don Chisciotte per difendere gli spropositi altrui, ma s'ingegna di ripararli con la semplicità avveduta che è propria del vero valore, chirurgo e medico sopracchiamato. E mi dorrebbe ch'egli apponesse il nome suo a leggi tali; me ne dorrebbe per esso.

Queste cose ho creduto dovervi scrivere, senza toccar le questioni dove l'opinione mia antica, nei punti non essenziali alla fede cattolica, differisce un po' dalla vostra. Ad altri che a voi, a un settatore di quella o questa parte, non

avrei in tali momenti risposto, perchè il vero non ha bisogno della debole voce mia; ma, interrogato pubblicamente da voi, tacere sarebbe viltà. Le contradizioni non provoco; le ingiurie non pavento.

Addio di cuore.

IL PARLAMENTO E L'ITALIA

NEL 1865.

. . . .

Grave eredità ai successori del Conte di Cavour sono e i suoi fortunati successi e i suoi sbagli, se così chiamarli non è irriverenza; e le difficoltà ch'egli ha scansate, e quelle ch'egli ha incontrate, e la destrezza con cui seppe differirne il cimento vivendo, e sottrarsi al loro impaccio morendo; eredità grave la fama e il desiderio ch'egli ha lasciati di sè; eredità grave l'assunto di continuare l'opera sua, non avendo, non dico il buon volere e la mente, ma l'autorevolezza stessa, il cui prestigio (e qui la parola è di tutta proprietà) era accresciuto dalla qualità di conte e di milionario, cose che non guastano in questo ch'è il più democratico di tutti i pianeti. Ma cominciava egli stesso ad accorgersi che non colle medesime arti conservasi con le quali si acquista; che il governo, per libero che si voglia, è cosa d'ordine; e che, se un' po' di disordine ai governanti fa comodo per vincere le forze avverse, per godere i frutti della vittoria diventa una noia. Egli patrizio e piemontese, e non immemore di quel ch'era innanzi il connubio, e ormai troppo esperto della politica non più nubile, ma coniugatasi a un tempo con più d'uno, intendeva come convenisse oramai variare alcun poco gli spedienti. Questo che a lui era difficile senza parer di disdire sè stesso, diventava più

decorosamente facile a' suoi successori s' e' non si promettevano continuatori dell' impresa di lui: e quel risparmio di promesse che non si è fatto sinora (vo' credere, per buone ragioni), forza è farlo adesso. Ma in due cose conviene imitarlo: nella fermezza della volontà, e nella determinatezza del fine, rendendosi un po' più scrupolosi ne' mezzi. Bisogna sapere ben chiaro quel ch'è da farsi, e non è da farsi quello che non si può; e quello che non si può, non si ha a promettere di volerlo operare: ma quel che si può, conviene fortemente volerlo, e dirlo altamente; e co' popoli non si ha a giuocare di diplomazia come co' gabinetti.

Deve il Parlamento novello non già servire alla malaccorta e inutile diplomazia domestica del governo; non appagarsi di venire a ogni tratto, con quelle che chiamano *interpellazioni*, a pillottarlo e spellarlo, ch'è un perditempo tedioso e una crudeltà peggio che accademica; non aspettare che sbagli, e stare in aguato al momento di esaminare il bilancio per dolersi di lui, concludendo che la nazione ha fedelmente pagato e fedelmente pagherà: ma bisogna sin dalle prime segnargli la via, dirgli quello ch' e' debba volere. Determinate le idee, io credo che anco parecchi de' presenti e de' passati ministri possano in miglior luce mostrarsi, e cooperare, quasi rifatti, co' nuovi che da un Parlamento, il qual non sia vecchio nel nascere, sorgerebbero. Uffizio del Parlamento, almeno per ora e tra noi, non è già venire lunghissimamente disputando sopra le minuzie di minute lunghissime leggi: e improvvisare sul paragrafo novantatre ammendamenti che risicano di cozzare col paragrafo tre; ma suo uffizio principale è stabilire l' essenziale intento di ciascuna legge, lasciandone la compilazione al Consiglio di Stato e a speciali Commissioni: ancora più principale uffizio è dimostrare chiaramente quel che i ministri debbono fare perchè la nazione lo vuole, quel che non debbono perchè la nazione non deve e non può. Convien dunque smettere il malvezzo di fare d' ogni questioncella questione, come dicono, di gabinetto, e (come il chirurgo che, avendo sotto di sè il paziente disteso sul letto del dolore, nel mezzo dell' operazione ingiunge minacciosamente patti indeclinabili) dire: « O questo, o noi ce n' an-

diamo; o questo, o il disordine. Noi siamo la vita e la luce; noi la monarchia, e voi l'anarchia. »

. . . .

Ma perch'egli faccia il dover suo, e il suo gli elettori; e il Parlamento non sia una rappresentazione scenica di attori imbellettati, e che mal sanno la parte, e hanno per suggeritore chi non sa suggerire o suggerisce a rovescio; conviene ch'esso deputato sia preso dallo stesso paese degli eleggenti; se meno famoso e con meno parlantina, non fa, purchè onesto e intelligente e operoso. E guai se dovessero prendersi per guarentigia i così detti programmi, che son tutti belli a chi non sa leggerli; a chi sa, quanto promettono più, più minacciano: per non parlare di quelli che, promettendo, disdicono la promessa, quanto più cauti e furbetti, tanto più provvidamente sinceri. Chi è bene noto per uomo onesto e intelligente e operoso, quand'anco per l'appunto non fosse del vostro colore, sarete coraggiosi e avveduti se lo obbligherete a voi eleggendolo, se coopererete a comporre un Parlamento spassionato di probi ed esperti, che imparino dal vostro esempio ad aversi fiducia e rispettarsi a vicenda. Già l'esperienza ci prova che gli uomini traenti al rosso talvolta congiungono i loro suffragi co' bigi e co' traenti al nero; che i neri in certe cose son più rossi de' rossi; che certi già rossi dagli amici loro hanno il titolo di codini. E tutti, in questa grande tintoria ch'è la vita politica, furono o sono o saranno; o parvero o paiono o parranno a taluno, rossi o neri o bigi; purchè non siano le tre cose a un'ora, o un misto dubbio de' tre. Tutti, dicevo; ma vo' temperare il mio detto, a imitazione di quell'oratore: *Tutti siamo mortali, maestà. . . . quasi tutti.*

. . . .

Quanto agli uomini inutili che sono ne' pubblici uffizi, quanto a certi salarii esorbitanti, a certi prematuri riposi, a certi mezzi riposi, che aggravano l'erario e scontentano l'ozio dei così premiati e puniti; qui è da usare un coraggio simile a quel che richiedesi per le grandi rivoluzioni, e maggiore coraggio, appunto perchè rivoluzione da ultimo non accada e obbrobriosa rovina. Se cotesti impiegati fossero tali che a voi convenisse mantenerli a costo e a dispetto della nazione

per non ve li fare nemici, se foste ridotti a avere paura di chi vi serve, se il loro amor patrio e la fedeltà fossero nello stomaco e non nel cuore; oltre all'esercito de'soldati da mantenersi contro l'esterno nemico, voi avreste in casa un esercito di nemici da mantenere contro la nazione; e le taglie che all'Italia imponevano già Ungheri e Svizzeri, che impongono a' cittadini i briganti, all'Italia e a voi le imporrebbero i vostri impiegati. Cotesto certamente non è; e se non è, non dovete temere una congiura di Catilina in moneta spicciola, una nuova guerra di servi. Non siete voi forti? La nazione non è ella per voi? Non sarebb'ella ancora più se aveste a lei tutto il riguardo che avete alla minore e non miglior parte di lei? Non temete dunque che esca uno Spartaco dalle vostre cancellerie dotte e tiepide e luminose, dove costano tanto la carta e le candele e le stufe conservatrici del nostro Statuto.

. . . .

Altro risparmio; le scuole: non già che in esse non tornerebbe meglio spendere quel che va in certe spese segrete per concimare la così detta opinione pubblica; non già che per le scuole ora spendasi troppo. Troppo poco in rispetto a quello che converrebbe per isfamare i maestri degli affamati, e per fornire all'alta scienza i mezzi che la aiutino a farsi degna del nome italiano; ma troppo si spende perchè troppi i maestri con pochi scolari, troppi i maestri che non fanno scuola, troppi i maestri che piaggiano gli scolari; troppi quelli che (con buone intenzioni, cred'io, ma con tristo effetto) della scienza, la qual dovrebb'essere vincolo d'unione, fanno zeppa dividitrice della vantata unità. L'unità materiale è ne' programmi, ne' metodi, negli esami, nelle condizioni richieste a diventar professore, umilianti o insufficienti, e non osservate laddove più converrebbe; ma la diversità più diversa è nelle dottrine agli scolari medesimi nella medesima scuola insegnate.

Se fosse lecito apprendere la scienza in altre Università da quelle che mantiene il governo, o che non mantenute maneggia a sua posta come se mantenute; l'offesa alla libertà sarebbe men grave: ma che i padri di famiglia debbano col proprio danaro concorrere a falsare la mente dei figli loro (dico

di que'padri non pochi i quali non hanno per vere tutte le dottrine da tutti i professori insegnate); cotesto non so come si concilii neanche colle finzioni dello Statuto: e non mi pare che di necessità lo richiegga il buon senso nè la dignità del governo. E non mi pare che possa parere punto cosa assurda o teologica (a certuni è il medesimo) dubitare se dottrine contrarie insegnate nelle Università italiane, dottrine cattoliche e protestanti, di *razionalisti* e di *materialisti* e di *panteisti*, possano essere tutte vere. Se ai governanti la coscienza dice che abbiano ragione coloro i quali fanno progenitrice dell'uomo la scimmia (e conferma a cotesta genesi potrebb'essere la storia del re Mida e della regina Pasifae, e i grugniti politici d'Inghilterra, e i fischi politici che sono del diritto comune europeo, e i canti di certi imitatori, e i ragionari di certi filosofanti); se così credono i governanti, impongano che tutte le loro università questo insegnino ad una voce; ma non permettano lo scandalo che l'uomo si dica originato dall'uomo, e il prim'uomo creato da Dio. Questo lascino, per rispetto alla libertà, che insegnisi altrove; non paghino essi dalla medesima cassa, che avrebbe a essere la cassa dell'Italia una, il pro e il contro; acciocchè il Governo non paia un Carneade con molte teste. Carneade (questo nome dava sul serio da pensare a Don Abbondio, quando un atto di ribellione canonica venne a sturbarlo), Carneade si profferiva di disputare il contro e il pro d'ogni cosa; ma gli uditori non obbligava a ascoltarlo e ripetere le sue parole. Non consentirebbero al certo i governanti che nelle scuole loro esaltassesi dall'un lato il regno sopra la repubblica, e dall'altro la repubblica sopra il regno; non consentirebbero che chi spiega la storia d'Italia, schernisse dalla cattedra la monarchia di Savoia. Or c'è dei padri, i quali, avendo in riverenza i regni e le repubbliche di questo mondo, credono non aliena da sè la repubblica cristiana e il regno de'cieli; che, appunto perchè hanno in onore e in amore la monarchia di Savoia, non amano che i figli loro manchino di civiltà verso Quello che è il re di Firenze e di Torino e di Moncalieri, e che i principi di Savoia seppero venerare: c'è de'padri i quali nella semplicità loro credono che commet-

tere a guerra nelle teste giovanili il si e il no delle cose è un confondere le teste, gli animi corrompere; giacchè la contradizione nei termini non è buona maestra nè di logica nè d'etica, tale contradizione non è libertà. Se i giovani non se ne accorgono, li ingannate, li fate stupidi; col reputarli tanto stupidi che non si avveggono di contrapposti così palpabili, li insultate: se poi se ne accorgono, apprendono il disprezzo della scienza, della verità, de'maestri, di chi li paga. A voler distruggere uno Stato, a voler avvilire una nazione, non c'è che educare una generazione di scettici: e se al governo non importa che i sudditi siano cattolici o atei, importa bene che non siano ribelli. Or se imponete ad essi con legge che imparino e ripetano l'affermazione insieme e la negazione, e se a quest'unico patto concedete la vostra patente; all'una delle due, dico o l'affermazione o la negazione, forza è che siano ribelli.

Per trarre sè e tutti da quest'impaccio, per risparmiare danaro, lasciate che le provincie e le grandi città, che i padri di famiglia associandosi, facciano a sè le scuole loro dalle infime alle alte, e del proprio le paghino: l'insegnamento sia libero, purchè pubblicamente non insulti alle coscienze dei più, e non offenda que' principii morali che son comuni a tutti i popoli cristiani. Nell'unica grande Università, veramente degna di questo nome, la quale il governo tenesse nella speciale sua cura, non sarebbe interdetta la libertà della scienza, salvi que' principii che dico. A chi ha cose veramente nuove da insegnare, non è di bisogno la facoltà della bestemmia per farsi largo e per parere uomo di grande intelletto. Nè mi pare che le contradizioni di cui nell'Italia si dà lo spettacolo da anni parecchi, abbiano fatta grandemente avanzare la scienza, o promettano di preparare una generazione di dotti. Che molte università possano reggersi di per sè, ne è splendida prova l'esempio delle repubbliche italiane; nè la monarchia deve mostrarsi da meno, se vuole che a' suoi destini si creda. Ma le repubbliche italiane ebbero insegnatori illustri, che Carneadi non erano, che pure ampliarono e innovarono la scienza; nè dalla fede loro religiosa venne morte a queste repubbliche, ma dalla discordia

piuttosto. Or se le discordie civili menarono tanta rovina; pensa, quelle che dividono le anime nel più intimo, e che, quand' anco potessero riuscire a libertà, non potrebbero senza strazio di guerre lunghissime. Dica il governo se la guerra con l' Austria non gli basta, e se altre giovi cercarne così per diporto, come chi, per non sapere come passar la giornata, si diverte alla caccia. Ma gl' Italiani non sono nè merli nè cignali; le coscienze non sono quadrupedi, volan più alto che là dove coglie il fucile, nè, quando non se la intreccin da sè, rete alcuna le piglia.

. . . .

Chi più desidera che il regno terreno de'sacerdoti abbia fine, più deve osservare alla potestà spirituale de' sacerdoti rispetto, acciocchè le mostre ch' egli fa, e le promesse di non volere offendere la religione, non paiano artifizii meschini del debole il quale non può conseguire altrimenti il suo intento; non paiano bugie codarde. E il codardo è il codinissimo dei codini. Io non dico che di cotesti codini l' Italia n'abbia; dico che il voler andare a Roma sul serio, non come romei col bordone, ma come imperiosi ministri della giustizia con le bilancie e con la spada, e, nell' atto di permettere che la religione e i ministri di lei siano insultati dalle cattedre e per le stampe e nelle pubbliche vie, alla religione promettere ossequio, è somigliare al ragazzo che, per ischermirsi dal gastigo, gridasse: « Non farò più, » e quel che promette non fare, nello stesso atto facesse. Il Parlamento novello, speriamo, porrà fine a cotesti giuochi, i quali non fanno gran prova nè d'astuzia nè di forza;[1] saprà richiedere che la religione cattolica sia rispettata sulle cattedre e nei giornali e ne' libri e nelle pubbliche vie, dove insultasi impunemente e la religione e il pudore con la vendita di libri e d' imagini turpi. Questo devesi per ragioni non dico di sagrestia, ma civili e politiche; e, qualunque sia la credenza o l' opinione de' governanti, questo è dovuto alla concordia e al decoro, e alla coscienza degli Italiani, e alla legge. Voi

[1] Il Parlamento dal 1865 al dicembre del 67 ha dimostrato di credere che nel fare il contrario di quel ch'io dicevo consiste l'astuzia e la forza. Con quale esito, lo dice Mentana e il libro giallo di Francia.

richiedete che la legge sulla ricchezza mobile, e altre leggi e ordinamenti che portan quattrini, siano fedelmente osservate; fate osservare altresì lo Statuto insino a tanto che lo possiate abolire. Voi l'avete giurato, e intendete ch'altri lo giurino in nome di quella religione ch'egli hanno; giacchè promettere fedeltà allo Statuto in nome d'esso Statuto, sarebbe circolo vizioso; confermare la veracità del proprio sentimento con la sanzione di cosa che credesi non vera, sarebbe un farsi beffe e degli altri e di sè.

. . . .

Lasciando dunque stare gli articoli dello Statuto, al quale io non dò maggiore importanza di quella ch'altri gli dia, ripeterò che i ministri e i fedeli di religione qualsiasi debbono da chi governa avere tutti e rispetto e tutela, non foss' altro come cittadini o come ospiti, in grazia della civile uguaglianza e della comune civiltà. Sia canonico o calògero, Ebreo o Samaritano (c'è de' Samaritani tuttavia, e può venirne qualcuno di Palestina in Italia, attratto dallo Statuto), sia figliuolo legittimo di principe o illegittimo di spazzaturaio, voi non dovete permettere che alcuno l'insulti, e chi lo insulta punire. Or insulti si fanno contro il clero cattolico impunemente, sulle scene, per le strade si fanno. Giorni fa, un sacerdote che ama l'Italia di vero amore, che coll'ingegno elegante e colla purità de' costumi la onora, che è noto e caro a illustri Italiani della libertà difensori e a ministri, fu, in odio dell'abito sacerdotale, per le vie di Firenze insultato: nè da esso io lo so, ma da altri; tale in lui è la pace dignitosa dell'animo, e così delle comuni vergogne lo stringe pietà verecconda. Non è il popolo vero che trascorra a tali atti, dalla gentilezza toscana sinora alieni; ma quella poca schiuma che sempre sta a galla, e che forse non era neanco plebe toscana, non trascorrerebbe tant'oltre se non aizzata da scritti e da parole e da figure nelle quali non è che l'eloquenza de' pugni e l'eleganza delle manate di fango.

Ma se il clero è a voi, all'Italia, all'umana dignità tutto avverso; non bisogna insultarlo e chiedergli giuramenti di fedeltà, e promettere di andare a Roma per rendere onore al suo Capo; il quale, gli lasciaste anco intero il regno, non

potrebbe approvare il torto che fate a'suoi figli e a voi stessi. Questo clero bisogna distruggerlo; e, per distruggerlo, giacchè con minaccie convertire a voi tutti i preti non potete, e chiudere tutte le chiese non basterebbe, bisogna tutti ammazzarli, e vietare sotto pena di morte che preti di fuori non vengano, travestiti. Prete perseguitato, per dappoco che sia, è forte più che ministro persecutore.

So bene che il lume della libertà non si credono di poterlo accendere alla lanterna di Francia neanco coloro che, nell'atto del vantarsi Italiani e del dire parole dure alla Francia, ripetono le vecchiate di Francia, docili alla scuola di Napoleone, il quale insegnava la ripetizione essere delle figure rettoriche la più potente; e, per volere troppi ripetitori, e per troppo ripetere le sue fulminee parole e le sue fulminee battaglie, dovette da ultimo ristarsi dal dire e disdirsi, e ripetere lungamente una lezione troppo dura in un'isola alquanto lontana da Ajaccio. So bene che i più avversi al sacerdozio e alle credenze cattoliche, se giungessero a governare, non si mostrerebbero nè tanto feroci, nè tanto coraggiosamente persuasi della propria infallibilità: ma appunto per questo, dico che il fare le cose a mezzo ha della guerra tutti gl'inconvenienti, senza neanco i momentanei apparenti vantaggi. I preti, snidati da'seminarii, saranno più ignoranti, non più docili a voi, anzi più duri a intender ragione; moltiplicheranno oltre al dovere gli scrupoli; non sapendo cogli argomenti, colla passione risponderanno: i preti, per le confische fatti dipendenti dal vostro salario, non ve ne sapranno punto grado, come chi riceve a minuzzoli e per elemosina il meno da chi gli ha tolto il più: i preti, d'ogni forza materiale spogliati, allora appunto diventeranno più tremendi, per la pietà de'credenti, per la compassione de'generosi, che sempre si mettono dalla parte dei vinti. Per la stessa ragione, i frati dispersi saranno più forti che uniti. Fu chi disse i conventi fortezze della tirannide: ma se il governo italiano è così debole da temere di tali fortezze, sappia che, quelle distrutte, ciascun frate diventerà un quadrilatero. Io fo questa minaccia per rispondere a quella paura: se la minaccia pare ridicola, deve parere ai sensati ancor meno seria la paura.

Di tali cittadelle la Francia, l'Inghilterra, l'America non paventano. Disse il Conte di Cavour un bel dì in Parlamento, che non era tanto semplice da voler disfare altri conventi che i forniti di rendite; ma a certi Ordini più visibilmente benemeriti rendeva onore. Se il più o il meno di benemerenza è ragione a conservare o a distruggere, a astenere le mani o allungarle, avverto che la questione diventa difficile e pericolosa: difficile, perchè s'entra a giudicare in che consistano le benemerenze, e qui il sentimento della nazione può non essere concorde alle idee de' ministri, i quali per illustri che siano, risicano di non essere dall'intera nazione venerati come giudici infallibili de' meriti umani; difficile, perchè, definite le benemerenze in massima, bisogna giuridicamente accertare chi e quanto meriti, chi e quanto demeriti; e si risica di trovare che i meriti e i demeriti sono partiti, confusi, e che i demeriti non appariscono nè tanto provati nè tanto gravi da applicarci la pena di morte. Pericolosa poi la questione, perchè non s'intende come il punitore debba appropriarsi le spoglie del punito, senza cercare se altri ci abbia maggiore diritto, o se potrebbe egli stesso meglio profittarne e per sè e per la società tutta quanta; pericolosa, perchè i punitori, o liberatori che voglian chiamarsi, acciocchè confiscando non paiano rapitori con ingiusta parzialità, converrebbe che, insieme coi demeriti de' frati, pesassero i demeriti delle società tutte, e di tutti i privati, e a chiunque abusa o non bene usa del suo, incamerassero legittimamente le rendite. La distinzione tra le persone private e i corpi morali, che il governo può disfare perchè li ha creati, mi pare alquanto scolastica, o teologica, se piace meglio. Il governo non ha fatto i frati, come non ha fatto i marchesi; e il dovere di lasciar altri vivere se lascia vivere, non è il diritto d'uccidere neanco chi a voi molestasse la vita; giacchè sarebbero allora troppe le stragi. Voi altri che dite di fare l'Italia, disfacendo istituzioni fondate da Italiani, reggete lo strascico imperiale a colui che in lingua francese dettava il decreto abolitore degli Ordini religiosi, intanto che faceva a' servitori suoi prendere in benigna custodia i Liberi Muratori, docilissima gente; a colui che insieme colla monarchia austriaca, corpo morale,

procreò Campoformio, e insieme con una arciduchessa austriaca, corpo singolare, procreò il re di Roma, dove i frati ritornarono a salmeggiare, lui vivo. Vero è che dalle sue ceneri nacque il secondo impero, s'accese dalle sue ceneri Solferino. Ma, ritornando all'argomento, io ripiglio che, se voi rimanete a mezzo, altri anderà fino in fondo; che la vostra logica è troppo elementare e illiberale, privilegiando di sè frati e monache, e verrà altri che la amplii e perfezioni applicandola a principi e a re, o almeno a conti e marchesi. Se delle sue rendite abusa più un marchese che un frate, bisogna esercitare prima la liberale giustizia sopra il marchese, assegnandogli in cambio la pensione di lire mille o di cinquecento. Ma poi bisognerebbe pagargliela; e anche questa è una tra le molte, e non la minima, difficoltà della cosa. Si risica che la ricchezza confiscata scappi da' vani della fiscella, che pare rada e mal capace; e ai confiscatori rimanga un'odiosità infruttuosa, e un debito il quale, non soddisfatto a' suoi tempi, aggrava l'odiosità. Cotesto è tanto possibile, che si è già cominciato a vedere.

Questa e le altre questioni, io non le tratto in forma teologica: e l'uscire qui con *clericali* e con *paolotti*, sarebbe un confessare che non si ha meglio ragioni. Tra preti e frati io conosco persone che onorano l'Italia e si son rese della civiltà benemerite: altri ne so che son altro; nè di tutti loro ho a lodarmi quanto a me proprio; e potrei dirne qualcosa se degnassi fermare su queste miserie il pensiero. Ma le questioni trattansi qui nel rispetto economico meramente e politico, e, a questo tempo che il diritto e altre cose contansi per numeri aritmetici, in rispetto aritmetico. Non si parla egli sempre di maggioranze? Non si fann'egli sforzi e aritmetici e d'altra sorte per avere in proprio favore la maggioranza de' voti? Non serve egli due voti di meno o di più, una assenza casuale o no, una indisposizione di stomaco (per non dire, disposizione), acciocchè venga sancita una legge che può bene o male disporre gli stomachi, le teste, le coscienze italiane? Ora ditemi se il maggior numero degl'Italiani non sia cattolico, o almeno non paia. L'apparenza a voi deve bastare, che dell'apparenza in tante cose volete e

dovete appagarvi. Basterebbe che dei venti e più milioni d'uomini italiani un solo uomo più della metà non avesse palesemente rinnegata la fede cattolica, perchè voi non doveste permettere che questa fede sia impunemente oltraggiata. A ciò basterebbe che un solo Cattolico in Italia ci fosse; ma qui l'argomento concerne le maggioranze, qui trattasi d'osservare una norma ch'è imposta dal senso comune insieme e dalle istituzioni che diconsi libere.

Ognun vede pertanto che, se i giornali che intitolano sè cattolici, non rappresentano le opinioni politiche dei più tra gl'Italiani, o le rappresentano intorbidate da passioni; neanco i giornali che offendono le credenze cattoliche e i loro ministri, interpretano a dovere il sentimento dei più tra gl'Italiani, e neanco dei più dotti e onesti. Io non nego a chi crede altrimenti da me o a chi nulla crede, dottrina e onestà; ma prego che queste doti non siano confiscate in privilegio di chi crede altrimenti dai cattolici o di chi nulla crede. Prego che i predicatori di tolleranza la insegnino coll'esempio; che quella persecuzione la quale per ora non possono esercitare con la violenza, non la esercitino con gli scherni, i quali sono da certe animo deboli più paventati che la violenza. Padronissimi di non andare alla messa, siate tanto generosi da compiangere con quanto avete di cuore, ma da non denunziare in pubblico, chi ci va, come ladro del danaro pubblico; e ingegnatevi di persuadere a voi stessi e agli amici vostri che, se l'andarci non fa di per sè solo gli uomini santi e magni, il non ci andare di per sè non guarisce nè dalla sordità congenita nè dalla imbecillità procurata.

Nessuno meno di me sente prurito di maledire ai giornali; chè ci scrissi e ci scrivo; e vorrei che tutti i più autorevoli ci scrivessero acciocchè questo ministero fosse innalzato alla dignità a cui si trova in altre parti d'Europa, e tutte le opinioni in tutte le varietà difendessersi, senza passioni astiose, con facondia dotta e con arguzia elegante. E già troppo a giornale somigliano troppi altri scritti; e c'è giornali politici in ottavo di centinaia di pagine, e certi ponderosi volumi valgono meno d'un foglio volante. Ma dico che in Italia si può desiderare di meglio; e sperarlo non è of-

fesa, è atto di stima verso chi ci scrive e ci scriverà. Più stimata farà ciascun giornale l'opinione propria se non la spaccia per l'opinione pubblica; il che non può essere, giacchè allora non ci sarebbe che un solo giornale, come un re solo; sarebbe il giornale del governo d'oggi, o di quel di domani sicuramente. E il governo, senza disprezzare nè le lodi nè i biasimi di persona veruna, fuor quelle che tanto disprezzano sè da prezzarsi, non deve le voci de' giornali temere come se fossero, anco i più opposti tra loro, l'intera nazione ciascuno; ma saper discernere di quanta parte di nazione ciascuno sia interprete; come l'uomo caritatevole deve saper discernere la vera miseria da quella ch'è simile a una finzione di Statuto, e le lagrime del povero verecondo dalle smorfie di certe povere vergognose.

Non si richiede occhio acuto nè strumento ottico di grande forza per avvedersi che i più degl'Italiani sono cattolici tuttavia; democratici quanto volete mai, ma cattolici: e coloro che hanno o credenze o opinioni o dubbi contrarii, se volessero farne domma alla nazione, non sarebbero che oligarchi. Oligarchia sapientissima, provvidissima quanto volete; ma oligarchia: e costituirla in nome della libertà, sarà cosa bellissima, ma i Cristiani dicono che non è un ragionare da Cristiani. Dico, Cristiani; perchè di gran parte delle cose sin qui ragionate mi pare che Protestanti e Cattolici possano consentire. Io, per me, credo che il protestantesimo sia cosa più vecchia che antica, e non fatta per gl'Italiani, che, quand'esso nacque, avevano più tentazioni a abbracciarlo, e non lo abbracciarono. E' mi pare un vestito di donna rispettabilmente attempata e alquanto tozza, vestito che non va al dosso di donna più giovane e vispa; allenta di qua, di là stringe. E veggo che altrove uomini cospicui per condizione e dottrina e probità si vengono facendo cattolici di protestanti; Italiani cospicui, che la chiesa lascino per il tempio, non ne veggo. Ma, purchè non ci corra quattrini di caparra piuttosto che d'elemosina, purchè non ne seguano divisioni nelle famiglie, purchè i governanti non impongano maestri e educatori protestanti a' Cattolici che li ricusano; libero dev'essere l'esercizio d'ogni culto: e deve delle due prime

condizioni, segnatamente della prima, lasciarsi il giudizio alla privata coscienza a al pudore. D'ogni culto, dicevo; e alla coscienza di ciascun uomo deve sin nelle minime cose aversi riguardo. Fu qualche professore che, avendo in corpo dottrine non molto cattoliche, quand'era consuetudine inaugurare gli studii dal canto del *Veni Creator*, andava anch'egli con gli altri della greggia fedele a invocare lo Spirito Santo. Fu un Israelita mediocremente valente e più che mediocremente operoso, che, fatto accademico, non per fare pompa dell'onore grande, ma per significare la concordia dell'accademica anima sua co' colleghi, vestì la sua bella divisa, e andò bravamente a sentire la sua brava messa. Fu un altro Israelita, uomo buono e di mente, che, quando l'imperatore d'Austria scampò dal pugnale d'uno sciocco la vita, e quando i sudditi in ringraziamento a Dio ricevettero l'invito d'edificare co' loro danari una chiesa, diede anch'egli le sue venti lire italiane per un candelliere; egli che poteva rispondere: Ringrazierò e pagherò, ma nella mia Sinagoga. A me piacerebbe che gl'Israeliti, sinchè Israeliti rimangono, tali possan essere in ogni cosa; io li rispetto e amo, perchè sin qui oppressi, perchè benefici e ingegnosi non pochi di loro, perchè la loro credenza ha essenziali principii in comunità con la nostra. Dunque, siccome il Cattolico non deve pagare il maestro che a' suoi figliuoli insegni la bestemmia o il dubbio o altra fede da quella in cui nacquero; così non deve l'Israelita pagare per chiese cattoliche, nè essere condannato alla croce di san Lazzaro se egli non la richiegga da sè: e pare a me che, anche allora, non sarebbe ingiuria nè a san Lazzaro nè all'Israelita negargliela, e trovare un segno d'onore accomodabile a tutte le fedi e a tutti gli occhielli. Un accademico che non voglia cantare *Te Deum*, non dev'essere perciò gastigato, come neanche un vescovo che si senta indisposto per abbassamento di voce o per altro; perchè gli accademici e i vescovi non son da trattare come le prime donne, le malattie delle quali sono sospette e multate: e così un professore che non si senta d'invocare lo Spirito, e creda d'averne abbastanza, bisogna che chi l'ha eletto gli creda.

Io, per me, lascerei liberi anco i Liberi-Pensatori di fare una religione o una irreligione per soscrizioni ne' giornali, com' usa delle collette e altri avvisi. Se ad essi pare di poter senza prete gloriosamente vivere, e senza prete morire allegramente, e se ad essi piace fare avvertito il mondo del parer loro; avvertano, vivano e muoiano: io non ho che ridire sul Libero-pensatoresimo, se non forse che la parola mi pare un po' lunga, e più corta la cosa. Ma se un venditore d' ostriche, interrogato: « Chi siete voi?, » risponderà: « Sono un libero-pensatore; » una Guardia di sicurezza o altro cittadino sarà, cred' io, libero d'accorciare — Chi sei tu? — un pensatore.

Delle pensatrici non parlo.

Deve il governo rispettare le coscienze, non però rispettare gli oltraggi alle coscienze fatti; nè con le segrete parzialità, con le timide connivenze, mostrare anch' egli d'ambire la gloria di Libero-Pensatore. Se tale è, lo dica liberamente; combatta e disfaccia la religione de' preti. Ma disfare è difficile a tutti e sempre, e più a chi non è ancora fatto. Ci si lavorò tanto in Francia, e con ben più forza d'ingegno, con ben maggiore ardimento; con qual esito, i tre Napoleoni lo dicono, e la madre de' Napoleonidi morta in Roma papale. Se a chi negava Dio il Voltaire rispondeva d'averci tuttavia qualche scrupolo; pensa se il popolo italiano s'inchinerà lieto e superbo a chi lo fa Dio insieme e fango, e razza di scimmie. C'è Italiani non pochi, e non superstiziosi e non ignoranti, che, distinguendo la religione dagli abusi che l' uomo ne fa, non però la rinnegano; come non si rinnega la ragione in odio degli stolidi e dei sofisti: c'è degli Italiani che i sacramenti amministrati dal prete stimano cosa tanto seria per lo meno quant' altri vuole che serio sia il sacramento del sindaco: ce n'è che a queste parole *salute dell' anima* dànno un valore com' altri lo dà, con rara buonafede, a quell' altre *responsabilità dei ministri.*

Uomini ch' io stimo e amo per alcun pregio dell' ingegno e dell' animo (e nella mia affezione per certo la consorteria non ha parte), sentenziano che la fede cattolica è bell' e morta. Cade qui il noto verso: *Les gens que vous tuez, se portent*

assez bien. Se morta, lo dicono le chiese tuttavia frequentate, e non da sola la plebe (certi oligarchi della democrazia piaggiano la plebe e la sprezzano, come è mestiere de' piaggiatori), frequentate da gente di tutte le condizioni e di tutte le età; frequentate ora che la messa risica non di far guadagnare ma di far perdere la mesata, ora che certi superiori pospongono nelle nomine e nelle promozioni i credenti. Nè so quanti Italiani goderebbero nel vedere le chiese loro fatte teatro di burattini o case di tolleranza; e le statue del duomo di Milano vendute, da collocarsi ne' giardini, convertite in ninfe, col corno in mano (vidersi queste traccie della prima soppressione in Italia), corno dell' abbondanza. Ma, per mettere in chiaro la cosa, invece di *fede* dicasi *carità*, nella quale il Cristianesimo ripone della fede la vita; e veggasi dove la carità sia più viva, se tra' Cattolici o tra i Protestanti d' Inghilterra e di Germania, o tra i Moscoviti: perchè non credo che vogliansi mostrare a modelli di carità Turchi o Cinesi o Indiani. Nel recente disastro d' una città cospicua d' Italia, un giornale avverso al Cristianesimo convitava gli *Umanitarii* al banchetto della *filantropia*, acciocchè in barba de' Cattolici sia dimostrato che la filosofia fa da sè: ma non pare che il banchetto s' imbandisse magnifico; nè si sono ancora veduti mirabili scorpori. Ma si vedranno.

Al fondamento di morali virtù, dalla religione (e non da altra, credo, che dalla nostra) ispirate, Torino deve la sua civile grandezza; e per esse rimarrà ancora meglio capitale, adesso che se n' è sbrattata la corte. Potrei rammentare Antonio Rosmini, non libero pensatore, ma gran pensatore e grand' uomo, tuttochè prete; il quale, ricchissimo, visse come povero per amore di Dio e degli uomini e della scienza. Ma chi numera tutti gli atti di quotidiana carità che in privato e in segreto i Cattolici fanno? E chi, giudicando da quel tanto che pur ne apparisce, oserebbe negarli? E chi, confessandoli, affermare che questa fede sia morta? Provatevi nel governo de' popoli a farne senza; e, se le labbra vostre non ripeteranno l' esclamazione dell' imperatore pedante, il quale morendo *Galileo*, disse, *hai vinto*: lo grideranno i popoli, le pietre, i fatti.

Se a taluno paresse ch'io abbia qua e là in questo scritto usata la celia, pensi che la celia era negli argomenti a cui mi toccava rispondere; nè io sono tanto gaio o tanto ingegnoso da mettercela; avverta che nella celia non è punto dispregio, ma rispetto alle sincere opinioni sincero, e più ancora alle oneste intenzioni, le quali io non ho mai negate.

. . . .

La politica della monarchia piemontese, politica destreggiante, non può essere quella del regno italiano: ma in quella destrezza era forza, quanta portava l'angustia del luogo; laddove nel presente governo italiano la forza non è in proporzione de' confini ampliati; e par che taluni nella propria destrezza e nell'altrui semplicità fidino troppo semplicemente. Quello che a voi pare disordine (se a ragione o no, qui non cerco), reprimetelo a tempo, antivenitelo; non lasciate fare,[1] per poi trar profitto dall'altrui valore o inettezza, dall'altrui fortuna o rovina. Ma più che i fomentatori di quel che a voi pare disordine, reprimete i rapaci; gastigate chi divide e provoca le coscienze: gastigate chi calunnia e chi insulta ordine di persone o persona qualsiasi: siate voi i giudici di quel che vi nuoce e vi giova, non vi lasciate strascinare a coda di cavallo, come vinti legati, come corpi morti. Nè gastigare sarà di bisogno; basta annunziare la volontà vostra ferma, che non comporterete insulti alla libertà delle anime, offese alla tolleranza insieme e all'urbanità. Non sedete spettatori alla lotta ignobile dei partiti, come a zuffa di gladiatori, aizzando sotto mano e reggendo taluno degli azzuffati: gl'iloti da ultimo sareste voi. Rispetto alla nazione, alla vera nazione; rispetto leale, profondo. Generosità sopratutto; generosità di pensiero e di linguaggio, d'opere e d'astinenze: e questa avrete mallevadrice di stabile e gloriosa grandezza.

[1] Questo era scritto anni innanzi l'ottobre del 1867.

FINE.

INDICE

DEI NOMI E DELLE COSE NOTABILI.

INDICE DEL VOLUME.

PARTE PRIMA.

SEZIONE PRIMA. — COSE LETTERARIE E SOCIALI.

PARTE PRIMA.

SEZIONE SECONDA. — AUTORI.

PARTE SECONDA.

COSE MORALI E CIVILI.


PASQUALE CARRATÙ
Legatore
Via Trinità



